Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/espritdupfaberex00fabe

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED
BX
1751
.F2314
1874
SMR

BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad Stæ. Annæ,
MARIANOPOLI.
TRANSFERRED

ESPRIT DU P. FABER.

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE BRIEZ, C. PAILLART ET RETAUX.

ESPRIT DU P. FABER

EXTRAITS DE SES ŒUVRES

CLASSÉS MÉTHODIQUEMENT

ET

PRÉSENTANT UN EXPOSÉ DE SA DOCTRINE

Suivis de Tables et précédés d'une Introduction

PAR

LÉON GAUTIER

VI 8

BIBLIOTHECA ... MARIANOPOLI.

TRANSFERRED

PARIS

BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

—

1873

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

TRANSFERRED

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

INTRODUCTION

Le P. Faber est une des plus vivantes figures qu'offrira ce temps aux futurs historiens de l'Église. Il faut bien espérer que, dans quelques mille ans, on consentira à rendre justice à notre pauvre siècle si injustement décrié, et qu'on daignera en particulier lui tenir compte de sa magnifique fécondité en œuvres catholiques, en miracles et en saints. La vie et les livres du P. Faber contribueront singulièrement à cette réhabilitation nécessaire et que nous provoquons tous les jours. Nous allons résumer cette noble et sainte existence, et montrer ce qu'en moins d'un demi-siècle peut accomplir une grande âme avec l'aide de Dieu (1).

I

Le P. Faber naquit dans le comté d'York, le 28 juin 1814..., pour les premières vêpres de la saint Pierre. A coup sûr, personne autour de lui ne songeait alors à établir cette coïncidence, et rien ne faisait prévoir que cet enfant serait un champion de la sainte Église de Rome. Le protestantisme était chez les Faber à l'état aigu : car

(1) Nous prendrons surtout pour guide en ce travail l'excellent livre du P. Bowden : *Vie et lettres du P. Faber.*

ils descendaient d'une de ces familles que la révocation de l'Édit de Nantes avait forcées à se réfugier en Angleterre. C'est tout dire, et l'on connaît la ténacité des souvenirs chez ces bannis. Quoi qu'il en soit, il nous est doux de penser qu'il y avait du sang français dans les veines de cet homme auquel nous avons voué une si vive, une si profonde admiration. Oserons-nous ajouter que le P. Faber était le septième enfant de sa mère, et que les partisans des nombreuses familles trouvent dans son génie un argument de plus contre leurs adversaires. Ce septième enfant n'eut rien de rachitique ; ce septième enfant fut certainement l'une des plus brillantes intelligences de son temps.

Ses premières années purent faire présager ce qu'il serait un jour. Au milieu de ses vivacités et de ses ardeurs, qui étaient charmantes, il fut aisé de deviner que le sens religieux serait la *dominante* de son âme. Chez lui, d'ailleurs, la religion n'était pas calme et reposante, mais agitée et fébrile. Il faut tout dire : l'époque où il vivait n'était pas faite pour donner satisfaction à ses désirs enflammés. C'était en 1820-1830. Le piétisme se développait au sein du clergé anglican, fatigué de considérer uniquement la foi comme une simple morale à l'usage des honnêtes gens. Au naturalisme du siècle précédent, beaucoup d'âmes souhaitaient de faire succéder une sorte de mysticisme évangélique, plus conforme à l'esprit des Saintes-Lettres et aux traditions de l'antiquité. Parmi les Pasteurs, les uns demeuraient soumis à l'ancienne école ; les autres se rangeaient dans la nouvelle. C'était l'anarchie, et l'âme du jeune Faber allait souffrir étrangement de ces déchirements de son église. Mais ils devaient un jour le conduire à l'Église.

Il fit ses études à Harrow, et n'avait pas vingt ans quand il fut immatriculé au collége de Balliol, à Oxford. Tous ses premiers souvenirs roulent sur ces deux pôles : Harrow, Oxford. Il exerçait dès lors autour de lui ce charme auquel on pouvait difficilement se soustraire ; « Je ne sais « comment, dit un de ses amis de collége ; mais il est de « fait que Faber fascine tout le monde. » Le P. Bowden, son dernier biographe, essaie de nous donner en traits vifs une idée de son héros à vingt ans : « C'était l'enfant d'Albion, à la taille élancée, au teint frais, aux yeux bleus, vifs et intelligents. » Et il ajoute que « cette charmante figure fine et allongée, avec une légère pointe de fierté, était en parfaite harmonie avec cette chaste et poétique adolescence. » Il ne faut pas s'étonner que Dieu ait ainsi béni cette âme entre toutes, et qu'il l'ait choisie d'avance avec une sorte de zèle jaloux. La chasteté de cette belle jeunesse nous explique tout ; Dieu aime les cœurs purs, les âmes blanches. Il est à peine utile d'ajouter que le jeune Oxfordien était tout en pente vers le piétisme, et l'on se figurerait trop malaisément que Faber eût alors donné dans la grande erreur naturaliste. Nous avons dit ailleurs que ses ouvrages sont à la fois d'un théologien et d'un poète : dès sa première jeunesse, il aimait en effet à écrire des vers sur la riche nature dont il était entouré, et se plaisait à considérer Wordsworth comme son maître. C'était un *lakiste*. Et voici que nous possédons déjà tous les éléments de cette belle âme que nous voudrions nettement faire connaître à nos lecteurs. Son ardeur religieuse va bientôt le conduire à une recherche obstinée de la véritable Église ; son *lakisme* va lui communiquer une poésie charmante, féconde et colorée, qu'il mettra au ser-

vice de sa foi ; son piétisme enfin l'amènera de bonne heure à connaître et à aimer de futurs convertis tels que Newman. Dieu prépare ses voies, et nous apercevons déjà, dans le lointain, je ne sais quoi qui ressemble à une aurore.

II

L'Angleterre présentait de plus en plus un singulier spectacle. On s'y passionnait pour les nuances mêmes de l'idée religieuse. Autant de théologiens, autant d'écoles, et chaque élève prenait volontiers le nom de son maître. Dès 1834, il y avait des Newmaniens, des Butleriens, etc., etc. Faber, au milieu de tout ce mouvement, était haletant ; rien n'était perdu pour son regard, et, de toutes les facultés de son âme, le sens religieux était, ce semble, la seule qui lui restât. Courbé sur sa chère Bible anglaise, dont il aima toujours la langue et le grand style, il consacra plusieurs années à une étude approfondie de sa religion. Quand une intelligence se livre à un tel travail, on peut à coup sûr lui prédire une influence profonde. En d'autres termes, les influents en ce monde, ce sont les travailleurs. Aussi Faber devint-il, dès sa seconde année d'Oxford, un véritable centre théologique : « Aux yeux de plusieurs, « écrit-il à cette époque, la cause de la Religion est « comme identifiée en moi. Tout roule sur un blanc-bec « de vingt-et-un ans. » Oui, mais ce blanc-bec était chaste, et il était laborieux. Quoiqu'il fût dès lors livré en proie à d'horribles névralgies, il ne suspendait pas ses études et se rendait capable de faire plus tard de véritables prodiges de travail. Il songeait à devenir pasteur :

c'était toute son ambition. Mais de grands combats se livraient dans son âme, et ce n'était que le prélude de luttes infiniment plus douloureuses et plus « divines. »

En 1834, Frédéric-William était au Collége de l'Université à Oxford, et son adolescence gracieuse y était sans cesse tourmentée par l'idée de la lutte théologique. Les sectes se heurtaient dans cet entendement ; mais ce cœur avait vers l'Unité de si beaux soupirs ! Les étroitesses de l'anglicanisme ne pouvaient plus désormais suffire à ces yeux avides de larges horizons, et il écrivait déjà ces lignes expressives : « Je me défie d'une religion où l'on me définit l'Église comme une corporation opposée aux dissidents, et non pas comme un tout mystique. » A qui les entendait bien, ces mots signifiaient : « L'atmosphère anglicane est trop lourde pour moi : il me faut l'oxygène de l'Église romaine. » Son mysticisme cependant prenait d'admirables développements dont il aurait pu lui-même se rendre un compte exact, et j'ai là sous les yeux une de ses lettres de 1835 où il y a véritablement des trais dignes de *Bethléem* ou du *Saint-Sacrement*. Écoutez plutôt : « J'ai souvent pensé que nos premiers parents, dans leur état de bonheur, avaient du monde invisible une idée plus profonde, ou du moins plus étendue que la nôtre. Ils conversaient de bouche avec leur Père céleste, et peut-être avec un des Ordres supérieurs de la hiérarchie angélique. Pour jouir de cette vision surnaturelle, il faudra la puissance de la résurrection du Christ, nous obtenant des corps glorifiés. » Tout notre futur mystique est dans ces lignes, qui furent écrites vingt ans avant *Tout pour Jésus*. C'est ainsi que Raphaël se révélait, longtemps avant la *Transfiguration*, dans quelques dessins gracieux et puis-

sants, où ses premiers admirateurs pouvaient lire tout son avenir.

L'imagination de William Faber était ardente, et le doute dut avoir prise sur une telle intelligence. La lutte éclata un jour : elle fut terible, mais de courte durée. Deux lettres, assez peu claires, nous permettent d'entrevoir cette agonie à laquelle cette âme bien trempée ne succomba point. « Il n'y a pas huit jours, mon cœur était le temple du Saint-Esprit, asile de joie et de paix dans la foi. Et maintenant c'est l'enfer. Les eaux profondes ont inondé mon âme et je ne sais où je vais. Je sens que je succombe. » Mais, dès le lendemain, il chante le *Te Deum* : « Au moment même où je me sentais tomber, tomber dans l'affreux tourbillon, j'ai senti sous moi les bras éternels me ramener une fois de plus à la lumière du jour. » On sent dans ce langage l'inspiration constante de l'Écriture, dont le jeune Faber faisait sa nourriture de tous les jours. « C'est, dit-il, le livre béni où l'esprit affligé se réfugie comme la colombe à son nid. » La poésie, cependant, allait toujours son train, et les Ordres religieux militaires emportaient son inspiration. Il consacrait un poëme aux Hospitaliers et « passait le papier sablé de l'imagination sur les épées rouillées des chevaliers de Saint-Jean. » Déjà, il trouvait certaines formes de son style futur : « L'air ne cesse pas d'être imprégné des Décrets divins », écrit-il en 1835, et le lecteur ici se rappelle cette magnifique « procession des Décrets divins » dont il est si longuement question dans un de ses livres immortels. Mais sa grande préoccupation, c'était la lutte entre l'évangélisme et l'anglicanisme proprement dit. Après avoir été chaudement évangélique et presque calviniste, il tourna

de nouveau à « l'Église établie », cruellement balloté entre deux rivages où il ne devait pas trouver de port.

Le voilà donc, à vingt deux ans, proclamant, d'une voix sincère, les prérogatives de sa petite église. Quelles que fussent alors ses aspirations vers un plus noble horizon, la grâce avait en lui à faire un grand travail, et il n'avait encore pour Rome qu'une certaine haine mêlée de mépris. Newman lui-même, quoique très-éloigné encore des bras de la mère Église, ne lui paraissait pas un guide sûr. Pusey ne le satisfaisait plus. Il ne le trouvait plus assez anglican, et condamnait sévèrement le piétisme, qui, suivant lui, « nourrissait le cœur aux dépens de la tête. » Dans toute la vie du P. Faber, rien n'est plus inquiétant peut-être que cette réaction de 1836. Si Dieu n'y avait veillé, il eût fini dès lors par devenir un petit recteur anglican, accommodant et douceâtre, au lieu d'être le plus grand mystique de ce siècle et une des plus pures lumières de l'Église

C'est alors que, saisi de nouvelles anxiétés, « il reprit en sous-œuvre les fondements de son éducation religieuse. » Il avait vingt-trois ans. C'était plus que du courage; à notre sens, c'était de l'héroïsme. Ce poète, cet adolescent blond et charmant, cette imagination chaude, ce jeune homme qui souffrait déjà si cruellement dans son corps et dans son âme, ce cœur qui avait vers le mysticisme de si nobles aspirations et dont la Vérité était l'aimant, cet homme de désirs et de lutte se remet donc à l'œuvre. Du haut de ce ciel invisible où réside la majesté et sa gloire, Dieu devait bénir l'entreprise d'un tel labeur, et il la bénit. Il n'eut, pour ainsi dire, qu'à laisser tout d'abord agir

la nature, en se réservant d'intervenir plus tard avec sa grâce. Il fallait avant tout triompher, dans l'esprit de Faber, de cette déplorable réaction en faveur de l'anglicanisme. Ce triomphe fut aisé. Délivré rapidement des médiocres attaches qui le retenaient dans l'Église établie, il reprit vaillamment sa marche vers l'autre Église. il redevint fort rapidement puséiste, newmanien, romaniste. L'obstacle qui l'avait un moment arrêté ne lui fit presque rien perdre de sa vitesse acquise, et il aima d'autant plus vivement ses idées, ses chères idées mystiques, qu'il avait été sur le point d'en perdre tout le trésor si laborieusement conquis. Dès lors il n'y aura plus de nœud dans sa vie.

Au milieu de cet Oxford bouillonnant de passions religieuses, au milieu de cette fournaise, il est désormais presque calme. Il se livre dès lors à des pénitences, à des jeunes véritablement catholiques. Dieu, pour l'éprouver et l'affermir, lui envoie quelques épreuves. Il échoue dans ses examens, et rien ne lui est plus douloureux que ces échecs, dont il se relève bientôt, après avoir séché vaillamment ses pleurs. Il croit, d'ailleurs, avoir trouvé le secret de concilier ses tendances « newmaniennes » avec le ministère anglican, et le 26 mai 1839 reçoit la prêtrise hérétique. Un rayon gracieux, mais d'un ordre tout naturel, semble avoir en ce moment traversé sa vie, et son poëme intitulé *Premier amour* nous le montre songeant réellement au mariage et attiré chastement par une beauté qu'il n'a jamais voulu nous faire connaître. On devine ce que put être un tel amour avec un cœur aussi pur et une imagination aussi fraîche ; mais Dieu ne voulait pas qu'il s'attardât en ces oasis, si gra-

cieuses qu'elles pussent être. Et il lui disait : « Marche, marche ! »

Sa pensée était toujours en travail, et l'anglicanisme excitait en lui des doutes de plus en plus graves. Il réfléchissait aussi au gallicanisme et en avait horreur. Aucun esprit, en effet, ne fut moins gallican que celui du P. Faber, même avant sa conversion, et c'est par là qu'il décela sa véritable grandeur. « Si j'étais prêtre français, s'écrie-t-il à vingt-six ans, je serais de l'école de De Maistre. » Paroles qu'on n'a pas assez remarquées et qui sont en quelque manière l'ébauche admirable de son retour à la véritable Église.

Je voudrais que mes lecteurs se représentassent ici bien nettement l'intelligence et le cœur que j'ai entrepris de peindre ; je souhaiterais surtout leur avoir bien fait saisir les progrès de chaque jour, qui, petit à petit et presque insensiblement, vont amener notre héros aux pieds de la chaire de Pierre. En 1840, il entreprend un voyage en Italie, et c'est ce voyage qui décidera de la destinée de son âme. Au moment de son départ, il est ultrapuséiste et n'a que du dégoût pour l'Église établie. Il a commencé une traduction de saint Optat et fait sa lecture favorite de la *Symbolique* de Mœhler. Ses préventions contre Rome sont à peu près dissipées ; il a l'entendement dégagé de tous les préjugés qui sont propres aux touristes de son pays ; il y a de l'air dans cette âme qui est vraiment libre. Il traverse rapidement la France, qu'il a décrite en des pages plusieurs fois charmantes. A peine a-t-il mis le pied en Italie qu'il se sent vraiment chez lui. A Gênes, il tombe en pleine fête de l'Annonciation, et se réjouit au milieu de ce beau chaos de cloches en volées et

en carillons. Même il va jusqu'à décorer sa chambre d'un bouquet de tulipes rouges en l'honneur de celle « qui fut la Mère de l'Infini. » Ce bouquet devait lui porter bonheur.

A mesure qu'il descend au midi de l'Italie, le souffle du catholicisme devient plus chaud et le pénètre davantage. Il marche à pas de géants vers la Vérité et fait en un jour plus de chemin qu'il n'en avait fait jadis en plusieurs années. La vue des monastères italiens est une révélation qui le frappe ; c'est son chemin de Damas. A la vue d'un couvent désert, il pousse ce cri de désolation : « Jadis une voix continuelle, une liturgie du jour et de la nuit, s'élevait de là en présence de Dieu. Mais le *fiat* d'un empereur autrichien s'est fait entendre, et ces trésors d'intercession ont été perdus pour la terre. » Et il se rappelle la lettre fameuse de Pétrarque aux Chartreux, dont il répète avec conviction les termes les plus ardents : « Mes désirs sont accomplis. J'ai été en Paradis et j'ai vu les anges du Ciel sous la forme d'hommes. » Dieu ! comme cette intelligence avançait ! Dieu ! comme ce cœur battait ! Il faut l'entendre, cet honnête homme, cet homme d'esprit, flageller tous ces touristes protestants qui prennent plaisir à calomnier l'Église romaine : « Ces chercheurs de boue, dit-il, râclent les égouts de l'Europe pour défigurer Rome.» Quant à lui, quoique aveugle, il trouve à Rome le vrai parfum et va droit à lui. La piété italienne le pénètre à son insu ; elle le pénètre et le transfigure. Rien ne paraît au dehors, mais le dedans est déjà tout romain, et l'on va bien le voir. Il ne manque plus guères à cette âme qu'une occasion pour s'écrier : « Je suis catholique ! » et voici que Dieu fait naître l'occasion.

En 1842, Frédéric-William Faber fut nommé recteur de la paroisse d'Elton, au comté d'Huntingdon.

Ce devait être la dernière étape de son grand voyage à la découverte de la Vérité.

III.

Avant de prendre possession de son rectorat, Frédéric-William voulut faire en Italie un nouveau voyage. Cette fois Rome devait être et fut en réalité son principal objectif. C'était d'ailleurs avec des sentiments tout nouveaux qu'il mettait le pied sur le sol italien, sur la terre catholique. Et, de fait, à peine a-t-il franchi la frontière qu'il se sent un autre homme. Dès la Spezzia, il entonne de nouveau et avec une sincérité enthousiaste l'éloge de la vie monastique. A Savone, à Gênes, il compose des hymnes ascétiques sur la Passion. Singulier protestant, et qui eût surpris, voire même scandalisé la tiédeur de certains catholiques ! Sans être taxé d'exagération, l'on peut dire que chacun de ses pas le conduisait plus près de la Vérité libératrice. Aujourd'hui, c'est quelque nouveau rayon qui luit sur cette intelligence en mouvement ; hier, c'était l'ombre de quelque vieux préjugé qui s'était soudainement dissipée. Il s'avance ainsi vers la Ville-Éternelle, entre ces sanctuaires et ces basiliques d'Italie qui composent jusqu'à Rome une sorte de magnifique Voie-Appienne pour le voyageur catholique. Il salue d'un cri d'amour la vue du dôme de Saint-Pierre, et, pour décrire cette ville, trouve les accents d'un Père de l'Église. On le vit alors parcourir toutes les rues de la Rome catholique et visiter pieusement ces lieux de pèlerinage inconnus à

la foule triviale des touristes. Il se faisait montrer les chambres où avaient vécu les Saints, où ils étaient morts dans la lumière et dans l'amour. Le culte des reliques n'avait plus rien qui l'étonnât, et ses préventions protestantes étaient, à ses yeux, autant de maladies dont il aimait à guérir. Quand une intelligence en est là, quand elle aime la lumière, quand elle est folle à ce point, elle est sauvée, et j'oserais volontiers dire que Dieu ne saurait guère lui refuser le salut.

Le P. Faber dut garder toute sa vie un souvenir vivant de son séjour à Rome en 1843. Transportons-nous auprès de lui pendant les mois lumineux et ardents de juin et de juillet, et essayons de peindre une de ses journées... Il se lève de bonne heure, réveillé par son amour du travail et par ce rude soleil de là-bas. Le voilà tout aussitôt qui se précipite dans les livres. Deux, entre autres, l'attirent et le retiennent. Ce sont les *Œuvres de sainte Thérèse* et la *Théologie* du P. Perrone, et dans tous ses écrits on reconnaîtra plus tard fort distinctement l'influence de ces premières lectures. Cependant il veut profiter des fraîcheurs de la matinée pour visiter quelque Sanctuaire inconnu, et il est aujourd'hui conduit par une invisible main vers les lieux bénis qui ont gardé le souvenir de saint Philippe de Néri. Il noue de très-intimes relations avec ce Saint, qui prend soudain une place immense dans son intelligence et dans son cœur. Je dirais volontiers que ce jour-là il est sacré Oratorien : et notez que ce sera là, en réalité, sa vocation spéciale et son caractère particulier. L'heure se précipite, et le jeune anglican s'arrache avec peine à ces foyers ardents où il a jeté son cœur. Il ne saurait oublier qu'il a un rendez-vous avec le

recteur du Collége Anglais et qu'il doit avec lui continuer une discussion sur les caractères de la véritable Église. Ce recteur est un maître homme, et qui est de taille à bien mener une telle lutte. Les admirables dispositions de son néophyte (c'est bien le nom que mérite dès lors Frédéric-William) sont pour lui un secours précieux. Le jeune recteur d'Elton n'en est plus qu'à se demander si l'on ne pourrait pas attribuer le caractère catholique à la cléricature anglicane... catholiquement comprise et exercée. Quant au protestantisme, il ne saurait plus en être question dans cet esprit que la grâce a élargi : « Si Dieu le permet, dit-il, ma vie entière sera une croisade contre la détestable et diabolique hérésie du protestantisme. » Et il se dirige vers Saint-Pierre, et il descend dans cette église souterraine où ne pénètrent guère les touristes, mais que les âmes catholiques connaissent si intimement. Il répand vigoureusement son âme sur le tombeau des saints Apôtres ; car il a déjà une façon de prier tout à fait catholique. C'est ce que sent bien le docteur Wiseman, qui suit avec des yeux pleins d'amour les progrès rapides de cette conversion, et qui tous les jours espère davantage. Le soir est venu : Frédéric-William revient à son logis, épuisé, mais joyeux. Et telles sont toutes ses journées.

Ce séjour de Faber à Rome eut, en quelque sorte, son point culminant, son sommet lumineux, et ce fut l'entrevue du jeune anglican avec le pape Grégoire XVI. Quand on a lu avec soin cette partie du livre du P. Bowden, il est difficile de douter un instant de l'effet véritablement décisif que produisirent sur l'âme anxieuse de notre héros les paroles du Souverain-Pontife. Elles tombèrent une à

une sur cet entendement agité ; elles tombèrent, graves et délicieuses. Du reste, il était impossible de mieux saisir le point délicat que ne le fit le Pape. Il lut, au fond de l'âme de Faber, la dernière objection que cette pauvre âme toute effarée faisait encore à la Vérité victorieuse. Sans doute il se disait tout bas qu'un grand mouvement allait éclater au sein de l'Église établie d'Angleterre, et que ce mouvement aboutirait nécessairement à une réconciliation avec l'Église catholique. Il ajoutait intérieurement qu'il se mettrait volontiers à la tête ou à la suite d'un tel mouvement, et qu'il n'avait qu'à attendre. De la sorte, pensait-il, je ne blesserai aucun de mes amis, et, sans rupture, sans crise, je serai très-doucement jeté dans les bras de la Vérité. Et Grégoire XVI lui répondit : « Il ne « faut pas attendre que votre Église se mette en mouve- « ment. Pensez d'abord personnellement au salut de votre « âme. » L'anglican se jeta alors aux pieds du suppléant de Jésus-Christ et reçut sa bénédiction. Et Grégoire XVI s'écria à deux reprises : « Angleterre! Angleterre ! » et fondit en larmes. C'était le 17 juin 1843, et ce fut peut-être la date la plus mémorable de toute la vie du P. Faber.

Tant d'émotions cependant l'avaient brisé. « Il souffrait de ses hésitations, il en souffrait à perdre la tête, et devait garder toute sa vie la trace de ces souffrances. » Ainsi parle son biographe, et nous assisterons désormais aux perturbations d'une santé que l'âme a usée pour toujours. Qui pourrait peindre ces nuits d'insomnie, et tant de rudes combats qui déchiraient ce cœur ? Il se reportait aux souvenirs de son enfance ; il songeait à ses parents, à ses amis que sa conversion allait jeter dans la tristesse. Puis, la Vérité se présentait de nouveau à son regard, et

le sollicitait doucement. « Deux fois, écrit-il, j'ai pris mon chapeau pour me rendre au collége Anglais et abjurer. » Le temps s'écoulait, et l'heure du départ arriva. Frédéric-William quitta Rome, catholique de cœur, et arriva, en octobre 1843, dans son rectorat d'Elton.

IV.

L'essai qu'allait tenter le jeune recteur pouvait certes passer pour un essai loyal. Il voulait, sur une tige protestante, greffer toutes les idées catholiques. D'ailleurs il ne s'en cachait pas, et prétendait fort ouvertement gouverner sa paroisse « selon l'esprit de saint Alphonse et de saint Philippe. » Le cas était des plus rares, et l'épreuve n'avait pas encore été tentée en de telles conditions. Néanmoins les temps étaient durs, et, en cette même année 1843, le docteur Pusey avait été suspendu pour avoir soutenu le dogme catholique de l'Eucharistie. Puis, la paroisse d'Elton était en un état de dissolution morale qui était bien fait pour effrayer les plus hardis courages. Frédéric-William ne recula pas devant ces obstacles et ces périls, et commença par distribuer à tous ses paroissiens une « Histoire du Sacré-Cœur » et plusieurs opuscules sur l'Examen de conscience. C'était plus que courageux : c'était téméraire, et tous les modérés du monde condamneraient un tel début. Je crois les entendre et les voir.

Le nouveau recteur ne s'en tint pas là : il donna à ses offices du dimanche une solennité éclatante et que le pharisaïsme anglican dut trouver scandaleuse. Il forma un

chœur et lui fit répéter le chant... des Litanies. Décidément c'était un défi. Il y avait alors à Elton une chapelle méthodiste où les mécontents protestaient contre ces innovations papistes; mais le nombre des mécontents diminuait tous les jours, et la chapelle se dépeuplait. Faber avait toujours ce charme dont parlaient ses camarades du collége d'Harrow, et il exerçait cette fascination sur tout ce qui l'entourait. Sa voix, son éloquence, son beau feu pour la vérité, tout était entraînant. Cette petite paroisse de mille âmes n'était pas de taille à résister à ce nouveau pasteur que Dieu lui envoyait, et qui était certainement l'un des hommes les plus éminents de son siècle. Les jeunes gens surtout se passionnèrent pour leur recteur. Ils vinrent, à la catholique, se confesser à lui et reçurent souvent la communion de sa main. Ce petit coin de terre protestante vit alors un admirable spectacle. Dans un noble accès de ferveur et qui ne fut pas toujours sans quelque exagération, ces puseïstes qui, comme on l'a dit depuis, étaient presque en train de devenir ultracatholiques, se réunirent en une sorte de petite communauté pour s'administrer réciproquement la discipline. Et ils n'y allaient pas de main morte. Ils célébraient ensemble, pendant trois ou quatre heures, les veillées des grands saints. Tout cela n'était rien auprès des jeûnes dont ils s'imposaient la rigueur, et le biographe du P. Faber remarque avec esprit combien il est nécessaire d'avoir l'Église pour guide en ses mortifications et pénitences. Faute de cette sage et aimante direction, on tombe en d'étranges excès, et nombre de puseïstes, dit le P. Bowden, se sont ruiné la santé en voulant imiter *à la fois* tous les pères du désert. De là, des découragements qui aboutissent parfois à des

apostasies. C'est ici qu'il faut se rappeler la grande parole du Christ à saint François : Mets de l'ordre dans ton amour. *Ordena questo amore.*

A travers toutes ces austérités, sous la grosse corde de crin à nœuds qu'il portait sans cesse autour des reins, Faber ne perdait pas de vue le grand but qu'il s'était proposé : « Il me semble, écrit-il en 1844, que je suis chaque jour plus romain et que c'est du sein de l'Église romaine que je vous écris » Il s'était placé sous la direction de Newman, et Newman en était à passer, hélas ! par les mêmes perplexités, par les mêmes angoisses. On faisait vingt pas en avant ; puis, on était pris d'un beau scrupule, et l'on en faisait trois en arrière. C'est ainsi que Newman en vint certain jour à défendre à Faber de prier la Vierge, les saints et les anges. De tous les ordres de son directeur, il n'en est pas un seul qui parût plus dur au recteur d'Elton. Il se mit aux pieds de Newman pour le supplier de lever cette défense. « Marie ! Marie ! » c'était déjà son cri, et il parle naïvement de la douleur qu'il éprouve à ne point s'entretenir avec la Mère de Dieu. Néanmoins, et comme il était déjà fait à l'obéissance, il obéit. Il ne s'en rejeta qu'avec plus d'ardeur dans l'étude de la Vie des saints. Ne pouvant les prier, il les raconta. Il croyait, d'ailleurs, que c'était le meilleur moyen pour battre en brèche les derniers boulevards de l'anglicanisme. Il voulait les détruire à coups de surnaturel, à coups de miracle, et c'est dans ce sentiment, c'est d'après cette méthode qu'il écrivit la *Vie de saint Wilfrid*. Ce petit livre, écrit par un protestant, était plus catholique que les neuf dixièmes de nos Vies de saints. On peut deviner le scandale qu'elle excita. Ce fut un coup de foudre qui réveilla les

plus endormis. Et comment les docteurs anglicans eussent-ils pu lire de sang-froid ces deux lignes et bien d'autres : « Se tourner vers Rome est un instinct catholique qui semble mis en nous pour la sûreté de la foi. » Or, celui qui écrivait de ces choses ne se convertissait pas encore. Celui qui scandalisait ainsi les anglicans ne réjouissait pas encore les catholiques.

Se défiait-il de sa jeunesse et de ses propres ardeurs ? S'était-il résolu, pour plus de certitude, à ne point prendre l'initiative ? On ne le sait. Mais à coup sûr il se laissa devancer par ceux qu'il considérait depuis longtemps comme ses directeurs et ses maîtres. Aux mois d'août et de septembre 1845, le docteur Ward, MM. Dalgairns et Newman firent publiquement leur profession de foi catholique. Le dernier coup était ainsi porté à l'âme de Frédéric-William. Tout aussitôt, il se met en rapport avec le vicaire apostolique, Mgr Wareing, et il traite nettement avec lui de la grande affaire de sa conversion. C'était en octobre, et ces pourparlers durèrent plus d'un mois. Ce temps dut paraître long au recteur d'Elton. Il s'était très-intimement attaché par le cœur aux habitants de sa chère paroisse ; il sentait qu'il allait falloir les abandonner, et cette pensée le déchirait. Enfin, il prit énergiquement une résolution qu'il agitait depuis trois ans dans son âme, et à laquelle il avait depuis lors songé tous les jours, toutes les heures de sa vie. Le 16 novembre 1845, il officia pour la dernière fois à Elton. Le récit du P. Bowden est ici fort touchant, sans cesser d'être simple. Le recteur monta en chaire et déclara nettement qu'il était catholique. Puis, il descendit rapidement, et, sans oser jeter un regard sur ceux qu'il savait contrister et mettre en larmes,

il ôta son surplis, le déposa silencieusement au pied de l'autel et s'enfuit, presque éperdu, dans sa petite maison.

Toute la paroisse d'Elton fut alors livrée à une émotion indescriptible. On se précipita vers cette chère maison qui avait abrité tant de dévouements, tant de joies véritablement catholiques, et d'où étaient sortis tant de soupirs vers la Vérité. On supplia le recteur de revenir sur sa décision ; on tomba à ses pieds. On n'avait pas de bons arguments à lui donner ; on ne pouvait guère que déraisonner. Mais on l'aimait, et on le lui disait. Et il fallait tout le poids de la Vérité pour maintenir Faber en son dessein. Il n'y avait pas, en réalité, de meilleure résistance que la fuite, et il le comprit. Il s'échappa durant la nuit; mais ses paroissiens l'avaient devancé, et ils se précipitèrent devant lui pour essayer une dernière fois de l'arrêter au passage. Ils n'y réussirent point, et quelques jours après Frédéric-William Faber abjurait publiquement à Northampton.

Il nous reste à raconter sa vie dans le sein de la véritable Église.

V

Dans l'ordre naturel comme dans l'ordre mystique, rien n'est peut-être digne d'être étudié de près comme les premiers temps qui suivent une conversion. J'ai rencontré de ces convertis qui, au lendemain même de leur retour à la lumière, demeuraient froids et presque aussi voisins que possible de leur ancienne erreur. Mais ce cas n'est pas fréquent. D'ordinaire, rien n'est comparable aux premières ardeurs de celui qui vient de conquérir enfin la

Vérité. Quant à Frédéric-William, cette ardeur avait, dans son âme, commencé depuis longtemps. Elle prit seulement une nouvelle force avec un nouvel éclat. Tout d'abord il écrivit une brochure sur les motifs de sa conversion : c'était un usage chez tous les néophytes sortis de l'Église anglicane. Dans le même temps, il multiplia ses efforts auprès de tous ses amis qui étaient demeurés dans l'erreur ; d'un doigt ardent il leur montrait le chemin de la Vérité. Cependant il se faisait de nouveaux amis, et c'est des premiers mois de 1846 que date sa vive affection pour Hutchison. Il groupait autour de lui des âmes d'élite qui avaient passé par les mêmes angoisses et par les mêmes luttes.

La première pensée qui devait venir à ces nobles intelligences, c'était de tenter en Angleterre une rénovation de la vie monastique. Et, de fait, c'est à quoi ils pensèrent tout d'abord. Ce fut leur idée fixe. Leur zèle brûlant eut par là un but déterminé, et leur mysticisme prit cette forme. Ils étaient huit, et se crurent assez pour former un véritable couvent. Chose digne de remarque, ils ne songèrent pas à s'affilier à un Ordre déjà existant. Ils n'en trouvèrent pas, sur l'heure, qui répondît sans doute à leur idéal particulier. Ayant tous une grande dévotion à saint Wilfrid, ils fondèrent vaillamment l'ordre des Wilfridiens. Et comme leur obéissance absolue aux ordres divins était la première de leurs règles, ils s'appelèrent encore « les Frères de la Volonté de Dieu. » C'est ainsi qu'ils s'installèrent à Birmingham, dans Caroline-street. Leurs commencements furent charmants de pauvreté, et il faut entendre Hutchison nous raconter la première visite qu'il fit aux nouveaux religieux : « Le mobilier de la maison était des

plus restreints : il y avait, bien compté, une chaise pour chacun. Un bienfaiteur leur avait donné quelques cuillers d'étain où l'engagement de la Société de tempérance se trouvait imprimé. Et, comme ils étaient trop pauvres et trop mortifiés pour boire rien de plus fort que du thé, l'engagement n'était pas fort compromettant. » Mais la figure la plus aimable de toute la communauté, c'était encore celle du supérieur, qui remplissait aussi les fonctions de cuisinier, et que son ami Hutchison trouva occupé « à remuer avec la plus grande persévérance, et tout grillé par le feu, une pleine marmite de soupe aux pois. » Or, le supérieur, c'était Faber, et si j'étais peintre, j'aimerais à le représenter ainsi dans une petite toile, suivant la manière de Meissonnier.

Les Wilfridiens allèrent tout aussitôt chercher à Rome l'approbation sans laquelle ils ne voulaient pas vivre. Le P. Faber traversa de nouveau la France, répétant sans cesse et jetant à tous les vents la devise de son Ordre : *Voluntas Dei*. Il s'arrêta quelques jours à Paris, heureux de s'agenouiller à la chapelle de la Vierge de Saint-Sulpice et à celle de Saint-Gervais ; car sa dévotion pour la Mère de Dieu allait toujours croissant, et « sans elle, disait-il déjà, il est tout-à-fait impossible d'arriver à la perfection. » Partout où il trouvait quelque relique ou quelque souvenir de saint Thomas de Cantorbéry, il se sentait transporté d'une joie qu'il n'essayait pas de cacher ; car dès lors ses saints de prédilection étaient saint Thomas, saint Wilfrid et saint Philippe de Néri. Notez cette dernière affection dont la vivacité nous expliquera bientôt un des actes les plus importants de la vie de notre héros. Nos lecteurs s'étonneront peut-être de n'avoir pas

entendu parler de saint Joseph : c'est que les Wilfridiens l'avaient choisi pour supérieur. Ils le traitaient comme s'il eût été visible au milieu d'eux. Rien n'est beau, rien n'est naïf comme tous ces commencements.

Cependant le P. Faber (nous pouvons désormais l'appeler de ce nom) était déjà épuisé : « Je me sens vieilli de cinquante ans », écrivait-il en mars 1846. Couverts d'injures, « poursuivis dans les ruelles enfumées de Birmingham par les quolibets des gamins qui s'amusaient de leur habit », les pauvres Wilfridiens continuaient bravement leur mission auprès des pauvres artisans de l'Angleterre, laissant ainsi un grand exemple à tous les catholiques qui de nos jours s'occupent des ouvriers et qui voudraient trop souvent conquérir sans de longues fatigues un éclatant succès. Ils restèrent peu de temps dans Caroline-street, et l'année 1846 ne s'écoula point sans qu'ils se fussent établis dans la maison de Cotton-Hall, que leur avait offerte lord Shrewsbury. Le P. Faber y arriva... pour se mettre au lit, où l'on s'imagina qu'il allait mourir : il reçut l'Extrême-Onction, et ses frères crurent qu'ils allaient perdre en lui le meilleur appui de leur Ordre. Mais Dieu le réservait pour de plus hautes destinées, et ce n'était pas en vain que l'amour de saint Philippe et de l'Oratoire se dilatait alors dans la petite famille des Wilfridiens.

Quelques mois après, le jour de Pâques de l'année 1847, le P. Faber célébrait sa première messe : avec quelles larmes, avec quelle joie ! Et il mûrissait en lui-même le projet de fondre les Frères de la Volonté de Dieu avec le grand institut de l'Oratoire. Il était attiré à cette résolution par de puissants motifs, et nous savons déjà quel amour

il portait depuis longtemps à la règle de saint Philippe. Son ancien directeur et ami, Newman, venait en outre d'être nommé supérieur de l'Oratoire en Angleterre. Tout le portait à cette résolution. Tout ?... non. Il fallait dire adieu à sa chère conception de la communauté des Wilfridiens. Ces Frères de la Volonté de Dieu, c'était sa pensée qui les avait créés. Il leur avait communiqué ses doctrines, son souffle, sa vie. Le petit Ordre, vraiment, avait déjà ses souvenirs, voire ses traditions, auxquelles chacun des frères était très-intimement attaché. Or, voilà ce qu'il s'agissait de rompre pour aller se perdre dans un grand Ordre existant depuis plusieurs siècles. Adieu tout dessein original, adieu toute initiative personnelle ! Le P. Faber pesa longuement toutes ces objections. Et cependant, quoique son cœur en fût brisé, il résolut de passer outre et d'opérer avec l'Oratoire cette fusion contre laquelle ne protestait pas la meilleure partie de lui-même.

La crise fut des plus cruelles et des plus longues ; car c'est seulement en février 1848 (à la veille d'une tempête politique qui allait bouleverser toute l'Europe) que le P. Faber put écrire ces mots à M. Watts Russell : « Nous allons être solennellement admis parmi les Oratoriens. » Et il ajoute, après avoir raconté toutes ses intimes douleurs: « Mon union à l'Oratoire a été pour moi une union de sang et de circoncision. » Il jette en effet sur son ancien couvent, sur Saint-Wilfrid, un regard tout trempé de larmes. Il y regrette « les arbres qu'il a plantés, les allées qu'il a tracées, les ruisseaux qu'il a dirigés », et surtout « dix-huit mois de luttes pleines de difficultés. » Bref, le 17 février, il est reçu, lui, fondateur d'ordre, il est reçu SIMPLE NOVICE à Marydale. Voilà de ces humilités comme

on en voit dans la seule Église catholique, et que Dieu se hâte de récompenser par une belle joie. « Depuis mon admission, écrit le P. Faber, je suis d'humeur à chanter et à danser tout le jour. » Et cette ligne joyeuse, cet *alleluia*, il l'écrit... le soir même de son admission.

Donc, le voilà novice ; mais les Oratoriens n'étaient pas assez cruels pour le laisser longtemps loin de son cher Saint-Wilfrid. Ils l'y renvoient au bout de quelques jours, après avoir éprouvé comme il le fallait cette admirable et persistante vocation. Le 22 juillet suivant, il est nommé maître des novices. Mais le P. Newman, qui pénétrait le fond des âmes, avait compris depuis longtemps que « la sphère du P. Faber était dans les grandes villes. » Dès qu'il eut sous la main un tel *sujet*, il s'empressa de fonder l'Oratoire de Londres en même temps que celui de Birmingham. Londres ! c'était bien la place du P. Faber, et sa vie va se confondre dorénavant avec la vie de cet Oratoire dont il sera bientôt le supérieur. Cette chère maison fut ouverte, en 1849, à King-William street (1) ; et rien n'est encore charmant comme le récit de cette inauguration au milieu du dénuement. Il y a surtout le premier repas fait à l'Oratoire avec M. Lewis et lord Arondel. La vaisselle était absente, et tous de rire. Ils n'oublièrent jamais ces premiers temps. Et quand ils durent plus tard se transporter à Brompton, ils regrettèrent presque aussi vivement leur première maison de Londres, que jadis, à Marydale, ils avaient regretté Saint-Wilfrid.

(1) Cette maison ne renfermait que six prêtres : les PP. Faber, Dalgairns, Stanton, Hutchison, Knox et Wells, et deux novices, les FF. Bowden et Gordon.

VI

Cependant nous sommes arrivés en 1850 et n'avons pas encore parlé des livres du P. Faber : c'est qu'il n'avait pas encore eu le loisir d'élever, ni seulement de commencer son monument. Mais il y pensait, et préludait par ses prédications à ses chefs-d'œuvre à venir, à ces livres admirables où la Théologie et la Poésie sont si admirablement harmonisées et fondues. « Le P. Faber, dit alors un de ses correspondants, travaille moins comme un homme que comme une machine à vapeur : il a composé cette année vingt-six sermons sur le Carême et prêchera le grand sermon du Vendredi-Saint. Il fait d'autres sermons contre le Transcendantisme, écrit des dévotions à Jésus ressuscité et fait des vers par kilomètres sur notre saint fondateur. » De nouvelles épreuves surgisssaient ; ce magnifique coup d'État de Pie IX rétablissant du fond de son exil la hiérarchie catholique en Angleterre, cette témérité nécessaire et sublime fut aux yeux de l'anglicanisme un scandale contre lequel les protestations les plus violentes parurent légitimes. Les catholiques coururent alors les plus grands dangers, mais rien n'égala la haine dont on poursuivit dans Londres les Oratoriens que leur habit désignait aux fureurs populaires : « Pas de papisme! A bas les Oratoriens ! » Les religieux ainsi traités n'avaient cependant fait que du bien. Ils s'étaient dévoués durant le choléra à tous leurs frères souffrants et on les voyait recevoir jusqu'à onze cents enfants dans leurs écoles pour les catholiques pauvres. Néanmoins, l'évêque anglican de Londres leur lançait à la face un mandement plein d'ou-

trages, la populace les maudissait et « les *gentlemen* eux-mêmes les huaient de la portière de leurs voitures. » C'est ce dont se réjouissait le plus le P. Faber : car il ne craignait rien tant pour l'Oratoire que cette prospérité, « qui peut rendre les religieux présomptueux et vides.» La persécution s'adoucit, l'orage s'éteignit, le jour se fit, et le P. Faber, après s'être fatigué dans un voyage à Malte (1) et s'être retrempé dans un voyage en Irlande, put enfin mettre la plume à la main et écrire ces sept ou huit livres qui rendront son nom immortel.

Le 16 janvier 1853, il commença *Tout pour Jésus* et y travailla jusqu'à seize heures par jour. Son biographe nous apprend qu'une première édition fut épuisée en un mois, et que ce sous-titre excellent : *Voies faciles de l'amour divin*, ne fut peut-être pas le moindre élément de ce succès admirable. Mais ce que les catholiques ignoraient (ceux de France, tout du moins), c'est que toutes les œuvres du P. Faber furent écrites EN CINQ ANS, de 1853 à 1858. Le Supérieur de l'Oratoire à Londres avait beaucoup lu depuis douze ou quinze ans ; il avait recueilli beaucoup de notes ; il était doué d'une mémoire prodigieuse. Dès qu'il se prit à écrire, les idées qu'il avait mûries si longtemps dans sa belle intelligence trouvèrent sous sa plume une expression facile et adéquate à sa pensée. De là, cette charmante rapidité qui surprend quelquefois le lecteur dans ses meilleurs ouvrages ; de là quelques obscurités et répétitions ; mais de là aussi cette verve incomparable qui rend cette lecture si aisée et si agréable. Cela coule de source. Et cependant, l'auteur

(1) Il ne put aller plus loin et dut renoncer au projet qu'il avait eu de visiter Jérusalem et la Terre-Sainte.

était un homme usé, travaillé par d'insupportables maux de tête, se livrant presque toujours à la prédication la plus fatigante, entretenant une correspondance avec l'univers entier, dirigeant des âmes, gouvernant une communauté. Et à côté de *Tout pour Jésus*, du *Saint-Sacrement*, du *Progrès en sainteté*, du *Créateur et de la créature*, du *Pied de la Croix*, de *Bethléem*, du *Précieux sang* et des *Conférences*, il publiait en même temps d'innombrables poésies, le *Sir Lancelot*, des cantiques, le *Livre d'Éthel*, et préparait un second volume de *Conférences* en même temps qu'un *Traité du Saint-Esprit*. Sa santé cependant s'altérait de jour en jour ; ses souffrances prenaient un caractère aigu ; il se sentait mourir.

VII

Dieu permit qu'il mourût longuement et que ces longueurs de la mort fussent pour lui très-douloureuses. Toute la vie du P. Faber ne fut qu'une maladie chrétiennement acceptée et saintement aimée. Il traîna jusqu'en 1863 cette existence dont rien ne pouvait adoucir la rudesse. Cependant il ne cessait de sourire à la vie, et sa correspondance n'offre aucune trace de désespoir, ni seulement de tristesse. Sa foi le soulevait de plus en plus au-dessus de toutes ses douleurs ; son mysticisme le faisait vivre ailleurs. Au mois de juin, on vit bien qu'il ne supporterait plus longtemps le poids de sa souffrance. Le cardinal Wiseman voulut lui écrire une dernière lettre et donna à ses adieux l'expression d'une tendresse profonde. Son meilleur ami, Hutchison, aussi épuisé que lui, le

précéda dans le tombeau. Quant à lui, Dieu voulut bien lui permettre d'entrer dans la cinquantième année de sa vie, et il put recevoir tous les jours, jusqu'au 24 septembre, la communion dont il était si saintement avide. Il mourut enfin, ou plutôt s'éteignit dans la nuit du 25 au 26. « Lorsqu'on lui dit que sa fin était proche, il répéta seulement avec ferveur son exclamation favorite : Dieu soit loué ! En ces derniers moments, malgré l'agonie peinte sur le reste du visage, les yeux s'ouvrirent clairs, brillants, aussi intelligents que jamais, mais sans regard sur rien de terrestre. » Et le P. Bowden, voyant que c'était la dernière minute de cette noble vie, eut soudain la mémoire traversée par un magnifique passage de *Tout pour Jésus* : « Ne servez Jésus que par amour ; et, avant que vos yeux soient fermés, les cantiques des Cieux auront frappé vos oreilles et la gloire de Dieu aura brillé à vos yeux pour ne s'éteindre jamais. »

Ainsi mourut le plus grand mystique de notre siècle.

VIII

Nous avons essayé ailleurs de peindre ce vaste et puissant génie. Il est de ceux qui, dans notre temps, ont démontré, par leurs écrits, ces deux propositions que le XVIIe siècle n'eût pas admises : « Rien n'est plus poétique que la théologie, et la poésie est naturellement théologique. » Les livres du P. Faber sont l'antithèse des idées littéraires du XVIIe siècle ; ils sont le plus magnifique démenti qu'ait reçu la doctrine de Boileau chassant Dieu de

la poésie. N'oublions point que, dans les œuvres du mystique anglais, la Théologie et la Poésie se pénètrent. Il n'y a pas à la page 10 un « morceau poétique » et un « morceau théologique » à la page 40. Non, toutes les pages sont à la fois scientifiques et colorées, exactes et ardentes. Et tel est le caractère propre de son admirable talent (1). On ne lui ravira point cette gloire.

Comme théologien, il ne se rattache pas à une seule école. C'est ainsi qu'il est très-nettement scotiste dans la théorie de l'Incarnation. A vrai dire, il appartiendrait plutôt, par les ardeurs de son génie, à l'école franciscaine qu'à la dominicaine. Au XIIIe siècle, on vit nettement deux fleuves, aux courants fort distincts, sortir du flanc de cette montagne qu'on appelle l'Église : et à ces deux courants sont demeurés attachés les noms de saint François et de saint Dominique. Chacun de ces deux groupes se résuma ensuite en un homme, en un génie-type : le premier nous donna saint Thomas, et l'autre saint Bonaventure. Or, le P. Faber est principalement un fils spirituel de saint Bonaventure. Aux idées franciscaines il unit très-intimement celles du Carmel, celles des mystiques espagnols, celles des premiers Sulpiciens. Partout et toujours, il adopte la théorie qui est à la fois la plus élevée et la plus large (2). Mais surtout il est sans cesse, il est obstinément

(1) C'est aussi le double point de vue auquel nous nous sommes placés pour donner au public cet *Esprit du P. Faber*. Nous avons eu le dessein de composer avec les œuvres du célèbre Oratorien, un COURS COMPLET DE THÉOLOGIE A L'USAGE DES PRÊTRES ET DES FIDÈLES Et, d'un autre côté, nous n'y avons fait entrer que les morceaux de la plus haute valeur littéraire, les plus admirables chants de ce grand poète. Nous prions nos lecteurs de se reporter à notre table, s'ils veulent se rendre un compte exact de la nature et de l'étendue de notre plan.

(2) C'est avec une grande joie que nous avons relevé, dans le livre

l'avocat de la Miséricorde. A plus d'une reprise il a abordé cette terrible question du nombre des élus, et il a aisément trouvé le moyen de la résoudre avec une rigoureuse orthodoxie dans le sens de la bonté. Toujours large, toujours élevé. Peu d'âmes ont eu de telles proportions, et il est vraiment comparable aux plus illustres intelligences et aux plus vastes cœurs qui ont fait la gloire de l'Église.

Le P. Bowden nous parle longuement des sermons du P. Faber. On y trouve à la fois la profondeur et l'éclat, et principalement un rare talent d'exposition. Ce poète savait être méthodique, ce théologien était clair. C'était ensuite une chaleur qui ne se refroidissait jamais, une musique toujours douce et un coloris toujours vif. Sa sincérité était absolue, et son élévation constante. « Il était mieux doué qu'aucun de ceux que nous nous rappelons avoir entendus. Il avait une aisance et une flexibilité d'esprit et de voix, une vivacité à saisir et à imaginer, une beauté de conception et d'expression remarquables. Il possédait même un autre genre de beauté saisissable à l'œil et à l'oreille : c'était ce rayonnement de la confiance dans un homme qui vit dans la lumière et dans la paix de Dieu, et qui désire ardemment faire partager aux autres le bonheur dont il jouit. Nous n'avons vu nulle part cette réunion de qualités oratoires. » Ainsi parle un de ses admirateurs. Nous n'ignorons pas que ce sentiment n'est pas celui de tous les catholiques, et en France notamment, il n'a pas manqué d'entendements froids et d'esprits relatifs qui ont condamné sévèrement

du P. Bowden, les idées du P. Faber sur les Classiques chrétiens. Elles sont conformes à celles de Mgr Gaume, que nous avons toujours défendues et voulons défendre toujours.

les « exagérations » théologiques, oratoires et poétiques du P. Faber. On l'a rangé parmi ces ultra-catholiques dont s'est alarmé notre majesté gallicane. Certain discours sur la *Dévotion au Pape* a surtout éveillé certaines susceptibilités. A coup sûr, et s'il est vrai que les intelligences puissent se diviser en deux grandes classes, les absolues et les relatives, l'auteur de *Bethléem* appartenait au premier groupe. Il a été l'un des inspirateurs de nos doctrines, l'un des fondateurs de notre école, l'un des chefs de notre armée. Mais il n'a pas été donné à ce Moïse d'entrer dans la terre promise, et le P. Faber n'a pu assister au triomphe de ses plus chères espérances dans le Concile œcuménique du Vatican. Ah ! s'il avait pu vivre jusque-là, il serait mort de joie en lisant la constitution *Pastor æternus*.

LÉON GAUTIER.

LIVRE PREMIER

DIEU

PRÉSENCE DE DIEU.

Partout dans la Création se trouve un charme dont la source est invisible : on le retrouve dans le monde naturel, aussi bien que dans le monde moral et dans le monde spirituel. Généralement, nous le rapportons à des causes qui ne sont que ses effets, et la Foi seule nous révèle sa véritable origine. Dieu est caché partout, et sa douceur se fait jour à travers les ombres épaisses qui le dérobent à la vue : elle se répand à la surface, elle déborde, elle envahit doucement l'univers. La douceur du Dieu caché, c'est la joie de la vie ; c'est le sourire de la nature ; c'est la consolation, partout présente à la souffrance. Ce Dieu, nous le touchons, nous nous soutenons sur lui, nous le sentons, nous voyons par lui. Lui partout, et toujours Lui. Et avec cela, il se rend si naturel pour nous que, pour ainsi dire, nous n'y faisons plus attention. Sa présence est comme la lumière, quand nous ne voyons pas la face du soleil ; comme la lumière, tantôt se versant entre les rochers dans les hautes montagnes, ou se glissant entre les nuages déchirés, ou se faisant jour par échappées à travers la voûte ondoyante des forêts, ou se jouant en traits argentés jusque dans le profond azur des mers, parmi les roches et les herbes marines.....

(*Conférences spirituelles*, p. 18.)

DIEU ET SES PERFECTIONS.

Dieu est simple : il n'a ni corps, ni parties distinctes. Il est simple, car il n'a rien d'emprunté. Il est bon sans qualité, grand sans quantité, créateur sans avoir besoin de rien ; il est partout sans avoir de place, et éternel sans avoir de terme ; il change toute chose, et reste immuable. Il est bon d'une bonté infinie : bon pour tous, mais surtout bon pour les hommes. Il est infini dans la multitude de ses perfections, dans leur intensité, dans leur magnificence. Il est présent partout, de différentes manières ; toutefois, une souillure, une tache ne saurait l'atteindre nulle part. Il est immuable : son Éternité le défend des injures du temps, son Immensité le met à l'abri des changements de place et sa Sagesse assure la constance de ses desseins. Il est éternel, sans commencement et sans fin ; éternel et animé d'une vie qui existe tout entière, toute à la fois, et dont il a une possession parfaite. Il subsiste en vertu de l'incomparable Unité de sa nature adorable, et l'intérêt suprême de tout en ce monde consiste dans l'unité de Dieu. Il est la Pureté par excellence, la Sainteté ineffable, la Beauté la plus éclatante. Sans cesse reposant au sein d'une paix adorable, l'inquiétude ne saurait approcher de son être. Il se révèle à la nature, à la foi, à la gloire ; et pourtant il demeure incompréhensible pour tous. Son nom est le Dieu ineffable. Sa Science est infiniment au-dessus de notre conception, et fait jaillir la source de sa joie inaltérable. Son Être est la vérité même, et sa Vie est la fontaine inépuisable de la vie. Sa Volonté est sainte, irréprochable, suprême ; sa Liberté sans égale, et au-dessus de toute expression. L'Amour qu'il ressent pour ses créatures est éternel, constant, gratuit, et sa Miséricorde est un abîme aussi magnifique qu'infini de compassion

et de condescendance. Sa Justice est sans tache comme sa sainteté, et bienveillante comme sa miséricorde. Sa Puissance est illimitée, et ne respire que l'amour. Rien ne saurait approcher de sa Félicité. Toutefois, ce ne sont pas là des perfections séparées ; il est lui-même chacune d'elles, et il est unique : trois personnes égales, co-éternelles et consubstantielles ne formant qu'un seul Dieu. Telle est, dans la sèche langue des écoles, la description de Celui qui est pour nous un père rempli d'amour et de bonté, le Dieu qui règne sur tout, Dieu à jamais béni. Ainsi soit-il (1).

(*Tout pour Jésus*, pp. 293-294.)

1. On comparera volontiers à cette belle exposition des Perfections divines le passage suivant de saint Augustin, admirablement traduit par le P. Ventura (*Raison philosophique et raison catholique* :)

« C'est nous, catholiques, qui reconnaissons DIEU comme un être un dans sa nature, trine dans ses personnes, absolu dans son existence, indépendant dans son action, tout-puissant dans sa parole, éternel dans sa durée. Être toujours ancien et qui ne compte pas d'âge ; toujours nouveau et qui ne connaît pas de commencement ; toujours libre et qui ne change jamais ; toujours immuable et qui opère toujours ; qui compatit, mais sans faiblesse ; qui se repent, mais sans regret ; qui punit, mais sans colère ; qui récompense, mais sans partialité. Être toujours subsistant, et qu'aucun temps ne mesure ; présent partout et qu'aucun espace ne circonscrit ; prévoyant tout et qu'aucune prévoyance ne trouble ; mouvant tout et qu'aucun mouvement n'altère ; gouvernant tout, et qu'aucune entreprise n'occupe ; faisant tout et qu'aucune action ne fatigue ; s'abaissant à tout et qu'aucun abaissement ne dégrade ; donnant tout et qu'aucune donation n'appauvrit ; se communiquant à tout, et ne communiquant jamais aucune partie de lui-même.

« C'est nous, catholiques, et nous seuls qui reconnaissons la perfection de la sainteté de Dieu, les profondeurs de sa sagesse, l'abîme de ses jugements, la sévérité de sa justice, l'abondance de sa miséricorde, l'économie de sa grâce, les richesses de sa bonté. C'est nous, catholiques, nous seuls, qui reconnaissons la majesté du DIEU Créateur, le dévouement du DIEU Rédempteur, les dons du DIEU Sanctificateur, en un mot cette Unité absolue par laquelle est tout ce qui est, et qui seule est tout par elle-même, se suffisant seule à elle-même, toujours heureuse d'elle-même, parfaitement infinie et infiniment parfaite. »

LA VIE DE DIEU.

La Vie de Dieu est immense. C'est une chose que nous pouvons nous représenter en nous-mêmes, mais que nous ne pouvons exprimer dans nos paroles; ou, plutôt, que notre intelligence peut contempler, mais qui ne peut même pas entrer dans notre pensée. Elle est immense, et il semble qu'elle le devienne de plus en plus tous les jours. Nous fléchissons le genou devant elle dans nos prières, comme un homme peut fléchir le genou pour prier sur le rivage d'une vaste mer. Oui, Dieu apparaît devant nous comme un Océan de vie sans bornes. Nous sommes à genoux sur le rivage. Mais le même océan roule aussi ses vagues derrière nous. Tout à coup il se trouve à notre droite et à notre gauche. Nous levons les yeux vers le ciel, mais le ciel a disparu et c'est un océan qui balance ses flots à l'endroit où était le ciel lorsque nous nous sommes mis à genoux pour prier. Des eaux s'étendent sans limite comme un dais mouvant au-dessus de nos têtes. Le rivage sur lequel repose nos pieds disparaît à son tour; ce n'est plus un rivage : c'est sur les eaux que nous sommes à genoux, et le même éternel Océan roule ses ondes au-dessous de nous. Nous sommes environnés de toutes parts de cet Océan à jamais béni de l'Être infini. Comme il est plein d'une vie brûlante ! Comme il est majestueux ! Comme il est immuable dans le silence solennel qui règne au dedans de lui !

La Vie de Dieu est immense. Je sens une respectueuse frayeur me pénétrer de plus en plus, à mesure que ma pensée la contemple. Dieu est simple; il est uniquement Dieu. Nous devons l'adorer dans sa simplicité. Ses perfections sont lui-même, et il est uniquement ses perfections. Ses perfections ne sont pas multiples, elles ne sont qu'une; il est lui-même sa perfection unique. Ses attributs ne sont que différentes ma-

nières de notre part de le considérer, de parler de lui et de l'adorer. Ses perfections ne sont ni distinctes de lui-même, ni distinctes l'une de l'autre. Il nous est impossible de comprendre une Simplicité si simple. Notre intelligence n'est pas assez pure pour saisir une idée d'une Pureté aussi infinie : c'est pourquoi nous séparons l'idée de Dieu en plusieurs parties pour la faire pénétrer dans nos esprits ; c'est pourquoi nous le contemplons, nous l'aimons et nous l'adorons sous tant d'aspects différents. Telle est pour nous la seule manière d'agir avec ce qui est incompréhensible. Parlant donc en ce sens des divines perfections, il me semble que, de tous ses attributs, celui qui fait naître en moi le sentiment d'adoration le plus profond, c'est sa Vie. Je ne la contemple qu'avec étonnement, et cependant elle fait fondre mon cœur d'amour. Il me paraît moins ressembler à une créature infiniment parfaite, lorsque je le considère comme Vie. Et lorsqu'il ressemble le moins à une créature parfaite, c'est alors qu'il m'apparaît le mieux comme le Dieu qui surpasse toute description. Ce point de vue, sous lequel nous le considérons, est moins clair que beaucoup d'autres ; mais c'est précisément pour cela qu'il me paraît plus vrai.

La Vie de Dieu est immense. C'est sa félicité en lui-même : c'est la joie de son Unité, le fait de sa Simplicité. Pendant un temps, Dieu a existé sans créatures, et le bonheur de sa vie immuable allait toujours continuant dans son éternelle tranquillité. Il ne pouvait pas y avoir de mouvement dans ce qui n'a pas eu de commencement. Sa vie ne partait pas d'un point, et n'avait pas à atteindre un autre point. C'est pourquoi il ne pouvait y avoir aucune impulsion, c'est-à-dire aucune idée créée. Dieu était son propre bonheur, et rien ne pouvait le troubler. Que peut-il y avoir de plus recueilli en soi-même que l'Immensité ? C'est de son Immutabilité que découle sa tendresse infinie, quoique, au premier abord, il semble qu'il y ait contradiction entre ces deux attributs. Lors-

qu'il existait sans créature, la création n'était pas un besoin de son existence. Son éternelle Vie était concentrée en lui-même d'une manière ineffable, et ainsi elle se continuait. Il devint ce qu'il n'avait pas été d'abord : il devint créateur ; MAIS IL NE SE FIT EN LUI AUCUN CHANGEMENT. D'abord tous ses actes s'étaient produits en lui-même : il agit alors en dehors de lui-même ; MAIS IL NE SE FIT EN LUI AUCUN CHANGEMENT. Jusque là tous ses actes, la génération du Fils et la procession du Saint-Esprit, avaient été nécessaires : ses actes créateurs furent libres ; MAIS IL NE SE FIT EN LUI AUCUN CHANGEMENT. Cependant le bonheur de sa vie immuable allait toujours continuant dans son éternelle tranquillité. Après comme avant la création, c'était une vie de félicité dans sa simplicité ineffable. Toutes ces choses ne peuvent s'apprendre que par l'amour ; sans amour ce ne sont que des mots secs et arides. Dieu a opéré et ensuite il s'est reposé: cependant, la création n'avait pas interrompu son éternel repos. Pourtant, ce « sabbat de Dieu » dont nous parle l'Écriture est un mystère prodigieux, un mystère plein de repos pour nous, pauvres créatures, qui sommes toujours dans les peines, toujours à la recherche de quelque chose, toujours dans la nécessité de faire de nouveaux efforts. Quel était donc le repos de ce septième jour ? Pour le Créateur auquel rien ne coûte, la préservation demande autant d'efforts que la création, et l'une est un mystère tout aussi grand que l'autre. Mais la création elle-même, l'acte de faire sortir l'être du néant, ne fut pas suspendue. Des âmes humaines tous les jours sont créées, réellement créées de rien. Peut-être de nouveaux genres d'animaux sont-ils aussi appelés à l'existence. Qu'était-ce donc que le repos de Dieu ? Peut-être n'est-ce qu'un autre nom pour exprimer cet amour si plein d'expansion, qui, dans son bonheur et avec une ineffable complaisance, s'arrêta pour bénir l'œuvre si belle qu'il venait de créer.

Cependant l'immense Vie de Dieu continue. Il était libre de

créer, et il a fait aussi sa création libre. Peut-être ces deux choses ont-elles beaucoup de rapport l'une avec l'autre. Dieu a élevé un empire en dehors de lui-même ; il s'en est établi le chef et, comme tel, il s'est couronné lui-même, lui, le plus royal de tous les rois. Car Dieu est véritablement royal. La Royauté est le sceau qui se trouve apposé à toutes ses perfections, et qui nous montre comment elles sont une. Il a donné la liberté à son empire, et alors il a commencé à régner. Cependant IL NE SE FIT EN LUI AUCUN CHANGEMENT. Son peuple libre l'a détrôné. Bien des fois maintenant, dans les profondeurs de la prière, l'amour de ses Saints le contemple assis sur la cendre et dans la poussière comme un roi dépouillé de sa couronne, et, pour ainsi dire, digne de notre compassion. Mais tout cela est renfermé au dedans de l'immensité de sa Vie, SANS QU'IL Y AIT L'OMBRE D'UN CHANGEMENT.

Il entrait dans l'idée éternelle de la création que l'une des Personnes divines prendrait une nature créée. C'est le Verbe, la seconde Personne, qui l'a prise. Il l'a transportée au ciel et l'a placée dans le sein de la sainte Trinité pour la faire adorer à jamais; MAIS CELA N'A RIEN CHANGÉ. L'immense Vie continue toujours ; pour elle, pas de pulsation, pas de nouveauté, pas de succession. Le Précieux Sang de la nature humaine du Fils aurait été une beauté, un trésor de Dieu, une vie créée inimaginable, s'il n'y avait pas eu de péché. Mais le péché est venu, et la destinée du Précieux Sang a été changée. Toutefois IL NE SE FIT AUCUN CHANCEMENT DANS LA VIE DIVINE. Le Précieux Sang devint la rançon du péché; le Précieux Sang dût reconquérir pour Dieu son empire révolté. Il dût le couronner de nouveau, et faire reconnaitre les droits de sa royale autorité. Quelle suite d'événements prodigieux ! Cependant IL NE SE FIT AUCUN CHANGEMENT DANS L'IMMENSE VIE DE DIEU; son immensité même la rend immuable. L'expérience lui est impossible; la vie de Dieu n'a rien à traverser; elle ne peut ni commencer, ni finir, ni souffrir; elle agit dans son repos, et

elle se repose dans son action, ou plutôt elle n'agit ni ne se repose, mais simplement et uniquement elle vit, elle est. O Vie adorable de Dieu, bénie sois-tu mille et mille fois dans l'obscurité de ta gloire, dans la douceur incompréhensible de ton mystère !

Le Précieux sang, 5e édition, pp. 99-104.)

Une pensée qui devrait nous faire bien réfléchir, c'est que la Vie de Dieu nous tient comme une puissante main, nous pénètre comme une épée acérée et ne connaît rien de l'espace dans lequel nous nous remuons, ni du temps qui coule au-dessus de nos têtes. Telle elle a été de toute éternité, telle elle est actuellement. Pour elle il n'y a eu rien de nouveau. La création ne l'a pas déplacée. Elle n'a subi aucune modification. Elle n'a rien acquis, et elle n'a pu rien apprendre par l'expérience. Sa magnificence stationnaire est toujours aussi fraîche que l'aurore, aussi nouvelle que la première création. Elle est toujours la même, et cependant elle n'est jamais monotone. Répandue sans limites au delà de tous les espaces imaginaires, elle est pleine, complète, intense dans chacun des points de l'espace, à chacun des instants du temps. Paradis de délices intellectuelles, flamme sans bornes d'amours incréées, océan d'existence heureuse, sage et toute-puissante, elle est glorieuse dans sa liberté, glorieuse dans la grandeur de ses nécessités. Elle est un silence de colloques merveilleux, un sanctuaire de joie éternelle, une vie de simplicité toute puissante et immense, une unité adorable de trois Personnes distinctes.....

(*Bethléem*, 1re édit. I, p. 35.)

DIEU EST VÉRITÉ.

Dieu est Vérité, tout Vérité, rien que Vérité. La Vérité est la beauté de Dieu, et sa Beauté est la plénitude de la Vérité. Toute chose est ce qu'elle est à la vue de Dieu, et rien autre. La Vérité est le caractère de l'esprit de Dieu, et la perfection de sa Bonté. Toute vérité dans les créatures est une dérivation de la Vérité de Dieu. Chaque chose dans les idées divines a une convenance particulière qui la rend digne de lui, parce qu'elle la rend vraie. Dieu est Vérité non seulement en lui-même, en tant que Vérité absolue et inaccessible, mais il est spécialement Vérité en temps que type des créatures. Tout ce qu'il y a en elles de vrai, c'est à cause de leur conformité avec Dieu qui est leur règle et leur modèle, et, comme disent les philosophes, leur « cause exemplaire. » Toute la vérité de la création est donc dans sa conformité avec Dieu, et tout ce qui ne lui est pas conforme est un monstre, est un mensonge....

(*Le Créateur et la Créature*, p. 170, 171.)

BEAUTÉ DE DIEU.

Comment sonder l'insondable amabilité de Dieu ? Un éclair momentané de sa Beauté nous jetterait dans une extase qui séparerait l'âme du corps : il faut que nous soyons revêtus de la mystérieuse force de la lumière de gloire avant que, dans la vigoureuse jeunesse de notre immortalité, nous en puissions soutenir la présence et la vue, sans être anéantis. Nous verrons dans sa splendeur vivante, dans l'éclat de son Incompréhen-

sibilité, dans la beauté de son Immensité, l'infinie Lumière et la Puissance infinie, la Sagesse infinie et l'infinie Beauté, le Bonheur infini et la Gloire infinie, l'infinie Majesté et la Sainteté infinie, l'infinie Richesse et l'océan d'Être infini : nous le verrons non-seulement renfermant tous les biens réels, concevables et possibles, mais les renfermant de la manière la plus éminente et la plus inexprimable, les renfermant (ô manifestation de la plus ravissante Beauté !) dans l'unité de la plus noble et majestueuse simplicité. Et cette vision sans limites est, dans sa totalité, la Beauté de la nature divine. Et ce que nous verrons, quoique nous le désignions par un mot, n'est pas une chose à part, mais Lui, l'Être ; Lui, notre Créateur ; trois Personnes, un Dieu. Cette Beauté, c'est Dieu; Dieu infiniment bon. Oh ! comme, en pensant à cela, nous comprenons que nous sommes cendre et poussière, mort et corruption ! Nous allions dire que Dieu a sa beauté par lui-même, et que la nôtre vient de lui ; que la sienne est sans bornes, et la nôtre presque imperceptible; que la sienne est intérieure, et la nôtre empruntée du dehors ; que la sienne ne peut ni croître ni diminuer, et que la nôtre est une ombre vague, incertaine, flottante. Mais n'est-il pas plus vrai de dire que nous n'avons aucune sorte de beauté ? O mon cœur, mon cœur, tu me cries qu'il est temps que je m'arrête : car l'infinie Beauté, à moins d'être infiniment trompée, ne peut avoir que de la répulsion pour tes crimes et ta misère....

(*Le Créateur et la Créature*, p. 167, 168).

DIEU CONNU PAR DES FIGURES.

Les Écrivains inspirés ont souvent attribué des passions et des émotions humaines au Tout-Puissant, afin qu'à l'aide de cette économie et de cette condescendance, nous puissions nous pénétrer de l'esprit et de la volonté de Celui dont procèdent la vie et la mort. Notre-Seigneur se représente lui-même sous un aspect dramatique dans les Paraboles. Il nous y montre, par exemple, les tentatives infructueuses que Dieu, en sa miséricorde, fait depuis l'origine du monde auprès des pécheurs, et ces tentatives sont figurées par le traitement que les différents messagers et enfin le fils même du Maître de la vigne reçoivent de ses méchants fermiers. Peut-être saisirons nous mieux la vérité mystérieuse dont nous nous occupons, si nous essayons de décrire Dieu, tel que nous le découvrons dans le monde, PAR UNE SÉRIE DE FIGURES. C'est toujours le même Être que nous avons contemplé dans l'éclat de sa Beauté et dans sa Majesté inaccessible; c'est toujours l'objet ineffable des adorations de la cour céleste; c'est toujours la très-sainte et indivisible Trinité.

Les yeux remplis de la lumière de cette éblouissante vision, pendant qu'à nos oreilles retentissent les hymnes des Anges et les chants de triomphe des Ames rachetées; pendant surtout qu'un saint effroi glace nos cœurs et nous porte presque à souhaiter quelque châtiment qui nous fasse sentir notre néant de peur que nous ne soyons assez insensés pour l'oublier, tournons-nous vers d'autres régions : allons explorer les champs de l'action créée et parcourons les nombreux domaines de la société humaine.

Comment l'ineffable majesté de la très-sainte Trinité s'y offre-t-elle à nous?

Nous l'apercevons d'abord sous les traits d'un PÈRE et d'un Père outragé, qui néanmoins conserve pour ses enfants un amour excessif, un amour au-delà de toute expression et de toute pensée. Il les attend tout le jour, en leur tendant les bras, mais ils ne veulent point revenir à lui. Pour eux il fait tuer le veau gras, et ils regardent sa bonté comme une chose qui leur est due. Ils se servent de lui et de tout ce qui lui appartient selon leurs besoins, mais leurs cœurs ne sentent rien pour lui, et ils se détournent froidement pour éviter les caresses que son ardent amour voudrait leur prodiguer, pour ainsi dire malgré eux. Serait-ce trop hardi de notre part de songer au ro Léar au milieu des angoisses que lui causent ses filles dénaturées, comme si Dieu ne pouvait retrouver que dans la nature physique un retour proportionné à ses bontés. Car les éléments, eux, ne refusent point de lui obéir, et s'ils n'éprouvent point pour lui un amour raisonnable, du moins, « il *ne les accuse* « *point de manquer à leurs devoirs envers lui.* » En effet, il « *ne leur a point donné de royaume et ne les a point ap-* « *pelés ses enfants.* »

Dieu apparaît encore comme un BIENFAITEUR qui prodigue ses bontés à des ingrats, et des mains duquel les hommes reçoivent à toute heure du jour des faveurs abondantes, sans qu'un mot, sans qu'un geste lui témoigne jamais leur reconnaissance. Ils acceptent les largesses et les aumônes de sa munificence, je ne dirai pas même comme des choses auxquelles ils ont droit, mais comme si on ne leur donnait pas tout ce qui leur est dû, comme si une main avare retenait encore une partie de ce qui leur revient légitimement. Ils demandent davantage, toujours davantage, sans s'inquiéter comment ils le demandent, sans peser leurs paroles, sans que le respect tempère leur importunité. Ne dirait-on pas, en vérité, que Dieu est une sorte de machine qui, lorsqu'on vient à presser un ressort ou à tourner une roue, doit immédiatement fonctionner, sous peine d'être jetée de côté et brisée ?

Dieu est un VISITEUR mal accueilli. « Il est venu vers les « siens, et les siens ne l'ont pas reçu. » Les hommes se figurent que, sous les traits d'un hôte, c'est un espion qui se présente à eux. Il les dérange au milieu de leurs travaux, il gêne la licence effrénée de leur libre arbitre. Ils lui disent volontiers ce que les Démons lui disaient jadis : « Qu'avons-nous à faire « avec toi, ô fils de David ? » Sans doute il y a une vie à venir, « disent les hommes. Mais pourquoi Dieu ne nous laisse-t-il pas « en paix pour le présent ? Pourquoi vient-il nous tour- « menter avant le temps ? » Ses visites ne sont jamais bien accueillies ; à peine si on les tolère. Au lieu de sentir cette confusion qui accablait Pierre, lorsqu'il s'écriait : « Éloignez- « vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur, » tandis qu'au fond de son cœur il brûlait du désir de se rapprocher encore davantage de son divin Maître, les hommes, au moment même où Dieu les comble des faveurs de sa miséricorde, le supplient comme les Gérséniens, ces gens au cœur lâche et dur, ils le supplient de s'éloigner de chez eux.

Dieu est un MENDIANT au sein de sa propre création. Tout ce qui existe, ce qu'il y a de plus grand comme ce qu'il y a de plus vil, lui appartient. L'Immensité est la seule limite de son domaine absolu. Il n'a pas besoin de sacrifices : car il possède tous les animaux qui paissent sur mille montagnes. Toutefois il s'abaisse à demander les choses les plus grossières, les aumônes les plus viles, les restes délaissés par ses créatures qu'à chaque heure du jour il enrichit de ses dons. Et pourtant à peine compte-t-on un homme entre mille qui lui accorde ce qu'il demande d'une manière si touchante. Ceux qui donnent le font à contre-cœur, et déshonorent leur offrande par la mauvaise grâce qu'ils y mettent, par leur esprit étroit et mesquin. Avec quelle éloquence Dieu expose sa détresse ! Et pourtant combien peu veulent ajouter foi à ses paroles ! Il est là, comme un mendiant, exposé au froid, en butte aux dédains et aux injures durant tout le cours de ce jour d'hiver qui constitue l'épreuve de

l'homme libre, tandis qu'au plus haut des cieux, l'encens de la prière entoure des nuages les plus magnifiques son trône, au pied duquel les esprits bienheureux, rangés en cercle, font retentir la voûte céleste des sons à la fois doux et éclatants de leur délicieuse musique.

Dieu nous apparaît aussi comme un CŒUR BRISÉ, blessé dans sa plus tendre sensibilité, brutalement trompé dans ses affections les plus délicates, et abreuvé d'humiliations qu'il ne mérite pas. Cependant il ne se plaint pas, il ne se concentre pas en lui-même, il ne cherche pas à se soustraire à de nouveaux outrages; que dis-je? il semblerait presque qu'il voudrait nous cacher ses douleurs, de peur de nous attrister, tandis qu'il s'occupe sans cesse d'adoucir les peines des autres. Et pourtant que sont ces souffrances légères et transitoires, comparées à ses cruelles angoisses? que sont ces blessures qui effleurent à peine l'épiderme, auprès de ces larges et profondes plaies?

Dieu se présente encore à nous sous les traits d'un VIEILLARD bienveillant que sa bonté, autant que sa haute sagesse, rendent digne de vénération, et qui, repoussant toute pensée d'égoïsme, ne s'épargne aucune peine pour nous mettre sur nos gardes, nous instruire et nous guider. Quoi de plus aimable que la manière dont il donne ses conseils? quoi de plus attrayant, de moins fatiguant, de moins ennuyeux? Sa voix est pleine d'harmonie; chacune de ses paroles coule, comme un ruisseau frais et limpide sous des arbustes couverts de fleurs odorantes. Chaque mot de sa bouche calme une douleur ou guérit une plaie, remplit le cœur de joie, ouvre à l'esprit tout un monde inconnu et communique une vigùeur, une fraîcheur nouvelle à l'âme fatiguée qui succombe sous le poids de la lassitude et des ans. Toutefois, tandis que sa bouche prophétise le bonheur, nous nous détournons de lui avec plus de dédain que n'en inspirèrent jadis aux habitants d'Ilion les incessantes et chimériques lamentations de la triste Cassandre. Tantôt on ne

l'écoute point, tantôt on l'interrompt au milieu de son discours avec une indécente brusquerie. Voilà, voilà le double traitement que reçoit tour à tour de nous ce céleste Sage !

Il nous apparaît encore comme un Ami offensé qui vient se plaindre à nous des outrages qu'il a reçus, qui nous implore sans nous adresser de reproche, qui supplie sans jamais récriminer. Il suffirait, pour briser un cœur moins dur que la pierre, d'entendre ses lamentations dans les Prophètes, de prêter l'oreille à ces ineffables murmures de sa plainte. Jamais une parole d'amertume ne s'échappe de ses lèvres. Dans sa douleur même, il cherche des excuses pour ceux qui l'ont abreuvé de fiel. Et, si le Prophète, prenant en main sa cause, accuse le pécheur, le Plaignant lui-même devient l'avocat de son adversaire et invoque, pour le défendre, toutes les ressources de sa sagesse infinie. Lorsque les consolateurs de Job rendent un glorieux témoignage à la justice de Dieu aux dépens du malheureux qui souffrait, le Seigneur lui-même leur impose silence, les reprend d'une manière péremptoire et ordonne à Job d'offrir un sacrifice en leur faveur, afin que le faste de leurs vaines paroles leur soit pardonné.

Le trait saillant de ces sept figures de Dieu, c'est qu'elles sont si touchantes, elles nous le représentent dans des circonstances si propres à exciter notre pitié, elles font de la religion quelque chose de si attendrissant, qu'il semble qu'un cœur rempli de douleur et d'abondantes larmes soit le culte réel qu'on doive rendre à sa Divinité. Ces figures sont comme autant de pieux et miséricordieux artifices pour conquérir l'amour des hommes, et découlent de cet océan sans rives qu'on appelle la Paternité de Dieu.

Mais à ces sept figures il faut, sur l'ordre exprès de Dieu, en ajouter une huitième dont la nature est telle, que nous n'aurions jamais osé l'ajouter de notre propre autorité. Elle vient de lui. Nous avons essayé, avec des sentiments de crainte et d'amour, toujours espérant ne point offenser sa Majesté

sainte, nous avons essayé, dis-je, de nous représenter Dieu sous toutes les formes que nous avons cru de nature à faire naître l'affection et à réveiller la piété. Mais il va jusqu'à se comparer à un Méchant. Si nous ne l'aimons pas, il voudrait qu'au moins notre propre intérêt nous touchât, il voudrait nous voir l'implorer et persévérer dans la prière, afin de pouvoir attendrir nos cœurs en nous comblant de bienfaits. Peu lui importe ce qui nous attire à lui, pourvu que nous y arrivions ; et s'il découvre en nous les commencements de la piété, il ne s'inquiète pas si c'est notre intérêt que nous avons cherché d'abord. Toute chose sera bien reçue, en vue des espérances qu'elle fera naître et de la grande confiance qu'inspire la puissance presque illimitée de la grâce. C'est pour nous faire comprendre tout ceci, et bien plus encore, c'est pour nous donner l'intelligence des sentiments qui se trouvent au fond de nos cœurs, mais que la parole ne peut exprimer, que Dieu, dans l'Évangile selon saint Luc, s'abaisse jusqu'à se comparer à ce juge inique qui n'avait ni crainte pour Dieu, ni égards pour les hommes et dont l'amour égoïste pour la tranquillité ne put être vaincu que par les importunités de la pauvre veuve. « Parce « que cette veuve me fatigue, je lui rendrai justice, de peur « que, venant continuellement, elle ne trouble mon repos. » Tels sont les termes dans lesquels Dieu non-seulement nous autorise, mais même nous invite à le décrire. On n'ose point faire de commentaires sur un pareil sujet, de crainte de paraître le traiter trop librement. Lorsque Dieu nous invite à la familiarité, c'est alors le moment pour nous de redoubler à son égard de respect et de crainte.

Rapprochons maintenant ces différents tableaux : le Père offensé, le Bienfaiteur non payé de retour, le Visiteur mal accueilli, le Mendiant au sein de sa propre création, le Banni au cœur brisé, le Sage moqué, l'Ami qui se plaint et le Juge inique, ne forment-ils pas une véritable révélation de Dieu ? Ne nous montrent-ils pas Dieu au milieu du monde ? Cher-

chons maintenant, dans le recueillement d'une méditation attentive et éclairée par l'amour, s'ils ne composent point aussi l'histoire du Saint-Sacrement, depuis dix-huit cents ans qu'il repose dans les églises des hommes. Prenez-les un à un, étudiez-les séparément, et vous remarquerez tout ce qu'ils renferment de beau, de tendre, de touchant, de saint et de divin. Ils suffiraient par eux-mêmes pour composer un « Cours complet de théologie affective. » Mais en réalité, si nous allons chercher Dieu jusque dans les replis les plus cachés de ce monde qui est son ouvrage; si nous établissons entre le Créateur et ses créatures tous les rapports imaginables qu'une analogie respectueuse autorise; si nous prenons la mesure et si nous saisissons les contours de chacune des opérations qu'il nous permet de découvrir, nous finirons par reconnaître que nous n'avons fait que trouver et multiplier des figures et des images du Saint-Sacrement. L'Eucharistie se trouve au fond de la création qu'elle imprègne tout entière de son idée divine. Et l'on voit briller au sommet, réunissant tous les mystères dans un foyer commun et lumineux, ce Legs suprême de Jésus, ce Chef-d'œuvre de l'amour du Rédempteur, cette Perle précieuse qui surmonte le diadème de la création....

(*Le Saint-Sacrement*, II, p. 101-109.)

DIEU RÉVELÉ PAR LA NATURE.

Asseyons-nous au sommet de cette belle colline : le soleil brillant et l'air pur nous versent des flots de vie et de joie, tandis que nos pensées sont élevées vers Dieu et que nos cœurs s'ouvrent en paix à l'amour. Devant nous se déroule cette belle plaine avec ses masses de sombres feuillages qui, durant plusieurs milles, s'étendent sous les rayons du soleil, tournant du

vert au bleu, selon la distance et les ombres des nuages. D'autre part, à nos pieds, est la gigantesque cité, ressortant comme une découpure d'ivoire sous le rideau entr'ouvert de ses fumées perpétuelles. Ses collines parsemées de villas qui la dominent, ses clochers presque innombrables, son immense palais et ses flèches multipliées, sa majestueuse coupole, sa vieille tour chenue, ses bassins couverts de navires, tout se détache au-dessous de nous dans cette nature qui n'appartient qu'aux magnificences de son atmosphère nuageuse. Là, dans une infinie variété de joies et de misères, de grandeurs et d'abaissements, trois millions d'âmes accomplissent leurs destins divers. Tout près de nous, l'air est rempli des chants joyeux des oiseaux ou du délicieux bourdonnement des insectes qui boivent les rayons du soleil et entrelacent les mille méandres de leur danse capricieuse, en faisant résonner leurs petites trompettes. Les fleurs exhalent leurs douces senteurs et les feuilles des arbrisseaux sont tachetées de brillantes petites créatures, revêtues de couleurs éclatantes ou d'armures dorées, tandis que la sphère d'azur s'étend sur nos têtes plus profonde et plus bleue que de coutume et retentit des accents vifs et joyeux d'alouettes invisibles, comme les clochers de la ville retentissent pour annoncer les victoires de la nation. De bien loin, le cours du fleuve nous apporte le retentissement du canon, et là, tout près, dans le bassin, une flotte de jeunes perches nagent au soleil, lentement, sans se troubler, comme si elles jouissaient avec gravité de leurs petites existences. Quelle scène pleine à la fois de Dieu et de l'homme ! Que d'éclat, que de beauté, que de variété, que de calme, quelles riches sources de réflexions profondes et de naïve reconnaissance envers notre Père céleste!

(*Le Créateur et la Créature*, p. 40-41.)

LA TRINITÉ.

Je vais essayer de tracer une esquisse de la doctrine catholique touchant la très-sainte Trinité.

Dieu existe, vit et règne indépendamment de nous. Il était lorsque nous n'étions pas. Il n'avait pas besoin de nous. Nous ne lui apportons rien que de purement accidentel. Mais nous existons parce qu'il existe, nous sommes ce que nous sommes parce qu'il est ce qu'il est. De là naît l'intérêt immense qui s'attache pour nous à la connaissance de Dieu, tel qu'il est en lui-même.

Hélas ! combien il est difficile de dire même ce que l'Église nous enseigne à ce sujet ! En vérité, pour parler du mystère de la sainte Trinité, il faudrait des larmes plutôt que des paroles. Nous croyons, et toutefois nous ne pouvons décrire. Nous adorons ce que nous ne saurions comprendre. Supposons notre intelligence multipliée au delà de tous les calculs humains et nos affections au-delà de tout ce que nous pouvons imaginer sur l'amour angélique : nous aurons beau nous élever, le grand Mystère sera toujours aussi loin d'être compris par nous qu'il l'était auparavant. Et c'est là précisément ce qui donne au mystère de la sainte Trinité un caractère d'ineffable tendresse. En présence de cet auguste mystère nous demeurons comme des enfants muets d'admiration, frappés d'un saint respect, mais dont l'effroi n'exclut pas une joie vive et pure. L'Église même nous étonne par le caractère enfantin de ses offices le jour de la fête de ce mystère, durant lequel elle ne cesse de répéter ce cri : *O beata Trinitas ! o beata Trinitas !*

C'est le plus ancien de tous les mystères : par rapport à lui l'antiquité n'existe pas ; l'antiquité est nouvelle relativement à lui. Remontons, non point seulement au delà de l'histoire de

l'Église et des destinées de la Synagogue, non-seulement au delà de l'époque patriarchale et des vies séculaires des hommes antédiluviens, mais encore au delà des périodes innombrables de la matière organisée et au delà des millions de siècles qui ont passé sur la matière non encore organisée; remontons au delà de cette grande création de lumière intellectuelle qui constitua l'empire des anges et jusqu'à cette époque où Dieu seul était, Dieu infini dans sa gloire et dans sa joie, Dieu jouissant de la plénitude de sa vie mystérieuse et qui se suffit à elle-même. Si nous remontons jusque là, nous ne sommes encore arrivés qu'au seuil d'une éternité tout entière. Et qu'est-ce qu'une éternité? C'est ce qui n'a point commencé, ne s'écoule point, ne vieillit point, ne change point; un effet sans cause et en même temps la cause de toutes les causes; une vie et une source essentielle de vie; ce qui est immuable, sans corps comme sans passion. Ce n'est point une époque, ni un lieu, ni un mouvement, ni un son: c'est un acte simple; un par la nature, multiple par les Personnes. Celles-ci, bien que distinctes, ne forment qu'un seul être et sont égales et indivisées; toutes participent également à une même Éternité comme à une même Essence, sans subordination mais non sans ordre, sans précédence mais non sans procession. Ces Personnes sont au nombre de trois. Deux personnes exhalent leur souffle et constituent un seul principe ; réunies à la Personne produite par leur souffle, elles ne forment qu'une substance, qu'une nature, qu'un seul Dieu. Ce sont là des mots, mais ils représentent l'Éternité.

Le mystère de la sainte Trinité n'est pas seulement le plus ancien de tous les mystères : il en est aussi le roi. Son trône les domine tous. Il règne au-dessus de tous et préside à toutes leurs destinées. Il les renferme tous dans son sein. Tous émanent de lui. Il communique à tous leur beauté, leur vigueur, leur efficacité et leur divinité. La sainte Trinité est remplie d'abîmes, de mystères que nous connaissons et de mys-

tères que nous ne connaissons pas. Elle renferme en particulier six Abîmes d'opérations extérieures, dans lesquels les hommes et les anges désirent plonger leurs regards ; et tandis qu'ils les contemplent, une sorte de vertige s'empare d'eux autant parce qu'ils s'enivrent doucement de l'excès de la Bonté divine, que parce que leur intelligence est comme frappée d'étourdissement et finit par se laisser entraîner à l'extase par le torrent des gloires de la puissance divine. Ces six Abîmes sont la Prédestination, la Création, l'Incarnation, la Justification, la Transsubstantiation et la Glorification. Ces mystères, avec celui de la très-sainte Trinité, qui est la source de tous les mystères, forment les diverses sciences qui constituent le chef-d'œuvre de l'esprit humain, le merveilleux édifice de la Théologie catholique.

Toutefois, la sainte Trinité n'est pas seulement le plus ancien des mystères : non-seulement elle en est la reine, mais encore elle est destinée à leur survivre à tous. Les mystérieux décrets de la divine Prédestination s'accompliront avec une plénitude et une perfection qu'un Amour infini pouvait seul leur communiquer. Il se peut que différentes Créations aient rempli leur mission, laissant leurs résultats entre les mains de Dieu, et soient remplacées par d'autres créations. Qu'en savons-nous? Qui empêche la création de passer de globe en globe, à travers des millions de mondes, suivant qu'il plaît à la Divinité de promener ses doigts sur les touches brillantes de son admirable instrument. Le monde où le Verbe s'est incarné est peut-être le centre spirituel de systèmes innombrables. L'Incarnation aura rassemblé sa famille glorifiée autour de son chef ; la Justification sera devenue un souvenir de l'histoire de la terre, et la Glorification une simple et faible expression de la vie présente ; la Transsubstantiation sera un miracle qui ne s'accomplira plus, ou du moins, nous serons à même de voir Jésus sous les traits dont il est revêtu dans le ciel. Mais lorsque tous les Mystères seront arrivés à une fin quelconque, qu'ils repo-

seront dans un centre et qu'ils auront convenablement consommé leur œuvre, le mystère de la sainte Trinité, que nul n'a jamais sondé, que nul ne sondera jamais, continuera à subsister, et l'éternité s'écoulera pour nous au milieu de l'extase que nous goûterons dans son sein. On peut donc affirmer, sans crainte, que la sainte Trinité est la somme et la substance de toutes les connaissances humaines, le but des espérances de l'homme, l'unique objet de son adoration et la joie qui seule peut satisfaire son grand besoin d'aimer.

Approchons davantage et regardons dans l'Abîme. Comment décrire le spectacle qui s'offre à notre vue? L'appellerons-nous un Océan sans bornes, sur les ondes unies duquel le soleil réfléchit ces rayons éclatants que l'œil ne peut supporter ? Non, car alors nous omettrions de signaler le plus ravissant de ses caractères, qui est son ineffable tranquillité. La mer, malgré toute sa magnificence, finit par fatiguer la vue ; aussi, quand nous sommes sur le rivage, ne tardons-nous pas à soupirer après le repos qu'on goûte dans les bois, sur les montagnes et auprès des lacs. Le comparerons-nous à une Cité bâtie sur les flancs d'une colline escarpée et qui réfléchit, dans les profondeurs qui s'étendent à ses pieds, les lumières innombrables dont elle resplendit ? Là nous perdrions son unité. Une chaîne de montagnes n'exprimerait pas la douceur de cette lumière qui se répand au loin, ni une région de majestueuses forêts, l'étonnante variété qui caractérise sa fertilité. Non ; nous ne pouvons comparer Dieu qu'à lui-même. Mais jetons nos regards au-dessus de l'Abîme, et demandons à l'Église le nom de quelques-unes de ces merveilles que nous contemplons. Six nouveaux Abîmes se présentent à nous, et des lèvres que le charbon ardent du séraphin n'a point touchées ne peuvent guère faire plus que de les indiquer. Chacun d'eux est un objet inépuisable d'extase et de joyeuse contemplation ; en ce moment même, plus d'une âme qui nous est chère et pour laquelle (ô bonheur !) le temps a cessé d'être, plus d'une âme,

dis-je, inondée des délices d'une béatifique admiration, plonge ses regards dans ces abîmes, tantôt au milieu d'un silence solennel, tantôt au milieu des transports d'une harmonie qui n'a rien de terrestre.

Le premier abîme est l'Unité dans la Trinité, l'unité d'essence et la trinité de personnes. C'est là le caractère distinctif de l'objet de la foi chrétienne : ni la raison humaine ni l'intelligence angélique n'auraient jamais pu y atteindre. L'Unité est triple : l'unité d'Essence, l'unité de Majesté et l'unité de Simplicité. Toutefois, dans cette triple Unité, la plus complète qu'on puisse concevoir, les trois Personnes sont distinctes ; chacune d'elles a des attributs qui lui sont propres et est constituée de relations différentes avec les autres. Toutefois, elles ne forment qu'un seul Dieu, et, comme la théologie peut l'indiquer même à la raison humaine, Dieu ne serait pas Dieu, si dans la Divinité il y avait plus de trois personnes ou moins de trois [1].

Le second abîme contient les Relations des trois Personnes l'une avec l'autre. Dans le langage de la théologie, une relation personnelle jointe à l'essence constitue une Personne. C'est ainsi que la relation de paternité constitue la personne du Père non engendré, la relation de filiation constitue la personne du Fils engendré de toute éternité, et la relation de spiration passive constitue la personne du Saint-Esprit, qui de toute éternité, procède du Père et du Fils; tandis que la quatrième relation, celle de spiration active, diffère des trois autres et ne constitue pas une Personne, parce qu'elle appartient déjà à deux personnes, mais rejaillit du Saint-Esprit, la limite de la Divinité, sur son principe unique en deux personnes, le Père et le Fils. Et c'est ainsi que ces quatre relations forment la Trinité de Personnes, dont chacune est comme le centre et le terme des deux autres.

Dans le troisième abîme on retrouve les Attributs particu-

1. Saint Thomas, p. I, quest. XXX, art. IX.

liers de chacune des trois Personnes divines; ils découlent mystérieusement des relations mutuelles des trois Personnes, et il faudrait un Traité tout entier si l'on voulait entrer dans quelques détails sur ce sujet : dans le Père, nous découvrons l'innascibilité et la source de la Divinité, ces deux fontaines vierges, mais fécondes, d'où s'épandent des grandeurs sans fin et des merveilles sans nom ; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il n'y a pas entre elles de prééminence. — Le Fils est égal au Père, il en est l'image. Et ces deux propriétés constituent la double et intarissable source de ses grandeurs, de cette variété infinie d'adorables perfections que l'Église comprend dans ce nom mystérieux qu'elle lui attribue, dans ce nom qui fut révélé sans doute par Marie à l'Évangéliste : le Verbe ! — Dans le Saint-Esprit, nous contemplons le lien qui unit le Père au Fils, la limite de la Divinité, la joie du Père et du Fils, aussi près de la création que la parole humaine peut en exprimer la proximité. Et dans ces trois propriétés particulières, comme dans autant de fontaines salutaires et fécondes, nous puisons sans cesse de nouveaux motifs d'amour envers les trois Personnes divines.

Le quatrième abîme contient et cache la parfaite Égalité des trois Personnes. Où irons-nous chercher l'Égalité, si nous ne la trouvons pas ici ? Est-il quelque procédé connu à la science humaine à l'aide duquel on puisse découvrir dans les figures ou dans les nombres, parmi tant de mesures et de proportions, de ressemblances et de différences, une égalité quelconque qui soit autre chose qu'une ombre pâle de l'éclatante égalité de la sainte Trinité ? Si nous nous arrêtons à la perfection de la substance, elle est absolument identique dans les trois Personnes. Considérons-nous la grandeur de leurs attributs ? elle est parfaitement égale dans toutes. Les relations des trois Personnes ne troublent pas cette égalité ; et les propriétés particulières de chacune d'elles ne la divisent par aucun changement. Le titre des trois Personnes aux humbles hommages

et à l'adoration de leurs créatures est pareil, égal et coéternel. C'est pourquoi, tandis qu'il n'existe pas de distinction aussi complète que la distinction des trois Personnes, de relations plus substantielles que celles qu'elles ont entre elles, de propriétés particulières plus prononcées que les leurs; néanmoins, cette variété, qui rehausse l'adorable beauté de ces trois Personnes distinctes, ne porte point atteinte à leur ineffable égalité. Cette Égalité exprime, pour chacune des trois Personnes, ce que l'Unité exprimait pour toutes. Et « *qui peut suffire à de si grandes choses?* »

Le cinquième abîme renferme la vie mutuelle des trois Personnes l'une dans l'autre. Il s'agit ici de la vie intérieure de la Divinité, comme si chaque Personne habitait dans chacune des deux autres et demeurait dans son sein. Cette vie c'est la résidence intime, totale et réciproque, en chacune des trois Personnes, de leur unique substance dans toute sa plénitude, jointe à la pensée constante et à la délicieuse contemplation de leur perfection mutuelle. Nous ne pouvons faire plus que de commenter ici les paroles que l'Église nous a communiquées. Il est aussi facile que doux de demeurer dans la prière, suspendu au bord de cet abîme, tandis que le cœur s'abreuve des flots d'amour qui jaillissent de ces profondeurs mystiques. Toutefois, il n'y a rien là qui soit de nature à devenir l'objet de nos conceptions, ou que nous puissions formuler dans une pensée définie, ou rendre par des paroles intelligibles. Maintenant, venant à réfléchir sur l'amour créé, c'est-à-dire sur celui des hommes et celui des anges; quand nous serons persuadés que cet amour et tout celui que pourraient produire des millions de mondes mille fois plus parfaits que le nôtre, et dans lesquels une population plus nombreuse vivrait de plus longues années; quand nous serons persuadés, dis-je, que tout cet amour, ajouté à l'amour de Marie multiplié à l'infini, se réduit à la plus pâle, à la plus faible image d'un seul de ces divins amours; quand nous aurons examiné dans notre pen-

sée les diverses espèces d'amour : paternel, filial, fraternel, conjugal et les combinaisons auxquelles elles donnent naissance ; quand nous aurons ajouté à ces miracles de l'affection humaine la toute-puissance et le calme inaltérable ; quand, enfin, nous aurons élevé le tout à la septième puissance ; alors nous commencerons à nous former une idée encore bien loin de la réalité, mais telle qu'il convient à l'obscurité de notre néant, de la profonde jubilation de la vie intérieure de Dieu.

Le sixième abîme embrasse les Missions des Personnes divines et nous amène jusqu'aux limites des miséricordieuses opérations extérieures de la très-sainte Trinité. Dieu ne se renferme pas en lui-même : voilà en quoi consiste le mystère de la création. La mission est comme la vie extérieure de Dieu, laquelle ne consiste point seulement dans l'effusion de son amour, dans la communication de ses perfections, dans la mesure où elles peuvent être communiquées aux créatures, mais dans l'accomplissement de cet acte par la mission d'une personne divine. Cette mission est quelque chose qui diffère de sa Toute-puissance et de sa Bonté. Nous nous formerons une idée plus nette de ce qu'est une mission, en la comparant à la création. Car, quoique tous les missions des Personnes divines soient des œuvres efficaces, il ne s'ensuit point que toutes leurs œuvres efficaces soient nécessairement des missions. Il faut donc établir une distinction entre la mission et la création. Selon le Docteur angélique, « la mission invisible » de la seconde et de la troisième Personne, ainsi que l'habitation de la première en chacune d'Elles, a existé depuis la création du monde et a été simultanée avec elle, parce que la création a été effectuée dans l'état de grâce et que la « mission invisible » n'a point d'autre fin que de procurer la grâce sanctifiante laquelle est *tout ensemble donnée et envoyée.* Tous ceux qui sont en état de grâce jouissent de la mission des Personnes divines. D'ailleurs, partout où il existe une mission invisible de l'Esprit-

Saint, il existe aussi une mission invisible du Fils : et, quoique la mission de l'un diffère de la mission de l'autre, en ce que leur origine n'est point la même, (dans un cas c'est la génération et dans l'autre la procession), néanmoins les deux missions ont cela de commun, qu'elles communiquent la grâce à l'âme. Cependant, à notre point de vue, la mission du Fils s'adresse surtout à l'intelligence, tandis que la mission du Saint-Esprit a éminemment pour objet la volonté. Dans la très-sainte Trinité, le Père est toujours la source de la divinité, le Fils est éternellement engendré et le Saint-Esprit procède de toute éternité ; il en est de même dans nos âmes, lorsque chaque jour nous croissons en grâce. Le Saint-Esprit est sans cesse envoyé par le Père et le Fils, le Fils est lui-même toujours envoyé par le Père, qui, sans être envoyé, demeure constamment en nous. C'est ainsi que, quand nous sommes en état de grâce, nous offrons une mystérieuse image des opérations divines. Oui, nous ressemblons alors à un temple vivant de la sainte Trinité, et les trois grandes facultés de notre âme, la volonté, l'intelligence et la mémoire, représentent, selon nos conceptions humaines, les trois adorables Personnes.

Telle est, dans le langage positif de l'Église, la doctrine de la sainte Trinité.

Tel est l'adorable objet de notre foi.

(*Le Saint Sacrement*, *x*, p. 283-298.)

DIEU CONSIDÉRÉ COMME L'AMOUR INFINI.

La création tout entière flotte dans l'océan de l'Amour de Dieu tout-puissant. Son Amour est la cause de tout ce qui existe : il en est la fin, le repos et le bien. Sans lui rien n'au-

rait reçu l'existence, sans lui rien ne la conserverait une heure seulement. L'Amour explique toutes les énigmes de la nature, de la grâce et de la gloire, et la réprobation est, en pratique, le refus positif qu'une créature libre fait de partager l'amour du Créateur. L'amour est la lumière des mystères les plus obscurs, la sublime consommation de toutes les espérances, de tous les désirs, de toutes les sagesses, et la merveilleuse interprétation de Dieu. La lumière n'est pas aussi universelle que l'Amour : car l'Amour est dans l'obscurité aussi bien que dans la lumière. La vie est moins forte que l'Amour : car l'Amour est la victoire sur la mort, et est lui-même une vie immortelle.

S'il plaisait à Dieu maintenant d'anéantir l'atmosphère, notre planète n'aurait pas longtemps à continuer son mouvement sans devenir un séjour de mort universelle et de désolation. Des myriades d'existences vives et joyeuses s'éteindraient dans une courte et hideuse agonie ; les routes et les champs seraient couverts de cadavres suffoqués ; les oiseaux tomberaient sans vie sur le sol, et les profonds abîmes de la mer ne pourraient soustraire leurs tribus innombrables à la rigueur de la loi de destruction. Les créatures souterraines périraient étouffées dans les crevasses des rochers, dans les eaux des cavernes ou dans leurs voies tortueuses sous le sol. Bientôt la mort, pénétrant par les soupiraux de la terre, aurait atteint les étranges poissons que nous amènent les puits artésiens, et les oiseaux pêcheurs des cavernes de la Carniole. La parure verdoyante de la terre sécherait et le globe, naguère si charmant, ne roulerait plus dans l'espace qu'une masse grossière de matière décolorée.

Ce tableau de destruction n'est qu'une faible image de ce qui arriverait si Dieu se retirait dans la gloire qui suffit aux joies divines et rappelait à lui l'océan d'amour qu'il épanche gratuitement sur toute la création. La décomposition de l'air, en effet, ne produirait qu'une désolation matérielle : elle n'attaquerait pas les vastes régions de la beauté morale, de la vie

spirituelle, de la bonté naturelle, de la sainteté infuse, de l'intelligence angélique et de la béatitude des âmes humaines.

En ce qui concerne la création, il semble que Dieu concentre tous ses attributs dans un seul. Il n'est plus qu'une perfection unique dans laquelle nous le reconnaissons tout entier : c'est l'Amour.

« Dieu est Amour, » dit saint Jean en un mot, et il n'avait besoin de rien dire de plus. Dieu possède une Puissance infinie, une Sagesse sans bornes, une Sainteté ineffable : mais pour nous, la puissance, la sagesse, la sainteté se manifestent avec le caractère de l'Amour. La Justice est une des plus ravissantes beautés divines, mais elle nous ravit surtout comme la lumière jetée sur l'amour, et ce qui de loin nous paraît Justice, regardé de près, devient un amour éminent. Pour nous, créatures, l'infini de Dieu, son immensité, son immutabilité, son éternité, sont simplement l'amour, un Amour infini, immense, immuable, éternel.

(*Le Créateur et la Créature* 5e édition, p. 142-144.)

DE L'AMOUR DE DIEU POUR NOUS.

Si nos cœurs ne sont point émus, attendris et transportés à la seule pensée, au nom seul de Dieu, du moins la réflexion doit nous convaincre que toute la Religion n'est qu'une œuvre d'amour et que, sans amour, nous ne saurions espérer de jamais voir Dieu. Partout Dieu prend la dernière place dans le monde qu'il a fait; il s'abaisse à supplier, quand nous croirions qu'il va commander. Celui qui nous a tous créés de rien, celui de qui seul tout bien procède, consent à se laisser placer sous une obligation envers nous. Me permettra-t-on de m'exprimer

ainsi ? Il semble nous « faire la cour » : il prodigue ses caresses à notre âme, et jamais nos froideurs ne le repoussent ; il nous cède toujours, il fait taire constamment ses droits et, se mettant à notre place, il nous met à la sienne.

(*Tout pour Jésus*, p. 167 168.)

PATERNITÉ DE DIEU.

Il me semble que l'idée du Créateur implique aussi celle du Père. La volonté seule de créer est, à mes yeux, un acte admirable de tendresse paternelle. Ainsi Dieu n'est pas seulement notre Père et notre Créateur, mais il est notre Père parce qu'il est notre Créateur. Une créature raisonnable, pour être une créature, doit aussi être un fils. Nous apportons avec nous du néant, d'ou nous avons été tirés, ce lien de filiation. La création appartient à la bonté de Dieu, plutôt qu'à sa puissance et à sa sagesse ; de sorte qne si nous savions seulement de Dieu qu'il est notre Créateur, nous devrions sentir en même temps qu'il est notre Père. « *Qui formasti me, miserere mei* ; ô vous qui m'avez formé, ayez pitié de moi ! » telle était la prière que chaque jour de sa vie la pénitente du désert adressait à Dieu. Il y avait une sorte de droit, ou plutôt une ombre de droit dans cette invocation, et c'était là ce qui la rendait si chère à la timide humilité de la Sainte.

Quoi qu'il en puisse être, Dieu est notre Père, et il n'y a pas de vérité plus certaine que celle-là. Et tout ce que la paternité terrestre offre de plus tendre et de plus aimable n'est qu'une pâle image de la suavité et de la douceur ineffable de notre Père qui est dans les cieux. La parole ne saurait exprimer ce que cette idée offre de beau et de consolant : nous cessons de

nous sentir isolés au milieu du monde, et les châtiments et les afflictions nous apparaissent sous un jour nouveau. La consolation sort pour nous du sentiment même de notre faiblesse, nous nous reposons sur Dieu des problèmes que nous ne pouvons résoudre, et nous nous attachons par les liens de la plus tendre parenté aux autres créatures. Cette pieuse idée entre plus avant dans notre cœur, et devient le mobile de tous nos actes spirituels. Dans le péché, nous nous en souvenons; dans les sacrements, nous la goûtons; dans nos efforts vers la perfection, nous nous appuyons sur elle; dans les tentations, nous y puisons des forces; dans les souffrances, nous y trouvons la joie. Dieu est notre Père, jusque dans les circonstances ordinaires de la vie; il nous protége contre mille dangers dont il ne permet pas même que nous nous apercevions; il exauce nos prières, il bénit ceux que nous aimons, et il nous supporte; oui, il supporte cette froideur, il supporte ces rechutes qui paraissent incroyables et dont nous sommes étonnés les premiers.

Dieu est notre Père, non-seulement de nom, mais aussi en réalité. Comme je l'ai déjà dit, le lien qui nous unit à lui sort de la création. Le Créateur a pour ses créatures un amour sensible, aussi étonnant que mystérieux, et dont l'indulgence et la tendresse ne trouvent rien dans les affections terrestres qui leur ressemble. Bien plus, il a daigné identifier ses intérêts avec les nôtres; il nous a créés à son image et à sa ressemblance, et a fait de nous autant de reflets de sa divine majesté. Mais il est encore notre Père par alliance; et, comme il tient toujours ce qu'il promet, cette nouvelle paternité est aussi réelle que l'autre. Enfin, au-dessus de tous les liens de la Nature, de la Grâce et de la Gloire, en vertu desquels il nous appelle ses enfants, il est notre Père pour une raison dont nous ne comprendrons jamais la grandeur, c'est-à-dire en tant qu'il est le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ce sentiment de piété filiale envers notre Père céleste calme

les inquiétudes de notre conscience au sujet de nos péchés passés. Nous pouvons nous reposer sur lui, avec une douce confiance, même de la terrible décision de notre sort pour l'éternité. Nous jouissons par là, jusque dans les actions les plus indifférentes, d'une douce liberté d'esprit, à laquelle se mêle un ardent désir de le servir, qui nous est inspiré par notre amour filial. De ce sentiment nait encore un aimable oubli de soi-même ; il nous communique la douceur dans la prière, la patience dans le doute, le calme dans les difficultés, la joie dans les épreuves et la résignation dans les douleurs. Nous adorons Dieu pour l'amour de lui, parce qu'il est notre Père chéri. Douce pensée, qui tombe sur notre âme comme un triple rayon de soleil! Douce pensée qui apporte avec elle plus de confiance en Dieu, plus de liberté avec Dieu, plus de générosité pour Dieu !

(*Progrès de l'âme dans la vie spirituelle,* 6e édit., p. 71-73.)

Notre ange gardien, s'il était notre juge oserait à peine nous admettre dans le Paradis. Il faudrait que Marie empruntât le sacré Cœur de Jésus pour voir les choses comme il les voit lui-même et nous décerner une couronne. Et lui, le Créateur, le Roi des rois, fait éclater les transports d'un triomphe divin, parce qu'un pécheur, à demi converti, veut bien condescendre à accepter sa grâce. Il commande à ses Anges de se réjouir, et veut que le ciel tout entier soit en fête, non parce qu'il a tiré du néant quelque nouveau système aux prodigieuses combinaisons, non parce qu'il a donné l'être à quelque nébuleuse, germe d'un million de mondes futurs, et répandu sur elle une splendeur de beauté qui rejette dans l'ombre le reste de la création, mais parce qu'un homme, un homme vicieux, misérable et qui l'a offensé, daigne céder aux efforts multipliés

d'une éloquence divine et des plus ardentes sollicitations et faire le premier pas pour n'être point damné; parce qu'un homme qui est devenu le rebut de la société des hommes, qui a bu jusqu'à satiété la coupe de tous les vices, consent généreusement, par crainte de l'enfer, à accepter le ciel ! Tels sont les triomphes du Créateur, telles sont les ovations de l'éternelle et toute sage Miséricorde !...

(*Le Créateur et la Créature.* 5e édition, p. 262.)

Quand nous serons remplis de cette idée de Dieu, alors pas un jour ne s'écoulera sans que nous remarquions en lui quelque trait paternel qui jusqu'alors nous avait échappé. Les prières deviennent plus ferventes; les sacrements produisent en nous des fruits de grâce plus nombreux qu'auparavant ; les devoirs se changent en priviléges; les pénitences revêtent l'aimable apparence du plaisir; les chagrins attendrissent le cœur et y versent une délicieuse humilité ; enfin, les douleurs nous semblent des dons du ciel. Le travail devient le repos, et les fatigues du corps et de l'esprit se confondent, pour ainsi dire, avec les délices de la contemplation. Il semblerait que la terre devient le ciel : le moindre objet qui frappe nos regards, le moindre son qui retentit à notre oreille fait tressaillir notre cœur comme si Dieu allait nous faire entendre sa voix ou apparaître lui-même à nos yeux. Comme la vie elle-même revêt une apparence nouvelle, quand nous avons trouvé en Dieu notre père ! Si nous travaillons, c'est sous ses yeux; si nous nous récréons, c'est que son sourire paternel encourage notre joie. Un ciel radieux réjouit la terre, et les étoiles qui brillent durant la nuit sont comme le commencement de la vision béatifique. Comme tout nous devient doux! comme tout nous devient suave! Et comme nous sommes

prêts à rencontrer en tout le repos et presque l'infini, depuis que nous avons trouvé que Dieu est notre père !

(*Tout pour Jésus*, p. 62.)

Comment parler de vous, ô merveilleuse Miséricorde de Dieu ? C'est la Miséricorde qui semble nous faire mieux comprendre Dieu. Si en la pratiquant, la créature devient semblable au Créateur, ne pouvons-nous pas dire que par elle le Créateur ressemble à la créature ? Elle porte avec soi une apparence de tristesse et de sympathie, de pitié, de dévouement, de compassion qui appartient à la noblesse d'une nature créée. Elle donne à Dieu un caractère paternel, comme si, partageant en réalité les peines de ses enfants, il leur disait de douces paroles et leur prodiguait de tendres caresses pour adoucir, par son exubérante affection, leurs peines et leur détresse. Comment définir ce précieux attribut de la Miséricorde ? N'est-ce pas la seule perfection que la créature donne ou semble donner au Créateur? Comment aurait-il de la miséricorde, si ce n'était pour nous ? Il n'a pas en lui de chagrins à consoler, pas de besoins à satisfaire : car il est un Océan d'être sans bornes. La Miséricorde est le calme de sa toute-puissance et le charme de son omniprésence, le fruit de son éternité et la compagne de son immensité, la principale satisfaction de sa justice, le triomphe de sa sagesse, la patiente persévérance de son amour. Partout, partout nous rencontrons la Miséricorde de notre Père céleste : douce, active, vaste, profonde, sans limites. Le jour, elle éclaire nos travaux; la nuit, nous dormons sous sa protection; la cour du ciel resplendit des rayons de sa beauté féconde ; la terre en est couverte et devient comme le lit de cet autre Océan. Le Purgatoire est comme une création distincte qui lui est propre : elle y répand le demi-jour argenté de la lune dans une nuit d'été.

L'empire même des ténèbres sans espoir est moins sombre qu'il ne serait si quelque lueur de cette excessive miséricorde ne pénétrait jusque dans ses profondeurs.

Seule, la Miséricorde pouvait deviner la misère de la non-existence, et faire appel à la Toute-puissance et à l'Amour pour former l'univers et y répandre la vie. Ce fut son premier essai de manifestation. Mais comme si, dans l'instant même où elle peuplait le néant des existences angéliques et humaines, elle voulait se surpasser elle-même et ne se contentait pas d'une œuvre si puissante, elle élève sa création à l'état de grâce en même temps qu'elle lui donne l'état de nature. Puis, quand la race humaine déchoit, tombe par sa malice de cet ordre surnaturel et se détache de Dieu, ce n'est pas assez pour la Miséricorde d'inonder le monde de grâces : elle fait descendre du ciel la personne du Verbe éternel et l'unit à une nature humaine, afin qu'il puisse racheter le monde par les merveilles presque incroyables d'une Rédemption vraiment divine. Après cela, nous pouvons tout attendre de la Miséricorde ; nous pouvons lui demander les motifs de l'Amour du Créateur. Cependant, si nous pouvons ainsi parler, la Miséricorde semble n'être qu'une méthode de cet amour. L'Amour est en quelque façon plus vaste qu'elle, quoiqu'elle soit simplement infinie. La Miséricorde est une de ses perfections, l'Amour les embrasse toutes dans leur harmonie. La Miséricorde ne se lasse pas de nous, ne désespère jamais, ne cesse point de nous poursuivre, ne s'offense pas, rend le bien pour le mal, dispense à tous les mérites et est le ministre, partout agissant, du précieux sang de Jésus. Mais l'Amour a quelque chose de plus. Il s'adresse à chacun de nous, individuellement; il est personnel. L'Amour est juste et équitable autant que tendre, aussi sage que puissant : il est équivalent au tout de Dieu, il s'étend autant que lui. La Miséricorde est le trait distinctif du Créateur, elle compâtit, elle épargne, elle pardonne, elle condescend; mais l'Amour récompense, honore, élève, rend égal à lui-même.

L'idée de prédilection n'entre pas dans la Miséricorde, et elle est la vie intime de l'Amour.

Comment parler de vous, ô merveilleuse miséricorde, ô amour de mon Dieu.

(*Le Créateur et la Créature*, 5e édition, p. 172-174.)

CE QUE C'EST QUE LA JOIE DE DIEU.

Quel est le sens de cette éminente joie que l'amour de l'homme excite en Dieu? Il y a là un profond mystère. La vie de Dieu est la Joie, la joie ineffable, illimitée, inimaginable, éternelle. L'étonnante immensité de la joie des anges et des hommes n'est qu'une goutte de cet océan de joie qui est en Dieu. La joie pénètre dans le cœur de l'homme de mille manières, aussi différentes l'une de l'autre qu'une note de musique diffère d'une autre note; les diverses scènes de la vie, les circonstances, l'âge en modifient la nature et la force; et, comme il n'est pas deux cœurs parfaitement semblables, elle subit autant de transformations qu'il se peut compter d'hommes dans les milliers de générations passées, présentes et futures. Or, pas une de ces joies du cœur, si prodigieusement multipliées, qui n'ait sa joie correspondante dans la simple plénitude de la joie de Dieu. Les joies de l'homme ne sont rien auprès de celles des anges, et celles-ci ne sont encore que les ombres de celle qui est unique en Dieu. Il est aussi des joies dans la création animale : la santé et la force, la lumière et l'air, la chaleur et le froid, l'humide et le sec, les chants harmonieux et les guerres bruyantes, le vol rapide et la course légère, le soin des petits et la poursuite de la proie, sont encore autant d'ombres, mais

d'ombres très-affaiblies, très-effacées, très-humbles de la joie qui est en Dieu. Et qui pourrait mesurer toutes ces choses? Que si nous mentionnons les joies du cœur immaculé de la divine Mère, et celles de ce Cœur sacré que la personne du Verbe pénétra de l'onction de sa félicité tout en le laissant être un cœur humain, nous aurons été bien loin sans doute, et cependant à peine aurons-nous avancé. Qui pourrait nous dire la joie du Père dans son être qui n'a pas eu de commencement, celle du Fils dans son éternelle et perpétuelle génération, celle du Saint-Esprit dans son incessante procession du Père et du Fils? La joie du Père et du Fils est non pas une chose ou une perception, mais une personne éternelle, le terme sans bornes de Dieu qui n'a pas de limites. Qui oserait se faire une image de la redoutable et majestueuse jubilation de la très-sainte Trinité dans la trinité des personnes et l'unité d'essence? La joie de Dieu dans sa propre unité, qui pourrait la contempler sans être ravi en extase et comme dissous dans les amoureuses larmes de la foi? Et, cependant, comme si tout cela ne suffisait pas, Dieu cherchera-t-il ailleurs de la joie, de la joie hors de lui, un surcroît de joie? Y a-t-il pour lui de la joie dans les créatures, une joie créée? Sa joie propre peut-elle s'accroître, peut-elle désirer? Si elle ne le peut, pourquoi rompre le silence de l'éternité afin de créer, pourquoi cette poursuite de l'amour des hommes, pourquoi cette ardeur patiente à courir après les pécheurs, pourquoi cette joie quand ils se convertissent, pourquoi est-il écrit que la mort des saints est précieuse aux yeux de Dieu? Nous pouvons sans doute répéter : pourquoi? mais pouvons-nous répondre? O ciel et terre! ô anges et hommes! quel être que ce Dieu! quelle joie c'est d'être une créature! quelle gloire d'avoir un Créateur!

(*Le Créateur et la Créature*, 5e édition, pp. 121-123.

DIEU EST NOTRE PATRIE ET NOTRE FIN.

Rien ne peut nous satisfaire que Dieu, rien n'est complet sans lui. Dieu seul nous soutient, en Dieu seul est notre repos ; nous ne pouvons nous arrêter et respirer que dans le sein de notre Père céleste. LA PIERRE QUI TOMBE TEND AU CENTRE DE LA TERRE; AINSI NOUS SOMMES SANS CESSE ATTIRÉS VERS DIEU. La création n'est pas un terrain solide et nous la traversons pour ne nous arrêter qu'en Dieu. Il n'est pas une de nos fins ; il est la fin des fins, notre fin unique ; lui seul est fin, tout le reste n'est que moyen. C'est cette vérité qui simplifie notre vie comme elle a simplifié celle des saints jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'une image et un reflet de la simplicité de Dieu.

S'il est notre fin dernière, il est aussi notre patrie : partout ailleurs nous sommes étrangers, et l'amour du pays, de la famille, des parents, va se perdre dans le seul amour de Dieu. est le foyer auquel le bon accueil nous est assuré et surpasse toute attente ; là seulement nous pouvons reposer sans crainte et dormir un doux sommeil. Dans son accessible splendeur il est la belle nuit où l'homme ne travaille plus, mais se repose de ses fatigues dans un bonheur qui n'a pas de fin. Il est le soir plein de parfums et de fraîcheur où la création, dorée par les rayons du soleil couchant, se revêt de sa beauté finale. Tous les bruits du travail se taisent, toutes les pénibles sollicitudes sont suspendues, tous les désirs satisfaits, et tous les esprits créés remplis d'une vie extatique si pleine, si glorieuse, si puissante, que l'énergie la plus infatigable de la terre n'est qu'une triste indolence en comparaison de sa sublime tranquillité....

(*Le Créateur et la Créature*, 5e édition, p. 218.)

DERNIER COUP D'ŒIL SUR LA PRÉSENCE DE DIEU.

Cet influx et ce concours de Dieu, comme parlent les théologiens, doit nous faire passer toute notre vie comme dans un vénérable sanctuaire où chaque regard, chaque son est une adoration. Cela donne aux actes du péché un caractère particulier et terrible : on comprend à peine, à ce point de vue, comment les fautes, même légères, ne sont pas des sacriléges. Dieu remplit toutes choses sans que son inexprimable pureté reçoive la moindre atteinte, sans que son adorable simplicité soit confondue avec les objets qu'il pénètre si intimement pour les éclairer, les animer et les soutenir. Nos actions les plus communes, nos récréations les plus futiles, les libertés auxquelles nous nous abandonnons avec le moins de conscience de nous-mêmes, TOUS CES ACTES S'ACCOMPLISSENT MOINS SUR LA TERRE ET DANS L'AIR QUE DANS LE SEIN DE L'OMNIPRÉSENCE DE DIEU.

(*Le Créateur et la Créature*, 5e édition, p. 84.)

LIVRE SECOND

LA CRÉATION

DE LA CRÉATION EN GÉNÉRAL.

Il n'est peut-être point de mystère dont l'étude soit plus profitable à l'âme et à l'intelligence que celui de la Création ; et cependant c'est à peine s'il reçoit de la généralité des chrétiens le tribut de considération qui lui est dû.

Dieu donc était, et il n'y avait point d'autre être que Dieu. Toutefois, il n'était point dans la solitude, car les trois personnes divines s'aimaient d'un amour incommunicable : le Père était de toute éternité la source de la Divinité, le Fils était engendré de toute éternité, et le Saint-Esprit de toute éternité procédait de l'un et de l'autre. Ce qui existait au matin de la création a toujours existé, existe encore maintenant et existera à jamais dans son immutabilité.

Dieu n'avait aucun avantage à recueillir de la création. Sa majesté infinie n'en pouvait recevoir un plus grand lustre. Sa gloire essentielle n'était point susceptible d'augmentation. L'obéissance de ses créatures était aussi incapable d'ajouter quoi que ce soit à son bonheur, que leur révolte de le troubler en rien. Il prévit le mal. Néanmoins il créa. Dans l'esprit de Dieu, l'Agneau du Calvaire fut immolé avant que les fondements du monde fussent posés.

De quoi Dieu pouvait-il donc avoir besoin ? Besoin ! ce mot ne saurait être rapproché de l'idée du Très-Haut. Pourtant, telle est

la pauvreté et la faiblesse de notre langage humain que, faute d'un terme plus convenable, j'ose dire que Dieu avait besoin de quelque chose, ou du moins qu'il condescendait à paraître avoir besoin de quelque chose que l'objet de la création était de suppléer. Sa puissance était sans bornes : ainsi sous ce rapport rien ne lui manquait. Il ne possédait pas la justice ; mais à quoi lui aurait-elle servi, dans le sens que nous attachons à ce mot, lorsqu'il était le seul être qui existât ? La vie, la joie, la majesté, la gloire, la sagesse, l'éternité, voilà des attributs que la création ne pouvait affecter en aucune façon, bonne ou mauvaise. Mais la Miséricorde, la Miséricorde n'existait pas en Dieu. Elle ne pouvait exister, selon l'idée que nous nous en formons ; car il n'y avait pas de créatures sur lesquelles elle pût s'exercer. Le Père ne pouvait faire preuve de miséricorde envers son Fils ou envers son Esprit qui sont égaux à lui, ni eux envers leur Source et leur Principe consubstantiel. La création donc (je me sers d'une expression hardie qui représente une vérité, bien que, comme tous les mots qu'on veut appliquer à la Divinité, elle soit inexacte et d'une trop faible portée), la création, dis-je, donne à Dieu un nouvel attribut, la Miséricorde.

Son amour se trouvait resserré, il avait besoin de s'épancher, ou paraissait éprouver ce besoin, ou s'abaissait pour paraître l'éprouver. La génération éternelle du Fils dans le sein de la Divinité était un acte nécessaire : ce n'était pas un mouvement libre. Il en était de même de la procession du Saint-Esprit. Mais l'amour de la sainte Trinité (j'implore encore ici l'indulgence du lecteur en faveur des termes dont je me sers), l'amour de la sainte Trinité surabondait. Il déborda, et le résultat fut la création.

Au premier abord, cette découverte ne semble-t-elle pas lever un voile, et nous permettre de plonger un regard dans la vie adorable de Dieu ? Béni soit son nom à la fois terrible et saint ! Bénie soit sa condescendance dans le mystère de la création !

Nous ne dirons rien de l'éclatante beauté ni de la magnifique variété de la création. Nous n'irons pas non plus nous efforcer de sonder cet autre incomparable mystère que Dieu a tout créé de rien, qu'il a tiré l'esprit et la matière du néant. Il crée des âmes immortelles à chaque heure du jour et de la nuit ; et chacune de ces âmes est à elle seule une œuvre plus importante, plus digne d'admiration que tout le monde matériel ensemble. Il suffit de nous avancer sur le bord de cet abîme de la création et de plonger nos regards dans l'éternité qui s'étend alors devant nous, avec la sainte et glorieuse Trinité pour unique habitant. Arrêtons-nous un instant à considérer le seul fait de « l'interruption » de l'Éternité par la création, et nous comprendrons l'excellence de ce divin mystère, tout rempli de Dieu, tout rayonnant de ses innombrables perfections, tout resplendissant de la lumière dorée du Soleil de justice qui ne devait cependant se lever qu'après de longues années d'attente. Ce mystère est notre *mère*, car nous sommes sortis de son sein. Et la création de nos âmes, il y a quelques années, n'était qu'un anneau de sa chaîne perpétuelle et continue....,

(*Le Saint-Sacrement*, I, pp. 59-63.)

Il est vrai que la création ne peut rien ajouter à la gloire « essentielle » de Dieu.

En tant qu'êtres finis, les créatures ne peuvent procéder que par comparaison : ainsi nous ne pouvons connaître le mérite des choses ou apprécier des vérités qu'en les comparant avec d'autres. Nous n'en honorons une qu'en en méprisant une autre. Nous ne rendons justice à celle-ci qu'en faisant souffrir quelque injustice à celle-là.

De là vient que la gloire « accidentelle » de Dieu nous ins-

pire peu de respect, mise en regard avec l'incommensurable océan et l'infinie splendeur de sa gloire « essentielle ». Cependant la première, dans son degré même le moins élevé, est au-dessus de tout ce que nos conceptions peuvent atteindre. Elle est le résultat de la création tout entière dont elle est aussi la cause finale.

Il n'est donc pas respectueux de supposer que la création puisse n'avoir pas une grande importance, même pour Dieu. Sa gloire « accidentelle » est importante pour lui : car enfin il ne peut rechercher ce qui n'est pas important. Elle est sans doute infiniment au dessous de sa gloire « essentielle »; mais elle est en même temps infiniment au-dessus de notre capacité d'appréciation. Elle est pour Dieu quelque chose d'intime, quoiqu'elle ne lui soit pas intrinsèque.

L'idée de la sainteté serait tout à fait rabaissée, si nous avions peu d'estime pour la gloire accidentelle de Dieu : car qu'est-ce que la sainteté, celle même de la nature humaine de Notre-Seigneur, qu'est-ce que le plan tout entier de la Rédemption, sinon un concours à la gloire accidentelle du Très-haut ?

Ainsi, dans un sens et dans un sens très-important, il est vrai que les créatures ont bien plus d'excellence par rapport à Dieu que par rapport à nous. Les posséder est une grande richesse, même pour lui.

Tout ce qui concerne Dieu est impénétrable ; et notre esprit est bien loin de pouvoir comprendre quelle gloire, quelle jouissance, quelle ineffable et multiple complaisance il peut trouver dans la possession de sa création. Le seul fait que nous sommes, pour notre part, un des objets de cette complaisance, suffit en vérité pour remplir l'âme de contentement pendant toute la vie....

(*Bethléem*, II, pp. 75, 76.)

LES ANGES.

Il serait trop long d'énumérer toutes les merveilles que la Théologie nous enseigne au sujet des saints Anges, sur la grandeur de leur puissance, l'étendue de leur intelligence et la ferveur de leur amour. Ils sont nos frères aînés, les premiers-nés de Dieu. Les divers royaumes de leurs hiérarchies nous offrent une inconcevable variété ; chaque classe diffère des autres par les grâces, par les facultés, par les dons dont elle est ornée, par les opérations qu'elle accomplit, par les œuvres qui lui sont assignées. C'est là ce qui les divise en hiérarchies, puis en chœurs et enfin en espèces; c'est là aussi ce qui réunit ensemble des multitudes rapprochées par la beauté, les facultés et les fonctions. D'après ce que la Théologie nous apprend, il est évident que, si nous pouvions les connaître, les perfections des anges formeraient l'objet d'une science infiniment plus vaste, plus variée, plus belle que l'histoire naturelle des divers règnes de ce monde matériel. Probablement cette étude nous révélerait une foule de perfections divines dont nous ne soupçonnons point l'existence, parce que nous en ignorons les noms et que notre imagination ne saurait en concevoir l'idée. L'état de ces merveilleuses créatures est aussi élevé au-dessus de la gloire des mortels que nous pouvons concevoir l'antique création des anges supérieure à la création plus récente, et même relativement moderne, de l'homme. Le prophète Daniel, que nulle vision ne semblait désormais devoir surprendre, tant étaient nombreuses et brillantes celles dont il avait été favorisé, et saint Jean dont l'œil d'aigle avait appris à voir clair dans les splendeurs éblouissantes de l'Apocalypse, tous deux tombèrent la face contre terre à la vue d'un Ange, et l'adorèrent comme si la lumière de Dieu avait soudain lui à leurs

yeux et les avait jetés dans une extase subite. Ainsi, Tobie demeura plongé pendant trois heures dans un saint ravissement lorsque saint Raphaël, en s'éloignant, lui laissa voir un instant la très-aimable beauté d'un esprit bienheureux. Il serait donc difficile pour nous d'exagérer la supériorité intellectuelle et spirituelle qui élève les Anges au-dessus de nous. Toutefois, comment la sainte Écriture nous représente-t-elle la contenance de ces esprits célestes en présence de la sainte Trinité ? Ils se voilent la face de leurs ailes ! Les Trônes tremblent ! Les Puissances tressaillent ! Leur puissante et glorieuse nature est ébranlée jusque dans ses fondements ; ses profondeurs sont émues et troublées; leur vie, leur force, leur empire sur eux-mêmes semblent les avoir abandonnés. Plus profonds et plus vastes que les mers de la terre, ces Océans de vie paraissent comme s'ils devaient sécher en présence de ce Soleil de gloire ; et la simplicité même de la nature angélique semble ne pouvoir soutenir les effets de ce Feu qui pénètre partout pour tout purifier.....

(*Le Saint-Sacrement*, I, pp. 299-301.)

Considérons la multitude innombrable des Anges avec toutes leurs hiérarchies, leurs chœurs et leurs espèces ; puis, calculons l'immensité des vastes océans de grâce divine qui ont inondé ces Esprits bienheureux. Que de puissance dans ces intelligences ! que de paix et de profondeur dans leurs affections ! que de vivacité, que d'ardeur dans leur zèle ! Comme ils ont dû boire avidement ces eaux vives de la grâce, semblables à la terre altérée qui absorbe les torrents d'une pluie d'orage après une brûlante journée d'été ! Et pourtant, l'abondance de ces ondes bienfaisantes était plus que suffisante pour étancher cette soif ardente, et les Anges s'énivraient des eaux

de la grâce. Quelques théologiens disent que LA GRACE QUE REÇOIT CHAQUE ANGE EN PARTICULIER EST SÉPARÉE ET DISTINCTE DES GRACES QUE REÇOIVENT LES AUTRES ; de sorte que les variétés innombrables des fleurs et des plantes de la terre ne sont que de pâles images de la diversité des grâces angéliques. Si chacune des feuilles qui ont couronné les forêts de notre globe pendant les cinq mille étés de son existence historique était une espèce à part, leur vaste assemblage ne représenterait qu'imparfaitement la multitude de ces grâces célestes. Ce prince de la cour céleste, notre ange gardien, qui en ce moment même est à nos côtés, est à lui seul un monde de grâces : et qui pourrait parler dignement de saint Michel, de saint Gabriel, de saint Raphaël et des quatre autres qui se tiennent sans cesse en présence de Dieu ? Essayez de sonder ce vaste abîme de la grâce angélique à tous ses degrés, dans toutes ses variétés, et vous tomberez peu à peu dans un étonnement muet qui vous laissera à peine la force de penser. Supposez-vous dans le ciel, au moment redoutable où les Anges furent éprouvés, contemplez les deux tiers de ce populeux empire dont la gloire éternelle est dès lors à jamais assurée : quels fleuves, quels véritables fleuves de grâce, dont les ondes abondantes font déborder les rives, entrent majestueusement, en ce moment même, dans leurs âmes ouvertes pour les recevoir ! Combien d'autres torrents, jaillissant de la même source, viennent se briser contre les âmes des Anges déchus dont l'endurcissement leur oppose une digue infranchissable, et remontent ensuite vers Dieu en flots de lumière, de gloire et d'éclatante justice ! Ainsi la vague impuissante vient se briser contre le roc et retombe en gouttes où étincellent toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Levez ensuite les yeux vers le Saint-Sacrement : cet océan de grâces a été accordé en vue du Sacré Cœur humain qui bat sous ces voiles. O roi des Anges, qui peut dire ce que vous êtes pour nous ? Les Anges qui environnent votre tabernacle savent seuls à quel point l'éternité elle-même

sera trop courte ponr énumérer et chanter dignement toutes les merveilles que renferme l'auguste Sacrement de votre amour.....

(*Le Saint-Sacrement*, II, pp. 145-148.)

Qu'est-ce qui pourra jamais égaler en magnificence la première manifestation extérieure du Tout-Puissant, lorsque les Anges jaillirent du néant en cataractes de lumière, plus nombreux que les grains de sable de la mer, semblables à des mondes immenses de feu, tout revêtus de charmes transcendants et projetant au loin les rayons lumineux de leurs majestueuses intelligences ?

(*Bethléem*, I, p. 71.)

Si l'Amour est revêtu de tant de prérogatives parmi les hommes, où il est si dégradé par son alliance avec la matière, quel ne doit pas être son empire parmi les natures angéliques si pures, si intellectuelles ! De quelles flammes sans taches ne doit-il pas brûler dans leurs magnifiques intelligences ! Combien de variétés sans nom d'amour transcendant ne doivent pas connaître ces nombreuses tribus de glorieux Esprits ! Il nous est à peine possible de nous représenter l'amour angélique autrement que comme quelque chose de brillant et de merveilleux au delà de toute expression. Nous pouvons nous imaginer l'amour d'un Séraphin comme tout de feu, l'amour d'un Chérubin comme une lumière resplendissante, l'amour d'un Trône comme la combinaison vivante de la force, de la stabilité et de la paix la plus profonde : car c'est au chœur

des Trônes que Dieu a communiqué plus spécialement son attribut d'éternité. Mais que pouvons-nous penser de la vie angélique d'un millier d'amours, si variée à cause de leurs nombres et de leurs espèces, si simple grâce à la belle simplicité de leur profonde intelligence? Cependant tout cela n'est rien, comparé à l'Amour dans la vie de Dieu. C'est une émanation de cet amour, mais une émanation infiniment affaiblie. C'est une ombre de cet amour, une ombre non-seulement pâle et infidèle, mais une ombre qui offre une partie seulement, un fragment de ce qu'elle représente.....

(*Bethléem*, I, pp. 32-33.)

LES ASTRES ET LA TERRE.

Dieu a créé les anges et les astres. Lorsque notre pensée s'élève vers ce monde lumineux qui nous environne, elle est comme accablée. Les distances incommensurables qu'elle y voit l'effrayent. La multitude des mondes distincts et séparés qui le composent l'écrase. Un rayon de lumière parcourt soixante-dix mille lieues à la seconde. Eh bien ! il y a des étoiles dont la lumière mettrait un million d'années pour venir jusqu'à nous. Nous connaissons plus de deux cent mille étoiles, depuis la première jusqu'à la neuvième grandeur ; on en a découvert dix-huit millions de la dixième et de la onzième dans un seul de ces amas comme il y en a tant dans le ciel ; les hommes en ont déjà compté plus de quatre mille. Chacune de ces étoiles n'est pas seulement une planète comme la terre, mais un soleil semblable au soleil qui nous éclaire, et peut-être avec des planètes comme la nôtre qui gravitent autour de lui. Parmi ces soleils, nous en connaissons dont l'éclat surpasse

de près de cent cinquante fois celui du nôtre. Quelle idée tout ceci nous donne de la grandeur et de la magnificence de Dieu ! et cependant nous savons que toutes ces étoiles ont été créées pour Jésus et à cause de Jésus. Il est le chef et le premier-né de toute la création. Le fils de Marie est le roi des astres. Son Précieux Sang a des rapports avec chacun d'eux en particulier. Il a mérité des grâces pour les Anges ; il mérite aussi des bénédictions abondantes pour les corps lumineux que nous apercevons au ciel. Qu'ils aient été habités avant notre existence, qu'ils le soient actuellement, ou qu'ils doivent l'être par la suite des temps, leurs habitants, quelle que soit leur condition, ou déchue et rachetée, ou exempte de chute et par là même pouvant se passer de rédemption, SERONT REDEVABLES D'IMMENSES FAVEURS AU PRÉCIEUX SANG. Cependant la terre, notre terre si humble, si petite, aura toujours le droit de traiter le Précieux Sang avec une tendresse toute spéciale, parce que c'est sur elle qu'il a bien voulu prendre naissance. Lorsque les Anges, dans leurs voyages à travers l'espace, aperçoivent le scintillement de la pâle lumière que projette notre modeste globe, il apparaît alors à leurs yeux, comme autrefois la sainte maison cachée dans la vallée de Nazareth, plus sacré et plus glorieux que tous les vastes palais des espaces étoilés.

(*Le Précieux Sang,* pp. 14-15.)

LE PREMIER HOMME.

Il est difficile pour un homme d'être à la fois religieux et grave, s'il n'entretient un sentiment de tendre dévotion pour la mémoire d'Adam. La vie de notre premier père est, en quelque sorte, l'ombre projetée de l'histoire des élus de Dieu et des vicissitudes de la sainte Église. La création d'Adam, les

dons surnaturels qui l'ont orné, le seul fait qui, mieux que des milliers de volumes, nous indique les voies ordinaires de Dieu, à savoir qu'il a été créé non dans l'état de nature, mais dans l'état de grâce, la beauté des lieux où devaient s'écouler ses jours sur la terre, la sublimité de son intelligence, son empire sur les forces et les lois de la nature, sa mystérieuse intimité avec son Créateur, ses rapports avec les Anges, son union avec Ève immaculée, sa chute et tout ce qu'elle lui révéla sur lui-même, sur Ève, sur la nature de l'homme, sur la malice de Satan, sur les perfections de Dieu, ses neuf cents ans d'expiation héroïque, sa justification par la foi, par la pénitence et par les mérites de Jésus-Christ, et enfin la mort qu'il subit et qui était comme sa propre création : — voilà autant de mystères qui feront le sujet des plus salutaires méditations. Il était la cause de la mort, et il trembla à la vue de son ouvrage quand il aperçut le cadavre de son fils. Il faudrait des années entières de méditation pour épuiser les mystères que renferme la vie du premier des fils mortels de Dieu. C'est à lui que nous devons d'être venus dans la vie, de connaître Dieu et Jésus-Christ qu'il a envoyé, d'aimer notre Créateur, notre Rédempteur et notre Sanctificateur, de nous réjouir dans l'immensité de notre foi, de nous reposer sur les assurances que l'espérance nous donne, de vivre de la vie forte de la Grâce et de l'Amour.

J'ai à parler d'une grande œuvre, de la justification d'un pécheur, et Adam a été le premier être sur lequel Dieu a fait luire la lumière et la splendeur de cette nouvelle création, le premier qu'il a justifié par le sang de Jésus-Christ.

Sans parler du premier acte d'amour que fit Marie dans le sein d'Anne, ni de cet ineffable moment où l'âme de Jésus fut pour la première fois unie à son corps dans l'incarnation, il y a dans la vie mystérieuse d'Adam deux actes d'amour que les âmes pieuses aiment à méditer, parce que, tout en étant très-élevés, ils paraissent se rapprocher de ces âmes au point d'être à la portée de leur capacité...

L'un est le premier acte d'amour que fit Adam quand Dieu, soufflant sur son corps, l'anima d'une âme toute rayonnante de gloire. Pour nous faire une idée exacte de cet acte d'amour, il faut considérer les dons sublimes dont Adam a été revêtu. Le cœur des Saints eux-mêmes est-il aussi vaste qu'était le sien, alors qu'il n'existait ni péché, ni amour-propre, ni aucune de ces petites imperfections dont l'égoïsme fait la base ? Immaculé comme Marie, à qui seule, parmi tous ses descendants, on peut le comparer, il s'élevait devant Dieu sur la terre vierge encore de toute souillure. La création n'était pas assez belle pour lui. Il fallut que Dieu plantât de sa main un paradis pour en faire le séjour du premier homme. Adam fut le résultat d'une délibération solennelle de la très-sainte Trinité. Sa nature était belle dans sa perfection, mais elle était revêtue de la beauté plus brillante encore de la grâce primitive et de l'éclat radieux de la justice originelle. Telle était la profondeur de sa science, que nous ne pouvons point nous en former une idée, et les plus étonnants miracles des Saints ne sont que de faibles indices ou des recouvrements partiels de cette puissance légitime et surnaturelle qu'il possédait et exerçait sur la nature entière. Les Anges avaient failli, un tiers de leur nombre était déchu, et Adam avait été appelé à prendre leur place, bien que son existence eût été décrétée avant la leur dans la personne de Jésus. Cette nature humaine était celle que de toute éternité le Verbe divin avait résolu de revêtir. ADAM FUT FAÇONNÉ SUR LE MODÈLE DE JÉSUS, et Adam devait être l'ancêtre de Jésus quand la plénitude des temps serait venue. Adam, comme toutes les œuvres de Dieu, était au niveau de ses hautes destinées. Il était digne de la position éminente où il était placé. Mais, un moment avant d'y être élevé, il n'était rien. L'obscurité, le silence, l'insensibilité la plus complète ne sont que de faibles emblèmes de ce néant d'où, sur un signe du Très-Haut, jaillit l'âme du premier homme. Et alors, dans toute la splendeur de la force, de la santé, de la magnificence

dont il était revêtu au premier moment où il eut conscience de son glorieux état, son premier acte respira un amour incommensurable pour ce Dieu qu'il connaissait, qu'il voyait, qu'il aimait et qu'il possédait, comme pouvait le faire un être chez lequel les sens du corps, les affections du cœur et les facultés de l'esprit atteignaient à une perfection que nul autre de ses enfants n'a jamais connue, si ce n'est Marie, sa fille immaculée. Quelle imagination pourrait se faire un tableau exact des sentiments qui s'élancèrent hors de ce cœur à son premier battement? qui pourrait sonder les secrets de cette vie nouvelle et palpitante d'innocence? qui pourrait mesurer la joie qui remplissait ce souffle vivant de Dieu, exhalé comme un jet de feu de la bouche féconde de son amour : car c'est la seule mesure que nous puissions appliquer à l'âme d'Adam abîmée dans son adoration? Cet acte d'amour ne devait-il pas contribuer en grande partie à dissiper le nuage que les anges déchus avaient jeté sur le passé? Quel heureux avenir ne promettait pas cette création nouvelle et si tendrement aimée? Il suffit de dire que l'acte d'amour d'Adam fut le premier acte qui, sinon par sa grandeur, du moins par son espèce et sa forme humaine, ressemblât à ces actes suprêmes et parfaits que la gloire de Dieu devait un jour recueillir par milliers du sacré cœur de Jésus. Tel fut le premier acte d'Adam nouvellement justifié par le don de la justice originelle qui lui fut conféré au moment de sa création, et par cet amour surnaturel qui produisit la première copie de l'humanité prédestinée de Jésus-Christ, non dans l'état de nature, mais dans l'état de grâce. Nous nous souvenons assez souvent de la chute d'Adam : oublierons-nous toujours son amour, le premier exemple de cet amour humain que la bonté de Dieu a daigné rechercher avec tant d'ardeur et auquel elle a attaché un si grand prix.

Dieu devint-il moins merveilleux, moins désirable, moins incompréhensible aux yeux d'Adam, lorsque celui-ci eut appris à connaître son Créateur et qu'il eut senti les bienfaits du

ciel se multiplier sur sa tête ? Certes, les trésors inépuisables de Dieu, l'intelligence si puissante d'Adam et les grâces sans cesse croissantes dont il fut comblé jusqu'au malheureux moment où il pécha, répondent suffisamment à cette question. Mais il succomba. Or, si jamais un homme dut connaître combien le péché est odieux, ce fut Adam, qui jadis avait été sans péché. Si jamais il fut donné à un cœur humain de ressentir quelque chose approchant de l'agonie du Sacré Cœur qui versa son sang d'une manière si miraculeuse sous les oliviers de Gethsemani, c'était le cœur plein de sagesse et jusque-là immaculé d'Adam. Savait-il que Dieu était miséricordieux ? Oui, car il savait que la création est la fille aînée de la miséricorde de Dieu au dedans de lui-même, et en dehors ce Dieu ne saurait être autre chose que miséricordieux. Mais il n'avait sous les yeux aucun exemple de miséricorde montrée au péché. Au contraire, tout tendait à éloigner de lui une telle pensée. Adam n'était pas le premier pécheur ; les anges avaient péché avant lui ; et la justice de Dieu avait éclaté sur eux d'une manière terrible. Il ne leur fut point accordé un seul instant pour revenir sur leur première pensée. L'acte de la rébellion et l'éclair que lança la face de Dieu semblèrent se confondre en un seul et même acte, tant ils se succédèrent rapidement. Il y avait dans chacun de ces anges tout un monde resplendissant de beauté intellectuelle, une création remplie de magnificence spirituelle, un abîme de sagesse, de science et de bonheur, une forteresse où résidait une puissance majestueuse, une source inépuisable de gloire, d'adoration, d'amour pour le Créateur ; et le Créateur brûlait d'un désir ardent de conserver chacun de ces innombrables Esprits, de les embellir et de les chérir. Et pourtant il n'hésite pas, il ne supporte point un seul moment l'offense faite à sa majesté sainte : il renverse, il flétrit, il détruit les rebelles, et précipite du haut du ciel au fond des enfers ce merveilleux océan d'intelligence et de vie. Les anges zélés qui demeurèrent fidèles n'intercédèrent point

pour les coupables. Comment l'auraient-ils fait ? ils n'avaient jamais vu d'Intercesseur. Tirant leurs glaives acérés, ils s'empressèrent d'entrer dans les majestueuses dispositions de la sainte colère de Dieu, et combattirent contre leurs frères, se réjouissant, eux dont le cœur était plein de la plus tendre charité, de contribuer à consommer la ruine éternelle des rebelles, parce que telle était la volonté du Très-Haut. Le Verbe éternel n'étendit pas la main pour retenir dans leur chute ces esprits tombés. Sa bouche ne dirigea point sur eux le souffle réparateur du pardon, mais un feu dévorant et une désolation complète.

Voilà le mystère qui avait été révélé à Adam. Il le connaissait mieux que nous, l'approfondissait davantage et pouvait, en l'appréciant avec une sagesse supérieure à la nôtre, s'en former une idée plus juste et plus vraie. Et, nonobstant cette révélation du passé, Adam succomba : il tomba du lieu sublime où il était placé ; il tomba malgré les grâces merveilleuses dont il était l'objet et le joug si léger qui lui était imposé. Si Dieu n'avait pas épargné les premières de ses créatures raisonnables quand elles se trouvèrent en opposition avec ses desseins adorables, était-il probable qu'il épargnât la seconde quand le crime de celle-ci serait entouré de tant de circonstances aggravantes ? La beauté n'était pas un titre qu'Adam pût faire valoir à la miséricorde céleste : car celle des anges était bien supérieure à la sienne. Était-ce le nombre des coupables qui devait les sauver ? Adam et Ève étaient seuls sur la surface de la terre : Dieu aurait pu les précipiter dans l'enfer, et créer un autre homme et une autre femme qui l'eussent servi avec plus de fidélité et n'auraient point démenti leur noble origine. Cet acte de justice eût pu s'accomplir sans qu'un seul arbre ou une seule fleur du paradis se flétrît, sans qu'un petit oiseau interrompît son aimable gazouillement, sans qu'un seul de tant de brillants insectes cessât un instant de voltiger. Quoi de plus aisé à la puissance de Dieu ? quoi de plus conforme à sa jus-

tice? quoi même de plus compatible avec sa bonté? Songez avec quelle rapidité ces réflexions se présentèrent à l'esprit d'Adam, et comme elles durent produire sur lui une impression plus vive que sur nous. Mais il était la copie de Jésus qui existait déjà dans les décrets de Dieu, et ce fut là son salut. L'Agneau avait été immolé avant que les fondements de la création fussent jetés : le sang de la Victime était prêt, et Adam y trouva sa justification et en reçut son pardon. Certes il fallut dans ce moment, pour lui conserver la vie, un miracle de toute-puissance, semblable à celui qui empêcha que le cœur brisé de Marie ne cessât de battre aux pieds de la Croix ensanglantée.

Alors apparut une nouvelle création ; alors se manifesta une grâce qui n'existait pas auparavant, la grâce de la contrition ; et ce second acte d'amour, qui fut en même temps le premier de tous les actes de contrition, dut presque surpasser dans Adam celui qu'exhala son âme immaculée lorsque, jaillissant du néant, elle se prosterna, pleine d'ardeur, aux pieds de son Créateur pour l'adorer. Quelque sublime que fût la connaissance de Dieu qu'il possédait auparavant, elle dut lui sembler une véritable et profonde ignorance quand il vit s'ouvrir devant lui de nouveaux abîmes de perfection, plus vastes que les premiers, et qu'il se trouva face à face avec une miséricorde qu'il ne pouvait comprendre. Mais à quoi bon en dire davantage sur ce sujet? Nous ne pouvons point décrire l'amour d'Adam, cet amour mêlé d'une crainte respectueuse, cet amour intense et ineffable. Toutefois, s'il fallait donner la préférence à l'un de ces deux amours, j'oserais dire que le premier, celui dont Adam brûlait, lorsqu'il ne devait sa justification qu'à la justice originelle, était inférieur au second, à celui dont il fut embrasé, lorsque accablé par un pardon inattendu et plus admirable encore que sa récente création, il parut devant Dieu justifié de nouveau, mais cette fois en passant du péché à la justification par la vertu du sang de Jésus-Christ...

(*Le Saint-Sacrement*, I, pp. 99-108.)

LE MONDE AVANT LE PÉCHÉ.

Chaque globe, dans ces champs incommensurables de l'espace semé d'étoiles qui nous échappent, se meut dans la lumière de la joie qui sort de Dieu et se répand à torrents; chaque intelligence créée se désaltère aux sources de son allégresse; chaque instinct chez les animaux est comme un lointain écho des divines jouissances. L'arbre élève sa tête et étend ses branches, la fleur ouvre son calice et répand ses parfums, le métal étincelle et brille, le nuage court dans l'air, l'eau roule ses flots, les planètes parcourent leur orbite dans l'excès du bonheur de Dieu. Sa félicité sans bornes repose sur le monde entier, l'éclairant d'une lumière sereine, semblable aux eaux d'une mer spirituelle dont les profondeurs transparentes laissent voir distinctement toutes les beautés de la création. Dans le vaste monde de Dieu, il n'est pas de place pour le péché, pas de précaution contre la peine, pas un coin pour le malheur. Le péché est un étranger, un intrus, un ennemi, et il est aussi peu à sa place sur la terre qu'il le serait dans le ciel. C'est nous qui l'avons introduit dans ce monde jusqu'alors heureux et magnifique ; c'est nous qui, par l'abus de notre volonté, laissés tout à fait libres afin que nous puissions aimer Dieu avec plus de mérite et de gloire, avons brisé les barrières qui fermaient son Paradis au mal.

(*Le Créateur et la Créature*, p. 251.)

ASPECT DE LA CRÉATION AU SIXIÈME JOUR.

De nouvelles terres s'élevaient du sein de l'abîme. Des fleurs, des plantes au feuillage merveilleux se balançaient au soleil, et la sagesse et la joie de l'enfant de Bethléem étaient en elles. Des animaux étranges, gigantesques, terribles, étaient en possession de la terre et des eaux: c'était lui qui les avait créés, et c'était pour les délices de sa gloire. Le feu central du globe travaillait admirablement et avec la plus exquise délicatesse les métaux et les pierres précieuses qui devaient orner les autels de l'enfant de Bethléem, relever la tiare de son vicaire ou parer les chasubles de ses prêtres. Les rocs et les marbres mûrissaient sur la planète, comme les fruits mûrissent sur un arbre. Et l'Enfant, la sagesse du Père, se jouait dans la vaste opération, dans la pacifique uniformité et dans la lenteur magnifique de ses propres lois.....

(*Bethléem*, I, p. 220.)

LIVRE TROISIÈME

L'HOMME

CE QUE C'EST QU'UN HOMME.

L'homme peut occuper dans le monde une position tout à fait privée; il peut n'être pas connu en dehors du sanctuaire de sa famille ou d'un petit cercle de connaissances. Les grandes choses de ce monde ne le regardent pas; il n'est point consulté par les hommes publics; il a son petit monde d'espérances et de craintes, de joies et de tristesses que les étrangers ne partagent pas avec lui. Sa lumière et ses ténèbres sont pour lui seul. Son importance est nulle : la terre, la nation, sa province, son village marchent sans qu'il s'en mêle. C'est un homme comme la foule des hommes, sans que rien le distingue des autres. Cependant le commencement de son histoire remonte bien haut : car, dans l'éternelle pensée de Dieu, aussi avant que nous puissions pénétrer, il est présent. De toute éternité il y a sa place, et, avant que le monde fût créé, il y était environné des splendeurs de la bonté de Dieu et de la lumière de ses desseins sur lui ; il était l'objet d'un amour spécial, souverain, incommensurable. Dans l'amour que Dieu portait à cet homme si obscur, il y avait plus de puissance, de sagesse et de bonté que n'en peut concevoir notre imagination dans ses efforts les plus hardis. Oserons-nous le dire? Il était une partie de la gloire et du bonheur de Dieu pendant les siècles sans mesure de l'éternité qui nous a précédés. La multitude de ces

mondes éclatants suspendus dans le ciel, la composition, l'ornement, l'équilibre de leurs pesantes masses, toutes les merveilles de la création matérielle et inanimée, toute cette inexplicable chimie qui est la vie du monde, ne sont rien en comparaison de l'intensité du céleste amour et des miséricordieuses prévoyances de la prédestination qui s'épanchaient sur cette seule âme. Pensez à cela en le voyant assis parmi les arbres et les buissons, au milieu des insectes et des petits oiseaux. Aussi longtemps qu'il y a eu un Dieu, cette âme a été l'objet de sa connaissance et de son amour, et depuis que l'abîme incréé du tout-puissant Amour a fait jaillir ses sources au dehors, cette âme resplendit baignée de ses eaux divines. Oh! ne vous étonnez pas si Dieu est si patient avec les pécheurs, ne vous étonnez pas si Jésus est mort pour les âmes.

Mais ce n'est pas là toute l'histoire réelle de cet homme: il y a plus encore. Nous ne pouvons pénétrer les secrets de sa conscience, ni savoir s'il est en état de grâce, ni connaître ce que serait le jugement de Dieu s'il le faisait en ce moment comparaître devant lui.

Quoi qu'il en soit de ces questions, c'est un fait que cet homme était pour sa part dans ce qui a déterminé l'incarnation de la seconde personne de la très sainte Trinité. Il appartient à Jésus et a été créé pour Jésus; il est à son Sauveur; il est destiné à orner son royaume. Son corps et son âme sont modelés, dans la mesure qui leur est propre, sur le corps et l'âme du Verbe fait chair. Sa prédestination dérive de celle de Jésus, dans laquelle elle est comprise. Il est le frère de son Dieu et possède un droit divin d'appeler sa mère Celle qui appelle le Créateur son Fils. Il était prévu dans le décret de l'Incarnation. La gloire de son âme et les joies de son cœur humain furent comptées dans l'immense somme d'attraits qui amenèrent le Verbe éternel à choisir le lieu de ses délices parmi les enfants des hommes en unissant leur nature créée à sa Personne incréée. Ses péchés ont en partie causé l'effusion

du précieux Sang ; et Jésus a souffert, est mort, est ressuscité, est monté aux cieux pour cet homme, aussi complétement que s'il fût le seul de sa race qui eût péché. Il faut qu'il y ait en lui quelque bien puissant attrait pour que Notre-Seigneur l'ait aimé avec tant de force et d'ardeur. Vous voyez que Jésus a compté depuis longtemps les péchés de cette créature ; il les a vus, comme notre œil aveuglé ne peut pas les voir, un à un, séparément, dans toute leur laideur et leur surabondante malice ; il les a vus dans leur ensemble, par milliers peut-être, et aggravés par toutes les circonstances que peuvent revêtir les actes humains. Et néanmoins il y avait dans cet homme quelque chose qui agissait sur l'amour du Dieu saint au delà de toute expression, au point de le déterminer à mourir pour lui, à satisfaire surabondamment pour ses péchés, à lui mériter un océan de grâces ineffables, à le faire jouir enfin, par le sacrifice le plus généreux, du bonheur de ses divins embrassements, et tout cela, parce que cet homme était sa créature. Vous voyez quelle histoire est la sienne ; et quelle place il tient dans la marche du monde, par son rapport avec l'Incarnation ; vous voyez comment il se trouve mêlé aux plans éternels, comment il a contribué à produire une apparence de changement en Dieu éternellement béni et immuable. Hélas ! s'il nous est si difficile de découvrir l'excellence chez les autres, combien plus l'est-il à Dieu de la voir en nous ! Et cependant il nous aime tous.

Revenons à notre homme, quel qu'il puisse être. C'est une évidente vérité que Dieu a eu un dessein général dans l'ensemble de la création ou, pour parler plus exactement, qu'il a eu plusieurs desseins généraux. Mais il n'est pas moins vrai qu'il a eu un dessein spécial dans cet homme que nous prenons pour objet de notre étude. Tout homme est venu dans le monde afin de faire quelque chose de particulier pour Dieu ; il y est venu pour exécuter quelque plan bien arrêté, pour atteindre quelque fin bien marquée, qui est tellement la sienne qu'elle n'est pas

celle des autres hommes. Il est tel service particulier, telle gloire distincte que Dieu veut recevoir de lui, différents de ceux qu'il attend de tout autre, et le bonheur et la dignité de l'homme consistent à rendre à Dieu précisément ce service et cette gloire, et non d'autres. Comme il ne s'est pas fait lui-même, ainsi ne peut-il se donner lui-même sa vocation. Il ne sait pas quelle fonction spéciale il doit remplir dans le plan immense de l'œuvre gigantesque de son Créateur, mais il n'est pas douteux que cette fonction existe et lui est destinée. La vie, dans son développement, la lui révélera ; ses devoirs et sa destinée lui seront successivement apportés par les années, et peut-être de ce côté de la tombe ne verra-t-il jamais distinctement quelle est son œuvre ; il se peut même qu'elle consiste en partie dans les épreuves de cette obscurité. Mais combien grand l'homme nous apparaît, quand nous savons que Dieu, après avoir choisi cette âme au moment de sa création, de préférence à des millions d'autres possibles et plus nobles, daigne faire dépendre de lui en particulier une gloire et un amour que, s'il les lui refuse, nul autre et le genre humain tout entier ne pourront lui procurer ! Dieu a en jeu un intérêt qui dépend de la volonté de cet homme, et cet homme peut l'en frustrer. Et combien sont nombreux, hélas! ceux qui le font ! Quand nous considérons ce qu'est Dieu en lui-même, et quelle est son infinie béatitude, combien touchant nous apparaît le mystère de la destinée spéciale de chaque homme. Comme il unit étroitement le Créateur et la créature ! Et où pourrait être la dignité de la créature, sinon dans l'amour du Créateur !

Continuons. Cet homme aurait pu, semblerait-il, naître à une heure quelconque du jour ou de la nuit des cinq mille années et plus qui nous ont précédés ; il aurait pu venir avant le Christ ou après, appartenir à une nation, à une race, à une religion quelconques ; son âme aurait pu être tirée du néant dans tout autre instant avec autant de facilité qu'elle l'a été en fait au moment où Dieu l'a voulu. Mais il a plu à Dieu de

l'en tirer quand il l'a fait, parce que cet instant, et non un autre, convenait à la fin pour laquelle cet homme devait vivre. Sa naissance est arrivée juste à son heure pour ce dessein spécial ; avant, c'eut été trop tôt ; après, c'eut été trop tard. Il en sera de même de sa mort : l'heure, le lieu, les circonstances en sont déterminés pour lui, mais sans porter la moindre atteinte à sa liberté. Tout est arrangé avec une telle surabondance de miséricorde et de bonté, que non-seulement il mourra au moment voulu pour l'œuvre qu'il est appelé à accomplir et pour la gloire que Dieu doit retirer de lui; mais qu'il mourra très-probablement à l'heure où il sera pour lui plus avantageux et plus sûr de mourir. Le temps, le lieu, les circonstances, les douleurs de la mort, seront ordinairement meilleurs pour cet homme que des temps, des lieux, des circonstances, des douleurs différentes. La mort en apparence la plus cruelle est une miséricorde qui nous sauve de quelque chose de pire, et c'est un bienfait dont la grandeur répond à la libéralité de Dieu lui-même.

Encore un mot. Pour cet homme spécialement est préparée une éternité qu'il peut gagner par sa libre correspondance aux grâces exhubérantes de son Créateur. Il est une gloire qui peut être à lui pour toujours, une splendeur distincte, une beauté caractéristique qui le feront un jour connaître, admirer et aimer, dans la foule innombrable des habitants du ciel. Sa place lui est marquée dans l'inaltérable repos des joies éternelles. Cet homme que vous voyez contempler le paysage étendu sous ses pieds est appelé à un héritage auprès duquel les trésors de tous les rois ne sont que misère et pauvreté. Toutes les merveilles de la création matérielle paraissent non-seulement sans valeur et sans intérêt, mais basses et méprisables, si on les compare à la lumière, à la beauté, à la puissance, à la sagesse qui lui sont personnellement réservées. Et il les gagne, en ce moment même, par les actes d'amour qui ne semblent inspirés à son âme que par la joyeuse lumière d'un soleil brillant. Quelle

singulière disproportion entre ces dons magnifiques et l'œuvre obscure et modeste qu'il fait sur la terre ! Dieu, les Anges, les Saints, suivent avec la sollicitude d'une sagesse pleine d'amour tous ses actes, qui pourraient amener la perte de son héritage. Pour assurer son éternité, il faut qu'il réponde à la fin spéciale de sa création. Sans doute en ce moment, il n'a pas une idée claire de ce qu'est son œuvre propre ; sans doute encore il a si peu d'importance, au jugement du monde, qu'il n'influera jamais sur la prospérité, les lois ou le gouvernement de sa province: sa lumière est probablement trop pâle pour être aperçue, même en son voisinage. Et pourtant, malgré cela et à cause de cela, il est destiné à briller un jour plus que dix mille soleils dans la paix de son Dieu, dont il aura satisfait le désir et accompli la volonté.

Telle est l'histoire réelle de cet homme, le premier venu de tous les hommes; telle est son histoire retracée depuis le moment où il a plu à Dieu de créer son âme. Quels sujets d'admiration ne nous offre-t-elle pas! Quelle grandeur dans la dignité de l'homme! Quelle profondeur dans ses destinées! Et tous ces dons, il les possède, non sans doute par droit en tant que créature, mais au moins parce qu'il est une créature. La Création donne la clef de tous les autres mystères. Ne nous étonnons pas si Dieu s'est fait homme pour vivre avec les hommes, ni s'il est mort pour les sauver; ne nous étonnons pas s'il habite avec eux dans la muette réalité du Tabernacle, pour nourrir leur âme, pour les soutenir et pour raviver sans cesse l'amour de sa créature par sa présence silencieuse; ne nous étonnons pas si les Anges s'unissent si étroitement à l'homme, et si la passion dominante des Saints est l'amour des âmes. Ce qui doit nous étonner, c'est que Dieu ait créé l'homme, et non que, l'ayant créé, il l'aime si tendrement : deux merveilles, sans doute, mais dont la première est la plus grande. La Rédemption n'est pas une conséquence nécessaire de la Création. Mais la Création nous inspire

une telle admiration, que nous admirons moins cette seconde manifestation de l'amour du Créateur.

En vérité, la dignité de l'homme, quelque surprenante qu'elle soit, l'est moins que l'Amour créateur de Dieu. Comme il tient pour toujours sa créature dans ses mains! Comme toutes choses, ce qui est clair aussi bien que ce qui reste obscur, ne sont que pour mener à leur fin les décrets d'une Miséricorde et d'une Bonté inépuisables! Combien de difficultés et de problèmes ne sont que le champ où se déploie un amour si profond que toute notre sagesse ne peut arriver à le sonder! Oh! oui, Dieu est admirablement bon, et nous le sentons dès que nous nous rappelons qu'il nous a créés. Quel bonheur d'être tout à lui, de lui appartenir, de nous sentir complétement dépendants de lui et de nous reposer sur lui, non-seulement parce qu'il est fort, mais parce que nous sommes faibles et qu'ainsi toujours et en tout nous avons besoin de lui! Quelle liberté voudrait le sentiment de notre soumission à sa Souveraineté? Quelle joie de le savoir si immense que nous ne pouvons sortir de sa présence, si clairvoyant que nous sommes à découvert et sans secret devant lui, et qu'auprès de son Éternité nous ne sommes qu'un néant, un néant qui vit parce qu'il l'aime.

(*Le Créateur et la Créature*, pp. 51, 57.)

MISÈRE DE L'HOMME.

...Telle est la condition de l'homme contemplé dans sa dignité solitaire de Seigneur de la création. Mais c'est un tableau trop favorable; sa dignité solitaire est une pure chimère : car il est, au contraire, complétement mêlé à la foule des créatures inférieures et dépend d'elles en mille manières. Laissé à lui-même, il ne tire aucun usage de la terre : il faut qu'elle lui

fournisse les minéraux et les gaz que renferme son sein maternel et qui sont nécessaires à sa vie de chaque jour; sans eux, il périrait bientôt et périrait fort misérablement. Cependant toute sa chimie ne suffit pas à les convertir en nourriture. Pour cela il dépend des végétaux : ce sont eux qui font de la terre une nourrice, soit directement en lui servant eux-mêmes d'aliments, soit indirectement en entretenant la vie animale. Et cela s'opère par une multitude de procédés cachés; et la plupart d'entre eux peut-être, et beaucoup certainement, échappent à la science humaine. Ainsi, il est à la merci du monde végétal. Le gazon qui pousse sur sa tombe, après l'avoir nourri pendant sa vie, tire maintenant de lui sa nourriture.

Il dépend en quelque façon des animaux de l'ordre inférieur. Les uns lui prêtent leur force pour le travail; les autres lui fournissent la matière des vêtements qui le réchauffent; ceux-là le nourrissent de leur chair et de leur lait. Une grande partie du genre humain dépense son temps, son industrie, sa richesse, à soigner des chevaux, des vaches et des chameaux ; ils se font leurs serviteurs, leur bâtissent des maisons, pourvoient à leur nourriture, préparent leur couche, les lavent et les gardent comme si c'étaient des enfants de la famille et s'étudient à procurer leur bien-être. Plus de la moitié peut-être des hommes sur la terre est livrée en ce moment à cette occupation. La famille humaine se dissoudrait, si les animaux domestiques cessaient d'en faire partie. Quant au monde des insectes, nous ne pouvons le contempler sans une sorte de tremblement nerveux. Leur nombre et leur puissance sont si redoutables, si absolument irrésistibles, qu'ils pourraient en une semaine faire disparaître tout être vivant et nous dévorer tous, comme le souffle brûlant de l'Ange exterminateur ; nous pouvons à peine dire ce qui modère le rapide développement de leurs générations instantanées. Exagérez l'action des oiseaux de proie, des guerres intestines et de l'active hostilité de l'homme, et toutes ces forces sembleraient encore insuffisantes à dompter

ce peuple des insectes, qui chaque année, (tel est leur nombre et leur pouvoir de nuire), menacent de nous chasser de notre planète. C'est Dieu lui-même qui empêche ces légions innombrables et irrésistibles de nous dévorer comme un feu que rien n'arrête.

Que deviendrions-nous sans la mer? La terre et l'air perdraient leur usage et seraient inhabitables. Pas une année ne se passe sans que l'abîme révèle aux investigations de notre science quelque secret imprévu de son utilité et du besoin que nous avons de lui. C'est tout au plus si l'on commence à savoir combien cet élément monstrueux, qui paraît si déchaîné dans ses fureurs, est, en réalité, d'une bonté et d'une générosité inappréciables envers les hommes. Notre dépendance de l'air n'est pas moins complète : disons en passant qu'il fait notre sang, qu'il nous donne la chaleur vitale, et étudions-le de plus près. Serait-il moins brillant et moins beau, s'il abandonnait un gaz qui n'entre dans sa composition que pour une partie infiniment petite, le gaz acide carbonique, d'où toute la végétation tire sa vie? Ce n'est, disons-nous, qu'une partie tellement minime de l'air, qu'on a peine à constater sa présence; et cependant s'il était éliminé, si la mer l'absorbait tout entier ou ne le restituait pas après l'avoir absorbé, en peu d'heures les fleurs joncheraient le sol, flétries et décolorées, et les puissantes forêts verraient leurs myriades de feuilles se tordre, se retourner, se dessécher, tomber. Il n'y aurait plus un brin de gazon sur la terre, les animaux périraient, et les hommes, rendus furieux par les angoisses intolérables de la faim, s'entre-dévoreraient comme l'ont fait dans leur délire les victimes des naufrages. En moins d'une semaine, notre planète continuerait à rouler dans son orbite, resplendissant à la lumière du soleil, étalant les teintes minérales de ses plaines tachetées çà et là par les ombres de magnifiques nuages, mais elle marcherait dans le hideux silence d'une mort universelle. A quelle précise pondération de forces, à quelle déli-

cate et presque imperceptible action chimique tient la suzeraineté de l'homme sur la terre ! Oui : mais derrière ces voiles, plus fragiles que la gaze, est le bras puissant de l'Éternel, bon et miséricordieux.

Il faudrait un volume pour dire en combien de diverses manières l'homme dépend des créatures inférieures. Toutes les applications de la science ne sont, à les examiner de près, que des modes de cette dépendance. Mais il est un de ses caractères qui ne se rattache pas aux autres créatures, et auquel il est important de nous arrêter. C'est un genre particulier d'imperfection dans tout ce que l'homme fait, qui le rend incapable de rien achever par lui-même et sans être assisté. On dirait que son bras n'est jamais assez long pour saisir son objet, et que Dieu se place entre lui et sa fin pour la lui faire atteindre. L'homme tombe toujours, toujours Dieu le relève ; la créature est toujours sur le point d'être vaincue, et toujours le Créateur lui apporte un secours opportun. Ainsi, l'homme plante l'arbre et l'arrose, mais il ne peut le faire croître ; il prépare le sol et l'engraisse, il sème et il sarcle, mais il ne peut commander aux saisons ou aux insectes, de qui la récolte dépend. Entre ses labeurs et leurs fruits, il faut l'intervention de Dieu. En combinant ses plans, tout au plus peut-il préparer des circonstances favorables à la fin qu'il désire : dans la guerre, dans le gouvernement, dans l'éducation, dans le commerce, quand il a tout prévu et tout fait, il n'a rien assuré ; un élément lui manque, sans lequel il ne peut obtenir de résultat, et sur lequel il n'a pas de contrôle. C'est cet élément qui termine tout, qui ferme le cercle, qui fait un tout des diverses parties. Les hommes l'ont appelé destin, fortune, hasard, accident ; c'est l'intervention de Dieu. C'est l'action de sa volonté.

(*Le Créateur et la Créature*, pp. 58-61.)

Pensons une fois encore à notre propre vie si petite et à *notre planète avec son orbite étroite qui ressemble à la trace de l'insecte sur la feuille.....*

(*Bethléem*, I, p. 50.)

GRANDEUR DE L'HOMME : AMOUR DE DIEU POUR LUI.

Nous ne pouvons pas concevoir Dieu créateur, s'il n'attache pas de prix à sa création. Mais comment nous imaginer qu'il prenne pour objet de sa complaisance ces quelques millions de globes, ou la rapidité de leur course, ou leur fidélité à leur orbite, ou leurs excentricités, ou les espaces du ciel sidéral, ou les combinaisons diverses de la matière, ou les filons des métaux cachés dans le sein des montagnes, ou la vertu vivifiante des rayons du soleil, ou les jeux gigantesques de l'électricité partout présente, ou la beauté des arbres, ou la limpidité des lacs, ou les vallées ombreuses, ou la découpure des côtes de la mer, ou la splendeur des couchers du soleil, ou la magnificence des tempêtes, ou quoi que ce soit de ce genre? Nous-mêmes, faibles créatures, nous sentons que ce serait l'abaisser que de supposer qu'il accorde à ces objets son estime, ses soins, son intérêt. Mais on nous apprend qu'il fait un cas tout particulier des esprits angéliques et des cœurs des hommes. L'homme est la fin du monde matériel, mais Dieu seul est la fin de l'homme. Les couches des terrains, la classification des plantes, la faune d'une contrée, les occultations des planètes, la géographie physique de la mer, les secrets de la chimie, peuvent offrir aux physiciens plus d'intérêt que les cœurs des hommes, les esclaves de l'Afrique ou les pensionnaires d'un hôpital. Il n'en est pas ainsi de Dieu. A ses yeux, toute la création matérielle n'est rien en comparaison du cœur d'un

paysan, ou de la première prière d'un enfant. Il a généreusement donné tout le reste de la création avec l'indifférence d'une inépuisable richesse; mais il a gardé pour lui les cœurs, et, loin d'y renoncer, il ne veut même pas, non, il ne veut pas les partager.

(*Le Créateur et la Créature*, p. 120.)

POURQUOI DIEU N'A-T-IL PAS CRÉÉ LES ANGES ET LES HOMMES DANS L'ÉTAT DE PURE NATURE.

Dieu n'a voulu créer ni les anges ni les hommes dans un état de pure nature. Cette conduite de Dieu est, de tout ce que nous connaissons de lui, ce qui me paraît le plus merveilleux, ce qui me donne le plus à réfléchir. Dieu n'a pas voulu, même dès le commencement, qu'il y eût une nature raisonnable qui ne participât pas à sa nature divine. Voilà ce qui nous révèle l'état de grâce. Dieu s'unissait, pour ainsi dire, à sa création, à mesure qu'il l'appelait à l'existence. Il n'a pas voulu la laisser respirer un seul instant dans un état purement naturel. L'acte même de la création était plein de la tendresse jalouse d'une mère. Pour parler d'une manière humaine, il semble que Dieu craignait que sa création ne voulut s'éloigner de lui, et que ses attraits ne fussent trop puissants pour la petitesse des êtres finis qu'elle renferme. Il l'a faite libre ; cependant il l'a environnée de telle façon qu'il était presque impossible qu'elle l'abandonnât. Il lui a donné la liberté ; cependant les caresses dont il l'a comblée, au moment même où il la lui donnait, lui ont à peine laissé la faculté d'en jouir. O majesté de Dieu ! Elle nous apparaît adorable dans le calme si tranquille de l'éternité qui a précédé la création. Mais dans

l'acte de la création, comme elle se montre affectueuse, passionnée, pleine d'une tendresse toute maternelle ! Et comme alors elle est prodigue des inventions et des excès de l'amour !

(*Le Précieux Sang*, pp. 106-107.)

SECOND REGARD SUR ADAM.

Adam, le maître nouvellement créé de cet Éden que Dieu avait planté de sa main, brillait de toute la splendeur des mille dons que son Créateur avait répandus sur lui. L'étincelante armure de sa justice originelle jette un éclat trop vif pour nos faibles yeux. Mais toute cette grandeur venait de Jésus, du Verbe incarné, de l'Agneau immolé avant que les fondements du monde fussent posés. Toute la gloire dont Adam jouit aujourd'hui dans le ciel, il la doit aux mérites de Jésus-Christ. Cela est de foi. Ainsi, chaque degré de grâce, chaque mérite auquel correspond un degré de gloire, découle des mérites du Rédempteur. Ceux mêmes qui enseignent que les mérites d'Adam, dans l'état d'innocence, dérivaient de la seule libéralité de Dieu, et non de Jésus, admettent qu'après sa chute, ils furent vivifiés par la grâce de Jésus-Christ et sont maintenant récompensés en vue des mérites du Sauveur. D'ailleurs, tous les mérites d'Adam dans l'état d'innocence étaient les effets de sa prédestination, qui, comme nous l'avons vu, était postérieure et subordonnée à la prédestination de Jésus, type de tous les prédestinés. Puis, Tertullien, saint Jérôme, saint Augustin, saint Épiphane et saint Bernard nous disent (et cela est admis par les disciples de Vasquez) que l'Incarnation fut révélée à Adam dans l'état d'innocence, de sorte que, semblable aux anges, il possédait la foi avant sa chute et ne la perdit point

quand il eut failli. Hustado lui-même, attaquant l'opinion de Scot touchant l'incarnation, admet que cette révélation faite à Adam dans l'état d'innocence est indubitable, et qu'elle ne lui fit pas voir un rédempteur dans la personne de Notre-Seigneur incarné, parce que le péché d'Adam n'avait pas encore donné une raison d'être à la rédemption. Certes, nous avons bien le droit de refuser au premier Adam toute grâce qui ne découlerait pas des mérites de Celui qui a daigné être appelé le second Adam et qui est le Seigneur descendu des cieux.....

(*Le Saint-Sacrement*, II, pp. 148-149.)

LA TERRE ET L'HOMME APRÈS LE PÉCHÉ.

Le Péché est venu: avec le Péché vinrent ses nombreuses et funestes conséquences. La terre fut engloutie dans un naufrage complet; elle continua sa course, comme d'habitude, sous les rayons du soleil, à travers les espaces. Mais aux yeux de Dieu et dans les destinées de ses habitants, quel changement! Jésus ne pouvait plus venir désormais dans une glorieuse et impassible incarnation. Marie devait mourir, et, quoique exempte de péché, quoique pour elle la rédemption dût être toute spéciale, toute particulière, puisqu'elle ne devait pas la délivrer d'une souillure contractée, mais prévenir seulement en elle l'existence de toute tache, cependant elle devait être rachetée. Oui, elle aussi, la Mère immaculée, la Reine de la création, devait être rachetée par le Précieux Sang. Sans la tendre compassion de Jésus, maintenant que le Péché était venu, les misères de la terre eussent été sans ressources. Dieu l'aurait abandonnée à ses destinées, comme il avait fait pour les Anges : elle n'eût plus été à ses yeux qu'un objet de haine et

d'horreur, comme l'affreux séjour des esprits déchus. Mais il n'en fut pas ainsi. La terre vit s'obscurcir son éclat, mais elle ne le perdit pas tout entier. Elle fut privée de ses plus beaux ornements, mais elle ne parut pas encore semblable aux enfers. Dieu la regarda à travers le Précieux Sang, comme au travers d'une nuée, et c'est sous les rayons de cette gloire obscurcie, comme sous les reflets d'un pâle coucher de soleil, qu'elle demeura jusqu'à la venue de Jésus-Christ. A peine l'homme eut-il péché, que l'influence du Précieux Sang commença à se faire sentir. Il n'y eut dans la conduite de Dieu à son égard rien de cette sévérité déployée à l'égard des Anges. Les reproches même adressés à Adam furent pleins d'une bonté toute paternelle. Les promesses vinrent se mêler au châtiment ; le nom de Marie fut prononcé comme devant descendre d'Ève, et la prophétie qui annonçait Jésus fut donnée à nos premiers parents comme un rayon de lumière destiné à adoucir la tristesse de leur pénitence. Telle apparaissait alors la terre aux regards de Dieu.

Telle elle apparaît encore maintenant, avec cette différence toutefois que la nuée est devenue plus lumineuse depuis que le sacrifice du Calvaire a été offert.....

(*Le Précieux Sang*, pp. 16-17.)

LIVRE QUATRIÈME

L'INCARNATION

LE VERBE.

... Considérons le Verbe éternel. Il est la première parole qui ait jamais été parlée, et il a été parlé par Dieu, et il est égal en toutes choses à celui par lequel il a été parlé. Il a été prononcé de toute éternité, et il n'y avait pas d'espace au dedans duquel il pût être prononcé ; pas de son qui accompagnât l'acte qui le prononçait. Et le Père qui le prononça, ou plutôt qui le prononce à jamais, n'existe pas antérieurement au Verbe, à la Parole qu'il prononce. Sa demeure n'offre aucun aspect ; elle ne possède ni murailles, ni arrangement, ni forme, ni couleur, ni place que l'on puisse aimer d'un amour local. Elle n'est pas dans l'espace réel, ni dans un espace imaginaire, ni au dedans du monde, ni aux extrémités du monde, ni au delà. Elle est dans le sein du Père. Elle est au milieu des flammes de la Divinité que nul endroit ne peut contenir. Là, dans la blanche lumière que l'éclat de sa blancheur rend inaccessible à nos regards, nous apercevons confusément la magnificence d'une Personne divine. C'est le Père. Il n'a pas été engendré. Il n'est pas une Parole que tout le monde puisse prononcer : car il n'y a personne pour la prononcer ; et d'ailleurs nous l'adorons comme « ineffable.» Il n'est pas un Souffle d'amour divin : car avant lui il n'y avait pas de Personnes dont l'amour mutuel pût le produire et lui donner naissance ; d'ailleurs nous l'ado-

rons comme « ne procédant pas. » Le Verbe l'exprime, non pas parce qu'il le prononce, mais parce qu'il est prononcé par lui. Le Saint-Esprit est son souffle enflammé, l'aspiration du Père et du Fils, égal à tous les deux, mais sans procession qui émane de sa glorieuse personnalité. Cette Personne divine, le Père, que nous apercevons confusément, est semblable à une source, à une source d'éclatante lumière de laquelle découlent des eaux incréées. Car cette source n'est pas une source sans eau, et les eaux sont aussi anciennes que la source elle-même. Du Père découle le Fils ; du Père et de son Verbe procède le Saint-Esprit, et tous les trois sont égaux entre eux, coéternels, consubstantiels. Cependant le Père est la première Personne, et pour lui il n'y a ni supériorité ni priorité. Il est la source unique de la Divinité ; et c'est en cela que consiste précisément la gloire de la source, que les deux ruisseaux qui en découlent lui sont absolument égaux en tout. Dans son adorable sublimité, il est l'associé inséparable, (et non envoyé), des deux Personnes divines qui ont reçu une mission et qui s'envoient elles-mêmes. C'est lui, c'est Dieu le Père que nous nous représentons sans figure au milieu de ces flammes que nulle place ne renferme. C'est lui que nous distinguons sans image avec les yeux éclairés de notre foi. C'est lui que nous contemplons sans lumière dans les ténèbres de son éblouissante majesté. C'est lui, avec toute l'étendue de son immensité, que nous renfermons dans les tendresses de notre amour respectueux. C'est lui, dans son ineffable incompréhensibilité, que nous comprenons avec bonheur dans cette connaissance qu'il nous a donnée d'être ses enfants. C'est son sein, abîme d'inépuisable beauté, séjour d'une paix inaltérable, trésor de la béatitude divine, qui est la demeure de l'enfant de Bethléem, et l'unique endroit où il a pris naissance.

La vie dans ce sein paternel n'a pas de commencement. Mais qu'entendons-nous par « ne pas avoir de commencement ? » C'est une pensée que nous ne pouvons pas faire pénétrer dans notre

intelligence, une réalité trop réelle pour être autre chose qu'une simple parole pour des créatures finies comme nous. Il est bon toutefois de nous efforcer d'en atteindre la hauteur et la largeur : car il n'y a pas de repos égal à la fatigue qui résulte des efforts destinés à saisir la pensée de Dieu. C'est dans ce sein qu'est née la Personne divine qui est l'enfant de Bethléem, la Personne qui n'a jamais cessé de naître. Jamais le Père n'a existé sans le Fils. De même qu'il n'y a jamais eu un moment où le Fils n'était pas encore né, de même il ne pourra jamais y en avoir où il cessera de naître. C'est dans l'éternité, et non pas dans le temps, que son inexplicable génération se produit. Il procède du Père par voie de génération. Il procède de l'intelligence du Père. Il est l'intelligence que le Père a de lui-même, où plutôt il est produit par elle. Il est l'expression de toutes les perfections du Père. Il n'est pas seulement la ressemblance du Père, parce qu'il est quelque chose de plus. Il lui est consubstantiel. Cependant il n'est pas identique avec le Père, parce qu'il forme une Personne distincte. Le Père se connaît, et, par cette connaissance de lui-même, le Fils naît parmi les splendeurs de la Sainteté incréée, au milieu des ineffables jubilations de toutes les Perfections divines. Ainsi la génération du Fils n'est pas un mystère accompli et passé. Ce n'est pas un événement produit à une certaine époque bien reculée avant l'existence du temps. Ce qui est éternel doit toujours aller se continuant. Il n'y a que ce qui peut finir qui doit avoir commencé. Nous devrons donc toujours soigneusement nous rappeler à l'esprit que le Fils, égal, coéternel au Père, est continuellement engendré dans le sein de son Père, en ce moment présent aussi bien que de toute éternité. Il n'y a eu aucun instant où il n'ait été engendré, il n'y en a aucun où il ne le soit, et il n'y a aucun endroit parmi toute l'étendue de l'Omniprésence divine où sa génération éternelle ne se continue sans cesse, tout près comme bien loin de nous, en dehors dans les régions de l'espace, comme dans notre intérieur parmi les

silencieux replis de nos âmes. Cependant nulle part le silence n'est interrompu par cette prodigieuse parole du Père. Le Verbe, présent partout, ne produit même pas une vibration dans l'air lorsqu'il s'échappe avec la puissance irrésistible de la Divinité. Le retentissement de sa toute-puissance n'est pas entendu. Sa lumière qui éclaire toutes choses brille à travers le calme de la nuit, et les ténèbres restent silencieuses et paisibles, comme le plumage de l'oiseau plongé dans le sommeil. Oh ! comment pouvons-nous trouver un lieu de repos lorsque nous avons perdu de vue, lorsque nous ne pouvons plus entendre cette parole du Père ? Voyez comme les esprits angéliques, comme les âmes des bienheureux se pressent en foule jour et nuit pour être témoins de cette éternelle Parole, pour se baigner dans sa lumière béatifique et pour être transportées et ravies par sa spirituelle harmonie ? Telle est la véritable naissance de l'enfant de Bethléem, à jamais plus ancien que la colline sur laquelle est bâtie Bethléem, à jamais plus jeune que la fleur du thym sauvage qui a ouvert ce matin son œil rosé sur la vaste pelouse où reposaient les troupeaux, lorsque les Anges chantaient au plus haut des cieux.

Il est impossible d'exprimer la béatitude de la Vie au-dedans de ce sein du Père. Car, en même temps que le Père prononce à jamais son Verbe éternel, lui et le Verbe produisent, à jamais aussi, par voie d'aspiration, le Saint-Esprit, la Flamme incréée de leur amour mutuel et de leur jubilation sans fin, le Saint-Esprit, Personne distincte du Père et du Fils et cependant le Lien qui les unit, égal à tous les deux, coéternel avec eux, le terme de Dieu, la limite de l'illimitable.

Qui peut penser à un pareil Sanctuaire et ne pas trembler d'un excès d'amour ? Qui peut arrêter ses regards sur Lui dans la prière et ne pas trembler d'un excès de crainte, de peur que nous ne venions à en perdre la vision sans fin ? C'était dans ces profondeurs reculées d'une incalculable éternité que demeurait l'enfant de Bethléem, avant qu'il daignât prendre

visiblement possession de la grotte de Bethléem. C'est là que nous devons chercher ces commencements qui n'ont jamais commencé; c'est de là que nous devons dater la généalogie de l'Éternel qui n'a pas d'ancêtres ; c'est à la lumière de ces ténèbres que nous devons examiner Bethléem et Nazareth, l'Égypte et le désert, et que nous devons apprendre les mystères de cette enfance mortelle du Verbe éternel.

Ne pouvons-nous pas voir ce sein du Père dans la profondeur de nos âmes? Cependant il est beau, il est adorable comme jamais pensée humaine, comme jamais intelligence créée ne pourront se le représenter. Les objets créés ne nous offrent aucun terme de comparaison ; ils ne nous fournissent aucune image ; la poésie de la terre n'est qu'une distraction. Les définitions de la foi seulement nous arrêtent dans notre chute. Cependant, d'une certaine manière, nous voyons ce sein du Père au-dedans de nous-mêmes, et nous sommes libres en sa présence comme on l'est en un sanctuaire domestique. Nous savons qu'il est actuellement en nous avec toute son incommensurable capacité de vie divine , et nous osons à peine respirer, et il semble que nous allons tomber et défaillir devant lui dans les délices et le ravissement de notre amour impuissant.

Qnelle sorte de vie menait le Verbe dans le sein du Père ? C'était une vie en l'absence de toute créature. Il n'existait alors aucune créature sinon dans les desseins et dans les décrets de l'intelligence divine et dans les ressources inépuisables de la divine sagesse. De toute éternité Dieu avait eu la résolution de créer, parce que de toute éternité Dieu était Amour, et que l'Amour réclamait un plus vaste espace, (si nous osons ainsi parler de celui qui se suffit infiniment à lui-même), pour déployer la générosité surabondante de sa justice aussi bien que la prodigieuse fertilité de sa sagesse. C'est la justice manifestée dans la création qui rend celle-ci un mystère si puissant d'amour. Le temps est une création bien ancienne, c'est la plus ancienne

de toutes les créations. Nous considérons les myriades de siècles et d'époques du temps comme un vaste océan qui s'étend à perte de vue et qui disparaît dans les brumes de l'horizon, au moment où les anges furent appelés à l'existence avec les éléments de la création matérielle. Cependant, l'époque la plus reculée voit mourir ses flots sur les rivages du temps, à une distance infinie de la vie sans créatures du Verbe dans le sein du Père. Les âges semblaient devoir nous aider pour arriver à l'intelligence de ce qui n'a pas commencé ; mais ils nous ont trompés, et ils ne font que nous embarrasser davantage. Comment ne nous serait-il pas impossible, à nous créatures qui ne vivons que par la matière et qui ne connaissons que par les images, de décrire une vie sans monde, sans les distinctions du temps, sans espace, sans mouvement, sans fixité, sans comparaison, sans parallèle, sans ressemblance, et presque sans ombre pour la représenter. Dans chacun des vastes départements de la création, dans chacune des immenses époques du temps seulement, se trouvent les parties de l'ombre de cette vie divine destinées à nous guider dans notre description. Cependant toute la création est dans l'ombre, comme un village au pied d'une haute montagne ; mais l'ombre de sommet la dépasse de beaucoup et se projette bien au delà de ses limites.

La félicité de cette vie de Dieu était dans son unité ; mais cette unité, bien différente des unités créées, était exempte de l'imperfection de la solitude. C'était la simplicité d'une vie sans bornes dans la pacifique et ravissante association de trois Personnes distinctes. Il n'y avait pas de hiérarchie parmi les Personnes, de sorte que l'imperfection de la supériorité ne s'attachait pas au Père, pas plus que l'infimité de la subordination au Saint-Esprit ou au Fils. La distinction des Personnes ne faisait que rehausser l'unité de la Divinité, parce que les Personnes étaient égales entre elles comme jamais langue humaine ne pourra le dire.

C'était une vie de complaisance infinie. Dieu se reposait en lui-même. C'était en lui-même que son infinité trouvait sa satisfaction. L'immensité de ses perfections s'étendait devant lui, et il les traversait pour ainsi dire avec son intelligence à jamais bénie. Se connaître infini à l'aide de sa connaissance infinie, c'était pour lui être infiniment heureux.

La vie dans le sein du Père était aussi une vie d'amour, mais d'un amour qu'il n'est pas permis à notre intelligence limitée de concevoir. L'amour créé est déjà un véritable monde de délices, et dans l'une ou l'autre de ses nombreuses provinces il est le soleil de la vie. Il peut supporter la pression du temps, et ne pas céder. Il peut survivre à tous les torts. Il est plus puissant que la mort. Il peut changer les ténèbres en lumière. Mais qui pourra jamais se faire une idée de l'amour du Père et du Fils ? Qui pourra voir, dans la profondeur de sa propre intelligence, même parmi ces pensées les plus reculées qui sont trop profondes pour pouvoir être exprimées en paroles, comment cet amour procède de l'un et de l'autre ? C'est la procession d'un feu incréé ; c'est le roulement des vagues d'un océan incréé, qui, en se répandant en dehors du Père et du Fils, demeurent cependant au dedans du sein de la Divinité. C'est une jubilation enfin que personne n'est destiné à entendre...

(*Bethléem*, I, pp. 22-33.)

L'INCARNATION DÉCRÉTÉE DE TOUTE ÉTERNITÉ.

Il a toujours entré dans ses desseins que le Créateur deviendrait, pour ainsi dire, une partie de sa propre création et qu'une Personne incréée prendrait réellement et véritablement une nature créée et naîtrait d'une mère créée. C'est ce

que nous appelons le mystère de l'incarnation. C'est ce qui donne à la création une dignité si relevée. La création ne devait pas être seulement un magnifique objet que Dieu exécuterait comme un habile artiste ; puis, qu'il placerait en dehors de lui et qu'il tiendrait à distance, afin de pouvoir le contempler, l'admirer, l'aimer et exercer envers lui ses miséricordes. Il a toujours été dans son intention d'en faire lui-même partie. De sorte que Jésus et Marie auraient existé, quand même il n'y aurait jamais eu de péché ; seulement Jésus n'aurait pas été crucifié et Marie n'aurait pas souffert les douleurs. Mais la vue du péché aussi a été en Dieu dès le commencement, c'est-à-dire de toute éternité ; et ainsi le Précieux Sang, comme rançon du péché, a été aussi en lui dès le commencement. Il a été une de ses pensées éternelles. Il a été, si nous osions parler de la sorte, une idée qui a ajouté à sa gloire et l'a rendu plus heureux. Oui, ce sang qui doit nous être si cher, ce sang dont la pensée fait notre bonheur, a été une partie de la félicité éternelle de Dieu...

(*Le Précieux Sang*, p. 11.)

COUP-D'ŒIL SUR L'ANCIEN TESTAMENT.

L'Ancien Testament a le mérite particulier de nous présenter la notion du Créateur et de la créature de la manière la plus forte et la plus attrayante. C'est là probablement le secret de l'empire qu'il conserve sur les esprits de ceux qui l'ont lu dans leurs jeunes années et des profonds sentiments religieux qu'il y imprime. Quoiqu'il se compose de plusieurs livres, différents d'époques, de sujets et de styles ; quoique les psaumes, les prophéties et les leçons morales s'y mêlent

à l'histoire et à la biographie, chacun cependant sent qu'il n'a (presque aussi complétement que le Nouveau Testament) qu'un esprit, un ton, une couleur, un but. Soit qu'il nous montre Adam et Ève expiant leur faute en Asie, ou Caïn fugitif à travers la vaste solitude du globe ; ou qu'il nous conduise dans les tentes des patriarches, sous le ciel étoilé de la Mésopotamie, ou sur les bords du Nil, ou dans les vallées désolées et désertes du Sinaï ; qu'il nous promène à travers les jours rudes et chevaleresques des Juges, ou dans les palais de Jérusalem, ou auprès des fleuves de la captivité ; que Débora entonne son cantique sous son palmier, que le roi d'Israël chante sur la harpe, que nous assistions aux actions allégoriques de quelques fameux prophètes ou aux discours des sages de l'Arabie Pétrée, partout nous apprenons ce que c'est qu'être une créature, ce que c'est qu'avoir un Créateur. Nous y découvrons le caractère du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu qui n'était pas comme les dieux des gentils. Nous y voyons, nous y entendons ce qu'il exige de nous, comment il nous traite, les voies (si différentes des voies humaines), de son amour pour nous et de ses manifestations, le mode de ses châtiments, les artifices multipliés de sa charité, le but qu'il assigne à la vie humaine, et comment les hommes doivent se comporter les uns à l'égard des autres, et user de la terre qu'il leur a donnée à cultiver. Nous ne concevons pas pourquoi un récit, qui nous intéresserait à peine si nous le trouvions dans une histoire ordinaire, exerce sur nous une telle fascination dans les pages inspirées, pourquoi des choses communes deviennent sacrées pour nous quand nous les trouvons là, et pourquoi des expressions toutes simples ont un charme qui les fixe assez profondément dans nos âmes pour en faire le germe d'une solide et respectueuse dévotion pendant une longue vie et d'un puissant secours à la mort. Cela vient de ce que Dieu s'y trouve partout : le véritable sentiment d'humilité et de tendresse qui convient à la créature pénètre et maî-

trise nos âmes. La connaissance de Dieu se change presque en familiarité avec lui, et la pensée en devient si intense qu'on croirait le voir. Voyez les Pères du désert et les anciens Saints de l'Église catholique, contemplez ces colosses de sainteté : ils trouvaient leur aliment journalier dans la mystérieuse simplicité des Saintes Écritures. La Bible repose, comme un bouquet de myrrhe, dans le sein de l'Église, élément de sanctification qui n'aurait pas d'égal, si le Sacrement du précieux sang n'existait pas.

(*Le Créateur et la Créature*, pp. 76-78.)

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE LA BIBLE.

Jetons un regard sur le tableau que la Bible nous offre des opérations successives de notre Dieu.

Il plante l'Éden pour les créatures auxquelles il vient de donner l'être et vient lui-même les trouver ; les soirées du jeune monde sont consacrées aux entretiens familiers du Créateur avec ses créatures.

Il éprouve leur amour par le plus facile des commandements et, quand ils l'ont transgressé, la miséricordieuse promesse du Sauveur se fait entendre et domine les accents prodigieusement affaiblis de la colère divine.

Suivent alors des siècles de combats mystérieux comme celui de Jacob luttant avec le Seigneur sans autre témoin qu'un ruisseau murmurant dans les ombres de la nuit.

Ni le péché ne décourage, ni l'opiniâtreté ne lasse la persévérance de cet amour de notre Dieu : il n'épargne jamais les miracles de sa miséricordieuse intervention ; et ses dons ne lui semblent ni trop multipliés, ni trop riches, pourvu que sa créature consente à les recevoir.

Dans les pâturages de la Mésopotamie comme dans les plaines où son peuple façonnait la brique pour les Égyptiens, sous les palmiers du désert comme auprès des vignes d'Engaddi ou sur les rives des fleuves de Babylone, Dieu est toujours le même.

Dieu ne peut se passer de nous, il ne peut supporter la perte de notre amour; il s'attache à nous, il sollicite, et, quand il punit, c'est pour obtenir l'amour, et sa main s'interpose entre lui-même et le pécheur ; il cherche à toucher nos cœurs par ses plaintes pleines de charmes ; il gémit comme un amant repoussé ou un ami soupçonné ; il nous appelle avec une sorte d'humilité qui n'a pas son égale dans l'amour humain.

Quelle idée de Dieu la Bible seule nous laisse-t-elle, et quelle est au fond, cette impression ? C'est que la passion dominante du Créateur est de gagner le cœur de ses créatures. Nous ne concevons pas de monstre plus horrible que le cœur qui se refuse d'aimer Dieu, le Dieu de la Bible, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le père de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le désir de Dieu, la résistance de l'homme, la victoire de Dieu, n'est-ce pas en trois mots toute l'histoire de la Bible ?

(*Le Créateur et la créature.* pp. 129-130.)

L'INCARNATION.

Que de beauté nous révèle le mystère de l'Incarnation ! La plus haute intelligence angélique n'aurait jamais pu le concevoir sans une révélation de la part de Dieu ; et l'Église nous représente les Anges comme sans cesse courbés sur ce mystère et cherchant à le scruter afin de trouver un nouvel aliment

pour leur amour, pour leur sagesse et pour leur adoration dans cet abîme de gloire et de douceur.

L'École théologique de Scot enseigne que la seconde personne de la très-sainte Trinité se serait incarnée lors même qu'Adam n'eut pas péché, et que l'Incarnation était déjà impliquée dans le fait seul de la création. Car, si Dieu a formé des créatures pour les élever jusqu'à lui, il devait s'unir à elles de la manière la plus intime possible ; et maintenant que nous la connaissons, cette manière paraît être l'union hypostatique, c'est-à-dire l'acte par lequel une personne incréée se revêt d'une nature créée. Les mêmes théologiens soutiennent que l'existence de Jésus et de sa mère était décrétée antérieurement à celles de toutes les autres créatures, dont ils sont la cause et le type : car Jésus est le Premier-né des prédestinés et le Modèle des élus. En admettant cette hypothèse, Marie serait naturellement venue au monde par une conception immaculée, laquelle cesserait ainsi d'être pour elle une prérogative particulière. Jésus aurait reçu d'elle une humanité glorieuse et impassible, et *il aurait trouvé ses délices parmi les enfants des hommes.* Le Péché et la chute d'Adam ont donné plus tard à l'Incarnation le caractère d'un grand remède appliqué à un grand mal ; de là l'humanité passible, les mystères des trente-trois années et toutes les touchantes circonstances de notre rédemption.

L'École de saint Thomas soutient, mais non pas d'un consentement unanime, que si Adam n'eut pas péché, Notre-Seigneur ne se serait pas incarné, et que sa venue était simplement un remède, un excès de la miséricorde de Dieu pour empêcher la ruine complète dont la chute d'Adam eût été autrement la cause inévitable. Suarez s'efforce, mais avec un médiocre succès, de fondre les deux opinions en un seul système.

Sans prononcer entre ces deux écoles de théologie, je puis dire que de puissantes raisons militent en faveur de l'opinion

de Scot. Pour ce qui concerne le pardon du péché, Dieu aurait pu nous en absoudre sans avoir recours à l'Incarnation ; et même tout ce qu'il y a de miséricordieux dans le caractère réparateur de ce mystère apparaît d'une manière plus éclatante quand on l'envisage au point de vue de Scot. En effet, il semble que le péché, au lieu d'être un obstacle à un si grand bienfait, ne fasse que rendre plus touchant et plus précieux un don que nous n'avions plus le droit d'espérer. Le mystère de la création devient à la fois plus intelligible et plus merveilleux quand on se place pour le considérer à ce point de vue de l'Incarnation. La disposition des Décrets divins semble plus régulière et plus en harmonie avec ce que Dieu a daigné nous révéler de lui-même ; et la pieuse opinion que la très-sainte Vierge n'a pas été comprise dans le décret du péché originel, opinion devenue aujourd'hui (Dieu en soit béni !) un article nécessaire de la foi catholique et formulée dans le dogme de l'Immaculée Conception, découle du principe de Scot comme un simple corollaire. Mais soit que nous considérions l'Incarnation comme un mystère double, avec l'École de Scot ; soit qu'avec les Thomistes, nous ne voulions y voir qu'un seul mystère, quel vaste champ s'ouvre devant nous pour une simple contemplation ! L'incomparable sagesse des inventions de la Miséricorde divine, l'élévation de la création jusqu'au Créateur, la profondeur où le Fils de Dieu a dû descendre pour revêtir sa majesté de la plus intime des natures raisonnables, la manière dont il a accompli la réunion de deux natures dans une seule personne, les inénarrables merveilles d'un Dieu faible, fatigué, insulté, souffrant et mourant : voilà sans doute des sujets bien dignes d'attirer l'attention des Anges. Et, si ce n'était que la volonté de Dieu est leur volonté, ils seraient tentés de nous porter envie à nous, leurs frères puinés, parce que c'est notre nature humaine et non la leur, si brillante et si élevée, qui est assise pour toujours à la droite du Très-Haut ! (*Le Saint Sacrement*, I, pp. 63-66.)

Il y a trois manières d'envisager l'Incarnation, et quelle que soit celle qu'un homme adopte, elle se reflètera sur tout son système de théologie et nous permettra de deviner le parti qu'il embrassera dans une multitude d'autres questions, qui n'ont en apparence aucun rapport avec celle-là. Je vais exposer ces trois opinions, en m'arrêtant un peu davantage sur celle que je tiens pour la plus conforme à la vérité, mais néanmoins sans entrer dans une controverse, ni tenir compte des objections. En matière de dévotion, il suffit qu'une opinion repose sur une manière de voir librement admise dans les écoles et que l'autorité n'a jamais censurée.

Le premier point de vue est celui où s'est placé Raimond Lulle, et qu'ont adopté après lui plusieurs optimistes modernes. En admettant que l'Incarnation n'est pas, dans un sens absolu, nécessaire à Dieu, ce qu'on ne pourrait dire sans impiété, Raimond Lulle, néanmoins, soutient que, la création du monde étant donnée, il fallait que l'Incarnation la suivit ; en d'autres termes, Dieu ne pouvait pas décréter la création, sans en même temps décréter l'Incarnation, parce qu'il était tenu de décréter la meilleure et la plus parfaite espèce de création, laquelle suppose l'union d'une nature créée avec une personne incréée. Malebranche, dans son système de la nature et de la grâce, se place à un point de vue analogue, par suite de son désir ardent de se débarrasser de ce qu'il appelle les volontés occasionnelles de Dieu, et il déclare que la Création forme, dans un certain sens, un tout indivisible avec le Verbe incarné. En bien des cas, cette hypothèse a quelque chose de séduisant et qui nous tente ; mais elle prête le flanc à des objections qui, sans mériter les expressions outrées dont se sert Fénelon, sont néanmoins fatales à son crédit. Elle doit être regardée comme exprimant simplement l'admiration et le ravissement de l'âme à la vue des liens merveilleux et de la délicieuse harmonie qui existent entre l'Incarnation et la Création. Rien n'est plus aisé en théologie que de confondre la convenance avec la NÉ-

CESSITÉ. Les théologiens ont cessé de suivre saint Anselme, parce qu'il enseigne que l'Incarnation a été nécesairement décrétée quand Dieu a permis que l'homme succombât, et ils ont de même abandonné Richard de Saint-Victor, qui disait que l'Incarnation était NÉCESSAIRE à la réparation de la race humaine.

La seconde manière d'envisager l'Incarnation est celle des Thomistes. Selon eux, non-seulement Notre-Seigneur est venu principalement pour sauver les hommes déchus, ce que personne ne songe à contester ; mais sans le Péché, il ne serait jamais venu. L'Incarnation, comme nons l'avons dit tout à l'heure, était essentiellement un remède, et elle n'aurait jamais eu lieu dans d'autres circonstances, du moins en ce qui concerne les présents décrets de Dieu. Cette opinion semble reposer sur une multitude de textes de l'Écriture, et être en harmonie avec plusieurs expressions employées dans les hymnes et dans les offices de l'Église. Il est évident que l'ordre de la prédestination et plusieurs autres questions touchant la grâce, le péché et la très-sainte Vierge, reçoivent implicitement une solution particulière lorsqu'on envisage l'Incarnation à ce point de vue. Vasquez est, parmi les théologiens modernes, celui qui a défendu le plus chaleureusement cette hypothèse.

La troisième manière de considérer l'Incarnation, celle que nous avons représentée plus haut comme la véritable est celle qui a été adoptée par l'école de Scot, par Suarez et par plusieurs autres théologiens anciens et modernes. Ils enseignent que Notre-Seigneur est descendu des cieux PRINCIPALEMENT pour sauver l'homme déchu, et que, pour remplir cette fin, il est venu dans une chair passible ; mais que, LORS MÊME QU'ADAM N'AURAIT PAS SUCCOMBÉ, IL SERAIT VENU et aurait pris dans le sein de Marie une chair impassible ; qu'il était prédestiné à être la première des créatures avant l'existence du décret qui permit le péché ; que l'Incarnation fit dès

le principe partie de la miséricordieuse intention qui présida à la création, et ne fut point simplement le résultat du péché, lequel n'influa que sur la manière dont le Messie vint sur la terre, mais ne fut pas exclusivement la cause de sa venue. Ceux qui soutiennent cette opinion expliquent les différents passages de l'Écriture, des Pères et du Bréviaire, comme parlant de la venue de Notre-Seigneur dans une chair passible. Il y aurait autant d'exagération que de folie à dire que cette hypothèse n'offre point de difficultés. A vrai dire, au premier abord, elle en présente plus que celle de l'école thomiste; mais les conséquences de cette dernière nous jettent dans des embarras théologiques qui ne se trouvent point dans l'autre. On pourrait ajouter que la définition de l'Immaculée Conception est un argument de plus en faveur de l'opinion de Duns Scot. En effet, ce mystère sublime était en quelque sorte une partie intégrante ou du moins une conséquence naturelle de la théologie des Franciscains, tandis que le système de saint Thomas est obligé de se prêter à des modifications plus ou moins considérables pour laisser une place dans son sein à l'Immaculée Conception ; et c'est ce qu'ont dû faire plusieurs théologiens de l'ordre de Saint-Dominique, qui se sont signalés comme les champions de ce mystère, regardé avec raison comme la plus belle prérogative de la sainte Vierge. Cette observation ne perdrait rien de sa valeur, lors même qu'il serait démontré que saint Thomas a enseigné la doctrine de l'Immaculée Conception.

Ce dernier point de vue embrasse presque tout l'empire de la théologie : il ne sera donc pas inutile de nous former une idée générale des raisons sur lesquelles il repose. Ceux qui s'y placent s'appuient surtout sur la doctrine que Jésus a été décrété avant toutes les créatures, et par conséquent avant que le péché eût été permis. Ainsi nous lisons dans l'Écriture : « Je « suis sortie de la bouche du Très-Haut, je suis née avant « toutes les créatures. » Et saint Paul, parlant de Notre-Sei-

gneur dit aux Colossiens : « Qu'il est l'image du Dieu invisible, « et qu'il est né avant toutes les créatures. C'est par lui que « tout a été créé dans le ciel et sur la terre : les choses visibles « comme les invisibles, les Trônes, les Dominations, les Prin- « cipautés, les Puissances, tout a été créé par lui et pour lui ; « il est avant tout, et toutes choses subsistent par lui. Il est le « chef du corps de l'Église, le principe, le premier-né d'entre « les morts, afin qu'il soit le premier entre tous ; parce qu'il a « plu au Père de mettre en lui la plénitude de toutes choses, « et de réconcilier tout par lui en lui-même. » Il est évident qu'il y a beaucoup de choses dans ce langage qui ne sauraient s'appliquer à la génération éternelle du Verbe. Au VIIIe chapitre des Proverbes nous lisons, selon l'hébreu, traduit par saint Jérôme : « Le Seigneur m'a possédée au commencement « de ses voies. » Ce que les Septante rendent ainsi : « Le Sei- « gneur m'a créée ; » et le passage se termine ainsi : « Alors « j'étais auprès de lui, nourrie par lui ; j'étais tous les jours « ses délices, me jouant sans cesse devant lui, me jouant dans « l'univers ; et mes délices sont d'être avec les enfants des « hommes. » Saint Athanase, saint Basile, saint Cyrille, saint Grégoire de Nazianze et saint Épiphane ont entendu ce passage de l'Incarnation. Tertullien, dans son Livre de la Résurrection de la chair, s'exprime ainsi : « Ce limon (il parle de la « création d'Adam), qui se revêtit alors de l'image du Christ, « lequel devait un jour venir dans la chair, n'était pas seule- « ment l'œuvre de Dieu, c'était aussi un gage qu'il donnait à « l'homme. » Rupert, commentant l'Épître aux Hébreux, dit : « Il faut publier religieusement et entendre avec respect que « Dieu a créé toutes choses à cause de Jésus-Christ qui devait « être couronné d'honneur et de gloire. » S'appuyant sur ces textes et sur une foule d'autorités semblables, les partisans de Scot, avec Suarez et d'autres encore, parmi lesquels nous citerons en particulier les Franciscains et les Jésuites, soutiennent que TOUS LES HOMMES ONT ÉTÉ CRÉÉS EN VUE DE JÉSUS-

CHRIST ET NON JÉSUS-CHRIST EN VUE DES HOMMES, que toute la création a été faite pour lui, et non-seulement décrétée subséquemment à sa prédestination, mais encore uniquement A CAUSE DE LUI.

Cette hypothèse s'appuie encore sur ce que Notre-Seigneur est le Premier-né et le Type des prédestinés. Ainsi saint Paul dit aux Romains : « Ceux qu'il a connus dans sa prescience, « il les a aussi prédestinés POUR ÊTRE CONFORMES A L'IMAGE DE « SON FILS, afin qu'il fût lui-même le premier-né entre plusieurs « frères. » Et il dit encore aux Éphésiens ; « Béni soit Dieu le « Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a comblés en « Jésus-Christ de toutes sortes de bénédictions spirituelles « pour les biens célestes. Il nous a élus en lui AVANT LA « CRÉATION DU MONDE, afin que par la charité nous fussions « saints et sans tache en sa présence, lui, qui nous a prédesti- « nés selon le décret de sa volonté, comme ses enfants adoptifs « par Jésus-Christ..... »

On a essayé aussi d'établir cette manière d'envisager l'Incarnation sur des arguments tirés de la raison et de l'ordre naturel des choses; de l'état de grâce où se trouvait Adam avant sa chute et qui ne lui avait été accordé qu'en vue de Jésus-Christ ; de l'incarnation révélée, selon saint Thomas, à Adam, lequel ne perdit point sa foi en péchant, (sans quoi l'Église eût cessé d'exister à cette époque), et d'autres raisons analogues qu'il serait inutile de discuter ici.

Donc, d'après l'opinion adoptée par l'école de Scot, voici quel serait l'ordre des Décrets divins — il va sans dire que je parle de l'ordre des intentions, car l'ordre des temps n'existe pas pour Dieu : — d'abord Dieu a vu en lui-même le souverain Bien. Puis, il a compris dans sa pensée toutes les créatures. Ensuite, il les a prédestinées à la grâce et à la gloire. En quatrième lieu, il a prévu la chute de l'homme dans Adam. Enfin, il a préordonné la Passion de Jésus-Christ comme le remède de la chute. Ainsi Jésus-Christ dans la chair et tous

les élus avaient été préconçus et destinés à la grâce et à la gloire, AVANT LA PRÉVISION DU PÉCHÉ OU DE LA PASSION.

Les deux opinions des Thomistes et des Scotistes sont librement enseignées dans les écoles, et si j'ai surtout insisté sur la seconde, c'est que pendant tout mon travail je l'ai adoptée comme vraie et que Suarez ne me parait pas avoir réussi dans sa tentative pour les concilier entre elles. D'ailleurs, comme j'ai presque toujours suivi saint Thomas dans les autres questions, il m'a semblé nécessaire de faire remarquer cette exception assez notable à ma règle de conduite ordinaire, d'autant plus que le Saint-Sacrement pourrait être appelé le sujet de saint Thomas, tant l'Église a complètement adopté l'esprit du Docteur angélique dans ces matières. comme étant la meilleure expression du sien et l'a consacré dans ses définitions et dans ses formulaires...

(*Le Saint-Sacrement*, I, pp. 128-136.)

EFFETS DE L'INCARNATION SUR TOUTE LA CRÉATION MATÉRIELLE.

La présence du Verbe éternel fait homme, résidant au sein de sa propre création, y prenant une part et une place, c'était le plus grand bienfait que Dieu pût conférer au monde, parce que le lien hypostatique était le lien le plus étroit qui pût nous rattacher à lui. Le soleil luisait donc sur le Verbe éternel, la lune éclairait le sommet de la montagne où il était en prière, le vent agitait sa chevelure et ses pieds pressaient le sol. Le silence recueillait ses paroles, comme si un charme magique les eût enveloppées, et elles tombaient sur les cœurs altérés des hommes comme une rosée salutaire. Quant la fin du jour était venue et que le sommeil exercait son influence bienfai-

sante sur la nature fatiguée, il osait aussi étendre sa main sur les paupières appesanties du Verbe incarné, et le Verbe s'endormait. Les éléments lui étaient soumis, ou il se soumettait à eux au gré de sa volonté. Il était au monde comme une vision, une harmonie, un son, un objet, un parfum, tels que le monde n'en avait jamais connus ; étant à lui seul une multitude infinie de créations, que dis-je ? infiniment supérieur à toutes les créations possibles. Si le regard du Père éternel s'était reposé avec complaisance sur le monde encore vierge et sortant à peine de ses mains créatrices, s'il avait daigné le trouver beau et bon et le bénir, combien plus beau, plus parfait, plus rempli de bénédictions doit-il avoir trouvé le spectacle que lui offrait un Être tout-puissant et éternel comme lui-même, qui, ayant revêtu une nature créée, accomplissait à chaque heure du jour une foule d'actes humains d'un prix infini, remplis de charmes ineffables, et respirant ce qu'il y a de plus divin dans la grâce ! Dès le premier moment de l'Incarnation, le monde n'est plus le même qu'il était auparavant, et l'unique cause de ce changement, c'est la présence du Verbe fait chair.

(*Le Saint-Sacrement*, I, pp. 152, 153.)

DIEU AURAIT PU SAUVER LE MONDE AUTREMENT QUE PAR L'INCARNATION.

Ce ne fut pas la nécessité qui détermina Dieu à racheter le monde par le Précieux Sang. Il aurait pu le racheter de mille autres manières. Sa puissance ne connaît pas de bornes, et sa sagesse est inépuisable. Il aurait pu concilier le pardon du péché avec la pureté sans tâche de sa sainteté, par une foule d'inventions dont ni nous ni les Anges ne pouvons avoir une

idée. Il est incompréhensible, et il y a en lui des abîmes dont nous ne soupçonnons même pas l'existence. Son pouvoir absolu lui permettait de nous sauver sans Jésus. Tous les moyens qu'il pouvait prendre pour nous racheter doivent nous être chers. Cependant quel moyen de salut pourrait paraître à la fois aussi digne de la grandeur de Dieu et de l'amour des hommes que notre rédemption actuelle par Jésus-Christ ? Même dans ce cas, Notre-Seigneur pouvait se dispenser de répandre son sang. Il n'y avait aucune nécessité pour lui de le verser. Une seule larme, un soupir d'un instant, un regard élevé vers le trône de son père, auraient suffi, si les trois divines Personnes l'avaient ainsi voulu. L'effusion de son sang faisait partie de la liberté de son amour. C'était, d'une manière mystérieuse et réelle, le mode de rédemption le plus digne de son adorable Majesté, et celui qui devait le plus naturellement provoquer l'affection des hommes. Que de fois Dieu a pris ce qui plaisait à nos cœurs comme mesure de ses propres actions !

(*Le Précieux Sang*, pp. 34-35.)

LA JUSTIFICATION.

De même que la grande œuvre de l'Incarnation semble jaillir de la Création et en être comme la couronne et le perfectionnement, ainsi la Justification découle de l'Incarnation, et pend à ses rameaux comme un beau fruit à son arbre divin. La justification d'un pécheur est certainement une des plus belles œuvres de Dieu, et mérite de concentrer sur elle notre contemplation et notre amour. En la considérant simplement comme une transition de l'état du péché à l'état de grâce

sanctifiante, et sans nous arrêter à examiner les dispositions éloignées ou prochaines qu'elles impliquent, elle est pleine de merveilles, et marquée du sceau des opérations de Dieu. Qu'elle soit conférée à l'enfant, qui n'a pas conscience de son origine viciée, au moment précis où il reçoit l'ablution du baptême ; ou au pécheur adulte par la grâce de la contrition, ou même de l'attrition unie à l'efficacité du sacrement de pénitence : c'est l'ouvrage d'un seul instant. Le premier moment de la vie de la grâce est le dernier de l'existence du péché. La transition est aussi prompte que l'éclair. Dieu n'a point recours non plus à l'entremise d'un Ange ou d'un Saint, mais il communique lui-même sa grâce à l'âme de sa créature, et celle-ci est justifiée non seulement par un acte de la volonté du ciel, mais par une effusion ineffable de la nature divine. La Justification est une plus grande œuvre que la Création, et cela pour plusieurs raisons. D'abord, elle suppose l'Incarnation. Ensuite, la Création agit seulement sur le néant, tandis que la Justification s'accomplit sur un objet dont il lui faut vaincre la résistance, c'est-à-dire sur la volonté corrompue de l'homme. « Celui, dit saint Augustin, qui vous a fait sans vous, ne vous justifiera pas sans vous. » La création a pour objet un bien naturel, la justification un bien surnaturel. Pour nous servir encore d'une expression de saint Augustin, « c'est une plus grande chose de justifier un impie que de créer le ciel et la terre. » « Le bien d'une seule grâce, dit saint Thomas, est plus grand que le bien naturel de l'univers entier, » et l'Église, dans une de ses Collectes, nous enseigne que Dieu manifeste surtout sa toute-puissance en épargnant et en faisant preuve de miséricorde.

Prenons un exemple particulier pour rendre ceci plus clair. Un homme sort de chez lui, et parcourt les rues de la ville en état de péché mortel. Le poids de la colère de Dieu et la malédiction du sang de Jésus-Christ oppressent son âme. Il est pour les Anges un objet d'indicible dégoût, si son état est connu

d'eux. Il ne voudrait pour rien au monde que ses péchés fussent divulgués parmi la foule qui l'entoure: car le mépris que lui témoigneraient ceux mêmes qui ont péché comme lui suffirait pour l'anéantir. Il est l'esclave du démon, et il gémit dans une servitude mille fois plus honteuse, plus dégradante, plus dure, plus abjecte que toutes les horreurs qu'on nous raconte de l'esclavage des nègres d'Afrique. Dans son cœur il porte, à son insu peut-être, les commencements de l'enfer, c'est-à-dire les germes de la haine éternelle du Dieu tout-puissant. Caïn, sombre, furieux, incapable de goûter aucun repos, Caïn, maudit et errant sur la face encore inhabitée de la terre, n'était pas plus misérable que lui ; peut-être l'était-il moins [1]. Il rencontre dans la rue un convoi funèbre, ou un prêtre qui porte le viatique à un malade. Cette vue excite en lui mille pensées diverses. La foi se réveille et semble attendre le moment favorable ; une grâce le dispose à une autre grâce. Le voile du péché tombe ; et, à son horrible aspect, le pécheur détourne son front rouge de honte, tandis qu'au fond du cœur il déteste amèrement la faute qui l'humilie. L'œil de son âme se fixe sur le Rédempteur crucifié. La crainte à ouvert la voie à l'espérance ; l'espérance lui a donné le courage de former une résolution ; la foi lui dit que cette résolution sera agréée, et il aime. Comment pourrait-il ne pas aimer Celui qui se contente d'une si faible offrande? Il sent une certaine pression sur son âme; c'est à peine la douleur d'une piqûre d'abeille, si c'est une douleur. Et cependant c'est la pression que le Créateur tout-puissant, immense, saint et incompréhensible, exerce sur son âme. La main invisible ne s'est abaissée sur lui qu'un instant. Il n'a pas fait dix pas que tout est accompli. Il est contrit. L'enfer est vaincu. Tous les Anges du ciel se livrent à l'allégresse. Son âme est resplendissante de beauté. Dieu la contemple avec amour et avec

[1] Saint Chrysostôme pense que Caïn se repentit et reçut son pardon. (*N. de l'Auteur*).

un ineffable désir. Que la mort le touche seulement de sa froide haleine, et une éternité de gloire, le vaste et spacieux empire de la vision béatifique, s'ouvrira pour le recevoir. Il ne demeure pas non plus dans l'état où il se trouvait lorsque les chaînes du péché sont tombées de ses mains; mais il semble que, de quelque endroit secret de la création, une brillante multitude de mérites acquis durant des années de grâce et qui s'étaient éloignés de lui quand il avait failli, reviennent à lui. Et le voilà revêtu d'une robe nuptiale de beauté spirituelle dont la magnificence éclatante éblouirait un œil de chair et en présence de laquelle toutes les pompes de la terres ne sont que des ombres pâles et livides. Et pourtant cette œuvre si belle, si admirable, si complétement digne des perfections divines, ne s'accomplit pas une fois seulement, ou à de rares intervalles ou pour faire époque dans l'histoire du monde : elle s'accomplit en des milliers de confessionaux, aujourd'hui et à cette heure même, dans les églises, dans les hôpitaux, dans les prisons, à bord des vaisseaux, sur les échafauds, dans les rues et dans les champs où s'exerce le labeur de chaque jour, tout près du faucheur, du moissonneur, du jardinier et du vigneron qui ne songent pas que Dieu est à leurs côtés, s'occupant si activement d'un si merveilleux ouvrage. En effet, convertir un enfant de Satan en un fils de Dieu, est une œuvre si formidable que saint Pierre Chrysologue dit que les Anges en sont frappés d'étonnement, que le ciel l'admire en suspens, que la terre en tremble, que la chair succombe à l'émotion, que l'oreille ne peut la recueillir, que l'esprit ne saurait la concevoir, que la création est trop faible pour en supporter la grandeur, trop dénuée d'intelligence pour l'apprécier à sa juste valeur et trop timide pour y croire, tant elle est grande !

(*Le Saint-Sacrement.* I, pp. 67-69.)

LES CLOCHES DE L'INCARNATION DANS L'ANTIQUE ANGLETERRE.

Il fut un temps, dans les siècles de foi, où le pays ne serait pas demeuré silencieux, comme il l'est maintenant en ce jour, la veille du vingt-cinq mars. La suave et religieuse harmonie de cloches sans nombre annoncerait les vêpres de la glorieuse fête de l'Incarnation. De l'Orient, du centre de la foi, de Rome, la grande nouvelle viendrait vers le déclin du jour. De cités en cités, de villages en villages, elle descendrait les pentes des Alpes, traverserait les flots azurés des mers, et elle passerait par-dessus les forêts encore dépouillées de leurs feuilles et les monceaux de neige encore gelés sur les montagnes incultes de la France. Les vagues glacées se couronneraient d'une brillante écume au moment où le carillon joyeux traverserait l'étroit canal qui nous sépare. Et si c'était au temps de Pâques, elle doublerait pour les hommes les joies de la résurrection ; et si c'était dans la sainte quarantaine, elle serait un véritable avant-goût des solennités pascales.

A un instant donné, la première cloche d'Angleterre n'aurait pas encore retenti, et puis Calais aurait annoncé la nouvelle à Douvres, et l'église et les chapelles n'auraient pas tardé à la communiquer joyeusement à l'antique métropole saxonne de Cantorbéry. De là, semblable à une tempête d'harmonie, la nouvelle de ce décret éternel du Dieu dont émane toute la création, se serait répandue sur la surface de l'île chrétienne. Les saints « dans leurs lits » se réjouiraient de l'entendre : Augustin, Wilfrid et Thomas à Cantorbéry; Édouard à Westminster ; notre chevaleresque premier martyr, toujours sous les armes, parmi les prés fleuris, dans sa grande abbaye de Saint-Alban ; Osmond à Salisbury, Thomas à Hertford, Richard le Merveilleux à Chichester, Jean

à Beverley ; tout un chœur de Saints, avec le doux saint William à York, et plus loin le glorieux saint Cuthbert, reposant en paix dans la pompe pontificale sous les fortifications de son abbaye, qui est assise sur les sept collines de Durham.

Avec la fraîche brise du soir, le vaste concert des joyeuses tours se répandrait sur les forêts du comté de Kent, parmi leurs chênes que la mousse couronne et sur lesquels s'agite l'antique gui des druides. Les humbles et basses églises de Sussex le porteraient, lorsque le jour approcherait de sa fin, à Salisbury, à Exeter et au comté de Cornouailles, fier de son titre de vassal de saint Michel. Avec la rapidité de l'éclair, il remonterait la Tamise jusqu'aux nombreuses églises de Londres, dont les clochers, aussi serrés que les mâts des vaisseaux qui remplissent ses ports, s'animeraient de l'harmonie triomphante de leurs carillons aériens, auxquels viendrait se mêler la voix grave et solennelle de la grande cloche nationale dans la tour de l'antique cathédrale de Saint-Paul. Maint temple majestueux dans les comtés de Suffolk et de Norfolk prolongeraient leurs accents jusqu'à ce que, quittant les bords de la mer, ils pénètreraient dans les régions intérieures émaillées de monastères et fières de leurs églises paroissiales, qui seraient ailleurs de magnifiques cathédrales. Cependant ils continueraient à remonter la Tamise par Windsor, l'abbaye de Reading et les tours grisâtres d'Abingdon ; Oxford, avec ses cent cloches, les ferait entendre par-dessus les plaines et les marais à Gloucester, à Worcester, et même jusqu'à Warwick et Shrewsbury ; tandis qu'au midi leurs sons se mêleraient avec les accords venus directement de Cantorbéry, à travers le fertile comté de Somerset, dont les églises portent le sceau des Tudors, au pied de l'antique enceinte légendaire de Glastenbury et sur les quais de Bristol, dont les marchands princiers ont abjuré le commerce des esclaves à la voix de saint Wulstan. Au centre du grand marais, à l'endroit où les rayons de la lune traversant le brouillard semblent transformer en un pays féerique les

saules et les plantes aquatiques, les étangs et leurs humides bords, les digues et les routes blanches et droites qu'elles supportent, les cloches du royal sanctuaire d'Ely s'agiteraient joyeusement et se feraient entendre tantôt de près, tantôt de loin, selon que le brouillard nocturne s'abaisserait plus ou moins épais, trompant ainsi l'oreille du voyageur. Des centaines d'abbayes, revêtues de lierre et de mousse dans ces humides régions, se joindraient à leurs accents, tandis que la grande église de Sainte-Marie donnerait le branle aux carillons argentins de l'antique et vénérable Cambridge, reposant doucement au milieu de ses jardins sur les bords de sa gracieuse rivière. Lincoln, du sommet de son capitole, ferait tressaillir, sous le retentissement de ses cloches, la mousse tremblante et les eaux dormantes des marais qui l'environnent. L'Yorkshire, ce beau royaume des Cisterciens, répandrait ces vagues harmonieuses par-dessus les deux Tées jusqu'à Durham et Northumberland ; au nord, elles s'étendraient le long des rivages chers aux moines de la froide mer du Nord, et à l'ouest, laissant les montagnes couvertes de bruyères et longeant les tristes rivières septentrionales, elles pénètreraient dans le Lancashire, dans le Westmoreland et dans le Cumberland. Et du bord des lacs azurés, des marais mélancoliques, des rochers que fréquentent les corbeaux, et des retraites profondes où le daim a établi sa demeure, l'écho des montagnes répondrait aux cloches de Carlisle, de Saint-Bees et de Furness.

Avant que la lune blanche et froide de mars eût fait disparaître les dernières lueurs du crépuscule, l'île, qui semblait immobile sur ses ancres de granit enfoncées au plus profond de l'Océan, aurait comme tressailli sous les vibrations sonores qui l'auraient agitée, et elle aurait entendu les dernières notes qui auraient été se perdre à l'ombre des monts Cheviots, dans les cavernes du gigantesque Snowdon et sur les lacs solitaires du pays de saint David, ou qui auraient été mourir au loin

sur la mer pour réjouir le marinier au moment où il approchait des bords de l'île des Saints.

Partout les vibrations des cloches retentissaient dans le cœur des hommes. Partout le foyer domestique paraissait plus heureux. Partout, au sommet des collines comme au fond des vallées, dans les rues de la ville comme sur les bords des marais, dans les chapelles rustiques à l'ombre des forêts séculaires comme dans les grandes cathédrales, le Précieux Sang était répandu sur des âmes pénitentes, les flammes de la foi étaient ardentes dans les cœurs, et de ferventes prières montaient vers le ciel ; et les anges, depuis les contrées où l'Arun et l'Adur versent leurs eaux dans la mer au midi, jusqu'aux rives escarpées entre lesquelles mugit la Tweed, et jusqu'aux sables sur lesquels viennent se briser les vagues écumantes du Solway au nord, n'entendaient sortir de l'âme de toute une nation, des chœurs d'églises sans nombre et de milliers de beffrois retentissants qu'un seul Magnificat redit et prolongé au loin.

Tout cela est changé maintenant. Laissons-le passer. Toutefois que ce ne soit pas sans regret.

C'est la fête de l'Incarnation. Dieu est immuable. Notre félicité doit être en lui.

(*Bethléem*, 1re édition, I, pp, 80-85).

LIVRE CINQUIÈME

LA SAINTE VIERGE ET SAINT JOSEPH

PREMIER CHANT A LA VIERGE

Marie, c'est Marie qui nous a apporté Jésus.

Jetons un regard en arrière sur notre vie passée. Quand sommes-nous arrivés à concevoir pour Jésus l'amour ardent et enthousiaste qui nous anime aujourd'hui ? quand cette piété a-t-elle pris naissance en nous ? dans quels lieux, dans quelles circonstances ? et quels souvenirs s'associent à sa pensée ?

O ma Mère ! ô ma Mère ! je vois comme des fils d'or qui sillonnent çà et là la trame de ma vie passée. Ils apparaissent partout ; il n'est pas un coin du tissu, pas un pli où je n'en voie briller. Ici le divin patron est effacé, là il est obscurci, et les fils d'or eux-mêmes sont ternis, mais ils ne sont pas rompus. Ils rattachent une partie à une autre et donnent de l'unité au tout.

Et lorsque je viens à montrer la trame entière à la lumière du jour, — peut-être ne vois-je pas clairement, car j'ai eu à verser des pleurs si amers sur ce triste passé, — mais il me semble que, depuis mon berceau entouré de la sombre atmosphère de l'hérésie jusqu'à l'âge mûr, les fils d'or reproduisent toujours en s'entrelaçant le doux nom de Jésus. Et de quelque manière que je regarde, de quelque côté que je tourne le tissu, je lis Jésus, Jésus, toujours Jésus, rien que Jésus. Et à qui le dois-je, si ce n'est à vous ?

Je n'ai jamais fait une communion sans vous en être redevable, ô tendre mère. Le tabernacle, le ciboire, l'ostensoir, tout est votre œuvre. La bonté même de ce mystère consiste en ce que c'est votre Jésus, et nul autre, que la Consécration reproduit ; oui, le corps même qui a été formé de votre sang, et non point un corps nouveau.

Et lorsque je viens à vous, aux jours de vos solennités, pour vous voir, pour admirer votre beauté, pour louer vos grâces, pour glorifier Dieu de tous les dons dont il vous a comblée, pour m'agenouiller devant vous et répandre à vos pieds tout mon cœur dans une prière, (car vous êtes toute-puissante dans votre intercession), vous avez avec vous Jésus et vous me le faites sentir lors même que sa pensée n'était pas présente à mon esprit : car dans mon cœur je ne cesse jamais de l'aimer.....

(*Le Saint-Sacrement.* I, pp. 165-166.)

LA BEAUTÉ DE MARIE.

Dieu a choisi le corps dans lequel il devait être incarné. La chair si pure et le sang si précieux qui devaient être unis à une personne divine, et puis demeurer à jamais dans une adorable union avec elle, étaient des objets dignes de son choix éternel. Il a choisi un corps qui fût capable de supporter les flots de gloire qu'il voulait verser en lui. Il a choisi un corps qui pût en quelque sorte aider les opérations de cette belle âme plutôt que les empêcher. Il a choisi un corps dont le magnifique tissu pouvait plus tard lui offrir un instrument de souffrance comme jamais il n'en a existé un autre parmi les

immenses ressources de la vie créée. Il a dessiné lui-même ses traits humains futurs. C'était pour lui de toute éternité une joie de lire ce qu'il y avait de profondément aimable dans la variété de leur expression. Ce regard éclatant de pureté était une éloquence qui n'était pas sans signification pour lui dans cette profonde vie de l'éternité. Les accents de la voix de Marie étaient, même alors, une harmonie perpétuelle et silencieuse pour ses oreilles. SA RESSEMBLANCE AVEC SA MÈRE ÉTAIT UNE DE SES JOIES ÉTERNELLES. Ainsi, de toute éternité, l'Artiste céleste dessinait, peignait, sur l'obscurité de l'abîme incréé, cette chaste beauté de formes et de traits qui devait ravir les anges et les hommes dans les transports d'un amour immense et invariable. Ne trouvait-il pas lui-même ses délices dans son œuvre ?

(*Bethléem*, 1re édition, I, pp. 56-57).

Si nous désirions de voir prononcer une sentence de bannissement pour tout ce qui n'est que sentiment ou sensibilité dans la religion, ce serait assurément en ce qui concerne la sainte vierge Marie. Marie est une grande réalité de Dieu, et le sentiment tend à nous dérober la Réalité des choses, parce qu'il change la substance en imagination, la solidité en élégance, et qu'il pare si bien l'extérieur que nous venons à douter s'il existe réellement un intérieur...

(*Le Pied de la Croix*, p. 21.)

Nous n'avons pas besoin de parler de la beauté vraiment artistique et idéale des douleurs de Marie. C'est là le caractère essentiel de toutes les œuvres divines. La Compassion forme une partie de la grande épopée de la création. Le caractère pathétique et les tristesses de cette Compassion ne doivent pas être séparés des terreurs sublimes et sacrées de la Passion du Verbe incarné.

(*Le Pied de la Croix*, p. 21.)

L'IMMACULÉE CONCEPTION.

L'Immaculée Conception était un événement bien autrement important que toute la cosmogonie antique du monde matériel. Lorsque l'âme et le corps de Marie jaillirent du néant à la parole de Dieu, au même instant les Personnes divines entrèrent dans leur créature choisie, et leur premier contact produisit la grâce de la Conception Immaculée qui devait être leur présent de bienvenue. Fille, Mère, Épouse, Marie reçut de la sainte Trinité, dans cette grâce unique ou dans cette source de grâces, un seul et même gage qui répondait à la grandeur de sa prédestination, à ses rapports avec les trois Personnes divines et à la dignité dont elle devait jouir dans le système de la création.....

(*Bethléem*, I, p. 94.)

Le sang de Marie a été la matière dont le Saint-Esprit, la troisième Personne de la très-sainte Trinité, le grand ouvrier

de la beauté de cette enfant, qui doit un jour être la Mère de de l'humanité du Sauveur, a formé le sang de Jésus. Ici nous pouvons voir combien la doctrine de l'Immaculée Conception était nécessaire à la satisfaction et au bonheur de notre dévotion. QUI POURRAIT SUPPORTER LA PENSÉE QUE LA MATIÈRE DU PRÉCIEUX SANG A JAMAIS ÉTÉ SOUILLÉE DE LA TACHE DU PÉCHÉ, qu'elle a fait partie pendant quelque temps du royaume du Démon, et que ce qui devait fournir le prix libre et gratuit de notre rédemption a été soumis à l'esclavage du cruel ennemi de Dieu? N'est-ce pas pour nous la cause d'une joie ineffable de penser que l'Église nous a imposé, comme article de foi, cette douce vérité que les instincts de notre dévotion avaient déjà depuis si longtemps mise au nombre de nos croyances?

(*Le Précieux Sang*, p. 37.)

Arrêtons-nous encore un moment sur l'Immaculée Conception, et des hauteurs où repose ce mystère voyons quelle étendue s'ouvre devant nous.

J'ai comparé ce mystère a une source d'eau vive, et j'ai dit que ces eaux deviendraient un jour le précieux Sang : j'aurais pu dire qu'elles apporteraient un jour le corps et le sang de Jésus-Christ sur les autels de l'Église. J'ai appelé le mystère de la Conception Immaculée la Source originelle d'où jaillit pour la première fois sur la terre la lumière des Décrets éternels de l'amour du Dieu qui nous racheta. Suivez, suivez, à mesure qu'il se déroule, le fleuve de la grâce. Depuis la montagne de l'Immaculée Conception, il poursuit son cours pendant neuf longs mois au milieu de faveurs incomparables et de merveilles qu'on ne peut dire. Il reparaît une fois encore à la lumière lorsque les yeux des hommes sont admis à se rassasier

Dieu. Il a baigné de ses flots les marches du temple le jour de la Présentation, l'union de Marie avec Joseph à la maison de Nazareth, et déjà il coule depuis quinze ans. Mais reportons encore une fois nos regards vers la Source. C'est une fontaine de sang dans le cœur immaculée de Marie, et hélas ! elle s'écoule inaperçue. Regardez encore. C'est une autre fontaine de sang, dans le cœur sacré de Jésus, autour de laquelle se groupent tous les mystères de la sainte Enfance, de l'adolescence à Nazareth, des trois années du ministère évangélique et de sa salutaire Passion. Quel spectacle nous offrent ces trente-trois années ! Reportez, reportez encore une fois vos regards vers la Source. Ses eaux se répandent sur la poussière du jardin des Olives, sur les pierres des rues de Sion, sur les lanières du fouet, sur la couronne d'épines, sur les vêtements qui en furent inondés, sur le Calvaire, sur les mains de Marie et sur l'arbre de la croix qui en demeure imprégné. Les Anges ont recueilli cette eau sacrée, l'ont adorée et lui ont rendu le culte divin qui lui était dû.

Et maintenant, regardez : voici une autre source. Elle se trouve dans le sacré Cœur de Jésus ressuscité. Il la porte en secret sur la terre durant quarante jours. Elle remonte avec lui dans le ciel. Et maintenant elle est adorée dans sa divine beauté sur une montagne plus élevée que l'Immaculée Conception, à la droite de son Père. Elle s'est élevée au-dessus de son niveau. Elle poursuit majestueusement son cours, à travers des siècles de grâce, dont les courants semblent s'élargir et grossir à toutes les époques. Et, là, cher lecteur, se trouvent enfin les grâces, les préparations à la grâce, les fruits de la grâce qui nous concernent vous et moi, ainsi que notre retour à Dieu.

Et ce panorama, qui s'est ouvert avec l'Immaculée Conception, se ferme sur l'Eucharistie.

(*Le Saint Sacrement*, I, pp. 182-184).

LA NATIVITÉ DE MARIE.

La terre n'avait point encore vu se lever sur elle un jour aussi beau, aussi joyeux que celui où Marie, l'enfant qui était la joie du monde entier; où Marie, la fleur de la création visible de Dieu, la perfection de sa cour invisible, la souveraine de ses anges qui jusqu'alors n'avaient point de reine; où Marie fut donnée à la terre comme un beau fruit en toute sa maturité. Et ce fut dans la mémorable journée du 8 septembre.

Il n'est peut-être point dans tout le cours de l'année de fête aussi joyeuse, aussi brillante à certains égards, que celle de la Nativité de Marie. Cette fête arrive au cœur de la moisson, comme si la Vierge était (ce qu'elle est en effet) le plus riche trésor de la terre ravie de sa présence. Et elle était venue pour être la véritable fête de la moisson, sur cette terre qui ne connaissait plus de fêtes...

(*Le Saint Sacrement*, I, pp. 179-180.)

L'ANNONCIATION DANS SES RAPPORTS AVEC LE SACREMENT DE L'AUTEL.

Un grand nombre de personnes pieuses ont une dévotion spéciale au mystère de l'Annonciation et méditent sur ses caractères célestes, sur la prière nocturne de Marie, la visite et la Salutation angélique et les autres circonstances analogues. D'autres se sont arrêtés de préférence aux diverses perfection-qui se révélèrent à cette occasion dans la sainte Vierge, et par

dessus tout à son calme sublime. Ils ont cherché à comprendre la force de cette humilité qui, dans un pareil moment, ne fut ni ébranlée ni troublée, et combien était parfaite la conformité à la volonté de Dieu de celle qui demeura tranquille et calme sous l'effet d'un mystère aussi ineffable. D'autres l'ont considéré comme le point de départ du rosaire, et se sont arrêtés de préférence sur le fait même de l'Incarnation qui les remplissait d'étonnement... Il n'y a qu'un instant, le sang vierge de Marie n'appartenait encore qu'à elle seule. La jeune fille immaculée n'avait point encore été revêtue de la prérogative unique d'être à la fois vierge et mère. Mais un moment a suffi pour tout changer ; du plus pur sang de Marie le Saint-Esprit a formé de sa main le corps sacré de Jésus, corps parfait dans chacun de ses membres, dont toutes les proportions étaient pleines de symétrie, admirablement adaptées aux souffrances les plus aiguës et les plus intenses, et revêtues en même temps de la beauté la plus exquise. Il n'y a qu'un instant l'immense empire du néant s'étendait aux pieds de la puissance muette de Dieu, et pas un mot n'était encore tombé de la bouche du Très-Haut sur ces sombres et vastes abîmes. Les régions sans limites de toutes les créatures possibles étaient là ouvertes dans leur immensité ; mais nulle main n'était venue remuer leurs obscures profondeurs. Et soudain, plus brillante que la lumière du ciel, plus magnifique que la splendeur spirituelle et intellectuelle de tous les anges réunis, plus majestueuse que toutes les pompes et les mystères du reste de la création, l'âme humaine de Jésus jaillit du néant.

Il n'y a qu'un instant, le Verbe éternel existait, engendré par le Père de toute éternité, et du Père et de lui le Saint-Esprit procédait par une opération éternelle et ineffable. Toutes les natures créées étaient complétement séparées et distinctes de lui ; il n'en avait encore revêtu aucune, et il n'avait point condescendu, s'il est permis de s'exprimer ainsi, à devenir une partie de sa propre création. Et maintenant,

dans un seul et même instant, avec une rapidité telle que l'imagination seule peut supposer le court espace de temps qui s'écoula entre les deux actes ; non par suite d'une succession quelconque, (fût-elle aussi rapide, aussi subtile, aussi prompte que l'éclair), mais au moment même où le Saint-Esprit eut formé le corps de Jésus du sang de Marie ; à ce moment même son âme jaillit du néant pour venir animer ce corps merveilleux, à ce moment même la personne du Verbe éternel était devenue une seule personne avec deux natures, et la bienheureuse Vierge était plus incomparablement vierge qu'auparavant, et de plus elle était mère, oui, mère du Dieu qui existe de toute éternité.

Or, durant cette nuit mémorable du 25 mars, le silence profond qui règne à l'heure de minuit remplissait l'humble demeure de Nazareth ; les étoiles, témoins insensibles de ce prodige, continuaient paisiblement leur cours en scintillant dans le ciel ; le lis avait fermé sa corolle et dormait dans son vase ; seulement, et de loin en loin, le cri plaintif des chiens des pasteurs de Nazareth troublait la tranquillité de la nuit, pendant que cet auguste mystère s'accomplissait. Le lendemain se leva sur la terre, frais et brillant comme une matinée de printemps : le Rédempteur depuis si longtemps attendu était enfin venu, et, excepté sa sainte Mère, nul ne le savait.

Transportons cette même scène sur un autre théâtre, sur l'autel catholique, au moment où se consomment les mystères eucharistiques. Il y règne comme à Nazareth un profond silence. Ce que le prêtre tient en ce moment entre ses mains, ce n'est que du pain, et la coupe ne contient encore que le fruit de la vigne. La simple substance du pain est là avec les accidents qui y sont inhérents. Du pain, du vin, rien de plus ; ce serait la plus grossière des idolâtries que de rendre un culte à ces objets insensibles. Le corps de Notre-Seigneur est encore à la droite du Père, recevant dans la splendeur de sa ravissante magnificence les adorations des hiérarchies célestes proster-

nées devant lui. Encore un moment, et tout est changé. Ce qui était du pain il n'y a qu'un instant, est maintenant Dieu. Un mot a été prononcé à voix basse par un homme créé, et voilà que cet homme tombe à genoux, car il tient entre ses mains son Créateur, produit sous les espèces par la vertu de la parole qu'il a articulée.

Sur l'ordre d'un mortel tremblant et épouvanté, la Toute-Puissance a accompli une suite de miracles dont chacun est plus admirable que la création d'un monde tiré du néant, non point avec la rapidité avec laquelle une main exercée parcourt le clavier d'un instrument, mais avec une célérité infiniment plus grande, parce qu'elle n'admet point de succession C'est dans un seul et même instant que cette série de miracles a été accomplie et consommée. Il est là, ce corps que le Saint-Esprit forma du sang de Marie ; elle est là, cette âme qui, dans la splendeur de sa beauté, jaillit de l'abîme du néant; elle est là, enfin, cette même personne du Verbe éternel qui revêtit ce corps et cette âme dans le sein de Marie. Seulement, il existe cette merveilleuse différence entre la maison de Nazareth et l'autel, qu'ici, plusieurs fois par jour, et sur des milliers d'autres autels, depuis ces contrées septentrionales que blanchit un éternel hiver, jusqu'aux lieux où le feuillage luxuriant des arbres des tropiques se baigne dans les eaux tièdes de la mer, cet étonnant mystère s'accomplit simultanément en mille endroits à la fois, et non par l'intermédiaire d'une Mère Immaculée, mais par le ministère de prêtres faibles et pécheurs. De plus, le corps de Jésus-Christ reçoit ici un nouveau mode d'existence qui n'exige aucune extension locale.

Et cependant rien ne change alentour : le soleil dore les vitraux de l'église du même éclat, les cierges brûlent sur l'autel, et les fleurs répandent les mêmes parfums dans le sanctuaire, tandis que l'auguste mystère s'accomplit. Mais si la nature inanimée ne donne rien à soupçonner, si les sens sont déçus et ne peuvent pénétrer au delà des voiles

sacramentels, le miracle dont ils ne sauraient attester l'existence continue. Cependant, le mystère n'est point un secret. Ces genoux fléchis, ces têtes inclinées, ces poitrines frappées, ces faces voilées, ce silence soudain, proclament qu'il n'y a point même d'enfant dans l'Église catholique qui ne connaisse, ne chérisse, ne vénère et n'adore, du plus profond de son cœur, ce mystère du plus transcendant amour. Voilà comment le miracle de la Consécration contient, entre autres prodiges étonnants, la précieuse merveille de l'Incarnation.

(*Le Saint Sacrement*, I, pp. 157-161)

LA NATURE ET LE SURNATUREL EN MARIE.

...Telle était la vie d'attente de Marie, telle était sa vie avant la naissance de Jésus. C'était une vie des plus hautes perfections spirituelles, occupée de mystères divins, et jouissant par avance de la félicité du ciel. C'était une vie qui l'élevait à chaque instant à une plus grande hauteur de merveilleuse sainteté. C'était une vie de grandeur céleste, absorbée en Dieu, et qui puisait ses eaux aux sources les plus profondes des choses éternelles. C'était une vie sans précédent, une vie inimitable, une vie à laquelle la pensée silencieuse peut seulement rendre une certaine sorte de justice, et encore d'une manière bien incomplète. Cependant et avec cela, c'était une vie d'une beauté toute naturelle, une vie tout à fait humaine. Il semblerait que la grâce fût devenue la nature plutôt que de l'avoir remplacée. Il semblerait que c'était l'élément terrestre qui tenait ensemble toute cette vie et qui lui donnait l'unité dont elle jouissait. C'était une vie de femme aussi bien qu'une

sainte vie... C'était la possibilité d'une belle nature réalisée par celui qui est tout à la fois l'auteur de la nature et de la grâce. C'était la canonisation de l'amour d'une mère, à la lumière de laquelle nous voyons pour un moment cette profonde tendresse en Dieu, dont procède l'amour maternel, et dont ce même amour nous fait comprendre les pures délices. Ainsi la vie dont Marie vivait pendant que le Verbe était dans son sein était une vie complétement humaine, une vie créée, et aussi distinctement une vie créée que la vie du Père avec le Fils éternel dans son sein était une vie incréée. Il arrive souvent, par rapport à Marie, que lorsqu'elle est élevée de manière à exciter au plus haut point notre admiration, c'est alors qu'elle apparait le plus comme une créature humaine. C'est ce qui avait lieu actuellement ; c'est ce qui eut lieu, à la fin des douze années, dans le temple de Jérusalem ; c'est ce qui eut lieu à l'ombre de la croix, lorsqu'elle reçut le corps sans vie sur ses genoux. Sa royale nature de femme ajoutait une nouvelle grâce aux grâces mêmes qui la paraient, et c'était à la lumière terrestre qui environnait son front, que les joyaux de sa couronne céleste brillaient de l'éclat le plus doux, et même le plus divin. Celui qui a quitté les cieux pour prendre une nature terrestre, a relevé, par l'excès de sa gloire, la beauté de sa mère terrestre; mais il ne l'a pas fait disparaître. Marie n'est pas une chose, une splendeur, une merveille, un trophée; elle est une personne vivante, et c'est sa nature comme femme qui couronne son ineffable maternité. Dieu ne l'a pas noyée dans sa magnificence. Ses dons l'ont fait plutôt paraître plus distinctement, et ils ont fait ressortir avec plus de relief la beauté de sa nature sans tache.

(*Béthléem*, I, pp. 150-152.)

SAINT JOSEPH.

Il y a des fleurs qui laissent échapper leur parfum à l'ombre, et dont l'odeur devient plus douce à mesure que le soleil monte plus haut dans les cieux. Elles sont cachées sous la couche épaisse d'un gazon frais et verdoyant, sous les ombrages d'arbres robustes et majestueux. Et cependant, lorsque l'air échauffé de midi a attiédi la fraîcheur de la forêt, elles exhalent doucement leur suave encens et, à travers le feuillage, elles en remplissent au loin l'atmosphère. Leur parfum donne un caractère de poésie à la scène rustique, et c'est lui qui, plus tard, en rappellera l'image à notre souvenir. Telle est la douce odeur de saint Joseph dans l'Église : elle se répand autour de nous sans que nous nous en apercevions ; sans cesse elle se fortifie. Elle remplit particulièrement les ombrages de Nazareth, Bethléem et l'Égypte, mais elle ne parvient pas jusques aux hauteurs stériles et dénudées du Calvaire. Saint Joseph est le gazon odoriférant qui croît à l'ombre de tous les mystères de la sainte Enfance. Lorsque nous agitons ces mystères, nous déterminons ses fleurs à exhaler leur parfum, et quoique nous paraissions le remarquer peu, (parce que la Mère et l'Enfant sont si beaux et attirent si doucement nos regards), cependant il nous manquerait quelque chose, et nous nous arrêterions, et nous serions étonnés si ce parfum venait à disparaître. Qui peut douter que Joseph, si cher à Notre-Seigneur, choisi par lui pour être son père nourricier, n'ait été aussi une de ses occupations dans le sein de Marie ? De toutes les saintetés de l'Église, celle de saint Joseph est la plus profonde, et la plus difficile à voir distinctement. Nous sentons combien elle a dû être immense. L'honneur de Jésus, l'office que saint Joseph avait à remplir à son égard et à l'égard de sa Mère, tout nous

fait supposer qu'il a reçu une effusion de grâces extraordinaires, et, d'un autre côté, les rayons de lumière qui percent pour ainsi dire à travers quelques fentes dans l'Évangile, nous découvrent une vie toute divine et en même temps profondément cachée.—Parfois il nous semble voir se renouveler en lui le caractère de quelqu'un des anciens patriarches, particulièrement d'Abraham lorsqu'il menait sa vie simple et pastorale sous les tentes et parmi les solitudes de la Mésopotamie; ou bien encore, le contraste nous rappelle le premier Joseph à côté du second Joseph, sur les bords du Nil. Puis, nous croyons apercevoir dans l'époux de Marie les traits distinctifs de la sainteté du Nouveau Testament ; et nous hésitons à accepter cette idée, sous beaucoup de rapports si vraie, que la sainteté de l'Ancien Testament est parvenue en lui à son point le plus élevé et à son plus beau développement ; qu'ainsi elle est arrivée jusqu'à Jésus, et qu'elle a demeuré dans le cercle de l'Incarnation pour y représenter les Justes de l'ancienne loi. En toute hypothèse, Notre-Seigneur doit avoir merveilleusement enveloppé saint Joseph de lumière et d'amour, et il doit avoir accompli avec sollicitude dans son âme les opérations les plus prodigieuses et les plus parfaites de sa grâce. Si la magnificence est l'accompagnement inséparable de toutes les perfections divines, il n'y en a pas qu'elle accompagne d'une manière plus particulière, quoique en même temps plus cachée, que l'attribut de la Justice ; et c'était spécialement de la justice de Dieu que procédait la surabondance des grâces de saint Joseph. Qui ne connaît la généreuse munificence de la gratitude, même parmi les enfants des hommes? A quoi ressemblera donc la Gratitude en Dieu ? La sanctification de saint Joseph, l'excellence de sa beauté intérieure nous le montrera. Notre-Seigneur a en quelque sorte contracté des obligations à l'égard de saint Joseph, de même qu'il s'est soumis à sa direction. L'âme si belle et si pure de saint Joseph a été le cloître bâti autour de l'innocence de Marie : dans ses bras paternels reposait l'En-

fant qui n'avait d'autre Père que l'Éternel. Pour Marie, et pour lui-même, combien Jésus n'a-t-il pas daigné devoir à saint Joseph! Il a effectué son paiement en sainteté.

(*Bethléem*, I, pp. 125-128)

C'est par la comparaison du choix que Dieu a fait de saint Joseph, avec la charge qu'il avait à remplir, que nous arrivons à voir la gloire et la grandeur de cet humble époux de Marie, et à contempler avec respect et vénération les hauteurs de cette sainteté qui a pu être si familière avec Dieu. Nous sommes étonnés de voir que la familiarité doit être le trait distinctif de la dévotion à un aussi grand saint. Cependant, il nous est facile de comprendre que cette familiarité doit être la grâce spéciale accordée à cette dévotion : car il n'a surpassé tous les hommes dans l'esprit d'adoration que parce qu'il les a surpassés tous dans sa tendre familiarité avec Dieu.

(*Le Précieux Sang*, pp. 109-110.)

...Joseph aussi s'approche pour adorer l'enfant Dieu qui vient de naître. L'ombre terrestre du Père éternel s'arrête doucement au dessus de l'Enfant. La naissance temporelle de Jésus est complète par la manière dont est ainsi figurée sa nativité sans commencement et sans fin. Joseph s'approche ; Joseph, le plus caché de tous les saints de Dieu, et enveloppé dans les nuages mêmes et les ombres qui environnent la source incréée de la Divinité. Son âme est un abîme de grâces sans nom, de grâce plus profondes que celles dont jaillissent les vertus ordinaires ; ce sont des racines qui ne cherchent pas à faire l'essai

de l'hiver de ce monde, mais qui attendent pour se développer et pour porter des fleurs merveilleuses devant la face de Dieu dans le monde à venir. Il ne nous est pas possible de donner un nom au caractère de sa sainteté. Nous ne pouvons le comparer avec aucun autre des saints de Dieu. De même que son office était unique, de même sa grâce a été toute spéciale ; elle a suivi ce qu'il y avait de particulier dans son office ; elle a été aussi unique. Joseph a été pour Marie parmi les hommes ce que Gabriel était pour elle parmi les anges, mais il a été plus rapproché d'elle que Gabriel : car Joseph était de la même nature que Marie. Il a encore été pour elle, après Bethléem, ce que saint Jean a été après le Calvaire, de sorte que probablement, s'il nous était possible de l'apercevoir, nous reconnaîtrions une certaine analogie entre sa sainteté et celle du Disciple bien-aimé. Mais sa sanctification est cachée dans l'obscurité. Il est probable qu'il a reçu le don de la justice originelle comme saint Jean-Baptiste, quoique nous ne puissions pas dire si ce don lui a été accordé avant sa naissance, comme il l'a été à Jean et à Jérémie. Il convient aussi de croire que, par une grâce spéciale, il a été préservé du péché véniel. Ce qui est certain, c'est qu'il a été un vaisseau de la prédilection divine, prédestiné de toute éternité à un office particulier et incomparablement sublime, et revêtu des grâces les plus magnifiques qui étaient destinées à le rendre digne de cet office. Car quelque merveilleux que fût son office à l'égard de Marie, l'office qu'il avait rempli envers Jésus était encore de beaucoup supérieur, à moins peut-être que l'on ne dise, ce qui est plus vrai, que le premier n'était qu'une partie du second.

Il était en face de Jésus, il était visiblement à la place du Père éternel. C'est pourquoi il était aimé d'une manière toute particulière par la Personne divine qu'il représentait dans une fonction si imposante et aussi d'une manière toute particulière par la seconde et par la troisième Personne de la Sainte-Trinité,

cause de cette représentation mystérieuse. L'âme humaine de Jésus doit l'avoir regardé non-seulement avec l'amour le plus tendre, mais encore avec un « respect » profond et une soumission ineffable. Nous ne pouvons pas décrire la sainteté de Joseph parce que nous manquons de terme de comparaison. Non - seulement elle était plus élevée que celle des Saints : elle était aussi d'un genre différent. Mais elle était éminemment cachée en Dieu. Sa vie n'était pas de cette terre. La place même qu'il occupait dans le monde n'était que l'apparence d'une place. Il a été une apparition dans le monde, une apparition du Père non-engendré et éternel. Son âme était pour ainsi dire retirée en elle-même. Il était faible et avancé en âge, doux et clément, pauvre et obscur, passif et docile, et cependant il était une forteresse inexpugnable à l'abri de laquelle l'honneur de Marie et la vie de Jésus étaient en sûreté. Si sa vie cachée était semblable à celle de Dieu, il en était de même de sa tranquillité. Sa justice, comme celle de Dieu, était tellement tempérée par la miséricorde qu'elle perdait presque son aspect de justice, pour revêtir l'extérieur de l'indulgence. Sa sainteté avait été l'une des idées éternelles de Dieu, l'une de celles que Dieu avait entretenues avec le plus de complaisance et qu'il avait conservées le plus près de lui-même. Il communiquait avec Dieu pendant les heures de son sommeil, comme si son sommeil n'avait été que le repos mystique de la contemplation. Aujourd'hui encore, dans l'Église, il se tient à l'écart sous les ombres de l'Ancien Testament, comme si la loi ancienne était plutôt la dispensation du Père et par conséquent la place qui lui convient le mieux.

Donc, il s'approche de Jésus nouvellement né, afin de l'adorer avant de lui commander. Son âme se remplit silencieusement d'amour ; et volontiers sa vie se briserait et se fondrait sur le sol de la grotte aux pieds de l'Enfant, comme elle le fit plus tard sur ses genoux. Mais le temps n'était pas encore venu, et l'Enfant le sanctifia de nouveau ; il le revêtit d'une force

pleine de calme et d'une douceur pleine de force, et il l'éleva à une sphère plus élevée de sainteté et d'ineffable grâce, afin qu'il pût être le supérieur officiel de son Dieu.

(*Bethléem*, I, pp. 213-215).

Quelque doux et humble, quelque pur et aimant qu'ait été saint Joseph, il nous est impossible de penser à lui sans un grand sentiment de respect, à cause de cette ombre d'identité avec le Père Éternel qui lui appartient et qui le cache à nos regards lors même qu'elle le présente à notre foi (1).

(*Bethléem*, I, p. 215).

DÉVOTION A SAINT JOSEPH.

De Marie à Joseph la transition est aussi naturelle qu'aisée. Les mystères de saint Joseph sortent de la sainte Enfance et s'élèvent comme un nuage d'encens. Il appartient tout entier à cette époque. Hors de là nous ne savons rien de lui. Il semble que ce soit là la seule fin pour laquelle Dieu l'ait créé et orné d'une sainteté si merveilleuse, la seule œuvre qui lui ait été assignée. Il demeure tout à fait en dehors de la Passion, laquelle ne projette même pas sur lui les ombres qu'elle étend d'avance sur la Mère des douleurs. Que dis-je ? avant même que Jésus ait quitté la sainte maison de Nazareth pour aller exercer son ministère public, Joseph était allé rejoindre ses

1. C'est à dessein que nous mettons à part cette pensée qui appartient au passage précédemment cité.

pères dans la tombe. Consumé de la flamme du divin amour, il était mort dans une douce extase, la tête appuyée sur le sein de Jésus, ayant Marie à ses côtés, et, pour tout dire dans un mot, en présence de ce ce qu'il y avait de plus beau, de plus saint, de plus céleste sur la terre. Nulle pensée de violence ne vient se mêler au souvenir de ses devoirs si paisibles, bien qu'ils ne fussent pas exempts d'inquiétude. Le sang de sa circoncision fut son Gethsemani et son Golgotha. Son enfance est perdue dans l'obscurité, et on ne possède guère d'autres données sur son adolescence que ce qui en fut révélé dans une vision à la sœur Emmerich. Mais qui peut douter que tout n'ait été disposé de manière à être une préparation digne de la haute dignité que Dieu devait lui conférer ? Qui peut douter que tout n'ait tendu à le former et à lui donner la consécration qui convenait au père nourricier du Verbe fait chair ? Comme il appartient exclusivement à la sainte Enfance, nous ne serons point surpris de trouver que l'esprit de dévotion envers lui est aussi l'esprit de la dévotion à la sainte Enfance, mais avec des circonstances qui le rendent plus touchant encore. Et d'abord, c'est par Joseph que nous sommes présents dans l'étable de Bethléem, dans le séjour en Égypte et dans la maison de Nazareth. Toute cette intimité et cette familiarité à laquelle le Sauveur enfant daigne nous donner un droit et un titre par son incarnation, tous ces légers services qu'il condescend à recevoir de notre amour et de notre dévotion, toute cette joie et cette sérénité que la vue de sa faiblesse enfantine répand dans notre cœur, enfin toute cette adoration mêlée de crainte que la présence de sa divinité nous commande, toutes ces choses, Joseph est là pour les recevoir ou les rendre, les sentir ou les montrer, et pour ainsi parler en notre nom. Il est là comme le représentant de toutes les générations des fidèles à venir, et surtout de ceux dont les cœurs, en vertu d'un attrait particulier, tendent à se diriger vers les premiers mystères de Jésus.

Mais, en second lieu, saint Joseph est à Bethléem, en Égypte, dans le désert et à Nazareth, COMME L'OMBRE DU PÈRE ÉTERNEL. C'est là ce qui constitue sa sublime dignité. L'incommunicable et à jamais bénie paternité de Dieu lui est communiquée d'une manière figurative. Il est le père nourricier de Jésus : aux yeux du monde extérieur il passe pour son véritable père. Il en exerce l'autorité et remplit envers lui tous les devoirs de l'affection et de la sollicitude paternelles. Que dis-je? dans sa nature humaine, Notre-Seigneur est subordonné à saint Joseph, lui qui, dans sa nature divine, ne pouvait jamais être subordonné au Père éternel. Les ineffables trésors de Dieu, Jésus et Marie, sont confiés à la garde de saint Joseph ; et lui-même est un trésor, en même temps qu'il est le gardien des trésors de Dieu. Il occupe une place dans le plan de la rédemption. Comme Jésus et comme Marie, il a ses types, ses précurseurs et ses prophètes dans l'Ancien Testament. Il prête son concours à Dieu pour tenir secret le mystère de l'Incarnation ; et, en sa qualité de représentant du Père éternel, il nous rappelle constamment, dans son ministère auprès du saint Enfant, le souvenir de sa divinité. Par les fonctions qu'il remplit, il nous empêche d'oublier que Jésus est vrai Dieu et Fils du vrai Dieu. Aussi, tout en nous enseignant la plus douce familiarité envers Jésus, il nous enseigne en même temps le plus profond respect. D'un côté il nous encourage à nous approcher et à venir baiser les pieds de Jésus, et de l'autre il nous ordonne de tomber à genoux et d'adorer profondément l'éternel Nouveau-Né. Ainsi le ciel et la terre se trouvent réunis en lui à Bethléem dans ses doubles fonctions de représentant du Père éternel et de représentant des fidèles chrétiens. Qu'y-a-il donc d'étonnant en ce que les théologiens nous rapportent touchant les grâces nombreuses et les dons précieux dont il a été orné? Est-il surprenant que les fidèles croient que pour lui le moment de la résurrection des justes fût anticipé, qu'il fut un de ceux qui parcoururent les rues de Jérusalem le jour de

Pâques avec leur corps ressuscité, et qu'il monta dans les cieux, le jour de l'Ascension, à la suite de Notre-Seigneur ?

Quel trésor Jésus a donné à son Église en lui inspirant cette tendre et sublime dévotion ! Déjà toute la doctrine touchant Notre-Seigneur avait été établie et fixée. Puisant dans les trésors de la tradition apostolique, l'Église avait trouvé les moyens de vaincre l'hérésie, et, en vertu de l'infaillibilité de la chaire de Pierre, elle avait sanctionné les actes des conciles et défini la vraie doctrine sur la personne et les deux natures de Jésus. Non seulement on avait établi la réalité de sa sainte humanité, l'unité de sa personne, la séparation distincte de ses natures et sa double volonté, mais on avait aussi exposé de sublimes vérités touchant son âme, ses facultés, le mode de l'union hypostatique ; et les fidèles pouvaient venir librement s'abreuver à ces sources fécondes de la plus pure théologie. Une vérité dominait toutes les autres. Les hauteurs inaccessibles de sa divinité s'élevaient aux yeux des hommes infiniment au-dessus de la région du doute. Depuis le docteur jusqu'à l'enfant, nul ne pouvait révoquer en doute la divinité de Jésus-Christ, sans reconnaître qu'il n'était plus catholique. Mais, tandis que ces vérités étaient mises au grand jour, on avait à plusieurs reprises interrogé les profondeurs de la tradition apostolique sur la dignité de la Mère de Dieu. En assurant l'honneur du Fils, on avait consulté les anciennes Églises, et la voix de Pierre, de Paul, de Jacques et de Jean avaient rendu des oracles qui enveloppaient le Fils dans l'honneur de sa Mère. Et, quand une fois le tumulte de ces conflits avec l'hérésie fut apaisé, quand la poussière qu'ils avaient soulevée eut disparu, alors, visible à tous les yeux et telle que saint Jean l'avait aperçue dans l'île de Patmos, apparut la magnifique vision de la Femme, de la Mère de l'Enfant-Roi, la tête couronnée de douze étoiles, et le croissant de la lune sous ses pieds. Ainsi l'adoration de Jésus et la dévotion à Marie

avaient irrévocablement pris leur place dans le cœur des fidèles et dans le système pratique de l'Église, l'une versait sa lumière sur l'autre, et toutes deux étaient destinées à instruire, à éclairer, à nourrir, à sanctifier le peuple chrétien.

Mais une personne de ce qu'on appelait la *Trinité de la terre* demeurait encore en dehors de ces honneurs. La dévotion à saint Joseph existait en quelque sorte à l'état latent dans l'Église. Ce n'était point qu'on s'attendît à ce que de nouvelles révélations vinssent ajouter quelque chose à ce qu'on savait déjà de lui: il appartenait exclusivement à la sainte Enfance, et on retrouvait son nom dans le commencement de l'Évangile selon saint Matthieu. Deux évangélistes avaient gardé un silence absolu à son endroit, et un troisième l'avait à peine mentionné dans la généalogie. La tradition gardait bien quelques faibles souvenirs de lui ; mais ils n'avaient d'autre lumière que celles qu'ils empruntaient à l'Évangile de saint Matthieu. Tout ce que nous possédons maintenant sur saint Joseph se trouvait là dès lors : seulement le sentiment des fidèles ne l'avait point saisi ; le temps de Dieu n'était pas encore arrivé. Le sentiment des fidèles ne ressemblait pas à la plénitude de la Science que possédaient les Apôtres: loin de là. Il fallait que ce sentiment grandît peu à peu pour arriver à la hauteur de la science apostolique, qu'il s'en rendît maître, qu'il la saturât de ses dévotions, qu'il l'animât par ses institutions, qu'il s'y soumît enfin comme dans une hiérarchie parfaitement organisée. Mais le temps fixé par Dieu arriva enfin pour cette aimable dévotion ; et, comme tous ses dons, elle apparut quand les temps étaient sombres et que l'orage grondait à l'horizon.

Belle Provence ! cette douce dévotion s'éleva dans l'Église d'Occident, du sein de ton sol embaumé, semblable à un de ces légers nuages de fleurs d'amandier qui semblent flotter entre le ciel et la terre et suspendre leurs fraîches couleurs au-dessus de tes champs parfumés, dans les premiers jours du prin-

temps ! Elle prit naissance au sein d'une confrérie, dans la blanche cité d'Avignon, et fut bercée par le courant rapide du Rhône, ce fleuve sur les flots duquel surnage la mémoire de tant de martyrs, qui arrose Lyon, Orange, Vienne et Arles et se jette dans cette mer qui baigne les rivages de la Palestine. La terre que la contemplative Madeleine avait consacrée par sa vie solitaire, où Marthe et son école de vierges avaient chanté les louanges de Dieu, où Lazare avait porté une mitre à la place d'un suaire, fut aussi le lieu où celui qui avait réuni en lui d'une manière si merveilleuse la double dévotion de Marie et de Marthe reçut ses premiers honneurs. C'est là que son culte prit naissance, pour se répandre ensuite dans l'Église universelle. Gerson fut suscité pour être le docteur et le théologien de cette nouvelle dévotion, sainte Thérèse pour en être la sainte, et saint François de Sales pour l'enseigner et la répandre parmi le peuple. Les maisons du Carmel furent pour elle comme la sainte maison de Nazareth, et les colléges des Jésuites le lieu paisible de son séjour au milieu de la sombre Égypte. Les âmes contemplatives la reçurent et en firent leur nourriture ; celles qui aimaient une vie active s'en saisirent et allèrent en son nom soigner les malades et donner à manger à ceux qui avaient faim. Le peuple des travailleurs s'y attacha : car le saint et son culte lui appartenaient à des titres égaux. Les jeunes gens se laissèrent aller à son attrait, et elle les rendit purs; les vieillards se reposèrent sur elle, et ils trouvèrent la paix dans son sein. Saint Sulpice l'adopta, et elle devint l'esprit du clergé séculier, et lorsque la grande société de Jésus eut cherché un refuge dans le Sacré-Cœur, et que ses membres, dispersés sous le nom de Pères du Sacré-Cœur, entretenaient leurs lampes allumées afin qu'elles fussent prêtes au jour de la résurrection de la Compagnie, ils demandèrent à la dévotion à saint Joseph leur repos et leur consolation, et ils jetèrent les semences d'une nouvelle dévotion au cœur de saint Joseph, qui promet de produire un jour des fleurs et des fruits.

C'est ainsi que la belle dévotion à saint Joseph attira à elle les Ordres religieux et les Congrégations, les grands et les petits, les jeunes gens et les vieillards, les ecclésiastiques et les laïques, les écoles et les confréries, les hôpitaux avec les salles d'asile et les pénitenciers ; c'est ainsi qu'on la voit partout soutenant Jésus, partout marchant auprès de Marie, et projetant partout la douce image du Père Éternel. Puis, lorsqu'elle eut rempli toute l'Europe de ses suaves parfums, elle traversa l'Atlantique, s'enfonça dans les forêts vierges, embrassa tout le Canada, devint pour les missionnaires un auxiliaire puissant, et des millions de sauvages firent retentir, au coucher du soleil, les bois et les prairies du nouveau monde des hymnes en l'honneur de saint Joseph et des louanges de ce Père nourricier de Notre-Seigneur...

Se (Saint-Sacrement, I, pp. 193-199.)

MARIE CORÉDEMPTRICE.

Quand nous réfléchissons aux moyens de décrire, le mieux possible, les douleurs de Marie, nous reconnaissons de plus en plus qu'elles sont en réalité indescriptibles. Nous n'en voyons que l'apparence extérieure, et il n'y a point de signes par lesquels cette apparence même puisse être représentée. Celui qui jette les yeux sur le vaste Océan Atlantique voit une immense quantité d'eau qu'entoure de toutes parts un blanc horizon ; mais cette vaste étendue d'eau ne dit rien ni de la vie aux formes variées et nombreuses qu'elle renferme dans son sein; ni des jardins maritimes et enchantés, remplis d'herbes aux vives couleurs ; des bois de pourpre ; des épais buissons d'un vert doré ; des grottes creusées en de fantastiques rochers et

couverts d'arbres jaunes, semblables au palmier touffu, que baignent les flots bleus; ni des herbes luisantes et tachetées, que leur grandeur rapproche des arbres et qui forment des échappées semblables à celles d'un parc, ni des lieues et des lieues de forêts aux teintes rosées où fourmille la vie sous des aspects étranges, magnifiques et jusqu'à présent inimaginables. Ainsi en est-il de l'Océan de douleurs qui roule sur les profondeurs secrètes du cœur immaculé de la Mère de Dieu. Ce que nous en voyons nous remplit d'étonnement, et cependant il indique à peine ce qui est au-dessous. A quoi donc alors, à quoi chercherons-nous à comparer ses peines? De saints hommes ont essayé de le faire, et ils l'ont fait en l'appelant la *Corédemptrice* du monde. Nous sommes certains que la sainte Vierge n'est pas la corédemptrice du monde dans le sens qu'elle serait strictement une autre rédemptrice, dans le sens indivisible suivant lequel Notre-Seigneur est le Rédempteur du monde. Mais elle est *corédemptrice* dans le sens de ce mot composé.

Oui, Marie a trois droits distincts au titre de « corédemptrice. » Elle y a d'abord un premier droit A CAUSE DE SA COOPÉRATION AVEC NOTRE-SEIGNEUR, dans le même sens que les Saints, mais à un degré singulier et superlatif. Elle y a un second droit qui lui est particulier, A CAUSE DE LA COOPÉRATION INDISPENSABLE de la maternité. Elle y a un troisième droit, A CAUSE DE SES DOULEURS, pour des raisons que nous verrons bientôt. Ces deux derniers droits ne sont partagés par aucune autre créature, ni par toutes les créatures prises collectivement. Ils appartiennent à la magnificence incomparable de la Mère de Dieu.

Plus d'une fois, durant le cours de nos investigations dans les douleurs de la sainte Vierge, nous avons eu le privilége de monter sur quelque nouvelle hauteur d'où une nouvelle perspective de sa grandeur se présentait à nous. Comme les grands sommets des chaînes des Alpes, des Andes, ou de l'Himalaya, chaque nouvel aspect de la gloire de Marie paraît plus grand

que les autres. Il en est, en effet, de la grandeur de Marie, comme du spectacle sublime des montagnes, dont notre esprit ne peut emporter tout le grandiose avec lui. Nous le voyons et nous l'apprécions au moment même où nous le contemplons ; mais, lorsque nous nous éloignons, l'image qui en reste dans notre esprit est moindre que la réalité ; et lorsque nous revoyons les mêmes images, de quelque côté que nous les contemplions, elles nous paraissent plus grandes qu'elles ne nous l'avaient paru auparavant, parce qu'elles dépassent l'idée qui en est restée dans notre esprit. Il en est ainsi de la sainte Vierge. Du moment que nous cessons d'arrêter nos regards sur elle dans nos profondes méditations, l'idée que nous en avons est moindre qu'elle ne devrait être. Nous ne lui rendons jamais justice, si ce n'est quand nous la contemplons. Peut-être en est-il ainsi de toutes les grandes œuvres de Dieu, comme nous savons qu'il en est ainsi de Dieu lui-même.

(*Au pied de la Croix*, pp. 447,-454.)

MORT DE MARIE.

Le jour de la Pentecôte est venu. O Esprit éternel, que pouvez-vous lui donner qu'elle n'ait déjà reçu de vous ? La plénitude de la grâce déborde en elle comme d'un vase trop plein. Mais le vent impétueux, qui ne veut point être arrêté, envahit l'espace qui s'étend autour d'elle, ébranlant le temple jusque dans ses fondements, et les langues de feu, comme des flocons de neige, pénètrent jusqu'au fond de cette âme si vaste. C'est là un des moments de sa vie qui ne sauraient être comparés qu'à l'Immaculée Conception et à l'Incarnation. Toutefois, où est le théologien qui se chargera de nous exprimer d'une

manière claire et intelligible ce que Marie a dû ressentir dans cette troisième phase de sa sanctification ? Passons outre. Elle demeura encore Marie comme par le passé. C'est là tout ce que nous savons. Elle était la reine des Apôtres et la nourrice de l'Église au berceau. Faisons encore une fois la somme de quinze autres années ; ajoutons aux nombreuses vertus de tous les instants cette admirable patience avec laquelle elle supportait sans murmurer l'absence de son Fils et attendait le moment d'être réunie à lui. En présence d'un seul moment de cette sublime résignation, qu'est-ce que toute la patience accumulée de l'Arabe Job ? Le lit de mort est souvent pour l'âme la cause d'une terrible révolution, et, parmi tous les hommes, ce sont les Saints qui sont le plus vivement affectés dans ce moment suprême. Que dut-il être pour Marie, lorsqu'elle mourut de l'amour qu'elle avait pour son Dieu, et qu'elle finit par se dissoudre comme un grain de pur encens dans le feu qui depuis soixante-trois ans brûlait sans se consumer au dedans et au dehors d'elle ? De toutes les parties du monde, les Apôtres s'étaient rassemblés pour assister aux derniers moments de leur Reine mourante, et ils contemplaient en elle avec admiration le dernier miracle de la grâce. Qui oserait douter que les grâces et les mérites de son lit de mort ne surpassassent infiniment toutes les perfections réunies des hommes et des anges ? Et lorsqu'elle parut devant son Juge, qui était aussi son Fils, lorsque les commandements et les conseils furent rapprochés de sa vie pour servir de point de comparaison et de mesure aux mérites de son âme, lorsque celle à laquelle nul péché ne pouvait être imputé se jeta dans les bras de la Miséricorde de son rédempteur et s'y abandonna plus complétement que jamais créature jugée ne l'avait fait avant elle, quel magnifique spectacle se déroula aux yeux des anges, quel océan de grâces s'étendit devant eux ! Et pourtant ce n'était là qu'un seul rayon de splendeur que son fils jetait sur Marie. Lorsqu'une montagne baigne dans des flots de lumière sa tête altière et

rayonnante de beauté, elle ne dérobe rien à l'astre du jour, et les terres, les rochers, les bois et les eaux qui la couvrent reçoivent les torrents de clarté que le soleil laisse tomber sur eux, sans jamais en tarir la source. Ainsi en était-il de Marie et de son fils.

O sainte Eucharistie, vous êtes si près de moi, vous, la source immortelle de toutes les grâces ! C'est vous, c'est vous qui avez accordé toutes ces glorieuses faveurs à Marie. Et je vous ai tenu entre mes mains, ô corps de Jésus, ô âme du Verbe incarné, ô Fils de Marie, ô Dieu fait homme; je vous ai tenu entre mes mains et je ne me suis point évanoui !

(*Le Saint Sacrement*, II, pp. 153-155.)

Quelques morts ont été si belles qu'elles peuvent à peine être considérées comme un châtiment. Telle fut celle de saint Joseph s'endormant sur le sein de Jésus : encore peut-on dire que le crépuscule des limbes n'était qu'un sombre lieu d'exil, comparé à la maison de Nazareth, illuminée par la présence de Jésus. Telle fut la mort de Marie, dont la peine fut seulement dans l'attente. Ce fut une douce extinction causée par le débordement du divin amour dans son cœur.

(*Conférences spirituelles*, p. 58.)

1. Le P. Faber a consacré à la Vierge bien d'autres pages sublimes; c'est le sujet que peut-être il aimait le mieux et dont il se lassait le moins. Dans les Livres suivants, auxquels nous renvoyons notre lecteur, on pourra lire d'admirables extraits et qui complètent bien la pensée du grand mystique anglais.

LIVRE SIXIÈME

DE BETHLÉEM A NAZARETH

L'ANNONCIATION ET LE *Fiat* DE LA VIERGE.

Ce fut un moment solennel. Il était pleinement au pouvoir de Marie de refuser. Tout dépendait d'elle, et jamais une créature n'a exercé sa liberté plus librement que Marie pendant cette nuit. Comme en cet instant les Anges ont dû être suspendus dans l'attente autour de la sainte maison ! Avec quelles adorables délices, avec quelle ineffable complaisance la sainte Trinité n'a-t-elle pas attendu l'ouverture des lèvres de Marie, le *fiat* de celle que Dieu avait tirée du néant, ce *fiat* qui devait être maintenant une mélodie si suave à ses oreilles, un écho de la création répondant à cet autre *fiat* dont la douceur irrésistible avait fait jaillir à la vie la Création elle-même. La terre seule, la pauvre, la stupide, l'ignorante terre, dormait à la froide clarté de la lune. Que Marie ait eu la liberté de choisir, c'est là un fait incontestable. Elle eut le choix, le choix avec la liberté la plus complète, et la liberté dans le sens le plus réel du mot. Mais qui pourrait s'imaginer ce qu'allait être cette voix qui devait sortir de pareils abîmes de grâce ? Non, ni sur la terre, ni dans le monde des Anges, jamais il n'y avait eu encore un acte d'adoration qui fût aussi digne de Dieu, que ce consentement de Marie, que cette conformité de sa profonde humilité à la magnifique et toute-puissante volonté divine. Mais laissons s'écouler

un instant, et il y aura un acte d'adoration bien plus grand encore que celui-là. Maintenant Dieu est libre. Marie l'a rendu libre. La créature a donné une liberté nouvelle au Créateur. Elle a fait un signe d'assentiment, elle a brisé la chaîne qui retenait les Décrets, et dans leur marche progressive, semblables à d'immenses vagues de lumières, ils se sont précipités sur elle en flots de la plus ravissante splendeur. L'Océan éternel a pénétré tout autour de la reine des créatures, la complaisance divine a fait rouler au-dessus de sa tête le majestueux murmure d'un tonnerre doux et mystérieux. Une ombre qui paraît ressembler à Dieu la recouvre pendant un instant ; Gabriel a disparu, et, sans secousse, sans bruit, sans le moindre frémissement du calme de la nuit, Dieu, revêtu d'une nature créée, était assis avec son immensité au-dedans de son sein maternel : la volonté éternelle était exécutée, et la création était complète. Bien loin dans l'espace, une immense jubilation éclatait au milieu des régions du monde angélique. Mais la Vierge-Mère ne l'entendait pas, elle ne l'écoutait pas. Sa tête était abaissée sur son sein, et son âme était plongée dans un silence qui ressemblait à la paix de Dieu. Le Verbe était fait chair.

(*Bethléem*, I, pp. 109-111.)

OCCUPATION DE JÉSUS DANS LE SEIN DE MARIE.

Le gouvernement du monde était une des occupations de Jésus dans le sein de Marie. Les vastes corps qui roulent au-dessus de nos têtes offraient à chaque instant d'innombrables ocasions pour l'exercice de sa Providence qui allait les

atteindre au loin dans leur course. Les météores sans nombre qui brillaient à travers l'espace étaient guidés par lui. Il présidait à la formation de mondes invisibles à notre planète, ou d'autres mondes qui, vus de Nazareth, apparaissaient à peine comme autant de points imperceptibles- d'une manière vacillante, mondes qui, un jour peut-être, seraient la demeure de créatures raisonnables ; et pas un de leurs détails les plus minutieux n'échappait à sa vigilance. Son influence se faisait sentir en vibrations incessantes à travers les vastes royaumes de l'espace, pendant qu'il reposait caché dans son obscure résidence terrestre dans le sein de Marie. Dans cette même retraite, le Verbe éternel, semblable à un océan qui laisse écouler ses eaux par un large canal, laissait sortir de sa divinité de puissantes émanations de gloire qui allaient réjouir l'empire immense des Anges. Il distribuait, avec la plus scrupuleuse exactitude, à tous les habitants de la terre la santé et la maladie, la joie et la douleur, les sources de la pensée et les forces de l'action. Et les hommes ne savaient guère que le centre et la cause de leur vie se trouvait dans le sein d'une jeune vierge juive inconnue.....

(*Bethléem*, I, pp. 123-124.)

LE SOIR DU 24 DÉCEMBRE.

Le soleil se couche sur le vingt-quatre décembre derrière les toits abaissés de Bethléem, et ses derniers rayons viennent dorer le sommet des rochers escarpés qui l'environnent. Les étoiles se montrent une à une. Les Anges ont quitté le ciel, mais ils ne manifestent pas encore l'éclat de leur présence parmi les astres. Des hommes grossiers coudoient Dieu rude-

ment dans les rues de ce village oriental, et ils ferment leurs portes à la face de sa Mère. Le temps lui-même, comme doué de sentiment, semble trembler et se presser, comme si la main de l'Ange qui le conduit le secouait à mesure qu'il approchait de l'heure de minuit. Bethléem est en cet instant le centre véritable de la création de Dieu. Cependant les minutes s'écoulent. Le manteau de la nuit devient plus sombre et plus obscur. Comme le dôme des cieux apparaît pourpre au-dessus de ces collines fréquentées par les bergers et où les troupeaux apparaissent çà et là, se reposant dans l'ombre ! Comme les étoiles s'avancent silencieusement vers le sommet méridional du ciel de minuit ! Encore quelques instants, et le Verbe éternel apparaîtra.

(*Bethléem*, I. p. 157.)

LA NUIT DE LA NATIVITÉ.

Rarement la terre avait été témoin d'une scène pareille à celle qu'offrait Bethléem, lorsque Marie, Joseph et le Verbe éternel erraient dans ses rues à la chute de la nuit. Le froid crépuscule d'un soir d'hiver touchait à sa fin. Tous les efforts de Marie et de Joseph pour trouver un logement avaient été vains. Saint Joseph était un saint comme le monde n'en avait pas encore vu jusque-là. Marie était au-dessus de tous les Saints, elle était la première dans la hiérarchie des créatures. Elle était la reine du ciel. Son pouvoir était la plus parfaite ressemblance de la Toute-Puissance, et elle avait été prédestinée de toute éternité pour être la Mère de Dieu. Dans son sein habitait le Dieu incarné lui-même, le Verbe éternel, le Créateur et le Souverain de tout ce qu'il y avait à Bethléem, le Juge actuel

de toutes les âmes qui quittaient la terre en ce moment. Mais il n'y avait pas de place pour eux. Le village était occupé d'autres choses plus importantes selon la manière du monde d'estimer ce qui est important. Les officiers impériaux, préposés au dénombrement, étaient là les hommes importants. Les visiteurs riches réclamaient naturellement ce que les hôtels pouvaient offrir de meilleur. La plupart des maisons particulières avaient reçu des parents de la campagne. Chacun était occupé. Ce groupe obscur de Nazareth, ce charpentier de Galilée, cette femme mère, ce Verbe caché, il n'y avait pas de place pour eux. Ils ne la réclamaient pas d'ailleurs avec assez de polie importunité. Il est rare que la modestie soit persuasive. Un extérieur réservé est peu éloquent auprès de la généralité des hommes. Si Dieu ne produit pas du bruit dans son propre monde, il est ignoré ; s'il en produit, il est regardé comme importun et tyran. Voici que vient à Bethléem le véritable César, le Roi de tous les Césars romains, et il n'y a pas de place pour lui, et on ne le connait pas. « C'est sa faute, dira le monde. Il « vient d'une manière qui n'est pas digne. Il n'apporte aucune « preuve authentique de ses droits. Il commence par se mettre « dans une fausse position : car il vient se faire enrôler comme « sujet, au lieu de réclamer les hommages comme souverain. « En agissant ainsi, il espère que nous le comprendrons : il « croit sans doute que nous saurons où regarder pour le trou- « ver et à quel moment nous devons l'attendre. » Il y avait, même dans la faible lumière qui environnait Bethléem cette nuit, une ombre du Calvaire. De même que personne à Jérusalem ne voudra le recevoir pendant la semaine sainte, ni lui donner à manger (si bien qu'il sera obligé chaque soir de se retirer à Béthanie), ainsi personne à Bethléem ne voudra le recevoir, ni lui donner un abri à l'ombre duquel il puisse naître.....

(*Bethléem*, I. pp 163-165.)

COUP-D'ŒIL SUR LE MONDE PENDANT LA NUIT DU 24 AU 25 DÉCEMBRE.

Le crépuscule s'obscurcit. Marie et Joseph descendent la colline. Ils trouvent la Grotte, une grotte qui sert d'étable, une sorte d'enfoncement avec un appendice antérieur, si fréquent dans ces contrées, qui procure tout à la fois de la place et de la fraîcheur. L'Arabe bâtit de préférence en avant d'une grotte, parce que la moitié de sa demeure se trouve ainsi bâtie pour lui dès le commencement. La caverne semble attirer Marie et Joseph comme un charme. Les âmes sont attirées bien étrangement vers des choses et vers des lieux bien étranges, lorsqu'une fois elles sont emportées par le tourbillon d'une vocation divine. Il y a au-dessus de Joseph et de Marie les lumières, les chants et la musique du village rempli de multitudes : car ces gens ont changé en une fête l'obligation civile qui les y a amenés en un nombre si peu ordinaire. Au-dessous de cette rue joyeuse, un pauvre couple de Nazareth a cherché un refuge avec le bœuf et l'âne dans l'étable. Que va-t-il arriver ? Nous devons le décrire différemment, selon les points de vue où nous nous placerons pour le considérer. Les Anges diraient que quelques-uns des décrets éternels de Dieu étaient à la veille de s'accomplir de la manière la plus belle et la plus divine, et que le Roi invisible était sur le point d'apparaître et de prendre visiblement possession d'un Royaume qui n'était rien moins que l'univers, avec la pompe et l'appareil que recherchent de préférence les magnifiques natures angéliques. Le magistrat qui siégeait à Bethléem dirait que, à l'époque du recensement, un enfant pauvre avait été ajouté à la population par un couple sans asile qui était venu de Nazareth, notant peut-être que les

deux époux étaient de bonne famille, mais qu'ils étaient tombés dans la pauvreté. Telle serait la manière dont le monde enregistrerait la venue de son Créateur. Le monde est conséquent, mais il n'est pas possible de l'instruire. L'expérience ne lui a rien enseigné. Aujourd'hui encore, il l'enregistre de la même manière.

Arrêtons-nous sur le penchant de la colline. Considérons la nuit qui s'épaissit, et pensons à la vaste surface de la terre qui s'étend aux environs et bien loin de ce sanctuaire nouveau et obscur que Dieu va sanctifier au moyen d'une consécration aussi authentique. Une grande partie de la terre est occupée des affaires de Rome. Les courriers se pressent de tous côtés sur les grandes routes de l'Empire. Les intérêts des grandes colonies donnent de l'emploi et de l'occupation à un bon nombre d'hommes d'État et de gouverneurs. La grande cité de Rome elle-même est le centre d'une activité intellectuelle et pratique qui se fait sentir jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'Empire. Sur quelques intelligences, sur celles surtout qui sont douées d'une trempe plus philosophique, le développement de la corruption morale et certaines autres questions sociales aussi graves pèsent lourdement. Il y a aussi des hommes de loi qui concentrent toute leur application sur les causes qui leur sont soumises. D'immenses armées, véritables républiques, se lèvent rapidement pour être bientôt les capricieuses maîtresses du monde. Mais nulle part, dans la vaste étendue de la politique romaine, on n'aperçoit une trace de la grotte de Bethléem. Aucune ombre prophétique n'apparaît au-dessus de la scène. Toutes ces choses portent l'apparence de la stabilité. Le système, quelque vaste qu'il soit, agit comme une machine parfaitement construite. Personne ne se doute de quoi que ce soit. Il ne serait pas facile au monde d'être plus indifférent pour Dieu qu'il ne l'était alors. Il ne serait pas facile au monde d'avoir moins égard à Dieu qu'il ne l'avait alors. Personne ne cherchait à découvrir l'intervention divine,

si ce n'est peut-être quelques oracles qui, en bégayant la vérité, troublaient un cercle étroit, dont la superstition était dans le monde païen ce qui ressemblait le plus à la Religion. Dans le palais des Césars, qui pensait à ce César non encore né dans sa grotte? Que de fois Dieu semble envoyer aux nations un esprit de torpeur qui les prive de leurs sens, précisément au moment où il est sur le point de les visiter. Et cette manière d'agir ne paraît pas tant être un jugement exercé contre elles, qu'un désir jaloux d'assurer sa propre retraite et l'invisibilité de son action.

Il y a un monde grec aussi, au-dedans de ce monde romain. C'est un monde d'intelligence, de pensée, de discussion, de distraction honorable pour les vaincus, refuge de ceux dont l'indépendance nationale a cessé d'exister. Il y a là bien des têtes qui bâtissent des systèmes. Il y a là bien des hommes qui trouvent la vie suffisamment remplie par l'intérêt que leur offre un stérile éclectisme. Il y a là tout un monde de pensées sans nombre. Et cependant, dans toute cette multitude de pensées, qu'il y en a peu pour Dieu! Partout se voit une ombre de vérité défigurée ; partout se rencontrent des témoignages de ce que la raison peut exécuter, réunis avec les tristes indices de ce qu'elle n'a pas pu accomplir. Mais les systèmes les plus solides seront réduits en poudre par le Sage non encore né qui est caché dans cette Grotte. Sa philosophie sera opposée à la leur. L'enfant chrétien possède aujourd'hui dans son catéchisme plus que Platon n'a jamais pu deviner, en même temps qu'il est doué d'une sagesse pratique que le stoïcien pourrait admirer et lui envier. En vérité, le monde de la philosophie avait besoin de l'enfant de Bethléem. Mais il n'avait pas la conscience de ce besoin, pas plus qu'il ne soupçonnait l'arrivée de cet Enfant. Quoiqu'il ait cherché la vérité pendant des centaines d'années, il ne la reconnaîtrait pas quand elle viendrait et qu'elle le regarderait en face. Le vent murmure à travers les plaines dépouillées de feuilles au milieu des-

quelles coule l'Ilissus; mais dans cette partie de la terre, qui pense que, lorsque minuit arrivera, le Dieu inconnu des écoles impuissantes d'Athènes sera un enfant, un petit enfant muet sur la terre ?

Tout autour, il y a le monde plus rapproché et plus étroit dans lequel s'agite le mécontentement des Juifs. Une nation vaincue offre toujours un spectacle pénible. Mais jamais le spectacle n'est plus triste que lorsqu'elle ne fait que s'agiter dans une sédition stérile et inefficace, sans jamais s'élever à l'héroïsme d'une généreuse croisade pour la liberté. Tel était l'état du peuple Juif pendant cette nuit. Le recensement déterminait sans doute bien des propos stériles au sujet des Macchabées, parmi ceux qui ne jouissaient pas des revenus de quelque emploi romain. Il y avait l'obéissance rendue de mauvaise grâce à l'étranger, et l'ardeur brûlante des vieux souvenirs. Il y avait les intrigues des factions intérieures, et la petitesse d'une nationalité ombrageuse qui aime mieux entretenir ses griefs que de s'élever à cette patience énergique qui attend le moment convenable de frapper le grand coup pour la liberté. Comme toutes les nations mal à l'aise, les Juifs cherchaient à découvrir un libérateur, et ils s'imaginaient à chaque instant l'avoir trouvé. Mais ils avaient perdu le discernement. La magnificence spirituelle même de leurs anciennes prophéties les aveuglait. Ils regardaient dans toutes les directions plutôt que de se tourner vers la grotte de Bethléem. Lorsque le Messie vint, il fut pour eux une pierre de scandale plutôt qu'un sujet d'espérance ; et en même temps qu'ils versaient leur propre sang pour des prétendants, ils répandaient le sang de leur véritable roi dans le désappointement et le dégoût. La légion, si splendide et à l'air si martial, qui devait s'élancer pour conquérir et racheter le monde sortira de la grotte de Bethléem quand quarante jours se seront écoulés ; mais le peuple déchu n'a pas d'yeux pour reconnaître la splendeur céleste de cette nouvelle tactique, qui ne remporte de triom-

plus que dans les profondeurs de l'humiliation. Le nouveau Macchabée ne ressemble pas à ce que leur ont dit les traditions nationales.

Prenons une autre scène. Les nations de la terre ont beaucoup changé depuis cette époque. Mais considérez cet empire en quelque sorte immuable de la Chine, cette civilisation si avancée et cependant si immobile, cet empire qui paraît s'être amusé à prendre le titre de céleste, parce que son génie est si éminemment et si exclusivement matériel. Regardez ces rivières qui coulent à plein bord à travers des myriades de jardins et qui répandent incessamment la verdure sur des plaines dont les divisions artistement combinées et cultivées avec l'attention la plus minutieuse semblent former un magnifique tapis. Regardez ces gracieuses collines taillées en pentes et en terrasses, et où chaque petit coin de terre a été économisé, chaque petit filet d'eau mis à profit avec le plus grand soin. Voyez comme ce vaste royaume regorge de vie humaine, à tel point qu'il y a à peine place pour toute autre vie que la vie des hommes ; voyez encore avec quelle exigence et cependant de quelle manière bizarre la tradition, la loi et la coutume ont divisé, organisé et perfectionné cette vie humaine. La masse même de ces corps réunis en aussi grand nombre amène à notre esprit la pensée douloureuse de tant d'âmes qui, malgré leur multitude, sont considérées séparément et individuellement par l'œil de Dieu, âmes qui périssent faute de l'application du Précieux-Sang. La Chine a fait naître, dans notre peu de foi et dans notre étroite charité, plus de pensées téméraires par rapport à Dieu que toutes les autres nations de la terre réunies ensemble. Nous sommes embarrassés lorsque nous venons à méditer sur cet énorme essaim de vie humaine, où les âges ont suivi les âges et où Dieu est encore si méconnu. Comme la Chine sentait peu la nécessité d'un Rédempteur pendant cette nuit de décembre ! combien peu elle la sent encore actuellement ! Il n'est peut-être pas de coin sur la terre

qui ait éprouvé moins de variations que cet immense empire où se lèvent et s'agitent des masses incroyables de population. Tel il était alors, tel il est encore aujourd'hui : sage et cependant si ignorant; étrange et cependant si pratique ; civilisé et cependant si grossier ; offrant tant de ressources, et cependant si désespéré; si avancé et cependant si singulièrement retardataire; si inaltérable et cependant penchant vers une décadence si irrévocable. Le sang y a coulé pour le Christ; et cependant il n'a pas encore été visiblement la semence d'une église future. S'il est un endroit de la terre où nous puissions voir identiquement aujourd'hui ce que nous aurions pu découvrir en cette première veille de Noël, c'est bien ce pays si étrange, si attrayant et en même temps si déconcertant. Au moment où, pendant cette froide nuit, les étoiles répandaient leur lumière indifférente sur les flots rapides de ces rivières troublées et sur les eaux stagnantes de ces vastes rizières, tels étaient les cœurs de ses habitants qui étaient alors dans l'ignorance de ce qui se préparait; tels ils sont aujourd'hui, dans une ignorance presque aussi profonde. Ce sont principalement les enfants de la Chine, encore muets, encore au berceau, qui sont devenus la douce proie de l'enfant de Bethléem, par un artifice de la grâce qui parait condescendre jusqu'à se conformer à la condition du pays qu'elle voudrait couvrir de ses bénédictions.

Il y avait aussi le monde des Barbares, nomades ou à demeure fixe. Les berceaux sauvages de la civilisation moderne se remplissaient déjà de larges multitudes sur les bords de la mer d'Azof, au-delà du Danube, ou parmi les forêts de pins de la Sarmatie. Il y avait des nations toujours en guerre, des nations descendues au niveau des plus vils animaux, des nations soumises à des centaines de religions, toutes également farouches, sanguinaires, cruelles, dégradantes. Nos propres ancêtres, le corps peint de mille couleurs, étaient renfermés pendant cette nuit dans leurs huttes de terre, au milieu de leurs fougères foncées et de leurs forêts de houx que la lune éclairait de ses

pâles rayons. Cette même nuit du vingt-quatre décembre, les tribus mexicaines erraient le long du golfe de Californie, à travers les bois et sur les dunes sablonneuses, revêtues de la peau des bêtes et des plumes des oiseaux, imitant leurs cris, et honorant ainsi la veille de la nativité du soleil qu'ils célébraient le vingt-cinq ; tandis qu'aux premiers rayons de l'astre du jour, ils dépouilleraient leurs masques sauvages et béniraient le Dieu qui les avait élevés au-dessus des animaux, des champs et des oiseaux de l'air, et qui les avait fait des hommes. Au moment où le premier cri de l'Enfant Jésus retentissait dans la grotte, la voix mélancolique de ces mers lointaines de l'Occident se mêlait aux hurlements des animaux que les hommes imitaient dans cette étrange fête figurative du paganisme, l'Enfant de Bethléem était nécessaire aux multitudes de ces chères créatures de Dieu, privées de pasteur, et qui essayaient de venir à lui d'une manière aussi triste et aussi sauvage. Mais elles n'entendaient pas dans les cieux cette musique angélique qui devait un jour adoucir leur férocité, faire courber leurs têtes au nom de Jésus avec un respect plein d'amour, et faire trembler leurs membres vigoureux au doux contact des ondes du baptême.

De quelque côté que nous tournions les regards, vers Rome, vers la Grèce, vers le Judaïsme, vers la Chine ou vers les Barbares, partout l'aspect est le même. Partout il y a une indifférence effrayante par rapport aux choses de Dieu, partout il y a la plus complète ignorance de sa prochaine arrivée, et personne ne se doute qu'il est si près de réaliser sa merveilleuse intervention dans le monde. Chacune des heures de cette nuit était chargée par les hommes d'un énorme fardeau de malice et de péché. A mesure que les grains de sable tombaient dans le sablier ou que les gouttes d'eau traversaient la clepsydre, les nations de la terre comblaient la mesure d'iniquité. C'est ce que la vertu du cœur de Marie Immaculée peut seule arrêter précipitamment parce qu'elle a mérité que le moment de l'Incar-

nation fût devancé. Peut-être le petit nombre des élus, le petit nombre caché, ceux que Siméon et Anne représentent, éprouvent-ils dans leurs prières de douces perturbations auxquelles ils ne sont pas habitués, ces perturbations divines qui affermissent d'une manière si étrange la paix intérieure. C'est ainsi souvent que les serviteurs de Dieu reconnaissent à quel moment il doit venir, et de quel côté il viendra. D'ailleurs, c'est dans leurs prières que les Saints approchent le plus de la vue des opérations secrètes de Dieu. Il leur inspire de prier pour la manifestation de ces choses qu'il est lui-même sur le point de révéler. Il n'est pas d'homme peut-être qui, dans une fervente prière, ne soit plus inspiré qu'il ne le pense. S'il nous était jamais donné de voir le cœur des Saints, c'est tout ce qui pourrait nous être accordé de plus puissant, en dehors de la Vision béatifique, pour nous approcher de la vue de Dieu invisible. Ainsi, sans doute, pendant cette nuit, quelques images des mystères de Bethléem venaient se refléter sur quelques âmes choisies ; et ces âmes ne connaissaient pas la signification de la Beauté céleste qui les attirait et qui donnait une nouvelle force à leur vie intérieure. Cependant la vie et la mort allaient, continuant leur cours, comme d'habitude, et les âmes qui quittaient cette terre étaient, comme d'habitude, jugées par l'Enfant encore dans le sein de sa mère.

Mais il y a un trait de la scène que nous ne devons pas omettre. C'est l'ordre et le calme des éléments, et leur aspect qui n'a pas cessé un seul instant d'être le même. Il convenait à Dieu qu'il en fût ainsi. Le souffle de la nuit s'élevait parmi les collines comme il s'était toujours élevé. Les étoiles apparaissaient à leurs places, l'une après l'autre et à commencer par les plus brillantes, à mesure que l'obscurité de la nuit augmentait. Les traits du paysage portaient la même physionomie que d'habitude dans la confusion de la nuit si calme et si silencieuse. Il y avait, sur la face de la nature, un air d'indifférence, d'égoïsme, de manque de sympathie, qui était bien peu en har-

monie avec l'attente de la création et la venue si prochaine du Créateur. Toute la scène paraissait indifférente. Il semblait que la nature se tenait de côté, qu'elle laissait Dieu passer, qu'elle ne donnait aucun signe d'obéissance, et qu'elle n'avait aucun rapport avec ce qui s'accomplissait ; il semblait qu'elle faisait un monde à part, un monde qui ne prenait aucun intérêt au monde de l'intelligence et de la volonté. N'avons-nous jamais éprouvé rien de pareil dans la vie? Lorsqu'un ami est mort pendant la nuit, peut-être il nous est arrivé d'ouvrir la fenêtre et de regarder au dehors dans l'obscurité. Notre cœur est plein. Il semble que tous les cœurs des hommes sont concentrés dans le nôtre. Nous nous imaginons en quelque sorte réunir en nous-même, et dans notre douleur nouvelle, tous les intérêts de l'univers. Nos regards se dirigent au dehors vers la terre, comme si son silence allait répondre à ce que nous éprouvons. Mais le brillant éclat de la lune se joue de notre affliction ; le vent de la nuit fait entendre ses gémissements qui ne sont pas sans charme, et les oiseaux s'agitent sur leurs branches. Qui ne les a pas vus ainsi à la pâle clarté de la lune ? Tout est comme d'habitude. Les traits de la nature sont sans expression. Il n'y a là évidemment aucune sympathie pour nos douleurs, nos craintes, nos espérances ou nos regrets. Nous regardons la nature ; mais sa face muette, pâle, sans réponse, nous force à nous rejeter vers Dieu. Il est heureux pour nous qu'il en soit ainsi ; cependant ce n'est pas sans nous faire ressentir un froissement auquel nous ne nous attendions pas. Il y eut un tremblement de terre sur le Calvaire; mais, dans la froide nuit de Bethléem, tout est tranquille, silencieux, indifférent, uniforme. La terre se montre inanimée, quoique pleine d'expression, et cette apathie est pénible à considérer. Ce n'est pas l'aspect de la mort : car il y a une foule de manifestations muettes. C'est comme une belle figure, privée de l'intelligence qui l'animait. Ce n'est même pas la beauté inanimée du marbre sculpté : c'est une sorte de beauté stupide, qui oppresse le cœur

de celui qui la regarde. Pour moi, il y a quelque chose de tout à fait imposant dans la marche silencieuse des étoiles au-dessus de Bethléem pendant cette nuit.....

(*Bethléem*, I, pp. 169 à 181.)

LA CRÈCHE.

La crèche ressemblait à cette sorte de lit ou de berceau que nous apercevons quelquefois dans les hospices d'enfants trouvés, berceau dans lequel est déposé l'enfant abandonné, sans que personne puisse être témoin de la lutte du désespoir et de l'amour dans le cœur de celle qui l'y laisse. Jésus est en quelque sorte placé dans la crèche comme un enfant trouvé dont le père n'existe pas. Et c'est le monde tout entier avec sa malice qui est son hôpital....

(*Béthléem*, I, p. 199.)

Tous les animaux inférieurs avec leurs familles, leurs formes, leurs couleurs, leurs voix, leurs mœurs et leurs particularités, représentent des idées de l'intelligence divine, et ils sont des manifestations partielles de la beauté de Dieu: de même que les feuilles des arbres, l'éclat des métaux, le reflet de la lumière dans les nuages, les odeurs multipliées des bois et des champs, et les sons variés des eaux.

Il convenait à l'Art divin, si nous pouvons employer cette expression, que les créatures inférieures fussent représentées dans le tableau de la nativité de leur Auteur.....

(*Bethléem*, I, p. 195.)

LE PREMIER REGARD DE MARIE SUR SON FILS.

Elle était sur le point de voir cette face humaine qui devait illuminer toute la vaste étendue du ciel pendant l'éternité, et lui tenir lieu de soleil et de lune. Elle allait lire l'amour filial, un tendre accueil, une douce complaisance dans ces mêmes yeux, dont les rayons devaient répandre à jamais le bonheur divin dans des millions d'élus autour du trône. Elle allait voir cette face tous les jours, à toute heure, à chaque instant, pendant des années. Elle la verrait se développer, s'agrandir, dépouiller et prendre l'expression successive des différents âges de la vie humaine. Elle allait la voir dans l'ignorance apparente de l'enfance, dans les charmes particuliers de la jeunesse, dans la sérénité pensive de l'âge mur ; elle allait la voir dans le ravissement de la contemplation divine, dans la tendresse indulgente de l'amour, dans l'éclat d'une sagesse toute céleste, dans l'ardeur d'une juste indignation, dans la douloureuse gravité d'une tristesse profonde, aux moments de la violence, de l'opprobre, de la peine physique et de l'agonie mentale. Chacune de ces phases si variées n'était pour Marie rien moins qu'une révélation. Elle ferait presque tout ce qu'elle voudrait de cette face divine. Elle pourrait la presser contre la sienne dans toute la liberté de l'amour maternel. Elle pourrait couvrir de baisers les lèvres qui doivent prononcer la sentence de tous les hommes. Elle pourrait la contempler à loisir pendant son sommeil, ou éveillée, jusqu'à ce qu'elle l'eût apprise par cœur. Lorsque l'Éternel aurait faim, cette petite face chercherait son sein, et elle s'y reposerait. Marie essuierait les larmes qui découleraient sur les joues enfantines de la Béatitude incréée. Bien des fois elle laverait cette face dans l'eau de la fontaine, et le Précieux Sang viendrait la couvrir, attiré par la fraîcheur

de l'eau, ou par le doux frottement de la main maternelle, et il la rendrait dix fois plus belle. Un jour, elle devait reposer pâle, souillée de sang et sans vie sur ses genoux, pendant que, pour la dernière fois, tous les services qu'elle lui rendait autrefois à Bethléem, si tristement déplacés, devraient se renouveler sur le Calvaire.

(*Bethléem*, I, pp. 147-149.)

LES TROIS OBLATIONS DE LA VIERGE PRÈS DE JÉSUS NAISSANT.

Telle a été la belle oblation trois fois répétée de Marie. ELLE S'EST OFFERTE A JÉSUS POUR NOUS. ELLE NOUS A OFFERTS A JÉSUS. ELLE A OFFERT JÉSUS AU PÈRE POUR NOUS. Du sommet du Calvaire, elle s'est plus tard retournée, et elle a regardé l'Église de tous les siècles à venir, et elle nous a offert à tous notre divin Sauveur, pour nous le faire accepter et aimer. Ainsi elle s'est élevée de la Grotte jusqu'au Père éternel, et de l'oblation d'elle-même à Jésus jusqu'à l'oblation de Jésus au Père. Car si la première pensée de Marie est pour l'Enfant, la seconde n'est-elle pas pour son Père?

(*Bethléem*, p. I, 240.)

LA CIRCONCISION.

La première effusion sanglante a été la Circoncision. Au cœur de Jésus, déjà passionné pour la douleur et la souffrance, sept jours suffisaient pour les joies tranquilles de Bethléem,

joies sur lesquelles s'étendait déjà l'ombre du Calvaire. La mère sans tache n'eut que cette courte semaine pour jouir du Précieux Sang. Elle connaissait sa mission et son mystère. Elle le voyait dans le cristal transparent du corps de Jésus enfant. Elle voyait les pulsations de sa vie battre avec toute la rapidité naturelle à l'enfance. A travers le voile animé et plus blanc que la neige qui les recouvrait, elle distinguait ses ruisseaux de pourpre. De temps en temps, elle le remarquait couvrant sa face divine ou rougissant ses joues enfantines. Elle voyait sa couleur plus belle que celle du corail sur ses petites lèvres, dont devaient sortir un jour les paroles de la vie éternelle et les jugements redoutables de tant de millions d'âmes humaines. Dans le calme de la nuit, elle entendait ses palpitations, et elle adorait les mystères de ce sommeil occupé, les secrets de ce cœur silencieux. Lorsqu'elle serrait Jésus dans ses bras, elle sentait les battements du Précieux Sang, et elle savait que c'était la force concentrée de la Toute-puissance qui, par le plus aimable de tous les artifices, s'était renfermée captive dans la fragilité et dans la petitesse d'un enfant nouveau-né. Elle savait que c'était ce Sang que recherchait la justice de Dieu le Père.

(*Le Précieux Sang*, p. 282.)

NAZARETH.

Nazareth était presque un nom de mépris. De verdoyantes collines, sur lesquelles paissaient les troupeaux, la renfermaient dans leur enceinte, et ses habitants n'étaient connus au delà de leurs montagnes que pour leur rusticité farouche et grossière, peut-être même pour quelque chose de plus mauvais encore. Le Dieu éternel était sur le point de devenir un

Nazaréen. Lui, dont l'œil pénétrait jusqu'au fond des bois, jusqu'au centre des plus profondes forêts du globe, lui, qui voyait les blanches murailles des gracieuses cités fièrement assises sur le sommet de leurs collines, ou reposant mollement au soleil sur les bords d'une mer azurée, il a choisi ce Nazareth, si humble, si mal famé, pour être la scène du grand mystère qu'il allait accomplir....

(*Bethléem*, I, p. 105.)

VIE DE JÉSUS PARMI LES HOMMES. — DILATATION DE SON AMOUR POUR NOUS.

Jésus ne nous a rien refusé ; il n'est pas une faculté de son âme humaine qui n'ait contribué à notre salut ; il n'est pas un membre de son corps adorable qui n'ait souffert pour nous ; il n'est pas une douleur, pas un opprobre, pas une ignominie dont il n'ait pour nous épuisé le calice amer jusqu'à la lie. Pour nous, il a versé jusqu'à la dernière goutte de son précieux sang, et chaque battement de son sacré Cœur est un acte d'amour pour nous. Nous lisons des choses surprenantes dans la Vie des Saints touchant l'amour qu'ils avaient pour Dieu, choses tellement merveilleuses que nous n'oserions songer à les imiter. Ils pratiquaient des austérités effrayantes, ils passaient des années entières sans rompre le silence, ou bien ils étaient dans des extases et des ravissements perpétuels; d'autres se montraient passionnément épris des humiliations et des souffrances, ou bien, dans leur sainte impatience, ils languissaient dans cette vie, soupirant sans cesse après la mort, et enfin ils la recevaient avec joie, au milieu des tortures du plus cruel martyre. Chacune de ces choses en particulier nous remplit d'étonnement, et cependant, mettez les toutes ensemble ; re-

présentez-vous tout l'amour de Pierre, de Paul, de Jean, de Joseph et de Madeleine, de tous les apôtres, martyrs, confesseurs et vierges, qui, dans tous les siècles, ont illustré l'Église; réunissez, dis-je, toutes ces ardentes affections, et jetez-les dans un cœur qu'un miracle aurait rendu assez fort pour contenir tant d'amour ; ajoutez-y tout l'amour dont neuf chœurs d'Anges innombrables brûlent pour leur Dieu ; couronnez le tout de cet amour miraculeux qui consume le cœur immaculé de notre sainte Mère. Et pourtant, loin d'en approcher, vous n'aurez qu'une pâle imitation de l'amour que Jésus a pour chacun d'entre nous, malgré notre bassesse, notre indignité et nos péchés !

(*Tout pour Jésus*, pp. 2-3.)

LIVRE SEPTIÈME

LA PASSION

LE VENDREDI SAINT A JÉRUSALEM.

Si nous avions été à Jérusalem le Vendredi et le Samedi, partout nous aurions trouvé des objets, ou plutôt la présence multipliée d'un Objet qui aurait réclamé toute notre vénération. Le pavé des rues, l'uniforme des légionnaires romains, le plancher du corps de garde, les degrés du tribunal de Pilate, la colonne de la flagellation, la montée du Calvaire, le bois de la croix, les sandales et les chaussures de la multitude, les vêtements, les cordes, les instruments, les fouets et une foule d'autres objets encore furent tachés avec du Précieux-Sang. Et partout les Anges l'adoraient. Si alors nous avions été nous-mêmes avec eux, et si nous avions été sages de la sainte sagesse que nous donne notre foi actuelle, nous aurions dû l'adorer aussi. Mais quelle peinture du monde nous offrent ces souvenirs ! Quelle mystérieuse manière pour le Créateur de prendre place dans sa création ! Quelle vue de Dieu nous pouvons avoir ici ! Quelle idée du péché ! Quelle révélation de la magnificence de notre rédemption ! Le sang de Dieu, le sang humain de l'Être incréé, le sang que Celui qui n'a pas eu de commencement a tiré des veines d'une Vierge juive, ce sang est méconnu, et elle-même, cette Vierge, la Reine ignorée de la création, demeure dans la même cité, cachée dans les profondeurs d'une douleur incommensurable. Des millions d'anges

sont prosternés en adoration sur toute la surface du sol, comme si c'était là que se trouvait le ciel plutôt que dans les hauteurs de l'espace, et de fait ils ne se trompaient pas. Et cependant les hommes, cette partie spéciale de la création que le Précieux Sang regardait tout particulièrement, passaient à travers les rues, par-dessus ces marques vermeilles, foulaient aux pieds ces objets adorables et ne s'en souciaient nullement ; des anges se trouvaient sous leurs sandales, et ils ne le savaient pas ; ils marchaient au milieu d'un labyrinthe de mystères qui les environnaient de toutes parts et dont la révélation soudaine les eût terrassés et frappés de mort; et cependant ils étaient dans l'ignorance la plus insouciante. Il est difficile de faire pénétrer en nous l'idée d'un pareil état de choses et d'y habituer notre esprit ; et cependant ce n'est qu'une représentation de notre conduite de tous les jours par rapport à la présence invisible de Dieu parmi nous. Dieu est au dedans et au dehors de nous, au dessus de nous, au dessous de nous et autour de nous. Partout où nous mettons les pieds, serait-ce même pour commettre le mal, Dieu s'y trouve. Si nous étendons la main, Dieu est dans notre main ; il est dans l'air à travers lequel notre main passe, et si notre main touche quelque chose, Dieu y est encore. Il y est de trois différentes manières : par son essence, par sa présence et par sa puissance; et de chacune de ces trois manières sa présence existe plus réellement que la dureté dans le roc, l'humidité dans l'eau, ou la solidité dans la terre. Cependant nous suivons nos voies selon nos fantaisies, nous chantons, nous nous laissons aller à la vanité, nous faisons mille folies, et ce n'est pas seulement dans un sanctuaire consacré que nous nous y livrons, c'est dans le sein du Dieu vivant. Ce mystère, par la plus prodigieuse des révélations, nous a été rendu manifeste dans le Précieux Sang, lorsqu'il fut répandu à travers les rues de Jérusalem.....

(*Le Précieux Sang*, pp. 29-31.)

LA SUEUR DE SANG.

Voyons maintenant ce que fait l'âme du Sauveur. Elle réunit autour d'elle tous les péchés, si nombreux, si variés, si énormes des hommes. Sa sainteté si belle se recouvre de ce hideux vêtement, qui brûle, semblable à un poison, semblable à des flammes ardentes. Ainsi revêtue, elle frémit toute pénétrée du plus terrible des frémissements humains. Sa vie ne se conserve que par une puissance miraculeuse. Jamais sur la terre il n'y a eu de pesanteur aussi mortelle, de tristesse aussi poignante, de desséchement aussi complet des fontaines de la vie, de langueur aussi cruelle, d'abattement aussi excessif. Alors cette âme puissante lève les mains, comme si, avec une force plus grande que Samson, elle allait faire descendre les cieux ; elle attire sur elle-même la redoutable tempête de la Justice éternelle et de la Vengeance accablante de Dieu. Et puis, elle s'étend, écrasée sous ce poids immense, triste vie humaine, presque éteinte et ne devant le dernier souffle qui lui reste qu'à la vie divine à laquelle elle est unie. Quelle humanité ! quelle divinité ! qui pourra s'élever jusqu'à un mystère aussi terrible ? Oh ! Jésus, qu'elle est effrayante cette solitude rendue plus profonde encore par la présence de cet Ange tremblant que vos plaintes ont fait descendre des cieux ! Le sacré cœur ne peut pas résister plus longtemps. Il laisse échapper sa vie vermeille, comme un pressoir le vin qu'il renferme. L'une après l'autre, d'une manière qui n'est pas naturelle, les gouttes de sang suintent lentement à travers les pores brûlants de la peau divine. Elles s'arrêtent sur son front, et puis elles roulent le long de sa face. Elles embarrassent sa chevelure ; elles couvrent ses yeux ; elles remplissent sa bouche tout autrement que ne la remplissait le ca-

lice de son sang il y a trois heures. Elles souillent sa barbe ; elles mouillent ses mains ; elles coulent sur tous ses membres comme une sueur universelle de sang. Elles tachent ses vêtements ; elles rougissent les racines des oliviers; elles recouvrent la blanche poussière de taches rougeâtres. Véritablement, si jamais souffrance a été belle, — et qu'il y a peu de souffrances sur la terre qui ne l'aient été ! — c'était bien celle que la lune de Pâques contemplait, cette nuit à l'ombre des oliviers de Gethsémani !

(*Le Précieux Sang*, p. 299.)

LE CHEMIN DE LA CROIX.

Une autre, une grande effusion sanglante, c'est le chemin de la croix, c'est ce mystère singulier de la passion dans lequel le cœur de la Mère et celui du Fils, jusque-là extérieurement séparés, se réunissent en un seul courant, et coulent ensemble jusqu'à la fin. Les deux victimes de la flagellation, le corps du Fils et l'âme de la Mére, s'avancent dans les rues. Le Roi et la Reine portent tous deux leurs couronnes d'épines. Le Roi porte la sienne snr sa tête, pendant que la Reine la porte sur son cœur. Car la royauté de Marie est dans son cœur.

(*Le Précieux Sang*, pp. 288-290.)

LE COURONNEMENT D'ÉPINES.

La quatrième effusion du sang de Jésus, c'est le couronnement d'épines. C'est la tendre souveraineté de l'Homme-Dieu qui déplaît à leurs cœurs. Ils ne peuvent supporter qu'il s'appelle roi. Ils voudraient bien tourner sa royauté en dérision; mais ils la sentent toujours et ils la craignent. S'il n'avait jamais été roi jusqu'à ce jour, ne l'était-il pas devenu maintenant par le caractère vraiment royal de la douceur qu'il avait manifestée au milieu des ignominies de la nuit dernière et des outrages de cette matinée? Il n'y a qu'une figure de roi qui puisse paraître aussi véritable dans un état aussi défiguré. Mais sa douceur aigrissait ses bourreaux. Elle les abaissait eux-mêmes dans leur propre estime. La mansuétude de son silence était pour eux un reproche. Il y avait quelque chose de si adorable dans ses souffrances que leur fanfaronnade vulgaire s'en trouvait écrasée. Son regard les humiliait : il était si beau! Ainsi, dans l'aveuglement de leur malice, ils ont opéré un mystère divin. Ils l'ont couronné roi. Quand même le Dieu éternel ne serait d'aucune autre utilité aux soldats romains, il servira au moins à distraire l'ennui d'un corps de garde syrien. Ils ont assez de peine avec ces criminels juifs : il faut bien qu'il aient aussi avec eux quelques instants d'agrément. Le soleil et la pluie étaient tombés alternativement sur les ronces verdoyantes que la terre, sans le savoir, avait fait croître pour son créateur. Ces ronces s'étaient étendues sur le gazon. Elles avaient entrelacé de nombreux et vigoureux rejetons. Elles avaient poussé en buissons épais ; leurs pointes flexibles s'étaient durcies sous les rayons du soleil de l'automne, et elles étaient devenues de longues et grosses épines.

Peut-être l'abeille s'était-elle posée sur leur fleur pour en extraire leur suc délicieux ; peut-être le papillon avait-il été attiré un instant par leur parfum aromatique, ou l'oiseau avait-il emporté dans son bec leurs baies dorées. Mais qui aurait jamais imaginé qu'elles dussent encore être teintes du sang de leur créateur ? Les soldats ont garni leurs mains calleuses de leur gantelet de cuir, et ils tressent une couronne de ces épines dures et rebelles. Qu'importe si elle n'est pas parfaitement ronde ! Qu'importe si elle ne s'adapte pas exactement à la tête de leur César de théâtre ! Au milieu des plaisanteries, des jeux de mots et des blasphèmes païens, l'ouvrage informe est bientôt accompli. Alors ils se lèvent et ils s'approchent de leur Roi. Oh ! ce n'est pas de la même manière que nous nous approchons maintenant du Saint Sacrement, ou que les Anges s'approchent du trône de l'Éternel ! Jésus est assis sur un banc : nous osons à peine le regarder, tant il est divin dans son abjection. Comme l'amour force nos cœurs d'adorer, et puis comme le respect de la vénération encourage nos cœurs à l'aimer ! Avec quelle patience il attend, couvert de sang, déshonoré, pâle, blême, et cependant si beau à voir, si gracieux à contempler ! Ils s'approchent de l'Éternel. Ils exhalent une odeur de péché, et leur indifférence est pleine de fanfaronnade. Le corps de garde se remplit silencieusement de la splendeur de sa divinité. Est-ce qu'ils ne la voient pas ? Non. Sans crainte et d'une voix haute et impérieuse, ils portent la main sur sa longue chevelure. S'ils attendaient seulement un instant, ils pourraient sentir battre dans sa tête les pulsations de cette vie bénie. Ils jurent par leurs dieux, et ils se livrent à de vulgaires plaisanteries dans leur langue romaine, comme s'ils se trouvaient en face d'un étranger. Mais ils s'apercoivent, à la figure de ce Juif, qu'il comprend le latin. Ce n'est qu'un amusement de plus. Ils enfoncent la couronne sur sa tête avec une violence brutale ; elle n'est pas ronde elle : ne va pas : ils font entrer de

force les pointes dans sa peau, et le sang sort noir, lent et avec une peine des plus douloureuses. Les Juifs encouragent ces Romains dans leur barbarie; et l'un d'eux, non sans de bruyants applaudissements, prend un roseau pesant, en frappe la couronne et la fait pénétrer dans la tête du Sauveur. De longues épines entrent sous la peau du front et sortent au-dessus des yeux; d'autres percent ses oreilles; d'autres glissent le long des nerfs de son cou; d'autres pénètrent dans le crâne, et elles brûlent comme des aiguillons de feu. Il tremble, de la tête aux pieds, dans un supplice intolérable. Un nuage de souffrance recouvre ses yeux si beaux; ses lèvres sont devenues livides sous l'excès de la douleur; mais le visage d'un enfant endormi n'est pas plus doux que le sien, ni son cœur plus calme, et il nous apparaît plus beau, maintenant qu'il est couronné. O Sang précieux, ô amant de la souveraineté de Dieu, longtemps tu as eu soif de ta royauté. Mais quelles étranges, quelles saisissantes cérémonies tu avais préparées pour ton couronnement!

(*Le Précieux Sang*, pp. 295-297.)

LE CRUCIFIEMENT.

Ils ont dépouillé Jésus de ses vêtements, et la honte que lui a fait éprouver son état fait frémir sa nature humaine au delà de toute expression. Pour sa Mère, cette indignité était en elle-même une torture, tandis qu'en même temps la vue sans voile du cœur de son Fils était pour elle une horreur et une souffrance que les paroles ne sauraient exprimer. Ils ont étendu Jésus sur la croix, lit plus dur que le berceau de Béthléem dans lequel il avait d'abord été couché, et il se remet entre leurs mains avec autant de docilité qu'un enfant fatigué

que sa mère prépare doucement au repos. Il semble (et en réalité il en était ainsi) faire sa propre volonté, plutôt que la leur. Beau dans son défigurement, vénérable dans son ignominie, le Dieu éternel s'étend sur la croix, les yeux fixés avec douceur sur le ciel. Jamais Marie ne pensa qu'il parût plus digne d'adoration, qu'il fût plus manifestement Dieu que quand il était ainsi étendu et couché, victime impuissante, mais volontaire. Et elle l'adorait avec la plus profonde vénération. Maintenant, les bourreaux étendent son bras droit et sa main sur sa croix. Ils mettent le clou raboteux à la paume de sa main, cette main d'où découlent les grâces du monde, et le premier coup du marteau retentit sourdement au milieu du silence. Le frémissement que lui cause l'excès de la douleur passe dans tous les membres, mais sans altérer la douce expression du regard. Bientôt les coups se succèdent, un faible écho les répète. Madeleine et Jean se bouchent les oreilles ; car pour eux ce son est intolérable : il leur est plus douloureux que si le marteau tombait au vif sur leurs cœurs. Marie entend tout le bruit. Le marteau tombe sur la vie de son cœur ; car, depuis longtemgs son amour est mort en elle et ne vit plus qu'en Jésus. Elle dirige ses regards vers le ciel. Elle ne peut parler. Que pourraient exprimer des paroles ? Le Père seul comprenait l'offrande de ce cœur, brisé tant de fois. Pour Marie, la pose des clous n'était pas une action unique ; chaque coup lui infligeait un martyre particulier, comme la main du musicien qui presse tour à tour les clefs de son instrument.

La main droite est clouée à la croix. La gauche ne peut atteindre à sa place. Ils ont mal mesuré la distance du trou qu'ils ont percé pour faciliter le passage du clou, ou bien l'agonie a contracté le corps de Jésus. La scène qui s'ensuivit fut terrible, comme les saints nous la décrivent dans leurs révélations (1). Les bourreaux tirèrent de toutes leurs forces le bras

1. Nous engageons vivement nos lecteurs à faire eux-mêmes la

gauche ; mais ils ne s'allongeait pas assez. Ils appuient leurs genoux sur les côtes, que cette violente pression fait craquer sans les briser et, en disloquant le bras de Jésus, ils parviennent à étendre la main jusqu'à la place. Rien de plus qu'un léger soupir ne s'échappa de la poitrine de Jésus, et la douce expression de ses yeux demeura toujours la même. Mais Marie, qui pourrait s'imaginer l'horreur que ce spectacle, que ce son produisirent en elle ? Oh ! il y avait là pour elle plus de douleur qu'il n'y en a eu pour faire tous les Saints qui ont jamais été canonisés ! Le bruit sourd du marteau recommence, changeant de son selon qu'il porte sur la chair, les muscles, et le bois dur où le clou s'ouvre un cruel passage. Les jambes de Jésus sont aussi tendues avec violence; les pieds sont croisés l'un sur l'autre, ces pieds, qui ont été si souvent blessés et fatigués en marchant à la recherche des âmes; et, à travers la masse solide des muscles frémissants, le clou s'enfonce lentement, en faisant souffrir à Jésus une agonie inexprimable, à cause du manque de fixité du pied dans cette position. Il serait inutile de parler de la Mère ; il serait vain de la plaindre. Notre compassion ne pourrait être comparée en aucune manière au terrible excès de l'agonie de Marie. Mais Dieu soutint sa créature, et elle continua de vivre.

Maintenant, on soulève la croix, et on la dresse avec Jésus couché dessus et ayant toujours la même douceur d'expression dans les yeux. L'instrument du supplice est porté près du trou creusé pour en recevoir le pied. Ils approchent la croix du bord du trou ; ils y ont attaché des cordes au moyen desquelles ils lui font prendre une position plus perpendiculaire. Lorsqu'elle est presque dressée, ils en attirent graduellement le pied au-dessus du bord de la cavité, jusqu'à ce qu'elle y tombe d'un bond violent qui disloque tous les os de la victime et détache presque son corps avec les clous qui la retiennent

comparaison entre les magnifiques récits du P. Faber et les visions de la sœur Emmerich.

Quelques saints contemplatifs font même mention d'une corde liée autour du corps sacré pour l'empêcher de se détacher de la croix et serrée si cruellement qu'elle entrait dans la chair. Ainsi une horreur surpasse l'autre, fouillant, comme ces feux souterrains qui font trembler la terre, sous les abîmes du cœur anéanti de la sainte Mère, toutes ses facultés surnaturelles de souffrir. Ne comparons la douleur de Marie à aucune autre. C'est une chose à part. Nous pouvons la regarder, pleurer sur elle avec amour, avec un amour de souffrance. Mais nous n'osons la commenter. O Mère affligée, bénie soit la très-sainte Trinité pour les miracles de grâce qui furent accomplis en vous à cette heure terrible !

La terre trembla jusqu'à son centre ; les êtres inanimés frémirent comme s'ils eussent été doués d'intelligence. Alentour, les rochers se fendirent, les précipices s'ouvrirent tout le long des rivages les plus lointains de la Méditerranée, et le voile mystique du Temple fut déchiré en deux par l'agitation de la terre, comme s'il l'eût été par la main de l'homme. A ce moment, ainsi qu'une révélation nous l'apprend, s'élevèrent des dépendances du temple les sons prolongés et plaintifs des trompettes qui annonçaient l'offrande du sacrifice du milieu du jour, et ceux qui en sonnaient ne soupçonnaient guère que la trompette retentissait ce jour-là dans le ciel. Un monde impur devait se vêtir tout entier dans la Justice et la Beauté du Fils de Marie ; des pécheurs devaient porter ses vertus, mériter par ses mérites, satisfaire par ses satisfactions, et puiser à volonté dans les fontaines de son précieux sang. De même que Jacob avait été béni dans les vêtements d'Ésaü, ainsi tout le genre humain devait être béni dans les vêtements de son Frère aîné.

(*Le Pied de la Croix*, pp. 291-295.)

MORT DU SAUVEUR.

Marie ne levait pas les yeux, mais elle savait que les yeux de Jésus étaient fixés sur elle. Par quel étrange pouvoir les yeux des mourants font-ils tourner vers eux les visages qui étaient tournés d'un autre côté et les attirent-ils à eux pour que les regards de l'amour puissent voir les derniers moments d'un être aimé ? L'œil de Jésus s'arrêtait sur le même objet qui l'avait arrêté au moment de sa naissance, lorsqu'il s'était trouvé couché sur le sol dans un pli de la robe de Marie, tandis qu'elle priait agenouillée, et qu'il levait ses petites mains en souriant pour être pris dans ses bras et pressé contre son sein. C'était d'une autre manière que les bras de Jésus étaient maintenant levés; ils nous invitaient à monter pour nous y jeter comme des enfants aimants, et pour voir ce que sont les embrassements de l'amour d'un Sauveur. Marie sentit le regard de Jésus, et elle leva la tête pour regarder son visage. Jamais de tels regards ne se rencontrèrent ni n'exprimèrent tant d'ineffable amour. Le Père soutenait Marie dans ses bras, de crainte qu'elle ne succombât sous le poids de tant d'amour, et le cri retentissant partit du sommet de la colline, plongeant Marie dans une agonie de silence. La tête sacrée s'affaissa vers elle, l'œil se ferma, et l'âme passa près d'elle comme un éclai et s'enfonça dans la terre, et un vent s'éleva et éloigna le manteau de ténèbres, et le soleil se dégagea de l'ombre de la lune, et les toits de la cité brillèrent d'une éclatante blancheur, et les oiseaux recommencèrent à chanter, mais seulement comme s'ils n'étaient qu'à demi rassurés. Et au dessous de la croix se tenait Marie, mère sans enfant. La troisième heure était passée.

(*Le Pied de la Croix*, pp. 312-313)

EFFETS DE LA PASSION.

Avez-vous jamais calculé combien il y a d'hommes dont chaque minute du jour voit l'agonie et la mort sur toute la surface du globe ? Oh ! à quels dangers les plus chers intérêts de Jésus ne sont-ils pas exposés sur ces lits de douleur ! Satan redouble d'énergie ; les tentations fondent sur les mourants plus nombreuses que les flocons de neige dans un ouragan d'hiver, et, selon qu'il y a victoire ou défaite dans ce combat, c'est Jésus ou le Démon qui triomphe pour l'éternité : car la lutte est finie et ne doit plus recommencer. Ici, ce sont des catholiques que de longues années n'ont vus s'approcher des Sacrements, et là ce sont des saints pour lesquels un demi-siècle de mérites et d'amour héroïque est sur le point de perdre tous ses fruits. Il ne leur manque qu'une chose, que toutes les souffrances du monde ne sauraient leur mériter ; il ne leur manque qu'une chose, et c'est la persévérance finale. Il y a des hérétiques qui n'ont jamais soupçonné leur hérésie, et des hérétiques de mauvaise foi qui ont calomnié l'Église et outragé la Mère de Dieu. Ici, ce sont des juifs descendus de ceux qui ont crucifié Notre-Seigneur, et là des mahométans qui sont maîtres de Jérusalem. Il y a des Hottentots qui adorent des images dégoûtantes, et des Indiens d'Amérique pour lesquels l'éternité se borne au plaisir de chasser sans cesse, et dont les mérites s'élèvent en raison des meurtres qu'ils ont commis. Il y a des hommes blanchis sous des neiges perpétuelles, d'autres dont le soleil du Midi a bruni le visage ; il y en a sur le sommet des montagnes, dans le fond des vallées, dans les villes et dans les solitudes, sur terre et sur mer, dans les cachots infects et dans les palais dorés. Tous meurent. Chaque minute en emporte une foule, et le chrétien frémit en voyant l'état dans

lequel ils vont être surpris par ce moment suprême. Et cependant JÉSUS EST MORT POUR CHACUN D'ENTRE EUX, aussi exclusivement que si sa mort n'eût été utile qu'à lui, et il est prêt à descendre des Cieux et à mourir encore POUR CHACUN DE NOUS, si cela était nécessaire. Suivez-le dans le cours de sa longue Passion, remarquez chacun de ses pas, chacune de ses larmes, chacune des gouttes de son sang; comptez les épines qui percent sa tête, les coups qui l'accablent, les crachats qui couvrent son visage auguste, les chutes qui le meurtrissent; sondez l'abîme intérieur de ses humiliations et de ses douleurs, les tortures et les angoisses de son cœur sacré. Eh bien ! tout cela était pour ce pauvre Indien qui, à cette heure, meurt inconnu au pied des Andes. Et, s'il meurt dans le péché, toute cette passion devient inutile.

(*Tout pour Jésus*, pp. 12-13.)

Il pleure pour nous faire sourire; il saigne pour que nous soyons sauvés; il se laisse outrager afin que nous nous réjouissions; il tremble, il est inquiet, il est abattu, il sue du sang, afin que nous soyons en paix avec nous-mêmes, tranquilles sur la terre, dans l'amitié de Dieu et remplis d'une douce confiance en l'Avenir éternel qui nous attend. Non content de nous permettre de l'aimer avec passion, il dispose tout de manière à nous rendre l'amour plus facile. Oui il convertit nos désirs; et il nous laisse l'aimer, le glorifier et nous procurer de la gloire à nous-mêmes par des moyens qui attireraient le sourire sur les lèvres de l'incrédule, tant ils ressemblent à un conte fait à plaisir, à l'artifice dont se sert un bon père, aux jeux d'un amour enfantin. Si c'est là le spectacle qu'il offre sur la terre, que fera-t-il, que fera-t-il dans le ciel ?

(*Tout pour Jésus*, p. 334.)

LE PRÉCIEUX SANG ET SA PUISSANCE.

Il est évident qu'il y a tous les jours des millions de péchés arrêtés par le Précieux Sang.

(*Le Précieux Sang*, p. 62.)

Toutes les perfections de Dieu sont redevables de quelque chose au Précieux Sang. Il est la seule véritable satisfaction de sa Justice. Il est une des plus merveilleuses inventions de sa sagesse ; il est la principale source de sa gloire ; il est le repos de sa Pureté ; il fait les délices de sa Miséricorde; il participe à sa Puissance. En lui se déploie sa Grandeur ; par lui s'exerce sa patience; il répare son honneur, il apaise sa colère, il imite sa fécondité, il orne sa sainteté, il est l'expression de son amour. Mais, par dessus tout, il sert à la domination de Dieu. Il est conquérant, et c'est pour Dieu qu'il fait des conquêtes. Il fait irruption dans le royaume des ténèbres, et il illumine des contrées tout entières des rayons de son éclatante lumière. Il rabaisse les rebelles, il ramène les exilés dans leur patrie, et réclame ceux qui s'étaient laissé égarer. Il établit la paix, il édifie, il promulgue des lois, il rétablit d'anciennes choses et en inaugure de nouvelles. Il dispense le pardon, il accorde des amnisties, et il administre d'une manière merveilleuse le royaume qu'il a merveilleusement reconquis. Il est la couronne, le sceptre et le trône de la Royauté invisible de Dieu.

(*Le Précieux Sang*, pp. 105-106.)

VALEUR INFINIE D'UNE GOUTTE DE SANG DIVIN

Le ciel serait-il rempli de multitudes innombrables de bienheureux aussi parfaits que saint Joseph, saint Jean-Baptiste ou les Apôtres, et tous ces Saints auraient-ils encore dans leur sainteté le pouvoir de mériter, jamais, pendant des milliers et des milliers de siècles, leurs mérites réunis n'auraient pu gagner une seule goutte du Précieux Sang. Si tous ces esprits lumineux qui peuplent le céleste royaume des Anges avaient consenti à se plonger dans les abimes de l'enfer, et à y subir des supplices pendant d'innombrables suites d'années, ou qu'ils eussent même consenti à être anéantis et offerts en sacrifice à la justice de Dieu, jamais ils n'auraient pu mériter le Précieux Sang. Si tous les mérites, toutes les grâces, tous les dons accordés à notre tendre Marie avaient été possibles dans le Précieux Sang, ils auraient pu monter continuellement comme un encens d'agréable odeur devant le trône de Dieu, mais jamais ils n'auraient pu mériter le Précieux Sang. Réunissons ensemble les Saints, les Anges et Marie dans tout l'éclat de leur sainteté ; supposons que cette sainteté va toujours croissant dans la suite sans fin des âges et des siècles, jamais ils n'auraient pu acheter une seule goutte du Précieux Sang; jamais ils n'auraient pu mériter le mystère de l'Incarnation dont la vertu réparatrice réside dans le Précieux Sang.

Oh ! cette pensée inonde mon cœur de joie. Avoir toujours à reposer sur la libre souveraineté de Dieu, au lieu de reposer sur ma petitesse et ma misère ; toujours retomber sur la magnificence gratuite de Dieu ; être pour toujours redevable de tout, et de quel tout, à Jésus ! O Dieu miséricordieux , cette joie est, de toutes les joies de la terre, celle qui se rapproche le plus de la joie des cieux.

(*Le Précieux Sang*, pp. 97-98.)

LE CRUCIFIX.

Le monde est un mystère. La vie, le temps, la mort, le doute, le bien et le mal, et l'incertitude qui plane sur notre sort éternel, sont autant de mystères. Quelquefois, ces mystères demeurent brûlants sur notre cœur. Mais le crucifix en est le sens ; il est la solution de tous. Il fait la question et y répond. Le crucifix est la lecture de toutes les énigmes, la certitude de tous les doutes, le centre de toutes les croyances, la source de toutes les espérances, le symbole de tous les amours. Il révèle l'homme à lui-même, et Dieu à l'homme. Il présente une lumière au temps pour qu'il regarde dans l'éternité et se rassure. Le crucifix est doux à voir dans le temps de notre joie : car il attendrit notre joie sans la réprouver et l'élève sans qu'elle éprouve de tension. Dans la douleur, il n'y a nul objet dont la vue soit pour nous comme celle du crucifix. Il fait sortir nos larmes. Il les fait couler plus abondamment, de sorte qu'elles deviennent bientôt plus douces que les sourires mêmes. Il donne de la lumière aux ténèbres ; le silence de sa prédication est toujours éloquent, et la mort est vie en présence de ce grand gage de la vie éternelle. Le crucifix est toujours le même, et cependant il varie toujours son expression de manière à être pour nous, en toute disposition d'esprit, ce dont nous avons le plus grand besoin, et ce qu'il nous est le meilleur d'avoir. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si des saints ont embrassé leur crucifix en de telles extases d'amour satisfait...

(*Le pied de la Croix*, pp. 289-290.)

QUE SERAIT LE MONDE SANS JÉSUS.

Que serait le monde sans Jésus? Peut-être nous sommes-nous déjà représenté le jour du Jugement. Dans notre imagination les tempêtes troublaient les airs au-dessus de nos têtes, la terre tremblait sous nos pieds, le soleil et la lune se couvraient d'un sombre voile, les étoiles tombaient du ciel, le feu exerçait ses fureurs sur toute la surface de la terre, les hommes criaient aux rochers et aux montagnes de tomber sur eux et de les cacher; et, à l'Orient, au milieu des nuages éclatants, Jésus s'avançait pour juger le monde. Nous croyions convenable d'ajouter à ce tableau tous les traits possibles de tumulte et de désolation dans l'ordre physique, et le déchaînement le plus inouï de tous les éléments, quoique probablement la catastrophe de ce jour terrible, dans l'impétuosité même de ses convulsions, suivra la grande uniformité des lois naturelles. Cependant il y aura moins d'horreur réelle dans le désordre et la confusion de ce jour, qu'il n'y en aurait actuellement sur la terre si nous étions privés de Jésus, quand bien même le soleil brillerait de tout son éclat, que les fleurs étaleraient partout leurs gracieuses variétés, et que les oiseaux feraient entendre leurs joyeux refrains. Une terre sans espérance ou sans bonheur, privée d'amour et de paix, une terre dont le passé serait un fardeau, le présent une fatigue, et l'avenir une vague terreur : telle serait la nôtre, si, par impossibilité, Jésus n'existait pas.

(*Le Précieux Sang*, pp. 52-53.)

LIVRE HUITIÈME

L'EUCHARISTIE

DES SACREMENTS, EN GÉNÉRAL.

Il est difficile de décrire les Sacrements. Si un Ange, nous enlevant de ce globe que nous habitons, nous transportait bien loin dans une étoile que Dieu aurait préparée pour recevoir une autre espèce de créatures raisonnables, nous serions frappés de la nouveauté et du caractère particulier qu'offrirait à nos regards la scène qui nous environnerait. Quelques-uns de ces détails pourraient nous rappeler les scènes de la terre, quoique avec des différences essentielles, et d'autres seraient pour nous entièrement nouveaux, entièrement différents, soit pour la couleur, soit pour la forme, soit pour la composition, de ce que nous aurions jamais vu jusque-là. Tel est à peu près l'effet produit en nous lorsque nous venons à apprendre la doctrine catholique sur les Sacrements. Elle nous introduit dans un monde nouveau. Elle nous donne de nouvelles idées. Elle est plus qu'une découverte : elle est une révélation. Les Sacrements appartiennent au monde nouveau introduit dans la création du Verbe éternel : c'est pourquoi ils forment une partie essentielle de la création telle qu'elle avait été réglée de toute éternité par Dieu. Cependant ils sont entièrement distincts de toute autre portion de la création. Les sacrements de l'ancienne loi n'étaient que des ombres des sacrements de l'Évangile. Les sacrements de loi nouvelle sont des objets créés

qui ont pour créateur Notre-Seigneur lui-même. L'Eucharistie a été figurée par l'agneau pascal, le sacrement de l'Ordre par la consécration des prêtres, et la Pénitence par les purifications légales du tabernacle. Il n'y a pas eu de figure de la Confirmation, parce que c'est le sacrement de la plénitude de la grâce, et qu'ainsi il ne peut appartenir qu'à la dispensation de l'Évangile. Il n'y a pas eu de figure non plus de l'Extrême-onction, parce qu'elle est la préparation immédiate pour l'entrée de l'âme dans la gloire ; et il n'y avait pas pour les âmes d'entrée dans la gloire avant la résurrection et l'ascension de Jésus. Le Mariage ne pouvait pas non plus être un sacrement sous la loi ancienne, parce que le Verbe n'avait pas encore épousé de fait notre nature humaine ; et le Mariage n'est un sacrement que parce qu'il est la figure de ces noces mystérieuses de la sainte humanité.

Comment donc appellerons-nous les Sacrements ? Ce ne sont pas des personnes, et cependant il est difficile de ne voir en eux que des choses : il me semble en effet qu'ils sont quelque chose de plus que des choses. Il nous faudrait un autre terme, un autre nom, et nous ne pouvons en trouver. Ce sont des puissances, des vies, des merveilles, des retraites où Dieu se plaît à se cacher, des centres d'un pouvoir céleste, des magnificences surnaturelles, des racines du ciel sur la terre, des sources de grâces, des agents mystérieux, l'union de la matière avec l'esprit, un magnifique commerce entre Dieu et l'homme.

Chaque sacrement forme par lui-même une espèce. Chacun a un but spécial d'où procède et son excellence et son mystère. La prééminence du Baptême consiste en ce qu'il remet le péché originel et les peines qui lui sont dues. La prééminence de la Confirmation consiste dans l'étendue des secours de grâce actuelle qu'elle apporte avec elle, comme nous le voyons dans la force qu'elle a conférée aux Apôtres, force que ne leur avait pas donnée l'Eucharistie. Le sacrement de Pénitence peut réclamer et le privilége d'être le plus nécessaire de tous les

Sacrements à ceux qui ont été baptisés, et le pouvoir de remettre le péché mortel réitéré, ce que ne peut faire le baptême. L'Extrême-onction l'emporte sur la Pénitence, en ce que les grâces qu'elle procure sont plus abondantes. L'excellence de l'Ordre consiste en ce qu'il établit les hommes dans la condition sublime de serviteurs dans la maison de Jésus-Christ. La gloire propre du Mariage, c'est qu'il est la figure de l'union de Notre-Seigneur avec l'Église. La prééminence du sacrement de l'Eucharistie réside, comme le dit saint Thomas, dans sa substance même. Ce sacrement est, pour ainsi dire, le sacrement de tous les autres : il est leur centre, leur fin, leur harmonie. Tous existent à cause de lui, et tous sont soumis à sa merveilleuse suprématie.

Les Sacrements ne sont pas seulement des signes de la grâce, mais ils en sont aussi la cause. Ils produisent la grâce en nous physiquement, par la toute-puissance de Dieu qui existe en eux comme une vertu et une énergie qui leur appartient en propre, car la toute-puissance de Dieu existe dans les Sacrements d'une manière si spéciale, que si, par impossible, Dieu n'était pas présent partout, il serait néanmoins présent dans les Sacrements. Les Sacrements produisent la grâce, physiquement, comme le sang de Notre-Seigneur, répandu il y a si longtemps, nous lave de nos péchés physiquement, et non pas seulement moralement ; et comme sa résurrection et son ascension sont la cause physique de notre propre résurrection et de notre propre ascension, par une vertu et une force que Dieu a spécialement mise en elles. Les Sacrements produisent aussi la grâce en nous moralement, en représentant à Dieu le Père les mérites de la Passion soufferte par Jésus-Christ : ils font ainsi à Dieu une sorte de violence sainte et irrésistible. Ils nous procurent par là des secours de grâce plus abondants, et en même temps tout à fait particuliers.

Mais l'idée la plus claire que nous ayons des Sacrements est celle que nous trouvons dans Hugues de Saint-Victor et dans

les anciens théologiens : « Les sacrements sont la représentation visible de la grâce invisible ; en eux le Précieux Sang a revêtu des formes visibles. »

De fait, la grâce des Sacrements, c'est la grâce physique qui a existé dans l'âme de Jésus, renouvelée, comme parle la théologie, c'est-à-dire répétée plusieurs fois en nous, et cela par le moyen du Précieux Sang. Beaucoup de théologiens ont soutenu que toute la grâce qui peut se trouver en chacun de nous a été d'abord physiquement et réellement renfermée dans l'âme de Jésus-Christ, de sorte que la grâce que nous avons est, de la manière la plus littérale et en même temps la plus digne d'exciter notre amour, un écoulement de l'abondance de celle qui a été en lui. Que cette sublime doctrine nous amène près de Notre-Seigneur !

Les Sacrements sont l'œuvre de Jésus-Christ : il les a Institués comme homme ; et ainsi ils *sont la continuation de ses trente-trois années sur la terre.* Telle est l'idée la plus claire et la plus vraie de cette merveilleuse portion de la création.

Les Sacrements sont l'invention de Dieu lui-même. Aucune créature n'aurait pu les inventer. Je ne crois pas que, sans révélation, la plus sublime des intelligences angéliques aurait pu imaginer ce que nous appelons un Sacrement. Un Sacrement est une idée particulière de Dieu. Il nous représente une combinaison de ses plus merveilleuses perfections. Il porte en lui-même une notion de Dieu tout à fait caractéristique. Nous connaissons déjà Dieu comme n'ayant pas eu de commencement. Nous le connaissons aussi comme le Dieu de la nature et de la grâce. Voilà pour nous deux révélations différentes de ce qu'il est. La connaissance que nous avons de lui comme du Dieu qui a inventé les Sacrements en est encore une autre. Elle ajoute aux idées que nous possédions déjà sur lui beaucoup d'autres idées nouvelles. A certains égards, s'il n'y avait pas eu de Sacrements, nous aurions eu de Dieu des pensées tout autres que celles que nous avons actuellement. Cela

donne aux Sacrements une dignité extraordinaire, ou plutôt exprime d'une manière intelligible cette dignité extraordinaire qui leur appartient. D'ailleurs, non-seulement Dieu les a inventés, mais il les a inventés pour les plus magnifiques desseins. Il les a inventés, afin qu'il puisse spécialement faire participer par leur secours les natures créées à sa nature divine, justifier les pécheurs, sanctifier les âmes et s'unir à lui-même la race dont il a daigné choisir et prendre la nature. Si les Sacrements sont une invention qui lui est personnelle, ils doivent être des œuvres d'une excellence ineffable : car le moindre de ses ouvrages est excellent ; mais si, en outre, ils ont été destinés à des fins si chères à son cœur et en même temps si sublimes, qui pourra imaginer tout ce qu'il y a en eux de beauté et d'excellence ? D'ailleurs les Sacrements sont des inventions toutes spéciales. Ils ne suivent pas les lois de la nature. Ils ajoutent même aux lois de la grâce. Ce sont des objets à part : ils forment presque en eux-mêmes un ordre distinct. En apparence, rien ne leur est comparable dans la création. Pour ma part, je ne vois rien à quoi je puisse les comparer. Ils sortent de quelqu'une des profondeurs de la sagesse insondable de Dieu. Ils émanent de quelqu'un des abîmes de sa magnificence, qui s'est ouvert une fois pour leur donner naissance, et puis s'est refermé pour rester dans le repos. De même que la matière et l'esprit, la nature et la grâce, ainsi les Sacrements sont des types de la beauté de Dieu, des gages des ineffables réalités qui se trouvent en lui, et des manifestations de ses trésors invisibles. Ce sont, parmi ses idées éternelles, celles qui exigent le plus impérieusement de notre part une étude sérieuse, parce que nous ne connaissons rien qui leur ressemble, rien que nous puissions prendre comme terme de comparaison.

Le caractère que confèrent quelques-uns des Sacrements appartient aussi à la grâce qui leur est propre. C'est pour nous une révélation de l'impétuosité divine et de l'énergie des Sacre-

ments. Au milieu des ardeurs des cieux et dans les splendeurs éblouissantes de la Vision béatifique, les marques mystérieuses, les caractères inexplicables des Sacrements qui sont au nombre de trois, comme pour nous représenter les trois Personnes divines, se manifestent comme des beautés distinctes et brillent du plus vif éclat pendant toute l'éternité. Le caractère du Baptême est, pour ainsi dire, la marque du Père éternel sur l'âme. Le caractère de l'Ordre rayonne comme l'onction inépuisable du sacerdoce du Fils éternel. Le caractère de la Confirmation est l'empreinte profonde, produite sous la touche de feu de l'Esprit-Saint, l'impression laissée par sa force redoutable : car sa force est descendue en nous, et, cependant, nous n'avons pas péri, tant son contact s'est fait sentir avec douceur et avec tendresse. Dans la fureur et dans le désordre des flammes de l'Enfer, les mêmes caractères brillent d'un éclat terrible. Ils sont indestructibles, même dans ce séjour, et ils brillent à jamais pour être à jamais la honte, la disgrâce et une source spéciale de tortures pour les damnés.....

Maintenant, jetez un regard sur la vaste étendue du monde souffrant, du monde des actions et des douleurs humaines. Il n'est pas possible de mesurer l'influence exercée en ce moment sur le monde par les Sacrements. Ils pénètrent la grande masse de l'humanité, semblables au réseau des veines et des artères dans un corps vivant. Ils sont la cause de milliers d'actions, et ils empêchent les conséquences de milliers d'autres actions. Ils sont sans cesse occupés à faire le bien et à détruire le mal. Les racines de grands événements qui se développent et deviennent dominants dans l'histoire, se trouvent peut-être fixées dans quelqu'un des Sacrements. Les révolutions silencieuses et régulières de l'Église reçoivent souvent d'eux leur impulsion et leur forme. La société voudrait à peine croire jusqu'à quel point elle leur est redevable de l'union de ses membres. L'influence de la réception d'un seul Sacrement peut se faire sentir pendant des générations, et les destinées de

milliers d'hommes peuvent en dépendre. En ce moment même, la plus grande partie des rapports de la terre avec le ciel ont lieu directement ou indirectement par le moyen des Sacrements. Il y a sur la terre un monde de douleurs bien sauvage et bien étendu; mais les Sacrements versent la rosée de la paix sur ses vastes régions. Ils sont à l'œuvre dans les scènes invisibles qui se trouvent au fond des cœurs, et ils y changent des citernes d'amertume en fontaines jaillissantes de rafraîchissement et de vie. Ils sèchent les larmes de la veuve, ils font naître des bienfaiteurs inattendus pour les orphelins, ils fortifient les faibles, ils versent le baume dans les cœurs désespérés, ils raniment les tièdes, ils couronnent ceux qui luttent, et ils font tout pour ceux qui vont rendre le dernier soupir. De même que les animaux se présentèrent devant Adam pour recevoir un nom, ainsi les douleurs des mortels viennent à toute heure et en foule vers les Sacrements pour y recevoir la bénédiction du second Adam. Dans un endroit de la terre, en ce moment peut-être, une communion donne la vocation à un jeune apôtre, qui, dans quelques années, ira porter l'Évangile aux tribus populeuses des montagnes de l'Asie, ou sur les bords des rivières récemment découvertes, en ces régions si longtemps inconnues de l'Afrique. Des multitudes dans les cieux seront redevables de leur éternel bonheur à cette seule communion.

Mais le monde des joies n'est guère moins vaste sur la terre que le monde des douleurs. Les Sacrements sont encore là, et ils purifient, ils élèvent, ils sanctifient, ils multiplient et ils surnaturalisent des multitudes de ces jouissances légitimes. Cependant il y a une différence entre l'action qu'ils exercent sur les peines et celle qu'ils exercent sur les joies. Ils ne causent pas de douleurs ; ils ne causent pas de deuil ; ils ne produisent pas de ténèbres; tandis qu'ils sont une cause perpétuelle de contentement et de bonheur. De nouvelles splendeurs brillent en eux à chacun de leurs mouvements, et chacune de ces splendeurs est une jubilation nouvelle. Les

Sacrements sont des sources de bonheur pour toute la terre. Ils couvrent même de verdure les sables monotones de la vie ; ils font fleurir le désert ; ils couronnent de fleurs les rochers arides, et ils embellissent de leur douceur les plus sombres solitudes. Qui peut dire quelle mélodie la bonté des hommes fait entendre en ce moment aux oreilles de Dieu, grâce aux joyeuses inspirations des Sacrements ? En vérité, la joie humaine est une chose magnifique, un véritable hommage d'adoration offert au Créateur. En dehors de Dieu, il n'est pas de beauté qui puisse lui être comparée, si ce n'est l'éternel jubilé des Anges. Mais les joies que les Sacrements ont sanctifiées, et encore plus les joies que les Sacrements ont engendrées, qui peut dire leur suavité pour la tendre complaisance de notre Père céleste ?

Cependant, dans la vie de tous les hommes, il y a toujours le même retour des mêmes vicissitudes. C'est ce retour qui les ramène à l'unité malgré leur variété. C'est comme le refrain dans un chant, qui se représente avec autant d'à-propos après tous les couplets, qu'ils aient été inspirés par la joie ou par la douleur. Les vicissitudes communes à tous les hommes sont plus touchantes que celles qui sont seulement le partage de quelques individus. Elles donnent naissance à un sentiment plus profond ; elles sont plus touchantes, parce qu'elles sont plus naturelles. Ce sont des visites de Dieu plus divines, parce qu'elles sont plus générales. Et c'est à elles que les Sacrements s'attachent avec leurs instincts d'amour. Les temps, les vocations, les états, les crises de la vie humaine, sont étroitement serrées par la chaîne des Sacrements qui les environne de ses sept replis différents. Si nous nous arrêtons à toutes ces considérations, nous verrons qu'il n'y a aucune exagération à dire que l'existence seule des Sacrements rend la création toute différente de ce qu'elle aurait été sans eux.

Mais qui peut parler dignement des Sacrements ?

(*Le Précieux Sang*, pp. 142-162.)

LE SACREMENT EUCHARISTIQUE.

Le Saint-Sacrement est Dieu. La dévotion au Saint-Sacrement est simplement le Culte divin. Envisageons-la de quelque côté que bon nous semble, jetons la lumière de l'amour et de la science tantôt sur une face et tantôt sur l'autre : le résultat sera toujours identique. Et ce sera toujours le même fait inépuisable autant que doux, la Présence réelle. Entre les mains du prêtre, sous le cristal de l'ostensoir, sur la langue du communiant, sur la nôtre, pour ainsi dire au gré de notre volonté, se trouvent les mains et les pieds, les yeux et la bouche, le sang qui circule et le cœur vivant de Celui dont Thomas sonda les plaies et que Madeleine voulut toucher; Celui dont l'âme vint rafraîchir les limbes par sa beauté éblouissante et qui brisa les fers de leurs prisonniers : en un mot, le Verbe éternel, incompréhensible, tout-puissant, qui est partout et pourtant qui est fixé là ; de la gloire duquel nous ne pourrions supporter l'éclat et qui, pour l'amour de nous, consent à en éteindre les rayons et les renferme sous l'enveloppe mystérieuse du Saint-Sacrement.....

(*Le Saint-Sacrement*, I, pp. 123-124.)

Il existait parmi les Juifs une magnifique tradition rapportée par Philon et citée par Lancicius. Quand Dieu eut créé le monde, il demanda aux Anges ce qu'ils pensaient de l'œuvre de ses mains. L'un d'eux répondit qu'elle était si vaste et si parfaite qu'il n'y manquait qu'une seule chose, à savoir, une voix claire, puissante et harmonieuse, qui remplît tous les

coins du monde de ses chants délicieux, offrant ainsi jour et nuit des actions de grâces à son Créateur pour ses bienfaits sans nombre. Ah ! ils ne savaient pas, ces anges, combien le Saint-Sacrement devait un jour remplir leur pensée bien au delà de leurs vœux ! C'est pourquoi nos actions de grâces ne doivent pas être un exercice de dévotion que nous suivions de temps à autre : la voix de l'amour qui vit sans cesse au fond de notre cœur ne doit jamais se taire.

(*Tout pour Jésus*, p. 227.)

L'EUCHARISTIE COMPARÉE AUX AUTRES SACREMENTS.

Si, parmi les titres de la sainte Eucharistie, il en est un qui lui appartienne d'une manière plus incontestable que tous les autres, c'est celui de Reine des Sacrements. Il n'en est point qui puisse rivaliser avec elle. Et en effet, tandis que les autres nous apportent les ineffables dons de Jésus, le Saint-Sacrement nous confère un bien infiniment plus précieux, Jésus lui-même, Dieu et homme tout ensemble. Aux autres sont attachées des grâces spéciales ; mais dans l'Eucharistie c'est la Source même des grâces qui vient à nous. Que dis-je ? c'était le seul sacrement que Notre-Seigneur pût recevoir, le seul qu'il reçut en effet : et avec quelle ardeur et quels pieux désirs ! Quelle est donc, quelle doit être l'ineffable dignité de la sainte Eucharistie ! Mais elle ne surpasse pas les autres Sacrements par la seule prééminence de ses prérogatives. Elle a encore sur eux cette immense avantage que tout ce qui constitue l'excellence spéciale de chacun des autres se trouve réuni en elle. Elle possède la foi qu'apporte le Baptême avec la force que donne la Confirmation. La pureté de la Pénitence n'est que la

préparation à l'Eucharistie ; l'union du Mariage n'en est que la figure ; et le baume de l'Extrême-Onction est comme le baiser suprême de ces lèvres qui se cachent sous les voiles eucharistiques ; enfin elle est le sacrifice même pour lequel le sacrement de l'Ordre a été institué. Ainsi la Justification est une des œuvres les plus glorieuses de la toute-puissance de Dieu, une des inventions les plus surnaturelles de sa sagesse, un des miracles les plus remplis d'attraits de son amour. Mais le Saint-Sacrement n'est pas tant une Œuvre que l'Ouvrier et le Justificateur lui-même avec sa toute-puissance, sa sagesse et son amour, caché sous des voiles dont la texture suppose chacun de ces attributs. Ainsi, l'Eucharistie comprend toute l'œuvre et même plus que l'œuvre de la justification. Elle est le divin Ouvrier et le Justificateur lui-même.

(*Le Saint-Sacrement*, I, p. 106-108.)

DÉVOTION AU SAINT-SACREMENT.

La dévotion au Saint-Sacrement est la reine de toutes les dévotions. C'est un centre autour duquel toutes les autres viennent converger et se grouper comme autant de satellites : et, en effet, celles-ci sont destinées à rappeler ses mystères, tandis que l'Eucharistie a pour objet de célébrer Jésus lui-même. C'est la Dévotion universelle. Nul ne saurait s'en dispenser s'il veut être chrétien : comment pourrait-il l'être, celui qui ne rend point hommage à la présence vivante de Jésus-Christ ? C'est la dévotion de tous les pays, de tous les siècles, de tous les âges. Le caractère national n'y laisse point son empreinte. Elle demeure en dehors de toute influence de contrée, de sang

ou de gouvernements ; elle convient également à tous les rangs, à tous les états, à toutes les professions, à tous les sexes, à tous les tempéraments individuels. Et il doit en être ainsi : car c'est le culte de Dieu converti en dévotion par l'addition des voiles sacramentels. De plus, c'est notre dévotion quotidienne. Tous nos instants lui appartiennent. Comme Sacrifice, l'Eucharistie est une expiation journalière; comme Sacrement, c'est le pain quotidien des fidèles. Elle est la raison d'être et l'objet de nombreux ordres religieux, dont toute la vie et toute l'énergie viennent se concentrer en elle. L'adoration de Jésus caché sous les voiles eucharistiques n'est jamais suspendue un seule instant dans le sein de l'Église. Il y a des villes où, aussitôt que le Saint-Sacrement a cessé de recevoir les hommages publics des fidèles dans un temple, ils s'empressent de les lui offrir dans un autre ; et jour et nuit les habitants veillent et prient en sa présence. Dans d'innombrables couvents, de douces victimes de réparation consacrent le silence des nuits à pleurer et à gémir devant son tabernacle solitaire. Il est des pays où de pieux séculiers, hommes et femmes, se réunissent en association pour se relever les uns les autres et prendre leur tour d'adoration partout où ils peuvent se trouver. Tant dans notre hémisphère qu'à nos antipodes, si nous embrassons dans nos pieux calculs toute l'étendue de la terre, nous trouverons que les messes se succèdent sans interruption durant les vingt-quatre heures de la journée. Que dirai-je des innombrables préparations qui précèdent la messe ou la sainte communion, et des actions de grâces qui la suivent ? Si, à une heure donnée, il nous était possible de contempler le monde entier à la fois, nous verrions des multitudes sans fin dont le Saint-Sacrement absorbe le cœur et les pensées. La puissante influence de l'Eucharistie sur la vie privée n'est pas moins admirable. On la retrouve sans cesse, contribuant à rendre les hommes plus heureux en les détournant du péché, adoucissant ce qui était amer, calmant ce qui

était irrité, versant un baume salutaire sur les plaies du cœur et donnant naissance à une foule d'œuvres de miséricorde. La vie sociale, avec le mariage et ses institutions domestiques, se ressent constamment de son influence bienfaisante ; et dans le monde politique, que de fois n'a-t-elle pas servi à ramener la paix entre les gouvernements et les sujets ? Elle a même le pouvoir d'attirer les hérétiques par une sorte de charme, et dans ces cœurs purs et honnêtes, mais où l'erreur s'est glissée inaperçue, elle fait sans bruit entendre sa douce voix : aussi a-t-elle plus ramené d'âmes dans le bercail de Pierre que les raisonnements serrés des plus habiles controversistes, ou l'influence plus grande encore des paroles brûlantes de l'homme pieux qui prêche sincèrement Jésus crucifié. Rien ne saurait briser l'alliance qui existe entre le Saint-Sacrement et la vie toute spirituelle des âmes intérieures : il les conduit vers ces hauteurs où l'on apprend le renoncement à soi-même et les merveilles de la prière surnaturelle. Quant au monde ordinaire, aux mondes moral, social, politique, littéraire, dévot, ecclésiastique et mystique, le Saint-Sacrement plane au-dessus d'eux depuis dix-huit siècles avec sa puissance féconde, pacifique et créatrice. O tourbillon silencieux du divin amour, avec quelle force à la fois calme et irrésistible vous attirez vos créatures dans le sein de votre aimable influence et dans les cercles intérieurs où elle s'exerce ! Ah ! dans votre miséricorde, daignez nous attirer par la voie la plus courte et la plus sûre dans les profondeurs de l'Amour éternel, dans ces abîmes que remplit la vision béatifique de la sainte Trinité. Oui, votre nom est Jésus ; car vous sauvez et sauverez votre peuple de ses péchés. Mais le Saint-Sacrement ne constitue pas seulement la vie dévote de l'Église : il est par lui-même une puissance vivifiante. En vérité, il semble embrasser l'Église toute entière et se multiplier pour satisfaire à tous les besoins de l'humanité, rachetée sans doute, mais encore condamnée aux rigueurs de l'exil. Il remplit cette mission de sept manières différentes :

par la messe, la communion, la bénédiction, la résidence dans le tabernacle, l'exposition, le viatique et la procession. Ce sont là les sept mystères principaux de notre Dieu caché sous les voiles sacramentels : chacun d'eux est animé d'un esprit qui n'appartient qu'à lui et agit d'une manière particulière qui le distingue du reste : c'est ainsi que les divers mystères de la vie mortelle de Notre-Seigneur différaient tous l'un de l'autre. Il faudrait un Traité tout entier pour parler dignement de ces sept augustes mystères ; mais l'espace qui me reste ne me permet que de dire rapidement quelques mots des deux premiers (1).

D'abord et avant tous les autres se présente l'adorable Sacrifice de la messe, où Dieu est à la fois la Victime, le Prêtre et la Majesté à qui l'hommage est offert. C'est un véritable sacrifice expiatoire en faveur des vivants et des morts. Ce n'est pas une vaine ombre du Sacrifice de la croix : c'est le même Sacrifice, renouvelé et continué en des mystères non sanglants. Par lui-même il est infini ; notre ferveur, plus ou moins grande, peut seule lui imposer des limites. Si nous jetons les yeux sur la création, nous trouverons qu'elle a contracté envers Dieu quatre dettes infinies, dont elle est complétement incapable de s'acquitter. Elle doit à Dieu des louanges infinies, à cause des perfections infinies du Créateur ; une expiation infinie, à cause des péchés sans nombre de la créature ; des actions de grâces infinies à cause des miséricordes si abondantes du Seigneur : enfin, des supplications infinies, à cause des besoins sans fin de la nature humaine. Le cœur immaculé de Marie elle-même, réuni au vaste empire de la sainteté angélique, le tout élevé à la millième puissance, ne saurait satisfaire à une seule de ces obligations.

1. Ces trois derniers mots ne sont pas du P. Faber. Nous les avons ajoutés à dessein, pour n'avoir pas à citer ici de trop longs développements.

Mais le Sacrifice de la messe les acquitte toutes un million de fois chaque jour, et chaque fois bien au-delà de ce qui est dû. Le Saint Sacrifice est le canal par lequel toutes les grâces sont dispensées à la terre. Jamais nous n'en avons reçu une seule qui ne nous ait été accordée en vue de la Messe. Que de calamités temporelles ce divin sacrifice éloigne sans cesse de nous ! De l'autel où il est offert monte continuellement vers la majesté de la très-sainte Trinité un suave encens d'adoration, d'intercession, d'action de grâces, de satisfaction et de supplication ; et ces pieuses prières, formulées par la parole imparfaite de l'homme, possèdent une valeur égale à la valeur infinie du Dieu incréé ! Nous pourrions multiplier les mots sans en dire davantage. Chaque chose, ainsi que saint Thomas le démontre, chaque chose qui est dite ou faite à la messe est en soi un mystère céleste et, comme toutes les autres choses en ce monde, possède un Ange dont le nom tout-puissant et la gloire éclatante ne nous sont pas révélés : cet Ange porte l'oblation devant le trône du Très-Haut. Le Sacrifice, en poursuivant son cours, déroule à nos yeux toute l'histoire de la passion du Sauveur, nous montre la résurrection d'une âme rachetée et nous dépeint le sort et les destinées du corps mystique de Jésus-Christ. En un mot, la terre vit, se meut et trouve son existence dans le Sacrifice de la Messe. Il n'est point de bien sur la terre dont il ne soit la cause et l'origine. La Messe est la seule barrière qui s'oppose aux ravages de l'enfer. Il n'est point d'adoucissement aux souffrances du purgatoire qui ne découle, comme un baume salutaire, de son calice surabondant ; point d'accroissement de gloire dans les cieux qui ne soit dû au saint sacrifice ; point de nouvel hôte de la Jérusalem céleste que l'adorable Victime n'ait fait aborder sain et sauf au rivage où l'attend une paix éternelle.

La Communion est le second des mystères du Saint-Sacrement. C'est avec raison que les théologiens affirment que le plus grand hommage qu'une créature sur terre puisse rendre

à son Créateur, c'est de le recevoir et de s'en nourrir dans ce mystère redoutable. C'est pourquoi lorsque nous venons à songer que la Communion est pour les hommes dans l'ordre spirituel ce qu'est la nourriture dans l'ordre temporel, nous comprenons aisément l'empire qu'elle exerce continuellement sur toute la race humaine. Si nous prenons la vie d'un saint où l'auteur soit entré dans de longs et minutieux détails, nous demeurons parfois stupéfaits en présence de ce qui a été nécessaire pour achever l'édifice de cette sainteté. Il lui a fallu traverser de véritables océans de tentations et vaincre une multitude d'obstacles amoncelés. Par quels cruels moments d'abandon, par quels épouvantables mortifications, par combien d'années, par combien d'épreuves de tout genre, il a dû passer pour arriver à ce point éminent! Et il semble qu'il n'aurait pas été le saint qu'il est en effet, si une seule de ces épreuves lui eût été épargnée. Eh bien ! pourtant, une seule, oui une seule communion renferme en soi assez de grâce pour faire de nous des saints: il suffirait, pour obtenir ce résultat glorieux, que notre ferveur puisât assez copieusement à cette source inépuisable. La Miséricorde de Dieu qui nous a tirés du néant et qui nous a donné le libre arbitre, nous a par là même exposés au risque (et la possibilité d'arriver à la Vision béatifique de Dieu fait que l'homme de bien aime à courir ce risque) de nous perdre pour l'éternité. Ce risque implique aussi une persévérance inaltérable au milieu des soucis, des peines, des calamités, des travaux, des déceptions et des mécontentements de toute espèce. Toutefois, c'eût été un immense privilége, un bienfait digne de Dieu, que d'être admis à courir ce risque en retour d'une seule communion. Si nous allions recueillir tous les actes humains qui ont jamais été accomplis dans le monde, si nous les résumions en un seul qui renfermât tout ce qu'il y a eu de noble, de généreux, d'héroïque, d'aimable et de touchant dans chacun d'eux, et que nous le rapprochions ensuite de l'acte qu'un homme accomplit en recevant la sainte communion, ce

serait moins que rien, l'ombre d'une ombre. La Communion est plus brillante que toutes les gloires réunies, plus profonde que toutes les sciences ensemble, plus magnifique que toutes les pompes de la royauté. Mais ces faibles moyens d'évaluer la sublime dignité de la Communion ne ressemblent-ils pas aux feuilles de la forêt, aux grains de sable du rivage et à toutes ces comparaisons puériles à l'aide desquelles nous nous efforçons de donner à un jeune enfant une idée de l'éternité, quand nous sommes, en définitive, aussi impuissants que lui à la comprendre (1).

(*Le Saint-Sacrement*, II, pp. 280-287.)

LE SACRIFICE DE L'AUTEL.

L'esprit de sacrifice est inséparable de nos devoirs, de nos obligations et de l'essence du système entier de la Religion chrétienne, qui est éminemment une religion de sacrifice. C'est lui qui a créé l'Église, c'est lui qui la conserve, qui la multiplie, qui la soutient, et qui circule dans ses veines comme le sang qui donne la vie. Le sacrifice résout toutes les difficultés que présentent ses dogmes : il est l'âme de ses mystères, la source de son ascétisme, et le type de son union mystique avec Dieu. Les rites sont l'action du sacrifice, la prière en est le langage, la contemplation, la pensée, et la mortification intérieure est le sacrifice lui-même. Le sacrifice est à l'Église ce que l'âme est au corps : elle est tout entière dans le corps

1. Le P. Faber étudie tour à tour « la bénédiction, la résidence « dans le tabernacle, l'exposition, le viatique et la procession. » Il n'entrait pas dans notre plan de citer ces développements auxquels nous renvoyons volontiers le lecteur.

tout entier et toute entière dans chacune de ses parties ; et s'il est un membre où elle ait cessé de résider, ce membre cesse dès lors d'être une partie vivante du corps. Où la Messe n'est point, il n'y a point de Christianisme.

De quelque côté que nous nous tournions, nous rencontrerons le sacrifice. La vie extérieure de l'Église n'est autre chose que le sacrifice prêché de la manière la plus glorieuse et la plus positive. La Papauté elle-même est un martyre incessant, continuel, inébranlable. Pour un œil exercé l'Église est encore dans les catacombes, ou, si elle les a quittées, ce n'a été que pour chercher de nouvelles souffrances. Sainte Magdeleine de Pazzi nous apprend que Notre-Seigneur ayant trouvé toutes les jouissances dans le ciel, excepté la couronne du martyre, s'arracha au sein de son Père pour venir la chercher sur la terre.

Si nous pénétrons dans la vie intime de l'Église, nous nous trouvons face à face avec ces unions divines consommées dans la solitude, avec ces déserts peuplés par un amour silencieux, avec ces cloîtres sanctifiés par des vœux surnaturels et presque angéliques. Et plus nous descendons profondément dans chacune de ces choses, plus nous découvrons que tout n'est qu'un sacrifice concentré, transformé, spiritualisé, dont le secret se trouve dans la force vitale et dans l'énergie toute-puissante du Sacrifice de la Messe. Ce sacrifice rayonne partout, et fait tout pour tous. Il est donc trop étroitement lié à l'existence de l'Église pour être l'objet de ce que nous appelons une dévotion spéciale.

Les besoins des âmes varient presque à l'infini. Chez quelques-unes la grâce a développé de grands désirs qui renaissent plus puissants à mesure qu'ils sont comblés ; d'autres, malheureusement, n'ont besoin que de peu, et se contentent de moins encore. Mais, de même que le soleil verse sa lumière indistinctement sur les hommes et sur les animaux doués des facultés visuelles les plus variées, ainsi en est-il

du saint Sacrifice de la Messe. Il est à la hauteur de tous les besoins, embrasse tout, satisfait à tout, stimule tout. Nous trouvons en lui tout ce que nous pouvons souhaiter : notre pain de chaque jour, notre viatique pour l'éternité. Que le sacrifice quotidien de la Messe soit interrompu, aussitôt l'Église touchera à ces jours sombres et sanglants où l'Antechrist établira son règne persécuteur. Faire des lois contre la Messe, lui prodiguer l'insulte, interdire les fondations, tout cela est de l'essence de la persécution.

De la même manière que toutes les âmes sont égales, ainsi la Messe est égale pour tous. Et de même que chaque degré de puisssance intellectuelle et chacun des glorieux dons de l'esprit, depuis le sublime génie du théologien jusqu'à l'entendement borné du paysan, de même que cette puissance intellectuelle, dis-je, est assurée et soutenue, autant qu'elle l'exige, mais point davantage, par l'âme immortelle ; ainsi l'édifice colossal de la perfection d'un saint, et les faibles efforts du pécheur qui essaye ses premiers pas dans la voie de la justice, trouvent tout ce dont ils ont besoin dans le sacrifice de la Messe.

L'adorable Sacrifice comble tous les vides, tous les abîmes dans le monde spirituel ; il lui est donné de tout remplir sur son passage. La plénitude est sa prérogative.

(*Le Saint-Sacrement*, I, pp. 135-136.)

Que dirons-nous du double prodige du Sacrifice de la messe et du Sacrement de l'eucharistie ? Ici le Précieux Sang revêt la robe de l'ubiquité, et elle lui sied bien. Multiplié des centaines de milliers de fois, ne demeure-t-il pas tout entier, vivant et glorifié dans les hosties conservées au dedans de tous les tabernacles de la terre ? Dans combien de milliers de cœurs humains ne descend-il pas tous les jours, tout entier, vivant et glorifié dans les splendeurs de la réalité redoutable de la sainte com-

munion ? Dans combien de milliers de calices ne se répand-il pas en quittant la retraite du Sacré Cœur au plus haut des cieux ? La révolution même de la terre sur elle-même, en produisant le jour et la nuit, selon ses différentes positions par rapport au soleil, ne sert-elle pas les ardents désirs du Précieux Sang ?

Il est effrayant de penser aux grâces innombrables d'expiation qui découlent journellement du Sacrifice, comme aux grâces d'union qui découlent journellement du Sacrement. C'est ici le grand Laboratoire dans lequel le Précieux Sang produit les Saints.

Au centre des Cordillères des Andes, on voit des montagnes immenses, entrelacées comme un vaste réseau, s'élevant les unes au-dessus des autres, et qui sont toutes couvertes de forêts gigantesques. Le condor, en planant au plus haut des airs, abaisse son œil sur un océan d'impénétrable feuillage, sans pouvoir rencontrer un intervalle par où son regard puisse percer à l'intérieur de cet abîme de verdure. Ainsi, le Précieux Sang, dans la Messe et dans la Communion, revêt l'Église de cette fécondité tropicale de grâce, comme nous pourrions l'appeler, et il cache les traits naturels du sol sous les amples replis de leur verte surabondance.

Les tintements de la cloche de la Messe, comme d'autres paroles créatrices, changent tout l'aspect du monde matériel.

(*Le Précieux Sang*, pp. 320-321.)

Il n'est pas de catholique qui ne sache que les quatre grands devoirs du Culte que la créature doit rendre à son Créateur, l'exposition de sa propre misère, l'intercession de sa charité pour ses frères, le respectueux ravissement de sa gratitude, l'intelligente et joyeuse reconnaissance du souverain domaine de Dieu sont offerts pour lui avec un mérite infini et qui est équivalent à l'infinie dignité du Créateur lui-même, dans l'adorable Sacri-

fice de la messe. La présence réelle et continuelle du Sauveur au milieu des fidèles, sa demeure persévérante dans l'obscurité du tabernacle, ses fréquentes bénédictions qui viennent sanctifier les soirs de nos jours fatigués comme la Messe avait répandu sur le matin sa lumière et son amour, sa familiarité qui recherche la société des hommes et se mêle à eux avec un abandon que l'on comprend moins et qu'on apprécie davantage à mesure qu'on en jouit plus longtemps, n'en voilà-t-il pas assez pour faire entrer le monde entier dans l'ordre surnaturel, pour rendre aisé tout ce qui est difficile, pour éclairer ce qui est obscur, et pour nous recouvrir d'une invisible armure impénétrable aux traits de l'Enfer?

(*Le Créateur et la Créature*, p. 287.)

LA TRANSSUBSTANTIATION.

La Transsubstantiation est le résumé de tous les miracles, et ce mystère peut se décomposer en douze miracles ou actions miraculeuses. Je ne m'arrêterai pas à discuter la signification précise et technique du mot « miracle. » Supposons que nous le prenions dans le sens le plus large. Parmi ces douze miracles, deux ont rapport à la substance du pain et du vin, deux aux espèces, six au corps de Notre-Seigneur et à ses « concomitants, » deux autres enfin au prêtre qui consacre. Nous allons parler de chacun d'eux en particulier.

Le premier miracle consiste dans la destruction, l'anéantissement, la disparition de la substance du pain et du vin. Il n'est pas ordinaire, dans le langage théologique, de dire que ces deux substances sont anéanties, parce que, dans l'intention

de Dieu, la cessation de leur existence n'aboutit pas au néant, mais à une substitution : c'est le corps et le sang de Jésus-Christ qui ont pris leur place. Néanmoins, il ne demeure rien de ces substances, du pain, par exemple; il n'en demeure ni forme ni matière, ni existence, à quelque degré que ce soit; mais le tout disparaît complétement et semble anéanti comme si rien ne devait le remplacer. Nous savons que, si Dieu allait restreindre ou comprimer l'énergie et l'action dont il remplit l'univers, celui-ci retomberait dans le néant d'où la volonté du Tout-Puissant l'a jadis évoqué. *L'influx* de Dieu, dans la création, pour nous servir d'un mot emprunté à l'École, est nécessaire, non-seulement pour en retenir ensemble les diverses parties, mais pour en assurer l'existence. L'action de Dieu pénètre le monde entier, circule dans toutes ses parties et leur communique son indicible vitalité, *substantifiant*, (pour nous servir d'un autre terme peu gracieux, mais expressif, du langage scolastique), tout ce qui se trouve en contact avec elle. Or, c'est précisément cet influx, c'est cette action qu'il supprime, qu'il retire, contrairement à ses lois générales, aux substances du pain et du vin dans l'adorable sacrifice. Elles perdent aussitôt leur privilége de créatures, se flétrissent, périssent et retombent dans leur néant primitif. Ce miracle est un exemple de ce que Dieu pourrait faire du monde entier, s'il le traitait comme il traite ces substances. Mais il l'a créé pour exister à jamais, et, hormis le cas particulier que nous venons de considérer, il soutiendra sa création, esprit et matière, dans toute l'éternité.

Le second miracle, qui concerne aussi les substances du pain et du vin, consiste dans la reproduction et la restitution des substances anéanties, lorsque les espèces sont corrompues ou changées, et que Notre-Seigneur s'est retiré. Bien que séparées de la substance qui les soutenait, elles en subissent les lois, et sont susceptibles de changement après un certain laps de temps. Ainsi, lorsque le changement des espèces est arrivé au point où il ne serait pas naturel que les substances ordi-

naires du pain et du vin existassent sans éprouver d'accidents, alors, en vertu de sa sagesse et de sa toute-puissance, Notre-Seigneur ramène et réduit ces substances, retire sa présence sacramentelle, et les lois générales de la création reprennent leur cours interrompu. Ces révolutions s'accomplissent dans un si grand mystère, que nul signe extérieur ne vient trahir la disparition ni le retour des substances primitives; de sorte que rien ne s'oppose à l'exercice méritoire d'une foi surnaturelle. Ce n'est pas non plus une matière nouvelle qui vient remplacer le corps de Jésus-Christ : c'est l'ancienne qui est rendue à son premier état. Ces deux miracles touchant les substances du pain et du vin sont, pour nous servir de l'expression énergique d'un saint docteur, tellement *exotiques*, tellement étrangères à l'ordre naturel des choses, que nous ne connaissons rien qui puisse leur être comparé en dehors du mystère de la Transsubstantiation.

Le premier des deux miracles qui concerne les espèces, c'est qu'elles existent et se maintiennent sans reposer sur quoi que ce soit. Les espèces sacramentelles demeurent, lorsque leur substance a disparu : Notre-Seigneur a pris la place de cette substance. Les espèces reposent sur lui, bien qu'elles ne le touchent point. Et, de même que dans l'Incarnation la sainte humanité n'a point de personne humaine qui la soutienne; ainsi, dans le mystère de la transsubstantiation, les accidents n'ont point de substance qui les supporte. C'est là une des nombreuses affinités qui relient entre eux ces deux Mystères resplendissants de sainteté et de magnificence.

Le second miracle qui concerne les espèces, c'est qu'elles sont exposées aux mêmes cas, reçoivent les mêmes impressions et sont accompagnées des mêmes qualités que si leurs substances n'avaient pas été détruites. C'est ainsi qu'elles s'échauffent, se refroidissent, se dessèchent et subissent des mutations analogues à celles qu'elles auraient subies si rien n'était changé dans leur mode d'existence.....

Il nous reste à considérer les six miracles qui ont rapport au corps de Notre-Seigneur et aux circonstances qui l'accompagnent. Le premier, c'est la production, sous les espèces du pain et du vin, du corps et du sang de Jésus-Christ, lesquels existent et demeurent dans le ciel : de telle sorte cependant qu'il n'est pas moins véritablement, moins réellement, moins substantiellement dans l'hostie, qu'il ne l'est dans le ciel. Ce dogme magnifique est de foi divine. Quand une fois votre esprit aura acquis une idée claire de ce mystère, les résultats ne tarderont pas à se manifester dans votre cœur par un redoublement d'amour et une adoration plus profonde.

Le second miracle, qui concerne le corps de Notre-Seigneur, est la présence de son âme adorable qui l'accompagne sous les espèces avec toute sa sainteté, son amour, la vision béatifique dont elle jouit, tous les ornements enfin et tous les dons naturels et surnaturels dont elle est revêtue. Selon le langage du concile de Trente, nous disons que l'âme de Notre-Seigneur est présente sous les espèces, non par la force des paroles de la consécration, mais par *concomitance* : c'est-à-dire qu'il est convenable et honorable pour le corps de Notre-Seigneur qu'il soit accompagné de son âme dans toute la splendeur de sa beauté et d'une manière aussi réelle que le corps est lui-même présent dans le Sacrement. Il n'était donc pas nécessaire que l'âme de Jésus vînt sous l'hostie, et elle ne s'y rend point directement, en vertu de la consécration. Et, bien que sa présence soit le résultat de son union naturelle avec le corps du Christ, comme le Concile nous l'apprend, toutefois, de même que le corps a été produit sous les espèces en vertu d'un *influx* divin, intime et particulier, qui n'affecte point l'âme ; ainsi la présence de l'âme exige un nouvel *influx* également producteur et distinct qui en touche la substance, comme le premier a touché la substance du corps. De sorte qu'il faut ici un nouvel acte de puissance pour produire l'âme de Jésus-Christ sous

les espèces, et qu'elle s'y trouve aussi véritablement, aussi réellement, aussi substantiellement que le corps lui-même.

Le troisième miracle relatif au corps de Jésus-Christ, c'est la présence, sous les espèces, de l'union hypostatique en vertu de laquelle la chair et l'âme sont unies au Verbe divin. La chair de Jésus-Christ reçoit sa dignité et toute sa puissance de sanctification de cette union, qui existe sous les espèces, par suite d'un acte producteur qui émane d'elle-même. En effet, bien que le Verbe divin soit partout, toutefois l'union du corps et du sang de Jésus-Christ ne jouit pas de l'ubiquité parce que l'âme et le corps de Jésus-Christ ne se trouvent pas dans tous les lieux, mais qu'ils sont circonscrits à des endroits particuliers. Néanmoins l'union hypostatique appartient tellement à leur essence, qu'ils ne peuvent exister sans elle. C'est pourquoi, de même que le corps et l'âme de Jésus-Christ sont présents dans le Saint-Sacrement en vertu d'un acte particulier ainsi en est-il de leur union avec le Verbe. Donc le Verbe divin est présent dans le Saint-Sacrement par concomitance; c'est-à-dire, non-seulement en raison de l'immensité qui fait que, comme Dieu, il se trouve en toute chose, mais aussi en raison de l'union hypostatique. De là nous pouvons tirer encore une conclusion, c'est que le Père et le Saint-Esprit sont aussi présents sous les espèces, non point par l'effet d'un acte producteur, dont l'influence ne saurait s'étendre aussi loin, mais par suite de leur union et de leur identité avec le Verbe Éternel.

Le quatrième miracle consiste dans la manière spirituelle dont le corps de Jésus-Christ existe avec toutes ses qualités corporelles sous les espèces. Ce corps, avec toute sa masse et les qualités qui le composent, est, par une vertu divine, élevé au-dessus de la condition des corps et reçoit un mode d'existence tout spirituel, par suite duquel il est comme concentré en un seul point, et simultanément et sans solution de continuité répandu dans les espèces, de telle sorte que, comme

une substance spirituelle, il est tout entier sous l'espèce entière du pain, et tout entier sous chacune de ses parties ; de même que l'âme d'un homme est toute entière dans tout son corps et toute entière dans chacun de ses membres. C'est là peut-être le plus étonnant prodige de cette brillante pléiade de miracles, et on ne saurait rien trouver à lui comparer en dehors du mystère de la Transsubstantiation. Quoi ! une chose étendue dans ses parties aurait la faculté d'exister d'une manière spirituelle et sans étendue. Et quand la substance et l'existence sont l'une et l'autre corporelles, le mode d'existence serait néanmoins spirituel !

Le cinquième miracle est la « multiplication « du corps de Jésus-Christ, pour parler comme les théologiens : présence multiple, ou manière d'exister à l'infini. Voyez ce qui arrive à l'âme de l'homme. L'âme est tout entière dans chaque partie du corps: toutefois, elle n'y est pas dans sa plénitude, elle n'y est pas complétement, mais imparfaitement ; car elle dépend dans une partie, de son existence dans les autres parties. Et, si un membre vient à être retranché du corps, il faudrait un miracle pour que l'âme continuât à y résider : même alors, dans un certain sens, elle serait « incomplète. » Or, le corps de Jésus-Christ est tout entier et complet sous chaque parcelle des espèces, quelque petite et indivisible qu'elle puisse paraître aux sens, aussi parfaitement que sous les espèces tout entières. Son existence dans une parcelle ne dépend pas non plus de son existence dans les parcelles voisines, mais il est parfait et indépendant dans chacune d'elles ; de sorte que, lorsque l'espèce est divisée, il demeure tout entier sous chaque partie, sans qu'il soit besoin pour cela d'un nouveau miracle. Ce prodige diffère du précédent et en est comme le supplément ; car de ce que le corps de Jésus-Christ possède le don d'une existence spirituelle, il ne suit pas qu'il doive aussi posséder ce que la théologie appelle le don de *multiplicité d'une existence complète*. Il aurait pu, par exemple, se donner une seule

fois et sous une seule espèce. Ainsi le premier de ces miracles donne à son corps les prérogatives d'une substance spirituelle, et le second y ajoute une multiplicité qui n'appartient pas même aux substances spirituelles. Et cette multiplication de lui-même, de sa chair, de son sang, de son âme et de l'union hypostatique, qu'est-ce autre chose, sinon de l'amour. C'est ce même amour exubérant, prodigue et plein d'effusion, qui nous fait mêler nos larmes à son sang et qui nous arrache des pleurs au récit de sa Passion et de ses actions durant les trente trois années de sa vie mortelle.

Le sixième miracle consiste en ce que le corps de Jésus-Christ se retire des espèces quand elles se corrompent. Lorsque, par l'influence d'un agent extérieur ou par suite d'un conflit intérieur entre des qualités diverses, les espèces subissent un changement en ce sens que la substance du pain, si elle était présente, tomberait naturellement dans la corruption; au moment précis où la substance du pain s'altèrerait, le corps de Jésus-Christ se retire. Ce n'est pas que le corps de Jésus-Christ soit dans une dépendance naturelle à l'égard des espèces, comme il en serait de la substance du pain. Mais ce corps adorable étant là en vertu d'un *influx* spécial et protecteur de Dieu, quand cet *influx* se retire, l'effet qu'il produisait s'évanouit avec lui. Néanmoins Notre-Seigneur n'en souffre nullement ; car exister une fois ou exister mille fois, c'est pour lui une seule et même chose. Il possède, dans une seule existence, la plénitude de tous les biens et de la toute-puissance, et des millions d'existences n'ajouteraient rien à sa grandeur. Cette merveille, si belle, si digne de notre admiration, clôt la série des miracles qui se rapportent au corps de Notre-Seigneur.

Mais notre étude de cette grande œuvre de Dieu, du mystère de la Transsubstantiation, serait incomplète, si nous n'y ajoutions encore deux autres miracles, ordinairement cités par les écrivains pieux, qui prennent ce mot de miracle dans un sens

large et poétique : ils ont rapport à ceux qui consacrent le corps de Dieu, et ce sont des miracles d'amour plutôt que de puissance. Le premier consiste dans la prodigue abondance avec laquelle Dieu a concédé le don inappréciable de consacrer son corps. Si un seul homme était revêtu d'une telle puissance une fois dans un siècle, avec quelle affluence le monde se rendrait en pèlerinage et se précipiterait vers ce lieu unique où le Pontife choisi accomplirait cette œuvre merveilleuse! Mais Dieu a accordé ce pouvoir à une multitude innombrable de prêtres. Il n'exige pas une vie pure et sainte pour effectuer la consécration; il ne demande pas la véritable foi, pas même une conscience exempte des crimes les plus affreux. Un blasphémateur, un schismatique, un hérétique, un apostat, dès que son ordination a été valide, conserve le pouvoir qu'il a reçu, et s'en peut servir pour couvrir de honte et d'ignominie notre divin Sauveur, pour profaner la sainteté de sa présence. Des misérables avilissent Notre-Seigneur aux yeux du peuple qu'ils parviennent à dégoûter de ce souverain bien. Ils trafiquent honteusement de lui et le déshonorent par la simonie et le sacrilége. Lui, semble indifférent à tant d'outrages. Il ne voit que nous, ne consulte que nos intérêts, et semble faire converger tous ses décrets vers notre bien. Il veut demeurer près de nous. L'adorable Sacrifice doit être accessible et à la portée de chacun de nous ; et les moyens de communion sont aussi peu coûteux et aussi communs que l'air que nous respirons. Ce qui nous doit être le plus avantageux ou le plus doux, Dieu le fait : car notre bien est comme la règle de ses actes. Qui osera me blâmer d'appeler ceci un miracle?

Le douzième et dernier prodige est la facilité de la consécration. Quand un saint opère des miracles, cela prouve d'abord qu'il est un saint ; et c'est là un point qu'il ne faut pas perdre de vue, car ce don des miracles atteste de longues années de prière et de lutte et révèle le secret d'austérités corporelles. Ainsi, si de longs jeûnes, une science profonde, de grands

travaux et les apprêts d'une cérémonie préliminaire devaient nécessairement précéder la consécration, ce ne serait point acheter trop cher l'exercice de ce pouvoir, si l'on considère l'étonnante majesté de l'œuvre accomplie. Mais non : cinq mots suffisent, et le miracle est fait. Quoi de plus aisé ? c'est d'une facilité merveilleuse, et qui même pourrait devenir dangereuse pour notre foi, dangereuse pour le respect que nous devons à cet auguste mystére. Oui, ce serait là un véritable péril, si la plus belle des choses, en dehors du ciel, le rit latin de l'adorable sacrifice, n'était point sorti de la puissante intelligence de l'Église pour nous enlever au-dessus de la terre et de nous-mêmes, pour nous envelopper comme dans un nuage de douceur mystique et dans les conceptions sublimes d'une liturgie plus qu'angélique, pour nous purifier en quelque sorte sans notre concours, pour nous ravir par un charme céleste, de telle sorte que tous nos sens, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher semblent éprouver des sensations que la terre ne saurait leur procurer. Ainsi (me permettra-t-on de tenir un pareil langage ?) ainsi, dis-je, dans le rit romain, l'Église semble avoir pris tant de précautions à notre égard et tant de soin de Notre-Seigneur, qu'elle s'est montrée une mère pleine de tendresse et de prévoyance pour Jésus-Christ lui-même, dans la nouvelle naissance qu'il prend chaque jour sur les autels, aussi bien que pour nous. Mais la raison de tant de facilité ? Elle n'est pas différente de celle qui a produit une si grande multitude de prêtres : c'est pour nous, c'est pour notre bien, c'est pour notre avantage. C'est un autre miracle d'amour. Être accessible, se multiplier dans un nombre de messes indéfini, inviter des prêtres tièdes à le consacrer, demeurer dans une multitude de tabernacles, reposer dans des habitations frappées de la lèpre, visitées par la pauvreté : voilà tout ce que Jésus désire. J'allais dire que ce n'est pas entièrement pour nous ; car c'est son intérêt aussi bien que le nôtre. Il trouve ses délices à être avec les enfants des hommes, et des actions

de grâces lui sont-elles dues, lorsque c'est son plaisir qu'il cherche ? Ah ! mais aussi, c'est précisément là le miracle qui couronne tous les autres, la plus touchante de toutes les merveilles, la plus émouvante de toutes les vérités, la plus écrasante de toutes nos obligations. Hélas ! Seigneur, la terre n'a point de balances pour mesurer ces douze miracles d'amour. Mais l'homme peut en rapprocher quelque chose qui les égale, et même qui les surpasse. Je ne veux point parler de son incrédulité : car on pourrait la lui pardonner, ô mon Dieu, en présence des prodiges de votre incompréhensible bonté ; mais je parle de sa froideur envers ce don brûlant de l'amour le plus tendre et dans lequel vous vous donnez vous-même à nous avec votre Vie et votre Divinité.

Telle est l'explication que la théologie catholique nous donne de la cinquième des grandes œuvres de Dieu, du mystère de la Transsubstantiation. Quel ravissant, quel divin spectacle de puissance, de sagesse et d'amour elle offre à nos regards ! Il semble que nous soyons admis à pénétrer dans les sanctuaires secrets de Dieu, dont chacun est le théâtre des opérations intimes d'un Amour puissant et créateur. On dirait qu'il nous est permis de scruter ces actes mystérieux de la création, lesquels n'ont coûté qu'un moment à Celui qui prononça le divin *fiat*, tandis qu'il nous faudrait des siècles pour les passer en revue, et qu'une multitude innombrable de livres seraient nécessaires pour nous expliquer même ce qui, dans ces mystères, ne sort point des limites de notre faible intelligence.

La création et l'anéantissement, ces deux termes extrêmes de la toute-puissance divine ; d'autres actes qui réunissent la nature et les caractères de l'un et de l'autre ; un assemblage de miracles choisis, les plus beaux et les plus rares en leur genre; de nouveaux prodiges, particuliers au mystère lui-même, et qui n'ont ailleurs ni copies, ni modèles ; l'art ingénieux du Verbe divin pour s'abîmer de plus en plus profondément dans cette création qui lui est si chère, jusqu'à demeurer presque

enseveli dans le sein du néant et paraître s'anéantir lui-même des millions de fois chaque jour ; puis, la manière dont nous, misérables pécheurs, semblons être consultés à chaque pas ; nos besoins prévus, nos avantages assurés, et la Majesté de Dieu s'abaissant pour arriver à ces résultats que nous foulons indignement aux pieds ; la chair de l'homme-Dieu élevée, pour ainsi dire, au-dessus de son âme et attirant à sa suite la Divinité et la sainte Trinité qui vient lui faire honneur et l'accompagner ; enfin la puissance de ce monde mystérieux de création et d'annihilation miraculeuse, émanant des mains de Jésus pour être remis, presque au hasard, entre les mains d'une foule d'hommes doués d'une somme d'intelligence plus ou moins élevée et de qualités morales fort diverses : voilà, voilà le tableau que le mystère de la transsubstantiation offre à nos yeux étonnés.

Certes, c'est en présence d'un tel spectacle ou jamais, que l'on peut s'écrier avec Tertullien : « Rien ne nous donne une plus magnifique idée de Dieu que l'impossibilité de le comprendre; sa perfection infinie le révèle aux hommes, en même temps qu'elle le cache à leurs yeux. »

((*Le Saint-Sacrement*, I, pp. 70-83).

AU MOMENT DE L'ÉLÉVATION.

Lorsque le calice est élevé au-dessus de l'autel, le sang de Jésus y est dans toute sa plénitude, glorifié et battant des pulsations de sa véritable vie humaine. Le sang qui autrefois a coulé dans la grotte du jardin des Oliviers, qui s'est coagulé sur les fouets et sur les verges de la flagellation, qui s'est séché sur les cheveux du Sauveur, qui a trempé ses vêtements, qui

a laissé des taches sur la couronne d'épines, qui a arrosé le bois de la croix ; le sang que lui-même a bu dans sa propre communion le soir du jeudi ; le sang qui, la nuit du vendredi, a été répandu avec une prodigalité en apparence si insouciante sur le pavé de la perfide cité, ce sang, ce même sang est vivant dans le calice, uni à la personne du Verbe Éternel, pour être adoré par nous dans le plus profond anéantissement de nos corps et de nos âmes. Les rayons du soleil levant pénètrent dans l'Église à travers les croisées ; ils tombent un instant sur le calice découvert, et leur lumière laisse ses reflets timides et sans cesse agités s'y jouer comme parmi des pierres précieuses. Les yeux du prêtre s'arrêtent sur ce spectacle, et il semble que cette lumière rejaillisse jusque dans son cœur, fortifie sa foi et enflamme son amour.

(*Le Précieux Sang*, p 32.)

AU MOMENT DE LA COMMUNION.

Toutes nos idées de familiarité avec Dieu, d'intimité avec le monde invisible, d'union spirituelle avec l'amour céleste sont ici déconcertées. La créature tremblante, honteuse, pleine à la fois de désir et de crainte, frissonnante et comblée de délices, reçoit l'ordre de venir à genoux recevoir, non pas en figure ou par la foi, mais dans la réalité corporelle la plus redoutable, son Créateur incarné. Et cette manducation du Créateur par la créature est l'acte d'adoration le plus élevé qu'elle puisse accomplir !

Nous n'avons pas à suivre la grâce d'une bonne communion dans les effets variés dont elle est la source, ni à voir comment elle va vivifier chaque faculté de l'âme, chaque

puissance de l'intelligence, chaque affection de la volonté, chaque délicatesse de la conscience, portant avec soi mainte secrète bénédiction et déposant jusque dans la chair, jusque dans le sang et les os, un véritable germe de la résurrection glorieuse.

Et ce festin miraculeux où notre Créateur se donne en nourriture, nous pouvons, et, si nous voulons lui plaire, nous devons le renouveler chaque jour ! Et tout cela pour nous, misérables ; pour nous qui, si nous avions le juste sentiment de notre indignité , devrions chaque matin nous étonner de recevoir encore notre nourriture commune et les vêtements qui nous couvrent.....

(*Le Créateur et la Créature*,, pp. 287-288.)

Lorsque le Saint-Sacrement est déposé sur votre langue, dans ce moment, dans cet acte que les Anges de Dieu malgré leur grandeur ne contemplent qu'avec un saint tremblement, c'est encore le sang de Jésus qui circule dans l'hostie, avec toute l'abondance de la vie glorieuse. Il voile, sous le mystère du Sacrement, cette lumière radieuse qui, en ce moment-là même, éclaire toute l'étendue des Cieux avec une magnificence de splendeurs que ne pourrait atteindre l'éclat d'un million de soleils. Vous ne sentez pas la force des pulsations de sa vie immortelle. Si vous la sentiez, vous pourriez à peine vivre vous-même. Une sainte terreur détruirait en vous la vie. Mais, dans cette hostie adorable, il y a toute la plénitude du Précieux Sang, le sang de Gethsémani, de Jérusalem et du Calvaire, le sang de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension, le sang qui a été versé, puis repris par le Sauveur. De même que Marie autrefois l'a porté au dedans d'elle même, ainsi le portez-vous maintenant.....

(*Le Précieux sang*, pp. 33, 34.)

ACTES APRÈS LA COMMUNION.

I. Les Actes qui, d'après le P. Lancicius, doivent suivre IMMÉDIATEMENT la sainte Communion sont les Actes d'HUMILITÉ. Il faut nous humilier profondément devant le Dieu, plein de grandeur, qui vient à nous; il faut songer aux péchés de notre vie passée, aux imperfections et à la tiédeur de notre vie présente, à la bassesse de notre nature comparée à la divinité de Jésus-Christ, aux perfections divines et humaines de notre adorable Sauveur.

II. Ensuite viennent les Actes d'ADORATION. Nous devons adorer tout d'abord la très-sainte Trinité dans la divine Eucharistie ; puis, la sainte Humanité de Jésus présent au dedans de nous, et enfin cette même humanité présente dans le sanctuaire des églises où l'on garde le Saint-Sacrement. Réjouissons-nous alors du culte et des honneurs qui lui sont rendus dans tous les temples du monde où une multitude de fidèles se pressent à ses pieds, et pleurons sur l'outrage qu'on lui fait en lui refusant les hommages auxquels il a droit, et sur les blasphèmes dont il est peut être en ce moment l'objet. Adorons ensuite, avec un respect et un amour particuliers, l'âme de Jésus-Christ, resplendissante de tous les ornements de la sainteté, remplie de mérites, et brûlant depuis longtemps pour nous de l'amour le plus constant et le plus fécond ; et en second lieu, le corps de Jésus qui, pour nous, a souffert des traitements si cruels et si humiliants et qui a été immolé pour nous. Imprimons, en esprit, de respectueux baisers sur les différentes parties de ce corps qui, pour l'amour de nous, a été tourmenté jusqu'à la mort.

III. Nous devons ensuite rendre GRACES à Dieu du fond de notre cœur, de ce qu'il est venu à nous dans la sainte Commu-

nion; de ce qu'il est venu sur la terre dans l'Incarnation ; de tous les mérites, de tous les exemples de vertus qu'il a, durant le cours de sa vie, laissés pour notre plus grand bien; d'avoir institué la sainte Eucharistie et tous les autres Sacrements; de sa mort et de notre rédemption ; si nous sommes prêtres, de l'honneur qu'il nous a fait en nous élevant au sacerdoce ; du bienfait de la création, de notre conservation, du don de la foi, de notre justification ; si nous sommes religieux, de notre vocation ; de notre persévérance dans l'état de grâce ou dans une sainte résolution; de la patience avec laquelle il a supporté nos imperfections, nos péchés et ceux des autres ; de la sainteté qu'il a accordée à tant de Bienheureux; des épreuves et des tribulations que nous avons eu à subir en différentes circonstances; du soin assidu avec lequel Dieu nous a conduits dans la voie de la perfection; de toutes les faveurs particulières que nous avons reçues de lui et pour lesquelles chacun lui doit des remercîments ; de tous les bienfaits qu'il a répandus sur nous par la main des autres ; de toutes les grâces générales et particulières que Dieu a jamais accordées et qu'il accordera jamais aux créatures, surtout de celles qu'il a répandues sur la sainte humanité de Jésus, sur sa bienheureuse Mère, et sur tous les saints et les élus, de l'institution de la Congrégation, de la Confrérie ou de l'Ordre auquel nous appartenons, de son développement, des persécutions par lesquelles il a passé, et d'où il est sorti plus fort et plus pur, de tous les saints et de tous les savants qu'il a produits, de toutes les vocations, aussi douces qu'admirables, qui ont grossi le nombre de ses membres, de tous les fruits de salut que le monde en a retirés, de tous les amis et de tous les bienfaiteurs dont l'affection les soutient.

IV. Puis vient l'OBLATION. Offrez à la très-sainte Trinité l'adorable sacrement que vous venez de recevoir, à cause de la joie, de l'honneur, de la complaisance qu'y puise la divine Majesté, à cause de toutes les grâces dont il est la source

pour nous et pour tant d'autres. Offrons-le pour nos péchés et pour nos besoins, pour ceux des autres, pour nos amis et nos ennemis, vivants ou morts. Offrez à notre très aimable Sauveur que vous venez de recevoir, en union avec ses mérites, votre âme et votre corps, avec toutes vos facultés, vos membres, vos sens, vos actions et le reste, ne désirant en retour que la sanctification de toute votre personne, afin d'être comme un holocauste perpétuel. Embrasé du désir ardent de plaire à la divine Majesté et de la glorifier, consumez-vous vous-même et réduisez-vous en cendres, pour l'amour de Dieu ; offrez, offrez à Jésus la volonté ferme que vous avez de mourir et de souffrir tout, plutôt que de l'offenser encore par un péché quelconque, soit mortel, soit véniel ; offrez votre intention de choisir, en tout ce qui se rapproche le plus de la perfection et parmi les choses parfaites, celles qui répugnent davantage à vos sens, à votre jugement, à votre volonté, à votre honneur, parce que vous espérez ainsi agrandir la gloire de Dieu et devenir plus semblable à Jésus crucifié; offrez votre résolution de persévérer dans l'observance des commandements et des conseils de Dieu, dans l'obéissance à votre règle et dans une vie parfaite, quelles que soient les tribulations qu'elle vous offre; offrez l'empressement avec lequel vous désirez endurer pour Jésus-Christ de grandes souffrances, que les hommes jugeront légères, de sorte que vous n'obtiendrez par là aucune gloire à leurs yeux ; offrez votre détermination de ne chercher qu'en Dieu seul la fin de toutes vos actions ; et enfin le désir dont vous brûlez d'amener tous les hommes à concevoir pour lui l'amour le plus pur et l'ardeur avec laquelle vous soupirez après cette conversion.

V. Ensuite viennent les Actes de DEMANDE. Implorez de Jésus-Christ la rémission de vos péchés, et d'être lavé de toutes les taches dont ils ont souillé votre âme et des châtiments qu'ils appellent sur elle ; implorez aussi la persévérance dans la grâce et dans une vie sainte. Si le Saint Esprit vous en

inspire la pensée, et que votre directeur vous le permette, demandez des souffrances de tout genre, vives, multipliées, personnelles, secrètes, et auxquelles les autres hommes n'attachent ni estime, ni sympathie. Priez afin qu'elles vous arrivent sans que vous les ayez méritées, et sans exposer au péché ni vous, ni ceux qui vous affligent; suppliez Dieu d'augmenter en vous sans cesse l'esprit d'humilité, de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, de foi, d'espérance, de charité, de prudence, de justice, de force, de tempérance, de patience, de dévotion, de prière, de discernement; de vous aider à mortifier vos passions, à conserver une pureté inaltérable d'âme et d'intention, enfin à pratiquer toutes les vertus. Demandez un cœur que ne souille aucune action formellement ou matériellement mauvaise, peu méritoire ou équivoque; un cœur pur de toute habitude vicieuse, de tout mouvement désordonné des passions; un cœur enfin qui, pour satisfaire à la justice de Dieu, ne doive point subir quelque peine temporelle, soit maintenant, soit à l'heure de la mort. Demandez à Dieu avec ferveur que sa grâce vous accompagne dans tout ce que vous entreprendrez, afin de découvrir ce qu'exigent la nature, la perfection et la mortification, afin ensuite de régler ce que vous faites sur les habitudes de vertu, innées ou acquises, que vous possédez en vous, de telle sorte que vos actions soient en harmonie parfaite avec la connaissance que vous avez de vos devoirs et les intentions du divin Législateur. Demandez une longue vie, pleine de sainteté, et féconde en résultats pour le bien des âmes. Implorez la grâce de traiter rudement votre corps, sans cependant porter une fâcheuse atteinte à de grands biens, tels que la santé; priez Dieu de bénir vos sermons, vos conversations et les confessions que vous entendez, afin que toutes ces œuvres portent des fruits de salut et de vous envoyer en temps opportun quelque peine, toutes les fois que vous avez mérité un châtiment temporel. Bien plus, demandez sans crainte à notre Sauveur de vous mettre

en état, autant que possible, de faire de toutes vos facultés, de tous vos sens, de tous vos membres et de toutes vos actions, ce que sa divinité a fait des facultés, des sens, des membres et des actions de sa sainte humanité. Priez Dieu le Père, en faveur des pasteurs de l'Église, afin qu'ils donnent à leur troupeau l'exemple de toutes les vertus; priez en faveur des infidèles, des hérétiques, des schismatiques, des pécheurs et des âmes tièdes ; priez en faveur des saints, afin qu'ils se multiplient sans cesse et qu'ils persévèrent dans la voie de l'Esprit-Saint; priez pour les rois et les princes temporels, afin que Dieu augmente dans leur cœur l'amour de la Religion et de la Justice, qu'il fasse régner la paix entre eux et donne le succès à leurs entreprises légitimes ; priez pour ceux qu'afflige la misère ou la maladie, afin qu'ils reçoivent secours et consolation, priez pour les opprimés, afin que Dieu leur accorde le don de patience et la délivrance de leurs maux, si cela n'est pas en opposition avec sa gloire ; priez pour ses ennemis, afin qu'ils soient comblés de grâces et de gloire ; priez enfin pour l'Ordre ou la Congrégation à laquelle vous appartenez. Demandez en son nom au Père Éternel la mortification de toutes les passions, l'esprit de dévotion, une vie édifiante, le zèle pour le salut des âmes, des fruits de vertu sans cesse renaissants, le progrès dans les sciences sacrées, la protection de la Providence dans les épreuves, un revenu temporel suffisant, et un grand nombre d'ouvriers dans la vigne du Seigneur ; implorez la compassion de la divine Majesté en faveur de tous les membres de votre Congrégation qui dorment du sommeil éternel, surtout de ceux qui sont morts dernièrement et qui ont été recommandés aux prières de la Communauté. Pensez aussi à ceux qui ont été vos ennemis, à vos parents, à vos amis, surtout à ceux pour lesquels on n'offre que peu ou point de prières, afin qu'ils soient délivrés du Purgatoire le plus tôt possible et qu'ils deviennent dans le ciel vos protecteurs particuliers ; priez pour toutes les affaires

que vos supérieurs ont récemment recommandées à vos prières; ou, si ce sont des personnes pour lesquelles vous avez été invité à prier, demandez à Dieu de les assister dans les circonstances particulières qui les ont obligées à implorer votre aide.

VI. Notre devoir nous ordonne ensuite de faire divers Actes des différentes vertus qui ont rapport au Saint-Sacrement: 1° UN ACTE D'ADORATION. Rendez le culte que demande la Divinité à ce Sacrement ineffable qui est en ce moment au fond de votre cœur et dans toutes les églises répandues sur la surface du globe. La ferveur de cet acte d'adoration deviendra plus sensible encore si vous venez à songer à tous ces sanctuaires où le Saint-Sacrement ne reçoit que de faibles hommages, où il est comme prisonnier entre les mains des Grecs schismatiques, ou dans les pays où son culte est outragé par les péchés les plus graves. 2° UN ACTE DE FOI, reconnaissant Jésus-Christ, que vous venez de recevoir, comme vrai homme et vrai Dieu, et croyant fermement tous les dogmes que la sainte Église enseigne sur l'humanité et la divinité du Fils de Dieu, ou ceux que les hérétiques ont niés. 3° UN ACTE D'ESPÉRANCE. Attendez du Christ, notre Dieu et Cause nécessaire de tout bien, les dons naturels, ainsi que les grâces et la gloire surnaturelle, et espérez toutes ces faveurs, au nom des mérites de son humanité. 4° UN ACTE DE CHARITÉ. Embrassez-le d'abord dans toute la ferveur de votre volonté intérieure comme Dieu et comme homme. Ensuite, félicitons-nous de ce que la Divinité est tellement parfaite en elle-même, tellement au-dessus de nous, que nous ne saurions en concevoir une juste idée. En troisième lieu, réjouissons-nous en songeant que sa Divinité est l'objet de l'adoration et de l'amour des Anges et des Saints dans le ciel, et sur la terre des hommes justes; réjouissons nous de ce que son âme et son corps sont bénis dans les cieux d'une manière ineffable, et ornés de dons incomparables. En quatrième lieu, ressentons une vive douleur de voir son amour

blessé par tant de péchés passés, présents et à venir, dont tant de chrétiens, et nous les premiers, ne cessons de l'assaillir ; gémissons surtout en songeant à tous ces malheureux pour lesquels Jésus a tant fait et tant souffert, et qui se sont perdus de leur plein gré, par leur propre perversité ; enfin, animés de l'amour le plus tendre, formons le désir de voir le plus tôt possible tous les péchés et toutes les imperfections disparaître de ce monde, le nombre des justes grandir de jour en jour et les Saints continuer avec persévérance à avancer dans la voie de la Perfection. Souhaitons que les infidèles et les hérétiques rentrent dans le sein de l'Église, et que Dieu et Jésus-Christ considéré comme homme, reçoivent de la part des créatures les honneurs et l'amour que Dieu demande pour lui-même et pour la sainte humanité de son Fils.

VII. Nous devons contempler dans Notre-Seigneur, envisagé comme Dieu, les attributs de sa divinité et ses autres perfections, et formuler divers Actes à ce sujet. Considérons d'abord son indépendance, ou selon le langage des théologiens son ASSÉITÉ, en vertu de laquelle il existe par lui-même, et demandons la grâce de ne dépendre que de lui seul et de nos supérieurs, uniquement pour lui. Puis, réfléchissons sur son ÉTERNITÉ, et implorons de lui une vie longue, afin de le servir longtemps et de souffrir beaucoup pour lui. Tournons ensuite notre attention vers son OMNIPRÉSENCE : désirons du fond du cœur qu'il soit connu et aimé en tout lieu, et faisons un acte fervent d'amour et d'adoration pour réparer tous les péchés qui se commettent en ce moment dans le sanctuaire sans limites de sa sainte et redoutable immensité. Après, nous pourrons admirer la FÉCONDITÉ avec laquelle Notre-Seigneur tire des effets si admirables de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel, et lui demander, dans l'un comme dans l'autre, des grâces de toute espèce, afin de devenir nous-mêmes un appât qui attire les hommes à son amour, un filet qui les retienne captifs. Considérons sa SAGESSE infinie, et prions-le de nous rendre sages en ce qui con-

cerne notre instruction ou celle des autres, de répandre sur nous les dons de conseil et de prudence, avec l'esprit de discernement, et d'accorder à toute notre Congrégation l'avancement dans la vertu et les progrès dans les études théologiques, sans lesquelles nous ne saurions travailler avec fruit au salut des âmes. Méditons ensuite sur la BONTÉ de Dieu, et prions, afin que dans nos actions il ne voie rien qui ne soit bon ; mais il n'en sera ainsi que lorsque toutes nos actions seront faites librement, sans imperfections et pour une fin surnaturelle, qui est Dieu lui-même. Puis, nous passerons à la GÉNÉRATION ÉTERNELLE ET A LA PERSONNE DU VERBE en vertu desquelles il est constitué Fils de Dieu, et nous le supplierons, au nom de cette filiation divine, de nous accorder, autant que possible, avec une abondante libéralité, selon la mesure de sa puissance ordinaire, toutes les perfections naturelles ou surnaturelles de la grâce et de la gloire qui sont communicables à ses fils adoptifs, de la même manière qu'elles lui furent communiquées lorsqu'il réunit en lui-même la personne du Verbe éternel avec la nature humaine. Enfin, nous devons méditer sur le CONCOURS ACTUEL QU'IL APPORTE A TOUTES LES ACTIONS DE SES CRÉATURES, et implorer sa grâce afin que, de même qu'il rapporte à lui et à sa gloire, comme à la seule fin digne de lui, le concours intérieur ou extérieur qu'il prête à chacun de nos actes, de notre côté nous fassions toutes nos actions, sans aucune exception, pour lui et à cause de lui, et cela avec une telle perfection qu'il n'y ait rien en nous où l'on ne puisse retrouver la gloire de Dieu, d'une manière soit directe, soit indirecte. D'après la même méthode nous pouvons apercevoir d'autres perfections en Dieu et en faire le sujet d'actes analogues, tels, par exemple, que des ACTES DE JOIE, en songeant que Dieu possède ses perfections en lui-même, et de REMERCÎMENT, parcequ'il a daigné nous les manifester et nous en communiquer les effets en certaine proportion. C'est ainsi que nous pouvons en même temps distinguer les perfections de la sainte humanité de

Notre-Seigneur, aussi bien celles qui ont rapport à l'intégrité de la nature humaine, (comme le corps et ses membres, l'âme et ses facultés), que celles qui sont une addition à la nature, telles que les habitudes et les actions, soit permanentes, comme la vision béatifique ; soit transitoires, comme les conversations, les prières, les miracles et autres œuvres analogues. Tandis que nous méditons sur les facultés et les dispositions de l'âme à jamais bénie de Notre-Seigneur, nous pouvons lui demander de rendre nos facultés aussi semblables aux siennes que possible, et de les orner de dispositions aussi belles que celles qui ornaient les siennes, et de les exciter à accomplir des œuvres telles qu'il en a accompli lui-même. En portant nos regards sur son corps suspendu à la croix, considérons chacun de ses membres en particulier, et prions le Verbe qui, renfermé dans ce corps, a imprimé à cette portion de sa nature corporelle les mouvements les plus parfaits, maintenant qu'il est descendu en nous dans la sainte communion, de régler et de gouverner non-seulement nos facultés intérieures, mais encore tous les membres de notre corps et tous nos actes extérieurs, afin qu'ils soient, pour ainsi dire, l'expression et l'image de sa sainte humanité. Demandons-lui de faire de nos actions intérieures et extérieures le reflet de ses pensées et de ses actes. Car cette transformation est rangée par les Saints et les docteurs au nombre des effets les plus précieux de la sainte Communion.

VIII. Pour conclure notre Action de grâces, nous présenterons Notre-Seigneur, que nous venons de recevoir dans la sainte Eucharistie, à l'adoration de tous les Esprits bienheureux. Aux saints Anges nous pouvons dire : « Voici, ô sublimes ministres de Dieu, vous qui exécutez ses ordres, voici le premier né du Père Éternel, que, d'après le commandement du Très-Haut, vous avez adoré à son entrée dans le monde : obtenez-moi la grâce de le servir avec le même esprit, la même fidélité que vous mîtes à le servir au temps de votre épreuve, et que vous

conservez encore aujourd'hui dans votre céleste et glorieuse vie. » Aux Patriarches et aux Prophètes nous dirons : « Ambassadeurs du ciel, vous à qui Dieu a fait part de ses admirables secrets, voici le Rédempteur qui vous a été promis depuis le commencement du monde, que vous avez désiré et si longtemps attendu : faites que mon cœur palpite d'amour pour lui, et que toutes les puissances de mon âme soupirent nuit et jour après lui. » Aux saints Apôtres nous dirons : Illustres prédicateurs de l'Évangile, voici votre Maître bien-aimé, pour lequel votre cœur a brûlé de l'amour le plus vif : puissé-je obtenir par votre intercession la grâce de l'aimer par dessus toutes choses et avec la plus grande ferveur ! » Aux Martyrs nous tiendrons ce langage : « Voici, ô courageux défenseurs de la Foi, voici Jésus crucifié, pour l'amour duquel vous avez si volontiers répandu votre sang. Oh ! demandez à Dieu pour moi l'honneur de souffrir pour lui ; puissé-je obtenir de passer ma vie sur une croix où j'endurerai de cruels tourments, sur laquelle je serai cloué par la main puissante de la nature ou celle des méchants, et d'où je puisse passer sans obstacle dans le sein de mon Rédempteur. « Puis, nous nous adresserons aux Pontifes, confesseurs de la foi : « Voici, ô pasteurs du troupeau de Jésus-Christ, voici l'Agneau sans tache que vous avez si souvent immolé au Très-Haut, en odeur de suavité, sur le saint autel : aidez-moi à passer dignement les moments de cet auguste sacrifice, à l'offrir à Dieu comme il convient, et, m'associant moi-même sans cesse à la sainte oblation, à présenter au Seigneur, en odeur de suavité, une offrande perpétuelle de moi-même et de mes bonnes œuvres. » Passant ensuite aux religieux, confesseurs de la Foi : « Fidèles serviteurs de Dieu, leur dirons-nous, voici, voici votre doux et bien-aimé Seigneur, pour l'amour duquel, en réalité comme en désir, vous avez méprisé les plaisirs du monde : aidez-moi, pour l'amour de lui, à persévérer jusqu'à la mort dans mon état, quelque misérable qu'il puisse être, et que, si

je cherche à m'élever sur les hauteurs de la perfection, ce ne soit jamais que pour plaire à Dieu. » Quand aux Saints et aux Bienheureux de notre Congrégation, nous leur dirons : « Voici, ô très-chers frères, votre Chef, à l'exemple duquel vous avez conformé vos paroles et vos œuvres en cette vie: accordez moi ainsi qu'à tous mes frères qui combattent encore pour sa gloire dans les rangs de l'Église militante, la grâce de conquérir une multitude d'âmes, sans que notre piété intérieure ait à en souffrir ; faites que notre nombre s'augmente d'une foule d'excellents ouvriers, appelés a cultiver le même champ, et que tous ensemble, chargés d'une abondante moisson de mérites nous passions avec vous dans sa sainte société. « De là nous nous présenterons devant le chœur des Vierges, et nous leur dirons : « Voici, ô chastes épouses de l'Agneau sans tache, voici Celui pour lequel vous avez gardé votre virginité avec tant de bonheur ; obtenez que mon cœur et mes œuvres restent toujours purs aux yeux de Celui qui est votre bien-aimé et le mien, et que, sans souillure pour la flétrir, sans péché à expier, mon âme s'envole de cette vie pour monter vers lui dans les cieux. » Enfin, nous nous adresserons à tous les Saints : « Voici, ô les meilleurs des amis, vous qui êtes la consolation de ma pauvre âme, voici le Maître, l'Auteur et la Récompense de votre sainteté ; demandez-lui pour moi la grâce de marcher comme vous l'avez fait, dans les sentiers sublimes de la vertu et de rester fidèle à l'esprit de son ordre ; de sorte que les années, en passant sur ma tête, ne me voient pas végéter à l'endroit où j'étais d'abord, mais qu'elles soient témoins des efforts que je tente pour gravir les hauteurs de la Perfection. »

Alors nous pourrons dire à notre aimable Sauveur : « Maintenant, Seigneur, je m'éloigne de vous pour quelques instants, mais non point sans vous. Non ! car vous êtes la Consolation, la Joie, le seul Bien de mon âme. Je me jette avec confiance entre les bras de votre immense charité, avec mes frères, mes amis et mes ennemis. Aimez-nous, ô Seigneur,

autant que cela vous est possible ; enivrez-nous de votre amour, et transformez-nous en votre image, ô vous, la joie et le bonheur de nos cœurs. Accordez-nous de vivre entièrement avec vous, de ne nous occuper que de vous et pour vous; enfin, dans toutes nos paroles, dans toutes nos pensées, de ne nous proposer d'autre but que vous seul, vous, notre amour et notre unique bien, qui vivez et régnez dans toute l'éternité. »

Et nous terminerons notre Action de grâces par l'oraison *Respice*: « Nous vous supplions, ô Seigneur, de jeter un regard « de compassion sur cette famille qui est la vôtre, et pour « laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas hésité à se « livrer aux mains des méchants et à souffrir le tourment « de la croix ; lui qui vit et règne avec vous et le Saint- « Esprit, en l'unité de Dieu, dans tous les siècles des siècles. « Ainsi soit-il. »

(*Tout pour Jésus*, pp. 253 à 264.)

LA FÊTE-DIEU.

Supposons-nous au jour de la Fête-Dieu. Nous nous levons : une pensée de joie illumine notre âme et jette un air de fête sur tout ce qui nous entoure. C'est pour nous la santé, lors même que nous serions souffrants ; c'est le soleil, lors même que le ciel serait couvert de nuages. D'abord, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de désappointement en retrouvant au monde son aspect de tous les jours, en le voyant prêt à reprendre ses travaux accoutumés et son trafic ordinaire. Nous sentons que cela n'est pas convenable, et qu'il y a là quelque chose qui n'est pas dans l'ordre. Pauvre ville de

Londres ! Si elle connaissait Dieu, si elle pouvait observer ses fêtes, combien elle trouverait de bonheur en un jour semblable, à faire tomber les chaînes des innombrables enfants de Mammon que renferme son sein, et à s'abandonner pendant vingt-quatre heures à une joie pure et vive, en l'honneur d'un mystère qui est le triomphe de la foi sur les sens, de l'esprit sur la matière, de la grâce sur la nature, de l'Église sur le monde. Mais, par une sorte de réaction mystérieuse, notre désappointement même nous fait sentir d'une manière plus touchante et le bienfait de la foi et notre indignité en présence de laquelle nous regardons comme le plus grand des miracles que Dieu nous ait choisis pour un don si précieux. O ineffable sacrement d'amour ! Nous vous appartenons : car vous êtes l'objet vivant de notre amour. Vous êtes pour nous la source de la Vie : car en vous se trouve l'Essence même de la Vie divine, avec sa profondeur incommensurable, sa miséricorde et son éternité. Aujourd'hui est votre jour, ô Seigneur, et dans ce jour je ne veux point avoir une seule pensée, une seule espérance, un seul désir qui ne soit tout entier pour Vous.

Notre premier soin doit être de nous bien pénétrer de l'esprit de la fête. Une fois ce devoir rempli, nous serons plus en état de sonder quelqu'une des profondeurs de ce mystère salutaire. Que dis-je ? toute la théologie du grand dogme de l'Eucharistie n'est autre chose qu'un concert angélique rendu perceptible aux oreilles des mortels ; et quand nos âmes seront accoutumées à cette musique céleste, nous comprendrons mieux les doux secrets qu'elle révèle à nos cœurs ravis. Mais il nous faut aller loin pour saisir l'esprit de la fête. Représentons-nous, comme dans un vaste tableau, l'aspect que l'Église universelle offre en ce jour aux yeux de Dieu Notre grande ville est étourdie par les bruits confus qui s'élèvent dans son sein ; elle ne saurait entendre. Elle est éblouie de son propre éclat ; elle ne peut voir. Laissons-la ; oublions-la. Dans

tout autre jour, ce ne pourrait être qu'avec tristesse; mais aujourd'hui ce n'est vraiment qu'avec une profonde indifférence.

Avec quelle joie ne devons-nous pas contempler cette brillante et immense nuée de gloire que l'Église fait à cette heure monter vers Dieu. Oui, il semblerait que le monde est encore dans son état d'innocence primitive. Nous pensons (et à mesure que ce tableau se déroule devant nous, la joie, comme une marée, monte dans notre âme et l'inonde de délices), nous pensons, dis-je, à ces milliers de messes qui se disent ou qui se chantent dans l'univers entier, et qui s'élèvent toutes comme un cri unanime de bénédiction et de joie poussé par les créatures reconnaissantes vers un Créateur plein de bonté et de miséricorde. Nous songeons à ces glorieuses processions qui, déployant leurs bannières aux rayons du soleil, se déroulent sur les places des opulentes cités, à travers les rues jonchées de fleurs des villages chrétiens, sous les voûtes vénérables des antiques basiliques et le long des jardins des séminaires, asile de la piété. Dans ce concours de peuples, la couleur du visage et la diversités des langues ne sont que de nouvelles preuves de l'unité de cette foi que tous se réjouissent de professer par la voix du magnifique Rituel de Rome. Sur combien d'autels, de structure diverse, tous parés de fleurs les plus suaves et resplendissants de lumière, au milieu de nuages d'encens, au son des chants sacrés et en présence d'une multitude prosternée et recueillie, le Saint-Sacrement est successivement élevé pour recèvoir les adorations des fidèles et descendu pour les bénir ! Et combien d'actes ineffables de foi et d'amour, de triomphe et de réparation, chacune de ces choses ne nous représente-t-elle pas ! Dans le monde entier, les douces tiédeurs du printemps sont animées par les chants d'allégresse. Les jardins sont dépouillés de leurs plus belles fleurs que des mains pieuses jettent sous les pas du Dieu qui passe voilé dans le Sacrement. Les cloches font retentir au loin leurs joyeux carillons ; le canon ébranle les

échos des Andes et des Apennins ; les navires, pavoisés de brillantes couleurs, donnent aux baies de la mer un air de fête, et la pompe des armées royales ou républicaines vient rendre hommage au Roi des rois. Le Pape sur son trône et la petite fille dans son village, les religieuses cloitrées et les ermites solitaires, les évêques, les empereurs, les rois et les princes, tous sont aujourd'hui remplis de la pensée du Saint-Sacrement. Les villes sont illuminées par les transports de la joie. Telle est l'allégresse universelle, que les hommes s'y livrent sans savoir pourquoi, et qu'elle rejaillit sur tous les cœurs affligés, sur les pauvres, sur tous ceux qui pleurent leur liberté, leur famille ou leur patrie. Tous ces millions d'âmes qui appartiennent à la royale famille et au lignage spirituel de saint Pierre sont aujourd'hui plus ou moins occupées du Saint-Sacrement : de sorte que l'Église militante tout entière tressaille d'une joie, d'une émotion semblable au frémissement des flots de la mer agitée. Le péché semble oublié ; les larmes mêmes paraissent plutôt être arrachées par l'excès du bonheur que par la pénitence. C'est une ivresse semblable à celle qui transperce l'âme à son entrée dans le ciel. Ou bien l'on dirait que la terre elle-même passe dans le ciel, comme cela pourrait arriver par l'effet de la joie dont l'inonde le Saint-Sacrement.

Mais tout cela représente et révèle un monde intérieur où l'on découvre un culte de profonde adoration, où l'on découvre aussi des preuves innombrables de l'opération surnaturelle du Saint-Esprit, et où l'on admire l'exubérante activité, l'inépuisable énergie du précieux sang. Un seul acte surnaturel cause plus de joie au cœur de Dieu que mille péchés ne lui causent de douleur : car le parfum du Christ, l'onction de sa grâce et la pourpre de son sang se trouvent réunis dans ce seul acte marqué du sceau de ses divins mérites. La grâce devient de plus en plus active à l'approche des grandes fêtes, et ses premières impulsions

amènent une foule d'âmes aux pieds de leurs médecins spirituels. Plus d'une qui était hier dans l'état de péché a voulu que le soleil d'aujourd'hui se levât sur sa pénitence ; et sur chacune d'elles tous les anges du ciel se réjouissent plus que sur la création d'un monde nouveau. Des millions d'âmes se sont préparées à la communion, et la moins fervente de toutes a fait pour Dieu quelque chose que sans la fête elle n'aurait pas fait. Ces mêmes âmes ont communié ; et songez à tout ce que Jésus a opéré en elles, avec elles et pour elles, tant qu'a duré l'union sacramentelle ! Ces âmes, enfin, ont fait leur action de grâces ; et quel chœur de louanges s'est alors élevé vers le ciel ! Combien de gens d'un âge mûr que le soir trouvera moins mondains qu'ils n'étaient le matin ! Dans combien d'âmes enfantines la foi n'a-t-elle pas fait naître et croître des rejetons vigoureux, souples et pleins de séve ! Un jour a fait plus pour elles qu'une année entière de croissance ; et qu'il est beau de contempler les progrès de la foi dans l'âme d'un enfant, surtout quand on entrevoit en même temps la riche moisson qu'elle promet pour l'éternité ! Et que dirai-je de ces abîmes plus profonds encore des âmes mortifiées et intérieures ? Je suppose que le simple exercice de la foi, pour ne pas parler de la charité, est dans un saint quelque chose de si profond, de si élevé, de si sublime, une union si intime avec Jésus-Christ, que nous, chrétiens ordinaires, ne saurions le comprendre. Et combien de véritables saints, de ceux qui devaient ensuite être placés sur les autels de l'Église, ont été ravis en extase en ce jour, ou ont conversé avec Dieu dans le cours d'une union intime et surnaturelle, sous la puissante influence de ce mystère qui communiquait à leur âme une vie nouvelle ! Le cloître a fait monter en silence vers le ciel les suaves parfums qui s'exhalent en ce jour du sein des épouses mystiques de Jésus-Christ Il en est sorti assez d'actes de foi pour obtenir la grâce de la conversion à des peuples entiers ; des actes d'amour suffisants pour expier un océan de blasphèmes

et un monde de sacriléges ; des actes d'union qui ont rendu la force et la vigueur à l'Église universelle et qui ont porté la vie jusque dans les contrées les plus lointaines. Qui pourrait compter les vocations qui ont pris naissance ou qui se sont déclarées en ce jour ; les conversions tentées ou effectuées ; les premiers coups portés à de coupables habitudes, ou les résolutions formées d'en acquérir de bonnes ; les péchés remis et les intentions criminelles frappées de stérilité; les lits de mort consolés et les âmes du purgatoire délivrées par l'influence de la charité de la terre, dont le zèle s'est rallumé aux flambeaux de cette belle fête ? Aujourd'hui un monde vaste et populeux d'actes intérieurs est éclos sous l'œil de Dieu, et telle en est la beauté, l'éclat, la piété et la dignité, que la fête du monde extérieur n'est qu'une pâle image de cette fête du monde spirituel. Et qu'est-ce que tout cela, sinon un triomphe, le Triomphe de Notre-Seigneur caché ?

(*Le Saint Sacrement*, I, pp. 3-8.)

DERNIÈRE PENSÉE SUR LES SACREMENTS (1).

Les Sacrements sont l'œuvre de Jésus-Christ : ILS SONT LA CONTINUATION DE SES TRENTE-TROIS ANNÉES SUR LA TERRE.

(*Le Précieux Sang*, p. 149.)

---

(1) Cette pensée se trouve plus haut, et c'est à dessein que nous la répétons ici pour la mieux graver dans l'esprit du lecteur chrétien.

LIVRE NEUVIÈME.

L'ÉGLISE

L'ÉGLISE.

La Fête-Dieu est un jour de processions. Or l'Église, dans tout le cours de son histoire, peut être considérée commme une vaste Procession qui se déroule à travers les siècles, semblable à une caravane de soldats pèlerins, qui, au milieu des vicissitudes de la guerre, se frayent un chemin de l'est à l'ouest. Tantôt on la voit marchant en petites bandes éparses avec les Apôtres sur les voies romaines ; tantôt on la retrouve campée, avec les obscurs prosélytes, autour des synagogues juives dans les provinces romaines. Ici elle nous apparaît comme une armée de Martyrs qui s'avance, guidée par son pontife, sous les sombres galeries des Catacombes ; là, elle se présente aux yeux du monde, toute radieuse et toute brillante de la faveur impériale qui la couvre de son autorité. Un jour elle s'enfonce dans les déserts, pour atteindre les nations qui n'ont pas encore reçu l'Évangile ; un autre jour elle arrête le torrent de la barbarie qui se précipitait du nord au midi. Plus tard elle absorbe en elle-même tout le monde civilisé, et le moyen âge voit éclater sa splendeur ; aujourd'hui la voilà de nouveau aux prises avec une multitude infidèle, se frayant péniblement un chemin à travers une foule de littératures viciées, de systèmes philosophiques pervers et faux, de civilisations corrompues, de diplomaties cauteleuses, sans jamais disparaître aux yeux,

toujours reconnaissable, toujours souffrante, toujours reine, toujours avec un caractère dont rien ne saurait approcher dans le monde, et semblable aux enfants d'Israël dans le lit de la mer Rouge, lorsque les eaux se tinrent debout comme un mur à leur droite et à leur gauche.

La procession du Saint-Sacrement est un résumé de l'histoire de l'Église. C'est la révélation de l'esprit qui l'animait au milieu de toutes les vicissitudes de son pèlerinage guerrier. Elle nous fait éprouver ce que les générations passées ont ressenti et ce que les races futures ressentiront à leur tour. Elle nous permet de goûter les dispositions surnaturelles de l'Église et nous aide d'une manière puissante à les reproduire en nous-mêmes. Ce n'est pas le triomphe définitif de l'Église sur des ennemis qu'elle a vaincus et détruits à jamais. Chaque jour lui apporte de nouveaux adversaires ou démasque à ses yeux de faux amis. Tout ce qu'il y a de variété et de flexibilité dans la perversité humaine est mis en œuvre pour harceler et épuiser l'Église par des attaques soudaines et multipliées. L'empire du Démon a à sa disposition une intelligence redoutable appuyée par une puissance non moins terrible, et toutes ces forces sont tournées contre l'Église. Il ne survient pas un changement dans les destinées du monde qui ne soit pour elle une nouvelle épreuve. Il n'est pas de philosophie naissante, pas de science au berceau qui ne s'imagine déjà, dans l'ignorance de ses grossiers débuts, qu'elle démasque l'Église comme une imposture ou qu'elle la rejette comme une extravagance. A peine le luxe de nos capitales modernes s'est-il accru de quelque nouvelle invention, que le Démon ou le monde s'en empare pour s'en faire une arme mystérieuse contre l'Église et la mission salutaire qu'elle vient remplir dans les âmes. L'hérésie sera pieuse, révérencieuse, philanthropique, zélée pour la morale publique, patriotique, libérale et pleine de concessions, pourvu que, sous le masque qu'elle revêt, elle puisse nuire à l'Église. Et celle-ci se hâterait trop si elle en-

tonnait aujourd'hui l'hymne de triomphe qui doit célébrer sa victoire définitive et la destruction de ses ennemis.

Ls fête du Saint-Sacrement n'est pas non plus un triomphe en ce sens que l'Église est en paix. Une trêve est tout ce qu'elle peut espérer: encore est-il bien rare qu'elle l'obtienne. Elle ne saurait être en paix jusqu'au jour du Jugement : car elle ne peut y être tant qu'il existe une âme dont le salut n'est pas encore assuré. Ses alliances mêmes ne sont pas exemptes d'une certaine défiance, fruit d'une longue expérience, et en réalité ce sont plutôt de nouveaux sujets d'anxiété que des intervalles de repos. Elle a souvent fait alliance avec les gouvernements du monde, et elle est ainsi parvenue à sauver plus d'une âme qui autrement eût été perdue. Mais ces alliances lui coûtent cher : le sang de ses martyrs et les sueurs de ses papes. Encore, après tant de sacrifices, vit-elle, au milieu de pareils compromis, comme le daim timide au milieu d'une forêt dont tous les échos sont ébranlés par le cor des chasseurs. Elle est moins à son aise dans un concordat que dans les catacombes. Ainsi en est-il de tout mouvement qui a pour objet l'éducation ou les réformes, de tout effort légal pour obtenir des libertés politiques, de toutes les associations philosophiques ou scientifiques, et même des beaux-arts. L'Église y trouve partout sa place, parce que partout elle a une mission à remplir. Mais elle n'y demeure pas en paix : non elle ne le peut point.

Le triomphe de l'Église ne consiste point dans l'extinction de l'hérésie. En effet, de nouvelles hérésies surgissent à mesure que les vieilles disparaissent, et chaque schisme, qui s'éteint, en voit dix autres renaître de ses cendres. Dans le fait, les hérésies sont presque pour l'Église une des conditions de sa vie, et la cause involontaire de presque toute la beauté intellectuelle de son enseignement dogmatique. Néanmoins, c'est sans doute un plaisir et un triomphe pour ses enfants de voir chaque année les diverses hérésies qui semblent se dé-

pouiller de plus en plus de leurs éléments chrétiens et, sous l'influence d'une fatalité aveugle, sortir complétement du cercle de la Vérité révélée. Il ne se passe peut-être pas d'année en Angleterre sans que quelque secte protestante répudie son point de départ ou jette l'anathème sur son principe fondamental et perde ainsi son autorité sur les esprits sérieux et de bonne foi, tandis qu'elle ne fait qu'agrandir pour les indifférents le gouffre immense de l'incrédulité. Un anglais devrait être la dernière personne au monde à supposer que l'Église triomphe parce que l'hérésie s'éteint.

Elle ne triomphe pas non plus parce qu'elle a survécu à tant d'ennemis qui semblaient naguère victorieux, bien que ce phénomène doive être pour elle un sujet de perpétuelles actions de grâces et renouveler sa confiance en Dieu. Le torrent bourbeux du Protestantisme, se divisant à l'infini pour former mille ruisseaux qui roulent son eau fangeuse et son limon, ne s'est pas répandu sur la terre d'une manière aussi effrayante que l'arianisme dans les premiers siècles de l'Église : cette hérésie a passé, et l'autre passera comme elle. Les prophéties protestantes ne se réalisent point et couvrent de ridicule ceux qui les ont faites. Les dates successives assignées par elles à la destruction infaillible de la Papauté ont passé inoffensives avec les quatre saisons, et le calendrier des pronostics de l'hérésie demeure dédaigneusement et cruellement trompé dans ses prédictions. Cependant les âmes se perdent et l'œil du chrétien se fixe plutôt sur ce fait déplorable que sur l'extinction successive des ennemis de l'Église : car c'est là une circonstance aussi naturelle, aussi « dans l'ordre des choses » que le lever du soleil, ou la moisson, quand la saison en est venue.

Enfin l'Église ne triomphe point parce que le Saint-Sacrement est pour elle un avant-goût des joies du ciel et de ses jouissances éternelles. On ne triomphe point par anticipation, et une fête de victoire doit être quelque chose de plus que la

douce ardeur du désir. Si je ne craignais qu'on ne m'accusât de parler avec présomption, je dirais (ce qui est vrai) que c'est le seul jour de l'année où, en apparence, elle ne pense pas au ciel : il semble qu'il soit venu à elle et qu'elle n'ait pas besoin d'aller à lui.

Et ceci m'amène à la véritable cause de son triomphe spirituel.

C'est qu'elle possède Jésus lui-même, le Dieu vivant, dans le Saint-Sacrement. Ce n'est pas sa mémoire : c'est lui-même. Ce n'est pas une partie du mystère de l'Incarnation : c'est le mystère tout entier, le Dieu incarné lui-même. Ce n'est pas seulement un des canaux de la grâce : c'est la source divine de toutes les grâces. Ce n'est pas seulement un moyen d'arriver à la gloire : c'est le Rédempteur glorifié lui-même, c'est Celui dont toute gloire procède. Le Saint-Sacrement, c'est Dieu caché sous un voile mystérieux et miraculeux. C'est la présence réelle de Dieu qui fait du catholicisme une religion complétement différente de toutes les soi-disant formes du christianisme. C'est cette possession de son Dieu qui constitue nécessairement le Triomphe éternel de l'Église. Et nul privilége inférieur à celui-là ne saurait être une cause réelle et suffisante de triomple pour l'Épouse de Jésus-Christ.

(*Le Saint Sacrement* I, pp. 19 et suiv).

L'Église est chère à Dieu, dit saint Jean Chrysostôme : car c'est à cause de l'Église qu'il a formé la voûte des cieux, qu'il a creusé le bassin des mers, qu'il a créé l'atmosphère qui nous environne et qu'il a jeté les fondements de la terre. C'est à cause de l'Église que la mer Rouge a été divisée, que le rocher a été fendu et que la manne est tombée du ciel. C'est à cause de l'Église que les Prophètes ont été envoyés, et que les Apôtres

ont parcouru la terre; c'est à cause de l'Église que le Fils unique de Dieu s'est fait homme.

(*Le Saint Sacrement*, p. 137.)

Une seule journée du gouvernement de l'Église renferme plus de conséquences graves qu'une année du gouvernement des plus puissants Empires de la terre.

(*Dévotion au Pape*, p. 20.)

POURQUOI NOUS AIMONS L'ÉGLISE ?

Ce que l'astronomie, la géologie, la chimie, la politique, la statistique, la métaphysique et les différentes sciences qui s'y rattachent sont pour beaucoup d'hommes et pour la plupart des hommes, l'Église l'est pour nous. Elle est l'objet de nos occupations et de nos recherches; elle est notre passion, notre science favorite, notre étude de prédilection, l'enthousiasme de notre vie. Comme affaire de goût, personne ne peut nous blâmer : car les goûts sont des faits. Ce sont des faits le plus souvent auxquels on ne trouve rien à redire et en dehors de toute critique. Un homme a tout autant le droit de trouver un intérêt tout spécial dans les Sacrements, qu'un autre dans une inclinaison curieuse de couches géologiques, dans quelque propriété métalloïde ou dans la destruction d'un élément ancien opéré par la division que l'on est parvenu à en faire. Si un homme peut, sans encourir le blâme, subordonner toutes les autres sciences, les autres littératures et les autres re-

cherches à sa propre science, à sa propre littérature et à ses propres recherches, un autre peut en faire tout autant par rapport à son attachement à l'Église. L'Église est donc pour moi ce que le ciel et les astres sont pour l'astronome. Je sais qu'il y a dans la création d'autres choses que l'Église ; mais elles ne m'intéressent que d'une manière tout à fait secondaire. Pratiquement, pour moi, le monde signifie l'Église : car l'intérêt que je puis prendre au monde en dehors de l'Église naît uniquement de l'influence que ses mouvements doivent exercer sur elle. Je vois avec bonheur tous les progrès de la science, parce qu'ils aideront la science de la théologie. J'éprouve une sympathie ardente pour tous les progrès de l'ordre social, parce qu'ils se rattachent essentiellement au salut des âmes, soit pour le faciliter, soit pour le rendre plus difficile. Les révélations de la statistique forment une sorte de manuel pour la charité catholique. La psychologie jette un nouveau jour sur les Sacrements. Les changements politiques m'intéressent, parce qu'ils réagissent sur la fortune du Saint-Siége, et que la plupart du temps ils ont pour but sont honneur et son élévation. Tout ce qui, dans l'éducation, dans la littérature ou dans les arts, élargit réellement l'esprit de l'homme, efface des préjugés contre l'Église et facilite d'autant la conversion. Dans presque toutes les régions de la science, le monde, à mesure qu'il avance, répond lui-même à ses propres objections contre la Religion, et ce résultat est tout à la fois agréable et intéressant pour moi. Tout ce qui est large, profond, hardi, actif, constant, est on ne peut plus conforme à l'esprit de l'Église. Cette science même si grande, si ancienne, de l'histoire s'est livrée à de nouvelles recherches; et toutes ses découvertes l'une après l'autre, sont autant de réparations faites à l'Église. L'Église est mon centre. Je considère toutes choses comme se mouvant autour d'elle, et l'intérêt que je prends à leur développement est proportionnée à leur action sur ses destinées. L'Église est ma science, mon goût, mon intérêt et

mon attraction. Je ne me ris pas de la passion de l'astronome, il ne doit pas se rire de la mienne. Je supporte le métaphysicien, il doit aussi me supporter. Je ne nourris ni crainte, ni soupçons, ni jalousie à l'égard de sa philosophie : il ne doit nourrir, lui aussi, rien de pareil à l'égard de ma théologie.

Mais en réalité la dévotion à l'Église peut reposer sur des fondements plus élevés que ceux-là. Dans mon intelligence, elle repose sur ce fait, et je le dis avec tout le respect possible, qu'elle est la dévotion même de Dieu. L'Église est une création de Dieu au dedans de sa propre création. C'est une création appelée à l'existence avec un amour tout spécial et au moyen des travaux miraculeux de l'effusion du sang humain du Tout-Puissant. Elle est la vie créée de Dieu, dans la création. Son histoire est la biographie de Dieu sur la terre ; sa forme est la continuation de l'Incarnation parmi les hommes, et ainsi elle renouvelle sans cesse les trente-trois années de Jésus. Ce n'est pas que Dieu n'aime le monde tout entier, même les âmes les plus éloignées de lui, d'un amour prodigieux et excessif. Tout au contraire, c'est à cause même du monde qu'il témoigne à l'Église un amour de préférence. Si sa sagesse croyait convenable d'écraser notre liberté sous sa force toute puissante, son premier acte serait de changer le monde en l'Église, et de ne plus faire de l'Église et du monde qu'une seule et même chose. Le monde est sa création comme créateur ; et notre misère n'a pas trouvé suffisante la prodigalité d'amour qu'il y a déployée. L'Église est sa création comme rédempteur ; et elle repose dans des fournaises d'amour divin sept fois plus ardentes que celles de la création. Ainsi l'Église est l'objet de la dévotion de Dieu et de ses complaisances. Il l'aime d'un amour tout particulier, d'un amour de choix. Tel est le véritable fondement de notre dévotion à l'Église. Elle est la dévotion même de Dieu; elle est sa manière favorite de nous aimer, et elle est aussi notre manière favorite de lui témoigner notre amour.

Arrêtons-nous sur ces pensées. Considérons-les à loisir

et plus en détail. L'Église est une création au dedans de la création, et la résidence royale du Créateur-Roi. A sa juridiction privilégiée a été accordée la plénitude de la Royauté sur le monde entier. Ses lois forment la sainteté ; la grâce est son atmosphère; ses formes sont des copies des choses divines ; sa nature est transformée au moyen d'opérations surnaturelles, et ses solennités sont des mystères célestes. Elle est une vie, et elle est aussi chargée de donner la vie. Mais elle n'est pas seulement une copie divine des choses divines : elle renferme de plus en elle-même des choses divines au moyen desquelles elle vit. Elle renferme les Personnes divines d'une manière toute particulière. Ainsi sa vie n'est pas seulement une ressemblance avec Dieu : lorsque la foi la considère, elle y voit quelque chose de plus grand et de bien plus élevé. Les tabernacles de l'Église sont couronnés de lumière; ses traits s'évanouissent dans une atmosphère de gloire et ils disparaissent devant l'intensité de la splendeur qui les environne. Et voici que c'est Jésus lui-même, Dieu et homme, dans la vie duquel nous avons vécu, et il a tellement adouci les rayons de sa gloire, qne nous n'avons pas péri. Le mystère du Saint-Sacrement est la vérité de la vie de l'Église. Nous pouvons voir et révérer la magnificence de l'Église; mais nous la connaitrons mieux et nous l'apprécierons plus véritablement, lorsque nous aurons vu Dieu. Nous verrons alors qu'elle était encore plus remplie de mystères divins que nous ne le supposions. Il en est ainsi de toutes les choses créées. Il nous faut nécessairement voir le Créateur, afin de comprendre toute la plénitude de leur beauté. Mais il en sera plus particulièrement ainsi de l'Église, à cause de la dignité spéciale dont elle jouit dans la création. Nous voyons les montagnes reflétées avec une netteté parfaite dans le lac qui vient baigner leurs pieds. Mais, lorsque nous avons considéré les montagnes elles-mêmes, lorsque c'est en les voyant que nous avons appris à les connaitre, les images que reflète le lac nous apparaissent plus gracieuses, plus distinctes, plus

vraies et plus ravissantes. Pour l'œil de Dieu, l'Église doit être quelque chose de merveilleux. Elle est l'OEuvre d'art à laquelle ont été consacrées les ressources ineffables de la Rédemption. Tous les Attributs divins lui ont payé leurs tributs. Elle révèle les secrets et les désirs ardents de l'Être incompréhensible et à jamais béni. Elle est enveloppée dans la royale magnificence des Décrets éternels. Les charmes de l'intelligence divine sont répandus autour d'elle, semblables à une atmosphère aérienne de beauté. Dieu a regardé un jour les bois, les montagnes, les lacs, les rivières écumantes et les plaines émaillées de fleurs qu'il venait de créer, et il est resté en dehors de cette création, et il lui a donné sa bénédiction paternelle. Mais lorsqu'il a eu créé l'Église, non pas de terre et d'une seule parole, mais avec son sang et du souffle de son esprit, il s'est laissé tellement séduire par sa beauté ravissante, qu'il est entré dans son sein, qu'il s'y est multiplié, et qu'il s'est caché dans ses tabernacles comme l'oiseau se plaît à se cacher au milieu des forêts et des bois.

Tout cela, ce n'est qu'un simple exposé de l'Église ; ce sont les principales choses que l'on peut en dire ; mais ce n'est pas tout. L'Église reflète les hiérarchies des Anges aussi bien que la magnificence de Dieu. Non-seulement elle reproduit leurs Ordres, et elle imite leurs opérations, mais elle fournit encore de nouvelles sphères à leur activité, et elle est pour eux la cause de joies toujours nouvelles. Sa vie est intimement liée avec la leur ; ses enfants se mêlent avec eux et ils deviennent des membres de leurs Chœurs célestes. Quant aux hommes, elle les initie à une vie divine : elle explique leurs destinées, elle ennoblit leurs incapacités; elle hâte le moment où ils jouiront de la gloire ; elle donne de la valeur à leurs peines et une signification à leurs joies ; elle les arrache à leur petitesse; elle les amène à Dieu pour recevoir de lui le pardon de leurs péchés, et elle les conduit sur les confins du ciel pour y demeurer, lors même qu'ils sont encore soumis aux épreuves de la terre.

Comme puissance. l'Église a été la moins terrestre, la plus remarquable et la plus heureuse qu'il y ait jamais eu sur la terre. Elle n'a pas de parallèle ; elle ne voit rien qui lui soit analogue. Elle est un problème auquel ni la science, ni la politique, ni la philosophie ne peuvent donner de solution satisfaisante. Son histoire offre un intérêt saisissant et la plus extraordinaire variété. La durée de cette histoire surpasse celle des annales des plus anciennes monarchies ; les souvenirs des révolutions sont moins variés, et les chroniqueurs d'une simple cité moins uniformes. Pour ce qui regarde les vicissitudes et les changements dramatiques, il n'est rien qui puisse lui être comparé. A notre époque, l'Église développe toute une vie particulière parmi des circonstances entièrement nouvelles ; et au milieu de la fluctuation et de la défiance universelles, elle repose, calme, confiante et tranquille, comme un monument sur ses bases inébranlables. Elle est aussi certaine du triomphe qui l'attend à la fin, que des souffrances qui lui sont réservées pour le présent. Chez des centaines de nations et de races, sa puissance et son esprit se font sentir dans les sanctuaires les plus secrets de la vie privée. Cependant, tout cela se fait sans bruit et sans effort. L'Église est aussi solide que le diamant, elle est aussi pénétrante que l'air. Qui a jamais rien vu qui lui ressemblât ici-bas ? De plus, l'Église est la seule institution du temps destinée à vivre dans l'éternité. Les plus grandes monarchies de la terre ne projetteront aucune ombre sur le ciel. Le silence et l'oubli passeront sur toutes les philosophies. Il n'est pas une littérature qui soit appelée à vivre éternellement. Les civilisations les plus magnifiques ne représentent rien de l'autre côté de la tombe. Les révolutions les plus glorieuses n'ont qu'une portée temporelle. Les vicissitudes de la terre entière ne laissent aucune impression sur l'éternité, sinon qu'elles auront pu retarder ou faciliter la conversion de telle ou telle âme en particulier. Mais la grandeur de l'Église ici-bas n'est que le prélude de la grandeur qui lui est réservée au plus haut des cieux.

Il n'est donc pas étonnant que l'Église s'empare aussi vivement de nos affections et de notre fidélité. A tout le moins, elle peut être mise sur le même niveau que l'astronomie, la psychologie ou la politique comme passion de vie, avec cette différence toutefois, que ce qu'il y a d'exclusif dans la passion, ce qui est étroitesse d'esprit et défaut dans les autres sciences partielles, devient ici dévouement plutôt qu'exclusion: car ce qui est universel ne peut pas être exclusif. La dévotion à l'Église réunit tous les intérêts; elle s'accorde avec tous les devoirs ; elle pourvoit à toutes les responsabilités; elle rend toutes les affections ardentes ; elle embrasse toute la vie sociale, et elle l'ennoblit par son contact ; elle pénètre toute la vie privée, et elle la sanctifie par son mélange. Elle est l'unité de toute science, l'harmonie de toute philosophie. Elle est intéressée dans toutes les questions diplomatiques, et elle leur survit. Son esprit de détail ne laisse rien de côté, et sa largeur de vues lui permet d'étendre son influence partout. En un mot, l'Église, c'est, en toutes choses, cette partie, ce côté, cette vue, ce rapport qui représente tout à la fois et la souveraineté du Créateur et la juridiction du Rédempteur.

(*Le Précieux Sang*, pp. 333-334.)

COMMENT, PAR LE MOYEN DE SON ÉGLISE, DIEU VIENT EN AIDE A TOUS LES HOMMES.

Si nous nous mettons devant les yeux le monde avec toute sa géographie pittoresque, avec les capricieuses dentelures de ses côtes, les cours prolongés de ses fécondes rivières, ses immenses plaines, ses vastes forêts, les chaînes de ses mon-

tagnes azurées, notre cœur s'épanouira encore en pensant que Dieu enveloppe chaque âme humaine d'un réseau d'amour. L'Européen affairé, l'Oriental silencieux, l'aventureux Américain, l'épais Hottentot, le sauvage Australien, le Malais féroce, tous l'ont auprès d'eux. Avec chacun d'eux il agit d'une manière différente, mais toujours avec tendresse, indulgence et générosité prodigue. Les différences qui existent entre eux, (et elles sont presque innombrables), sont moins multipliées que les transformations de son attentive affection. La biographie de chacune de ces âmes est une miraculeuse histoire de la Bonté de Dieu. S'il nous était donné de les lire, comme il l'est probablement aux bienheureux, elles nous enseigneraient presque une nouvelle science de Dieu, tant elles jetteraient sur ses différentes perfections de lumières inattendues et éblouissantes. Nous le verrions enlacer jusqu'aux plus féroces idolâtres dans les liens de son amour; nous le verrions s'occuper de la perversité la plus brutale, de l'erreur la plus fanatique, de la plus stupide insensibilité, et disposer toutes choses en leur faveur avec l'exquise délicatesse de son amour créateur. Mais il a pour son Église de si merveilleux torrents de lumière divine, il l'inonde de tels océans d'éternelle prédilection, que tout ce qui est en dehors d'elle paraît obscur à nos yeux éblouis par l'éclat de sa magnificence. Dans cet enchantement, nous n'apercevons pas qu'après tout, ces ténèbres, qui nous paraissent si profondes, sont une véritable lumière éclairant tout homme qui vient dans le monde.

Tournons donc nos pensées vers l'Église. Avec quel bonheur nous contemplons et son étendue et sa sainteté! Nous y voyons l'incessante action des Sacrements féconds et puissants, et la terre y est transfigurée par le Sacrifice quotidien de la messe. Le ciel tout entier est occupé, comme si le temps lui manquait pour son œuvre, à travailler au salut de chaque âme chrétienne. Une prière a suffi pour mettre en action tout le zèle de l'Église triomphante ou même elle prodigue son assistance

par un mouvement spontané d'amour et de pitié. Marie, les Anges, les Saints, les âmes souffrantes du purgatoire, tous sont à l'œuvre. Dieu travaille comme si son repos du septième jour était depuis longtemps passé. Il y a des chagrins à adoucir, des tentations à éloigner, des péchés à pardonner, des larmes à essuyer, des douleurs à guérir, de bonnes œuvres à soutenir, des mourants à assister ; et les brillantes phalanges du ciel, semblables aux religieux d'un ordre voué à la charité, s'empressent de venir en aide à toutes ces misères.....

(*Le Créateur et la Créature*, pp. 307-308.)

CULTE QUE L'ÉGLISE REND A DIEU.

I. L'ANNÉE LITURGIQUE. II. LA SEMAINE CHRÉTIENNE.
II. LE CULTE INTIME.

I

L'Église a non-seulement dans sa liturgie des fêtes spéciales pour rappeler chacun des mystères de Notre-Seigneur ; mais elle S'EFFORCE DE NOUS FAIRE VIVRE LES TRENTE-TROIS ANNÉES DE JÉSUS-CHRIST DANS CHACUNE DE NOS ANNÉES. Nous passons à travers les douze belles années de son Enfance durant les semaines qui séparent la Nativité du Carême. Le Carême nous tient avec lui dans le désert, et nous purifie pour nous préparer à la vision particulière de sa Passion, que la sainte Semaine place devant nous d'une façon si merveilleuse, si accablante pour nos cœurs. Le Temps pascal, c'est la vie de Jésus ressuscitée, et la fête de son Ascension serait incomplète sans la solennité du Saint-Sacrement, jour triomphal de la fête du Corps sacré de Jésus-Christ. Et depuis cette fête

jusqu'à l'Avent, nous nous nourrissons pendant plusieurs mois des discours, des paraboles et des diverses circonstances des trois années de son ministère.

Cependant, à côté de cette vie annuelle de Jésus s'écoule une vie annuelle de Marie, qui est encore une vie de Jésus. Son Immaculée Conception se trouve presque confondue avec l'expectation de sa divine Maternité. Nous célébrons sa Purification peu de temps avant de célébrer la tentation de Notre-Seigneur dans le désert. La commémoration de ses douleurs touche la commémoration de la Passion de Jésus-Christ. L'Assomption est enfin, pour les fêtes de Marie, ce que l'Ascension est pour les fêtes de Jésus.

Nous découvrons dans cet ordre des fêtes le sentiment constant de l'Église : à savoir que la vie de Jésus est notre vie, l'exemple de notre vie et la source surnaturelle de son énergie. Tout cela se résume dans cette simple, mais impérissable vérité, que les chrétiens sont des christs : *Christianus alter Christus.*

(*Dévotion au Pape*, pp. 7-8.)

Le Nouvel an commence avec une fête de Jésus, et cette fête rappelle la première effusion de son sang : c'est là comme une sorte de type de la vie chrétienne tout entière. La vieille année finit avec la Naissance de Jésus, comme pour dissiper la tristesse qu'inspire le temps écoulé par ce souvenir si doux de l'Éternité. La Nouvelle année commence avec une des douleurs de l'Homme-Dieu, comme pour ramener à la raison nos joies inconsidérées et pour tempérer l'impétuosité de notre action.....

(*Dévotion au Pape*, p. 5.)

II

Soyez bien persuadés que la prière ne sera pas moins une prière parce que vous la ferez sous forme d'action de grâces. Que dis-je ? Elle en sera d'autant plus avantageuse. Le dimanche, invoquez la très-sainte Trinité, et remerciez-la au nom de l'Église, du Pape, des prêtres et de tous les fidèles en état de grâce. Le lundi, en union avec tous les Saints, remerciez Dieu de tout ce qu'il a fait, de tout ce qu'il fait actuellement et se propose de faire dans la suite pour le catholicisme en Europe. Le mardi, invitez les saints Anges à se joindre à vous pour rendre grâce à la divine Majesté des miséricordes qu'elle a eues pour trente-six millions de nègres et de sauvages. Le mercredi, invoquez saint Joseph, et remerciez Dieu avec lui de tout l'amour dont il a daigné faire preuve à l'égard de trois cent quarante-cinq millions de Païens répandus dans l'Asie orientale. Le jeudi, uni à Notre Seigneur dans le Saint-Sacrement, suppléez à l'ingratitude de deux cent vingt millions d'Infidèles dispersés dans la partie occidentale de l'Asie. Le vendredi, retirez-vous dans le cœur sacré de Jésus, et, enflammé par le souvenir de sa Passion, réparez l'ingratitude de cent vingt millions d'hérétiques et de schismatiques. Le samedi, offrez à Dieu le cœur immaculé de son aimable Mère, au nom de tous les pécheurs du monde, en retour des bienfaits sans nombre qu'il a répandus sur eux. O mon Dieu, puisse votre gloire trouver un accroissement dans ces prières, fût-il presque imperceptible ! Puisse chaque jour grandir le nombre des cœurs qui aiment Jésus, et qui gémissent de le voir si peu aimé ! Qu'importe la vie, qu'importe la mort, pourvu que Dieu soit aimé, aimé davantage, et toujours davantage ?

(*Tout pour Jésus*, p. 240.)

III

Chacun d'entre nous peut sans doute se rappeler un livre qui faisait les délices de sa jeunesse, qu'on appelle le *Voyageur au coin du feu*. Les scènes qu'il nous offrait sont encore présentes à notre imagination. Assis dans une chambre riante, ou doucement bercés sur une chaise à bascule, au milieu de jouets épars et brisés (débris des jeux qui nous avaient tour à tour amusés et fatigués pendant l'heure précédente), en un mot entourés de toute espèce de jouissances, nous pouvions traverser les déserts sablonneux de l'Afrique, errer au Brésil dans des bois ombreux, dans des prés émaillés de fleurs, nous jouer sur les volcans de l'Islande ou, enfin, épier les Tartares du haut de la grande muraille de la Chine. Et, quand venait la nuit, nous regardions sous nos petits lits pour voir si quelque brigand n'était pas caché là, ou nous faisions naufrage en songe, et ces alarmes, toutes vaines qu'elles étaient, suffisaient pour que le matin fût appelé avec impatience et reçu avec bonheur. Or, l'amour de Dieu a réalisé dans notre dévotion quelque chose de semblable à ces « voyages au coin du feu. » Nous pouvons aller d'un pays à l'autre sur la terre, faisant des vœux pour que Dieu reçoive chaque jour plus de gloire, et adorant Jésus dans les tabernacles où il est abandonné. Il nous est permis de parcourir tous les sombres royaumes du purgatoire, et, là, de soupirer vers la gloire de Dieu et les intérêts de Jésus. Nos yeux peuvent, sans être éblouis, contempler la cour du ciel, et notre cœur unir aux adorations des Anges ses désirs intérieurs et ses louanges muettes. Nous pouvons passer d'un attribut de la divine Majesté à un autre, et offrir à chacun d'eux l'hommage de nos félicitations, de notre joie, de nos vœux, et même du désir impossible de les voir plus parfaits. Cependant, ce n'est pas là simplement un amusement, une manière innocente d'occuper notre esprit

en le fixant sur les grandeurs de Dieu. Non : c'est un véritable culte, un hommage qui plaît à l'Éternel, une adoration qui a pour résultat de nous obtenir des grâces actuelles, et de nous assurer après chacune un degré de gloire correspondant.

(*Tout pour Jésus*, pp. 282, 283.)

Quand vous vous promenez ou que vous voyagez, toutes les fois que vous passez par un hameau, un village, une ville, ou devant la maison de quelque homme célèbre, demandez à Dieu, par les mérites de ceux qui habitent cet endroit, d'avoir pitié de vous; -- rendez-lui des actions de grâces pour toutes les bénédictions qu'il a répandues, qu'il répand ou qu'il répandra sur ces habitations ; — recommandez-lui tous leurs besoins et suppliez-le de prêter l'oreille à leurs prières ; — pleurez sur tous les péchés qui se sont commis dans cet endroit ; — demandez-en la rémission ; — et, enfin, recommandez à Dieu les âmes de tous les fidèles qui y sont morts.

(*Tout pour Jésus*, p. 192.)

L'ART DANS L'ÉGLISE : C'EST UNE THÉOLOGIE ET UN CULTE,

L'Art chrétien, considéré à son véritable point de vue, est tout à la fois une Théologie et un Culte. Il est une Théologie qui possède sa méthode propre d'enseignement, sa manière d'exposer les objets, ses pieuses découvertes et ses opinions diverses, toutes également belles aussi longtemps qu'elles restent subordonnées à l'esprit de l'Eglise. Qu'est-ce que la « vie de Jésus-Christ » du bienheureux Jean de Fiésole, sinon le plus magnifique Traité de l'Incarnation qui ait jamais été conçu

et composé après celui de saint Thomas ? Personne ne peut l'étudier sans y apprendre chaque fois de nouvelles verités. Il découvre lentement et par degrés à l'œil aimant les riches trésors d'un esprit de premier ordre, plein de profondeur, de tendresse et de vérité, et tout nourri d'un idéal Céleste. C'est un moyen de grâce qui nous sanctifie lorsque nous le considérons, et qui amène notre cœur à se fondre en prière. L'Art est véritablement une révélation du ciel et une puissante ressource pour nous faire connaître Dieu. C'est une manifestation miséricordieuse faite aux hommes des Beautés divines plus cachées. Il fait apparaître en Dieu des choses trop profondes pour que la parole puisse les exprimer, des choses dont la parole ne ferait nécessairement que des hérésies, si elle essayait de les redire. En vertu de son origine céleste, l'Art possède une grâce spéciale pour purifier les âmes des hommes et pour les unir à Dieu en commençant par les élever au-dessus de la terre. Si l'art dégradé est la plus terrestre des choses d'ici-bas, l'Art véritable, l'Art qui n'oublie pas qu'il est né comme Notre-Seigneur à Bethléem et qu'il y a été bercé avec lui, possède sur l'âme une influence tellement céleste qu'elle semble presque toucher à la Grâce.

L'Art est un Culte aussi bien qu'une Théologie. De quels abîmes, sinon des profondeurs de la prière, sont sorties ces formes merveilleuses qui sont venues se révéler à l'œil de Jean de Fiésole ? N'avons-nous pas vu souvent la divine Mère et son Enfant béni tellement réprésentés qu'il était évident pour nous que jamais de pareilles figures n'avaient été le résultat de la prière, et ne les condamnons-nous pas instinctivement, même au point de vue de l'Art, sans avoir égard directement au sentiment religieux ? Le caractère de l'Art est un caractère d'adoration. Il n'y a qu'un homme humble qui puisse rendre les choses divines grandement. De tels types sont délicats, il est facile de les manquer, ils s'altèrent sous la moindre pression, et ils se courbent lorsqu'ils ne sont pas maniés avec précaution.

Un artiste éloigné de Dieu pourra produire des merveilles de génie à l'aide de ses pinceaux et de ses couleurs; mais le souffle céleste, essence de l'art chrétien, manquera à ses œuvres. Elles pourront rester comme des modèles d'anatomie pour les générations futures ou comme des chefs-d'œuvre d'un coloris particulier ; mais elles ne resteront pas comme sources de saintes inspirations pour les intelligences chrétiennes, et Dieu n'y puisera pas pour abreuver sa gloire. Elles pourront être admirées dans les galeries ; elles blesseraient sur l'Autel.

La théologie et la dévotion doivent beaucoup à l'Art, mais elles doivent comme des parents doivent à des enfants affectueux. Elles reçoivent comme présents ce qui est sorti d'elles-mêmes, et elles se plaisent à ne voir, dans ce qui leur est dû en toute justice que l'offrande généreuse et spontanée de l'Amour.

(*Bethléem*, I, pp. 326-329.)

DÉVOTION A L'ÉGLISE.

Tous les amants du Précieux Sang doivent avoir une dévotion sincère envers l'Église, professer une haute estime pour les Sacrements : ils doivent leur rendre l'honneur et le respect qui leur sont dus. L'Écriture appelle l'Église le corps de Jésus-Christ, et le plus grand des Sacrements est précisément aussi le corps de Jésus-Christ; et saint Paul nous dit des choses merveilleuses sur l'union mystérieuse qu'il y a entre Jésus-Christ et l'Eglise. L'un des plus grands dangers pour nous à l'époque où nous vivons, c'est de faire peu de cas de l'Église. Maintenant que l'hérésie recouvre la surface du monde, et que dans la vie sociale il reste à peine quelques distinctions entre

les fidèles et ceux qui ne le sont pas, il est bien moins gênant pour les hommes et bien plus facile à leur lâcheté de ne regarder la foi que comme une des nombreuses opinions qui peuvent les sauver, et l'Église comme une des nombreuses institutions destinées à leur rendre le même service. Les hommes font peu de cas des immenses priviléges et des droits exclusifs de l'Église, ou bien par respect humain, ou bien parce que il leur devient facile de diminuer par là les difficultés d'un problème qu'ils sont incapables de résoudre et qu'ils n'aiment pas à regarder en face. Puis, vient immédiatement, avec une prompte et désastreuse logique, le manque d'estime pour les Sacrements, et les conséquences pratiques ne tardent pas à se développer. Ces hommes détruisent les âmes des autres en les décourageant dans la fréquentation des sacrements, et ils détruisent la leur propre par ce relâchement de vie mondaine et amie de ses aises qui, dans presque tous les cas, se trouve unie avec des opinions rigoureuses. Ces hommes, ou bien se reposent sur la rigueur même de leur opinion, (comme si leur rigorisme était assez méritoire de lui-même pour les sauver ;) ou bien ils mettent les sentiments et les dévotions sensibles à la place de la mortification, et ainsi toute leur spiritualité n'est qu'une illusion. La louange des Sacrements les trouvera mécontents et opiniâtres, et cela montre combien ils se sont éloignés des instincts de l'Église. Ils considèrent les chances de salut pour les pauvres, presque inférieures, même en ce qui regarde le détachement du monde, à celles des riches, et cela montre combien ils se sont éloignés de l'esprit de Notre-Seigneur qui déclarait les pauvres heureux, précisément parce qu'ils entrent dans le Royaume du ciel plus facilement que les riches. Un homme qui estime peu les priviléges si précieux de l'Église, laisse tout aller au hasard, et il doit, en dernier lieu, ou bien finir par l'hérésie, ou bien tomber dans l'irréligion et le dégoût. L'Église est un royaume, et non pas une littérature; elle est une vie, et non pas

un assemblage de doctrines ; elle est une règle, une souveraineté, et une royauté qui fait partie de la royauté du Précieux Sang.

Nourrissons donc, avec un soin jaloux, une fervente dévotion envers l'Église. L'amour de l'Église a eu une place, et une grande place dans le sacré cœur de Jésus. Les jansénistes, qui faisaient si peu de cas de l'autorité maternelle de l'Église, se sont détournés, avec un dégoût instinctif, de la dévotion au Sacré Cœur. Nous devons habituellement regarder l'Église comme la seule Arche dans le déluge du monde, la seule Maîtresse du salut. Certes nous ne voulons pas lier Dieu d'une manière plus étroite qu'il ne lui a plu de se lier lui-même. Nous ne voulons pas limiter les excès si vastes de sa miséricorde. Mais n'oublions pas la loi générale qu'il a posée : c'est qu'en dehors de l'Église romaine, il ne peut y avoir de salut, et il a établi encore comme règle ordinaire, qu'il n'y aurait pas de croyances si exactes, pas de sympathies si légitimes, pas de vues si généreuses, pas de proximité si grande, pas de dévotions si sensibles, pas de grâces actuelles si senties, qui puissent rendre un homme membre vivant de Jésus-Christ en dehors de la communion avec le Saint-Siége. Nous devons être jaloux de la simplicité et de la sûreté de cette ancienne doctrine. Nous devons nous défier de toutes les belles paroles, des théories spécieuses et des ingénieux retranchements que l'esprit du jour voudrait suggérer. Nous ne devons nous laisser égarer, en aucun cas, ni par les circonstances de temps et de lieu, ni par la supériorité de l'hérésie, ni par les arguments tirés de conséquences qui sont l'affaire du gouvernement de Dieu dans le monde, et non pas la nôtre. Les péchés des hommes ne peuvent pas changer la Vérité de Dieu. Les hommes sont à sa merci, et ce n'est pas lui qui est à leur disposition. Aux jours de l'Antechrist, lorsque les deux tiers même des fidèles s'éloigneront de l'Église, leur apostasie ne fera pas qu'elle soit moins pour cela la maîtresse exclusive du Salut.

Nous devons porter notre loyauté à l'égard de l'Église jusque dans les moindres pensées que nous en avons, et ne devons même pas parler légèrement de sa majesté. Nous devons avoir foi en elle dans tous ses rapports, dans tous ses embarras avec le monde comme dans toutes ses contradictions avec la prétendue grandeur de ce dix-neuvième siècle, qui est déjà plus d'à-moitié écoulé et qui n'a encore rien fait pour justifier sa jactance. Nous ne devons pas mesurer l'Église avec une mesure qui ne serait pas surnaturelle, ce que le monde tiendrait tant à nous faire faire. Nous ne devons pas rougir d'elle, parce qu'elle se tient en arrière lorsqu'il semblerait plus noble de marcher en avant. Nous ne devons pas en être mécontents, lorsque son action contrarie quelques idées favorites que nous nous étions formées d'avance. Nous devons nous plonger nous-mêmes et nos propres vues dans sa politique, laquelle est toujours guidée par le Saint-Esprit, qu'elle en ait ou non la conscience. Lorsque nous sommes embarrassés, nous devons nous tenir tranquilles et croire. Le silence élargira notre cœur, et le jugement ferait de nous de petits esprits. Nous devons faire tout notre possible pour nous pénétrer des « instincts » de l'Église. Nous devons aimer ses voies, aussi bien qu'obéir à ses préceptes et croire ses doctrines. Nous devons nous garder des théories : car, si une fois nous commençons à nous y laisser aller, nous ne tarderons pas à en venir à la raillerie. Un esprit qui n'est pas soumis à l'autorité devient nécessairement impertinent. Nous devons estimer tout ce que l'Église bénit, tout ce que l'Église recherche. Lorsque l'Église souffre, ou lorsque les âmes souffrent, nous ne devons pas nous contenter de cette consolation égoïste, qu'après tout l'Église est éternelle et qu'à la longue elle finira toujours par triompher ; mais nous devons éprouver une sympathie active pour toutes ses vicissitudes présentes, et en même temps une soif insatiable des âmes et un zèle infatigable pour leur salut. Et le salut des âmes est une affaire du présent, et ne peut pas attendre l'avenir : car les hommes meurent tous les jours.

Nous devons même craindre l'Église avec un respect filial. Si nous avons été autrefois hors de son sein, nous ne devons jamais cesser de redouter l'action sourde des habitudes hérétiques de notre intelligence et des méthodes de controverse que l'hérésie a implantées en nous. Il y a un levain inhérent de licence en tout homme qui a été une fois hérétique. Nous devons craindre tout cela, autant que nous devons craindre, selon l'Écriture, le péché pardonné. En certains cas, afin de nous arrêter avant d'aller trop loin nous devrions nous abstenir d'user de toute la liberté de spéculation que l'Église nous accorde, parce qu'il faut nous défier humblement de la force ou de la sincérité du principe d'obéissance qui est en nous. Nous ne devons pas nous permettre non plus d'être mécontents de l'état des choses en aucun lieu, ni en aucun temps. Le mécontentement nourrit en nous l'esprit morose et acerbe des réformateurs. Le principal mécontentement des Saints existait à l'égard d'eux-mêmes. Ainsi devrait-il en être de nous. Nous lisons que des Saints étaient tristes et abattus à la vue du Péché qui régnait dans le monde. Nous lisons même que quelques-uns voyaient avec peine les affaires politiques, lorsqu'il s'agissait de la libre action et de l'exercice indépendant de la souveraineté du Saint-Siége. Mais nous ne lisons nulle part qu'aucun Saint ait été mécontent de l'état intellectuel, philosophique ou littéraire des choses dans l'Église. Je doute qu'un pareil mécontentement soit compatible avec la véritable loyauté à son égard.

Notre attitude doit toujours être pleine de soumission, et nous devons éviter toute critique. Celui qui se trouve déçu dans ses rapports avec l'Église, doit être en train de perdre la foi, quand même il ne s'en apercevrait pas. J'entends dire qu'il y a de certaines contrées étrangères où les commandements de l'Église sont traités très-légèrement, et où il y a une distinction marquée entre les obligations qu'ils imposent et celles qui viennent d'ailleurs ; je suis persuadé que la foi de

ces contrées va en diminuant, quelque apparence qu'il puisse y avoir du contraire. Lorsque je rencontre de nouveaux catholiques qui se soucient peu de ces mêmes préceptes, de la messe et des abstinences d'obligation, c'est pour moi une preuve, non pas tant d'un esprit de négligence, que d'un manque complet de foi.

L'amour d'un homme envers l'Église est le gage le plus sûr de son amour pour Dieu. Il sait que toute l'Église est informée par l'Esprit-Saint. La vie divine du Paraclet, ses conseils, ses inspirations, ses opérations, ses sympathies, son attraction, se font sentir partout en elle. Il n'y a rien ni dans l'Église, ni dans ce qui la regarde, (quelque trivial, passager, temporel ou indirect que cela paraisse,) qui ne contienne plus vraisemblablement quelque étincelle du feu de l'Esprit-Saint. Et cette vraisemblance est la cause d'un respect constant et universel pour l'Église chez tous les bons catholiques. Le don de l'Infaillibilité n'est que la concentration, la manifestation solennelle et officielle de la demeure du Saint-Esprit dans son sein. En même temps que ses décisions exigent une soumission absolue du cœur et de l'intelligence, ses autres arrangements et ses autres règles moins importantes réclament de notre part une disposition générale de soumission, de docilité et de respect parce que, tout entière et dans toutes ses parties, l'Église est remplie de la vie du Saint-Esprit. La dévotion de saint Philippe de Néri à la troisième Personne de la sainte Trinité n'était qu'une partie de cette loyauté profonde envers l'Église, qui l'a élevé au rang et au titre d'apôtre, et d'apôtre de la saint Cité.

En un mot, nos sentiments à l'égard de l'Église devraient être « la dévotion. » C'est un bien triste endroit dans la page de l'histoire, que ce moment où la loyauté aux vieilles monarchies a disparu ; mais une loyauté de ce genre n'est pas encore assez pour peindre nos sentiments envers l'Église. L'Église est pleine de Dieu, fréquentée par la présence des Esprits, informée par une vie surnaturelle et que Jésus anime . Notre amour

de l'Église est une forme de notre amour pour Jésus, la forme dans laquelle tous les Saints ont été comme jetés en moule. C'est en nous l'amour de l'amour de Notre-Seigneur à notre égard. C'est l'enthousiasme de notre dévotion au Précieux Sang. Et, en vérité, ce serait une honte si nous n'aimions pas plus l'Église que les anciens Juifs n'aimaient leur Jérusalem si chérie !

(*Le Précieux Sang*, pp. 246-253).

LE PAPE.

Le Pape est le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre : il jouit, parmi les monarques de la terre, de tous les droits et de toute la prééminence souveraine de la sainte Humanité de Jésus. Aucune couronne ne peut être au-dessus de la sienne : de droit divin, il ne peut être le sujet de personne. Toute tentative de l'assujettir est une violence et une persécution. Il est Roi en vertu même de son ministère : car il est de tous les rois le plus rapproché du Roi des rois. Il est l'ombre visible qui part du Chef invisible de l'Église dans le Saint-Sacrement. Son ministère est une institution qui émane des mêmes profondeurs du Cœur sacré d'où nous avons déjà vu sortir le Saint-Sacrement et l'élévation des pauvres et des enfants. C'est une manifestation du même amour ; c'est un développement du même principe. Avec quel soin, avec quel respect, avec quelle fidélité ne devons nous pas correspondre à cette grâce si magnifique, à cet amour si merveilleux que notre très-aimable Sauveur nous montre dans le choix et dans l'institution de son Vicaire sur la terre ! Pierre vit toujours, parce que les « trente-trois années » se continuent toujours : ces deux vérités se tiennent l'une

à l'autre. Le Pape est pour nous, dans toute notre conduite, ce que le Saint-Sacrement est pour nous dans toutes nos adorations. Le mystère de son Vicariat ressemble au mystère du Saint-Sacrement. Les deux Mystères s'entrelacent, pour ainsi dire, l'un dans l'autre.

La céleste contre-partie de la suprématie de Satan, ainsi que Hustado l'a fait observer, c'est la suprématie du Pape, laquelle est extérieure et correspond, du côté de Dieu et de la Vérité, à ce qu'est celle de Satan, du côté du mensonge et du péché. C'est pourquoi le combat de l'Église n'est point un duel entre le Saint-Sacrement et Satan, mais entre l'Ange déchu et le Souverain Pontife qui est le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre; Et la persécution de l'Antechrist ne sera que la continuation de cette lutte. De même, le combat qui se livra autrefois dans le ciel n'eut point lieu entre Dieu et Lucifer, mais entre celui-ci et saint Michel, (saint Michel qu'une pieuse croyance assigne toujours pour ange gardien au pontife régnant). Jésus, chef de l'Église, a délégué à son Vicaire sur la terre la tâche d'enchaîner Satan et de confiner, dans un espace déterminé, la fureur de ce Rebelle et tous les mauvais mouvements dont il est le principe. C'est sur les épaules d'hommes usés et affaiblis par l'âge (du moins c'est ainsi que le monde juge les choses), que Dieu a déposé le fardeau du gouvernement, afin de rendre plus honteuse chacune des défaites de Satan, et aussi afin que nous apprissions que jamais nous ne sommes plus sûrs de travailler pour le service de Dieu que lorsque nous faisons preuve de fidélité, d'obéissance et d'amour envers le Saint-Siége.

(*Le Saint Sacrement*, II, pp. 167-168).

C'est IMMÉDIATEMENT après avoir parlé des Sacrements, que nous devons faire mention du Saint-Siége : car c'est en lui que se trouve la paternité de tous les Sacrements, et c'est en lui

que résident, avec une entière plénitude, la juridiction du Précieux Sang et les prérogatives royales de la souveraineté de la sainte humanité de Jésus. Il n'est aucune époque de l'histoire où nous puissions considérer le Souverain Pontife sans voir, pour ainsi dire, représentée en lui, comme dans un type frappant, la quatrième effusion sanglante, le couronnement d'épines. Les Pontifes rois du moyen-âge, comme les Pontifes martyrs qui se cachaient dans les catacombes, aussi bien que les Papes modernes, véritables héros de patience forcés de se frayer péniblement un chemin à travers les hostilités pusillanimes de la diplomatie, tous portent également ce trait de ressemblance avec Notre-Seigneur. Ils administrent son empire. Pour nous, ils sont sa Tête rendue visible à nos yeux. La tiare est véritablement une couronne d'épines, comme le pontificat est littéralement un martyre. C'est la tête divine toujours saignant et saignant lentement ; c'est toujours la même patience, souffrant avec tant de majesté ; c'est une véritable Souveraineté. Mais les hommes la tournent en dérision, parce que son manteau royal est souillé de toute la pauvreté de la terre. C'est une royauté cachée, semblable à la royauté du corps de garde de Jérusalem ; c'est une sorte de Sacrement des sacrements, le sacrement de la royauté du Précieux Sang. La Papauté, c'est la quatrième effusion sanglante continuée jusqu'au jugement.

(*Le Précieux Sang*, pp. 322-323.)

Combien touchante est la faiblesse du Souverain Pontife, qu'il faut comparer à l'état de faiblesse de son bien-aimé Maître ! Sa puissance est dans la patience, sa majesté dans la longanimité. Il est la victime de toutes les insolences, de toutes les perversités qui viennent de haut Il est, en toute vérité, le Serviteur des serviteurs de Dieu. Les hommes peuvent le charger d'injures,

de même qu'ils ont craché au visage de son Maître ; ils peuvent l'humilier et l'outrager avec leurs soldats comme Hérode le fit à l'égard du Sauveur ; ils peuvent sacrifier ses droits aux exigences momentanées de leur propre lâcheté, de même que Pilate sacrifia autrefois Notre-Seigneur. Il peut y avoir dans les gouvernements des lâchetés dont aucune autre lâcheté humaine ne saurait atteindre la profondeur, et c'est spécialement à souffrir ces bassesses qu'est destiné le Vicaire de Jésus-Christ. Des hommes qui ont sur la tête des couronnes d'or portent envie à cette tête couronnée d'épines ; ils murmurent contre cette douloureuse souveraineté, pour laquelle il est prêt à donner sa vie, parce qu'elle lui a été confiée par son Maître et qu'elle n'est pas sa propriété. A chaque génération qui se succède, Jésus, dans la personne de son Vicaire, se retrouve devant de nouveaux Pilates et de nouveaux Hérodes. Le Vatican est moins un palais qu'un Calvaire. Qui pourrait considérer cette touchante grandeur de la faiblesse qui pourrait la comprendre en chrétien sans être ému jusqu'aux larmes ?

(*Dévotion au Pape*, pp. 20-21.)

Rien ne peut être plus vénérable aux yeux de la foi que la manière dont le Pape représente Dieu C'est comme si le Ciel était toujours ouvert au dessus de sa tête et que la lumière en descendît sur lui, et qu'il vît, comme Étienne, Jésus assis à la droite du Père, pendant que le monde grince des dents contre lui avec une haine, avec cette rage surhumaine qui doit souvent l'étonner lui-même.....

(*Dévotion au Pape*, p. 22.)

La colombe qui murmurait tout bas à l'oreille de saint Grégoire, n'est-elle pas le symbole de la Papauté ?

(*Dévotion au Pape*, p. 20.)

PIE IX.

Il y a des temps où la fidélité ne peut être excessive. Ne sommes-nous pas dans un de ces temps? Et d'ailleurs, y a-t-il jamais un temps où la fidélité envers le Vicaire de Jésus-Christ puisse être accusée d'excès?

O enfants de l'Église, si le temps où nous vivons a éblouis quelqu'un d'entre vous par son terrestre éclat, et que vos yeux soient maintenant trop faibles pour supporter la céleste splendeur de la tiare de notre Père, ah! du moins que votre foi, que votre tristesse, que votre amour rendent hommage à sa couronne d'épines !...

Dévotion à l'Église, p. 24.

J'ai la confiance invincible que ceux-là seront bien accueillis dans le ciel, qui auront particulièrement aimé sur la terre le Pape qui a défini le dogme de l'Immaculée Conception.

(*Dévotion au Pape,* p. 24)

LIVRE DIXIÈME.

LA VIE CHRÉTIENNE

CRAINTE DE DIEU, COMMENCEMENT DE LA VIE CHRÉTIENNE.

Aimons Dieu, aimons-le avec ardeur, avec passion et jusqu'à la mort; mais en même temps craignons-le et ressentons ne sa présence une crainte ineffable, profonde, perpétuelle. L'effroi doit glacer notre sang dans nos veines, paralyser nos membres, nous saisir et nous renverser. Combien nous aimerons Dieu quand nous le craindrons ainsi ! O crainte sublime, tu es un don de l'Esprit-Saint.

Attendez Dieu, avec patience et douceur, au milieu du vent et de la pluie, du tonnerre et des éclairs, dans le froid et dans l'obscurité. Attendez, et il viendra. Il ne vient jamais pour ceux qui ne savent pas attendre ; il ne va point par leur chemin.

Lorsqu'il sera venu, suivez-le : mais marchez lentement et à quelque distance en arrière. S'il presse le pas. assurez-vous en bien avant de hâter le vôtre ; lorsqu'il se ralentit, ralentissez-vous sur-le-champ. Mais il ne suffit pas de marcher lentement: il faut encore marcher en silence, dans un profond silence, parce qu'il est Dieu.

(*Progrès de l'âme dans la vie spirituelle* p. 146.)

CONFIANCE EN DIEU : SECOND DEGRÉ DE LA VIE CHRÉTIENNE.

Heureux si nous savons nous confier en Dieu comme il a le droit de l'attendre de nous ! Un enfant avec sa mère est plein d'innocentes et respectueuses libertés. Il ne doute jamais d'obtenir ce qu'il désire : eût-il été refusé cent fois, il ne croit pas au refus. Le refus d'hier est une raison d'obtenir aujourd'hui. S'il est encore refusé, il insiste et emploie les arguments d'un amour soumis, il discute avec un joyeux sourire. Si sa mère lui refuse définitivement, il cherche un baiser et s'en va, aussi satisfait de cette volonté de l'affection maternelle, que s'il avait obtenu ce qu'il voulait. Osons donc être ainsi avec notre Père éternel.

(*Conférences spirituelles*, p. 295.)

DÉSIR DE DIEU : TROISIÈME DEGRÉ DE LA VIE CHRÉTIENNE.

Par Désir, j'entends la dévotion que font naître dans nos cœurs l'amour de complaisance et l'amour de bienveillance. C'est désirer que Dieu reçoive plus d'amour, plus d'obéissance plus de gloire de la part des hommes. C'est souhaiter, dans notre amour pour lui, de voir augmenter tout ce qui, dans le ciel, sur la terre, dans l'enfer et dans le purgatoire, peut contribuer à alimenter ou à accroître sa gloire accidentelle. C'est former des désirs même impossibles, comme de souhaiter qu'il soit plus parfait et plus beau qu'il n'est, lui qui est la Perfection

même et la Beauté absolue. C'est désirer de souffrir le martyre pour la foi, d'éteindre l'enfer, ou de faire évacuer le purgatoire. C'est désirer, — jusqu'à ce que des larmes de componction jaillissent de notre cœur, — de voir anéantir le péché, disparaître les scandales, et la tiédeur s'évanouir de la terre. C'est désirer surtout de servir l'aimable et terrible Majesté de Dieu autrement que nous ne le faisons, et d'attendrir ces cœurs de pierre qui ne battent point pour Dieu. C'est désirer que chaque grain de sable du rivage, chaque feuille de la forêt, possèdent l'intelligence et la voix d'un Séraphin pour grossir le Chœur qui chante les louanges de Dieu. Là encore nous trouvons une différence entre cet esprit et celui qui consiste à désirer seulement de ne pas tomber dans les flammes de l'enfer, pour ne faire qu'un court séjour dans le purgatoire ou l'éviter entièrement ; à prier pour obtenir une vie tranquille et une mort douce ; à implorer des biens temporels ; à demander des guérisons aux reliques des saints ; enfin à soupirer après la paix, la joie et la stabilité du ciel, purement et simplement, parce que le contraire nous rend malheureux en ce monde. Cependant qu'on ne se méprenne pas sur le sens de mes paroles. Je ne dis pas que ce dernier esprit soit mauvais. Nullement. Je souhaiterais que tous les enfants des hommes en fussent animés. Mais il est évidemment différent de l'esprit de désir. Ce dernier est aussi plus facile et plus doux. D'ailleurs, comme l'esprit de louange, il fait naître un genre de spiritualité tout différent et conduit au service d'amour.

(*Tout pour Jésus*, pp. 285-286.)

Quelle créature raisonnable pourrait ne pas désirer Dieu avec une ardeur infinie et irrésistible ? Quelle intelligence créée n'éprouve pas le besoin d'être inondée de sa douce lumière ? Quelle volonté créée ne languit pas après le moment où elle sera embrasée du feu de son amour extatique ? Daniel est appelé dans l'Écriture « l'homme de désirs, » titre magnifique qui rappellera jusqu'à la fin des temps l'ardeur avec laquelle le Prophète cherchait Dieu. Qu'il serait beau de voir, avec les yeux de quelque sublime intelligence, comment ce désir de Dieu fait la beauté et l'ordre de toute la création, entraînant vers Dieu, — soit dans les empires spirituels de la sainteté angélique, soit à travers la terre et les mers, les montagnes et les vallées de notre globe, — des intelligences et des volontés sans nombre, chacune se traçant sa voie propre dans le mouvement général ! C'est ce désir qui sauve et justifie, qui donne la couronne et la gloire. C'est cet amour que les tremblements d'une sainte frayeur rendent plus élevé et plus exquis. O glorieuses contraintes de cette céleste concupiscence ! C'est un amour qui non-seulement nous fait désirer Dieu, mais nous le fait désirer par-dessus toutes choses, uniquement, toujours, avec intensité. Sans nous tyranniser, il nous attire à chercher exclusivement Dieu dans toutes choses ici-bas, et à soupirer après lui comme étant lui-même et lui seul le magnifique avenir qui comblera nos vœux dans la vie future. Par cet amour, et les grands et les petits sont sauvés : sans quelque teinture de lui, nul ne l'a jamais été. Un Saint (s'il en pouvait être un tel), digne d'ailleurs en tout d'être canonisé, s'il manquait de cet amour, serait éternellement perdu ; et le pénitent, au lit de mort, qui n'a jamais connu un amour plus élevé que celui-là, lui devra son salut. Pouvons-nous désirer réellement autre chose que Dieu ? Ou du moins pouvons-nous désirer quoi que ce soit, si ce n'est d'une manière subordonnée et toute différente des saintes ardeurs avec lesquelles nous soupirons après Celui qui est notre ineffable récompense ? Non : rien ne peut nous satisfaire que Dieu

seul ; tout le reste nous pèse et nous dégoûte. Lui seul est toujours nouveau, et son amour est chaque jour comme une nouvelle découverte pour nos âmes. O douce soif de Dieu ! O bel amour du désir surnaturel ! tu peux nous détacher de la terre et nous enseigner le néant des choses humaines mieux que la froide et lente expérience que donnent les années, mieux aussi que la sagesse, plus prompte et plus amère, que nous achetons au prix de nos douleurs et de nos larmes.

(*Le Créateur et la Créature*, pp. 209-210.)

L'ENNEMI DE LA VIE CHRÉTIENNE.

L'activité de Satan, est prodigieuse ; sa présence atteint presque tous les lieux à la fois ; son ambition est universelle, tyrannique, et trop souvent couronnée de succès ; il n'a pas besoin de repos, et, d'ailleurs, il ne le saurait trouver sur sa couche de feu : aussi le monde semble être toujours le jouet des orages qu'il suscite Tantôt il persécute les bons jusque dans le cloître, tantôt il s'applique à faire avorter les plans de celui qui fait quelque grande œuvre pour la gloire de Dieu ; ici, il soulève les multitudes dans une contrée tout entière et les enivre de l'esprit d'anarchie et de sacrilége ; là, dissimulant son influence sous de beaux prétextes d'équité ou de patriotisme, il étend hypocritement autour du Saint-Siége les filets d'une diplomatie irréligieuse. pour empêcher son énergique action et démoraliser les peuples ; ailleurs, il dispose les détours compliqués d'une calomnie qui doit jeter du discrédit sur les serviteurs de Dieu et déshonorer la cause de la religion ; il sape les fondements d'un ordre religieux, en insinuant une

fausse prudence qui n'est que le relâchement ; il ôte à quelque grande œuvre de miséricorde ses garanties de stabilité, en amenant ses fondateurs à chercher leur propre gloire au lieu de celle de Dieu ; il inspire la presse et cache ses poisons mortels sous de belles phrases de justice et de moralité ; il fait habilement naître la froideur, la dissension et la mésintelligence parmi ceux dont toute la force au service de Dieu consiste dans la cordialité de l'union ; et les élus de la terre eux-mêmes, les saints et les bons se fatiguent dans mille affaires et travaillent pour lui, croyant travailler pour Dieu. Qui pourrait contempler une pareille scène sans inquiétude et sans trouble ? Mais c'est ici qu'il faut nous rappeler que le caractère du mal est de se faire voir. Satan est actif, il est vrai ; mais pouvons-nous supposer que Dieu ne le soit pas mille fois davantage, quoique son action soit moins sensible à nos yeux ? Si nous ne la voyons pas davantage, c'est que nous ne le suivons pas, que nous ne cherchons point à connaître ses voies et à suivre la trace de ses opérations. Si nous le faisions, nous ne pourrions qu'avec étonnement contempler l'immensité la vigueur et la diversité des magnifiques œuvres spirituelles qu'il accomplit chaque année dans le monde entier. La science nous apprend que rien n'est jamais immobile sur la surface de la terre ; mais que chaque parcelle est, jour et nuit, mise en mouvement par l'action continue des forces qui l'attirent vers le centre de notre planète ; de même, dans l'ordre spirituel, l'œil attentif de la foi peut reconnaître que les volontés créées sont sans cesse agitées et troublées par les forces du monde surnaturel, qui, tantôt agissant à la surface, les font dévier de leur route, tantôt engloutissent des régions entières, changent les profondes vallées en montagnes aux sommets élevés, et bouleversent la scène de la civilisation en donnant une direction nouvelle aux puissants courants de l'esprit et des projets de l'humanité....

((*Le Créateur et la Créature*, 327-328.)

DE LA BONTÉ CONSIDÉRÉE COMME L'ESSENCE DE LA VIE CHRÉTIENNE.

I. DÉFINITION DE LA BONTÉ.

La Bonté consiste dans le débordement de soi-même dans les autres : c'est « mettre les autres à la place de soi, et les traiter comme on voudrait être traité soi même. » Nous nous transvasons dans autrui, et pour le moment nous nous voyons en lui et lui en nous. Notre amour-propre se dépouille de sa forme et se plaît à s'oublier. Mais nous ne pouvons parler de vertu sans que cela ne nous ramène à la pensée de Dieu. Que serait-ce donc pour l'Être souverainement heureux et éternel que ce débordement de soi-même dans les autres ? que serait-ce, si ce n'est l'acte de création ? La création fut une bonté divine. De là découle, comme de sa source, toute bonté créée, avec ses influences, ses douceurs et tous ses développements réels ou possibles. Voilà, certes, une honorable généalogie pour la vertu qui nous occupe. Ensuite, la bonté est le sentiment qui nous fait aller au secours de nos semblables qui sont dans le besoin, pour les aider selon notre pouvoir. Or, telle est l'œuvre des Attributs divins envers les créatures : la Toute-puissance est sans cesse occupée à réparer nos faiblesses; la Justice à corriger nos erreurs ; la Miséricorde à consoler les cœurs que nous avons brisés ; constamment la Vérité répare les suites de notre fausseté, et la Science infinie tire parti de notre ignorance comme d'un profond calcul. En un mot, on pourrait définir la Providence, l'aide constante que les divines Perfections prêtent à nos imperfections. Et la bonté est notre manière d'imiter cette action divine.

La bonté est aussi semblable à la divine grâce: car elle

donne aux hommes ce que ni leur nature, ni leurs ressources personnelles ne peuvent leur donner. Ce qu'elle leur donne, c'est quelque chose qui leur manque, quelque chose qui doit venir d'un autre, comme, par exemple, une consolation. De plus, la manière dont elle donne est un bienfait réel, beaucoup plus précieux que le don même. Or, n'est-ce pas là un emblème de la grâce? La bonté adoucit tout. C'est la bonté qui fait tourner en fleurs la sève de la vie, c'est elle qui lui donne ses couleurs délicieuses et ses parfums balsamiques. Qu'elle soit attentive envers les supérieurs, qu'elle devienne la servante des inférieurs, ou qu'elle se joue avec des égaux, ses procédés sont marqués par une prodigalité que la plus stricte discrétion ne saurait blâmer. Ce qu'elle fait de superflu, une fois accompli, paraît ce qu'il y avait de plus nécessaire au monde. Si elle console une peine, elle fait plus que de la calmer ; si elle soulage une nécessité, elle ne peut s'empêcher d'aller encore plus loin. Sa manière de faire est un « par-dessus le marché » inappréciable. Elle peut mettre de l'économie dans ses dons, mais elle n'en met pas dans sa gracieuseté à donner. Or, tout cela, qu'est-ce autre chose qu'une image de la profusion du gouvernement divin? Tant il est vrai que, n'importe où nous nous tournions, nous trouverons partout la bonté enlacée avec la pensée de Dieu. En dernier lieu, l'impulsion secrète, l'instinct qui nous fait agir par bonté, est la portion la plus noble de nous-mêmes, le vestige le plus incontestable de cette image de Dieu qui nous avait été donnée dans l'origine. Nous ne devons donc point regarder la bonté comme un développement commun et vulgaire de notre nature : c'est la grande noblesse de l'humanité qui laisse de toutes parts entrevoir son type céleste et ses ramifications avec les mystères éternels; c'est quelque chose qui tient plus de Dieu que de l'homme, ou du moins qui sort de l'âme humaine justement à l'endroit où l'image divine a été le plus profondément gravée.

(*Conférences spirituelles*, pp. 2-4)

II. BONTÉ EN PENSÉES ET EN PAROLES.

Quand un homme est habituellement occupé de pensées de bonté, la beauté intérieure de son âme est inexprimable. Sa vie est un beau soir. C'est le calme, le parfum, le repos de ce temps de la journée. La poussière est tombée ; la chaleur fiévreuse a fait place à la fraîcheur ; tous les bruits sont plus doux, toutes les perspectives plus délicieuses, tandis que la umière dorée transforme nos jouissances de la terre en préparation pour le Ciel.

(*Conférences spirituelles*, pp. 30-31.)

Les bonnes paroles sont la musique céleste de ce monde. Elles ont un pouvoir qui semble dépasser la nature. C'est comme la voix d'un ange qui se serait fourvoyé sur notre terre, et dont les accents immortels blesseraient suavement les cœurs et déposeraient en nous quelque chose de la nature des anges.

(*Conférences spirituelles*, pp. 30-31.)

L'homme d esprit a plus à faire pour être charitable en paroles : Il a une de ces tentations qui semblent presque irrésistibles, celle de faire de l'esprit. Or, les paroles spirituelles sont rarement bonnes, dans toute la force du mot, rarement sans une goutte d'acide ou d'amer qui en fait le montant. Je crois que si nous voulions renoncer une bonne fois à faire de l'esprit, nous avancerions bien plus vite dans la route du ciel. Que les paroles de Notre-Seigneur dans les Évangiles nous

servent de modèles. Soit dit en tout respect, si nous considérons leur genre sentencieux et proverbial, nous serons frappés de l'absence de tout ce qui sent la pointe ou l'épigramme. Sans doute, les paroles du Verbe éternel sont toutes des mystères divins, toutes marquées du sceau de la divinité, éclatantes de sa lumière ; mais que cela ne nous empêche pas de nous modeler sur elles. Tout bien pesé, il est rare que l'on puisse sans péché briller en parlant d'autrui. L'esprit est un véritable dard avec sa pointe, sa promptitude, sa finesse, son caprice, ses douleurs et son poison : il n'y manque rien. C'est cependant, pour un grand nombre d'hommes une espèce de profession sociale que d'amuser en conversation. Quelle affliction que d'assister à un tel travail, vrai cauchemar de la conversation. Mais pour ce qui regarde notre point de vue, de telles gens peuvent-ils prétendre à être des hommes religieux ? Un homme qui se dépense à amuser son monde ne sera jamais l'ami sûr, sur qui l'on peut se fier, l'être que chacun aime, respecte. Pas d'innocence pour lui ; toujours il est à tourmenter la charité par des coups de dent, ou à blesser la justice par des indiscrétions. Aussi, dit la Bruyère, il n'est pas ordinaire que « celui qui fait rire se fasse estimer. »

(*Conférences spirituelles*, p. 37.)

III BONTÉ DANS LA SOUFFRANCE.

La bonté dans la souffrance nous fait considérer davantage ce que les autres souffrent de nos croix que ce que nous en ressentons nous-mêmes. En voyant nos croix sur les épaules des autres, ils deviennent par là les objets de nos attentions les plus affectueuses et les plus assidues. Premier exemple : nous avons été toute la nuit à nous agiter sans pouvoir fermer l'œil. Eh bien ! il ne sera pas question de nous ni de nos

souffrances, mais de la pauvre garde-malade qui a été toute la nuit à notre chevet à lutter, tant bien que mal, contre le vigoureux sommeil de la santé. Nous ne sommes pas capables de supporter le moindre bruit dans la maison. Eh bien ! ce n'est pas nous qui sommes à plaindre, ce sont ces pauvres enfants, petits prisonniers auxquels il n'a pas été permis de faire leur tapage accoutumé. Or, pour des enfants, où y a-t-il du bonheur sans tapage ? Telle est la tournure d'esprit que prend la bonté dans la souffrance Or, qui ne verra pas en cela une grande puissance pour transformer l'âme ? Mais aussi cette vertu doit se développer gracieusement ; elle doit tout faire sans embarras, et sans s'annoncer à tout le monde. C'est ainsi que les saints souffrent en silence, parce qu'ils savent que ce qu'ils souffrent est une souffrance pour leurs amis. Mais la souffrance est un monde de miracles.

(*Conférences spirituelles*, p. 54.)

IV. EFFETS DE LA BONTÉ POUR DOMINER LE PÉCHÉ

Que je considère la terre à quelque moment que ce soit, je vois en esprit des milliers d'Anges qui suivent les hommes à travers la foule, et qui empêchent le péché par toutes les voies imaginables qui puissent s'accorder avec le libre arbitre. Je vois aussi la Grâce qui descend invisiblement du sein de Dieu, se dirigeant sur les âmes et les enveloppant pour détrôner le péché. Il n'y a que les solitudes des déserts, celles des océans ou des glaces polaires, où elle ne se montre pas Mais je vois à l'œuvre, avec la grâce et les anges, une troisième bande de petits êtres à face voilée, voltigeant partout, déridant les gens tristes, remettant les gens fâchés, arrêtant les soupirs des malades, allumant un éclair d'espoir dans l'œil du moribond, adoucissant les cœurs ulcérés et détournant adroitement les

hommes du péché au moment de le commettre. Ils semblent doués d'une étrange puissance ; ils se font écouter là où les anges n'ont pu être entendus ; ils se faufilent dans des cœurs à la porte desquels la grâce a dû perdre patience et s'en aller. Mais à peine la porte s'est ouverte pour eux, que ces messagers voilés du bon Dieu sont repartis à tire d'aile pour ramener la Grâce. Ils peuvent jouer tous les rôles : aujourd'hui espions de la grâce, demain ses sapeurs, une autre fois sa cavalerie légère ou son corps d'armée, toujours au fort du combat ; mais, depuis plus de cinq mille ans, sachant à peine ce que c'est qu'une défaite. Ces petits êtres sont les actes de bonté qui s'enrôlent au service de Dieu du matin au soir, et une des œuvres qui leur sont confiées, c'est de diminuer le nombre des péchés. L'âme n'a guère de priviléges comparables à celui-là, et c'est ce qui est presque chaque jour en notre pouvoir, et peut-être plusieurs fois dans la journée.....

(Conférences spirituelles, pp. 8-9.)

Ne confondons pas la bonté avec la bonne humeur. La bonne humeur... Qu'en dirons-nous ?... Mais, non : sur une terre aussi peu charitable que la nôtre, ne disons pas un mot au détriment de la bonne humeur. Plut à Dieu qu'à défaut d'autre chose, il y en eût davantage dans le monde : car j'ai idée que les Anges se pressent autour de l'homme de bonne humeur, comme les cousins autour de leurs arbres de prédilection.

(Conférences spirituelles, p. 23).

V. EFFETS DE LA BONTÉ POUR LE SALUT ÉTERNEL.

Si la bonté se met ainsi au service du Dieu créateur, elle n'est pas moins active et efficace à lui aplanir la voie en sa qualité de Sauveur. Elle est constamment à lui regagner des âmes égarées, à lui ouvrir des cœurs qui paraissaient obstinément fermés, à éclairer des esprits volontairement obscurcis, à jeter habilement le secours de l'espérance dans des places que le désespoir allait faire capituler. Sous son influence la faiblesse devient plus courageuse, le courage plus généreux, la générosité plus héroïque. Partout, la bonté se montre le meilleur pionnier du précieux Sang. Souvent notre propre conversion date de quelques actes de bonté faits ou reçus, et probablement la plus grande partie des repentirs sont venus à l'occasion de quelques bontés qui ont touché le cœur, moins parce qu'elles étaient inattendues que parce qu'on sentait les avoir peu méritées. Sans doute les terreurs du Seigneur sont souvent le principe de cette sagesse que l'on nomme conversion, mais il faut effrayer les hommes avec bonté : car autrement la crainte ne fera que des infidèles. La bonté a converti plus de pécheurs que le zèle, l'éloquence ou l'instruction ; et ces trois choses n'ont jamais converti personne sans que la bonté y ait été pour quelque chose. En un mot, la bonté nous rend comme des dieux les uns pour les autres. Cependant, tout en nous élevant si haut, elle nous retient doucement dans l'humilité ; car le sentiment continuel qu'un bon cœur à de ce qui lui manque de bonté le rabaisse constamment dans sa propre estime. Il n'y a pas de cœurs qui puissent moins se passer de bonté que ceux qui en débordent.

(*Conférences spirituelles*, pp. 6-7.)

ÉLOGE DE LA DOUCEUR.

Il nous faut édifier les autres par la douceur de Jésus. Une douce réponse détourne la colère, dit l'Écriture. Un langage plein de bonté et d'aménité, comme celui de Notre-Seigneur, constitue seul un apostolat ; tandis que des propos spirituels, mais mordants, tels que nous avons parfois à la rigueur le droit d'en employer, contribuent à consommer l'œuvre du démon, portent de graves atteintes aux âmes des autres, et font de profondes blessures à la nôtre. Veillons aussi à ce que nos manières soient pleines d'affabilité : elles doivent nous servir à attirer les autres hommes à nous, et à leur faire aimer l'esprit qui nous anime. La froideur, le manque d'intérêt, un certain air de supériorité qu'on prend sans bien se rendre compte pourquoi, une affectation de condescendance, sont des défauts qu'il n'est pas rare de trouver chez les personnes pieuses. Elles n'ont pas encore maîtrisé l'esprit qui est en elles au point d'en savoir faire un gracieux usage, ou elles ne savent pas apprécier ce qu'il y a de délicat et d'universel dans sa tendresse. Elles ne possèdent pas dans leur esprit une peinture fidèle de Jésus, comment pourraient-elles le reproduire dans leur conduite extérieure ? Tout, jusqu'à nos regards, doit être soumis à l'influence de la grâce. Plus nous nous appliquerons à graver l'image de Jésus dans nos cœurs, et plus sa douceur transpirera au dehors de nous, à notre insu. Excepté dans les moments de grande douleur physique, et même quelquefois alors, la paix intérieure et la quiétude de l'âme se reflètent d'une manière visible sur toute la personne extérieure. On a remarqué que dans l'Évangile selon saint Marc, écrit sous la dictée de saint Pierre, on trouve de fréquentes allusions aux faits et aux gestes de Notre-Sei-

gneur : l'histoire du jeune homme qui n'avait pas le courage de renoncer à ses richesses, et celle de la conversion de saint Pierre, font voir tout ce que la douceur des regards du Sauveur pouvait faire. — L'amabilité nous porte encore à louer tout le bien que nous pouvons découvrir dans les autres, lors même que nous le trouvons mêlé à ce qui n'est pas bien. Un homme qui loue librement, mais sans extravagance, exerce toujours dans la conversation une certaine influence qu'il peut toujours mettre au service de la cause de Dieu. Un esprit frondeur, au contraire, amuse peut-être par ses traits piquants, ou se fait craindre par sa malignité, mais il ne saurait jamais adoucir, attirer, persuader ni commander. — L'habitude d'interpréter dans un sens favorable une action équivoque est une autre manière d'imiter la douceur de Jésus-Christ. Cette pratique ne doit jamais être forcée, ni surtout servir à excuser un véritable péché ; mais en dehors de ces cas exceptionnels, votre charité trouvera un vaste champ pour s'exercer ; et chaque fois que vous agirez ainsi, vous aurez servi d'apôtre à la gloire de Dieu, quoique souvent vous ne le sachiez pas. — Il faut aussi veiller sur nos regards, sur nos manières, et surtout nous mettre en garde contre un certain silence qui donne à penser aux autres que nous les censurons intérieurement. Il n'est rien qui irrite davantage. Lorsque les saints demeurent silencieux en présence du péché, il y a dans leur silence un mélange de tristesse et de douceur qui montre qu'ils pleurent sur le pécheur lui-même, et qu'ils s'efforcent de l'aimer malgré son péché. Le silence réprobateur, si contraire à la douceur de Jésus, irrite les autres qui se mettent intérieurement en état de défense. Ils achèvent ainsi de bannir de leur cœur le peu de grâce qui y restait, et en ferment l'entrée à celle que Dieu y aurait fait descendre plus tard. Un pareil silence est véritablement la correction fraternelle la plus sensible, et nul n'a le droit de l'exercer, s'il ne s'est préalablement assuré de sa vocation, selon la méthode prescrite plus haut . Et alors même c'est encore la plus dange-

reuse manière de s'acquitter de la plus dangereuse des obligations.

(*Progrès de l'âme dans la vie spirituelle*, pp. 83-85.)

SIMPLICITÉ

La Simplicité ou la Sincérité chrétienne consiste en trois choses, dont chacune est bien plus rare que le cygne noir d'Australie. La première, c'est que nous soyons vrais avec nous-mêmes ; la seconde, que nous soyons vrais avec les autres ; la troisième, que nous le soyons avec Dieu.

(*Conférences spirituelles*, *p.* 149.)

DE LA PRIÈRE EN GÉNÉRAL.

La vie spirituelle diffère essentiellement de la vie du monde ; et c'est la prière qui constitue cette différence.

Lorsque la grâce, par sa très-aimable impulsion, amène un homme à se donner à la prière, il pénètre dans le sanctuaire, et la prière le transforme en un homme nouveau. Peu à peu il devient si intimement convaincu que la prière est sa vie qu'il finit par prier toujours. Sa vie est une prière non interrompue. Je dis non interrompue, parce qu'elle consiste moins dans la méthode ou dans la forme, selon qu'elle est mentale ou vocale, que dans une disposition habituelle du cœur, en vertu de laquelle toute action, toute souffrance devient une prière vivante.

Ainsi, la vie de prière, qui est le signe distinctif de l'homme surnaturel, consiste à prier toujours. Mais, qu'est ce que prier toujours ? Qu'est-ce que Notre-Seigneur a voulu dire par là ? Prier toujours ; c'est toujours sentir le besoin si doux de prier; c'est avoir soif de la prière. La prière rend la grâce palpable; elle la fait sentir, elle la fait toucher ; c'est ainsi qu'elle affermit notre foi et qu'elle enflamme notre amour. L'épreuve la plus pénible à laquelle nous soumet un rude labeur, c'est qu'il nous empêche de prier ; c'est qu'avant que nous ayons le temps de vaquer à la prière, il a consumé la plus belle partie de nos forces, et la force physique est essentiellement nécessaire pour bien prier. Par suite de cet attrait pour la prière, nous finissons par en acquérir l'habitude, en nous marquant des heures fixes pour vaquer soit à l'oraison, soit à la prière vocale. Je ne prétends pas que l'habitude de prier suffise pour faire un homme de prière, mais Dieu n'enverra pas le feu du ciel, si nous ne commençons par ériger le bûcher du sacrifice. Ne négligeons pas non plus l'oraison jaculatoire . Il est bon d'avoir certaines invocations régulières ; mais, ce qui vaut mieux encore, c'est de faire monter vers le ciel, dans le cours de la journée, des aspirations fréquentes et spontanées, qui s'exhalent librement d'un cœur rempli d'une ferveur exubérante. D'ailleurs il résulte de l'habitude de prier une certaine gravitation de l'âme vers Dieu, qui provient de l'amour et de la pratique de la présence divine, et qui passe tour à tour de l'intercession à l'action de grâces, de l'action de grâces à la louange, de la louange à la demande, selon les différentes dispositions de notre esprit, sans qu'il nous en coûte aucune peine, sans presque que nous ayons conscience de ce qui se passe en nous. Prier toujours, c'est encore renouveler nos actes de pure intention pour la gloire de Dieu, et communiquer ainsi la vie de la prière à nos actions, à nos conversations, à nos études et à nos souffrances.

Voilà ce que j'entends par prier toujours : voyez maintenant

quels sont les heureux résultats de cette prière perpétuelle. Elle jette tout à coup un homme dans un état surnaturel. Il vit dans un autre monde que les autres hommes. Son entourage n'est pas le même que le leur ; c'est dans la société de Dieu, de Jésus, de Marie, des Anges et des Saints que s'écoule sa vie. Ils sont le courant qui entraîne son intelligence, et souvent même ils président à l'expression de ses pensées. Ses intérêts, ses espérances, ses tendances ne ressemblent en rien à ceux des autres hommes. Désire-t-il entreprendre quelque chose, il se met à l'œuvre d'une manière toute différente des autres, et, s'il réussit, sa joie n'éclate pas comme la leur. Que dis-je ? c'est alors surtout qu'il s'éloigne des hommes du monde, dans la jouissance d'un succès purement surnaturel et rempli de l'esprit céleste de l'Incarnation. Les idées qu'il a du monde sont étranges, bien qu'elles soient claires et parfaitement définies, mais c'est que le monde lui apparaît à travers la vision de l'Église. Il juge de la distance des différentes choses, et de leurs rapports entre elles selon qu'elles sont plus ou moins éloignées du centre de sa foi. Il est parvenu à tellement concentrer ses affections, qu'il passe, aux yeux mêmes de ceux qui l'entourent, pour un être impassible, et que ceux qui ne le connaissent point ne voient en lui qu'un cœur froid, étranger aux affections naturelles et aux douces sympathies de la famille. D'ailleurs la tendance au repos, que la prière développe en nous, est peu favorable au succès et à l'avancement dans le sens que le monde attache à ces mots, parce qu'elle nous empêche de les désirer avec avidité et de les rechercher avec trop d'ardeur.

Cette influence de la prière se fait sentir dans les opinions d'un homme, dans les jugements qu'il porte sur les individus, dans son appréciation des choses. Elle dicte ses discours, elle se fait voir à travers son calme ; elle perce dans ses rapports avec ses semblables ; elle est la véritable cause de ce manque apparent de sympathie pour les autres qu'on remarque quel-

quefois en lui. Tel est l'homme dont les facultés, les affections et en quelque sorte les sens ont été maîtrisés par l'esprit de prière. On serait porté à croire qu'un pareil esprit dût attirer les hommes par ses grâces et sa douceur, comme le ferait la présence d'un ange ; mais il n'en est pas ainsi, parce que, pour sentir cette beauté, il faut être doué d'un discernement tout spirituel. Aux yeux du monde, l'homme dont nous parlons a toute la singularité et les manières embarrassées d'un étranger; et en réalité il n'est pas autre chose. Néanmoins il laisse dans l'esprit des autres une impression qui ne s'efface point ; or, c'est précisément là l'effet que produit le Saint-Sacrement sur les protestants qui viennent en sa présence sacrée, sans penser qu'ils sont devant le Seigneur, et se retirent ensuite sans attacher aucune autre importance à leur visite. C'est le propre de Dieu et des choses de Dieu de laisser dans l'âme un souvenir qui frappe....

(*Progrès de l'âme dans la vie spirituelle*, pp. 243-245.)

FACILITÉ, PUISSANCE ET BEAUTÉ DE LA PRIÈRE DANS LA VIE CHRÉTIENNE.

I

Si nous voulons fermer nos yeux au monde, nous représenter des images des choses célestes, et regarder avec attention passer devant notre intérieur les trente-trois années de Jésus, les mystères de Marie, le vol des anges, le panorama des quatre grandes fins, ou les magnificences figurées de perfections divines, alors cette prière douce, facile, rapide, attentive, qui est le sommeil de l'âme et le renouvellement de sa force, ne tardera pas à venir.

(*Le Précieux Sang*, p. 180.)

II

Si chaque soir, avant de nous livrer au sommeil, nous suppliions la sainte Vierge d'offrir à Dieu le précieux sang de son Fils pour obtenir la grâce d'empêcher pendant cette nuit un péché mortel quelque part dans le monde, et que nous renouvelions cette prière le matin pour toute la journée, certainement une semblable demande, passant par l'intercession d'une pareille avocate, ne pourrait point n'être pas exaucée. Chacun de nous peut ainsi empêcher sept cent trente péchés mortels par an. Si de plus, six mille personnes font la même chose et persévèrent dans cette sainte pratique pendant vingt ans,— ce qui est bien aisé sans doute et bien méritoire, — nous aurons empêché plus de quatorze millions de péchés mortels.....

(*Tout pour Jésus*, pp. 35-36.)

Jamais peut-être, tant que nous serons en ce monde, nous ne réaliserons la céleste puissance de la Prière, ni les richesses inépuisables de ce trésor dont à présent, hélas! nous ne savons pas apprécier la valeur, car nous ne voyons pas à quel point il met la gloire de Dieu entre nos mains. Oh ! qu'y a-t-il d'impossible à la prière? quel bien ne ferions-nous pas dans les lieux les plus cachés de la terre, dans les prisons du Purgatoire, et jusque dans la cour du ciel? Mais les temps où nous vivons sont contraires à la prière ; l'esprit du siècle la repousse, les habitudes ne sauraient s'y conformer. Et pourtant si nous avions de la foi ! seulement un peu foi dans la prière! Jésus verrait ses intérêts, semblables à une conquête bienfaisante, se répandre par tout le monde, et la gloire de Dieu s'étendrait sur la face de la terre, semblable à un voile immense et magnifique, ou aux eaux qui recouvrent le lit de la mer ; et le chœur des âmes

rachetées grossirait de jour en jour jusqu'à ce que le bon Pasteur succombât, pour ainsi dire, sous le poids des fruits de sa féconde Passion. Parfois le ciel s'ouvre, et dans un rayon de lumière nous laisse apercevoir la puissance de la Prière : ainsi il s'ouvrit pour sainte Gertrude Dieu lui révéla que, toutes les fois qu'un fidèle sur la terre récite avec dévotion la Salutation angélique, trois ruisseaux de grâces découlent du Père, du Fils, du Saint-Esprit, et vont doucement se perdre dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie. Ensuite, avec une nouvelle impétuosité, ils en rejaillissent pour retourner à leur source et venir se diviser au pied du trône de Dieu, comme une vague d'eau limpide qui se brise contre un rocher. Du Père sort la puissance ; du Fils, la sagesse ; de l'Esprit. Saint, l'amour. Tandis qu'on récite l'*Ave Maria*, ces ruisseaux coulent abondamment autour de la sainte Vierge, l'inondent et reviennent avec impétuosité retomber sur son cœur. Ainsi, pour nous servir de l'expression de sainte Gertrude, par un merveilleux instinct, ils remontent d'abord vers leur source et ensuite, semblables aux gouttes brillantes de la rosée, ils répandent en féconde pluie la joie, le bonheur et le salut éternel sur les Anges, sur les Saints, que dis-je? sur tous ceux qui récitent sur la terre cette même Salutation : chacun sent par là renouveler en soi les grâces qu'il a reçues en vertu de la salutaire incarnation du Verbe. Et pourtant, quoi de plus aisé que de dire une fois avec dévotion : « Je vous salue, Marie ! » Et si cela est vrai de l'*Ave*, que dirons-nous du *Pater*, du *Credo* et des autres prières de la Messe ? Savons-nous ce que nous faisons, où nous vivons, ce qui nous environne, jusqu'où va notre influence, enfin où se termine notre responsabilité ? Avons-nous conçu la mesure de nos priviléges ? avons-nous considéré la grandeur de notre dignité ? avons-nous sondé les profondeurs de la grâce? Nous succombons sous le poids de notre propre grandeur. Nous opérons des miracles, et nous ne le savons pas. Nous remuons les cieux, et cependant nous nous

endormons sur la terre, ignorant nous mêmes les grandes choses que nous accomplissons. C'est là trop de mystère pour nous ; le problème est au dessus de nos forces, et là, le surnaturel nous écrase. Mais une consolation nous est laissée : nous ferons bien toute chose, nous userons de toutes nos ressources, nous satisferons à tous nos devoirs, nous serons à la hauteur de toutes nos dignités, nous épuiserons toutes les bénédictions, si nous voulons seulement servir Jésus avec une pure intention et par amour. Durant notre séjour sur la terre, que notre vie, nos mouvements, notre respiration, nos paroles, nos actions et nos pensées, nos joies et nos peines, nos fatigues et notre repos, notre bien-être et nos souffrances, que TOUT SOIT POUR JÉSUS ; et cette règle nous dispensera de songer à aucune autre. Rien de ce que nous sommes, de ce que nous avons reçu, ou de ce que nous avons fait, ne sera perdu ; tous les actes dont nous aurons conscience seront pour Jésus; tous ceux que nous accomplirons à notre insu seront aussi pour Jésus ; toutes les choses possibles seront pour Jésus ; et s'il était quelque chose d'impossible à un serviteur du Christ, cette chose impossible devrait encore être pour Jésus !

(*Tout pour Jésus*, 18e édit pp. 107-108).

III

Lorsque l'alouette monte vers le ciel pour chanter son hymne du matin, le bruit du travail, et les cris de la terre, le mugissement des troupeaux, le murmure des eaux et le frémissement des feuilles deviennent de plus en plus faibles à mesure que l'oiseau s'élève dans les airs. Le vent fait balancer les branches des arbres ; mais pour elle c'est sans bruit qu'elles s'agitent. La brise du matin fait plier les feuilles argentées du gazon sous lequel est caché son nid, de manière que toute la

plaine s'élève et s'abaisse en vagues blanches et vertes, semblables aux flots de la mer ; mais tout cela n'est qu'un spectacle silencieux. Aucun son ne parvient jusqu'à l'oiseau renfermé dans cette région de paisible lumière, où il laisse échapper ces hymnes glorieux dont nous ne saisissons que le prélude lorsqu'il prend son essor, ou les derniers fragments précipités, lorsque, quittant sa brillante retraite, il s'abaisse rapidement sur la terre. Ainsi en est-il de nous dans la prière, lorsque nous nous élevons au dessus de nos propres nécessités et des cris importuns de nos tentations, et que, nous oubliant nous-mêmes, nous prenons notre essor vers le trône de Dieu caché dans une lumière inaccessible.

(*Bethléem*, 1re édit., I, p 19.)

LE DON DES LARMES.

Je suis sûr que la plupart des gens, tout en étant persuadés que c'est un grand et précieux bienfait de posséder ce don, ne laissent pas cependant de croire qu'il ne serait pas naturel de le demander. Mais dans le recueil des collectes du Missel, on en rencontre, parmi les plus belles, quelques-unes qui ont pour objet de demander le don des larmes : car les larmes sont le symbole de la tendresse. Ecoutez : « Dieu tout-puissant et miséricordieux, qui avez fait jaillir du rocher une source d'eau vive pour étancher la soif de votre peuple, tirez de nos cœurs endurcis les larmes de la componction, afin que nous pleurions nos péchés et que, par votre miséricorde, nous en méritions la rémission. — Nous vous supplions, ô Seigneur notre Dieu !—de jeter un regard propice sur cette oblation, et de tirer de nos yeux des larmes si abondantes, qu'elles puissent éteindre la violence des feux que nous avons mérités. Daignez, ô Sei-

gneur, répandre miséricordieusement dans nos cœurs la grâce du Saint-Esprit, qui nous permette d'effacer nos péchés par l'abondance de nos larmes, et que par votre bonté nous obtenions les fruits de l'indulgence que nous désirons ardemment. » Il est de notre devoir, dit saint Grégoire dans le troisième livre de ses Dialogues, d'implorer de notre Créateur le don des larmes avec des plaintes profondes ; et le Catéchisme du Concile de Trente, en parlant de la contrition, dit que le don des larmes doit être désiré et recherché avec le plus grand soin. Il ne saurait donc exister de doute sur la pensée de l'Église.

C'est pour se conformer à son désir que les théologiens spirituels ont traité systématiquement de ce don des larmes. Ils en reconnaissent quatre espèces : celles qui viennent de la nature et celles qui viennent du démon ; les larmes humaines et les larmes divines. Les premières sont celles dont la source réside dans la constitution, le tempérament, l'âge, le sexe ou autres raisons du même genre. Dieu, dit un écrivain, a voulu que ces larmes coulassent indistinctement sur les justes et sur les pécheurs, afin qu'ils s'en servissent ou non pour le bien de leurs âmes. Les larmes de cette nature n'ont de signification ni pour le bien ni pour le mal ; et ceux qui n'ont pas la faculté de les verser ne doivent pas s'en affliger : car l'expression physique, quelque douce et avantageuse qu'elle puisse être, n'est après tout que la manifestation extérieure de la tendresse intérieure. Les larmes diaboliques sont celles que le démon tire de nous en agissant sur notre esprit ou sur notre tempérament physique. Telles étaient les larmes d'Ismahël, fils de Nathanias, dont parle Jérémie, et celles qui ont fait dire à l'auteur du livre de l'Ecclésiastique : « Ton ennemi pleure en te regar-« dant et, s'il en trouve l'occasion, il ne pourra se rassasier « de ton sang. Ton ennemi a la douceur sur les lèvres, et il « médite de te jeter dans la fosse. » Telles sont encore les larmes des hypocrites, qui cherchent à paraître tristes aux yeux

des hommes ; les théologiens mystiques remarquent que les hérétiques ont souvent reçu du démon le don des larmes, afin qu'ils prennent par erreur cette faiblesse physique du cœur pour la tendresse de la dévotion, et que, de la sorte, ils ne s'aperçoivent pas qu'ils se sont écartés de la véritable route de la piété intérieure, et afin aussi que ceux qu'ils trompent, les femmes en particulier, s'imaginent que leurs guides sont des saints et que là, où ils se trouvent, l'Église doit se trouver aussi. Les larmes humaines sont celles que l'esprit humain fait couler. Les pleurs que nous arrachent la perte des biens temporels, la rupture violente de nos attachements terrestres, un récit pathétique ou un événement émouvant, tout cela est humain. Telles furent les larmes d'Ésaü lorsqu'il vit qu'il était trop tard pour faire pénitence, bien qu'il la cherchât avec larmes, parce que, dit l'Apôtre, c'était sur la perte des bénédictions temporelles et non sur celle des promesses temporelles qu'il pleurait. Saint Jérôme nous apprend que c'était cette espèce de larmes que le prophète Michée avait en vue, quand il parlait du cri, des gémissements de certains animaux. Il est clair que ces pleurs n'ont rien de saint en eux, et la plupart du temps ne peuvent être sanctifiés, parce que c'est un motif coupable qui les fait couler. Mais qui oserait dire que les pleurs que verse une mère sur son fils qui part pour la Crimée, que les larmes silencieuses de la veuve du soldat ne produisent pas dans leur âme des fruits pour la vie éternelle ? Oh ! n'est-il pas vrai que, chez les gens vertueux, les larmes de cette nature sont réellement une prière ?

Les larmes qui viennent du Saint-Esprit et qui constituent, à proprement parler, ce que nous entendons par le don des larmes, ressemblent à celles de Tobie, à qui saint Raphaël dit autrefois : « Lorsque tu priais dans les larmes, j'offrais tes « prières au Seigneur ; » ou à celles d'Ézéchias, qui entendit ces paroles sortir de la bouche de Dieu : « J'ai prêté l'oreille à tes prières, et j'ai vu tes larmes ; » ou enfin, à celles de Notre-

Seigneur qui, selon saint Paul, offrit, durant les jours de sa vie humaine, des prières et des supplications avec des cris et des pleurs, et qui fut exaucé à cause de son respect. Ces larmes viennent de ces plaintes ineffables avec lesquelles l'Esprit-Saint intercède dans nos cœurs ; et le trait qui les caractérise c'est qu'elles dissipent les nuages de l'intelligence au lieu de la troubler, et qu'elles laissent l'esprit en paix et rempli d'une délicieuse sérénité. Les théologiens distinguent cinq degrés dans ces larmes divines, lesquels indiquent une perfection plus ou moins grande. Au premier degré sont les larmes que nous répandons sur les misères humaines : celles-là mêmes peuvent venir de l'Esprit-Saint. Telles furent les larmes d'Anne, la mère de Samuel; de Tobie, de Sara, fille de Raguel, et de Judith. Les larmes du second degré nous sont arrachées par la considération du péché, envisagé au point de vue de la compassion divine. Telles étaient les larmes que David répandait souvent; celles de Madeleine sur les pieds de son maître ; celles enfin de Pierre lorsqu'il se releva de sa chute. Les pleurs du troisième degré coulent par suite de notre compassion pour Jésus et d'une méditation sur sa Passion. Tels étaient les pleurs que Marie répandait dans ses douleurs. Les larmes du quatrième degré prennent leur source dans un désir ardent de voir Dieu, et dans la peine que nous ressentons d'être privés de sa présence. C'est là ce qui arrachait à David ces pleurs qui étaient son aliment la nuit et le jour, tandis que son âme soupirait après le moment où elle verrait la face du Dieu vivant ; c'est pourquoi encore Madeleine se tenait en pleurant auprès du sépulcre, parce que Jésus n'était plus là. Les larmes du cinquième degré jaillissent d'un cœur rempli d'un ardent amour pour le prochain et d'une douleur surnaturelle pour ses péchés ou pour les malheurs qui lui arrivent. Telles furent les larmes que Samuel versa sur Saül, ou celles que Notre-Seigneur répandit sur Lazare et sur sa chère Jérusalem, si belle et si aveugle.

Il ressort de toutes ces observations que ces larmes sont d'un grand secours pour arriver à la sainteté ; que, tout en restant une faveur gratuite, elles peuvent néanmoins s'obtenir par la prière, et que nous entrons dans l'esprit de l'Église lorsque nous les demandons avec persévérance et avec ardeur. Toutefois, bien qu'il nous soit permis d'être désireux de les posséder, il faut mettre de la modération dans nos désirs, autrement ils tourneront à notre détriment. Il ne faut pas que notre appétit soit désordonné : autrement ce serait un symptôme de maladie. Nous pouvons regarder nos larmes avec une certaine complaisance : toutefois, il ne faut pas nous y attacher. Loin de nous la pensée de nous glorifier, car c'est un don de Dieu. Cependant, jugez quelle doit être l'importance que l'Église attache à cette tendresse intérieure, puisque, contrairement à sa conduite ordinaire, elle veut que nous priions même pour obtenir cette manifestation extérieure et physique.

(*Progrès de l'âme*, pp. 428-431.)

Quelqu'un a dit (et, si ma mémoire ne me fait défaut, c'était Albert le Grand) qu'une seule larme donnée aux souffrances de notre doux Sauveur était plus précieuse à ses yeux qu'une année entière de jeûne au pain et à l'eau.....

(*Tout pour Jésus*, p. 36.)

LA MORTIFICATION ET LA JOIE.

....On commence souvent par diverses mortifications, et on les abandonne. On est toujours sur le point de les reprendre,

sans jamais exécuter sa résolution. On saisit la discipline, mais le bras frappe mollement. On attache autour du corps une petite chaîne hérissée de piquants, mais voilà qu'on se trouve légèrement indisposé, ou bien on découvre fort à propos qu'il est difficile de la cacher aux yeux du prochain, ou enfin on la dédaigne comme une trop faible pénitence; bref, à peine l'a-t-on mise, qu'elle est déjà détachée. Une autre fois, on compte le nombre d'années qu'on sert Dieu, et si l'on peut s'en rapporter aux auteurs ascétiques, le temps où les mortifications corporelles sont d'une nécessité absolue est passé pour nous ; nous sommes entrés dans une phase de mortifications purement intérieures, et dans laquelle celles du corps subsistent encore, moins par nécessité que par habitude, par humilité et par amour. O pauvres auteurs ! pauvres écrits ! quelle responsabilité on fait peser sur vous ! Comme si la vie spirituelle était morcelée en tant d'états séparés, et divisée en un certain nombre de phases que nous devons parcourir dans un temps donné, de sorte que nos directeurs et nous pouvions consulter nos livres comme un voyageur consulte son itinéraire, et dire : « Maintenant nous sommes arrivés à tel point, voici notre po- « sition sur la carte : tant de kilomètres encore devant nous, tant « de minutes ; nous avons obtenu précisément les résultats que « nous promettait la vitesse que nous avions adoptée. » Dans cette manière d'agir on fait bon marché du vrai progrès. En attendant, on a perdu la joie du cœur, et on sent maintenant qu'elle est indispensable à son avancement. L'amour-propre a repris le dessus, et le mordant intérieur demeure sans effet. Le remède est bien simple. Revenons à nos mortifications corporelles. Meurtrissons notre chair, faisons couler quelques gouttes de notre sang, et nous serons heureux comme jamais. Si l'esprit des Saints respire la joie, si les moines et les religieuses sont des créatures animées d'une gaieté franche que le monde ne s'explique pas, c'est uniquement parce que leurs corps, comme celui de saint Paul, sont châtiés et tenus dans

la soumission avec une inflexible sévérité et une discrétion qui n'exclut pas la vigueur. Celui qui veut être joyeux doit d'abord être mortifié ; et celui qui est mortifié possède déjà cette joie pure qui naît dans les cieux.

Tels sont les fruits de la joie.

(*Saint-Sacrement*, I, pp. 228-229.)

LA VRAIE LIBERTÉ.

L'esprit de Jésus est un esprit de liberté. L'Écriture a proclamé, dans un proverbe chrétien, que là où est l'esprit de Dieu, là aussi est la liberté. Quand cet esprit apparut pour la première fois dans le monde, il venait d'abord l'affranchir de cet esclavage de la crainte et des sombres superstitions qui jusque-là avait opprimé les païens, et qui avait sa raison d'être dans l'esprit étroit, le scepticisme et les passions grossières des adorateurs des faux dieux de Rome et de la Grèce ; il venait ensuite renverser la tyrannie du cérémonial et des préceptes positifs qui avaient préparé les Juifs à la venue du Sauveur. L'esprit de Jésus respire la liberté parce qu'il est amour, et de plus une loi d'amour. Cette liberté découle de la généreuse surabondance du grand sacrifice, et surtout de la divinité de Jésus-Christ.

Nous pourrions naturellement conclure de là que la même liberté doit respirer jusque dans nos rapports les plus intimes avec Notre-Seigneur, et donner un caractère à chaque phase de la vie spirituelle. Et véritablement il en est ainsi ; car la liberté chrétienne consiste à s'affranchir du péché, qui dégrade notre nature et nous ôte tout respect pour nous-mêmes, du péché qui ne traine après soi que misère, qui est la plus cruelle de toutes les tyrannies, et que nous devons surtout haïr parce

qu'il offense un Dieu infiniment bon. Elle consiste encore dans l'exemption des peines dues au péché, telles que la colère de Dieu, l'enfer, et la mort dans l'endurcissement. Mais elle consiste aussi à nous affranchir du monde, à en détacher notre cœur, à élever notre esprit au-dessus de ses vues étroites, et à nous épargner cette série de déceptions successives, partage de ceux qui y cherchent leur consolation. La liberté chrétienne nous affranchit de l'esclavage, de la dépendance à l'égard des autres hommes : car elle fait de la persécution un nouveau moyen de mérites, et de la calomnie une douce ressemblance avec Jésus. En d'autres termes elle commence pour nous l'œuvre qui ne s'achèvera qu'avec notre dernier soupir ; elle nous délivre du respect humain. Mais le plus grand des avantages de la liberté d'esprit, c'est qu'elle nous détache de nous-mêmes. En effet, comment l'affranchi du Christ pourrait-il s'abaisser jusqu'à devenir l'esclave de soi-même ? Être libre de la tyrannie de l'amour-propre, des pensées basses et étroites, du souvenir toujours présent de notre propre honte, n'est-ce pas là être vraiment libre. Et est-il une autre liberté qui mérite ce nom ?

En résumé, la liberté d'esprit ne consiste pas à être moins respectueux envers Dieu ou à montrer moins de zèle dans l'accomplissement de ses devoirs religieux, mais uniquement à se détacher des créatures. La liberté et le détachement sont une seule et même chose. L'homme qui n'a point d'attachement est libre, et nul autre que lui ne l'est véritablement. Il est inutile d'ajouter que l'on ne saurait être détaché, si l'on n'est en même temps généreux : car la générosité consiste à nous détacher des créatures pour l'amour du Créateur, au prix des sacrifices les plus pénibles.

Oh ! qui nous donnera de jouir de cette céleste liberté ? car il n'y a rien de comparable à la gloire d'une âme libre, sinon l'adorable magnificence de Dieu même. L'âme détachée habite sur les hauteurs et respire l'air du ciel. La création s'étend

bien au-dessous d'elle, comme un point dans l'espace. Les Anges et les Saints forment sa cour, et la pureté de son atmosphère. Jésus est son frère, son compagnon et son image. Sa volonté est toujours faite : car c'est toujours la volonté de Dieu; de sorte qu'en ce sens elle est toute-puissante comme lui. La sagesse de cette âme bienheureuse est surnaturelle, et les intelligences terrestres ne la comprennent pas. Elle jouit d'une paix inaltérable, profonde, et que ses ennemis ne sauraient troubler. Elle trouve son bonheur dans le bonheur ineffable de Dieu, et nulle part ailleurs. Oh ! combien elle est admirable la dignité de ceux qui ont été rachetés au prix du précieux Sang de Jésus, et qui ont été justifiés par sa victorieuse résurrection ! Les cieux sont moins sublimes que la liberté de ces élus, les mers moins profondes, et les plaines de la terre sont moins vastes. La pauvreté ne saurait la ternir, la douleur l'attrister, ni la mort y mettre fin. Oh ! que Dieu soit béni au delà de tout ce que peut exprimer un cœur brûlant d'amour et de reconnaissance. Qu'il soit trois fois béni pour la liberté que Jésus-Christ nous a donnée !

(*Progrès de l'âme dans la vie spirituelle*, pp. 60-62)

LA VRAIE SAINTETÉ

Nous nous attachons avec une ardeur maladive aux pratiques exceptionnelles des Saints. Les singularités ont une sorte de charme à nos yeux. Nous tâchons de nous forcer à la soif des souffrances, quand nous avons à peine la grâce d'endurer tranquillement un mal de tête ; nous consultons notre directeur pour savoir si nous pouvons demander des calomnies dans nos

prières, quand une riposte maligne suffit pour nous mettre hors des gonds. Nous laissons là la méditation des quatre fins dernières, comme un sujet qui n'est pas à la hauteur de notre amour désintéressé. Nous ne faisons qu'un bond de gazelle par-dessus la voie purgative, comme s'il n'y avait que les pâturages de la vie illuminative ou les fleurs du désert de la vie unitive qui pussent nous fournir une nourriture assez délicate. Il nous faut le P. Baker, parce que Rodriguez est trop sec. En un mot, notre commerce repose plutôt sur des exceptions que sur des règles. En résultat, les vertus morales ordinaires, les motifs habituels de religion, les devoirs de notre état, nos obligations envers le prochain, l'enseignement commun des sermons et des livres spirituels, tout cela est laissé de côté. Nous sommes trop bien appris pour en dire du mal ou pour en témoigner du mépris : mais seulement, nous négligeons avec respect. Ainsi notre vie spirituelle devient une sorte de solitude élégante, où l'égoïsme se fait un temple plein d'agréables illusions et s'y livre exclusivement à un culte d'autant plus éhonté qu'il est plus raffiné. Jamais saint n'a passé par cette voie ; et nous ne pouvons arriver aux vérités délicates du mysticisme, qu'en traversant les lieux communs et les sincérités de la vie ascétique. Nous n'avons jamais tant de chance de nous élever dans la vie spirituelle que quand nous ressemblons à tout le monde. La grâce de n'avoir rien qui nous distingue des braves gens qui sont autour de nous est plus grande que celle qui en fait de pratiques ou de priviléges, nous donne quelque chose de tranché.

Ainsi des dames qui vont au bal et au théâtre ; qui vont passer leur saison aux eaux les plus à la mode ; qui, en un mot, ne se refusent rien des agréments et des superfluités du dix-neuvième siècle ; des dames qui ne savent comment faire pour loger leur piété au milieu du mouvement d'une saison passée à la capitale, voudraient toutes passer pour des Gertrudes et des Thérèses en herbe. Il ne faut pas les lancer dans

des examens de conscience trop approfondis, pour ne pas exaspérer une sensibilité déjà trop vive à l'égard de leurs fautes, ni dans la mortification : leur penchant vers les macérations n'est déjà que trop développé. Leurs arrangements de société, ce sont elles qui les font. Cependant le devoir en est tellement impérieux, qu'il réclame nos plus tendres ménagements, à l'égal des œuvres d'un Xavier ou d'un Vincent de Paul, qui avaient à peine le temps nécessaire pour prier. En elles, la mondanité n'est qu'une épreuve intérieure qui doit être traitée à grand renfort de rhétorique nuageuse. Elles doivent éviter de se tourmenter : car des grâces privilégiées, comme les leurs, ne peuvent croître que dans le calme et la tranquillité... Par bonheur, il nous reste le pauvre buveur d'Irlandais, dont nous pouvons agiter la conscience et sauver l'âme ; mais avons-nous grande chance pour ces âmes à la grande mode ? Il y a tel vieux saint du moyen-âge, un saint Bernard, par exemple, « le saint à la langue de miel, » qui, s'il eût vu sur son chemin et examiné à loisir quelques-unes de ces perfections modernes, leur eût probablement servi de son miel à peu près de cette manière : « Monsieur ou madame, faites tous vos efforts pour échapper à l'enfer, dont il me semble que vous n'évitez pas le chemin. Faites usage de votre sens commun pour un moment, et souvenez-vous qu'on ne doit pas se moquer de Dieu, mais traiter sérieusement avec lui. » En un mot, il leur eût adressé un discours apostolique assez brusque et assez propre à donner des attaques de nerfs, dont on se vengerait plus tard par un dégoût raisonnable et une condamnation sommaire. L'embarras après tout est de savoir si nos voies modernes sont la droite voie ; car, si la route a un bout, et que la porte du ciel ne soit pas à ce bout, avec tout leur éther et leur fleur d'orange, le sort de ces âmes si sensibles et si délicates deviendra fort critique, si ce n'est irréparable....

(*Conférences spirituelles*, pp 153-155)

Un Saint n'est autre chose qu'un homme qui aime Dieu plus que le commun des hommes vertueux, et qui a reçu en récompense des grâces extraordinaires.

(*Tout pour Jésus*, p. 57.)

On dirait que nous venons au monde sans peau, tant les moindres frottements nous causent de souffrances. Quel champ ouvert pour notre sanctification !

(*Conférences spirituelles*. p. 53.)

Les Saints sont les maîtres les plus indulgents, et cela vient de ce qu'ils ressemblent plus à Jésus que les autres.

(*Conférences spirituelles*, p. 178.)

Quelques auteurs nous disent qu'accorder au sens de l'odorat la jouissance d'une bonne odeur est une horrible marque d'immortification. Et pourtant sainte Marie-Madeleine de Pazzi, en parcourant le jardin du couvent, cueille une fleur, en respire le parfum avec délices, et s'écrie : « O Dieu de bonté, qui « avez de toute éternité destiné cette fleur à procurer cette « jouissance à une pécheresse telle que moi ! »

(*Tout pour Jésus*, p. 177.)

Si vous venez à examiner de près quelqu'un des Bienheureux, vous découvrirez que sa sainteté consiste en six points : l'obéissance aux commandements de Dieu et aux préceptes de son Église ; une passion aussi forte qu'ardente pour la gloire de Dieu ; les intérêts de Jésus ; le salut des âmes ; un violent amour des souffrances et des austérités volontaires, accompagné de terribles épreuves intérieures et de ce que les

mystiques appellent les purgations passives de l'esprit ; et les extases, des grâces extraordinaires, des facultés surnaturelles.

(*Tout pour Jésus*, p, 307.)

LE REPOS DANS LA SAINTETÉ.

Ce divin repos consiste d'abord dans le détachement des créatures. A mesure que nous croissons en sainteté, nos attachements aux créatures s'affaiblissent, et ce qui en reste subsiste en Dieu. Je ne veux pas dire par là que la sainteté consiste dans l'absence du sentiment. Voyez saint François de Sales étendu sur le sol de la chambre où sa mère vient de rendre le dernier soupir, et gémissant avec toute l'amertume d'un cœur brisé. Les anges, plus forts, contemplent le Saint ainsi prosterné sans blâmer sa douleur : car ses larmes sont plutôt l'expression de la sainteté de l'homme, que de la faiblesse humaine. Au milieu de cette tempête de douleur, il affirme que sa volonté ne s'écarta pas un seul instant de la douce et souveraine volonté de Dieu. Pour en revenir à nous-mêmes, tout ce qu'il y a d'irrégulier, de terrestre, de désordonné dans nos affections, s'évanouit. Que dis-je? nous ne tardons pas à nous apercevoir d'une manière sensible que tous les sentiments violents, de toute espèce, s'affaiblissent dans notre cœur. Et c'est ce qui constitue le repos ; car les violents sentiments terrestres sont une véritable tyrannie.

En second lieu, nous n'avons à présent en vue aucun objet humain ; et c'est encore là une source d'inquiétude de moins. A quel succès pouvons-nous aspirer ? Sont-ce les richesses que nous souhaitons ? Est-ce une haute dignité dont une imagina-

tion ambitieuse a fait l'objet de nos rêves? Est-ce quelque plan merveilleux que nous brûlons de réaliser? Mais aucune de ces choses n'appartient à la vie dévote. L'homme spirituel ne connaît ces vains objets que pour les avoir brûlés. Il les a détruits et a continué sa route. Les Œuvres de charité, prises en elles-mêmes, cessent d'être une fin à laquelle on puisse s'arrêter. Ce sont autant de marchepieds que nous jetons ici-bas, afin que la gloire de Dieu et ses anges, en passant sur la terre, s'arrêtent pour bénir sa misère. On peut trouver le repos en travaillant à une fin surnaturelle, et les efforts mêmes que nous faisons en cette circonstance peuvent nous paraître plus doux que le repos le plus délicieux. Mais il ne saurait y avoir de paix pour ceux qui se proposent un objet purement humain, quelque innocent que cet objet puisse être d'ailleurs.

En troisième lieu, la sainteté nous apporte le repos, parce qu'elle nous délivre même de l'ambition spirituelle sous ses formes multipliées. Comme je l'ai déjà dit, la recherche DÉSORDONNÉE de la vertu est un vice, et un désir inquiet d'être bientôt délivrés de toutes nos imperfections, n'est qu'un rêve de l'amour-propre. C'est presque un péché de souhaiter des faveurs surnaturelles; et demander à Dieu des signes surnaturels est presque toujours une indiscrétion. La grâce présente n'est pas seulement le champ assigné à nos travaux, c'est encore le port où le repos nous attend,

Nous devons mettre notre confiance en Dieu avec une simplicité enfantine au milieu même de nos progrès spirituels. Il faut que nous nous fassions un lit de notre bassesse, et un oreiller de nos imperfections: rien ne saurait nous souiller, tant que l'humilité sera la couche de notre repos. L'ambition ne cesse pas d'être un mal, l'avidité ne devient pas une vertu, parce qu'elles passent dans l'ordre de la spiritualité. Lorsque Dieu nous nourrit de sa propre main : est-ce bien le moment de nous montrer avides? Lorsque l'ambition spirituelle s'est transformée par la mortification, non pas en indifférence, mais

en patience, en prière, en douce et tranquille espérance, alors seulement on a trouvé le repos.

La conséquence de toutes ces dispositions, c'est de nous tenir toujours prêts à mourir : ce qui constitue la quatrième source du repos. Qui peut nous retenir ici-bas ? Pourquoi y languir davantage ? Osons-nous, avec saint Martin, demander à Dieu de nous laisser sur la terre pour travailler, si nous sommes nécessaires à son peuple ? Sommes-nous assez insensés pour croire que nous avons une mission qui doit nous retenir sur la terre, comme Marie après l'Ascension, comme l'évangéliste saint Jean jusqu'à la fin du premier siècle ? Quand nous allons partir pour un voyage, et que nous ne sommes pas prêts, nous nous agitons dans tous les sens, pleins d'activité et d'ardeur. Nous avons nos préparatifs à achever, nos derniers ordres à donner, nos adieux à faire ; et quand tout est terminé, et que l'heure du départ n'a pas encore sonné, nous nous asseyons pour nous reposer. Les appartements ne ressemblent plus à notre demeure, parce que nous allons partir, et les objets qui nous attachaient sont emballés, comme les œuvres, les mérites et les péchés pardonnés d'un mourant. S'il y a en nous quelque autre sentiment que la paix dont nous jouissons, c'est peut-être l'impatience ; mais, dans un homme spirituel, l'impatience de mourir ne serait pas simplement une légère immortification. C'est pourquoi, pour jouir du repos, il faut être prêt à mourir, mais sans impatience. L'animal qui se couche au pied d'un arbre et s'endort à l'ombre, au milieu des ardeurs du jour, ne trouve pas dans son repos une jouissance plus sensible que l'âme immortelle qui a eu le courage de se détacher des choses du monde.

Notre nature aime à s'arrêter à la fin et non aux moyens. Ceci nous ouvre une cinquième source de repos ; car toute chose, quelque transitoire qu'elle puisse être, devient une fin dès qu'on la rapporte à Dieu. C'est véritablement une fin, et

dans un sens qui n'appartient pas aux choses purement terrestres ; car elle participe à la fin de toutes les fins, à l'être dans lequel toute créature trouve son repos suprême, à Dieu lui-même. C'est pourquoi nous trouverons le repos jusque dans la lutte et jusque dans la fatigue, parce que l'une et l'autre se composent d'une multitude de choses dont chacune est en soi un lieu de repos, une fin. Chacun de nous n'a-t-il pas senti quelquefois dans sa vie, (seulement à de trop rares intervalles), une joie secrète s'emparer de lui à la pensée qu'il n'avait ni désir ni volonté à lui ? Tout est rempli, parce que Dieu est partout. On aime Dieu, on l'a trouvé ; on n'a plus rien à chercher, plus rien à désirer. Les maux possibles ne se présentent à l'imagination que pour faire sentir d'une manière plus vive le bonheur d'en être exempt ; on jouit du repos, et la terre ne fait plus vibrer les cordes du cœur. Chaque chose dans le monde offre une fin à remplir. On peut se reposer partout : tout devient un lit de repos, parce qu'on rapporte tout à Dieu Si seulement cette aimable tranquillité pouvait durer un peu plus longtemps ! Mais Dieu sait ce qui nous convient le mieux : un seul désir troublerait les délices de ce céleste repos.

L'humilité nous offre une sixième source de repos, et cela de deux manières différentes. D'abord, elle nous rend satisfaits ; nous sommes contents de nos infirmités, quoique mécontents de nous-mêmes. A Dieu ne plaise qu'il en soit autrement ! Ainsi notre cœur délivré de toute inquiétude et exempt de toute ambition possède le calme et la simplicité des enfants ; et le repos se trouve même dans le son de chacun de ces mots. Ensuite, l'humilité nous donne encore la paix d'une autre manière. Non-seulement elle nous tient dans la soumission en nous écrasant sous le sentiment de notre néant, mais elle nous réjouit aussi en répandant autour de nous les pures clartés de la grâce, et en nous faisant sentir jusqu'à quel point nous dépendons de Dieu. Vit-on jamais un exemple

d'un cœur humble livré à l'inquiétude? Jamais, à moins qu'une tempête de douleur passagère n'ait éclaté sur ce cœur. L'humilité, c'est le repos, repos plein de douceur et de sécurité, qui ne laisse derrière lui ni regrets ni arrière-pensées, et que le plus petit d'entre nous voit à sa portée.

Il est une septième sorte de repos, dont il est difficile de parler, parce que les mots ne peuvent l'exprimer; ce sont seulement des signes qui peuvent à peine en donner une faible idée. Ce repos, c'est celui qui vient de la simple pensée de Dieu, ou plutôt c'est la simple pensée de Dieu elle-même. Parfois, les magnifiques climats du midi nous offrent des scènes dont la beauté ravissante captive tellement notre esprit, notre cœur et nos sens, que nous tombons dans une sorte d'extase, et que, sans chercher à comprendre ce qui fait l'objet de notre admiration, nous jouissons en silence de ce beau spectacle. C'est ainsi qu'un homme, errant sur les flancs de l'Etna, peut s'asseoir sur la délicieuse colline de Taormina, à l'ombre d'un arbre touffu, et jeter les yeux sur le panorama qui se déroule à ses pieds. Tout ce que les bois et l'eau, les rochers et les montagnes, un ciel étincelant et une atmosphère transparente possèdent de puissance, de magie, tout est là, avec les grands souvenirs de l'histoire qui planent sur cette belle nature. C'est une sensation dont on ne se rend pas compte et qu'on ne peut expliquer; nous sommes captivés par une beauté qui nous maîtrise; et il suffit d'y penser pour nous sentir inondés de bonheur et de joie pendant des heures entières. C'est là une bien faible image du repos qu'on trouve dans la glorieuse pensée de Dieu, cette pensée qui efface toutes les autres pensées. C'est un repos qui suffit en lui-même, non-seulement parce que Dieu est tout-puissant, parce qu'il est la Sainteté même, la sagesse par excellence, non parce qu'il est notre Père et qu'il se rapproche de nous, mais purement et simplement parce qu'il est Dieu. Un plus long dis-

cours ne rendrait pas ma pensée plus claire. Dieu nous accorde quelquefois ce repos, et alors nous savons combien il est doux. A travers cette céleste atmosphère, plus claire que l'air de Sicile, plus limpide que la fontaine d'Aréthuse, nos luttes et nos fatigues nous paraissent douces et délicieuses. Mais, quelle que soit la mesure dans laquelle Dieu nous envoie cette espèce de lumière, il est constant que voici l'état normal de notre vie spirituelle : lutte et fatigue. Et non-seulement après ces épreuves, mais alors même qu'on les subit, vient le jour du sabbat pour le peuple de Dieu : car il se repose dans les langueurs de l'amour ici-bas, en attendant qu'il se repose a jamais dans le sein du Père éternel....

(*Progrès de l'âme dans la vie spirituelle*, 6e édit., pp. 121-126.)

LES PETITES VERTUS.

Les théologiens nous disent que toutes les qualités naturelles de saint Michel, sa puissance, sa force, sa sagesse, sa beauté, amoncelées sur une tête, ne seraient point à comparer à un degré additionnel de grâce tel que celui que nous recevons pour résister pendant un quart d'heure à un mouvement de colère. Car la grâce est une participation à la nature divine.

(*Tout pour Jésus*, p. 40.)

Il est aisé de mériter au jeu ; car toutes les récréations, pour ainsi dire, renferment une foule d'occasions de pratiquer quelques vertus. Il est très-possible d'acquérir des mérites en lisant un roman insignifiant, pourvu que ce soit là son unique ou son plus grand défaut ; d'abord, parce que c'est en quelque sorte un devoir de donner quelques distractions à son esprit, ce qu'on ne peut trouver que dans une occupation intéres-

sante ; ensuite, parce que le contraste frappant de la fiction de ce récit léger avec les graves vérités de la foi catholique qui nous préoccupent, nous amène à faire plus d'un acte d'amour, plus d'un acte d'actions de grâces pour la foi et toutes les autres faveurs que nous avons reçues.....

(*Tout pour Jésus*, p. 188.)

IL FAUT SERVIR DIEU PAR AMOUR.

Donc, puisqu'il faut que nous soyons religieux, je suis pour la religion qui rend heureux. Je ne vois point l'utilité de m'imposer un culte onéreux, si Dieu me donne le choix. Mais Dieu fait plus : il désire que ma religion me rende heureux ; oui, il veut que la religion soit le soleil qui réjouisse ma vie. Or, une religion, pour rendre heureux, doit être une religion d'amour. L'amour rend tout facile. Ainsi, mon bonheur ne dépend que de Jésus. Je trouve dans ma religion le bonheur de la journée. Si servir Jésus par amour était quelque chose de difficile, quelque chose de prodigieux, comme la contemplation des Saints, ou leurs austérités, alors le cas serait différent. Mais, en réalité, il n'en est point ainsi. Servir Dieu parce que vous avez peur d'aller en enfer, et parce que vous désirez aller au ciel, c'est un grand bonheur, sans doute, et une œuvre surnaturelle ; mais c'est difficile Tandis qu'il est si doux de servir Dieu par amour, qu'on s'explique avec peine comment tant d'hommes dans le monde négligent de le faire. Pauvres âmes, aveugles jusqu'au prodige !

(*Tout pour Jésus*, pp. 53-54).

QU'ARRIVERAIT-IL SI TOUTE LA TERRE AIMAIT DIEU.

Nous allons supposer que, par toute la terre, tous, hommes, femmes et enfants au dessus de sept ans, aiment Dieu toujours, par dessus tout et sans partage. La terre alors pourrait s'appeler un monde de cœurs indivisiblement unis. Notre planète, cette portion de la création de Dieu, ce beau jardin qu'éclaire la lune et qui tourne au troisième rang autour du soleil, aurait le privilége d'être un monde vivant de cœurs humains remplis d'amour, sur lesquels Dieu régnerait par l'empire d'un amour sans partage. C'est là, pour nous servir du langage humain, ce que Dieu se proposait, ce qu'il attendait ; c'est là le paradis et la cour qu'il avait préparés pour son Fils incarné. Le monde réel n'est-il pas aussi différent d'un tel ordre de choses que du monde imaginaire dont tout à l'heure nous tracions le tableau ?

Si chaque classe en son lieu, si chaque esprit dans sa mesure et son degré, aimaient Dieu comme le veut le commandement, quels magnifiques résultats ! Pour les énumérer, il nous faudrait pénétrer dans tous les coins du monde, dans les plus secrets sanctuaires de la vie, et épier la révolution que l'amour divin apporterait avec lui. Tout changerait. Le monde ne serait pas un monde de saints, puisque nous ne supposons pas l'amour héroïque, austère, poussé jusqu'au sacrifice de soi-même, mais seulement l'amour du précepte commun. La souffrance volontaire appartient à l'idée de l'incarnation ou en découle : car l'austérité chrétienne est une forme de l'amour qui n'a de commun que les dehors avec les orgueilleuses expiations et les pénitences des Indous. La terre ne ressemblerait pas non plus à un immense monastère : car tous les hommes seraient et resteraient dans le monde, qui serait un

moyen de servir Dieu, et non un obstacle qu'il faudrait surmonter ou un piége que la prudence devrait éviter. Il n'y aurait pas de méchanceté qui mît l'enfer sur la terre, et cependant la terre ne serait pas le ciel, parce qu'elle n'aurait pas la vision de Dieu. Elle ressemblerait au purgatoire plus qu'à toute autre chose : car l'amour de Dieu n'empêcherait pas la souffrance, quoiqu'il supprimât à peu près la tristesse ; mais il donnerait aux hommes la force de s'élever vers Dieu avec une patiente énergie, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à voir Celui qu'ils auraient tant aimé. La terre entière serait le théâtre de la religion, non pas d'un enthousiasme religieux, ou d'extraordinaire sainteté, mais d'une religion active, pratique, exclusive, mêlée aux affaires. L'esprit général serait préoccupé des devoirs religieux ; on ne traiterait pas la religion avec indifférence ; elle animerait chaque individu, serait comme sa passion dominante, développerait en lui l'action d'une puissance bien réglée. Tout cela, remarquez-le bien, resterait dans les limites du précepte commun, et n'aurait pas le caractère sublime et surnaturel de la vie des Saints canonisés. Nous ne parlons pas ici, il faut ne point l'oublier, de ce qui est possible, encore moins de ce qui est concevable ; nous ne sortons pas de la réalité.

Et dans le monde politique, quel changement ! L'amour de Dieu serait la fin honorable, naturelle et exclusive de tous les États et de toutes les nations ; la diplomatie se transformerait en une mutuelle entente pour la gloire de Dieu, et, ayant perdu tous ses mystères, elle serait aussi délivrée de tous ses mensonges. Traités de commerce, questions des frontières, droit d'intervention : quel nouveau caractère l'amour de Dieu imprimerait à toutes celles de ces choses qu'il laisserait subsister ! Le monde mercantile deviendrait calme et indifférent ; personne n'aurait hâte de devenir riche. On n'ôterait à la prière, à la louange, aux œuvres de miséricorde, et à la confession peut-être de quelques péchés véniels, que le temps

nécessaire à s'assurer la nourriture, l'habillement et un modeste bien-être. Je parle du bien-être parce que, dans notre hypothèse, les hommes ne seraient pas des saints. Leur littérature ne produirait rien que de chaste, de vrai, rien qui ne pût élever l'âme et ne respirât la foi. Les journaux, tels que nous les connaissons, deviendraient heureusement impossibles.

Il pourrait bien se faire qu'on eût moins d'ardeur pour les recherches d'antiquaires, ou qu'on ne prodiguât pas autant sa vie dans l'intérêt de la science, mais une plus vigoureuse réalité pénétrerait et animerait toute chose. Bien des professions changeraient de caractère, beaucoup cesseraient d'exister. Les systèmes d'éducation seraient profondément modifiés. Les prisons et la police disparaîtraient. Les sessions du Parlement seraient courtes : on y parlerait peu et on ferait beaucoup. Le ton des conversations changerait : une sorte de calme étrange se répandrait sur les hommes, sans être toutefois incompatible avec l'énergie, mais avec une énergie si différente de ce que nous entendons sous ce nom, que nous ne pouvons nous en faire une idée exacte.

Pour compenser cette apparente indifférence qui pourrait négliger quelques-uns des objets auxquels notre activité se porte avec une prédilection maladive, quels progrès le monde ferait dans d'autres directions ! Quelle magnifique hauteur atteindraient les controverses ! La paix, la lumière et l'amour de Dieu porteraient les intelligences à un niveau mille fois plus élevé ; les produits de l'esprit humain seraient incomparablement plus profonds et plus beaux qu'ils ne sont maintenant, l'activité intellectuelle s'accroîtrait sans mesure et s'appliquerait plus volontiers aux branches les plus hautes de la philosophie. Quels progrès gigantesques les sciences physiques devraient probablement aussi à ces dernières études, et à la puissance d'intelligence qu'une grâce plus abondante développerait en nous ! La science du Beau deviendrait plus riche et plus féconde, appelée qu'elle serait à servir aux sanctuaires

de Dieu et non plus seulement aux caprices de l'homme. Qui pourrait s'imaginer que nous ne connaîtrions pas mieux sa nature et ses mystérieuses propriétés, si nous avions, de Celui qui a tout fait, la connaissance plus parfaite que donne l'amour? La somme du bonheur de chacun grandirait aussi au delà de tout calcul. Tous les autres amours seraient comme glorifiés par l'amour de Dieu, et jailliraient du cœur des hommes avec un essor et une abondance que maintenant le péché arrête complétement. Les perfections morales de notre nature produiraient des fruits exquis et généreux qui ne se montrent à présent que rarement et à de longs intervalles. Mais, par dessus tout, il y aurait un monde d'actes surnaturels, sortant à flots et sans s'arrêter de tous les cœurs, nous unissant à Dieu, purifiant nos intentions les plus communes et nous conduisant jour par jour à un état d'excellence bien supérieur à ce que nous sommes.....

(*Le Créateur et la Créature*, pp. 180-183)

FACILITÉ DE LA VIE CHRÉTIENNE.

I. TRÉSORS QUE JÉSUS NOUS A LAISSÉS.

Voici les richesses que Jésus nous a données après les avoir conquises au prix de son sang: son humanité sacrée, son corps et son âme, son enfance, sa vie cachée, son ministère, sa Passion, son très-saint Sacrement, et sa gloire lorsqu'il est assis à la droite de son Père; sa Mère, tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle a; ses anges innombrables, leur beauté et leur force; toutes les bonnes œuvres et toutes les pénitences qui s'accomplissent sur la terre; toutes les messes qui s'y disent;

les souffrances inouïes de ceux qui gémissent dans le purgatoire; les grâces que les damnés ont eues et auxquelles ils n'ont pas correspondu; la sainteté de saint Joseph, de saint Jean-Baptiste, des Apôtres et tous les autres bienheureux; les cantiques que les oiseaux, les autres animaux et les éléments chantent dans leur langage à la gloire de Dieu; tout ce qu'il a été donné à toutes les créatures possibles de faire; toutes les miséricordes de Dieu depuis les temps les plus reculés; l'amour réciproque des trois personnes de la sainte Trinité, et cet amour incommunicable que Dieu entretient pour lui-même pendant toute l'éternité.

Tels sont les trésors que nous possédons en Jésus-Christ. Oh! que notre domaine est beau, qu'il est magnifique! Il nous remet ces richesses entre les mains, ainsi qu'il se remit lui-même entre les bras de Marie au jour de sa Présentation, afin que nous puissions satisfaire notre amour. Quelle noble, quelle sainte manière d'employer notre temps!

(*Tout pour Jésus,* pp. 137-138.)

Jésus remplit notre carquois de flèches trempées dans des baumes puissants, pour que nous les lancions vers son sacré cœur, qu'il nous découvre lui-même afin que nous puissions plus sûrement diriger nos coups.

(*Tout pour Jésus,* p. 138.)

II. CE QUE L'ON PEUT OFFRIR A DIEU APRÈS LUI AVOIR OFFERT JÉSUS-CHRIST.

Tout ce que les saints ont accompli dans les siècles passés, la merveilleuse sainteté du modeste Joseph, les austérités de saint Jean-Baptiste dans le désert, chacun des pas des Apôtres sur les voies romaines, chaque souffrance des martyrs; ou, si

nous remontons vers les temps de l'Ancien Testament, les ravissements des prophètes, la fidélité des Macchabées, les merveilles du grand cœur de David, les combats de Josué, la douceur de Moïse, la pureté de Joseph, la simplicité de Jacob, les méditations d'Isaac, la foi d'Abraham, le sacerdoce de Melchisédech, l'arche de Noé, le sang d'Abel : les longues nuits et les pénibles jours de ces neuf cents années durant lesquelles Adam accomplit une pénitence laborieuse, héroïque et volontairement acceptée ; tous ces actes, nous pouvons les offrir à Dieu avec humilité et confiance, et ils auront à ses yeux la même suavité, la même fraîcheur que s'ils dataient d'hier.

(*Tout pour Jésus*, p. 158.)

III. PENSÉE CONSOLANTE.

Dans presque tous les hommes, il y a plus de bien que les rapports ordinaires de société ne nous permettent d'en apercevoir. En réalité, nous pouvons juger, par quelques échappées çà et là, que la plupart des hommes emportent dans la tombe beaucoup de noblesse qui n'a pas trouvé à se développer. Il est rare que la vie soit assez variée et assez aventureuse pour permettre à l'homme de dérouler tout ce qu'il y a en lui. Une créature dont le partage embrasse la vie éternelle doit n'avoir dans une soixantaine d'années que juste assez d'espace pour donner des échantillons de ce qu'elle peut être et devenir. Mais, de plus, qui ne sait combien de caractères, même vicieux ou désagréables, sont capables de s'épanouir sous l'influence de quelques rayons de bonté ? Alors on voit la générosité, jeune et vigoureuse, se dégager d'une masse de petitesses qui l'étouffaient ; des sentiments de pudeur, survivant à des années de péché, sortent tout à coup de leurs secrets retranchements ; diverses vertus prennent vie, et, dès le berceau, leur étreinte suffit pour étouffer des habitudes formées depuis vingt ans. Il y a de quoi s'étonner en voyant les

ressources que la grâce peut découvrir dans les sujets qui promettent le moins. Si on y réfléchissait autant que la chose le mérite, cela suffirait pour changer nos idées sur le monde.

(*Conférences spirituelles*, p. 7.)

NOUS SOMMES TROP HEUREUX

La vie, la terre et le monde abondent en joies jusqu'à en déborder ; le bonheur rayonne sur toute la terre et l'illumine de ses joyeuses clartés, comme le soleil quand, du haut d'un ciel sans nuages, il étend sa lumière dorée sur les collines et les vallées, les campagnes et la mer. Nous sommes trop heureux ; notre bonheur nous suit à travers la vie, il nous est prodigué avec tant de surabondance qu'à peine pouvons-nous nous désenchanter et parvenir à une juste appréciation de ce monde passager. Comment compter les mille transformations de nos joies ? A peine saurions-nous les classer suivant leurs divers genres, nous pouvons les appeler des légions ; elles s'échappent en sources abondantes du pied du trône de Dieu, et, dans le même instant, vont électriser des millions d'âmes sur toute la surface de la terre. L'homme du monde le plus malheureux compte encore chaque jour, entre le lever et le coucher du soleil, plus de satisfactions que de peines ; rarement il consentirait à changer son moi pour celui d'un autre ; plus rarement encore à renoncer tout à fait au plaisir de vivre. Combien donc est grand notre Créateur, puisque, dans le monde qu'il a fait, la vie en elle même a des charmes assez puissants pour nous faire supporter toutes les misères qui nous peuvent accabler ?

(*Le Créateur et la Créature*, p. 243).

SOUVENIR DE LA PATRIE.

Qui est-ce qui n'aime pas son pays plus que tous les autres? Oh ! qu'il est triste pour nous de penser à cette île de l'occident, avec son empire aussi vaste que le monde, et ses cœurs vides de foi et ses intelligences dépourvues de la vraie lumière ! Des multitudes de Saints dorment sous son gazon, si célèbre pour sa belle verdure. Il n'y a pas de pays où les tours et les clochers se dressent en aussi grand nombre que dans la pauvre Angleterre maintenant muette. Aucun autre royaume n'a semé pour ainsi dire d'une main aussi prodigue les nobles églises sur ses collines et dans ses vallons. O ma chère patrie ! il me semble que ta ravissante beauté mérite que l'on souffre le martyre pour toi. Eh bien ! ce martyre, il sera le martyre lent de celui qui adresse la parole à des sourds, expose ses explications devant des aveugles, et plaide une cause devant des cœurs endurcis...

(*Bethléem*, 1re édit. I, p. 80).

DERNIER MOT SUR LA VIE CHRÉTIENNE.

Pour un véritable chrétien, vivre une heure sans Jésus, serait tout aussi difficile que de passer une heure sans air ou sans eau.

(*Le Précieux Sang*, p. 51.)

LIVRE ONZIÈME

—

LA MORT.

A CEUX QUI DOUTENT DE LEUR SALUT.

O notre Dieu ! ô Beauté toute ravissante ! Un théologien a dit que si une âme damnée réunissait en soi seule la rage et la haine qu'ont contre Dieu les habitants de l'enfer tous ensemble, et qu'elle pût développer et fortifier ces hideuses passions pendant des millions et des millions d'années, jusqu'à s'en faire une nouvelle nature monstrueuse et incurable, un léger rayon de la Beauté de Dieu tombant sur elle avec douceur pendant un seul instant transformerait immédiatement tout son être en amour respectueux et en adoration si intense, qu'elle ne sentirait plus les feux qui la brûlent, tant seraient plus grandes les ardeurs de son amour. Et nous sommes libres, et nous jouissons des doux rayons du soleil sur cette terre, et notre cœur est plein d'un faible mais véritable amour de Dieu, et tout un monde du saint amour de Dieu repose sur ce pauvre cœur. Comment donc douter ? comment hésiter, trembler, rester glacés au milieu de tous ces feux d'amour ? O mon Créateur, mon éternel amour ! ô mon Père, mon Père céleste ! Abattu, mais plein de confiance, indigne, mais vous aimant véritablement, encore sur la terre et bien loin du ciel, je trouverai toujours ma demeure et mon repos dans votre fidélité à vos promesses. *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.*

(*Le Créateur et la Créature*, p. 426.)

Beaucoup d'entre nous peut-être ont donné au monde la meilleure part de leur vie et n'en consacrent à Dieu que les restes. Oh! combien souvent on lui présente à boire la lie d'une coupe que le monde et le démon ont vidée avant lui. Et avec une adorable condescendance, il daigne y appliquer ses lèvres, il savoure avec complaisance les quelques gouttes qu'on lui a laissées, comme si c'était le vin nouveau du pur et premier amour d'un archange !

(*Le Créateur et la Créature*, p. 232.)

A CEUX QUI SE CONVERTISSENT TARD.

L'amour a toujours été un moyen plus efficace que la crainte et c'est la remarque d'un des plus grands écrivains ascétiques, que la sanctification par la maladie est un des phénomènes les plus rares de la vie spirituelle.

(*Conferences spirituelles.*, p. 73.)

AVANT LA MORT.

Ne sait-on pas que l'heure de la mort est une heure de révélation ? Nous savons, par expérience, que la conscience peut tomber dans un état d'extrême susceptibilité, qui nous fait découvrir le péché où nous n'en apercevions pas auparavant : nous savons combien cette nouvelle vision du passé peut être inquiétante. A la mort, le passage à la lumière se fait sans transition ; et tandis que, même dans nos confessions générales, le passé ne se montrait qu'à demi dans une sorte de cré-

puscule, alors il se démasque dans une splendeur sans ombres. Aucun midi de la terre qui soit comparable à la simple aurore du jugement ; aucun microscope qui grossisse davantage les objets. Et voilà, sous son inspection, cinquante ou soixante années, un interminable désert de vie tout rempli d'actions les unes sur les autres, fourmillant de détails sans fin, désert fécond dont chaque grain de sable sans nom contient un élément d'éternité. Combien ne paraîtront-ils pas énormes, ces péchés qui dès maintenant étonnent notre souvenir ! Combien grands nos petits péchés ! Combien pleines de malices, ces fautes qui semblaient à peine des péchés ! Et les péchés oubliés, qui pourrait les compter ? Qui les eût cru si nombreux et si graves ? Péchés non soupçonnés, ignorances coupables, inadvertances délibérées, révoltes de la volonté propre, étourderies criminelles, essaims de vaines et mauvaises rêveries, débordements de paroles empoisonnées, omissions sans nombre et surtout négligence d'une masse compacte de grâces. Figurons-nous tout cela, nous apparaissant en détail, distinctement, à la lumière tranquille de cette science divine qui le voit comme si elle n'avait rien autre chose à voir dans son inaltérable unité. Un tel passé, éclairé d'une telle lumière, peut-il être autre chose qu'une terrible douleur ? et qui osera dire que son passé ne saurait lui apparaître sous les couleurs que nous venons de décrire ? Certainement, il y aurait de quoi briser définitivement nos pauvres âmes étonnées et captives, si, en même temps, nous ne voyions pas dans le lointain arriver une immense inondation, des flots silencieux qui montent toujours sans s'arrêter. C'est la mer Rouge de notre salut, qui engloutit les péchés du monde : les péchés, ces Égyptiens de notre création, ces maîtres que nous nous étions donnés, ces armées vivantes avec leurs chevaux, leurs chariots et leur incalculable bagage ; que l'aurore de l'éternité vienne à poindre, et l'on ne verra plus à leur place qu'une vallée où le soleil resplendira sur les eaux.

L'avenir aussi nous arrive sous forme de douleur. Il est incertain ; ce qui est toujours pénible. Les risques incalculables, l'énormité de l'enjeu, le sentiment d'une complète insuffisance en fait de mérites, le manque sensible d'énergie, tout se combine pour nous faire peut-être exagérer l'incertitude de notre position, pendant que l'idée d'une solution imminente ne peut que nous agiter péniblement. Dieu peut nous donner, comme il le fait souvent, une grâce d'assurance et de calme qui neutralise cette agitation. Mais autrement, cet état douloureux appartient à la mort, et nous n'avons nul droit de compter sur la grâce. Comme notre vie passée grandit par la proximité redoutable du jugement, de même les montagnes de l'éternité, comme toutes les autres montagnes, semblent grandir à notre approche. Il n'est pas jusqu'à la grandeur de la récompense qui ne nous épouvante, quand nous nous demandons si tant de merveilles seraient pour nous. Sommes-nous ce qu'il faut pour la compagnie des Anges et des Saints ? Oserons-nous, tels que nous sommes, nous asseoir au pied du trône de Marie ? Ou dans quelques minutes, muets de reconnaissance, irons-nous coller nos lèvres sur les pieds blessés de Jésus ? Notre pureté est-elle dans le cas de supporter l'éclat divin ? Presque forcément, nos regards se détournent et se portent vers les ombres du purgatoire. Mais cette fosse profonde est peut-être encore trop bonne pour nous. Combien ses peines sont intolérables ! D'après des autorités compétentes, les plus légères surpassent toutes les peines réunies des hommes, depuis Adam jusqu'à nous ; puis les longs délais mentionnés par les révélations, la capacité illimitée de souffrance dans l'âme séparée, et plus que tout le reste, le tourment de se consumer dans l'attente de la Vision divine, tels sont les objets qui, de ce côté, se présentent à notre vue incertaine. Regarderons-nous plus bas encore ? Notre pensée ne peut s'y arrêter, et cependant cette région est dans les limites du possible. La parole fatale qui va se prononcer, Dieu l'a toujours connue : en-

core quelques râlements, et nous la connaîtrons nous-mêmes.

Voilà les douleurs de la mort, celles que nous avons vues, celles dont nous pouvons jusqu'à certain point connaître la nature. Mais qui peut douter qu'il n'y ait dans cette sombre vallée d'autres douleurs mystérieuses, inimaginables, qui ne rentrent dans aucune catégorie. Nous devons les prévoir avec crainte, mais espérer que la grâce de Dieu nous aidera à les traverser et que sa tendresse infinie saura les mesurer à nos forces.

(*Conférences spirituelles*, p. 82-84.)

LE DÉMON A NOTRE LIT DE MORT.

Même quand les Démons n'ont rien à attendre, ils fourmillent autour du lit de mort du serviteur de Dieu, ne fût-ce que pour le harasser. Ils peuvent le jeter dans quelque faute vénielle, dans quelque petitesse, diminuer ses mérites, allonger son purgatoire. C'est l'effroyable loi de leur haine, de s'opposer toujours aux intérêts de Jésus. Ainsi partout où la mort apparaît, on est sûr qu'ils sont là. Malgré les tortures que leur causent et la présence des célestes visiteurs, et le tranquille héroïsme d'une humble foi, et les pouvoirs de l'Église, et la vertu des Sacrements, ils sont là, observant si par hasard ils pourraient faire quelque irruption dans le royaume de la Lumière. Leur présence doit donc être considérée comme presque inséparable de ce dernier acte de la vie.....

(*Conférences spirituelles*, p. 61.)

HISTOIRE D'UN MOURANT.

Prenons l'histoire d'un mourant, et imaginons-le dans les circonstances les plus favorables : avertissement de sa mort, temps pour se préparer, et tout le reste. Supposons qu'il s'agisse de nous. Une maladie survient. Tout d'abord nous nous apercevons qu'elle est d'un caractère sérieux. Nous éprouvons des symptômes si différents de ceux que nous éprouvâmes dans de précédentes maladies, que nous ne pouvons les considérer que comme les avants-coureurs d'une dernière dissolution. Nous lisons notre danger dans les regards de ceux qui nous entourent : nous avons le bonheur d'être entourés de chrétiens qui, au risque de hâter notre mort par l'agitation, nous disent avec bonté, mais clairement, que notre fin est venue. En nous parlant de la sorte, ceux qui nous aiment font un grand sacrifice ; mais c'est la plus grande de toutes les bontés. Faire autrement, serait aussi cruel que coupable, et plusieurs âmes sont maintenant en enfer par suite de cet égoïsme. Des mères y ont envoyé leurs enfants, ne voyant pas que c'était plutôt pour s'épargner elles-mêmes qu'elles gardaient ce barbare silence, que pour épargner leurs enfants. Des maris ont perdu de même leur dernière chance de salut par suite de cet égoïsme de leurs épouses, déguisé sous le masque de l'amour. Oh ! qu'il y a peu d'affections sur la terre qui sachent mettre l'âme avant le corps !

Nous avons reçu l'annonce de notre fin prochaine avec calme, mais non sans beaucoup de crainte. Notre première pensée a été pour Dieu. Heureux s'il en avait été toujours ainsi !

Nous savons l'affaire importante que nous avons à traiter avec lui dans les profondeurs de notre âme. Nous envoyons chercher le prêtre, et, après un examen de conscience tel que

nous le pouvons faire ou, mieux encore, d'après des notes préparées d'avance, nous faisons une confession générale de toute notre vie. Nous détestons tous nos péchés, et autant que nous puissions être juge de notre sincérité, c'est du fond du cœur. Nous les abhorrons comme des offenses contre Dieu, et cette horreur renferme la plus forte résolution de n'y plus retomber, si, contre toute apparence, nous revenions à la vie. Et, dans le fait, comme il y a des années que nous ne les avons commis, cette confiance n'est pas sans fondement. Malgré cela, nous sommes si faibles, si souffrants de corps, et en même temps si tremblants, si agités, que certainement nous n'avons pas cette douleur sensible et profonde sur laquelle nous avons compté. Le prêtre cependant nous a interrogés soigneusement, et, satisfait de nos réponses, il nous a absous. Dans notre vie précédente, nous n'avions jamais douté d'une absolution ; mais, pour celle-ci, nous aimerions à avoir un garant plus certain de sa validité, car jamais nous n'avons été en une crise si décisive. Mais nous sommes encore dans la région du crépuscule. La foi est bien une lumière, mais ce n'est pas encore le plein jour.

Nous faisons une profession de foi dans la présence de Jésus, dans son sacrement d'amour. Nous n'avons aucun doute, et notre oreiller ne repose pas notre tête d'une manière plus pal, pable que la croyance en la divinité de notre adorable Sauveur ne repose notre âme dans son mortel appesantissement. Nous sentons que nous n'avons jamais connu la sainte Vierge jusqu'alors, tant son office maternel nous est devenu manifeste, et tant sa douce assistance se fait sentir. Les obscurités se dévoilent et les images de la foi commencent à s'éclaircir. Les limites de la foi et de la vision deviennent confuses. Il est vrai que la foi est de mise jusque dans le purgatoire : mais c'est dans des conditions qui lui donnent la certitude, sans le bonheur de la vision. Ensuite, nous nous demandons si nous avons quelques ennemis ; aucun peut-être que nous puissions

qualifier d'une expression si forte. Quoi qu'il en soit, nous pardonnons du fond du cœur à tous ceux qui nous ont fait tort, quels qu'ils puissent être, ne fussent-ils coupables que d'une raillerie ou d'un regard malveillant. Nous demandons aussi pardon à tous ceux que nous avons offensés dans l'été de la vie, quand tout en nous était santé, égoïsme, emportement de succès. Notre mémoire nous représente alors plus de fautes que nous ne pensions en avoir commis. Ainsi nous purifions nos cœurs de toutes les petites passions, dépits, jalousies, soupçons, rancunes, méfiances, dégoûts, préventions, duretés, rigueurs et manque de sympathie, toutes choses où nous apercevons à cette heure une terrible brèche à la charité. Dans quel mauvais état nous étions sous ce rapport, sans nous en douter ! Dieu soit béni pour ce dernier rayon de vive lumière ! Mais l'épuisement nous gagne, nous n'en pouvons plus.

Néanmoins il nous reste un grand effort à faire. Voici Notre-Seigneur qui vient pour être notre viatique. Nous avons à recueillir toutes les puissances défaillantes de notre âme. Nous aurions voulu nous agenouiller, s'il nous eût été permis, mais nous faisons de notre mieux. Hélas ! la faiblesse du corps est extrême. Nous avons pu recevoir la sainte Hostie ; elle est descendue en nous, et les yeux clos, nous nous sommes encore une fois affaissés sur l'oreiller. Peut-être nous rappelons-nous les communions plus douces, faites avec plus d'amour, plus de chaleur, plus d'union sensible. Certes, la mort est une terrible distraction. Nous ne pouvons donc faire qu'une bien pauvre action de grâces, inférieure à beaucoup d'autres que nous fîmes dans le cours de notre vie. Mais voici qu'on ranime et réveille nos esprits pour nous préparer à l'Extrême-Onction, touchant rituel qui, malgré ses douceurs, parle à notre pensée de péchés non confessés, et d'un esclavage des sens que nous n'avons que bien imparfaitement accusé : Mais voici un sacrement de ressources sans fond. Qui dira les trésors de grâces qu'il peut fournir ? Nous savons que dans ses abîmes, les restes

des péchés de la plus longue vie s'engloutissent et se perdent pour jamais. O sacrement étrange ! fasse le Seigneur que je ne sois pas privé, à la fin de ma carrière, de tes indéfinissables magnificences !

Il reste encore du temps que remplissent divers actes, prononcés ou non, selon qu'il est possible. De courts actes d'amour de Dieu, des oraisons jaculatoires, exprimant la plus entière confiance dans le précieux sang de Jésus, se succèdent rapidement. Des actes de contrition, faibles peut-être, mais sincères, reviennent sans cesse sur nos lèvres. Nous acceptons volontairement la mort en expiation de nos fautes, et ainsi le disons-nous à Dieu en toute humilité. A peine savons-nous ce que nous disons, mais Dieu le sait, et cela suffit Notre langue se gonfle, notre voix se perd, nos lèvres se dessèchent ; mais dans la retraite silencieuse de notre cœur, les derniers échos de la grâce murmurent encore comme une dernière profession de foi que la terre n'entend plus. Notre confesseur est d'un moindre secours pour nous que nous ne l'eussions pensé, comme si les approches du Seigneur nous eussent placés exclusivement, ou du moins immédiatement, sous la juridiction divine. Cependant le confesseur est encore d'une immense utilité par ses absolutions répétées, son eau bénite, ses signes de croix, la consécration même de sa personne, le caractère qu'il porte au front, et ses mains imprégnées de l'odeur de l'Hostie. Longtemps après que ses suggestions ont cessé de nous aider, parce que nous avons cessé d'entendre, nous pouvions encore voir les paroles se former sur ses lèvres. Mais cela passe encore, un nuage s'appesantit sur nos yeux, puis une obscurité, un pénible besoin de lumière dont notre langue ne peut plus se plaindre. Tout est-il fini ? Sommes-nous prêts ? Non ! c'est maintenant qu'il y a mille choses à dire. Hélas ! il n'y a plus moyen. Tant de choses à faire ! il faut quelqu'un pour nous aider à le mettre en ordre. De l'ordre..., il nous faut de l'ordre. Jadis nous aurions pu tout mettre en règle. Maintenant ce n'est plus pos-

sible. Par où commencer? Mais qu'est-ce que c'est? La fin serait-elle venue? Est-ce la terre qui s'en va? Est-ce nous qui la laissons? Où tombons-nous? Personne n'est donc là pour nous retenir? Mais voilà le jour qui revient...

Oui, l'âme a quitté le corps et l'une de ses dernières pensées, la dernière peut-être, était qu'il restait encore beaucoup à faire....

(*Conférences spirituelles*, pp. 65-69.)

CE QU'ON EMPORTE DANS L'AUTRE VIE.

Lorsqu'un homme meurt en Angleterre, ses amis, pour faire l'éloge de son courage, de son énergie et de son application au travail, disent : « Il ne vivait que pour mener à bonne fin sa grande ligne de chemin de fer; » ou bien : « Il n'a eu en vue que d'obtenir du gouvernement une éducation plus complète pour le peuple; » ou bien encore : « Il s'était dévoué corps et âme à la cause du libre échange, » ou enfin : « C'était un zélé protectioniste, un vrai martyr de l'opinion. C'était la seule chose qu'il eût en vue : il a grandi et vieilli avec elle ; il ne pouvait s'occuper de rien autre chose ; il n'a épargné ni temps ni dépense pour faire triompher son système ; c'était chez lui une véritable manie. Il a fini son rôle et il l'a parfaitement rempli, parce qu'il s'y était dévoué corps et âme, et il a mérité la reconnaissance publique. » Voilà ce qu'on dit. Et pourquoi donc ne dirait-on pas aussi de nous : « Un tel est mort. Il n'avait durant sa vie qu'une chose à cœur. Il aspirait après la venue du règne de Jésus-Christ, et il désirait voir l'accomplissement de sa volonté sur la terre comme dans le ciel. Ce désir l'enflammait d'ardeur ; il en faisait son occupation jour et nuit ; rien

ne pouvait l'en distraire ; il n'épargna ni temps ni argent pour atteindre son but, et quand il ne pouvait disposer d'aucun de ces moyens, il faisait violence au ciel par ses prières. En dehors de cela, rien n'avait à ses yeux la moindre valeur. Cette pensée lui tenait lieu de nourriture, elle le dominait complétement. Maintenant le voilà dans l'autre monde. » Oui, il est mort. Mais tandis que le premier laisse derrière lui son chemin de fer ou ses autres spéculations, notre ami a emporté au pied du tribunal de Jésus-Christ son amour, son travail et ses prières. Et ce que le souverain Juge lui accorde en récompense de toutes ses bonnes œuvres, nul œil ne l'a vu, nulle oreille ne l'a entendu, nulle intelligence ne le peut concevoir.

(*Tout pour Jésus*, pp. 67, 68, etc..)

LE VIATIQUE.

Le Viatique est le sixième mystère de la vie de l'adorable hostie ; et qui pourrait dire jusqu'où va sa puissance ? En effet, le Viatique prend l'homme à la fin de sa carrière; il le conduit au delà du tombeau, et est comme le lien qui rattache la vie à la mort, le temps à l'éternité, et les souffrances de ce monde aux joies immortelles. Nous mourons fortifiés par le Viatique, dont l'influence bienfaisante adoucit pour nous la sévérité du jugement et tempère l'ardeur des flammes du purgatoire, tandis que sa puissante énergie ne s'affaiblit pas jusqu'à ce qu'il nous ait déposés, comme la main d'un ange tutélaire, au pied du trône de la Divinité. Cette vie qui s'échappe, ce grand voyage qui approche, ce combat intérieur et invisible dont nul ne saurait raconter les péripéties, enfin cette mort dont les aspects varient à l'infini, toutes ces choses trouvent leur mysté-

rieux accomplissement dans la plénitude du Viatique. La chair retourne en poussière et est rendue par la décomposition aux éléments qui la constituaient, emportant avec soi cette force invisible, ce germe mystérieux, incommensurable et indivisible qui un jour doit la rappeler à la vie et la rétablir dans son état primitif, en répandant sur elle le vif éclat d'une beauté immortelle dans une glorieuse résurrection....

(*Le Saint-Sacrement*, II, p. 289.)

FACILITÉ DE LA MORT.

Les dernières paroles du grand théologien Suarez me touchent toujours profondément Il lève les yeux au dernier moment et dit, comme dans une agréable surprise : « Je n'eusse jamais cru qu'il fût si doux de mourir ! » Songeons un peu à ses vingt et un in-folios, à double colonne, impression serrée, pleins d'onction et de tranquille majesté, débordant de pensées aussi sages que profondes et variées, sur Dieu et les choses de Dieu Mais il manquait une pensée, une pensée qu'il était de la plus grande importance aux hommes de connaître, et qu'il n'avait pas encore mûrie ni formulée ; une pensée d'une signification plus profonde que mille autres de ses réflexions dont nous aurions cependant bien de la peine à nous passer ; il manquait sa pensée dernière, celle qui devait couronner toutes les autres, son sentiment au moment où il faisait le premier pas dans l'éternité : « Je n'eusse jamais cru qu'il fût si doux de mourir ! «

(*Conférences spirituelles*, p. 73.)

LA MORT VIOLENTE ET LA MORT DOUCE.

I

Si une mort violente est une grande affliction pour les assistants, elle est souvent aussi une marque du divin amour. Il nous est permis de croire qu'elle tient souvent lieu de purgatoire. Nous savons par expérience qu'elle est souvent accompagnée d'un gage de prédestination des plus assurés, c'est-à-dire d'une grande contrition. C'est quelquefois aussi la part de ceux qui, pendant la vie, ont fait trop bon marché de pénitence corporelle : ce genre de mort leur est envoyé en partie pour les punir, mais plus encore pour leur donner les moyens de réparer leurs négligences. Ceux qui ont manqué de cette bonté, de cette simplicité, de cette attention tendre et délicate qu'une santé faible et des souffrances corporelles constantes ont coutume de produire à l'aide de la grâce, sont parfois affligés de cette manière à leur mort, afin que cette sévérité produise rapidement dans leurs âmes des effets équivalents. Le plus que nous pouvons dire, c'est que cette mort est un immense moyen de sanctification. Mais il faut avoir la force d'en profiter.

(*Conférences spirituelles*, p. 74).

II

D'après une curieuse remarque de saint André Avellin, ceux qui ont une dévotion spéciale à la Passion ont généralement une mort douce et paisible : celle de Marie, Jean et Madeleine. Il est certainement remarquable que la plupart de ceux qui

vécurent dans l'intimité de Notre-Seigneur moururent de mort violente ; tandis que les trois qui l'assistèrent au Calvaire eurent une fin si tranquille qu'on se demanderait volontiers si leur mort n'a pas eu d'avance une réalité anticipée.

(*Conférences spirituelles*, p. 75)

Si nous voulons que notre mort soit douce, craignons Dieu sans mesure. Ceux qui ont vécu dans la crainte sont ceux qui ont le plus de chances de mourir en des extases d'amour.

(*Conférences spirituelles*, p. 98.)

MORT DU JUSTE.

L'approche de Dieu est un grand bonheur pour celui dont toute la vie spirituelle, durant les années passées, a pris la forme du culte de la Souveraineté de Dieu. Tout d'abord néanmoins, l'excès de crainte le fait trembler. Créature fragile et impressionnable, se sentant saisi tout entier par une main toute-puissante, comment pourrait-il faire autrement? Malgré cela, cette crainte renferme un muet transport de joie. Un moment encore, et il va savoir comment la toute-puissance de Dieu est la mesure de sa bonté. Pendant la vie il devait se frayer sa voie vers Dieu et la grande distance qui l'en séparait le rendait languissant et abattu. Maintenant il est près de ce qu'il a désiré. Tout ce qui l'entoure vibre des approches divines: la terre est sous lui comme un navire dont les ancres sont rompues et qui fuit sous son pied ; et l'abîme qui est au dessous,

c'est Dieu. Il y a une agitation semblable aux premières annonces d'un tremblement de terre : c'est, pour tout de bon, l'approche de Dieu. Dieu arrive comme s'il venait de loin, comme s'il était pressé, comme s'il allait repartir, et nous sentons son souffle dans les ténèbres. Encore un moment, et il nous aura fait franchir presque l'immensité, et nous aurons trouvé notre demeure dans quelque partie de ses domaines sans limites.

Notre joie entre encore plus avant dans l'avenir. Nous nous réjouissons dans l'espérance future d'être éternellement avec Jésus. Nous ne distinguons point les diverses béatitudes du ciel. Nous les voyons toutes confondues dans l'unité, comme les âmes de grâce voient Dieu dans la contemplation. Le ciel est tout un : c'est l'Éternité, l'Éternité avec Jésus. Nous croyions avoir une grande dévotion à l'humanité sacrée de Notre-Seigneur ; mais, à la mort, nous avons le sentiment d'avoir à peine connu sa douceur, sa beauté, sa tendresse Comme la mort jette une sorte de lustre sur le caractère de nos amis, et nous fait penser que nous ne les avons jamais connus comme ils le méritaient, et que jusqu'alors nous n'avions pas compris quel vide leur perte serait pour nous ; de même la Beauté de Jésus grandit devant nous, comme une glorieuse aurore ; et quoique nous l'ayons désiré avec ardeur pendant toute notre vie, c'est comme si nous n'avions jamais su jusqu'à présent combien nous avions à gagner en lui.

Jésus est pour le mourant une nouveauté inexprimable, et la joie de cette nouveauté n'est rien moins qu'une partie de l'éternel ravissement de nos âmes.

(*Conférences spirituelles*, p. 101.)

LIVRE DOUZIÈME ET DERNIER

L'ÉTERNITÉ

LA PENSÉE DU SALUT.

J'étais sur le bord de la mer, et mon cœur se trouvait rempli d'amour sans savoir pourquoi ; son bonheur s'échappait au dehors et se répandait sur la vaste étendue des eaux ; il s'envolait sur l'aile des vents, et il s'élevait librement jusqu'à la voûte azurée des cieux; le crépuscule éclairait les éblouissantes falaises que le soleil et la mer avaient blanchies pendant des siècles de l'amour immuable de Dieu ; au loin s'allongeait le sable silencieux de la plage, semblable au pavé de l'éternité ; enfin, l'aurore ressemblait pour moi à l'éternité. Je vins à penser au sentiment qui doit transporter l'âme lorsque, aussitôt après son jugement, elle se trouve admise dans le ciel. *Être sauvé !* me disais-je, *être sauvé* ! Puis, toutes les choses qui renferment le salut se présentèrent à moi en une seule pensée, et je me disais : « Oui, c'est là la grande joie de la vie, » et je battais des mains comme un enfant, et je m'adressais à Dieu à haute voix. Mais alors de nombreuses pensées me vinrent, réunies encore en une seule, sur la nature de notre salut et sur la manière dont il est opéré. *Être sauvé ! et jouir d'une pareille rédemption !* C'était là une joie plus grande encore, c'était la seconde grande joie de la vie, et j'essayais de dire quelques lignes d'un hymne de reconnaissance ; mais les paroles mouraient dans mon gosier desséché.

(*Le Précieux-Sang*, p. 259.)

L'AME APRÈS LA MORT.

Regardez cette âme qui vient d'entendre son jugement. A peine Jésus a-t-il fini de parler, le son de sa douce voix n'est point encore éteint, et ceux qui pleurent n'ont point encore fermé les yeux du corps loin duquel la vie a fui ; pourtant le jugement est rendu, tout est consommé. Il a été court, mais miséricordieux. Que dis-je ? miséricordieux ; la parole ne saurait dire ce qu'il a été. Que l'imagination le trouve. Un jour, s'il plaît à Dieu, nous en ferons nous-mêmes la douce expérience. Il faut que cette âme soit bien forte pour ne pas succomber alors sous la vivacité des sentiments qui s'emparent d'elle : elle a besoin que Dieu la soutienne pour ne point être anéantie. La vie est passée ; comme elle a été courte ! La mort est arrivée ; combien douce a été son agonie d'un moment ! Comme les épreuves paraissent une faiblesse, les chagrins une misère, les afflictions un enfantillage ! Et maintenant, elle a obtenu un bonheur qui ne finira jamais. Jésus a parlé ; le doute n'est plus possible. Quel est ce bonheur ? L'œil ne l'a point vu, l'oreille ne l'a point entendu. Elle voit Dieu, l'éternité s'étend devant elle dans son infinité. Les ténèbres se sont évanouies ; sa faiblesse a disparu ; il n'est plus ce temps qui, autrefois, la désespérait. Plus d'ignorance, elle voit Dieu. Son intelligence se sent inondée de délices ineffables ; elle a puisé de nouvelles forces dans cette gloire que l'imagination ne saurait concevoir ; elle se rassasie de cette vision, en présence de laquelle toute la science du monde n'est que ténèbres et ignorance ; sa volonté nage dans un torrent d'amour ; un bonheur excessif penètre par toutes les affections ; ainsi qu'une éponge s'emplit des eaux de la mer, elle s'emplit de lumière, de beauté, de bonheur, de ravissement, d'immortalité, de Dieu.

(*Tout pour Jésus*, p. 98.)

L'ENFER.

Tournons nos regards vers l'enfer. C'est une chose effrayante d'avoir à penser que le Pouvoir, la Sagesse et la Justice de Dieu se réunissent à produire ce monde de châtiment, cette épouvantable partie de la création, dont les merveilles et les désolations mystérieuses dépassent notre intelligence autant que les joies et les splendeurs du ciel. Cependant, nous jetterons un rideau sur le mal par excellence, la perte de Dieu, ainsi que sur les horribles détails des tortures physiques. A part ces deux points, que sera la vie dans l'enfer, après la résurrection ?

Ce sera une vie dont tous les actes seront de la plus détestable méchanceté. Alors nous comprendrons mieux le péché, et nous serons plus en état de mesurer les profondeurs de sa malice ; et, malgré cela, chacune de nos pensées, chacune de nos paroles, chacune de nos actions, sera comme un renouvellement du péché, au milieu de hontes et de terreurs insupportables. Même les péchés des autres seront pour nous des tortures. Si nous étions éveillés à minuit, et retenus par des bras vigoureux, tandis qu'à travers les ombres nous verrions égorger, devant nous, la personne qui nous est la plus chère, quel ne serait pas notre désespoir et notre tourment ! Ce serait à devenir fou. Le cri d'agonie, l'œil hagard qui nous cherche, la pâleur de la victime, les gestes sauvages des meurtriers, partout la sombre lueur du sang, tout ce spectacle nous poursuivrait tout le reste de notre vie. Toutefois, je suppose que le spectacle de la hideuse méchanceté de l'enfer doit être incomparablement plus horrible ; et c'est dans cet élément que nous aurons à vivre comme nous pourrons, pendant l'éternité, perdus dans un océan de honte, de misère et de désespoir.

C'est une vie (permettez-moi d'en parler sans distinction de

futur ou de présent), c'est une vie où toutes les souffrances corporelles, toutes les agonies se concentrent au plus haut degré. Voyez les maladies innombrables auxquelles l'homme est sujet : quelques-unes causent la mort en peu de moments, par excès de douleur. Chaque membre, chaque nerf caché, chaque cellule formée par la vie, a son groupe de tourments à part. Pensez seulement à ce que la tête, les yeux, les oreilles, les dents peuvent souffrir ; puis à la variété de plaies qui peuvent faire frémir la chair palpitante, craquer les ossements sur le champ de bataille, ou dans les opérations de chirurgie. Considérez encore la cruauté raffinée des tortures du moyen âge, et ces inventions inhumaines dont le code pénal d'Angleterre et d'Écosse n'a été purgé que dans nos temps modernes. Prenez tout cela à son paroxysme, au point qui dépasse toute patience... telle est la vie de l'enfer, ou plutôt ce n'est point cela ; c'est l'excès de tortures nouvelles inouïes sur la terre, supportées dans une chair qui n'a plus même la misérable consolation de pouvoir tomber et mourir.

Voilà qui est terrible ; mais il faut y ajouter les agonies mentales. Envie, rage, dépit, désespoir, tristesse, impatience, irritation, ennui, dégoût, oppression, chagrin, abattement, fureur, amertume, tout s'y trouve dans son genre avec une ineffable intensité. Supposez maintenant un violent accès de douleur, avec tout ce qu'il peut y avoir de déchirant pour la sensibilité et d'accablant pour l'âme, dans un long jour de cruelle oppression. Eh bien ! sans relâche, sans soulagement, sans même la triste variété de la souffrance, l'éternité, toute d'un bloc, pèse du poids de toutes ces peines que nous venons d'énumérer. La multiplicité de misères ne distrait point, quoique chacune soit pire que tout ce qu'on peut éprouver sur la terre, où jamais la douleur mentale n'est assez grande ni assez intense pour épuiser les forces de l'âme. La vie de l'enfer nous découvrira des nouveautés de malheurs incroyables ; nos esprits immortels s'ouvriront de toute leur grandeur à la

misère et à la douleur, et trouveront en eux-mêmes de nouvelles ressources pour découvrir des mondes de douleur intense et d'angoisse intolérable. Pourrons-nous endurer tout cela ? Il le faudra bien ; car nous serons là, sans ressource et sans consolation, pour toujours ; et nos âmes n'auront plus alors la triste et dernière consolation de la folie.

La vie de l'enfer est aussi une vie totalement dépourvue de sympathie et d'amonr. C'est bientôt dit : mais il n'est pas aisé d'aller au fond de cette idée. L'esprit se perd en essayant de traverser cet interminable désert de l'éternité, où il ne pousse rien qui ressemble tant soit peu aux fleurs de l'amour. Quoi ! plus de voix qui nous parle avec douceur ! plus de regard ami ! Même les bienheureux du ciel, ceux qui nous ont aimés si tendrement sur la terre, leur cœur ne battra donc plus, même en voyant que la justice de Dieu s'accomplit sur nous, pauvres pécheurs impénitents ! Qui peut vivre sans amour ? Je l'ignore ; je ne sais comment cela est possible. Mais ce que je sais, c'est qu'il nous faudra vivre ainsi dans l'enfer. Et, bien plus que cela, la haine nous entourera partout. Chaque âme perdue, chaque démon nous haïra, et nous haïra personnellement avec concentration de rage et de haine. Il y a quelque chose d'insupportable, quelque chose de délirant dans la pensée d'être haï. Il arrive rarement que nous le soyons pour tout de bon ; mais s'il arrive que nous soyons détestés injustement par quelqu'un, fût-il seul, et fussions-nous, du reste, environnés d'amour, comme nous recourons à Dieu ! Comme nous nous attachons à lui, afin qu'il nous dédommage de ce que nous souffrons, et qu'il prenne en main notre cause, comme un père juste contre un frère inique ! Mais, dans l'enfer nous serons inondés de mépris, de rage, et de haine, et tantôt nous nous abîmerons dans notre honte et dans le sentiment que notre inimitié contre Dieu l'a richement méritée ; tantôt dans l'impuissance de notre fureur, nous nous efforcerons follement de rendre mépris pour mépris, rage

pour rage, haine pour haine. Une vie de haine universelle se plongeant de plus en plus dans la honte, avec des cris de rage qui ne viennent point de folie, mais du sentiment affreux d'une concentration de misère : telle est la vie de l'enfer, la vie qui est la suite d'une estime trop grande de l'amour de la terre.

La vie de l'enfer est aussi une vie de terreur. La crainte peut être mise au nombre des plus cruelles tortures auxquelles la nature humaine est assujettie. Elle « trahit la raison », sans amener avec elle les oublis de la folie. Entre ces trois choses, l'approche visible d'un grand mal, ou le tourment d'un mal incertain, ou l'effroi d'un mal présent, il est difficile de dire laquelle est la plus insupportable. Ordinairement, la terreur ne visite guère que par occasion, et comme en passant ; et, en vérité, la vie serait à peine supportable, s'il en était autrement. Mais, quand elle vient, sa visite n'est-elle pas comme une date imprimée au fer chaud sur notre mémoire ? Or, toute la vie en enfer est une vie de craintes inconnues sur la terre, un mélange de toutes les terreurs criminelles excitées au plus haut degré par tous les nouveaux et effroyables objets que peut fournir un lieu d'horreur comme l'enfer. Notre nature tout entière, ravivée dans son immortalité, sera saturée de frayeur ; ses pulsations seront les soubresauts et les tremblements d'une horreur toujours nouvelle dans sa permanence, toujours inaccoutumée dans son étrange croissance de l'éternité. Nous ne pouvons autrement dépeindre ces sentiments qu'en les comparant à l'angoisse de celui qui étouffe un cri de frayeur, par crainte de se trahir, ou à celle d'un agonisant qui verrait s'accumuler sur lui les terreurs de la mort sans jamais arriver au dénoûment. Une des particularités de l'enfer nous rendra ce sentiment encore plus vif. Nous serons entre les mains des démons, sous la cruelle étreinte de ces hideux esprits. Ils feront de nous ce qu'ils voudront ; c'est leur office de nous désoler, de nous torturer avec toutes les cruautés de

la vengeance et toute l'habileté d'un génie infiniment supérieur. Quelles puissantes créatures ! et cependant, leur grandeur, leurs fureurs, leurs feux dévorants ne peuvent détruire la misérable vie de leurs victimes. Être renversé au milieu d'un troupeau de chevaux sauvages, passer la nuit pieds et poings liés dans la cellule d'un meurtrier furieux ou dans une salle d'aliénés qui ont brisé leurs fers, qu'est-ce que tout cela, comparé à ces terreurs sans nom devant lesquelles on ne peut ni fuir, ni se cacher, ni mourir ?

C'est aussi une vie où il n'y a ni pause, ni diminution, ni vicissitude. Jamais ange ne dirige son vol de ce côté pour un message de consolation. Toute l'éloquence de l'enfer réunie n'obtiendra jamais une goutte d'eau des mille fontaines de la terre, pas même pour rafraichir le temps d'un éclair. Point d'intermission. Notre nature s'est multipliée pour supporter simultanément les millions d'agonies qui la rongent ; elle est devenue plus dure que le diamant pour résister aux tortures monstrueuses de ses bourreaux. A cette permanence de tourments, il faut ajouter trois sortes d'angoisses. Il y a d'abord l'impuissance. Nous ne pouvons ni agir ni bouger ; nous sommes cloués sur place ; nous ne pouvons pas même errer à travers les noires régions qui nous entourent, pas même nous distraire à chercher une ombre d'occupation ; nous sommes sans ressource, dans une paralysie qui nous laisse toute connaissance. Il n'y a pas à s'agiter, à se retourner de côté et d'autre. Regardons bien la place qui nous tient captifs,... nous n'en bougerons plus jamais... jamais... jamais... C'est le tourment de l'Immobilité, de l'Impuissance sans remède, sans même l'inertie d'un pur état passif. Il y a dans cette cruelle idée de quoi faire perdre la raison. Mais à cette impuissance, nous devons ajouter le manque absolu de repos, l'agitation sur place, l'état convulsif et spasmodique de tous les membres, le frémissement du cœur comme sous le bec acéré du vautour, le bouillonnement de l'âme faisant sentir ses brûlures poignantes

à tous les sens. A chaque moment, cette âme, tout immortelle qu'elle est dans son corps indestructible, semblera ne plus pouvoir résister à cette agonie d'agitations mentales et nerveuses ; mais il faudra cependant la supporter encore, la supporter toujours, la supporter sans qu'elle devienne plus supportable. O tumulte ! ô bouleversement ! Qui pourra endurer cette nuit d'éternelle veille ? Cependant une troisième agonie vient s'ajouter aux deux autres, comme le produit de l'impuissance et de l'agitation ; c'est la misère d'une impatience désespérée, d'une impatience qui ne peut être qu'un esprit de blasphème, une hideuse horreur de Dieu, que le réprouvé est obligé de détester dans le moment même que ce délire le consume. Nous ne pouvons avoir idée de ce que c'est qu'être sans espérance. Impossible de se figurer l'obscurité d'une âme pour laquelle il n'y a plus d'attente, plus de perspective, plus d'avenir, autre que l'éternité de l'intolérable présent. Il arrive parfois dans la vie que la douleur dépasse nos forces, et ces moments sont accompagnés d'un cri particulier. Ce cri s'entend sur le champ de bataille, quand le diaphragme est percé de part en part, comme aussi dans certains cas d'apoplexie foudroyante. Eh bien ! ce cri, l'expression la plus douloureuse de notre nature corporelle, c'est l'ombre du cri éternel d'une âme dans toute la réalité et la profondeur de sa misère.

Et cependant, ce n'est là que le moins sombre côté de l'enfer. Que d'amertume dans ce peu de mots ! Malgré cela, ce n'est point l'amertume qui les met sur mes lèvres ; mais bien la crainte qui me pénètre et me glace en ce moment. Nous avons considéré l'enfer ; mais seulement l'enfer sans l'enfer, sans le malheur des malheurs, sans la perte de Dieu. C'est l'enfer, en laissant de côté et le feu, et le soufre, et les ténèbres, et les bruits discordants, et les pleurs, et les gémissements, et les grincements de dents. Nous n'avons mis en avant que des accessoires auxquels il est le moins nécessaire de penser, les misères les moins absolument insupportables. Pourrions-nous

méditer tout cela avec persistance et rester ce que nous sommes ? Avons-nous aucune assurance que cette destinée ne sera pas la nôtre ? Et en face d'une simple possibilité de cette espèce, peut-on dire qu'il y ait rien autre chose d'important dans la vie ? Notre vie porte-t-elle la trace d'efforts sérieux pour éviter ce mal suprême ? Où en sommes-nous en fait de repentir intérieur ? Que sont nos mortifications, nos larmes, nos gémissements, nos aumônes ? Que faisons-nous du monde ? Que faisons-nous de nos péchés passés, au point de vue de la pénitence ? Quelle est notre conduite à l'égard de nos tentations et occasions de péché pour le présent ? Nous mettons-nous en peine des résolutions pour l'avenir ? A supposer que tout soit au mieux, il n'est clair pour aucun de nous que nous échapperons à cet enfer qui reste pour nous tous une menace jusqu'à la fin. Les Saints nous disent que ceux qui se sentent les plus sûrs de n'y pas aller sont le plus en danger de se tromper. Avons-nous quelque attachement pour le péché, ne fût-il que véniel ? Marchons-nous avec Dieu ? Ne tâchons-nous point d'éluder ce qui nous gêne dans le devoir ? C'est par ces faiblesses que l'enfer commence à prendre pied dans nos âmes. Qui sont ceux d'entre les morts qui ont évité cet abîme ? Ce sont ceux-là, et ceux-là seulement, qui, sur la terre, ont embrassé la croix et l'ont portée chaque jour, et qui ont ainsi, toujours ainsi, suivi le Christ.

(*Conférences spirituelles*, pp. 378-385.)

Qui douterait que le ciel renferme en ce moment des milliers d'âmes qui n'y seraient jamais entrées, si l'enfer n'avait existé ?

(*Tout pour Jésus*, p. 347.)

Quelque incompréhensibles que soient les châtiments de l'enfer, ILS SONT MOINDRES QUE NE L'EXIGERAIT UNE RIGOUREUSE JUSTICE ; et cette moins grande sévérité est due précisément au Précieux Sang. Avant Pierre Lombard, la généralité des théologiens soutenait qu'à la longue il y avait quelques adoucissements dans la rigueur des tourments de l'enfer. Au bout d'un certain temps ils diminuaient d'intensité. Il y avait des expiations qui n'étaient pas éternelles, mais simplement temporelles. Il y avait des condamnations dans de certaines limites. Pierre Lombard, comme le dit saint Thomas lui-même, a apporté des modifications à cet enseignement, et saint Thomas a marché sur ses pas. De nos jours, M. Émery, de Saint-Sulpice, a ranimé les traditions anciennes, mais sans faire beaucoup d'impression sur les écoles. Quoi qu'il en soit, si, indépendamment de ce que, grâce au Précieux Sang, la rigueur des supplices de l'enfer n'est pas telle que le demanderait une stricte justice, il y avait de ces adoucissements dont parlent les anciens théologiens, ces adoucissements aussi seraient dûs sans aucun doute à l'empire du Précieux Sang. C'est de lui seul qu'il peuvent venir, s'ils existent en aucune façon.

(*Le Précieux Sang*, p. 167.)

Ceux qui ont l'habitude de se promener endormis se réveillent parfois au moment où ils mettent le pied dans une eau froide. Eh quoi ! si le pécheur n'allait se réveiller que sous les premières atteintes du feu qui brûle au delà de la tombe ?

(*Le Précieux Sang*, p. 6.)

Il n'est personne au monde qui ne ressente la douce influence de Jésus. Même les damnés dans l'enfer, grâce à l'u-

biquité du Précieux Sang, souffrent moins qu'ils n'auraient dû souffrir.

(*Le Précieux Sang*, p. 96.)

LE PURGATOIRE.

Nous avons vu l'Amour, et il était penché sur le purgatoire, sur le filet qui paraissait prêt à se rompre, tant était merveilleusement abondante la pêche d'âmes infortunées qu'il avait prises. Marie était émue sur son trône ; les Saints remplissaient le ciel de leurs intercessions ; les Anges montaient et descendaient sans relâche ; sur la terre les cloches annonçaient partout la sainte messe ; des chapelets se récitaient de toute part ; des milliers de communions étaient le prix d'innombrables indulgences ; les aumônes coulaient dans la main du pauvre ; des pénitences et des pèlerinages étaient accomplis : car l'Amour divin pressait vivement les Anges, les Saints, les hommes de lui faire violence, tandis que Jésus prodiguait les mérites de son adorable sacrifice de chaque jour et les abondants trésors de son précieux sang. Notre dernier regard sur l'Amour nous l'a fait voir abrégeant avec impatience le temps de souffrances marqué pour les âmes coupables. Et le ciel et la terre étaient dans la stupeur, comme à l'approche de quelque grande catastrophe, parce que Dieu lui même semblait vouloir, par des miséricordes plus promptes, mettre fin à cette dernière, grande et parfaite invention de son amour créateur : « les peines de ce feu purifiant que les âmes supportent avec calme et résignation et où elles retrouvent leur beauté perdue. »

(*Le Créateur et la Créature*, pp. 284-285.)

Le Dante s'est plu à exposer cette doctrine d'une manière brève, mais extrêmement touchante, dans la magnifique scène où il se représente errant avec Virgile dans les espaces du purgatoire. Le poëte se sent tout à coup ébloui à la vue éclatante d'un ange qui traverse la mer, et fait avancer une barque chargée de nouvelles âmes destinées au purgatoire. Et cet esquif avance si légèrement sur les eaux, qu'il en effleure à peine la surface, tandis que les âmes qui, depuis quelques instants, viennent de laisser derrière elles la vie, la terre et le jugement, chantent, avec un sentiment de tristesse mêlée de joie, le psaume : *In exitu Israel de Ægypto*. C'est certainement là une des belles conceptions du Dante ; et, comme il était théologien en même temps que poëte, nous avons cru devoir le citer ici, afin de faire voir sous quel point de vue les hommes doués d'une intelligence supérieure envisageaient le purgatoire dès le quatorzième siècle.

(*Tout pour Jésus*, p. 371.)

L'âme entre dans le purgatoire, les yeux éblouis et l'esprit doucement consolé par la face de Jésus, dont elle vient de voir la sainte humanité pour la première fois dans le jugement particulier qu'elle a subi. Cette vision pénètre avec l'âme dans sa nouvelle prison, elle en dissipe l'horreur, et, semblable à la pluie de rayons argentés que répand la lune, les regards de Jésus percent de leur douce lumière cette nuit horrible. Au milieu de cette mer de feu, l'âme, soutenue par une telle image, résiste à tout. Dès qu'à la vue de son Dieu elle a aperçu combien elle est indigne d'entrer dans le ciel, elle s'envole par un essor volontaire vers le purgatoire, comme une colombe qui va chercher son nid dans l'épaisseur de la forêt. Il n'est pas nécessaire que des anges la plongent dans ce lieu de purification. Le libre culte de la pureté de Dieu l'y conduit.

(*Tout pour Jésus*, pp. 359, 360,)

Voyez comme ces matelots travaillent avec courage aux pompes d'un navire, lorsqu'ils luttent pour leur vie contre une furieuse tempête! Ah ! que n'apportons-nous le même zèle à gagner des indulgences applicables aux âmes du purgatoire !

(*Tout pour Jésus*, p. 26.)

Tout bien pesé, le vainqueur de Waterloo et l'inventeur des machines à vapeur ont bien moins fait que celui qui a délivré une âme du purgatoire.

(*Tout pour Jésus*, p. 26.)

DU CIEL ET TOUT D'ABORD DE LA GLORIFICATION.

Il nous faudrait trop de temps pour examiner comme elle le mérite cette autre œuvre de Dieu, si pleine de magnificence, qu'on appelle la glorification, et qui découle de la justification. Sans doute elle est inférieure à l'Incarnation, parce que, comme le dit saint Bonaventure, il vaut mieux que Jésus-Christ soit incarné qu'un homme soit glorifié. Toutefois, bien qu'elle suppose la justification et qu'elle en soit la conséquence, la glorification possède une triple excellence qui lui est propre et lui assure la supériorité sur le mystère précédent. D'abord les fruits de la glorification l'emportent sur ceux de la justification : celle-ci produit les commencements de la grâce ; celle-là en est la consommation ; la glorification est constante et indestructible, tandis que la durée de la grâce est incertaine, et qu'en réalité elle se perd souvent ; enfin, la justification n'exclut pas le progrès et le perfectionnement, tandis que la glorification est un état fixe et une couronne immuable de perfection im-

mortelle, selon ces paroles de l'Apôtre : « Lorsque ce qui est « parfait sera venu, ce qui est imparfait cessera de subsister. » Quelques théologiens anciens, réfutés par saint Bonaventure, ont même osé placer ce mystère au-dessus de l'Incarnation, comme si l'un était le principal et l'autre un pur accessoire. Il y a dans la glorification comme trois abîmes au fond desquels on distingue l'action de Dieu. D'abord c'est la vision béatifique elle-même, cette intuition inaltérable, directe, simple et dégagée de tout nuage de la très-sainte et indivisible Trinité ; Vision si précieuse, privilége si grand, qu'il n'existe rien dans les limites de la création possible à quoi on puisse l'assimiler par sa nature. La théologie catholique traite au sujet de la Vision béatifique une foule de questions profondes, variées, sublimes et pleines d'intérêt, qui entretiennent en nous le plus tendre amour pour Dieu et un respect intelligent pour sa glorieuse majesté.

Toutefois, lorsque l'esprit humain, conduit par l'Église et assisté par l'Esprit-Saint, est arrivé à ses dernières limites, c'est alors que se vérifient à l'endroit de la Vision béatifique les paroles de l'Apôtre : « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur humain ne saurait concevoir ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. » Une autre profondeur que nous ne pouvons sonder tandis que nos âmes se nourrissent de la substance spirituelle que lui offrent ces grandes vérités, c'est la *lumière de gloire*, c'est-à dire ce milieu mystérieux, ce seul milieu où l'intelligence créée peut voir Dieu intuitivement, et dont parle l'Écriture quand elle dit : « Dans ta lumière nous verrons la lumière. » Mais quelle espèce de lumière ? s'écrie saint Augustin dans le livre des Soliloques. Une lumière immense, une lumière incorporelle, incorruptible, incompréhensible, infaillible, inextinguible, inaccessible, incréée, véritable, divine; une lumière qui éclaire les yeux des Anges, qui réjouit la jeunesse des Saints, qui est la lumière des lumières et la source de la vie, la lumière qui est vous-même,

ô Seigneur mon Dieu : car vous êtes la lumière à la lueur de laquelle nous verrons la lumière, nous vous verrons en vous-même, dans la splendeur de votre visage, quand nous vous contemplerons face à face. Que la lumière de gloire soit une qualité habituelle, ou une impression, ou une intervention actuelle de Dieu, ou qu'on soutienne avec les Thomistes qu'elle dispose l'intelligence à jouir de la vision béatifique, ou qu'on nie, avec l'école de Scot, qu'elle soit rien de plus qu'une cause concurremment efficace, ce sont là des questions que nous n'avons pas à discuter ici. Mais nul ne peut étudier cette partie de la théologie sans que son esprit ne s'élève aussitôt au dessus des choses de la terre, sans que son cœur ne s'enflamme au dedans de lui et ne brûle d'un désir plus vif d'arriver à sa céleste patrie. Un troisième abîme de beauté et de lumière, qui s'ouvre devant nous dans le mystère de la glorification, renferme les effets de la vision béatifique sur notre intelligence et sur notre volonté, les choses que nous découvrons et que nous connaissons dans le Verbe, les dons qui orneront nos corps glorifiés, et les *sens spirituels* qui seront développés en nous par la résurrection des justes. Nous ne connaîtrons jamais la plénitude de ce mystère jusqu'à ce que nous soyons admis à en jouir ; mais les enseignements de l'Écriture et de la théologie catholique suffisent pour nous faire voir que c'est une des œuvres de Dieu les plus admirables et les plus dignes de lui.

(*Le Saint-Sacrement*, I, pp. 70-72.)

DU NOMBRE DES ÉLUS.

Nous ne voulons aucunement entrer ici en des recherches sur le petit nombre des élus parmi l'humanité tout entière.

Nous n'avons pas à nous occuper des destinées futures des païens et des hérétiques : ce ne serait qu'une frivole curiosité. Je ne veux pas perdre mon âme en m'emportant contre Dieu parce qu'il ne m'a pas dit comment il se propose d'agir à l'égard de sa propre création. Leurs chances de salut seront évidemment réglées sur la grandeur du bienfait que le don de la foi confère à l'âme. Pour nous, il ne saurait y avoir là de difficulté. L'opinion des graves théologiens nous enseignera tout ce que nous avons besoin de savoir ou de conjecturer. Ce qui se borne à bien peu de chose. Notre affaire, à nous, est de calculer s'il y aura peu d'âmes sauvées parmi les catholiques, et jusqu'à quel point nous pouvons respectueusement chercher des consolations dans des indications que Dieu a daigné nous donner par la bouche sacrée de son Verbe, et dans les raisons théologiques.

D'abord nous possédons, au chapitre septième de l'Apocalypse, le texte de saint Jean, *vidi turbam magnam*, que l'Église fait retentir à nos oreilles à Sexte, durant toute l'octave de la Toussaint : « Je vis une grande multitude « que personne ne pouvait compter, de toute nation, de « toute tribu, de tout peuple et de toute langue, qui étaient « debout devant le trône et devant l'Agneau, revêtus de robes « blanches, avec des palmes dans leurs mains. » En second lieu, un théologien espagnol a émis l'opinion que nous pouvons en toute sûreté respectueusement supposer qu'il sied à la bonté divine que le nombre des élus soit égal ou même supérieur à celui des damnés. Cette opinion porterait l'interprétation la plus favorable infiniment au delà de ce que les intérêts des catholiques seuls pourraient exiger ; et elle jette certainement de l'obscurité sur certaines paroles de Notre-Seigneur qui paraissent très-claires. Quoi qu'il en soit, il n'est pas inutile de savoir ce qu'a pensé un homme aussi saint et aussi éclairé que Louis Dupont. Il faut qu'il ait tenu compte de la multitude des enfants baptisés. En troisième lieu, il doit y avoir une certaine

analogie entre les Anges et nous: or, l'Apocalypse nous apprend que parmi eux un tiers seulement succomba. Il n'est pas vrai non plus qu'il n'y ait d'autres places vacantes dans le ciel que les trônes laissés vides par les anges déchus ; il y en a encore une multitude infinie. Cette doctrine est enseignée par presque tous les théologiens ; et quelques-uns ont dit que le nombre des hommes sauvés sera égal à celui des anges restés infidèles, sinon supérieur.... En quatrième lieu, la gloire de Notre-Seigneur semble exiger que sa Passion produise des fruits nombreux. Les saints Innocents en sont un exemple. Isaïe dit de la Passion du Sauveur : « Il a donné sa vie pour « expier le crime, mais il aura une race immortelle, et la vo- « lonté du Seigneur s'accomplira par ses mains. Son âme a été « dans la douleur; mais il verra, et il sera rassasié de joie. » En cinquième lieu, la gloire et le bonheur des bienheureux mêmes semble demander que leur nombre soit grand, surtout si l'on considère qu'ils sont partagés en plusieurs ordres et disposés selon des degrés différents. La multitude est aussi en harmonie avec la magnificence des demeures célestes, et Baruch dit à ce sujet : « O Israël, qu'elle est grande la maison de « Dieu, et qu'ils sont vastes les lieux qu'il possède ! Il est « grand, il n'a point de fin ; il est élevé et immense ! » En sixième lieu, rappelons-nous que des deux larrons qui furent crucifiés avec Notre-Seigneur, un fut sauvé, et que parmi les douze apôtres un seul périt. Ce sont là de mauvais arguments si on les examine séparément, mais pris collectivement, ils permettent d'établir une supposition aussi douce que légitime. Enfin, en septième lieu, Notre-Seigneur a dit : « Dans la mai- « son de mon Père il y a une foule de demeures, » et ensuite, comme s'il prévoyait nos soucis, il ajouta avec une intention douce et marquée : « S'il n'en était pas ainsi, je vous l'aurais dit. » Telles étaient les considérations qui amenèrent saint François de Sales et Viva à croire que la grande majorité des catholiques devait être sauvée.

On lit dans la vie de saint Philippe qu'il y avait au couvent de Sainte-Marthe une religieuse nommée Scholastique Gazzi, qui vint un jour le trouver à la grille du parloir et lui faire connaître une pensée qu'elle n'avait jamais révélée à personne. C'était la conviction où elle était qu'elle serait damnée. Saint Philippe ne l'eut pas plutôt aperçue, qu'il s'écria : « Que faites-« vous, Scholastique, que faites-vous ? Le Paradis est à vous. « — Hélas ! mon Père, répondit-elle, je crains qu'il n'en soit « tout autrement : je sens que je dois être damnée. — Non, « répondit le Saint; je vous dis que le Paradis est à vous, et je « vais vous le prouver. Dites-moi, pour qui Jésus-Christ est-« il mort ? — Pour les pécheurs, reprit-elle. — Eh bien ! con-« tinua saint Philippe, qu'êtes-vous ? — Une pécheresse. — « Donc, conclut le saint, le Paradis est à vous, bien à vous, « parce que vous vous repentez de vos péchés. » Cette conclusion rendit la paix au cœur de la sœur Scholastique. Désormais la tentation la quitta et cessa de l'inquiéter. Au contraire, ces douces paroles : « Le Paradis est à vous, bien à vous, » retentissaient sans cesse à son oreille. Ami lecteur, puisse saint Philippe nous rendre le même service, à vous et à moi !

(*Progrès de l'âme dans la vie spirituelle*, pp. 402-404.)

Nous pouvons espérer modestement que Dieu ne juge pas comme nous, et que la grande majorité des catholiques seront sauvés. Nous ne faisons là qu'appliquer à la multitude ce que chacun de nous reconnaît dans son cas personnel: « qu'il y a dans les jugements du Créateur une largeur et une indulgence qu'on espérerait vainement rencontrer au tribunal de la créature. »

Nous parlons de choses que nous ne savons pas ; mais il nous doit être au moins permis d'opposer ces considérations à ceux qui nous donnent sur Dieu des pensées dures et insupportables à notre faiblesse. Ce ne sont pas des doctrines, ce

ne sont pas des certitudes; ce sont des inductions, des espérances, des théories qui, bien certainement, sont, plus que l'opinion opposée, en harmonie avec ce que nous savons de notre Créateur infiniment juste et infiniment compatissant. Et quand même nous serions dans l'erreur, (ce que seul le dernier jour fera voir,) nous aimerions mieux avoir cherché à inspirer sur Dieu des pensées qui le fassent plus honorer parmi les hommes, et nous portent à l'aimer davantage. Seul, il sait son secret. Béni soit son inscrutable jugement ; ne cherchons pas à le pénétrer. Le doute vaut mieux pour nous que la connaissance, puisque lui, qui est pur amour, a voulu nous cacher ce qui est.

Nous avons parlé des catholiques. Que si notre pensée sort de ces limites et va s'égarer hors de l'Église, rappelons-nous que rien de ce qui a été dit ne l'a été en vue de ceux qui ne sont pas des nôtres. Je n'ai pas de profession de foi à faire à leur sujet, sinon que Dieu est infiniment miséricordieux pour chaque âme, que nul n'a jamais été ni ne sera jamais perdu par surprise, ou victime de son ignorance. Et quant à ceux qui peuvent être perdus, je crois avec confiance que Dieu, pressant pour ainsi dire chaque esprit créé dans ses bras, a, parmi les ténèbres de sa vie mortelle, fixé sur lui ses yeux brillants de la lumière de l'amour, et que, si la créature ne possède pas son Créateur, ce n'est que par un acte délibéré de sa volonté.

(*Le Créateur et la Créature*, pp. 358-359.)

Le P. Lacordaire a traité ce sujet avec sa force ordinaire, et en même temps avec une grande délicatesse, dans son discours sur les résultats du divin gouvernement, qui fait partie de ses conférences de 1851. Il incline à croire que la majorité du genre humain est sauvée, et s'appuie spécialement sur les enfants, les femmes et les pauvres. Son exposition des preuves

empruntées de l'Écriture est tout à fait remarquable et ingénieuse ; il a surtout tiré un admirable parti du contexte des deux passages où se trouve le fameux texte *pauci vero electi*, pour l'éclairer d'une nouvelle lumière. Bergier, parlant du nombre des élus, dit : « Un esprit solide et suffisamment instruit ne se laissera pas ébranler par une opinion problématique. » Et plus loin, après avoir exposé les dissentiments des Pères et des commentateurs sur ce point, il ajoute : « Si les paraboles de l'Évangile peuvent être admises comme des preuves, nous devrions conclure que c'est le grand nombre, et non le petit, qui sera sauvé. Jésus-Christ compare la séparation des bons et des mauvais, au jugement dernier, au bon grain séparé de l'ivraie; or, dans un champ cultivé avec soin, l'ivraie n'est jamais plus abondante que le froment. Il la compare encore au choix entre les bons poissons et les mauvais ; or, à quel pêcheur est-il arrivé jamais de prendre moins de bons poissons que de mauvais ? Des dix vierges invitées aux noces, cinq sont admises à entrer avec l'Époux. Dans la parabole des talents, deux serviteurs sont récompensés, un seul est puni ; dans celle du festin, un seul des invités est rejeté [1]. » Louis Du Pont, dans son *Traité de la perfection chrétienne*, paraît aussi pencher vers le sentiment le plus doux, et Lipsin, de l'ordre de saint François, soutient dans son Catéchisme que l'opinion favorable au salut de la majeure partie des catholiques est « la plus probable », celle « qui répond le mieux à la gloire de Dieu, aux mérites de Jésus-Christ, aux espérances des hommes [2]. » Et il ajoute expressément qu'il ne parle que des adultes.

L'interprétation donnée par le P. Lacordaire au texte : « Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus, » repose tout

[1] Bergier, *Dictionn. théolog.*, au mot *Élus*. — *Traité de la vraie Religion*, t. X, p. 355. — Lacordaire, *Conf. IV*, p. 168.

[2] Du Pont, *de Perfect. christ.*, tr. I. — Lipsin, *Catéchisme histor. théolog., dogmat.*, p. 446. *De numero salvandorum.*

entière sur les deux passages dont il fait partie. Dans le vingtième chapitre de saint Matthieu, le royaume du ciel est comparé à un père de famille qui appelle des ouvriers à sa vigne à différentes heures du jour. Quand le soir arrive, tous sont récompensés, et tous reçoivent la même récompense, quoiqu'ils n'aient pas également travaillé. Ceux qui sont venus dès le matin se plaignent, et le maître répond qu'il leur a donné ce dont il était convenu avec eux; qu'il a le droit d'user à son gré de ce qui lui appartient; que les premiers seront les derniers, et les derniers les premiers; et que beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. Maintenant, il est clair que la difficulté de cette parabole consiste, non dans le petit nombre de ceux qui sont récompensés puisque tous reçoivent, mais dans l inégalité de la récompense. « La conséquence qu'on en voudrait tirer qu'il y aura peu d'élus » n'a aucune connexion avec la parole, dont le sens paraît plutôt être: « que beaucoup qui sont appelés par une commune grâce deviennent les derniers après avoir été les premiers, tandis qu'un petit nombre, appelés par une grâce spéciale, deviennent les premiers après avoir été les derniers. » Dans le vingt-deuxième chapitre du même Évangile, le royaume du ciel est comparé à un roi qui célèbre par un festin le mariage de son fils. Les invités refusent de venir. Alors le roi envoie ses serviteurs sur les routes et dans les carrefours ramasser une multitude de gens de toute espèce, qu'ils introduisent dans la salle du banquet. Un seul parmi tous est rejeté, et cela parce qu'il n'a pas la robe nuptiale: «Jetez-le dehors, dit le roi, dans « les ténèbres où il y a des larmes et des grincements de dents « car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. » Ici encore la difficulté de la parabole ne peut consister dans le petit nombre de ceux qui sont définitivement admis dans la salle du festin: car de cette foule si mêlée qui y est entrée, il n'y en a qu'un d'exclu. Si, dans de telles circonstances, il est dit qu'il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus, que peuvent signifier ces paroles, sinon que peu reçoivent une grâce assez spéciale pour

leur permettre de traiter les choses divines avec plus de familiarité que les autres, ou pour leur faire compter sur des faveurs exceptionnelles de la part de Dieu ? C'est, dit l'illustre Dominicain, la tentation de quelques-uns qui sont appelés comme par hasard sur le grand chemin de la vie, pour en remplacer d'autres qui étaient appelés et ne sont pas venus, de se persuader qu'ils sont l'objet d'une spéciale prédilection de Dieu. De là vient qu'ils négligent d'assurer leur vocation par une exacte fidélité. Et le but de Notre-Seigneur, dans cette parabole, est de leur apprendre que si, d'une part, il en est qui des derniers deviennent les premiers, il en est d'autre part, qui des premiers deviennent les derniers... »

(*Le Créateur et la Créature*, pp. 316-318.)

NOUVEAU REGARD SUR LE CIEL.

Considérons la récompense qui nous est promise, ce que David appelle notre *rétribution*, et voyons si cette considération ne sera pas capable d'arrêter nos défaillances perpétuelles dans l'observation des dix commandements, et de nos devoirs envers le prochain.

Mettant les mystères de côté, quel doit être notre genre de vie dans le ciel ?

Tout d'abord, c'est une vie où le péché n'est plus possible. Qui d'entre nous ne se sent point fatigué, obsédé par les occasions faciles d'offenser Dieu ? Nous ne l'aimons que bien faiblement sans doute, mais c'est assez pour que nous éprouvions une peine positive à l'offenser. Même dans la bassesse de notre état présent, il y a quelque chose de singulièrement attrayant dans l'idée d'une vie d'impeccabilité. Combien plus si nous aimions comme les Saints! Et nous en sentirons quelque chose,

s'il plaît à Dieu, avant de mourir. Songez aussi à toutes les peines de la vigilance que la vie spirituelle demande de nous ; il n'en sera plus question : plus de malaise de conscience. Ce sera la joie de notre vie d'être assurés que tout ce que nous ferons ne sera qu'une douce musique et un culte gracieux aux yeux de Dieu. Ce n'est pas tout. Notre vie sera toute remplie d'une adoration facile, rendue plus facile encore par l'éternelle inondation des douceurs spirituelles. Ce que nous lisons de ces douceurs dans la Vie des saints est merveilleux, et notre expérience n'en approche pas ; mais, malgré cela, nous en avons eu, de temps en temps, quelques échappées. Comment les avons-nous trouvées ? Voyons, n'y allons point par quatre chemins. Sans exagération, je pense que la vie ne nous a jamais offert rien de meilleur. Elles peuvent avoir été rares, passagères et de l'ordre le moins élevé ; mais, malgré cela, notre joie était ineffable. Eh bien! le ciel nous établira pour toujours dans une suavité semblable. Je me trompe. La dernière place du ciel, pour le dernier d'entre nous, sera une vie de douceurs spirituelles bien supérieures à ce que les Saints les plus favorisés ont jamais éprouvé sur la terre. Ici-bas, nous avons besoin d'efforts pour prier ; il nous est difficile de tenir nos pensées élevées à Dieu ; mais, dans le ciel, il ne faut plus d'effort. Nous jouirons de la plus délicieuse facilité dans les contemplations les plus sublimes et les plus extatiques, et les transports enthousiastes des artistes dans le feu de la composition ne sont qu'une misérable image de ces ravissements. Tout cela sera continuel et sans fatigue, se renouvelant sans cesse dans la joie d'une jeunesse inépuisable, avec des expansions d'intelligence et de cœur dont nos rêves les plus étranges et les plus hardis ne peuvent atteindre la magnificence.

Pensez aussi à la paix du ciel. La paix! Arrêtons-nous à ce mot, à ce rayon de miel. La paix! la paix! Quelle différence avec la vie présente, la vie de la terre! Quelle diffé-

rence même avec l'activité fatigante de la grâce! Combien nous l'avons désirée toute notre vie ! Et maintenant nous la désirerions presque, hélas ! plus que Dieu lui-même. L'imagination a peine à se figurer une vie sans trouble et sans défiance, une vie sans passé à regretter, sans présent à supporter, sans avenir nuageux à regarder avec incertitude. Le sommeil du travailleur honnête et satisfait est une image de ce calme délicieux. La terre et la mer, les lacs et les forêts reposant aux rayons du midi, comme lassés de leur parure du matin, voilà un emblème de notre repos céleste. Le silence des cieux étoilés à minuit et le sentiment inexprimable qu'ils nous inspirent peuvent nous aider à nous figurer cette paix profonde du bienheureux repos. Mais après tout, nulle autre paix ne peut lui être comparée, car c'est une participation à cette paix de Dieu qui surpasse tout entendement humain. Tout cela nous est-il destiné? tout cela nous est-il possible ? Oui, tout cela et plus encore, tout cela plus intime et plus parfait : un océan de la paix la plus céleste et de joie mystérieuse qui nous invite à naviguer sur son sein dans des splendeurs éternelles. Oh ! quand ce serait là tout, quand il n'y aurait pas autre chose que cette paix, ne serait-ce pas une récompense plus que suffisante pour une longue vie de la pénitence la plus austère ?

Puis, après la Résurrection, il y a les joies des sens. Qui peut dire le pouvoir que posséderont à ce point de vue les corps des justes glorifiés et ressuscités à la ressemblance de Jésus ! Songez, par exemple, aux plaisirs de l'œil contemplant les beautés de la nature, quelque scène magnifique ou quelque merveille de l'art. Ou bien reportez-vous à ces moments où l'oreille se repaît avec passion des enchantements de la musique. Les heures se passent et l'on oublie le cours du temps ; le reste du monde s'est effacé, et l'âme se suspend au dessus de ces abîmes d'harmonie, et semble vouloir se détacher du corps pour se perdre à jamais dans leurs ondulations ; ou bien encore pensez

à cette distraction paisible et délicieuse que l'odeur des fleurs ou des parfums nous fait éprouver quand, se glissant inaperçue, elle chasse les ennuis, rafraîchit l'âme abattue, et nous verse une nouvelle vie, un charme de douceur et d'amour. Tout cela se retrouvera au ciel, et s'y retrouvera sans interruption, à des degrés qui surpassent infiniment tout ce qui est possible sur terre. Tout cela n'est que peu de chose sur la somme de jouissance du corps glorifié. D'innombrables sources de nouveaux plaisirs, dont nous n'avons pas idée, s'ouvriront, toutes surpassant les joies de la terre, toutes dignes des extases du ciel et de la magnificence de Dieu. Non-seulement nous pourrons nous y livrer avec l'abandon sans réserve de l'innocence, mais nous irons bien plus loin: car tout en eux sera un nouvel exercice de la sainteté la plus sublime. Quelle féerie a jamais rêvé chose semblable ?

Mais la plus douce des joies terrestres, c'est l'amour, et la vie du ciel est une vie d'amour. L'amour, plus que toutes les autres passions humaines, a contrôlé les destinées du monde ; il a été, d'après l'histoire, le plus grand moteur naturel sur la terre. Et vraiment d'où vient ce qu'il y a de vif et de coloré dans la vie, même ici bas, si ce n'est de l'amour ? Que serions-nous en ce moment si nous n'avions personne à aimer ? Combien tout nous deviendrait sombre jusqu'au moment où nos yeux pourront supporter la lumière de Dieu ! N'avoir pas Dieu à aimer... c'est l'enfer. Eh bien ! l'amour de tous les amants les plus passionnés sur la terre, réuni en un seul, ne peut égaler l'amour le plus calme de la dernière des âmes dans le ciel. L'éternité nous donnera de nouvelles facultés d'aimer, et ce sera d'un amour sans nom sur la terre, et dont nos diverses sortes d'amour, paternel, filial, conjugal ou fraternel, ne représentent que de faibles fractions, des éléments épars. La joie de cet immense amour est inconcevable ; les objets en seront mille fois centuplés, et cela sans que la multiplicité d'objets fasse autre chose qu'aviver l'intensité. Et considérez que tout

cet océan d'affection s'épanchera constamment dans un courant immortel d'amour pur et sans tache, indiciblement heureux de son indicible sainteté.

S'il nous fallait dire ce qui donne le plus de bonheur, d'aimer ou d'être aimé, nous serions en peine de répondre. Tous, nous avons soif d'amour ; toute notre nature s'épanouit sous son influence ; il change notre caractère; il transforme la plus profonde misère en bonheur, et la lâcheté en héroïsme. Notre capacité de recevoir de l'amour et d'en jouir semble illimitée, même dès ici-bas, quoique nos âmes soient si peu développées, nos cœurs si superficiels, nos vies si étroites, en comparaison de ce qu'ils seront un jour. Sûrement, dans le ciel, nos puissances ne seront point en défaut quand nous trouverons des océans d'amour où tous nos désirs seront satisfaits. Chacun des Bienheureux nous aimera avec une puissance au delà de tout amour terrestre, et les Bienheureux sont sans nombre. Les natures angéliques nous verseront aussi les torrents enflammés de cet immense amour que nous ne pouvons définir autrement, si ce n'est qu'il est plus profond, plus puissant et plus charmant que l'amour des hommes ; et les légions de ces anges sont innombrables ; et la Mère de Dieu..., qui peut penser au bonheur de l'amour sans tache qu'elle nous prodiguera? Jamais une mère terrestre, dans la passion d'une tendresse sans bornes pour son fils unique, n'a prodigué à cet objet exclusif de ses affections un amour comme celui que la Mère de Jésus montrera à chacun des hommes rachetés. Oserai-je parler de l'adorable humanité de Jésus, et dire comment nous aurons part à cet amour dont autrefois jouissait saint Pierre sur les bords du lac de Génézareth, et saint Jean, lorsqu'il pouvait compter les battements du Sacré-Cœur? Nous n'avons pas de mesures pour un pareil bonheur. Et encore, tout cela mis ensemble, Anges, Saints, Cœur de Marie, Cœur humain de Jésus, tout cela est encore surpassé par un autre amour qui nous attend encore. Petits, finis, faibles encore, malgré notre nature glorifiée, nous

verrons cependant couler en nous, de chacune des perfections du Tout-Puissant, de chacun des abîmes du Dieu de sainteté et de joie, des torrents intarissables de l'amour le plus enivrant, et nous serons là, vaincus, palpitants, sous la puissance de cette immense vie, respirant à peine et suspendant toutes les facultés de notre âme, en nous sentant transportés dans des régions inimaginables de lumière, ravis dans des extases de béatitude qui n'ont rien de semblable que la béatitude de Dieu même, éternellement absorbés dans l'éternel Amour.

Le contentement du ciel, dans son imperturbable perfection, est un autre trait de cette vie. Toutes les joies, prises à part ou en masse, dépassent l'attente dans la satisfaction qu'elles procurent. Que notre nature soit agrandie ou fortifiée tant qu'elle pourra, chacune des joies la remplit jusqu'au bord. Et, cependant, il n'y a pas plus de satiété qu'il n'y a de besoin. C'est une faim délicieuse qui nous possède, et qui nous fait désirer, désirer, et désirer encore ; mais c'est seulement ce qu'il y a de joyeux, de neuf et de vital dans la faim, sans qu'il y ait rien qui rappelle l'absence du nécessaire. Chaque joie semble, à tout moment, dépasser toute joie ; mais le moment qui vient rapporte quelque autre excès, qui dépasse encore toute joie. Pour que l'immortalité même puisse supporter de si violentes émotions de bonheur, il ne faut rien moins qu'un miracle éternel.

L'éternité!... c'est là le dernier trait de cette bienheureuse vie. L'éternité !... est-ce un nom ? est-ce une harmonie ? La pensée ne s'en représente qu'un rêve, même quand elle est le plus attentive. C'est un bonheur qui n'a pas de fin, parce qu'il sort du bonheur de celui qui n'a pas commencé. C'est une gloire qui déborde toujours sans cesser d'être égale : immuable sans monotonie; récréante sans sortir de son calcul immortel; infiniment variée sans rien perdre de la simplicité; incroyable extase, se retrouvant toujours, et à jamais, dans son premier étonnement !

Quelle vie ! Mais est-ce bien là le Ciel ? Oui et non. Au-

moins, c'est la partie pauvre, la partie des accessoires. C'est le ciel sans le ciel, le ciel sans sa grande joie réelle, le ciel sans la béatifique vision de notre grand Dieu. Je n'ai pas même insisté sur les béatitudes de l'esprit, parce que la Vision se fût présentée partout. Et, malgré cela, quelle vie que celle qui est offerte à nos esprits, même dans cette écorce inférieure et obscure du ciel ! Si nous la méditions jusqu'à nous la rendre familière, ne suffirait-elle pas pour nous attirer merveilleusement à Dieu, et pour exorciser plus d'un esprit de mondanité qui est maintenant à se repaître tranquillement des mensonges de notre vie spirituelle? Surtout, n'imprimerait-elle pas à notre âme une plus profonde horreur du péché, un esprit de pénitence intérieure plus véritable, un regret plus constant des lâchetés déplorables du passé ? Car, qui sont ceux qui ont atteint ce port de la céleste paix ? Ce sont ceux et ceux-là seulement qui, sur la terre, ont embrassé la Croix, et l'ont portée chaque jour, et qui ont ainsi, et toujours ainsi, suivi le Christ.

(*Conférences spirituelles*, pp. 372-378.)

Quelle est cette brillante multitude d'âmes resplendissantes de gloire qui forment comme le cercle extérieur de cette merveilleuse cour? C'est cette portion de l'empire de la grâce que les eaux du baptême seules ont arrosée. Les petits enfants sont devenus semblables à des hommes de trente-trois ans, comme Jésus-Christ lui-même, et leur âme, sans avoir passé par les épreuves ni par les tentations, est devenue aussi blanche que la neige, quand elle a été lavée dans son précieux sang. Les hommes les plus savants dans ce monde sont moins instruits qu'eux, bien que le cœur des Saints sur la terre ait parfois brûlé d'un amour aussi ardent que le leur, et peut-être même plus intense encore. Les plus grandes joies de la terre sont moins qu'une ombre en comparaison du ravissement béatifique

qui s'empare de leurs esprits et les font tressaillir d'allégresse. L'aube d'un beau jour est blanche comme les perles : tel est l'éclat dont ils brillent dans cet empire de la splendeur, parce que leur frère a opéré un miracle en leur faveur, qu'il a changé son sang en eau, qu'il les a purifiés, et que le nom seul de la Vision qu'ils contemplent a suffi pour les remplir de la grâce d'adoption et pour leur donner un héritage qui ne périra jamais. Est il une destinée sur la terre, en prenant même celle que le soleil de la prospérité dore de ses rayons les plus favorables, qui ne soit une véritable misère, un mal réel en comparaison de la gloire de ces enfants, membres vivants de Jésus-Christ, dont le baptême a assuré le salut éternel ? Je ne sais si l'état d'un homme pieux, cruellement éprouvé sur la terre, chargé d'une lourde croix et dont le cœur est victime de l'amour qui le consume, tandis qu'au fond de son âme sont gravés les stigmates de la Passion à jamais bénie du Sauveur, — je ne sais, dis-je, si une telle condition, en raison de la ressemblance que les souffrances établissent avec Jésus-Christ dans la vie présente et de la couronne qu'elles promettent dans l'autre, n'est pas préférable à la gloire des enfants baptisés. Mais je suis certain qu'il n'est pas d'état sur la terre qui soit aussi digne d'envie, que cet état de pieuse souffrance.

Franchissons ce cercle extérieur et ces joies multipliées. Quelle est cette autre multitude que nul homme ne saurait compter? Qui aurait jamais cru qu'un si grand nombre d'âmes eût été créé ? O sang fécond de Jésus ! Oh ! de quelle joie est inondée cette foule innombrable ! Là se trouvent confondus tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues, tous les sexes, tous les âges, tous les rangs, toutes les occupations et toutes les époques de l'histoire du monde. Qu'ils sont beaux ces chœurs des élus ! quelle variété dans leur sainteté ! quel ordre dans leurs diverses classes, dans leurs différents degrés ! Voyez resplendir sur leurs âmes, comme autant de pierres précieuses, les différents caractères des Sacrements :

c'est le diamant du Baptême, le rubis de la Confirmation, l'émeraude de l'Ordre, dont sept facettes réfléchissent la verte lumière ; et chacune d'elles brille d'un éclat plus vif et plus enchanteur que le grand corps solaire qui éclaire et féconde la nature tout entière. Là sont les Pontifes et les Docteurs, les Martyrs, les Confesseurs et les Vierges, les novices et les frères lais, les religieux et les séculiers, tous inondés de la lumière de l'Agneau ; puis, viennent les Saints qui n'ont point été appelés à remplir les trônes laissés vides parmi les chœurs angéliques, ceux qu'on pourrait appeler les saints non placés ; et chacune de leurs âmes porte en soi tout un monde de tendre adoration de l'Agneau. A chaque heure du jour, de nouveaux hôtes se pressent aux portes du ciel ; les Anges les conduisent à Pierre, Pierre les amène à Marie, Marie à Jésus, et Jésus les présente à son Père. Chaque nouvelle arrivée, comme une puissante ondulation, fait tressaillir les différents cercles du ciel et les jette dans un excès de joie: c'est le pouls qui marque la vie de l'éternité, et ces transports se font sentir au sein même des ravissements extatiques où la Vision béatifique, la Vision qui ne change pas, tient les Bienheureux sans cesse plongés. Oh ! comme la terre semble aride quand on vient de reposer sa pensée sur les choses célestes, ou qu'on vient d'en parler! Sainte Eucharistie, sans vous que ferions-nous ?

Pénétrons plus avant encore dans le Royaume du ciel. Nous arrivons maintenant à ces neuf Cercles rangés autour d'un centre commun, et qui constituent l'empire des anges. Parmi leurs trônes, il en est qui sont occupés par des êtres humains mais devenus semblables aux Anges: c'est là que le Très-Haut a placé les plus illustres parmi les saints de la terre pour combler, dans les rangs de l'armée céleste, le vide laissé par ceux que Lucifer entraîna avec lui dans sa chute. Là existent trois magnifiques Hiérarchies dont chacune est subordonnée à celle qui lui est immédiatement supérieure et reçoit d'elle toute sa lumière, tandis que la plus élevée des trois n'est soumise qu'à

Dieu et n'est éclairée que par lui seul. Dans chaque hiérarchie se trouvent trois Chœurs de même nature, différant entre eux par les attributions, la sainteté et la puissance, dont les apôtres nous ont rapporté les noms et dont les traditions de la théologie nous révèlent en grande partie les fonctions si douces et si variées. Chaque ange, disent certains théologiens, est à lui seul une espèce à part; mais, sous certains rapports, il y a quelque chose d'invraisemblable dans cette opinion; car, s'il en était ainsi, combien de millions d'espèces parmi les créatures raisonnables de Dieu eussent été éteintes avec Lucifer, du moins en ce qui concernait leur faculté de rendre hommage à leur divin Créateur. D'autres disent que chaque chœur renferme trois espèces qui diffèrent entre elles de telle manière qu'il n'est pas aisé pour nous de s'en former une idée; tandis que les grâces accordées à chaque ange en particulier sont distinctes et différentes les unes des autres. C'est ainsi qu'à l'aide de vingt-sept degrés, qui passent par autant de Cercles groupés autour de la très-sainte Trinité, nous traversons dans toute son étendue l'empire angélique, aux habitants duquel nous trouvons mêlée la sainteté des élus de la terre, et nous arrivons enfin au trône du Vice-roi des anges, ce trône brillant que Lucifer perdit en tombant, et qui est maintenant occupé, selon les uns par saint Michel, selon les autres par saint Joseph, en récompense des fonctions de père nourricier qu'il remplit envers le Verbe incarné.

Voyez à quelle élévation nous sommes maintenant arrivés! Si nous retournons la tête pour jeter un regard en arrière sur toute la magnificence que nous venons de traverser, et surtout sur ces neuf océans de lumière vivante et intellectuelle qui constituent la sainteté angélique, ne nous sentirons-nous pas comme saisis de vertige à cet aspect? Et quel effet délirant produiront tour à tour sur nous la ravissante harmonie de la musique céleste et le profond silence qui lui succède! Le Saint-Sacrement est tout près de nous sur la terre. Mais au ciel quel

espace il faut traverser avant d'arriver à la nature humaine de Jésus !

Montons plus haut, plus haut encore. Au dessus du trône du Vice-roi nous nous trouvons en présence des sept Anges choisis qui se tiennent sans cesse devant le trône de Dieu. Ce sont : saint Michel, l'Ange gardien de l'Église, peut-être aussi celui de la sainte humanité de Notre-Seigneur pendant son séjour sur la terre, et du Souverain Pontife régnant le vainqueur et le destructeur des anges rebelles; saint Gabriel, l'ange de l'incarnation et le gardien de Marie, l'ange qui inspira Daniel, qui trouve ses délices dans le sacrifice et la prière, le messager de la clémence de Dieu; saint Raphaël, celui de tous les anges qui ressemble le plus aux hommes, saint Raphaël, figure de la divine Providence, le médecin, le guide et la joie des âmes, le compagnon des mortels dans leur pèlerinage, et leur gardien au milieu des vicissitudes de la vie ; saint Raphaël, par qui la triple miséricorde des personnes divines est dispensée aux hommes errants sur la terre ; de telle sorte que si saint Michel est l'ombre du Père et saint Gabriel celle du Fils, on pourrait, à bon droit, appeler saint Raphaël l'ange du Saint-Esprit. Puis viennent ces quatre autres Anges dont les noms, ainsi que le dit saint Boniface dans le concile tenu à Rome sous le pape Zacharie, n'ont pas été reconnus publiquement par l'Église, mais qui, selon certaines traditions et quelques révélations particulières, sont ainsi appelés : Uriel (le fort Compagnon), dont il est fait mention dans le troisième et le quatrième livre d'Esdras, et que l'art chrétien représente tenant de la main droite une épée nue qu'il serre contre sa poitrine, et de la main gauche des flammes ; Sealtiel (l'Esprit de la prière), celui, selon la tradition, qui apparut à Agar dans le désert : on le dépeint avec le visage et les yeux modestement baissés, les mains jointes et serrées contre la poitrine, dans l'attitude d'un pénitent ; Jehudiel (le Rémunérateur), qu'on suppose être l'ange envoyé par Dieu pour marcher devant les enfants d'Israël : dans les tableaux chrétiens il

apparaît tenant une couronne d'or de la main droite, et de la gauche un fouet formé de trois cordes noires ; enfin, Barachiel (Celui qui vient en aide), et qui est, selon une croyance populaire, le même ange qui parla à Abraham et qui reprit Sarah lorsqu'elle se mit à rire: il est reconnaissable aux roses blanches dont son manteau est semé. Oh! quelles délices le Verbe incarné ne doit-il pas trouver dans la glorieuse existence, dans l'esprit profond et dans la sublime adoration de créatures aussi parfaites ! Si la science pouvait descendre dans ces abîmes de corail et explorer ces cavernes, où le soleil n'a jamais pénétré, que recèlent les océans Atlantique, Pacifique, Arctique et Antarctique ; s'il lui était donné de noter, de classer et d'apprendre les innombrables genres et espèces de coquilles, d'herbes marines et d'êtres inanimés, l'œil de l'observateur ne pourrait pas rencontrer un monde plus fécond en découvertes de toute sorte, si ce n'est dans les natures si riches et presque inépuisables, dans les grâces merveilleuses, dans les gloires inénarrables de ces sept Esprits qui sont les gardiens choisis du trône de Dieu. L'âme du Verbe incarné les contemple avec amour et avec bonheur ; elle se complaît à couronner leurs hommages en les agréant, et elle daigne recevoir, au sortir de leurs purs encensoirs, nos prières humaines qui sont encore imprégnées des parfums de l'encens de la terre. Voilà ce que fait encore en ce moment dans le ciel Jésus, ce même Jésus qui est ici près de nous, dans le Saint-Sacrement.

Montons plus haut, plus haut encore. Nous approchons de l'illustre hiérarchie de l'incarnation, enveloppée d'une gloire qui n'appartient qu'à elle et tirant une splendeur inouïe du voisinage de la sainte humanité du Verbe. Là se trouvent les onze Apôtres rassemblés par Jésus après sa résurrection, et Matthias, que le Saint-Esprit lui-même élut pour succéder à Judas, puis sur le treizième trône saint Paul, et enfin Barnabé, qui compléta le Collége apostolique. Là aussi nous rencontrons les deux évangélistes, Marc et Luc, qui n'étaient pas au nombre des Apôtres,

avec Siméon et Anne, Elisabeth et Zacharie, Joachim et Anne, Magdeleine, Marthe et Lazare, Simon le Cyrénéen et Joseph d'Arimathie, Nicodème et Étienne, Malchus et Véronique, Longin et Dimas, avec les soixante-dix Disciples et les autres saints de l'Évangile. Là sont les saints Innocents, dont le sang fut le premier qui coula pour Jésus après qu'il eut versé le sien pour eux dans la circoncision ; les saints Innocents auxquels, selon quelques révélations faites aux saints, la plénitude de l'usage de la raison, avec une immense capacité d'acquérir des mérites, fut attribuée au moment de leur massacre, et qui jouissent aujourd'hui d'une singulière puissance dans le ciel comme patrons des mourants: (aussi ce fut en invoquant leurs doux noms que saint François de Sales se fortifia au moment de rendre l'esprit.) Là enfin, au comble de la gloire et du bonheur, se trouvent les deux fidèles gardiens du trône de Marie, saint Jean-Baptiste, dont la vie ne fut qu'un long miracle qui étonna la terre, et saint Joseph qui, soumis à mille épreuves pénibles, fut choisi de Dieu pour servir ses desseins les plus mystérieux, mérita d'être le représentant du Père éternel sur la terre, mena une vie aussi calme que le cours paisible de la Providence, aussi modeste, aussi simple que les trente-trois années que le Verbe incarné passa sur la terre. Telle est la hiérarchie de l'incarnation. De même que les nuages qui se pressent autour du soleil couchant se colorent de reflets d'or et de pourpre, et, toujours changeants, toujours nouveaux, étincellent comme autant de sublimes fournaises allumées dans le ciel ; — ainsi en est-il de ces Saints qui composent la hiérarchie de l'incarnation, et qui, groupés les uns avec les autres, se pressent autour de la gloire éclatante de l'Agneau.

Montons, montons encore. Non loin du Sacré Cœur de Jésus s'élève le trône médiateur de Marie. Il n'y a peut-être pas de date plus mémorable dans les années du ciel que le jour de son couronnement. Elle est la femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds et sur sa tête une couronne de douze étoiles qui

représentent les apôtres. Qui pourra dire les merveilles de sa gloire ? Elle est trop brillante pour qu'on puisse la voir, et elle reste pour nous un mystère et une énigme. Un abîme appelle un autre abîme. Sommes-nous capables de mesurer la munificence de Dieu, la libéralité du Verbe, l'étendue de ce qui peut nous être communiqué par la très-sainte Trinité ? Alors, mais seulement alors, nous pourrions nous faire une idée de la gloire de Marie, la mesurer dans toutes ses dimensions et dans ses moindres détails. Elle est le premier fruit de la prédestination de Jésus ; que dis-je ? elle en forme une partie intégrante. Elle partage avec lui, à un degré inférieur, la gloire d'être la cause finale, le modèle et le type de toute création. Jésus partage avec elle son sceptre, et la dignité de reine est dévolue à Marie dans chacun des trois empires de la nature, de la grâce et de la gloire. La ressemblance est si grande entre la Mère et le Fils, que, lorsque nous décrivons l'une, il semble que nous fassions le portrait de l'autre. Bossuet l'appelait le *Christ commencé* ; et de même que Notre-Seigneur commença par elle, ce fut par elle aussi qu'il daigna terminer la longue série de ses admirables mystères, en la couronnant dans le ciel. La justice de Dieu s'est retirée d'elle, afin qu'en elle on retrouve exclusivement l'esprit de miséricorde de l'incarnation. Car, en vérité, la miséricorde divine coule en elle avec tant d'abondance, qu'elle semble elle-même en être devenue une source, et que son nom n'est plus seulement Mère de Dieu, mais aussi Mère de miséricorde. Et pourquoi en est-il ainsi ? C'est afin qu'elle brille à nos yeux d'un éclat qui se rapproche davantage de celui des créatures et de la race humaine. Chaque espèce de grâce dans l'âme de Jésus réclame à son tour le droit de couronner Marie et de lui conférer quelque prérogative particulière. La grâce d'union couronne en elle la Mère de Dieu (*Deipara*). La grâce habituelle du Sauveur la couronne d'une sainteté en présence de laquelle toutes les perfections réunies des Anges et de Saints sont comme des vers

luisants au soleil de midi. La grâce d'union et la grâce habituelle combinées placent sur son front le triple diadème de l'Immaculée Conception, de la Virginité perpétuelle et de sa glorieuse Assomption. La grâce actuelle répand comme une pluie de perles et de pierres précieuses sur la robe royale de la Reine des cieux. Les dons qui ornent l'âme de Jésus couronnent leur propre image dans l'âme de Marie ; et les merveilleuses facultés de la Mère sembleraient rivaliser avec celles du Fils, si elles n'en étaient les reflets, et si elle ne tenait de lui ce qu'il ne tient de nul autre que de lui-même. La grâce de la suprématie dans Jésus couronne Marie reine du ciel, des anges et des saints, et lui attribue l'empire du purgatoire et de la terre. Puis, outre ces dons qui viennent de lui, qui peut dire ce que Notre-Seigneur permet à sa Mère de revendiquer en son propre nom ? Car il est des titres et des droits, en dehors des siens, qui n'en sont pas moins légitimes, parce que sans lui ils n'existeraient point. Tout ce que j'ai dit n'est rien, et il en doit être ainsi. L'amour peut deviner, mais la science ne peut exprimer la gloire de la Mère de Celui qui est là dans le Saint-Sacrement.

Montons encore. Le but où nous tendons est proche, si nous comptons les distances selon la mesure du ciel, mais bien plus haut que le vol de l'aigle, si nous prenons notre pensée humaine pour terme de comparaison. Là, au cœur même du grand mystère, servant en quelque sorte de cuirasse à la sainte Trinité, se trouve la sainte humanité de Jésus, toute radieuse des feux que répand sur elle la Divinité, revêtue de ses grâces, de ses formes et de ses dons créés qui subsistent sans se consumer au sein de cette lumière et de cette beauté inaccessibles. Accumulerons-nous de grands mots pour décrire sa gloire ? Irons-nous emprunter les images d'Ézéchiel et de l'Apocalypse pour dépeindre le Fils de l'Homme exalté et assis sur son trône ? Dirons-nous de lui qu'il porte écrit sur son vêtement : *Le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs*?

A quoi bon ? Il vaut mieux nous hâter, l'arracher aux flammes de cette vision et le réclamer comme une chose qui nous appartient. En effet, il est plus à nous que sa gloire, et nous tremblons de le perdre quand nous voyons où il est. Et pourtant c'est lui-même : contemplez ses traits. Évidemment ce sont les traits d'un homme, et ils ressemblent à ceux que nous avons vus quand nous avons levé un regard timide sur celle qui est à la fois notre Mère et notre Reine. Voici sa chevelure : elle est semblable à celle des autres hommes, et les flammes l'ont respectée. Voici cette face jadis si bien connue des pêcheurs de Génésareth, et dont l'aspect était si propre à inspirer la pitié quand il traversa les rues de Jérusalem au jour de sa Passion. Voici ce regard mêlé de respect et de crainte qui faisait rayonner son visage lorsqu'il priait dans les bruyères de la montagneuse Judée. Voici la voix de Celui qui prêchait et qui racontait des paraboles, qui chassait les démons et remettait les péchés, qui sept fois laissa tomber des paroles d'amour du haut de ce trône ignominieux de la Croix où nos péchés l'ont attaché, et qui, enfin, répète encore plusieurs fois à chaque heure du jour ces mots si doux : « Entrez, « âme bénie, entrez dans le royaume qui a été préparé pour « vous avant la création du monde. » C'est lui-même.

Voir Dieu face a face tel qu'il est ; contempler sans être ébloui les trois divines Personnes, reconnaissables et distinctes dans le foyer enflammé de leur inaccessible splendeur ; jouir de la vue si longtemps désirée de l'éternelle génération du Fils; en posséder les joies dans notre cœur sans mourir ; admirer dans le ravissement de l'adoration les merveilles ineffables que révèle sans cesse le Saint-Esprit dans sa procession du Père et du Fils; participer à cette joie des joies; en boire à longs traits les délices, en savourer les beautés distinctes de celles de la génération du Fils ; nous sentir, avec une crainte extatique et la confiance intime des Séraphins, dominés et couverts par la personne du Père non engendré, du Père dont

nous avons tant parlé sur la terre, que nous avons si souvent invoqué, la Source de la Divinité, qui est véritablement notre Père, comme il est le Père du Fils éternel ; scruter avec une liberté triomphante attribut après attribut ; pénétrer dans des océans sans fin de beautés divines ; rester avec un bonheur inexprimable dans l'étonnement et la stupeur devant la vision de l'Unité de Dieu, si longtemps notre mystère de prédilection et pour toute l'éternité, mystère nous apparaissant toujours plus brillant de jeunesse et de nouveauté ! — O ma pauvre âme ! que peux-tu connaître de ces merveilles qui, seules, pourront satisfaire ton amour en d'éternelles alternatives de silence respectueux et de cantiques de reconnaissance !

Telles sont les récompenses de Dieu ; telle est la manière dont il paye notre amour.

(*Le saint-sacrement* t. 2. pp. 174-185)

DERNIER CRI DE L'AME CHRÉTIENNE.

O mon Créateur, mon éternel amour !

(Conclusion du *Créateur et de la Créature.*)

FIN.

TABLES

I.

TABLE PAR ORDRE DES MATIÈRES

TABLE PAR ORDRE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION 1

LIVRE PREMIER.

DIEU.

Présence de Dieu 3
Dieu et ses perfections. 4
La vie de Dieu. 6
Dieu est vérité. 11
Beauté de Dieu 11
Dieu connu par des figures 13
Dieu révélé par la nature 19
La Trinité. 21
Dieu considéré comme l'amour infini. 29
De l'amour de Dieu pour nous. 31
Paternité de Dieu 32
Ce que c'est que la joie de Dieu 38
Dieu est notre patrie et notre fin. 40
Dernier coup d'œil sur la présence de Dieu . . . 41

LIVRE SECOND.

LA CRÉATION.

De la création en général. 45
Les anges 49
Les astres et la terre 53
Le premier homme. 54
Le monde avant le péché 61
Aspect de la création au sixième jour 62

LIVRE TROISIÈME.

L'HOMME.

Ce que c'est qu'un homme. 65
Misère de l'homme. 71
Grandeur de l'homme : Amour de Dieu pour lui. 75
Pourquoi Dieu n'a-t-il pas créé les anges et les hommes dans l'état de pure nature. 76
Second regard sur Adam. 77
La terre et l'homme après le péché 78

LIVRE QUATRIÈME.

L'INCAR NATION.

Le Verbe 83
L'Incarnation décrétée de toute éternité 89
Coup d'œil sur l'Ancien Testament. 90
Abrégé de l'histoire de la Bible. 92
L'Incarnation 93
Effets de l'Incarnation sur toute la création matérielle. 101
Dieu aurait pu sauver le monde autrement que par l'Incarnation 102
La justification 103
Les cloches de l'Incarnation dans l'antique Angleterre. 107

LIVRE CINQUIÈME.

LA SAINTE VIERGE ET SAINT JOSEPH.

Premier chant à la Vierge. 113
La beauté de Marie. 114
L'Immaculée Conception 116
La Nativité de Marie. 119
L'Annonciation dans ses rapports avec le sacrement de l'autel. 119
La nature et le surnaturel en Marie. 123
Saint Joseph. 125

Dévotion à saint Joseph 130
Marie corédemptrice 136
Mort de Marie 138

LIVRE SIXIÈME.

DE BETHLÉEM A NAZARETH.

L'Annonciation et le *Fiat* de la Vierge. 143
Occupation de Jésus dans le sein de Marie. . . . 144
Le soir du 24 décembre 145
La nuit de la Nativité 146
Coup d'œil sur le monde pendant la nuit du 24 au 25 décembre. 148
La crèche 157
Le premier regard de Marie sur son Fils. 158
Les trois oblations de la Vierge près de Jésus naissant. 159
La Circoncision 159
Nazareth. 160
Vie de Jésus parmi les hommes.—Dilatation de son amour pour nous. 161

LIVRE SEPTIÈME.

LA PASSION.

Le Vendredi-Saint à Jérusalem 165
La sueur de sang. 167
Le chemin de la Croix 168
Le couronnement d'épines 169
Le crucifiement. 171
Mort du Sauveur 175
Effets de la Passion. 176
Le précieux sang et sa puissance 178
Valeur infinie d'une goutte de sang divin. 179
Le crucifix. 180
Que serait le monde sans Jésus. 181

LIVRE HUITIÈME.

L'EUCHARISTIE.

Des sacrements, en général. 185
Le sacrement eucharistique. 193
L'Eucharistie comparée aux autres sacrements. . 194
Dévotion au Saint-Sacrement. 195
Le sacrifice de l'autel 201
La transsubstantiation 205
Au moment de l'élévation. 215
Au moment de la communion 216
Actes après la communion 218
La Fête-Dieu 229
Dernière pensée sur les sacrements. 234

LIVRE NEUVIÈME.

L'ÉGLISE.

L'Église 237
Pourquoi nous aimons l'Église ? 242
Comment, par le moyen de son Église, Dieu vient en aide à tous les hommes 248
Culte que l'Église rend à Dieu 250
L'art dans l'Église : c'est une théologie et un culte. 254
Dévotion à l'Église. 256
Le Pape 262
Pie IX 266

LIVRE DIXIÈME.

LA VIE CHRÉTIENNE.

Crainte de Dieu, commencement de la vie chrétienne 269
Confiance en Dieu : second degré de la vie chrétienne. 270
Désir de Dieu : troisième degré de la vie chrétienne. 270

L'ennemi de la vie chrétienne. 273
De la bonté considérée comme l'essence de la vie chrétienne. 275
Éloge de la douceur 282
Simplicité 284
De la prière en général. 284
Facilité, puissance et beauté de la prière dans la vie chrétienne 287
Le don des larmes 291
La mortification et la joie. 295
La vraie liberté. 297
La vraie sainteté. 299
Le repos dans la sainteté 303
Les petites vertus 308
Il faut servir Dieu par amour 309
Qu'arriverait-il si toute la terre aimait Dieu . . . 310
Facilité de la vie chrétienne. 313
Nous sommes trop heureux 316
Souvenir de la patrie. 317
Dernier mot sur la vie chrétienne 317

LIVRE ONZIÈME.

LA MORT.

A ceux qui doutent de leur salut. 321
A ceux qui se convertissent tard 322
Avant la mort. 322
Le démon à notre lit de mort 325
Histoire d'un mourant 326
Ce qu'on emporte dans l'autre vie 330
Le viatique. 331
Facilité de la mort 332
La mort violente et la mort douce. 333
Mort du juste 334

LIVRE DOUZIÈME ET DERNIER.

L'ÉTERNITÉ.

La pensée du salut 339
L'âme après la mort 340
L'enfer 341
Le purgatoire. 349
Du ciel et tout d'abord de la glorification. 351
Du nombre des élus. 353
Nouveau regard sur le ciel 360
Dernier cri de l'âme chrétienne. 376

II.

TABLE ANALYTIQUE

DE TOUTES LES ŒUVRES DU P. FABER.

TOUT POUR JÉSUS[1]

CHAPITRE I.

LA VIE DÉVOTE CONSISTE A FAIRE TOUT POUR JÉSUS.

1° Jésus est tout à nous, malgré nos misères et nos froideurs. — Soyons tout à lui et à ses intérêts, — par opposition au service actif des intérêts des hommes et du Démon.

2° Idée des intérêts de Jésus, consistant de notre part :

A peupler l'Église triomphante,
A dilater l'Église militante,
A délivrer l'Église souffrante.

Sources des intérêts de Jésus :

La gloire de son Père à procurer,
Le fruit de sa passion à étendre,
L'honneur de sa Mère à favoriser,
L'estime de sa grâce à faire triompher.

3° Cet apostolat de notre part est une condition de la vie dévote. — Jamais stérile, — mais sans résultats visibles, — il s'exerce par la prière.

CHAPITRE II.

L'APOSTOLAT POUR JÉSUS EST UN SIGNE DE SAINTETÉ.

I° *Doctrine.* — La Sainteté ou Vie dévote consiste à servir Dieu par amour. Or la *sympathie* est le fruit et l'entretien de l'amour. —

1. Cette Table est l'œuvre de M. l'abbé X..

Preuves tirées des trois caractères des saints (S. Hyacinthe Mariscotti) : — 1° Le zèle pour la gloire de Dieu, — qu'elle soit aussi notre unique but.

2° La susceptibilité au sujet des intérêts de Jésus. — Elle consiste à s'affliger des scandales, — des hérésies. — Facheux état de l'insensibilité.

3° La sollicitude pour le salut des âmes. — Le prix d'une âme ! — De là les mille industries du zèle chez les catholiques.

II° *Pratiques* diverses du service de Dieu par amour. — Pratique d'un jésuite espagnol envers les âmes du purgatoire. — Gain immense dans l'application de nos indulgences :

1° Augmentation de nos mérites ;

2° Des protecteurs dans les âmes délivrées ;

3° Des adorateurs à notre place ;

4° La joie de l'Église triomphante et de l'Église militante ;

5° La prompte dispensation des trésors de l'Église ;

6° L'application à notre égard de la récompense au centuple.

Conclusion : Servir Dieu par la crainte de l'enfer, religion étroite ; le servir par amour, c'est notre bonheur et celui de Jésus.

CHAPITRE III.

MOTIFS ET CARACTÈRE DE L'AMOUR DE DIEU.

1° *Doctrine :*

1° L'amour fait prendre en tout et toujours le parti de Dieu.

1er motif : il est notre créateur ;

2e motif : il est notre père.

Ce second motif nous préservera de la sécheresse dans la dévotion.

Depuis la rédemption, Dieu s'est épuisé à donner de lui une idée toute d'amour.

2° Notre amour sera avant tout un amour de *doléance* et non pas seulement de *complaisance.*

a Sa raison d'être : il va à notre nature. — Ses deux sources fécondes : le péché, la passion du Sauveur.

b Il consiste dans la douleur et la réparation pour les péchés d'autrui.

c Douceur et paix du don des larmes. Exemples et témoignages des Saints. Gémir comme des colombes est la charge spéciale des religieuses.

d'Exhortation à entrer dans cet esprit des saints.

II° *Méthodes* et *pratiques* pour l'amour de *condoléance* :

1° Considérations fondamentales ;

2° Méthode de saint Bernard ;

3° Méthode de Balthazar Alvarès et de saint Alphonse.

4° Mais la douleur de nos propres péchés est inséparable de cette pratique. — Comment les pleurer.

III° *Fruits* spirituels de l'amour de *condoléance* :

1° Affranchissement de l'esprit du monde et de l'amour-propre.

2° Un plus grand crédit auprès de Dieu ; — exemple de saint Paphnuce et du joueur de flûte.

IV° Autres *pratiques* des saints : pratiques de Lancicius et de sainte Gertrude pour le carnaval.

Conclusion. — L'auteur déplore la malheureuse neutralité de tant de catholiques. — Gloire de Dieu sans asile.

CHAPITRE IV.

LA SYMPATHIE POUR JÉSUS EXERCÉE PAR LA PRIÈRE D'INTERCESSION.

I° *Doctrine.* — 1° Le salut d'une âme. — 2° Ce que Jésus a dû faire et instituer pour le salut d'une âme. — 3° Bonheur d'une âme sauvée. — 4° Salut de cette âme décidé par une prière d'intercession.

II° *Mystère de la prière.* On peut s'en former une idée en considérant :

1° Le néant de celui qui prie;

2° La majesté de Dieu;

3° D'où vient la valeur de nos prières. — De Jésus priant en nous.

4° La facilité de la prière. — Dieu nous accorde sur lui une influence illimitée, quant aux choses et quant au temps.

5° Puissance de nos prières tant pour les autres que pour nous mêmes. — Étendue de notre responsabilité.

6° Puissance incommensurable. — Vision de sainte Gertrude.

Conclusion. — Servons Jésus par amour et toutes les bénédictions de la prière seront à nous.

III° *La sympathie pour Jésus s'exerce par la prière d'intercession.*

1° Ce moyen à la portée de tout le monde — s'étend partout où

la gloire de Dieu est outragée, B ses intérêts compromis, C les âmes en péril.

2° C'est le dogme de la communion des saints. — Tableau de ce dogme présenté comme un caractère de la véritable Église.

II. *Pratique*. Pour qui nous devons prier :

1° Pour ceux qui sont en état de péché mortel ou hors de la véritable Église.

2° Pour les tièdes.

3° Pour l'augmentation et la persévérance des justes. — Un saint vaut un million de catholiques ordinaires.

4° Pour ceux qui souffrent.

5° Pour nos bienfaiteurs et nos ennemis.

6° Pour ceux qui tendent à la perfection.

7° Pour l'accroissement de la gloire accidentelle des élus.

8° Pour les riches et les princes.

IV° Le temps, le lieu, la méthode.

Conclusion. — L'intercession est une des fins de notre création. — Son fruit et sa joie.

CHAPITRE V.

NOS RICHESSES DANS L'ESPRIT D'INTERCESSION

(L'INTERCESSION INDIRECTE PRINCIPALEMENT.)

I° *Doctrine*. 1° Surabondance de la rédemption et détresse de l'âme de ne pouvoir payer Dieu de retour.

2° Mais Jésus nous aide à l'aimer A. en mêlant à nos actions ses propres mérites (sujet du ch. suivant). B, En se donnant à nous avec tout ce qui lui appartient pour que nous l'offrions à Dieu (sujet de ce ch.).

Tableau des richesses de Jésus. — Ainsi notre amour n'est plus impuissant.

II° *Pratique* de l'intercession par le moyen de toutes ces richesses.

1° Par la sainte humanité de Jésus-Christ.

2° Par la passion. — Exemples et témoignages des saints. — Son usage dans l'intercession.

3° Par la sainte Vierge. — Mesure de cette dévotion. — Elle doit toujours croître. — Son immense valeur et sa pratique.

4° Les SS. Anges.

5° Tout ce qui est et a été sur la terre, dans l'ordre de la grâce et de la nature.

6° Les perfections de Dieu lui-même.

Conclusion. — Ces richesses de notre pauvreté seront la consolation des infirmes et la joie de toutes les âmes.

CHAPITRE VI.

NOS RICHESSES DANS L'ESPRIT D'OBLATION.

I° *Doctrine* 1° La perfection de la vie dévote dépend de l'idée que l'on se fait de Dieu. — Vanité de la sagesse humaine.

2° Dieu centre de tout. Or en lui tout est amour, et le système du monde roule sur ces deux principes : A. qu'il a disposé tout de manière à être aimé, B. et à nous donner les moyens de l'aimer. — Raison de l'état de grâce. — Dieu semble prendre la dernière place en ce monde, cherchant dans nos cœurs un refuge d'amour.

3° Le grand moyen que Dieu nous donne de l'aimer dignement, c'est de communiquer à nos actions, même les plus ordinaires, un prix comme infini en les unissant aux siennes. — Il suffit de l'acte ou de l'intention de lui offrir nos actions. — En cela consiste l'*esprit d'oblation.* — Ce privilége du catholicisme découle de la doctrine de la messe.

II. *Pratique* de l'oblation.

1° Témoignages et pratiques des saints. — Différence sur cette question entre les écrivains canonisés et ceux qui ne le sont pas. — Les premiers nous portent à user vis-à-vis de Dieu d'une étonnante familiarité. — Esprit de sainte Gertrude.

2° Offrande de nos récréations, etc. — Conseils aux malades. — Jeu d'échecs de saint Charles. — L'arche de Noé de sainte Gertrude.

3° Offrande de la solitude.

4° De l'élévation à Dieu, à la vue des créatures. — Exemples et pratiques. — Les trois méthodes du P. Lefèvre pour convertir tout en prière.

5° Autres méthodes. — Grande variété de dévotions mentales. — Sage direction à suivre. — La dévotion peu affectueuse n'est pas solide.

6° Pratique de l'oraison jaculatoire. — Utilité de la prière vocale et degré d'attention.

7° Oblation des souffrances et des contrariétés.

Conclusion. Aimons, aimons, et toutes ces richesses sont à nous.

1° Valeur incompréhensible du pouvoir d'aimer Dieu.

2° Immensité des moyens de l'aimer.

3° Leur facilité.

4° Accumulation des mérites.

5° Le Dieu d'amour s'est fait mendiant.

CHAPITRE VII.

COMMENT LE GRAND DEVOIR DE L'ACTION DE GRACE S'ACCOMPLIT PAR L'ESPRIT D'INTERCESSION ET D'OBLATION.

RÉCAPITULATION DES SIX CHAPITRES PRÉCÉDENTS.

I° *Doctrine.* Devoir de l'action de grâce, 1° combien négligé, et cela par ceux qui font profession de piété. 2° Combien rigoureux :

A. Puisqu'il est tout recommandé dans la sainte Écriture ;

B. Que la vie du ciel est consacrée à l'action de grâce ; — que de même, dans l'Église de la terre, le centre de tout le culte est l'Eucharistie.

C. Que le Dieu d'amour s'est reposé du soin de sa gloire sur la gratitude des personnes pieuses.

D. Qu'enfin il se révèle à nous principalement par l'amour et la miséricorde pour être approché par l'amour et la reconnaissance.

3° L'esprit des saints est un esprit de reconnaissance. — Témoignage et pratique de quelques saints.

4° Prières indulgenciées par l'Église à cette intention.

II° *Pratique.* Considérer les divers motifs de rendre grâce :

1° Bienfaits généraux.

2° Bienfaits personnels.

3° Les épreuves et les tribulations.

4° Bienfaits secondaires.

5° Bienfaits dont nous a privés notre lâcheté ou dont nous avons abusé.

6° Pour les créatures privées de raison.

7° Pour les bienfaits conférés à nos ennemis, — et aux pécheurs. — Pratique des *Apôtres de la prière.*

8° Pour la multitude des anges et des saints, créés pour l'action de grâce.

9° Pour le don de la foi et les merveilles du catholicisme. — Pratique de sainte Chantal.

10° Action de grâces après la messe et la communion. — Ferveur silencieuse. Diverses méthodes. — Grande méthode du P. Lancicius — Ses précieux résultats

Conclusion Avons-nous rendu grâces à Dieu en tout temps ? — Trois considérations déterminantes :

1° Cause de l'omission de ce devoir : on oublie de voir en Dieu un père tendre ; de là vient qu'on l'aime sèchement et non d'un amour filial.

2° Cependant sans la pratique de l'action de grâces A pas de prompte et solide conversion, — B pas d'avancement spirituel. — C pas de bonheur en religion, — surtout chez les convertis de l'hérésie.

3° Enfin à l'aide de l'action de grâces nous nous approprions les trois caractères des saints :

A Travailler à la gloire de Dieu.

B Servir les intérêts de Jésus. — Conseil de former des associations pour rendre grâces.

C Concourir au salut des âmes. — Il est incontestable que le salut de telle ou de telle âme dépend de la prière.

CHAPITRE VIII.

LA LOUANGE ET LE DÉSIR.

I° *Doctrine*. 1° La théologie catholique nous révèle que tout est amour et pour l'amour dans le monde spirituel. — L'ignorance de cette science incomparable nous laisse sans amour.

2° Un nouveau et plus puissant moyen d'aimer, c'est la louange et le désir. — Ce que c'est que la *louange*, — ce que c'est que le *désir* (c'est l'exercice des trois premières demandes du *Pater*).

3° Mais le culte de louange et de désir est un culte d'amour fondé sur le sentiment le plus filial Il exclut toute dévotion sèche et tout culte avare.

4° Importance et valeur de l'intention et des actes intérieurs. — Un acte intérieur d'amour est une œuvre complète, formant à lui seul *l'esprit de réparation*.

5° Mais si l'on veut exercer le désir et la louange, il faut étudier les abîmes de l'amour divin et pourquoi ce mot : *Tout pour Jésus*. —

Tableau des perfections divines. — Dieu n'est pas connu ; de là vient qu'on cherche si peu A la gloire, B les intérêts de Jésus, C le salut des âmes. — Le plus grand changement qui s'opère dans les hérétiques convertis, c'est de connaître Dieu selon la foi catholique.

6° De la profonde connaissance de Dieu naît l'amour de *complaisance* qui est la deuxième forme de l'amour divin. — Plus nous connaissons Dieu, plus la complaisance grandit, et jusqu'à l'oubli de soi-même.

7° L'amour de *complaisance* produit la *louange* et le *désir* qui forment l'amour de *bienveillance*. — Tableau de cet amour par saint François de Sales.

8° C'est le grand moyen de glorifier Dieu. — Détail et facilité de ces actes.

9° C'est dans l'exercice de ces actes que vivent les pieux fidèles. — Les six caractères des saints. — Trois de ces caractères sont à la portée des pieux fidèles et ils les possèdent à quelque degré : A un ardent désir de procurer la gloire de Dieu ; B les intérêts de Jésus ; C le salut des âmes. — Comme ils forment la *classe moyenne* de l'Église et que c'est d'eux que sortent les saints et des milliers de martyrs dans l'occasion, il importe d'augmenter cette classe. — C'était le but des efforts de saint Philippe Néri : le but de ce *livre* est aussi de décrire leur vie et leur dévotion, pour attirer les âmes à leur imitation. — Évitant de leur proposer de prime abord les œuvres héroïques des saints, l'auteur leur propose l'*amour affectif*, qui chasse la froide dévotion et pousse l'âme à rendre à Dieu un service d'amour par l'exercice de la *louange* et du *désir*. — Et cet exercice conduira bientôt à la sainteté.

II° *Pratique* de la louange et du désir :

1° Recueil d'actes d'amour indulgenciés par Pie VII.

2° Félicitations indiquées par Lancicius, sœur Marie-Denise.

3° Acte de sainte Marie-Madeleine de Pazzi pour se préparer à la Pentecôte.

4° Renouvellement des vœux. Témoignage de la même sainte, saint François-Xavier, saint Alphonse Rodriguès, etc. — Renouvellement de nos pieux desseins, de nos bonnes intentions, de nos désirs héroïques Combien cette pratique est fructueuse. C'est un don de Dieu ; demandons-là par l'intercession de sainte Gertrude, *le docteur de la vie spirituelle*.

5° Conseils pour conserver la liberté de l'esprit au milieu de ces pratiques. — Danger de se tracer un règlement qu'on ne pourra pas suivre. — Esprit des Bénédictins : la variété de leurs dévotions res-

pire la plus grande liberté de l'esprit. — Exemples et enseignements des saints de cet Ordre, principalement de sainte Gertrude.

6° État de vie qui convient au chrétien dans le monde. — Illusion à éviter. — La vie dévote dans le monde impossible sans les exercices de la vie active. — Ils se résument dans l'apostolat vis-à-vis des pauvres.

Conclusion. — 1° Nouvelles exhortations à l'amour de Dieu : A° Dieu n'a cessé de nous aimer malgré l'insuccès de ses tentatives pour se faire aimer.

2° Étonnant privilége de pouvoir aimer Dieu, communiqué au prix de son sang !

3° Et Dieu nous aime, nous laissant la liberté de ne pas l'aimer ! Tant il veut être aimé, il a chargé de le faire aimer ceux qui ne l'aiment pas ! Il a créé un monde qui ne l'aime pas ! Il va mendiant l'amour et n'éprouvant que rebuts !

II° Nous du moins qui voulons l'aimer et qui formons des plans à sa gloire, prenons les moyens suivants :

1° Cherchons à le faire aimer.

2° Aimons-le à l'aide de l'*esprit de réparation*, de la *louange* et du *désir*. Et comme supplément à notre impuissance, rejetons-nous sur la pratique de l'*oblation*, offrons à Dieu A les louanges et l'amour de Marie ; Marie est le cantique des Chrétiens. — B Les louanges de la sainte humanité du Sauveur. — C Celles que les trois Personnes divines se rendent incessamment et par lesquelles se consomment la *louange* et le *désir*.

CHAPITRE IX.

DU PURGATOIRE.

I° *Doctrine.* 1° Quoique nous n'ayons aucun devoir à remplir vis-à-vis des damnés il faut considérer que Dieu retire de l'enfer lui-même une moisson de gloire, — et que la crainte de l'enfer a peuplé le ciel.

2° Mais il est un lieu où nous pouvons descendre en esprit pour y travailler, mieux que sur la terre, à la gloire de Dieu, etc., c'est le *Purgatoire*. — Esprit de cette dévotion : la première pour les pécheurs moins méritoire que pour les âmes du Purgatoire. Raisons. — Témoignage de sainte Thérèse sur le prix de cette dévotion.

3° Notre pouvoir sans bornes sur les âmes du Purgatoire, en vertu de la communion des saints. — Nous disposons à notre gré de tout le précieux sang.

4° Deux manières d'envisager le Purgatoire :

Le 1er point de vue nous le représente comme un enfer qui n'est point éternel : du feu, des ténèbres, des angoisses. Mais ce n'est qu'un des côtés du Purgatoire.

Le 2me point de vue, qui est celui de saint François de Sales, de sainte Gertrude et de sainte Catherine de Gênes, nous représente l'âme prenant le parti de Dieu contre elle-même et se plongeant, par un essor volontaire, dans le lieu de purification. Son expiation silencieuse y est consolée par le souvenir de la vue de Jésus au jugement particulier, la visite des anges et les douces influences de Marie, reine du Purgatoire. — *Traité* de sainte Catherine de Gênes *sur le Purgatoire*. — Elle considère l'âme, entrant dans le comble de la souffrance par la peine temporaire du dam et même du sens ; B° dans le comble de la joie qui résulte de la force et de la pureté de l'amour de cette âme pour Dieu. — Cette sainte a été elle-même durant sa vie si miraculeuse un exemple vivant des souffrances du Purgatoire, pour notre propre instruction.

5° Concordance des deux expositions. — Elles s'accordent sur la grandeur des souffrances, leur longue durée, les sévères châtiments des fautes légères, l'impuissance des âmes à se libérer elles-mêmes.

6° Que de leçons utiles A. pour nous-mêmes, nous donnant une idée du péché et de la sainteté de Dieu ; B. pour ces âmes, car cette notion du Purgatoire nous excitera à ouvrir pour elles tous les trésors de l'Église.

7° Excellence et avantages de cette dévotion :

A. Dévotion d'amour désintéressé, centre de toutes les dévotions catholiques ; car c'est travailler à la plus grande gloire de Dieu, — à l'honneur de l'humanité de Jésus, — au culte de Marie, — des anges et des saints.

B Dévotion substantielle qui atteint toujours son but, — et par laquelle s'exercent les *œuvres de miséricorde* les plus sublimes.

C. Exercice le plus étendu des trois vertus théologales.

D Ses avantages se mesurent à ses merveilleux effets sur notre vie spirituelle.

II° *Pratiques* de cette dévotion. Trop connues et trop nombreuses pour être énumérées. — Exemples des saints : sœur Françoise de Pampelune, Marie-Denise, etc.

Conclusion. Fécondité de cette dévotion : elle élargit l'aumône, — se mêle à tout, — et fait comprendre que Dieu a tout disposé pour l'amour de ses créatures et pour s'en faire aimer.

FIN.

LE SAINT-SACREMENT

PROLOGUE.

LE TRIOMPHE EST LE CARACTÈRE ET L'ESPRIT DU SAINT-SACREMENT.

1° Tableau d'un jour de Fête-Dieu. — Ce jour fait éclore tout un monde intérieur d'actes surnaturels. Voilà le triomphe d'un Dieu caché.

2° Les autres fêtes de l'Église respirent le sentiment du péché, du pardon, de l'exil. — Mais la Fête-Dieu respire le triomphe.

3° Caractère de ce triomphe : c'est un jour de procession, — résumé de l'histoire de l'Église. — Ce triomphe, — pour elle, ne consiste ni dans la paix extérieure, — ni dans l'extinction de l'hérésie, — ni dans la perpétuité du catholicisme, — ni dans l'avant-goût du ciel, — mais dans la *possession de son Dieu*

4° Le Saint-Sacrement est le centre et l'abrégé de toutes les dévotions et de tous les mystères. — Nos progrès dans l'humilité naissent de cette contemplation.

5° Influence de cet esprit de triomphe sur la vie spirituelle : A Il nous donne le courage dans nos défaillances et nos tristesses ; — B multiplie la foi et en fait jaillir trois grâces spéciales : immense charité pour le prochain, — soif ardente de sacrifice, — amour filial pour l'Église.

LIVRE I.

LE SAINT-SACREMENT EST LA PLUS GRANDE DES OEUVRES DE DIEU.

§ I.— *Les critériums des œuvres de Dieu.*

Les neuf mystères dans l'image de Dieu. — L'œuvre de la Transsubstantiation est le mystère qui va nous occuper dans ce livre. — En quoi consiste la perfection des œuvres de Dieu ? — 1er critérium : la condescendance ; — 2e, degré de hauteur auquel elles élèvent la créature ; — 3e, caractère purement spirituel ; — 4e, continuité et multiplicité ; — 5e, nombre plus ou moins grand des perfections divines qu'elles reflètent.

§ II. — *Ces critériums se retrouvent tous dans la Transsubstantiation.*

1° Application des quatre premiers critériums.
2° Application du cinquième. La Transsubstantiation reflète : A. l'amour de Dieu, — B. sa sagesse, — C. son immensité, — D. son éternité. — Bonheur de la foi au Saint-Sacrement. — Malheur de l'hérésie. — Indifférence des chrétiens devant un si beau mystère.

§ III. — *Nouvelle comparaison des quatre grandes œuvres de Dieu entre elles.*

1° Excellence et mystères de *la création.*
2° De l'*Incarnation.* — Opinions des Scotistes et des Thomistes.
3° De la *justification.*
4° De la *glorification.* — Sa triple excellence et ses trois abîmes.

§ IV. — *Excellence et mystères de la Transsubstantiation.*

[SA DÉFINITION. — SES DOUZE MIRACLES.

1er miracle : Destruction des substances du pain et du vin.
2e Reproduction de ces mêmes substances.
3e Permanence des espèces sans leurs substances.
4e Elles suivent les accidents des substances.

5e Multilocation du corps de Jésus-Christ.

6e Présence de son âme par concomitance.

7e Présence des trois Personnes divines sous les espèces.

8e Manière d'exister du corps de Jésus-Christ sous les espèces.

9e Multiplication indéfinie de son corps sacré.

10e Disparition du corps de Jésus-Christ.

11e Pouvoir absolu donné à un nombre illimité de prêtres pour consacrer le corps de Jésus-Christ.

12e Facilité de la consécration.

Récapitulation. — Le Saint-Sacrement nous fait ainsi pénétrer dans les secrets de Dieu, — et est la meilleure école — d'humilité.

§ V. — *La Transsubstantiation comparée aux autres œuvres de Dieu.*

1° A la *création.* — Annihilation. — Lois générales.

2° A l'*incarnation.*

3° A la *justification.* — Désolation du monde moral par l'absence de la grâce, et influence désastreuse de cet état de choses sur un grand nombre d'âmes. — Mais il est des âmes que l'amour de la gloire de Dieu dévore sans cesse et qui cherchent à s'entourer des grandes œuvres de la création spirituelle de Dieu, pour s'y reposer avec complaisance. — Or une grande œuvre va s'offrir à eux, c'est la justification du premier pécheur. De là leur tendre dévotion pour la mémoire d'Adam. — Les deux actes d'amour d'Adam, l'un après sa création, — l'autre après sa chute. — Mais la justification s'opère dans les sacrements dont le plus grand est celui de l'Eucharistie.

4° A la *glorification.* — Beauté d'une âme justifiée. — La gloire de l'âme. — La gloire du corps dans le ciel. — Or la transsubstantiation est le type de notre glorification.

Observation. Toutes les œuvres de Dieu sont parfaites et complètes chacune dans l'ordre auquel elle appartient.

Résumé du premier Livre.

LIVRE II

LA DÉVOTION AU SAINT-SACREMENT EST ESSENTIELLEMENT CATHOLIQUE.

§ I. — *Le Saint-Sacrement considéré comme objet d'une dévotion spéciale.*

1° Ce n'est pas l'adoration directe, devoir rigoureux de tout catholique ; — mais le Saint-Sacrement est objet de dévotion spéciale en ce sens qu'on peut l'envisager sous une multitude de points de vue dont chacun occupe spécialement certaines âmes, certaines congrégations.

2° Ces dévotions spéciales et si variées donnent aussi à la vie spirituelle un caractère spécial et très-varié.

3° Or ce n'est pas le saint sacrifice, — mais *la vie sacramentelle* de Jésus dans l'Eucharistie qui fait proprement l'objet de cette dévotion.

§ II. — *De l'esprit du Saint-Sacrement.*

1° Définition de sa vie sacramentelle. Il ne s'agit ici que de sa vie intérieure qui est active et contemplative, voyageuse et compréhensive.

2° Or l'esprit de sa vie sacramentelle est l'esprit de Bethléem, et la dévotion au Saint-Sacrement ressemble à la dévotion à la sainte enfance.

3° Trois causes de cette analogie : A. les mystères du Saint-Sacrement sont la copie ou répétition des mystères de la sainte enfance ; — B. dans l'une et l'autre dévotion domine une seule idée, différant par là de la dévotion a la Passion etc., ou à quelque mystère isolé ; — C. l'unique idée qui domine dans les deux dévotions est l'idée de l'Incarnation. — La présence sacramentelle du Sauveur devait faire place à sa présence visible.

§ III. — *Détails de cette analogie.*

I. L'ENFANT ET L'HOSTIE.

1° Mystères de l'Annonciation et de l'Incarnation du Verbe. — Jésus consacré sur l'autel.

2° Mystère de la Visitation. — Visite de Jésus dans la communion et mystère de son voisinage au saint autel.

3° Le Verbe éternel dans le sein de son Père. — Jésus dans le sein de Marie. — Description de cette vie et son application au Saint Sacrement.

II. LA MÈRE ET LE FILS. — AFFINITÉ ENTRE LA DÉVOTION A MARIE ET LA DÉVOTION A LA SAINTE ENFANCE, PAR SUITE AU SAINT-SACREMENT.

1° Elle est très-marquée : A. dans le mariage de la sainte Vierge, — B. dans sa présentation, C. — dans sa nativité, dans son immaculée-conception, définie par Pie IX, — source du précieux sang, — dont les courants s'élargissent à toutes les époques et se concentrent dans le Saint-Sacrement.

2° Tous les autres mystères de Marie ne possèdent la plénitude de leur Beauté et de leur dignité qu'en vertu des mystères de la sainte enfance.

3° D'ailleurs tous les mystères de Jésus nous révèlent Marie. Thèse de M. Olier : A. Jésus n'est pas venu sans elle. — B. Il a voulu qu'on n'arrivât à lui que par elle. — C. Il fait tout maintenant par elle et rien sans elle.

III. LE PÈRE NOURRICIER ET SON ENFANT.

1° L'esprit de la dévotion à saint Joseph est aussi celui de la dévotion à la sainte enfance. — Saint Joseph appartient tout entier aux mystères de la sainte enfance, au milieu desquels il accomplit les doubles fonctions de représentant des fidèles et du Père éternel.

Époque à laquelle le culte de saint Joseph apparut providentiellement dans l'Église.

2° Rapports de la dévotion à saint Joseph avec le Saint-Sacrement indiqués dans le parallèle entre les fonctions de saint Joseph et celles des prêtres.

IV. BETHLÉEM, L'ÉGYPTE ET NAZARETH.

1° Jésus dans la crèche. — Jésus au tabernacle et sur l'autel.

2° La fuite en Égypte. — Jésus porté en viatique dans une contrée hérétique.

3° Résidence de Jésus à Nazareth. — Sa résidence dans nos temples.

4o Sa pauvreté, son humilité, etc., à ces trois époques et au saint autel.

Conclusion. — 1o Résumé des états de sa sainte enfance et de sa vie sacramentelle.

2o Autorités sur lesquelles reposent les rapports entre le Saint-Sacrement et la sainte enfance. A. La liturgie, dans la préface de Noël assignée aux messes du Saint-Sacrement. — B. Les apparitions de Jésus sous la forme d'un enfant, au saint autel. — Raisons de ces apparitions. — L'auteur soutient que les voiles eucharistiques sont impénétrables à la sainte Vierge et aux saints; — que l'apparition n'est donc pas Notre-Seigneur lui-même.

§ IV. — *Fleur d'autel.*

Tous les mystères de Notre-Seigneur respirent l'esprit de mortification. — Mais les diverses dévotions au Saint-Sacrement dans leurs rapports à la sainte enfance produisent cinq fleurs spéciales.

I. La *joie.* — Son importance dans la vie spirituelle. — Elle se mêle même aux épreuves intérieures. — Elle entretient la mansuétude, — la liberté d'esprit. — Elle est la base de la mortification corporelle. — Combien l'esprit présent du siècle, — et le caractère anglais sont fatals à la joie spirituelle.

II. L'*adoration.* — Cet esprit s'est réfugié chez les catholiques. — Il comprend sept vues de Dieu. — Les sept points de vue des hommes du monde pour envisager Dieu. — L'influence de l'esprit d'adoration atteint nos sympathies les plus secrètes et les tient toujours éveillées pour Dieu. — Sa pratique.

III. La *gratitude.* — Cet esprit a été le caractère des saints et des siècles de foi. — Son absence est un des vices du siècle présent qui n'affiche que des droits. — Son importance dans la vie spirituelle, car Dieu n'est que miséricorde, dans les deux empires de la nature et de la grâce.

IV. La *simplicité.* — Dieu déteste le mensonge. — Sans l'amour de la vérité jusqu'au scrupule pas de perfection chrétienne. — La simplicité disparaît plus que jamais de toutes les classes de la société. — Action de la simplicité dans la vie spirituelle.

V. La *vie cachée.* — La publicité est le mal du siècle. — Elle ôte la paix de la prière, le succès des bonnes œuvres, toute grandeur dans la vie. — Cinq règles pratiques en opposition à la publicité.

Conclusion. 1° Comment ces vertus découlent de la sainte enfance et du Saint-Sacrement.

2° Résumé général de l'analogie des mystères de la sainte enfance et du Saint-Sacrement. — Amour et louange à ce roi des sacrements.

LIVRE III

LE SAINT-SACREMENT EST L'IMAGE DE DIEU.

PRÉLUDE.

1° Au milieu des langueurs et des inquiétudes de la vie spirituelle, — des tentations et des fluctuations d'idées qui viennent des puissantes influences du monde et de tout ce qui est du monde ; — le plus puissant moyen de nous distraire et de nous rendre la paix c'est la dévotion au Saint-Sacrement.

2° Les phénomènes du Saint-Sacrement nous donnent la connaissance de Dieu et de ses voies. — Ce livre sera donc consacré à étudier Dieu en lui-même et dans ses œuvres.

§ I. — *Étude des grandeurs de Dieu dans le mystère de la Trinité.*

I. Mystère ineffable, — le plus ancien des mystères ; — il les domine tous, — il leur survivra à tous.

II. Contemplation de la Trinité dans ses six abîmes :

Premier abîme : l'unité dans la Trinité.

2e Les relations des trois Personnes.

3e Les attributs particuliers de chacune des Personnes.

4e L'égalité des trois Personnes.

5e La vie mutuelle des trois Personnes l'une dans l'autre.

III. Sa manifestation dans le ciel saisit d'un saint tremblement 1° les anges, — 2° Marie, — 3° l'humanité même du Verbe.

L'intensité de la vision béatifique produit l'impeccabilité.

Corollaire. Le culte de la sainte Trinité sur la terre devra consister aussi dans un respectueux tremblement. — Combien est funeste l'absence de la crainte dans la vie dévote. — Divers moyens pour entretenir en nous l'esprit de crainte. — Ses avantages spirituels.

Conclusion. Tout ce qui se fait dans l'Église est un hommage rendu à la sainte Trinité, objet de notre foi et de nos espérances.

§ II. — *Présence et action de Dieu dans le monde.*

I. LE CRÉATEUR AU SEIN DE SA PROPRE CRÉATION.

I. *Prélude.* Nous ne pouvons pas procéder par déductions, de Dieu à ses œuvres ; mais seulement par inductions, de ses œuvres à lui. —

Déductions téméraires que les hommes tirent des perfections intrinsèques de Dieu. — Bien plus, nous sommes incapables de saisir la signification des opérations extérieures de Dieu. — Conclusions.

II. Dieu existe dans la création comme un Dieu caché et s'y manifeste en se cachant. Telle est la thèse que l'auteur va développer et prouver jusqu'à la fin du présent livre.

1° Présence générale de Dieu dans la création, par essence et par puissance. Douceur et secret de cette présence.

2° Mais, ce que l'homme n'aurait pu prévoir; Dieu a voulu encore occuper une place dans sa création et en faire partie par l'Incarnation de son Verbe. — Rapide exposé du mystère. — Or, dans cette manifestation inattendue, il demeure toujours un Dieu caché.

A. Non-seulement caché jusqu'à son baptême ;
Mais encore dans tout le cours de sa vie publique;
Dans sa passion ;
Et même dans sa résurrection, et pendant les quarante jours qui la suivirent ;
Et dans son ascension.

B. Et de l'ascension date le commencement de sa vie sacramentelle, vie la plus cachée et la plus impénétrable.

Conclusion. 1° Résumé des obscurités de son Incarnation rapprochées des obscurités de sa vie sacramentelle.

2° Ainsi, après la vision béatifique, le Saint-Sacrement est la vision la plus complète de Dieu en ce monde.

3° La double vie de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement : l'une qu'il consacre aux hommes, parce qu'il est Dieu ; l'autre qu'il consacre à Dieu, parce qu'il est homme. C'est cette dernière que l'on considère dans ce Livre IIIe.

II. DE LA RECHERCHE DE DIEU CACHÉ DANS SA CRÉATION. — DIEU DANS LA BIBLE.

I. *Prélude.* La vie que le Saint-Sacrement consacre à Dieu est 1° une vie d'amour, — 2° une vie d'égalité, — 3° une vie d'imitation — Sous ce dernier point de vue, on va considérer, jusqu'à la fin du Livre III, que la présence de Dieu dans le Saint-Sacrement est l'image de sa présence dans la nature et dans la grâce.

II. Dieu a pour principe de se révéler en se cachant ; et c'est le bien de notre nature spirituelle et morale que nous soyons obligés de le chercher, avant de le trouver.

III. La Bible est un exemple de ce principe.

1° Elle révèle un Dieu caché, dans ses termes et dans son plan.

2° L'esprit de son enseignement en fait même une doctrine expresse.

IV. L'auteur nous exhorte à une amoureuse activité, pour rechercher avec lui l'analogie entre le Saint-Sacrement et les manières dont Dieu se révèle dans les sphères de la *nature* et de la *grâce*, de l'*église* et du *monde*.

III. DIEU DANS LE MONDE MATÉRIEL.

I. Toutes les sciences sont pleines de Dieu. — Leur unité révèle l'unité et la souveraineté de Dieu. — Mais il s'y révèle en se cachant et on ne l'y découvre qu'à la lumière de la Théologie. — Les différentes manières d'envisager la nature :

1° La tradition primitive voyait dans les forces de la nature les esprits angéliques, et arrivait ainsi jusqu'à Dieu, par ce voile vivant.

2° Plus tard, l'oubli de la tradition fit qu'on adora les forces cachées de la nature, sans remonter à leur auteur.

3° Puis, du paganisme les hommes tombèrent dans le fatalisme.

4° La corruption du cœur les poussa jusqu'à la haine de Dieu, dans le philosophisme moderne.

5° Enfin le panthéisme apparut.

II. Merveilleux parallèle entre la manifestation de Dieu dans la nature et dans le Saint-Sacrement. Les lois naturelles sont comme les accidents sacramentels : elles voilent Dieu. — Et les hommes ont traité l'Eucharistie, comme ils ont traité la nature.

IV. LES VOIES DE DIEU DANS LES INTELLIGENCES ET DANS LES VOLONTÉS.

Dans le monde des esprits, c'est encore un Dieu qui se révèle en se cachant.

I. Dans la *métaphysique*. Les mystérieuses opérations des facultés de l'âme ont donné lieu à une foule d'erreurs. — Les influences de la grâce n'ont fait qu'accroître le mystère.

II. Dans le *monde moral*. La conscience est l'oracle de Dieu ; mais les peuples et les individus ont su la retourner contre Dieu même.

III. Dans l'origine et l'existence du *mal*. La doctrine entière du péché est tout à la fois un voile qui cache et une révélation qui manifeste les rapports entre Dieu et l'homme.

IV. Dans le monde de la *grâce*. La grâce est une manifeste intervention de Dieu dans la création ; — mais d'un impénétrable secret:

1° Dans son origine et sa communication.

2° Dans le caractère particulier de ses opérations : le baptême, — la communion, — la rémission du péché mortel, — du péché véniel, — l'accumulation des mérites, — l'universalité de ces opérations.

3° Dans sa cause et les sept canaux des sacrements par lesquels elle s'épanche. — Admirable variété des opérations des sacrements. — Ils sont les plus profondes retraites où Dieu se cache, et tout à la fois la révélation la plus manifeste des perfections divines.

V. DIEU DANS LA THÉOLOGIE ET DANS L'ÉGLISE.

I. La *Théologie* est semblable à Dieu dans la nature, et au Saint-Sacrement dans l'Église.

1° Cette reine des sciences — cache Dieu elle aussi à nos regards en même temps qu'elle le révèle.

Mystères de sa formation : sous le progrès des hérésies ; — à travers les disputes au sein des conciles ; — dans les libres disputes des écoles ; — et dans la censure négative des propositions condamnées.

2° Elle sera, comme Dieu, l'objet d'un mépris universel : — de la part du monde qui la déteste ; — des hérétiques qui l'ignorent profondément ; — des catholiques mêmes qui la négligent trop, quand il y va de leur influence actuelle, — de leurs intérêts spirituels, — de leur influence dans l'avenir. — Conclusion.

II. *L'Église* aussi révèle Dieu par le mystère, et souffre comme Dieu la haine du monde ; soit qu'on l'envisage :

1° Dans son gouvernement,

2° ou dans ses institutions,

3° ou dans sa mission divine.

Récapitulation.

VI. SUITE DE L'ACTION DE DIEU ICI-BAS ; LE SUCCÈS ET L'INSUCCÈS DE DIEU. — RÉSUMÉ DU LIVRE III.

Le double caractère des manifestations de Dieu dans la création est le secret et l'imprévu. Nouvelles preuves :

I. Dieu se conforme à l'initiative des hommes et à leur propre génie. — Ce qui apparaît dans sa conduite mystérieuse à l'égard : 1° de ses amis, — 2° de ses ennemis, — 3° des différentes nations, — 4° des divers âges du monde.

II. L'insuccès est le cachet apparent des opérations divines. Tableau des insuccès de Dieu depuis la création des anges jusqu'à l'Église de nos jours. — C'est Dieu fuyant devant sa créature. — Apprenons de là à ne chercher qu'en Dieu nos poids et nos mesures.

Résumé du Livre III.

Coup d'œil général sur l'action de Dieu en ce monde. Son intervention est calculée à cette fin de donner une ample carrière au libre arbitre des créatures ; et en même temps de les élever jusqu'au Créateur par un culte d'intelligente soumission.

I. Et ce caractère inattendu des opérations divines se dessine à l'aide de cinq traits d'humiliation et de faiblesse apparentes. – Ces cinq traits réunis dans le Saint-Sacrement.

II. Ainsi l'histoire de Dieu en ce monde se résume en deux mots : répulsion et trahison de la part des créatures. — Et voici les huit figures de Dieu : 1° un père outragé, — 2° un bienfaiteur méconnu, — 3° un visiteur mal accueilli — 4° un mendiant au sein de sa propre création, — 5° un banni au cœur brisé, — 6° un sage moqué, — 7° un ami offensé, — 8° un juge inique — Ces huit tableaux composent aussi l'histoire du Saint-Sacrement, image complète de Dieu dans la création.

III. *Conclusion.* 1° La beauté de la création consiste dans la présence sacramentelle du Créateur. — L'horreur de l'enfer, c'est la peine du dam, c'est-à-dire l'absence de Dieu.

2° C'est pourquoi le Saint-Sacrement est le paradis sur la terre : — Par lui-même il glorifie Dieu, — et par lui la créature glorifie Dieu.

Tel est le chef-d'œuvre de l'amour divin.

LIVRE IV

LE SAINT-SACREMENT IMAGE DE JÉSUS.

§ I. — *L'Incarnation.*

I Coup d'œil sur l'Incarnation. C'est notre monde et notre courant de vie. — Dieu s'y révèle d'une manière plus intime que dans la création.

II. La science de l'Incarnation, considérée 1° dans sa nécessité ; 2° dans ses deux sources : la théologie scholastique, — la théologie mystique. — Or le Saint-Sacrement résume l'Incarnation comme il a résumé la création, et on va l'étudier dans ce Livre comme image de Jésus.

III. Différentes manières d'envisager l'Incarnation.

1° Celle des optimistes qui en font une suite nécessaire de la création.

2° Celle des thomistes, qui enseignent que sans le péché le Verbe ne se serait pas incarné.

3° Celle des scotistes, qui soutiennent que le Verbe se serait incarné quand même Adam n'aurait pas péché.

Raisons de cette dernière opinion, adoptée par l'auteur.

Ce qu'il y aurait à modifier dans les deux opinions pour les concilier. — Tentative infructueuse de Suarès à ce sujet.

§ II. — *Prééminence de la sainte Humanité dans la nature, la grâce et la gloire.*

I. Dans la *nature*. Surtout et avant tout Jésus est présent au Saint-Sacrement dans sa nature humaine. — Les sept expressions de sa domination comme Fils de l'homme. — Le premier Adam ne fut que la copie du second. — Ainsi le Créateur devient, comme Dieu-Homme, une partie intégrante de sa création.

II. Dans la *grâce*. 1° Le Verbe incarné source de grâces avant comme après son Incarnation :

A. Dans les anges. — B. Dans Adam. — C. Dans les hommes en général et en diverses manières. — D. Dans Marie jusqu'à l'Annonciation, — jusqu'à sa mort. — E Sur le monde criminel, le purgatoire et l'enfer. — Prière pour ceux qui sont tentés sur la foi à la présence réelle.

2° Grâces accordées à la sainte Humanité elle-même. — A Grâce d'union hypostatique. — B Grâce habituelle. — C Grâce actuelle. Élévation au Saint-Sacrement pour cette plénitude de grâces. — D Grâce de suprématie. — Suprématie de Satan dans l'empire du mal. Sa lutte visible avec le Pape, chef visible de l'Église.

Tableau résumé des deux empires de l'Ostensoir sur la nature et la grâce.

III. Dans la *gloire*. C'est le troisième empire du Saint-Sacrement.

1° Le ciel est fait pour Jésus.

2° Nul n'y entre que par lui et pour lui, — les anges, — les hommes.

3° De même que, dans l'Église de la terre, l'exposition du Saint-Sacrement est le sommet du cérémonial et du culte ; de même, au ciel, toute la hiérarchie converge vers l'agneau sans tache.

1er cercle de la cour céleste : Les enfants morts avec l'innocence baptismale.

2e cercle : Les âmes de tous les autres justes qui arrivent incessamment.

3e cercle : Les neuf chœurs des anges.

4e cercle : Le collége apostolique, et tous les saints de l'Évangile.

5e cercle : Le trône de Marie.

6e Enfin la sainte Humanité de Jésus sert elle-même de couronne à l'auguste Trinité.

Conclusion. Le Saint-Sacrement exposé dans l'église c'est le ciel abaissé. Quelle vision de foi !

§ III. — *L'Incarnation est à elle seule un monde entier.*

Toute création, toute grâce et toute gloire procèdent de l'Incarnation. — Elle est tout un monde qui explique Dieu dans ses trois empires. Or c'est l'Église qui est le monde de l'Incarnation.

I. Étendue et nature de son gouvernement. Sa législation.

II. Ses institutions, sa langue théologique, sa littérature, etc., son génie opposé à celui de Satan.

III. Sa puissance de propagation et de défense, qui n'est due qu'à la présence sacramentelle de Jésus-Christ.

Conclusion. Le Saint-Sacrement est tout dans l'Église. L'auteur en voit une preuve dans ce fait (contestable) que Jésus-Christ a voulu se communier lui-même.

§ IV. — *Rapports du Saint-Sacrement avec les mystères de la vie de Notre-Seigneur.*

L'Eucharistie est une image parfaite de Jésus. Elle réunit:

I. Tous les différents genres d'existence de Jésus ; Vie dans le sein de Marie, vie d'enfant, vie cachée, — vie publique, souffrante, ressuscitée, — vie glorieuse. — Résumé des sept existences de Jésus.

II. Tous les mystères qu'il y accomplit. Détails et rapprochements.

III. Le caractère humain, personnel, de Jésus dans ses sept éléments. Détails et rapprochements.

IV. Toute l'œuvre de Jésus qui est de combattre et de vaincre le monde visible et invisible.

V. La consommation de son union avec nous dans ses divers aspects. — Conclusion.

§ V. — *Le Saint-Sacrement est tout pour les hommes.*

Jésus-Christ en tant que Verbe et Verbe incarné est tout pour les hommes.

I. Avant son Incarnation.

II. Depuis, et durant sa vie mortelle.

III. Maintenant qu'il est au ciel.

IV. Retenu sur la terre au Saint-Sacrement, — concentration de tout son être et de tout son amour.

V. Il y réside comme Juge des vivants et des morts.

Conclusion. Il a tout organisé dans l'Église pour se trouver sans cesse face à face avec nous, car il est l'aimant des âmes.

§ VI. — *L'aimant des âmes.*

Nous avons attiré le Verbe incarné et il nous attire. — Or tous ses attraits sont dans le Saint-Sacrement.

I. Rapports du Saint-Sacrement 1° avec les anges. Leurs fonctions auprès de la sainte Hostie.

2° Avec Marie. Elle avait attiré le Verbe incarné, elle attira le Saint-Sacrement. — Il contient la propre chair qu'il reçut d'elle. — Jésus lui-même la communia. — Les espèces sacramentelles subsistèrent toujours en elle d'une communion à l'autre. — La communion fut même l'aliment de son corps. — Grâce partagée par plusieurs saints, comme Nicolas de Flue, — sainte Catherine de Sienne, — sainte Rose de Lima. — Communions quotidiennes de Marie.

II. Double attraction entre les saints et le Saint-Sacrement. D'abord leur vie intérieure consistait avant tout dans le culte de l'Eucharistie.

1° Le Saint-Sacrement attire les saints par des voies miraculeuses, leur apparaissant sous telle ou telle forme, généralement sous la forme d'un enfant, comme à sainte Ida, etc., — à sainte Catherine de Sienne, etc., — à Marie d'Oignies, — à tout une assemblée. — D'autres distinguaient la présence sacramentelle par le toucher, ou l'odorat, ou l'ouïe, ou le goût, comme par la vue.

2° Les saints attirent le Saint-Sacrement, par exemple sainte Véronique de Binasco, Catherine de Sienne, — Véronique Giuliani, — Julienne Falconieri, etc.

III. Double attraction entre le prêtre et la sainte Hostie.

§ VII. — *Le Saint-Sacrement est la vie de l'Église.*

I. Il constitue la vie dévote de l'Église. La dévotion au Saint-Sacrement est la reine de toutes les dévotions : 1° Dévotion universelle, de tous les pays et de tous les siècles. — 2° Centre et pivot de la vie privée.

II. Il est par lui-même une puissance vivifiante, de sept manières :

1° Par la messe, qui s'étend à tout et suffit à tout.

2° Par la communion. — Châtiments des profanateurs.

3° La bénédiction. — Diverses pratiques.

4° La résidence dans le tabernacle, océan de grâces pour les visiteurs.

5° L'exposition. Trois méthodes d'adoration.

6° Le viatique.

7° La procession.

III. La seule communion spirituelle est une puissance vivifiante.

1° Son mérite et son excellence, d'après les saints.

2° Changée miraculeusement en communion sacramentelle, en faveur de quelques saints.

Conclusion. Effusions de louanges au Saint-Sacrement.

Épilogue. — Réparation.

I. *Prélude.* 1° Merveilles de l'Eucharistie, opposées au mystérieux silence de son institution.

2° Le Sacré-Cœur nous la donne comme legs de son affection.

3° Mais Jésus n'étant payé que par l'ingratitude, sa vie sacramentelle devient une vie de souffrances mystiques.

II. Cinq principales souffrances eucharistiques.

1° L'impuissance ; un Dieu captif !

2° Obéissance continue.

3° Amour outragé.

4° Abjection insultée.

5° Solitude et absence d'adorateurs.

III. Le Saint-Sacrement est la seconde Passion du Sauveur. Il y est outragé :

1° Par ceux qui ne croient pas. Les faits et les discours de l'hérésie anglicane contre la présence réelle, soit en Angleterre, — soit en Amérique. — Leurs insultes jusque dans nos églises, — dans les colléges et les hôtels. — Leur profonde ignorance à l'endroit de nos dogmes.

2° Par la froideur des croyants. Faisons-nous autre chose que d'aimer et de réparer ? — Hélas ! nous contribuons à blesser le Cœur de Jésus ! — Ainsi on trouve aujourd'hui autour du Saint-Sacrement des groupes aussi variés que ceux de la Passion.

IV. La réparation est le devoir de tous : 1° des pauvres. — 2° des riches.

Conclusion. Réparons en union avec Jésus qui est lui-même le grand Réparateur. — Pauvre Angleterre ! que tu as besoin de la réparation !

FIN.

LE CRÉATEUR ET LA CRÉATURE

Préface. — La souveraineté de Dieu méconnue dans le monde. — Influences de ces fausses notions chez les catholiques. — Division du présent traité.

LIVRE I.

DES RAPPORTS ENTRE LE CRÉATEUR ET LA CRÉATURE.

CHAPITRE I. — De l'ignorance de Dieu.

1° L'oubli de Dieu a été dans tous les siècles la grande plaie du monde ; l'oubli spécial de notre *condition de créatures* est le mal de notre époque.

2° Un faux Dieu à la place du vrai. — Mais ignorance de Dieu passive plutôt qu'active ; esprit athée.

3° Nos institutions sociales imprégnées de cette fausse notion de Dieu, — dans la politique, — la philosophie, les sciences physiques ; — s'en référer à l'Église semble une avilissante superstition.

4° C'est le mal même d'une certaine classe de chrétiens qui croient pouvoir vivre de deux vies.

5° Influence fâcheuse de ce mal sur les catholiques eux-mêmes. — Combien parmi eux qui considèrent la doctrine de sa perfection comme outrée et bizarre, — tandis qu'en réalité cette doctrine repose sur le fait : *que nous sommes des créatures.*

6° Ainsi de l'oubli de ce fait s'ensuivent l'ignorance des doctrines de perfection, — et le préjugé qui les renvoie dans les cloîtres.

7° Le but de ce livre sera d'exposer nos rapports de créatures avec le Créateur. — Division du livre.

CHAPITRE II. — Qu'est-ce qu'être une créature.

Préambule. — 1° L'homme est une partie de la création au même titre que le brin d'herbe ;

2° La nature humaine considérée dans ses cinq états : de nature pure, d'intégrité, — d'innocence, — de nature déchue, — de nature rachetée.

3° Importance de ce fait : l'ordre de la nature et l'ordre de la grâce distincts, mais contemporains.

I. *Situation* de l'homme en ce monde.

1° Il possède l'existence par l'acte d'un autre.

2° Ne sait presque rien de ce qui s'est passé avant lui.

3° Presque rien de son avenir terrestre.

4° N'a pas été consulté pour naître.

5° Ne le sera pas pour mourir. — Et cependant il croit irrésistiblement à un monde invisible, plus parfait.

II. Son *histoire réelle*. Il a été mêlé aux plans éternels de la création, de l'Incarnation ; — est venu au monde avec une vocation spéciale ; — et en un temps marqué par Dieu ; — et pour une éternité de bonheur spécial. — Incompréhensibilité de l'amour créateur.

III. Sa *condition*. 1° Son manque de puissance. 2° Sa dépendance des créatures inférieures. — Il ne peut rien achever par lui-même sans l'intervention de Dieu. — Condition jamais trop comprise, et rabaissée encore par le péché originel, — les péchés actuels, — et les péchés après le pardon. — Le sentiment de la miséricorde incessante de Dieu.

IV. *Conclusions* pratiques. 1° Comme *créature*, l'homme doit se conduire en créature. — 2° Puisque Dieu est sa *fin*, il doit tout rapporter à lui. — 3° Puisque Dieu est sa *vie*, il doit l'aimer de toutes ses facultés.

Par suite : obligation précise d'aimer le Créateur par-dessus tout ; — et comme fin dernière ; — et de le servir par le seul motif de l'amour.

V. *Corollaires* : 1° La faute des anges et des hommes vient de ce qu'ils n'ont pas voulu accepter leur condition d'êtres créés.

2° Une des fins de l'incarnation a été de nous apprendre à nous conduire en tant que créatures. — Résumé du chapitre.

CHAPITRE III. — Ce que c'est qu'avoir un créateur.

I. Idée du Créateur.

1° Difficulté de concevoir une vie sans les créatures.

2° Puissance étonnante de l'Ancien-Testament pour donner l'idée du Créateur.

3° Cette idée implique avec la créature les rapports les plus étroits, — les plus tendres.

4° Elle se divise en neuf éléments : la différence de nature entre Dieu et nous ; — différence infinie ; — de là, droits sur nous sans

limite ; — son infinie supériorité devient une source impétueuse de confiance et d'amour sans mesure ; — l'influx perpétuel de son omnipotence ; — la vie de la grâce ajoutée aux dons de la nature — la vie de la gloire comme notre fin dernière, d'où s'ensuit le bonheur et la nécessité de la confiance en Dieu ; — la haine de nous-mêmes devant l'amour créateur ; — enfin l'intimité mystérieuse.

II. Le *service* du Créateur.

1° Son étendue : c'est le but et la fin de la créature, — sa vraie dignité, — son plus grand bonheur, — son intérêt, — sa sagesse, — sa liberté, — sa réalité la plus durable. — Hors de là c'est la perdition. — Combien qui l'ignorent.

2° L'esprit du service de Dieu. Le culte de Dieu doit avoir six caractères : facile, — noble et élevé, — heureux, — occupant l'homme tout entier, — comprenant Dieu tout entier, unitif et durable.

Or tout culte se résume dans l'amour.

III. Conséquences funestes de l'oubli de ces principes.

1° Fausse idée de la vraie piété.

2° Fausse idée de l'enthousiasme. — La seule méditation de ces deux points : *être une créature* et *avoir un créateur* suffit pour faire des saints ; — elle fait même les délices des grands saints.

3° Erreurs grossières sur la vocation religieuse.

4° Fausse charité des temps modernes vis-à-vis des hérétiques. — Les Anglais pris en masse doivent être traités comme païens plutôt que comme hérétiques.

5° Objections contre la doctrine catholique.

6° Fausse idée de l'amour divin. — L'immensité de l'amour créateur fait seule notre sécurité.

LIVRE II.

LES DIFFICULTÉS DE L'AMOUR CRÉATEUR.

CHAPITRE I. — Pourquoi Dieu veut être aimé de nous.

Préambule. La contemplation de l'amour créateur en fait oublier toutes les difficultés. — Cependant il est permis à notre raison de poser des questions avec foi, confiance et amour.

I. Difficultés de l'amour créateur tirées de ses caractères : Comment Dieu peut-il désirer d'être aimé, quand ce désir est :

1° Sans mesure et suppose une sorte de besoin ?

2° Si vif, qu'il semble oublier qu'il est Dieu ?

3° Quand sa béatitude infinie attache un si grand prix à notre amour fini ?

4° Quand il en éprouve une éminente joie, lui qui est sa joie infinie ?

II. Preuves évidentes de son désir intense d'être aimé.

1° Avant toute créature. — Contemplation de la nature divine dans ses quatorze mondes de perfections. — Les six derniers mondes nous révèlent ce désir dans le décret de la création, — de la prédestination, — de notre création en état de grâce.

2° Dans les dispositions de la création, par l'abondance de nos dons naturels ; — la destination de la création matérielle à nos usages ; — et l'histoire elle-même de notre création d'après la Bible.

3° L'empire de la grâce, qui semble supposer le mal, se résout dans l'amour de Dieu à la poursuite des âmes. Il suffit de considérer : A. l'ange et l'homme créés libres, parce que la liberté est nécessaire à l'amour; — B. le fait de l'Incarnation; — C. l'Église, comme moyen d'étendre et de perpétuer le bienfait de l'Incarnation. — Les difficultés de la prédestination et de la permission du mal trouvent leur solution dans les professions de l'amour divin.

4° Enfin les joies de la vision béatifique, — qui se résolvent dans l'amour. — Combien cette récompense a coûté au Créateur. — Combien peu nous donnons en retour. — Cependant c'est l'amour seul qui est récompensé.

III. Conclusion. 1° Dieu a donc un immense désir de notre amour. — 2° Il ne désire notre amour que parce qu'il nous aime. — Ce désir de Dieu résout tous les problèmes de notre vie intérieure.

CHAPITRE II. — Pourquoi Dieu nous aime.

Préambule. 1° Toute la création flotte dans l'amour, — et nous ne savons qu'une chose, c'est que *Dieu est amour.*

2° La raison de son amour, se trouvera dans la nature et le degré de son amour.

I. *Caractères* de l'amour créateur : 1° sans parallèle et sans similitude; — 2° différent de l'amour humain, — 3° incompréhensible à l'âme glorifiée, — 4° qui semble gouverner Dieu, — dont l'immensité met notre foi à l'épreuve, — 6° éternel, — 7° résultat de ses perfections combinées et les explique, — explique la Trinité. — Ressemblance de la conservation avec les opérations divines.

II. *Raison* de l'amour créateur. 1° Elle n'est pas du côté de l'homme,

car A. en lui-même il n'est rien ; — B. n'est qu'un atôme dans la création ; — C. à son néant il a joint la rébellion ; — mille fois répétée ; — D. supposé innocent il ne peut rien ajouter à Dieu ; — E. même la façon dont il sert Dieu est une insulte ; — F. il est le contrepied de Dieu par sa bassesse et sa lâcheté, — néanmoins nous osons traiter avec Dieu d'égal à égal.

2° La raison en sera plutôt en Dieu ; mais : A. l'infinie justice voudrait qu'il nous punît ; — B. l'infinie sainteté serait dégoûtée ; — C. l'infinie beauté révoltée ; — D. l'infinie sagesse déconcertée ; — E. l'infinie puissance nous abandonnerait avec dédain ; — F. l'infinie vérité ne verrait en nous qu'hypocrisie et mensonge ; — G. enfin la miséricorde quoique infinie devrait se lasser de nous.

Récapitulation. Dieu nous aime parce qu'il nous a créés. Mais son amour est un mystère.

CHAPITRE III. — Nos moyens d'aimer Dieu.

Préambule. 1° Un monde imaginaire. — Le monde réel, où toute âme est soumise au précepte de l'amour, et de l'amour souverain. — 2° Si le monde réel était obéissant, que serait-il au point de vue social? — politique ? — intellectuel ? 3° Comment cet amour est-il possible et facile ? — Avant tout c'est un amour personnel.

I. Les *motifs* de notre amour. Ils se trouvent :

1° Dans la *nature* de l'amour créateur : A. qui est un amour de bienveillance. — Communication nécessaire de la divine nature dans la trinité de ses personnes ; et communication libre de bienveillance aux créatures. — B. Un amour plus grand pour l'homme que pour l'ange.

2° Dans les *diverses formes* de son amour : amour de roi, — de maître, — d'ami, — de père, — de créateur, — de prédestinateur, — d'époux.

3° Dans l'*étendue* de cet amour :

A. Énumération sommaire des bienfaits divins.

B. Incarnation dans la douleur, — étendue et perpétuée dans la Papauté et le Saint-Sacrement.

Conclusion. Mais ces tendresses prodigues n'ont rien ajouté au précepte primitif de l'amour ; ils l'ont rendu plus facile. — L'amour réel de Dieu pour l'homme épuise donc toute imagination.

II. Nos *moyens* d'aimer Dieu. Nos sept amours : de bienveillance, — complaisance, — préférence, — condoléance, — gratitude, — désir, — simple adoration.

Mais ces amours suffisent-ils à payer Dieu ?

CHAPITRE IV. — Notre amour actuel pour Dieu.

Préambule. 1° Nombre prodigieux des actes d'amour du monde angélique. — Mais ils n'ont aucune proportion avec la majesté de Dieu.

2° Immense capacité d'amour du monde humain. — Gloire multiple rendue à Dieu créateur, conservateur, rédempteur et surtout fin dernière. — Comment c'est dans les actes humains seuls que se trouve le culte digne de la sainte Trinité, en raison des actes du Verbe incarné.

Mais quelle est notre part d'amour dans le monde des actes humains? Trois classes d'âmes :

I La classe des saints : 1° Ils sont peu nombreux. — 2° Ils donnent peu en comparaison des grâces reçues. — 3° Le peu même qu'ils donnent est indigne de la majesté divine.

II. La masse des hommes. Leur situation religieuse est : dans l'ignorance de Dieu, — dans la haine de Dieu, — ou dans la gêne et le doute, — ou dans l'indifférence. — Que n'aimons-nous Dieu avec plus d'ardeur !

III. Les catholiques ordinaires : 1° Notre degré d'amour. — Quel temps nous consacrons à Dieu ? — Lui donnons-nous toujours la préférence. — 2° L'esprit avec lequel nous le servons. Souvent à contre-cœur, — avec mélange de motifs humains, croyant toujours en faire assez.

Et Dieu paraît satisfait !

CHAPITRE V. — Comment Dieu paie notre amour

Préambule. Gémissement des âmes aimantes à la vue d'un Dieu si peu aimé. — Et Dieu content de notre pauvre amour ! — La croix explique ce mystère, et la création la croix.

I. Quand Dieu paie notre amour :

1° Par des grâces présentes et sans nombre.

2° Par un degré additionnel de grâces sanctifiantes ; — autant de missions divines et d'anticipations du ciel.

3° Par un influx incessant de la grâce, — dans la joie, — le chagrin, — et surtout à la mort.

II. Avec quoi il nous paie :

1° Les biens de la nature, — dans le monde physique, — intellectuel, — moral. — Le péché est un étranger sur ce théâtre de l'amour divin.

2° Les merveilles de la grâce : sa nature ; — son abondance.

3° Les délices de la gloire. La béatitude *accidentelle* dans les jouissances du corps glorifié, les lumières de l'intelligence, — l'expansion des facultés de l'âme, — les enivrements de l'amour céleste. — Béatitude *essentielle*, dans la vue de Dieu. — Le moyen de mériter la gloire, c'est l'humilité.

III. De quelle manière il nous paie. Étonnants caractères de sa bonté 1° ici-bas, — 2° à notre mort et à notre entrée dans le ciel.

O Dieu que vous êtes aimable ! — Conclusion du Livre II.

LIVRE III.

OBJECTIONS.

CHAPITRE I. — Facilité du salut.

Sommaire des livres précédents. On va répondre à trois sujets d'inquiétude sur la difficulté du salut, le sort du grand nombre des fidèles et l'amour du monde.

Ire *Thèse* : De la doctrine exposée dans les livres précédents, il s'ensuit que le salut est facile pour les catholiques.

I. Facile *en lui-même*.

1° Facilité et grâce du baptême.

2° Simplicité et facilité de la loi chrétienne.

3° Facilité de la rémission du péché véniel.

4° L'intention actuelle nullement nécessaire au salut.

5° Le don de la foi et la vie de l'espérance demeurant en celui qui a commis un péché mortel.

6° Multitude de grâces actuelles qui l'invitent au repentir.

7° Faculté illimitée de recourir au sacrement de pénitence.

8° Le peu de conditions requises pour l'absolution.

9° Trésor des indulgences pour la rémission de la pénitence. — A ce point que le purgatoire est le scandale des hérétiques.

10° Grands secours dans la Passion du Sauveur.

II. Facile par l'*assistance* que nous recevons : la messe ; — la communion ; — l'ange gardien ; — les saints patrons ; — la mère de Dieu ; — la grâce de la prière ; — la confirmation ; — le mariage ; — l'extrême-onction ; — les trois forces surnaturelles de tout acte de piété ; — le pouvoir de mériter ; — de satisfaire ; — d'impétration pour nous et le prochain ; — enfin la satisfaction.

Conclusion sur la facilité du salut, — l'énorme abus de notre liberté et la grâce efficace.

III. Facile parce qu'il est *notre intérêt* le plus cher. Grands mobiles :

1° Les déceptions du péché.

2° Les joies de l'état de grâce.

3° Le dogme de l'enfer qui a converti tant de pécheurs, — et maintenu tant de justes.

4° Les récompenses éternelles. — Récapitulation.

CHAPITRE II. — Le grand nombre des croyants.

2e *Thèse* : Le salut étant facile, la plupart des catholiques doivent être sauvés.

I. Inductions générales :

1° L'histoire de chaque âme, qui est l'histoire de la bonté divine.

3° Les prédilections éternelles et le travail incessant de Dieu pour le salut des enfants de l'Église.

II. Préliminaires à l'étude de cette question :

1° Cette vérité toujours cachée en Dieu.

2° L'oubli de notre condition de créature, obstacle à la solution de cette question.

3° La prière, grande lumière.

III. Considérations en faveur du grand nombre des élus parmi les adultes catholiques. — Nos jugements envers le prochain généralement faux. Tendance de mal interpréter ce que nous voyons. — Combien peu Dieu exige d'efforts actuels pour le salut. — Le mal est plus facile à voir que le bien. — Si l'activité de Satan est incessante, celle de Dieu l'est davantage. — Devant le vaste champ de la grâce Satan finit par se fatiguer. — La magnificence de Dieu dans la création est en faveur du grand nombre des élus, — ainsi que l'honneur du précieux sang, — et l'action étendue des sacrements. — Le secret de ce qui se passe à l'heure de la mort. — Accumulation de grâces offertes aux mourants. — Les abîmes de l'ignorance invincible. — Le péché souvent accidentel. — Les actions des hommes sont souvent plus mauvaises que leur cœur. — La prédilection de Jésus pour les pécheurs. — Les espérances des saints à leur égard. — Distinction à faire entre la corruption du péché et sa laideur sensible. — L'extrême sévérité des peines du purgatoire, offrant à Dieu des compensations à l'amour imparfait. — L'éternité des peines de l'enfer n'est que pour le refus absolu de la miséricorde. — La providence de Dieu

si attentive à l'heure de la mort. — Le don de la foi si précieux et si commun à tous. — Le privilège d'être enfant de l'église est à lui seul une présomption de salut. — Enfin notre préférence à être jugés de Dieu plutôt que des hommes, inexplicable sans la facilité du salut.

Conclusion. Toutes ces inductions sont en parfaite harmonie avec ce que nous savons de notre Sauveur infiniment compatissant.

CHAPITRE III. — Le monde.

Troisième Thèse : Quoique l'esprit du monde soit la grande puissance ennemie, il n'a pas cependant assez d'action pour rendre en général le salut positivement difficile.

Cette thèse implique trois conclusions :

1° Les chrétiens ne se refusent à admettre les idées vraies sur Dieu que sous l'influence de l'esprit du monde dont la fausseté est le caractère essentiel

2° Par suite l'esprit du monde est le plus grand obstacle au salut

3° L'amour personnel de Dieu peut seul nous faire échapper aux dangers du monde.

I. *Idée* du monde et de sa puissance.

1° Sa marche et son action à travers les siècles : — A. Ses diverses transformations. — B. Son action comparée au magnétisme. — C. Se fortifie avec le temps et la civilisation. — D Change de caractère selon les lieux et les temps. — E Ses épidémies périodiques. — F. Se distingue par son esprit de Satan et sa logique inflexible. — G. Contrefaçon de l'Église de Dieu jusqu'à la fin. — Tel est ce monde, aujourd'hui si acharné et si peu redouté.

2° L'essence de l'esprit du monde. Elle consiste à faire oublier que nous sommes des créatures. — A. Peut se définir un état habituel de péchés d'omission, un vrai pharisaïsme. — B. Par suite une vie de péchés secrets : une vie sans Dieu avec le règne du *moi* ; — un état de conscience cautérisée qui fait perdre le sens moral.

Tous ces phénomènes se résument dans l'oubli de notre condition de créatures. — Divers exemples.

II. Les *moyens de le combattre* :

1° Deux manières de l'envisager : quelques-uns y voient tout en noir, selon saint Bernard ; — d'autres y voient partout la bénédiction de Dieu, selon saint François de Sales. — Le dernier point de vue, convenable à ceux qui vivent dans le monde.

2° Contre un esprit si subtil il n'y a de sécurité que dans une infa-

tigable vigilance. — Ses séductions incroyables dans la société, — et jusque sur les personnes pieuses. — Mais tout ceci ne va pas contre l'affirmation du grand nombre des élus chez les catholiques. — On peut seulement inférer que ce n'est pas la majorité des riches qui se sauvent.

3° Trois principes contre l'esprit du monde : A. Le croire très-dangereux. — B. Avoir des principes assurés à lui opposer. — C. Étudier sérieusement sa religion et même la Théologie.

Mais ces principes ne sont qu'une armure. Le grand préservatif c'est l'amour personnel de Dieu, le désir ardent de posséder Dieu. On va le voir.

CHAPITRE IV. — O MON CRÉATEUR, MON ÉTERNEL AMOUR !

Quatrième Thèse : L'amour personnel de Dieu donne seul un développement légitime à notre être, rend le salut facile et augmente la multitude des élus.

I. Histoire de l'amour créateur.

1° Dieu premier principe et dernière fin, comme créateur.

2° Puisque Dieu a voulu créer, il était nécessité à nous créer pour sa gloire. — A. Comment l'acte de la création renferme les trois ordres de la nature, de la grâce, et de la gloire. — B. Dieu essentiellement communicatif, sa communication naturelle, — sa communication libre. — Sa gloire intrinsèque et extrinsèque.

3° Cependant il n'était pas nécessité à élever la créature à la gloire spéciale de la vision béatifique qui suppose l'ordre de la grâce.

4° Comment la création raisonnable glorifie Dieu. Par trois actes : la connaissance ; l'amour ; et la joie de la possession de lui-même.

Telle est l'histoire de la création : Dieu nous a créés par amour.

II. Nos devoirs envers l'amour créateur.

1° Il s'ensuit que la religion doit être un service de Dieu par amour. — Tableau résumé de l'action créatrice.

2° Deux écoles de spiritualité : l'une donne toute l'importance au *sentiment du devoir*, l'autre à l'*amour personnel de Dieu*. — Elles produisent comme deux religions différentes.

3° La persuasion que Dieu nous aime fait des hommes nouveaux, ouvre des horizons nouveaux. — Les avantages du motif de l'amour.

4° Les effets de la prédominance du motif du devoir : le tact spirituel est lourd et grossier ; — ce motif oblige à un grand travail intellectuel ; — nous concentre en lui-même et affaiblit la charité ; — n'a qu'une faible tendance à produire en nous la ressemblance avec Jésus-Christ ;

— n'amène pas la ressemblance avec le ciel ; — n'a pas le don d'attirer ; enfin n'est pas aussi favorable à la persévérance.

5° Cependant les deux principes sont inséparables.

Conclusion générale.

I. Aimer Dieu pour lui-même, voilà toute la vraie religion. Cet amour satisfait toutes les tendances de notre être et rend le salut facile.

II. La vie c'est donc la possession de Dieu par l'amour, commencée ici-bas et consommée dans le ciel.

1° La Toussaint dans le ciel, c'est la création entrée dans le sein de Dieu sa fin dernière.

2° Comment Dieu fait ses saints ici-bas. — Sur quelles âmes l'attrait de la beauté divine s'est fait sentir. — Jusqu'à quel point il a agi sur elles. — Et la faible lumière que nous avons de Dieu ici-bas a suffi ! — Que sera-ce dans la lumière du ciel !

3° Dès cette terre, néanmoins Dieu est à nous. Richesse de la dévotion aux attributs de Dieu.

4° Si la terre est ainsi une espèce de ciel, que sera le ciel lui-même ?

III. Les étonnements de l'amour béatifié — Les difficultés ici-bas ne sont donc que des difficultés d'amour. — O mon Créateur ! mon éternel amour !

FIN

BETHLÉEM

TOME I

CHAPITRE I

LE SEIN DU PÈRE ÉTERNEL.

Prélude. — La contemplation de l'Incarnation produit la joie, l'amour, l'imitation. — Comment on peut diviser les mystères des trente-trois années de Jésus-Christ. — C'est le mystère de la Sainte Enfance qui fera le sujet de ce livre. — La Sainte Enfance est un monde spécial, où Jésus apparaît comme la cause et le modèle de toute création. — Saint Joseph y sera notre docteur et notre guide.

I. LE SEIN DU PÈRE.

1° Il faut étudier Jésus dans les commencements du monde et jusque dans le sein du Père éternel : car il était avant que de naître à Bethléem. — C'est par lui et pour lui que la terre s'est formée lentement. L'Enfant divin disposait son berceau et le royaume de son église.

2° Le sein du Père est son éternelle et première demeure. — Tableau de la génération du Verbe : éternelle, — incessante, — et d'une béatitude infinie.

II. VIE DU VERBE AVANT TOUTE CRÉATURE.

1° Vie d'unité, — de complaisance infinie, — d'amour. — Que la vie humaine est petite, comparée à cette vie ! Mais qu'elle est grande, puisqu'elle doit lui être associée !

2° Mais vie avec la vue éternelle des créatures. Deux vues :

Première vue : L'incarnation d'une personne divine, cause, modèle et lien de toutes créatures. — Pourquoi c'est le Verbe qui s'est incarné plutôt que le Père ou le Saint-Esprit : A. le Verbe est l'image du Père, comme les créatures en sont le reflet ; — B. le Verbe en est le fils naturel, comme les créatures en seront les fils adoptifs ; — C. les convenances divines demandaient cet ordre ; — D. l'incarnation

devant prendre une forme réparatrice, il convenait que le Verbe seul apprît à l'homme déchu la science divine. — Néanmoins c'est l'opération de la Trinité tout entière.

Ainsi la prédestination de Jésus est le lien de la création avec Dieu, et explique tout. — Mais pourquoi l'Enfant de Bethléem devait-il venir, pourquoi est-il venu à telle époque ? Questions insolubles. — Les impatiences de Dieu et sa soudaineté.

Deuxième vue : Vie d'élection dans le sein du Père. Le 1er *choix* du Verbe a été celui de sa nature. — Il prend la nature humaine et non pas angélique, par excès de condescendance et pour être plus près de la limite de sa création. — B. Son âme bénie, océan de grâce. — C. Son corps avec ses aptitudes et ses beautés merveilleuses. — D. Sa mère, proportionnant sa grandeur et sa sainteté à sa haute destinée. — E. La terre parmi tous les autres globes — F. Les élus des anges et des hommes. — G. La gloire de son humanité ici-bas et dans le ciel. — H. L'union hypostatique, source de splendeurs et de joies incommensurables pour son humanité et pour tous les saints. — I. Le pouvoir de souffrir par suite du péché, et y faisant participer sa Mère immaculée. — Récapitulation de cette vie du Verbe sans créatures.

III. VIE DU VERBE DEPUIS LES CRÉATURES.

Manifestation de Dieu à l'extérieur par des créations successives. — Sa tranquille immutabilité dans son activité. — Le présent si variable ne change rien en Dieu. — Seulement la vue de Dieu est concentrée sur un enfant humain. — Et l'Enfant va reposer dans le sein de sa mère créée, sans quitter le sein éternel du Père.

CHAPITRE II

LE SEIN DE MARIE.

Prélude. — Les vues sur l'incarnation font la grandeur et la beauté de l'intelligence humaine. — Chant plaintif de l'auteur sur sa patrie autrefois *l'île des saints* et dont les innombrables sanctuaires célébraient à grande voix l'incarnation ; mais aujourd'hui muette et désolée par l'hérésie.

I. LE SEIN DE MARIE.

1° Le sein de Marie semblable au sein du Père, par la grandeur de ses rapports avec Dieu. — Le Verbe renfermant des abîmes de vie et

d'amour, sa liberté l'invite à multiplier la vie hors de lui et à se chercher une demeure créée. — Il sortira de lui-même sans quitter le sein du Père. — Il choisira le sein de Marie et le rendra digne de lui. — La sainte Trinité tout entière voudra orner la demeure du Verbe.

2° Après de longs siècles, l'idée créatrice se réalise enfin et Marie est créée par voie de rédemption. L'immaculée conception sera le premier trait de ce chef-d'œuvre de la Trinité. — Silence et obscurité de cette première merveille de grâce.

3° Rapide exposé des grâces subséquentes par lesquelles Marie a pu mériter que l'époque de l'incarnation fût avancée. — Plus que toute la création, Marie nous enseigne Dieu. — Elle attira Dieu en elle, parce que Dieu suivait l'ombre de sa propre beauté. — Lenteur et précipitation des œuvres de Dieu. -- Délai de l'incarnation comparé aux couches géologiques.

4° Le jour et l'heure silencieuse de l'incarnation. — Le lieu. — Les occupations de Marie au moment du message. — Message de Gabriel. — Libre consentement de Marie.

II. LE VERBE DANS LE SEIN DE MARIE.

1° Le premier acte d'adoration du Verbe incarné.

2° État du Verbe dans sa demeure créée.

3° Sa vie : vie d'oblation avant tout ; — de réclusion ; — de silence; — de faiblesse ; — de pauvreté.

4° Ses occupations actuelles : l'adoration, — la sanctification de Marie, le gouvernement du monde, par les préludes de sa grâce et ses fonctions de juge, — la sanctification de Joseph, par voie de gratitude, — la sanctification de Jean-Baptiste, — une foule d'autres fonctions inconnues.

III. L'INTÉRIEUR DE MARIE PENDANT LE MÊME TEMPS.

Étude attrayante, plus que toute autre science. — L'intérieur de Marie est un monde spirituel d'une incomparable beauté.

1° Vie de *joie*, comparable à la vision béatifique.

2° Vie *d'attente*, développée par ses visions étendues sur le plan de la Rédemption,— et sur l'avenir de l'Église. — *Attente* qui renfermait deux motifs de joie : le désir de voir son Dieu et son Fils. — Toute créature est dans l'attente de la face de Dieu. — Les visions intellectuelles de Marie n'ont fait qu'accroître son attente. — Sa vie d'attente absorbée en Dieu, vie humaine néanmoins, vie créée, vie de femme

encore voyageuse. — Cette vie d'attente est le type de toute vie chrétienne, car l'âme en état de grâce est un perpétuel sein de Marie.

IV. LE VOYAGE A BETHLÉEM.

Comme Jésus avait aspiré après le sein de Marie, il aspire maintenant après Bethléem. — Mystère et physionomie du voyage. — Conclusion.

CHAPITRE III

LA GROTTE DE MINUIT.

Prélude. — Comme la ressemblance de famille dans l'enfant, ainsi croît en nous la ressemblance avec Dieu quand nous le considérons assidûment. — Appliquons-nous donc à considérer un Dieu naissant.

I. ASPECT DES MONDES DANS LA NUIT DE LA NATIVITÉ.

1° *Bethléem.* Quand le Verbe veut apparaître dans sa création il n'y a pas place pour lui. — Le voilà à Bethléem inconnu et rejeté comme au calvaire. — L'oubli de Dieu, tel fut l'esprit de Bethléem ; c'est souvent le nôtre. — Les saints époux répondent aux refus par des bénédictions. — Refuge dans la grotte. — L'enregistrement.

2° Dispositions *des peuples.* — Ignorance et indifférence du monde romain, — du monde grec, — du monde juif, — du monde asiatique, la Chine, — du monde barbare. — Douces perturbations des saintes âmes.

3° Tranquille uniformité *des éléments.* — Contraste avec les scènes du calvaire.

4° Mais dans *le ciel,* les anges adoraient les décrets divins touchant à leur terme ; — et Dieu produisant son Verbe incarné n'interrompait pas le cours de sa providence sur les hommes et les choses.

5° Dans *les limbes,* lumière et messages de joie.

6° Dans *le purgatoire,* soulagement universel et délivrances.

7° Dans *les enfers,* les démons frémissant et leur conspiration déjouée.

II. LA GROTTE.

Un pèlerinage à la grotte va nous révéler Dieu davantage.

1° Le centre de la grotte et du monde, c'est l'Enfant non encore né.

2° Autour de lui, deux mondes de sainteté créée : Marie et Joseph. — Trinité terrestre.

3° Son ameublement mystérieux, cinq objets : A. Les animaux. — Humiliations de l'incarnation. — B. La crèche. — C. La paille. — D. L'obscurité de la grotte. — E Le froid. — Tels les pas de Dieu vers nous.

Cinq présences spirituelles figurées par les cinq objets : Pauvreté, délaissement, rebut, retraite, mortification. — Elles exprimaient le caractère du Verbe incarné et le génie de son Église dans tous les temps révélaient le caractère de Dieu lui-même.

III. L'ENFANTEMENT.

I. Marie en extase met au monde son divin Fils, le contemple et l'adore. — Joseph adore. Caractère de sa sainteté. Il est l'ombre du Père éternel. — Amour et adoration du Verbe naissant. — Les anges adorent, la Trinité contemple le Verbe hors d'elle-même.

II. Cette fois le créateur est reçu dans sa création d'une manière digne de lui. — La création tout entière faisant accueil à son créateur par le ministère de Marie, créature souveraine.

1° L'adoration est l'acte le plus essentiel et le plus méritoire. Il sert à expliquer le partage de la vie de Jésus : trente années de retraite et d'union à Dieu ; trois années de ministère auprès des hommes. — Et de même la vie de Marie a été absorbée dans les choses divines, pour produire des actes de la plus amoureuse adoration.

2° Jamais culte aussi digne et aussi complet ne fut rendu à ce Dieu enfant dans ses perfections, — ses attributs, — sa faiblesse, — son silence, — sa petitesse, — ses vagissements, — son union hypostatique, — son Sacré-Cœur.

3° Adorant au nom de toute créature, Marie inaugurait, par cet acte, les dévotions si variées de l'Église envers la sainte humanité. — Elle y devenait aussi notre mère. — Sa triple oblation. — *Récapitulation* : Adoration de la mère, sourire de l'Enfant.

CHAPITRE IV

LES PREMIERS ADORATEURS.

Prélude. — Perpétuelle réalité. — et pouvoir vivant des scènes de Bethléem. — Aussi l'auteur va les considérer comme un océan de dévotion qui forme une grande partie de la vie journalière de l'église.

I. LA DÉVOTION A LA SAINTE ENFANCE.

1° Les mystères de l'incarnation manifestent l'infinité de Dieu par leurs aspects nouveaux. — Neuf esprits de dévotion devant la grotte, comme il y eut neuf adorateurs : les neuf chœurs des anges dans le ciel, — et les neuf genres différents d'adorateurs sur la terre. — Esprit unique cependant des dévotions à la Sainte Enfance, — qui les distingue de toute autre.

2° Origine de cette dévotion : elle a pris naissance chez les Carmélites françaises

3° Sa nature : un culte d'adoration à cause de l'union hypostatique.

4° Son caractère : une sainte familiarité.

5° Son point de ressemblance avec les autres dévotions et son influence sur notre vie spirituelle.

II. LES NEUFS TYPES DE CETTE DÉVOTION.

1° *Marie.* Malgré sa sainteté exceptionnelle nous aurons à l'imiter. — — Sa correspondance à la grâce explique sa sainteté. — Le caractère distinctif de son adoration à la crèche fut son humilité. — — Fruits de cette humilité : la joie, — surcroît de pureté, — profonde simplicité.

2° *Joseph.* Il n'apparaît que dans les mystères de la Sainte Enfance. — Son amour pour le Saint Enfant. — Le caractère de sa dévotion fut aussi l'humilité. Il était l'ombre silencieuse et réservée du Père éternel.

3° *Jean-Baptiste.* Comme Joseph il fut un simple instrument, humble comme lui. — Traits distinctifs de sa dévotion silencieuse : joie, gratitude, générosité, séparation du monde. — Première conquête de l'Enfant créateur, — il a une grâce spéciale pour nous mener à Jésus.

4° *Les Anges.* Beauté du monde angélique. — Leur dévotion à l'Enfant Jésus, cause et moyen de leur persévérance. — Leur saint empressement autour de la crèche, caractère de leur dévotion : joie, réparation.

5° *Les Bergers.* On ne les connaît qu'à la crèche. Leur simplicité. — — Les âmes saintes approchent très-près de Dieu : c'est leur manière d'adorer. Ils symbolisent l'Enfance mystique et l'attrait de Jésus pour les petits. — Joie et activité de la vraie dévotion. —

— Convenance entre leur vocation et leurs fonctions — Récit et physionomie de leur visite.

6° *Les Mages.* La simplicité avait adoré à la crèche, la sagesse y viendra à son tour, mais avec une belle simplicité. Caractère de la dévotion des mages : foi, générosité, persévérance. — Beauté de ce mystère, brillante vision de l'antique foi païenne.

7° *Siméon et Anne.* Ils sont le type d'adoration du monde caché des âmes pieuses. — Ce qu'était Anne. — Ce qu'était Siméon. — Sa vie d'attente — La vision de l'Enfant-Dieu fut la plénitude de sa joie et de sa vie. — Ce petit monde des âmes saintement cachées doit être vu à la clarté de la prière. — On y découvre : A. de nouveaux horizons sur cet honorable caractère de Dieu, dans ces longues vies de préparation pour une manifestation d'un moment. L'esprit de l'histoire. — B. La manière dont Dieu vient souvent aux hommes dans leur vieillesse. — C. Quelle consolation attend les âmes fidèles à leurs devoirs ordinaires et qui se distinguent par une longue persévérance et l'intensité de l'amour.

8° *Les saints Innocents.* Leur cruelle immolation fut une scène d'adoration. — Ces premiers martyrs de l'Enfant-Dieu nous révèlent cette loi de l'Incarnation : que l'innocence doit faire pénitence. — Leurs privilèges et leur ressemblance avec Jésus et Marie — Types de l'héroïque mortification fondée sur l'oubli de soi-même. Être auprès de Jésus c'est le comble de la sainteté, mais c'est aussi la nécessité et le privilége de souffrir.

9° *Saint Luc.* C'est l'historiographe de la Sainte Enfance. — Type et symbole de l'art chrétien fils de la dévotion, — et de la théologie. — Comme il fut peintre et médecin, son évangile ne respire que poésie et miséricorde : A. poésie, dans les récits de l'Enfance de Jésus ; B. miséricorde, dans les récits nombreux des miséricordes du Sacré-Cœur de Jésus. — Il dut à l'influence de Marie ce caractère de son Évangile. La dévotion à Marie est une inspiration nécessaire de l'art chrétien.

Récapitulation.

TOME II.

CHAPITRE I

LE DIEU ENFANT OU LA DÉVOTION AUX ATTRIBUTS DE DIEU.

Prélude. — Chaque vie humaine est ici-bas une révélation privée de Dieu. — Et autant d'hommes autant de relations différentes vis-

à-vis de Dieu. — Une seconde vie dans l'homme spirituel. — Les divers attraits de la grâce.

I. DE LA DÉVOTION AUX ATTRIBUTS DE DIEU.

Les attributs de Dieu peuvent être le sujet d'une ou de plusieurs dévotions spéciales.

1° Rapport intime de cette dévotion avec les dévotions à l'incarnation.

2° Importance de ne pas négliger son attrait spécial. — Si nous le reconnaissons, il n'y a pour nous de salut qu'à le suivre. — L'attrait est en rapport avec la tournure de l'esprit.

3° Ce chapitre s'adresse à ceux qui ont la passion d'approfondir les perfections divines. — En principe, la dévotion la plus féconde et la plus sûre aux perfections divines est celle qui les contemple dans leurs rapports avec les mystères de l'incarnation. — Le but de ce chapitre est de lui fournir des matériaux.

II. LES MÉTHODES.

1° Sept méthodes de contemplation. — La septième, qui nous met *en rapport avec quelque mystère ou une suite de mystères de l'incarnation*, est ici proposée.

2° Nécessité des dons de foi et de tranquillité pour avancer dans cette dévotion. — Mais l'incarnation vient à notre aide et nous fournit des mesures de distance dans la contemplation des perfections divines.

3° Méthode de l'auteur qui consiste à faire usage des six premières avec la septième.

III. SUITE. — LES DIVERSES VIES DE DIEU.

1° La dévotion à l'incarnation, qui distingue *huit vies* de Notre-Seigneur, nous conduira à trouver dans les profondeurs de ces mystères notre dévotion actuelle aux perfections divines: ce qui revient à la septième méthode. — Deux avantages de cette méthode de l'auteur: elle nous laisse une grande liberté dans l'emploi des sept méthodes ; elle concorde avec la saine théologie.

2° Exposition et application de cette méthode. — D'ailleurs la vie de Dieu se divise différemment pour nos esprits si différents. Un point de vue qui abrège tout, c'est de considérer Dieu infini au dedans de nous-mêmes.

3° On propose de considérer dans l'éternité de Dieu comme *dix-huit vies* différentes — Trois époques dans toutes ces vies : l'éternité avant la création, le temps, l'éternité subséquente.

1re vie de Dieu : Sa vie secrète, joie de l'être divin se possédant lui-même.

2e — Sa vie secrète, donnée en vision aux bienheureux.

3e — Sa vie secrète, révélée par la foi. Trinité de personnes, unité d'essence.

4e — Sa vie affectée par l'existence et l'adoration des créatures.

5e — Sa vie dans le monde de la matière.

6e — Dans le monde moral.

7e — Dans le monde intellectuel.

8e — Dans le monde de la grâce, où l'on voit les pulsations de la vie divine.

9e — Sa vie dans la gloire, encore plus vaste.

10e — Dans son gouvernement des âmes.

11e — Dans sa justice vindicative.

12e — Dans la récompense.

13e — Sa vie différente dans chacune des différentes créations.

14e — Sa vie dans les destinées de la race humaine.

15e — Dans les âmes individuelles.

16e — Sa vie visible imitable.

17e — Sa vie inimitable.

18e — Sa vie inimaginable.

On peut contempler ces vies de diverses manières, et en particulier les appliquer à chacun des mystères de l'incarnation, et spécialement à la Sainte Enfance. — Dans ces mystères ne pas oublier l'amour et l'adoration de la personne du Verbe Quatre éléments en Notre-Seigneur : le corps, l'âme, la nature divine, la personne divine.

IV. SUITE. — LE DIEU ENFANT.

Autre méthode plus simple de dévotion aux divins attributs, sur le modèle du *premier acte d'adoration de Marie dans la grotte de la Nativité.* — Application, dans la contemplation de *la Divinité de l'Enfant Jésus* au moment de sa fuite en Égypte. — Construction du lieu : le désert, les personnes. — On contemple ensuite sa divinité, 1° dans la ressemblance de l'enfant avec sa mère ; — 2° dans sa faiblesse ; — 3° son sommeil sur le sable : — 4° son réveil et ses larmes ; — 5° sa

pauvreté ; — 6° son allaitement ; — 7° son sourire ; — 8° ses lèvres. — Nous trouvons un résumé de tout ceci dans la prière de Marie et de Joseph devant le Verbe fait chair.

Ce genre de contemplation est notre véritable vie en tant que créatures rachetées; base de toute dévotion et fondement de toute sainteté. — Il convient aujourd'hui de s'adonner à l'adoration du Verbe éternel ; en réparation des folles tentatives des incrédules pour développer la figure humaine du Christ.

CHAPITRE VI

Ame et corps, ou la sainte humanité type cause et lien de toute création.

I. Vues sur les créatures.

1° Teinte et senteur d'éternité dans toutes les créatures. — La beauté de Dieu y réside. — L'étude des sciences physiques et des difficultés de la création est aujourd'hui une des parties essentielles de la théologie.

2° Deux points de vue dans les créatures : A. comparées avec Dieu, elles n'ont que bassesse et un caractère transitoire. — B. Sous le rapport de leurs formes elles sont pleines de dignité et de grandeur ; car leur type est en Dieu — Elles revêtent même une sorte de vie surnaturelle par les bénédictions de l'Église.

3° Leur importance pour l'éternelle majesté de Dieu : car elles font sa gloire accidentelle. — Son ineffable complaisance dans la possession de sa création. — Chaque créature manifeste sa souveraine beauté.

4° Apprenons à les considérer au point de vue de Dieu ; c'est le devoir de la théologie au milieu des tendances actuelles de la science. — Une vue élevée de la création nous rend capables de considérer la gloire essentielle de Dieu.

II. Influences de la sainte humanité

Ces préliminaires nous aideront à pénétrer les influences de la sainte Humanité.

I. *Influences générales :*

1° Son influence à toute heure.

2° Lumière actuelle de la céleste Jérusalem.

3° Source de la grâce ici-bas.

4° Clef de voûte de la civilisation moderne.

5° Bien-être, paix et sécurité de la terre.

6° Mitigation des flammes du purgatoire.

7° Mitigation de celles mêmes de l'enfer et triomphe continu sur l'esprit rebelle.

8° L'empire de l'humanité du Verbe s'étend jusque sur les globes célestes peut-être habités, ou qui seront habités plus tard par des êtres moraux. — Elle peut répondre à toutes les questions de la science moderne.

Ainsi tout se rattache à la théologie et c'est la vision et l'influence de la sainte Humanité que le monde malade réclame à présent.

II. *Son importance dans la dévotion :*

1° La sainte Humanité non-seulement nous donne de nouvelles idées sur Dieu, mais nous fournit un moyen positif d'arriver à lui.

2° Elle fournit une source d'unions à Dieu qui fait le fond de la théologie mystique.

III. Coup d'œil général sur les merveilles de la sainte humanité.

C'est un monde, tête, type et cause de tous les mondes. — Soutenu par une des trois personnes divines.

La première étude de ses opérations secrètes sera de considérer :

1° L'accroissement réel de son corps ;

2° L'apparent développement de son âme ;

3° La vie secrète à Nazareth dans l'union des deux natures, — à la lumière de la transfiguration au Thabor, — et de la vie glorieuse de Jésus

IV. Beauté de l'ame de Jésus.

Supérieure à toute autre création, on la considère :

I. *Dans ses quatre abîmes de perfection :*

1° Plénitude de la nature, type, cause et lien de toute création.

2° Plénitude de la grâce : c'est-à-dire union de l'âme de Jésus avec le Père et le Saint-Esprit ; — grâce sanctifiante , — les sept dons ; — grâce de primauté.

3° Plénitude de la science : béatifique, — infuse, — acquise.

4° Plénitude de gloire : béatifique, — exemplaire, — souveraine, — de filiation.

II. *Les complaisances de Dieu dans l'âme de Jésus :*

V. Merveilles de son corps.

Si le corps du chrétien recèle des semences de gloire, que dire du corps de Jésus ?

1° Ses rapports avec Dieu et avec son âme : ce corps fut l'énergie de son pouvoir dans l'histoire du monde, l'instrument d'une création nouvelle, le moyen de notre rédemption.

2° Son exquise délicatesse dans ses rapports avec la souffrance et la gloire.

3° Sa beauté qui ravit le ciel, — et dont Marie est le type.

4° Merveilles de son cœur, flux et reflux de gloire pour Dieu et de biens pour l'homme.

5° Sa chair, aliment de toute chair dans le sacrement de l'autel.

Conclusion. Telle est l'Humanité sainte : sa perfection est dans l'union de l'âme et du corps. — Sans elle Dieu inconnu, inconcevable.

CHAPITRE VII

LE CALVAIRE AVANT LE TEMPS.

Prélude. La douleur est la substance de notre vie et le fond même de la religion. — Seule école de la vie. — Seule activité de certaines âmes

I. La douleur touche aussi à tous les mystères de la Sainte Enfance. — Les tableaux de Bethléem :

1° La naissance, — les bergers, — les rois. — 2° La fuite en Égypte. — 3° Halte au désert — sommeil de Jésus dans les bras de Marie — dans les bras de Joseph. — 4° Séjour à Héliopolis. — 5° Retour en Judée. — 6° Nazareth ; scènes d'intérieur. — 7° Jérusalem : la présentation au temple. — La prière de l'enfant au temple ; — la perte de l'enfant ; — son recouvrement. — 8° Tableaux avant la naissance.

Conclusion ; La Sainte Enfance, c'est la Passion dans le repos.

II. Contraste apparent entre la *crèche* et la *croix*, — mais identité :

1° Intérieure. — Car le dessein dernier de l'Incarnation était la souffrance. — 2° Extérieure même, — Bethléem et le Calvaire sans cesse confondus dans la lumière de la théologie, — dans le feu de la dévotion.

Détail des souffrances de la sainte enfance ;

1° *Au dehors* : Les larmes, qui furent le sang de l'Enfance de Jésus; — Les froidures et les chaleurs ; — la pauvreté qui fut sa sœur et sa

fiancée ; — les mépris et les persécutions ; — le sang de la Circoncision ; — la fatigue ; les terreurs ; — le silence ; — la délicatesse de son corps.

2° *Pénitences intérieures :* La vue des péchés des hommes ; — la prévision de sa Passion, — de l'ingratitude des hommes ; — sa sympathie pour l'Église, — la fatigante continuité de toutes ces peines.

3° Pénitences dans toutes les formes de la vie de la Sainte Enfance.

4° Dans les trois vertus de son Enfance : L'obéissance, l'humilité et la patience qui furent aussi les trois vertus de sa Passion.

Conclusion : Quelle profondeur de doctrine ! Quelle vision pour Marie ! Que de joies les larmes de Jésus nous ont procurées !

CHAPITRE VIII

DÉJA LE CIEL.

Prélude : 1° Sous chaque tristesse il y a une joie. — La joie est la condition première et la fin de toute créature. — 2° Le don de joie partage de certaines âmes. — 3° Besoin de joie dans d'autres qui ne soient pas le mal du monde. — Influence de la beauté des choses célestes.

I. Les joies de Bethléem.

1° Mystère des deux natures en Notre-Seigneur ; sa double vie de voyageur et de compréhenseur.

2° La Sainte Enfance joie et croix de saint Joseph.

3° Marie aussi fut à Bethléem et à Nazareth la mère des joies en même temps que des douleurs. — La seule joie de sa maternité éclipse toutes les joies de la création angélique.

II. Joies du Verbe incréé.

La joie incommensurable du Sacré-Cœur de Jésus fut d'abord celle du Verbe éternel, — engendré dans la joie, — uni au Père par des liens de joie et produisant le Saint Esprit, troisième infinité de joie.

Cette joie formait huit océans ; 1° Joie du Fils d'avoir un tel Père ; — 2° d'être lui-même un tel fils ; — 3° joie dans sa fécondité avec le Père ; — 4° dans le mutuel amour avec le Saint-Esprit ; — 5° dans l'amour du Saint-Esprit pour lui-même ; — 6° dans la coégalité des

trois personnes ; — 7° dans l'unité de la divinité ; — 8° dans sa propre unité comme fils.

III. Joies de l'ame de Jésus.

Si Dieu a tout créé dans la joie et pour la joie; — quelle sera donc la joie de l'Humanité sainte ! — Marie et Joseph en reçurent un écoulement : la Trinité terrestre fut l'image de celle du ciel.

1° Joie de l'Humanité de Jésus : son adoration de Dieu — L'âme de Jésus parcourant toute la création afin que l'amour créateur fut adoré en toutes choses par l'amour créé.

2° Joie dans sa propre création dont il faisait partie par sa nature créée.

3° Dans sa fraternité avec nous, qui le rendait capable de nous sauver par la souffrance.

4° Dans son union avec la Personne divine.

5° Dans son éminente sainteté, source de la sainteté de tant de millions de ses créatures.

6° Dans son amour de fils et de créateur pour Marie ; et dans l'amour que Marie lui portait.

7° Dans saint Joseph.

8° Dans l'adoration des anges, sauvés par l'adoration de son Humanité et devenus les sujets de sa Mère.

9° Dans son amour pour nous, en tant que créatures, ses frères, ses rachetés.

10° Dans la prévision de l'amour des hommes pour lui.

11° Dans la prescience de sa Passion si glorieuse pour l'humanité.

12° Joie spéciale d'être le Sauveur et l'unique Sauveur.

Épilogue. Cet océan de joie sera le partage des élus.

CHAPITRE IX

DÉVOTION DE JÉSUS AU PÈRE ÉTERNEL.

Prélude. 1° Après avoir étudié jusqu'ici la dévotion *à* l'Enfant Jésus, étudions maintenant *sa propre* dévotion. — 2° Définition de la dévotion, — vertu propre aux créatures. — 3° Elle exista dans Notre-Seigneur toute trempée dans l'union hypostatique. — Dévotion réelle malgré l'absence de la personne humaine.

I. L'Évangile nous révèle *sa dévotion.* — Importance de divers points de vue successifs en lisant l'Évangile. — Jésus en parlant du Père et du Saint-Esprit paraît moins nous instruire que satisfaire

sa dévotion. — On y découvre que le caractère saillant de Notre-Seigneur est *la dévotion à la gloire de son Père.* — Car 1° il rapporte tout à son Père ; — 2° pose toujours la volonté de son Père comme sa règle ; — 3° il vient pour communiquer le Père incommunicable ; — 4° ne s'annonce que comme l'humble porte-voix du Père.

II. Elle fut déjà marquée dans les mystères de son Enfance, relevant sa filiation divine.

1° Par le choix unique d'une mère humaine, sans père humain.

2° Par une entière subordination à saint Josep, image créée du Père éternel.

3° Par la virginité de Marie ; sorte d'adoration de sa génération éternelle.

4° Par l'état même d'enfant dans lequel il apparaissait.

III. Dans l'histoire de toute sa vie :

1° Son entrée dans la vie, marquée par son oblation à la volonté du Père.

2° Sa passion, couronnée par l'abandon du Père, et le dernier soupir vers le Père.

3° Le pouvoir de Marie sur Jésus, relevé par la souveraine obéissance de Marie au Père éternel.

4° La double action du Père et du Fils.

5° La personne du Père sujet des conversations habituelles de Jésus avec ses Apôtres.

6° Le jugement dernier où Jésus dira : Venez les bénis de mon Père.

IV. Il a même disposé qu'elle fut la dévotion des saints :

1° De *Marie.* — Elle était due aux conditions personnelles ; car Marie entrait en partage A. de la paternité du Père, — B. de la filiation du Fils.

2° De *saint Joseph.* Elle fut A. la partie essentielle de sa sainteté, — B. la forme de son amour pour Jésus, — C. la forme de son amour pour Marie.

3° Des *Apôtres.* C'est ce qu'impliquait leur grâce et leur mission spéciale. — Saint Pierre. — Saint Jean. — Saint Philippe — Saint Paul.

4° Parmi les *Anges,* le chœur des Trônes est voué à l'adoration du Père.

5° Elle fut le caractère distinctif d'une foule de saints.

V. Ses fondements

1° Elle repose sur la distinction de la personne du Père et de ses opérations divines ; — sur la relation de sa paternité d'amour, — et de sa compassion à notre égard.

2° Nous sommes davantage ses enfants parce que nous sommes les frères de Jésus. — L'autel, une perpétuelle Bethléem pour glorifier le Père.

3° L'esprit de cette dévotion est la tendance. C'est la suprême dévotion.

Récapitulation de tout l'ouvrage. — L'Enfant de Bethléem nous a reportés dans le sein de son Père.

FIN.

LE PRÉCIEUX SANG

CHAPITRE I

LE MYSTÈRE DU PRÉCIEUX SANG.

Prélude. 1° Le salut! — Misère du péché. — 2° Bonheur d'une âme sauvée. — 3° Les inquiétudes de la damnation. — Mais le Précieux Sang nous est une assurance de salut. — 4° Saint Paul choisi pour guide dans l'étude du Précieux Sang.

I. Le Précieux Sang considéré *dans l'éternité de Dieu.* Il fut éternellement dans sa pensée avant toute création. — Jésus s'est fait homme et non pas ange. — Et parmi tous les globes il choisit la terre pour s'y incarner. — L'état d'innocence. — La chute donne à l'incarnation un caractère lamentable. — Dieu aimera désormais ses créatures dans le Précieux Sang. — La sainteté des Anges en est le fruit. — Mais c'est l'homme avant tout que le Précieux Sang sanctifie. — La chute nous donne une idée plus large de Dieu que l'état d'innocence. — Le Précieux Sang participe à l'universalité et l'immensité de Dieu, étant destiné à toutes les nations et à tous les âges.

II. Dans la *réalité de sa présence* sur la terre. Pour l'adorer, il n'est pas nécessaire de se transporter dans le ciel, — ou dans la Judée ; — il est tous les jours au saint autel, — tout entier. — Une seule goutte eut pu racheter mille mondes — Ce moyen même n'était pas nécessaire. — Sa puissance invisible. — Le sang de Marie est encore en partie dans le sang de Jésus. — Le sang qui devait racheter le monde fut le sang *versé* dans sa mort ; — c'est le sang du calice. — Le sang miraculeux n'est pas le Précieux Sang.

III Dans sa *prodigalité,* où se révèlent son amour infini ; — les perfections divines ; — l'énormité du péché ; — les impatiences du Sauveur pour le répandre ; — la magnificence et la libéralité divines. — Prodigalité dans la Passion, — dans les sacrements et à travers tous les mondes.

CHAPITRE II

NÉCESSITÉ DU PRÉCIEUX SANG.

I. On considère *le monde sans le Précieux Sang.*

1° Que serait le monde sans Jésus, dans les peines ? — dans les maladies ? — à l'heure de la mort ?

2° Que serait-il sans le Précieux Sang ? Un enfer par le développement du péché originel ; — accroissement de désespoir ; — dépression des classes pauvres. — Le Précieux Sang change toutes ces relations.

3° Que pourrait à sa place la philanthropie, pour la pauvreté ? — pour les peines du corps ? — pour les douleurs de l'âme ? — au lit de la mort ?

Mais le Précieux Sang mitige toutes les calamités. — Car de l'amour de Jésus naît l'amour des âmes, baume de toutes les misères.

II. *Le principe de sa nécessité.* Il réside dans notre besoin de pardon et d'amour.

III. *Ses divers modes de nécessité.*

1° Que serions-nous sans la grâce du baptême ? — Mais il nous fallait encore le sacrement de pénitence, c'est-à-dire un pardon incessant.

2° Un pardon facile.

3° Un pardon moralement certain. — Malheur des hérétiques qui n'ont pas cette certitude parce qu'ils n'ont pas de sacrements.

Corollaire. — La création tout entière ne pouvait le mériter.

CHAPITRE III

EMPIRE DU PRÉCIEUX SANG.

Prélude. — 1° Vie de Dieu immense ; — d'immuable félicité, — sans créature, — comme depuis la créature. — 2° La création est l'empire extérieur de Dieu, — reconquis par le P. S. — inséparable de la vie de Dieu, et devenu la révélation la plus étendue du caractère de Dieu.

I. Relation du P. S. *avec la création.* Le P. S. sert à la domination de Dieu. — Ce qui explique l'état de grâce conféré aux créatures dans l'instant de leur création. — Quand elles eurent rompu ce lien d'amour, l'amour créateur voulut le renouer par le sang de son Fils. — Cette

élection du P. S. révèle le caractère de Dieu. — Utilité de l'étude des gloires théologiques du P. S.

II. Relation *avec l'incarnation.*

1° Le décret de l'incarnation est entré dans celui de la création. — Le péché a détruit la royauté de Jésus ; le P. S la lui restitue. — Adoration de l'immutabilité de Dieu au milieu des vicissitudes de son empire extérieur.

2° Harmonie de cette doctrine avec le langage des Écritures qui nous représentent le P. S. comme offrant et restituant à Dieu ses créatures. — Aliment de dévotion.

III. Relation des *offices du P. S. avec la création.*

1° Par la *conversion,* le P. S. rétablit l'empire de Dieu. — Nouvelle création, non plus instantanée, mais très-lente parfois ; — non plus par une parole, mais par une multitude de moyens; — non plus sans efforts, mais comme le fruit d'une lutte. L'âme de saint Paul ainsi conquise. — Non plus par un acte libre et sans prélude, mais comme enveloppee d'un réseau de combinaisons. — La création a eu son sabbat, il n'y a pas de sabbat pour le P. S.

2° Par la *sanctification* le P. S. gouverne l'empire qu'il a conquis. — Le Saint-Esprit qui a formé le P. S. a aussi le ministère de la sanctification. — Fécondité de son œuvre par laquelle il orne le monde d'une beauté céleste. — Le péché contre le Saint-Esprit.

3° Par l'*édification* de l'Église. L'action de l'Église ressemble à l'action des lois naturelles dans la création. — Cette action croît et diminue selon les vicissitudes du Saint-Siège. — Victoires extérieures du P. S. dans les mauvais jours.—Victoires dans le secret des cœurs.— Il trouve même des sujets de triomphe dans la diffusion des hérésies.

IV. *Moyens* par lesquels s'exerce l'empire du P. S. ; les sacrements.

1° Ils sont *les signes* de la grâce, monde nouveau, partie intégrante du plan du Créateur. — C'est l'union de la matière avec l'esprit. — Chaque sacrement forme lui-même une espèce.

2° *Cause* de la grâce.

3° *Formes* visibles de la grâce invisible. — Vases du P. S. — Importance de la dévotion aux sacrements.

4° *Invention* de Dieu lui même, donnant de lui une notion nouvelle.

5° Ne sont *pas des miracles.*

6° Donnent d'étonnantes *vues* sur la matière, les paroles, le pouvoir d'ordre, de juridiction, etc.

7° Leur *grâce spéciale.* — Surabondance. — Caractère conféré.

8° De l'*intention* dans leur administration ; leur exquise sensibilité. — Leur influence sur le monde des douleurs et des joies.

9° Leur *nombre* mystérieux de sept embrassant la vie humaine. — Importance de la science des sacrements, surtout de nos jours — Récapitulation des merveilles des sacrements.

V. *Étendue* de l'empire du P. S.

1° Sur les enfants qu'il sanctifie, — sur l'enfer même qu'il mitige.

2° Sur les trois règnes de l'Église.

3° Partout, au dedans et au dehors de nous.

4° Avant tout sur le monde des élus, — des anges, — du cœur de Marie, — des perfections divines elles mêmes.

Épilogue. — Quand donc l'empire du P. S. sera-t-il entier sur notre propre cœur ?

CHAPITRE IV

L'HISTOIRE DU PRÉCIEUX SANG.

Prélude. — 1° Besoin d'images dans la vie contemplative. — Remplissons notre esprit des seules images célestes. — C'est la voie commune de la sainteté. — 2° La procession du P. S. va nous fournir une succession d'images célestes.

I. *Procession éternelle du P. S.* (ce sera la vue extérieure du P. S.). — Elle a été de tout temps dans l'intelligence de Dieu. — La procession des décrets divins arrive au moment de la création ; et les anges reçoivent ordre de prendre place dans les rangs. — Le monde de la matière vient à son tour orner le cortége, comme patrie naturelle du P. S. — La procession arrive au paradis terrestre, s'arrête et revet un mélange de tristesse et de joie ; la chute d'Adam fait prendre les emblèmes de la Passion. — Sa marche pendant 4000 ans ; et le P. S. y apparaît tout à la fois conquérant et victime. — Création réelle du P. S. ; l'Enfant Jésus.— Les trente-trois ans, où le P. S. nous apparaît non plus comme une procession mais comme une *vie*, qui s'avance de Bethléem à Nazareth, — puis à Cana, — puis çà et là dans la Judée, — au Calvaire, — aux Limbes, — à la Résurrection, — à l'Ascension. — Dès ce jour la procession est triple : dans la parole des Apôtres dispersés ; dans l'étendue du ciel ; dans le sacrement des autels. — Marche progressive du P. S. depuis la Pentecôte. Hiérarchie humaine pour la guider. — S'adaptant à toutes les époques. — Le jugement universel sera la grande fête du P. S. - Il y aura même de sa part dans le ciel des nouveautés éternelles — Conclusion. — C'est le génie des actes créateurs de revêtir la forme de procession

II. Histoire du P. S considéré *comme une vie* (ce sera la vue intérieure du P. S). Sept époques.

1° Vie dans l'intelligence de Dieu avant la création.

2° Sa vie d'effort dans le monde jusqu'à l'incarnation.

3° Sa vie pendant ses trente trois années ; dévotion de tous les saints. — Les trente-trois années peuvent même être divisées en une multitude de mondes plus vastes que le monde des astres. — A. Le 1er commencement de cette vie intérieure du P. S. a été la joie béatifique. — B. Une vie de douleur. — C. Vie cachée. — D. Vie d'amour humain de Dieu, de Marie, des âmes. — E. Vie de sainteté.

4° Sa vie dans le monde et dans l'Église. — A. Ses influences sur le monde. — B. Son action dans l'Église par la conversion des âmes, trois puissantes influences : la Trinité, — Marie, — la Providence qui dispose, à cette fin, des temps, des personnes et des lieux. — Travail incessant. — L'Église, création du P. S. et sa maison ; d'où il suit que toute dévotion au P. S. implique une dévotion sincère à l'Église et à ses sacrements. — Danger moderne de faire peu de cas de l'Église. — Seule arche de salut. — Avoir foi en elle dans tous les conflits avec le monde de nos jours. — La craindre avec un respect filial. — Attitude soumise. — L'amour pour l'Église, gage assuré d'amour pour Dieu. — Fruits de la dévotion envers l'Église.

5°-6°. Les trois autres vies se résument dans la vie du Sang glorifié : — Vie de béatitude en lui-même, — rejaillissant sur la créature, — et jusque sur la Trinité.

Conclusion : Être sauvé par un tel Sauveur !

CHAPITRE V.

PRODIGALITÉ DU PRÉCIEUX SANG.

I° Prodigalité *dans les œuvres de Dieu*. 1° Figure de la magnificence de Dieu. — Celle des hommes est la révélation et même la cause de leurs défauts. — Mais celle de Dieu est la joie et la vie. — 2° Le caractère de la majesté de Dieu c'est de tout faire avec une grande largeur de repos et d'harmonie. — Sa magnificence ne sera donc pas une vaine prodigalité de gloire. — En vérité c'est une méthode divine d'ordre et de mesure. — 3° Mais sa magnificence se développant sur une échelle infinie, revêt le caractère de *la prodigalité* qui est le trait distinctif des œuvres divines. — Exemple dans le nombre des anges, des mondes des lois qui les régissent.

II° Prodigalité *du P. S.* 1° La magnificence nulle part plus nécessaire que dans le P. S., vu nos misères et nos besoins. — Deux prodigalités du P. S. : l'une dans le mode de rédemption, l'autre dans l'abondance et la facilité ; cette dernière seule nécessaire. — Impor-

tance de bien savoir que notre état n'exigeait pas moins. — L'erreur contraire est la cause de nos grandes infidélités à la grâce. — 2° Examen de cette double prodigalité. A. Le choix du P. S. pour notre rédemption n'était pas nécessaire. — Sept prodigues effusions non nécessaires nous révèlent l'esprit du P. S. — Première effusion dans la Circoncision ; — B. dans l'agonie. Mais ce n'était pas encore le sang du rachat. — C. Dans la flagellation ; — D. dans le couronnement d'épines ; — E. dans le chemin de la croix, — prélude de la rédemption, figure des vicissitudes du Saint-Siège ; — F. dans le crucifiement, effusion lente et totale nécessaire pour le rachat ; — G. dans l'ouverture du Sacré-Cœur. — Les stigmates du saint corps, souvenir abrégé des sept effusions.

3° Les prodigalités nécessaires du P. S. : — dans le baptême, — l'absolution, — le mariage, — l'ordre, — la confirmation, — l'extrême-onction, — l'eucharistie, — dans l'action du Saint-Siége qui a la juridiction du P. S., — et dans les œuvres extra-sacramentelles.

Conclusion. Coup d'œil général sur l'universalité du P. S., et sa prodigalité. — Pour comprendre Dieu et le monde, il faut les considérer au point de vue du P. S.

CHAPITRE VI.

LA DÉVOTION AU PRÉCIEUX SANG.

Prélude. La vie humaine a divers mondes d'activité, agrandis par l'idéal. — Pour les âmes chrétiennes l'Église est leur monde, leur science, leur goût, leur intérêt, leur attraction.

I° De la *dévotion à l'Église.* 1° Fondements de cette dévotion : A. L'Église est la vie créée de Dieu, sa dévotion même. — Par elle il nous aime et nous l'aimons. — B. Reflète les hiérarchies des anges, — et représente la souveraineté du Créateur et la juridiction du Rédempteur.

2° Deux sphères des dévotions de l'Église où se révèlent sa beauté et le secret de sa vie intérieure. La première est basée sur l'Incarnation et reflète les 33 années. — La deuxième sur les attributs de Dieu Comment les considérer. — Dévotion principalement de ceux qui tendent à la perfection. — Ils assignent même des vocations spéciales. — Cette multiplicité de dévotions conduit l'Église à l'unité d'adoration. — La dévotion au P. S. implique la dévotion à l'Église. Les saints unissent ces deux dévotions.

II° Histoire de la *dévotion au P. S.* 1° C'est l'histoire tout entière

de l'Église. — Dévotion spéciale de S. Paul. — Les vies des saints abondent en exemples de cette dévotion.

2° Développée par la possession de reliques du P. S.

3° Vivante dans les confréries du P. S. — Populaire en Espagne. — Très-florissante à l'oratoire de Londres depuis 1850.

4° La fête du P. S. au 1er dimanche de juillet, instituée par Pie IX, monument historique des vicissitudes du Saint-Siége.

III° Les *traits distinctifs* de cette dévotion. 1° Expression affectueuse de la doctrine prédominante de S. Paul. — L'esprit du monde est pélagien. — Cette dévotion démontre au rationalisme moderne que le plan de la rédemption explique toutes choses.

2° Conserve le principe du sacrifice. L'amour du bien-être ruine de toute sainteté. — Culte *quotidien* du bien-être plus dangereux que la fureur des plaisirs d'une *saison à Londres*.

3° S'harmonie avec les autres dévotions et contribue à leur extension, par exemple celle à la sainte Vierge, — à la Passion, — à Jésus ressuscité, — au Saint-Sacrement, — principalement au Sacré-Cœur.

4° Enchaîne toutes les vies de Jésus-Christ en une seule.

5° Sa puissance d'intercession. — C'est une dévotion apostolique.

6° Son alliance avec l'Immaculée-Conception. — Extension simultanée de ces deux dévotions sous le règne de Pie IX. — Leur similitude d'esprit, de dons et de grâces.

IV° Les *fruits* de cette dévotion. 1° Estime et amour des choses communes de la foi.

2° La confiance en Dieu.

3° Haine violente et intelligente du péché. — Perte déplorable de la sévérité antique vis-à-vis de l'hérésie.

4° L'amour des âmes. — Ce sentiment appartient exclusivement à l'Église. — Son étonnante puissance.

5° Une grande dévotion aux sacrements.

6° Par elle la dévotion à Marie devient partie intégrante de la dévotion à Jésus.

7° Amour spécial pour la sainte humanité.

8° Une dévotion au Père éternel.

Conclusion et récapitulation générale.

FIN.

LE PIED DE LA CROIX.

CHAPITRE PREMIER.

LE MARTYRE DE MARIE.

Prélude. 1° La voie rapide pour avancer dans l'amour de Jésus, c'est la connaissance et l'amour de Marie.

2° Marie est tout un monde. Ce livre ne sera consacré qu'aux *douleurs de Marie.*

3° La loi de l'Incarnation est une loi de souffrance. — Aussi la Mère du Rédempteur a dû souffrir et souffrir plus que tous les élus.

I° Immensité des douleurs de Marie.

Insondables comme celles de son Fils. — Son nom de corédemptrice.

1° Douleurs telles qu'aucune autre créature ne pourrait les porter.

2° Surpassant tous les martyres. — Jésus fut la joie des martyrs, il fut le bourreau de sa Mère.

3° Mesurées à sa grandeur et à sa sainteté.

4° Proportionnées à ses lumières.

5° Multipliées par la contemplation de l'infinie beauté de son Fils.

6° Dispensées au delà des forces humaines.

7° Ayant dépassé toutes les réalités humaines tant de la raison que du sentiment.

8° Immenses enfin comme ayant eu quelque part dans la rédemption.

II° Pourquoi Dieu les permit.

Première cause : l'amour de Jésus pour Marie.

2° L'accroissement de ses mérites par cette voie.

3° La gloire que Dieu put en recevoir, plus que de toutes les créa-

tures ensemble. — Marie au pied de la croix était le monde en adoration.

4° Notre propre intérêt. — Elle devint la Mère de consolation.

5° La nécessité d'être rachetée et le dessein divin de nous la donner pour exemple.

6° Cette mystérieuse loi que la souffrance est la conséquence de l'amour. — Qui désormais osera se plaindre?

III° Les sources de ses douleurs.

Nous ne les connaissons pas toutes. — 1° La pensée qu'elle ne pouvait mourir avec Jésus. — Comment vivre sans Jésus?

2° La connaissance qu'elle avait que ses propres douleurs augmentaient celles de Jésus.

3° Avoir été témoin oculaire de la Passion.

4° Sa vue distincte et son appréciation du péché.

5° L'ingratitude prévue des fidèles pour la Passion.

6° La vue de ceux qui devaient se perdre.

IV° Caractères distinctifs de ses douleurs.

1° Elles durèrent toute sa vie, ou à peu près.

2° S'accrurent continuellement.

3° Furent plutôt dans son âme que dans son corps.

4° Furent d'une grande variété.

5° S'accroissaient par la bonté même de Jésus.

6° Furent sans sympathie. — Calme de ses douleurs.

V° Comment Marie a pu se réjouir dans ses douleurs.

1° Marie fut plongée dans la joie A. parce qu'elle fut exempte de péché, — B. parce qu'elle souffrait par amour. — Ainsi elle participa au privilége de son divin Fils.

2° Ses joies étaient des douleurs, et ses douleurs des joies en tant que réparation de l'honneur divin.

3° Autres sources de ses joies : sa science de l'Incarnation.

4° La prévision de l'exaltation de Jésus.

5° Sa participation à la joie de Jésus.

6° Les mérites de ses douleurs.

7° Les fruits de sa compassion dans nos âmes.

VI° De quelle manière l'Église nous les propose.

1° Dévotion spéciale, proposée comme partie de l'Évangile. — Son antiquité

2° Son mérite d'après les saints.

3° Sanctionnée par les fêtes et les indulgences.

4° Formulée dans le Rosaire des sept douleurs, — modèles mystérieux des autres douleurs de Marie, — types de toutes les douleurs humaines, — objet unique de ce livre.

VII° Esprit de la dévotion aux douleurs de Marie.

I° *Ses fruits :* 1° Tendresse extrême pour Notre-Seigneur, jusqu'à l oubli de notre impuissance à l'aimer.

2° De là, grande haine du péché.

3° Vif désir de la conversion des pécheurs.

4° Accumulation de félicités, de vertus et de mérites.

5° Participation à l'esprit de Jésus par l'esprit de Marie. — Or le cœur de Marie n'est bien connu que dans ses douleurs.

II° *Son efficacité.* 1° Marie tire de ses douleurs un pouvoir immense d'impétration, confirmé par une nuée de révélations et d'exemples de saints.

2° Elle nous fera échapper aux périls du cercle énervant de l'amour domestique et du tourbillon du monde, et nous fera *tenir debout* avec elle au pied de la croix.

CHAPITRE II.

PREMIÈRE DOULEUR. — PROPHÉTIE DE SIMÉON.

Prélude. Job et le Sauveur. — Caractère général des douleurs de Jésus et de Marie : douleur silencieuse de part et d'autre.

I° *Circonstances du Mystère.* — La Vierge. — Mère au Temple. — Siméon et l'Enfant. — Prophétie de Siméon et douleur de Marie.

II° *Particularités du Mystère.* — 1° Mérite de l'oblation de Marie, suivi d'une immense douleur. — 2° Dès ce moment chaque action de Marie devient une douleur. — 3° Nulle trêve à sa douleur : il lui a fallu mener la vie la plus active. — 4° La grandeur de sa science se convertissait en un pouvoir incalculable de souffrir. — 5° Son âme devenait l'écho des douleurs de Marie. — 6° Une vie commencée par un brisement de cœur.

Cette première douleur contient cinq plaies séparées : — 1° Offrande de Jésus à la mort. — 2° Blessure des contradictions. — 3° Blessure de la ruine des pêcheurs. — 4° Blessure de la réprobation d'Israël son peuple. — 5° Apparence d'insuccès dans tout le plan de la Rédemption.

III° *Dispositions intérieures de Marie.* — Trois grâces en elle : 1° Elle reconnaît par son offrande la souveraineté de Dieu. — 2° Elle entre dans les desseins de Dieu sur Jésus, sur elle et sur nous. — 3° Acceptation de cette douleur.

IV° *Leçons qui en découlent.* — 1° Marie nous enseigne la douceur et la patience dans les longs malheurs — 2° Rendre à Dieu les dons de Dieu. — 3° Ne pas oublier que l'affliction est la récompense de la sainteté. — 4° Que Jésus sera pour nous une cause de sainte douleur.

CHAPITRE III.

DEUXIÈME DOULEUR. — LA FUITE EN ÉGYPTE.

Prélude. Lumière chez les païens. — Les Innocents.

I° *Circonstances du Mystère.* — Départ de la sainte famille. — Halte chez des voleurs. — Route par le désert de Sinaï. — Séjour à Héliopolis. — Retour à Nazareth.

II° *Particularités,* etc. — 1° Joseph instrument de la deuxième douleur. — 2° Douleur qui vient de la méchanceté des hommes et se présente impitoyable. — 3° Comment Joseph dut la partager. — 4° Les progrès de Marie en sainteté, par la vue de Jésus, faisaient aussi les progrès de sa douleur. — 5° Douleur augmentée encore par le développement des charmes surnaturels de Jésus. — 6° Par les fatigues personnelles et le rude travail. — 7° Ses sentiments religieux blessés par le culte païen. — 8° Ses pleurs sur les âmes que ce culte perdait. — 9° L'exil. — 10° Les craintes et les angoisses continuelles. — 11° Son cœur de mère brisé par la vue de la haine des hommes. — 12° Son amour pour les hommes blessé par leur ingratitude. — 13° Une douleur de sept ans d'exil aggravée par les inquiétudes du retour d'Égypte.

III° *Dispositions,* etc. — 1° Ses douloureuses sympathies s'étendant à tout, sur Jésus, sur Joseph, etc., excepté sur ses propres misères. — 2° Sa sensibilité touchant la fuite du Créateur devant sa créature et la fuite des créatures devant leur Créateur. — 3° Son immense charité pour les pécheurs, proportionnée à son horreur du péché.

IV° *Leçons*, etc. — 1° Comme Marie, conserver l'esprit intérieur au milieu de l'exil de cette vie.

2° Sympathiser avec Jésus dans les souffrances que nous lui avons causées. — Souvenir fréquent de son Enfance et de sa Passion.

3° Que la souffrance nous vaut mieux que des avantages spirituels extérieurs.

4° Que c'est quand nous souffrons le plus que nous devons le plus aspirer à compâtir aux maux des autres.

5° Ne pas discuter les voies de Dieu dans nos épreuves ou celles des autres.

6° Comme Marie, suivre et porter Jésus partout; il est la lumière et le soutien de notre vie.

CHAPITRE IV.

TROISIÈME DOULEUR. — LES TROIS JOURS D'ABSENCE.

Prélude. La Mère sans l'Enfant.

I° *Circonstances*, etc. — Vie à Nazareth. — Jésus au Temple à douze ans. — Jérusalem et le Calvaire dans les pensées de Marie. — Progrès de son amour pour Jésus dans le voyage au Temple. — Présence de la sainte famille au Temple. — Départ. — Disparition de Jésus. — Recherche inquiète. — Ce qu'il dut faire pendant les trois jours. — Retrouvé au milieu des docteurs.

II° *Particularités*, etc. — 1° Cette séparation d'avec Jésus fut la plus grande des douleurs de Marie. Vision d'une sainte.

2° Ténèbres mystiques, épreuves intérieures qui provoquèrent les actes les plus héroïques d'amour et d'union, et un nouveau degré de sainteté — Explication de ces paroles : *Ils ne comprirent pas*.

3° Cette douleur fut infligée directement par Jésus lui-même; — et Marie pensa avoir perdu Jésus par sa propre faute.

4° Les paroles de Marie à Jésus sont-elles une démonstration extérieure de sa douleur? — Quelle idée les catholiques se forment de Marie. — Nous la considérons comme la plus silencieuse des créatures. — Combien Dieu est silencieux. — La plainte faite à Dieu seul est une adoration. -- Au plus haut point de sa douleur Marie cria comme Jésus sur la croix.

5° Mystère de la question de Marie. — Les droits de Marie et de Joseph sur Jésus.

6° Douleur réciproque de Jésus et la plus grande. — Vision d'une sainte.

7° Marie dut mieux comprendre combien sont misérables ceux qui s'éloignent de Dieu par le péché. — Mère de miséricorde.

8° Nouvel amour pour Jésus perdu et retrouvé.

III° *Dispositions*, etc. — 1° Mélange de désir ardent et de détachement.

2° Son extrême humilité dans le Temple ; durant ses ténèbres mystiques ; en proclamant en public ses droits sur Jésus ; et dans son silence après la réponse de Jésus.

3° Sa simplicité et sa résignation.

IV° *Leçons*, etc. — 1° Que la perte de Jésus est le plus grand mal. — On le perd de trois manières : par le péché, la mondanité ou le désir de plaire. — Danger du désir de plaire. — Horrible système de tenir Dieu à l'écart.

2° Chercher Dieu dans l'Église, les sacrements et la prière.

3° Ne pas oublier son péché pour croire à une épreuve.

4° Quand la perte de Jésus n'est qu'une épreuve, ne pensons qu'à le chercher.

CHAPITRE V.

QUATRIÈME DOULEUR. — RENCONTRE DE JÉSUS PORTANT SA CROIX.

Prélude. 1° Jérusalem, théâtre des quatre dernières douleurs. — Jésus croissant toujours en beauté ; Marie en sainteté et en amour.

2° Coup d'œil sur la vie cachée et la vie publique du Sauveur :

1° *Vie cachée*. Nazareth centre de toute la création spirituelle ou matérielle. — Marie au centre de Jésus pendant 18 années. — Somme incalculable d'amour amassée dans son cœur durant ce temps.

2° *Vie publique*. Marie ne se sépare pas de Jésus durant son ministère. — Ce ministère fut pour elle une nouvelle révélation de Jésus, — un degré prodigieux de sanctification. — Les six périodes de sa sanctification, préparations providentielles à une nouvelle douleur. — Unité et différences des sept douleurs.

1° *Circonstances de la quatrième douleur*. — C'est à Béthanie que s'ouvre, sous les yeux de Marie, la longue série des douleurs de la Passion. — Jésus lui demande sa bénédiction. — Marie assiste en esprit à l'agonie, au baiser de Judas, au jugement chez Pilate. — Son grand cœur est prêt pour une nouvelle douleur. — Départ vers le chemin du calvaire. — Rencontre... Quatrième douleur accomplie.

II° *Particularités, etc.* — 1° C'était l'accomplissement d'une vision de 33 ans. — Et la réalité surpassa la terrible attente.

2° Douleur de Marie aggravée par la connaissance que sa vue augmentait les souffrances de Jésus.

3° Elle vit Jésus en des mains sacriléges et ne put le serrer elle-même dans ses bras (opinion contraire à la tradition). — Les sacrements profanés

4° Les terreurs de son très-saint cœur.

5° L'absence des apôtres, qui fut pour Marie une triple plaie.

6° La perte de Judas.

7° Les horreurs physiques.

8° L'horreur du péché, et une cruelle angoisse sur le malheur des pécheurs.

9° Comparaison que dut former son esprit avec les jours de la Sainte-Enfance.

III° *Dispositions, etc.* 1° Générosité de l'oblation de Marie.

2° Fermeté de sa douleur. — Marie est une grandeur distincte dans la création.

3° Union de ses douleurs avec celles de Jésus ; elles devinrent presqu'identiques.

4° Vision unique de Dieu seul, dans ses douleurs ; les causes secondes étaient au dernier plan.

IV° *Leçons, etc.* — 1° Nous avons été une partie des douleurs de Marie ; qu'elles soient une réalité pour nous et les sources de la dévotion.

2° Attendons-nous chaque jour à ne rencontrer Jésus le plus souvent qu'avec une croix. — A quelles conditions ces rencontres nous serviront.

3° Un long repos fait face à de grandes croix.

4° Une croix intérieure accompagne souvent la croix extérieure.

5° Se préparer à trouver qu'une croix conduit à une autre et de petites à de grandes.

6° Accepter même de porter une croix unique toute notre vie, avec des amas transitoires de croix.

7° La route du ciel est par le calvaire. — Mérite des afflictions prévues.

CHAPITRE VI.

CINQUIÈME DOULEUR. — LE CRUCIFIEMENT.

Prélude. — Le crucifix, solution de tous les mystères, source de toutes les espérances, symbole de tous les amours. — Mais Marie est inséparable du crucifix. — La cinquième douleur se distingue par de grandes périodes créatrices de sainteté et d'affliction.

I° *Circonstances, etc.* — 1° Le crucifiement, dont chaque scène est pour Marie un martyre particulier. — Élévation de la croix. — Ténèbres.

2° Les trois heures sur la croix : la première heure. Marie entend les paroles brutales, — voit la tunique du Sauveur tirée au sort, et toute l'histoire de l'Église — la pose du titre de la croix. — Ses prières pour les deux larrons — Mais le grand objet de sa contemplation était Jésus en croix.

3° La deuxième heure. Chacune des sept paroles devient pour Marie une théologie, une lumière, un nouveau degré d'amour et par suite de douleur — Sa douleur s'élevait comme toujours jusqu'à l'adoration de son fils. — *Voilà votre mère !* Mystères de cette parole. — Elle fut l'annonciation de sa maternité des hommes.

4° La troisième heure. *J'ai soif !* Douleur physique. — Douleur spirituelle — *Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi* etc. ? Marie, comme le Père, fit aussi le sacrifice de son Fils. — Les élans de son amour de mère. — Dernier regard entre la mère et le fils Mort du Sauveur.

II° *Particularités* etc. — 1° Le crucifiement, source et origine de toutes les autres douleurs, à part la troisième.

2° Trois longues heures d'agonie mortelle sans interruption.

3° Épreuve héroïque de la foi de Marie devant l'obscurcissement de la divinité en Jésus-Christ, — et même des perfections divines.

4° Les sept paroles, comme paroles d'un Dieu, devenues pour le cœur de Marie comme sept glaives à deux tranchants.

5° La proclamation de sa maternité des pécheurs amenant d'énormes afflictions.

6° Impuissance de Marie à secourir Jésus en croix.

7° Le délaissement de Jésus, ouvrant devant les yeux de Marie les horreurs de la damnation éternelle.

8° Universalité des souffrances de Marie, comme reflet de la Passion.

9° Incapacité de mourir avec son fils.

III° *Dispositions* etc. — Impossibilité de les décrire : 1° à cause des profondeurs de sa sainteté, — 2° à cause de sa puissance de comprendre toute la réalité du présent — Tranquillité de ses douleurs. — Son courage silencieux. - Sa générosité.

IV° *Leçons* etc. — 1° Rester fidèles à nos croix.

2° Rester *debout* comme Marie, quand nous n'y sommes pas attachés.

3° Les porter en silence.

4° Que l'obscurité du calvaire guérit notre cécité spirituelle.

5° L'oreille intérieure s'ouvre sur le calvaire.

6° Jésus nous y apprend à mourir.

7° Marie, à nous dévouer pour les mourants.

Epilogue. — Le cœur de Marie autel du sacrifice de Jésus.

CHAPITRE VII.

SIXIÈME DOULEUR. — LA DESCENTE DE LA CROIX.

Prélude. Marie tenant sur ses genoux son fils inanimé. — Bethléem est-elle revenue ? — Caractère de cette sixième douleur : réaction dans le cœur de Marie, affliction d'un mal consommé.

I° *Circonstances* etc. 1° Diverses phases de la douleur de Marie devant le corps inanimé de son fils encore sur la croix : — sa prière pour le mauvais larron. — Ses craintes qu'on ne touche au corps de Jésus pour lui briser les jambes. — Ses angoisses en voyant ouvrir avec la lance le côté sacré de Jésus. — Mystères de cette blessure — Son esprit d'adoration et de réparation devant le corps outragé de son fils. — Le Saint-Sacrement. — Le monde ne peut comprendre l'horreur des saints pour l'hérésie et le sacrilège. — Réaction du coup de lance dans le cœur de Marie. — Effet de ses prières pour Longin.

2° La descente de la croix Marie en adoration de douleur. — Reçoit le corps sacré sur ses genoux. — Soins qu'elle lui prodigue. Le petit enfant de Bethléem.

II° *Particularités* etc. 1° La descente de la croix pleine de symboles de la Sainte-Enfance et du Saint Sacrement.

2° L'éloignement de la vie en Jésus, abîme de douleur en Marie. — Ce que fut pour Marie la vie de Jésus

3° La responsabilité de Marie devant le corps sans défense de Jésus. — Les terreurs devant le sacrilège.

4° Son isolement après la mort de Jésus.

5° Prostration de sa douleur, augmentée par la compassion même de Joseph d'Arimathie, etc.

6° La première douleur reparaissant à son plus haut point.

III° *Dispositions* etc 1° Paisible clarté avec laquelle elle voyait et suivait la volonté de Dieu.

2° Vénération et familiarité.

3° Esprit attentif de réparation, caractère de cette douleur.

4° Calme de sa douleur.

IV° *Leçons* etc. 1° Marie, modèle de dévotion au Saint-Sacrement : la vénération, — la paix du cœur, — l'amour, — la familiarité, — l'esprit de réparation.

2° Modèle de notre conduite dans l'affliction : ne pas s'abandonner au chagrin, — ne pas laisser le travail, — n'être à charge à personne, — ne demander ni même désirer la sympathie d'autrui, — se soumettre humblement à la règle des autres, — voir dans nos maux la main de Dieu plutôt que les causes humaines.

CHAPITRE VIII.

SEPTIÈME DOULEUR. — LA SÉPULTURE DE JÉSUS.

Prélude. Physionomie du calvaire après les ténèbres. — Marie repose au pied de la croix, désormais lieu de repos de toutes les âmes.

1° *Circonstances* etc. Marie cède le corps sacré au pieux cortège venu pour l'ensevelir. — L'état des esprits a Jérusalem. — Départ et marche silencieuse du cortège. — Dépouillement universel de Marie, comble de sa douleur. — Ensevelit son divin fils. — S'éloigne en proie à sa sainte agonie. — Son jeûne et ses insomnies. — Le samedi matin, elle fait le chemin de la croix. — Sa retraite dans la maison de Jean ; agonie de sa douleur.

II° *Particularités* etc 1° Cette dernière douleur fut la consommation de toutes les autres.

2° Affliction surhumaine et sans nom.

3° Placée au delà de toute consolation.

4° Complète désolation.

5° Contraste douloureux avec la Sainte-Enfance.

6° Encore les trois jours d'absence.

7° Obscurcissement de l'union hypostatique, — séparation du corps et du sang, — de l'âme et du corps.

8° Dernier glaive de Siméon plongé dans le cœur de Marie.

III° *Dispositions* etc. 1° Correspondance parfaite à la grâce. — Valeur d'une seule grâce ! — Vraie hauteur de la sainteté de Marie.

2° Sainteté incommensurable, par la persévérance dans un sacrifice complet.

3° Détachement de toute consolation spirituelle.

4° Esprit d'intercession et d'action de grâces.

5° Adoration incomparable, fruit de sa grande foi.

IV° *Leçons* etc. 1° Servir Dieu avec un amour plus élevé, plus détaché — De la tendance à l'égoïsme dans la spiritualité. — L'emploi du temps, grand moyen de mortification. — Différence entre les chagrins humains et les afflictions divines.

2° Dans l'absence de Jésus n'attendre rien que de Dieu seul.

3° Savoir vivre d'afflictions pour ne vivre qu'en Dieu.

Épilogue. La maternité divine destinait Marie à la souffrance. — Comme les douleurs de Marie sont sa personne même, elles furent aussi le centre de sa sainteté incommensurable. — La mère de douleurs est la force de l'Église, la mère du monde.

CHAPITRE IX.

LA COMPASSION DE MARIE.

Sa *définition* : Les sept douleurs, comme réunies pour n'en faire qu'une seule ; les larmes de Marie se verront dans le Précieux Sang.

I° But divin de la compassion de Marie

1° Dieu a voulu que la compassion fut une partie de la rédemption du monde. — En quel sens Marie fut corédemptrice. Cinq propositions :

A. Dans le sens propre, Jésus-Christ est le seul rédempteur.

B. Dans un sens secondaire et par participation, tous les élus coopèrent à la rédemption.

C. Coopération de Marie dans le même sens, mais à un degré dont nul autre n'approche.

D. Coopération par sa maternité.

E. Coopération par ses douleurs.

De là un nouveau point de vue de la magnificence de Marie. — Voilà Marie mêlée aux desseins éternels de l'univers.

2° On explique davantage comment les douleurs de Marie appartiennent à l'intégrité du plan divin. — Elles entrent dans la classe des souffrances non-nécessaires de la Passion.

IIe Nature de sa compassion.

La compassion des saints ne peut se comparer à celle de Marie.

1° Elle fut simultanée avec la Passion, et comprimée dans les trente trois années.

2° Elle fut une partie de la Passion et identique avec elle.

3° Elle revêtit le caractère de sacrifice et d'expiation qui appartenait à la Passion.

4° Fut un exemple pour l'Église entière, et remplit une fonction pour tous les âges du monde.

5° Elle fut la réparation que Marie faisait à son fils comme Dieu.

6° Si au pied de la croix elle servit aussi la gloire de son fils, elle s'y trouva encore pour servir jusqu'à la fin son humanité sacrée.

IIIe Ses effets actuels.

On peut les classer sous trois titres :

1° La compassion participe aux effets qu'a produits la Passion ; car elle fut une partie de la Passion. — Elle servit à satisfaire en Jésus la soif immense de souffrance. — Aussi les douleurs de Marie sont autant celles de Jésus que celles de sa mère.

2° Elle rendit Marie propre à remplir l'office de mère des hommes et de refuge des pécheurs.

3° Par elle Marie devint corédemptrice. Nature de son sacrifice : — 1° Elle souffrit sans péché. — 2° Son droit d'offrir Jésus. — 3° Procura à Dieu une immense gloire. — Devint partie vivante du sacrifice de Jésus.

IVe Notre compassion avec celle de Marie.

Elle est une adoration de Jésus et une vraie compassion avec lui.

1° Elle est très-agréable à Jésus, comme étant la perfection de la dévotion à la Passion.

2° Elle se lie avec une grande sainteté intérieure.

3° Elle est un des signes de prédestination, — et la meilleure préparation à la mort.

4° Elle est obligatoire pour nous qui sommes cause de ses douleurs. — Conclusion.

V° Comparaison de la passion et de la compassion.

1° Les plus vives souffrances du Sauveur furent les intérieures : la compassion aussi fut intérieure.

2° L'une fut la cause de l'autre. — Les saints stigmatisés.

VI° Excès apparent de la compassion.

Car tout l'extérieur de la Passion fut pour Marie une Passion intérieure. — Le prix de son Immaculée Conception.

VII° Sa grandeur.

En voici cinq abîmes et cinq mesures : les souffrances de Jésus ; sa beauté ; la cruauté des hommes ; l'amour profond de Marie pour Jésus ; l'amour profond de Jésus pour Marie. — Conclusion.

FIN.

PROGRÈS DE L'AME.

CHAPITRE PREMIER.

LES SIGNES DE PROGRÈS.

I° Du désir de connaître notre état vis-à-vis de Dieu. — Tous les moyens ne sont pas bons pour y parvenir. — Il n'est pas bon que nous ayons une connaissance exacte de notre état spirituel. — Il est nécessaire de l'avoir en une certaine mesure.

II° Les signes. Trois régions de la vie spirituelle. — Cinq signes de progrès :

1° Si nous sommes mécontents de notre état présent.

2° De recommencer toujours.

3° Avoir en vue quelque objet particulier.

4° Être convaincu que Dieu exige de nous quelque chose de particulier.

5° Le désir général d'avancer.

CHAPITRE II.

LES SIGNES TROMPEURS.

I° Les trois régions de la vie spirituelle. — Deux dangers pour ceux qui aspirent à la perfection. — 1° Le découragement. — 2° La présomption.

II° Les signes trompeurs de notre progrès considérés à ce double point de vue : 1° Réussir ou non à vaincre quelque défaut dominant. — 2° Trouver ou non des consolations sensibles. — 3° Trouver ou non que la prière nous devient plus facile. — 4° Les phénomènes de nos tentations. — Effets plus ou moins sensibles des sacrements.

CHAPITRE III.

LE MEILLEUR PARTI A TIRER DE NOS SIGNES DE PROGRÈS.

I° A ces deux dangers la grâce offre deux secours : le recueillement. — La fidélité.

II° Meilleur parti à tirer de nos signes de progrès : 1° Commencer à faire quelque chose de plus pour Dieu. — 2° Mettre plus d'esprit intérieur. — 3° Prier pour obtenir un plus grand désir de perfection. — 4° Ne pas *s'arrêter* à ses œuvres extérieures. — 5° Des pratiques d'humilité.

CHAPITRE IV.

DE L'ESPRIT DE GÉNÉROSITÉ ET D'ABNÉGATION.

I° Nous avons tous affaire à Dieu ; nécessité terrible ! — De là cinq axiômes : 1° Le service de Dieu doit être notre plus importante sinon notre unique occupation ; — 2° service sans réserve ; — 3° l'horreur du péché quelconque et d'une imperfection ; — 4° éviter comme un sacrilège toute négligence dans nos rapports avec Dieu ; — 5° le seul point important c'est de savoir si nous servons Dieu avec sincérité.

II° Mais la pratique de ces cinq axiômes exige l'esprit de générosité et d'abnégation. — 1° C'est la grande leçon que prêche le crucifix — et la mère de Dieu. — 2° De là naît la liberté d'esprit. — Sa définition et ses avantages.

CHAPITRE V.

CE QUI NOUS EMPÊCHE D'AVANCER.

I° Les symptômes de nos faiblesses. — Ces obstacles secrets proviennent de trois erreurs dans notre vie intérieure : 1° Manque de dévotion à la très sainte Vierge ; — 2° manque d'amour affectif, effectif et pressif envers la sainte Humanité ; — 3° manque d'amour filial pour Dieu.

II° Ces trois défauts indiquent le défaut de *tendresse*. — Définition, motifs et avantages de la tendresse.

CHAPITRE VI.

DE LA CONDUITE EXTÉRIEURE.

1° Importance de la conduite extérieure. — Indiscrétions des dévots.

2° Fausse méthode d'édification. — Vraie méthode pour la mortification et la douceur. — Considérations pour bien gouverner sa langue.

3° Nécessité pour les commençants d'avoir quelque œuvre religieuse extérieure à exercer. — Ainsi, à l'entrée de la vie intérieure, avoir la pratique de la prière pour la conversion des pécheurs.

CHAPITRE VII.

DE LA PASSION DOMINANTE.

I° Influence générale et désastreuse de la passion dominante. — Devoir de la combattre.

II° Deux méthodes pour la découvrir : 1° l'examen quotidien de la conscience ; — 2° rechercher la cause d'un sentiment inaccoutumé de joie ou de tristesse qui éclate dans notre âme sans raison apparente. — Comment la passion dominante se mêle à tous nos péchés. Notre sensibilité à l'égard de certains défauts nous révèle notre passion dominante.

III° Dans cette recherche, prendre l'avis de son directeur, — agir sans délai, — sans relâche ; — les difficultés ne sont qu'au commencement.

CHAPITRE VIII.

L'ÉTAT NORMAL.

Malgré les vicissitudes de la vie spirituelle, il y a pour elle un état normal. Trois dispositions le constituent :

I° La lutte, — contre sept principaux ennemis : le péché, — les tentations, — les épreuves, — les changements dans nos fautes, — les imperfections, — la privation des consolations sensibles, — la familiarité.

II° La fatigue. — Sept causes de fatigue : etc.

III° Le repos. — 1° Les cinq caractères du divin repos. — 2° Les

sources du divin repos : détachement des créatures, — n'avoir en vue aucun objet humain, — aucune ambition spirituelle, — être prêt à mourir, — chercher sa fin en Dieu en toute chose, — humilité, — simple pensée de Dieu.

CHAPITRE IX.

1° DE LA PATIENCE.

A ces trois dispositions normales doivent correspondre trois vertus: à la *lutte*, la patience; à la *fatigue*, un abri contre le respect humain ; au *repos*, la mortification.

I° De la *patience*. — La sainteté est et doit être ailleurs que dans le cloître. — La patience fait la perfection des séculiers, comme l'obéissance celle des religieux. — Autres manières d'exercer la patience.

1° Patience envers les autres. — Réaction contre l'esprit anglais. — Avis pour l'exercice de la patience.

2° Envers nous-même. — Signes d'impatience. — Leurs quatre causes. — Les heureux fruits de cette patience. — Diverses manières de l'exercer.

3° Envers notre directeur. — Vis-à-vis de ses opinions. — Volontés, — sévérités, — froideurs, — imperfections.

4° Envers Dieu, à cause de ses lenteurs, — du secret de son action, — de ses châtiments. — Comment on y manque; — les remèdes.

CHAPITRE X.

2° DU RESPECT HUMAIN.

I° Être pieux, c'est rompre avec le monde. — Mais le respect humain empêche la rupture.

1° C'est un tyran. Mal et malheur de sa tyrannie.

2° C'est la ruine de toute religion.

3° Une contrefaçon de la religion.

II° Les *remèdes*. 1° Les anathèmes de l'Église contre le monde.

2° La direction spirituelle.

3° La connaissance claire de nos vrais rapports avec le monde.

CHAPITRE XI.

LA MORTIFICATION.

I° Son précepte et sa nécessité à toutes les époques de l'Église ; et de nos jours encore, malgré 1° l'affaiblissement de la santé publique, — 2° les travaux plus nombreux du ministère ecclésiastique, — 3° les épreuves que Dieu nous envoie, — 4° le manque actuel de sympathie pour la contemplation.

II° Son utilité : pour dompter la chair ; — étendre l'horizon spirituel ; — obtenir du crédit auprès de Dieu ; — rendre notre amour plus vif ; — perdre le goût du monde et sentir les joies du ciel ; — ne pas abandonner trop tôt la voie purgative ; — lever les difficultés de la prière mentale ; — donner à notre sainteté de la force et de la profondeur ; — nécessaire pour s'élever à la mortification intérieure ; — elle forme à la vertu de discrétion.

III° La méthode. — Les diverses classes de la mortification extérieure, — intérieure.

IV° Les six dangers.

V° Les illusions chez quatre classes de personnes.

CHAPITRE XII.

DE L'ESPRIT HUMAIN.

Mais aux trois dispositions normales de la vie spirituelle s'attachent trois esprits malins : à la lutte, *l'esprit humain* ; à la fatigue, *la paresse* ; au repos, *l'aversion de la prière.*

Le démon n'est pas le seul tentateur. — I° Les signes de l'esprit humain : 1° Il pousse à la vie commode. — 2° Inspire jusqu'à la pensée du bien ; — 3° et va jusqu'à faciliter son accomplissement ; — son ardeur impatiente. — 4° Opère l'ennui et le dégoût à la vue de nos fautes ; — car où agit la prudence humaine Dieu se retire. — 5° Se présente à nous sous l'extérieur de la vertu. Doctrine de Scaramelli. — 6° Gâte nos meilleures œuvres.

Nouveaux détails : C'est le plus subtil et le plus malin des esprits. Doctrine de Richard de saint Victor et du cardinal Bona.

II° Comment arriver à le découvrir, — à le rectifier,

CHAPITRE XIII.

L'ESPRIT HUMAIN VAINCU.

Part exagérée assignée au démon dans nos tentations. — I° Un des développements les plus ordinaires de l'esprit humain c'est la susceptibilité au sujet de notre réputation. Péché dominant de notre époque.

Les conséquences : pas de paix intérieure.

Les remèdes : une prière spéciale.

II° Manières de combattre l'esprit humain. — *Préambule :* Coup d'œil sur notre vie spirituelle : — L'enfance spirituelle. — Les progrès et l'apparition de l'esprit humain dans nos jugements — erronés sur nous même et le prochain ; — de là grande facilité à nous laisser scandaliser, — et désir inquiet de donner de l'édification.

1° La première arme : *L'esprit de captivité* qui doit être universel.

2° Se reposer dans son état présent et sur la grâce du moment. — La conduite opposée c'est le mécontentement à l'égard de Dieu, de nous-même et du prochain.

3° La haine de soi-même. — Que sommes-nous dans l'ordre de la nature ? — dans l'ordre de la grâce ?

CHAPITRE XIV.

PARESSE SPIRITUELLE.

Vice le plus funeste dans la vie dévote. — En général tout homme est paresseux, — principalement les personnes vouées à la vie spirituelle.

1° Les développements de la paresse ; 1° La dissipation, — Nature. — Conséquences.

2° La tristesse et l'abattement de l'esprit. — L'amour-propre en est la source. — Conséquences. — Avis.

3° Apathie et langueur.

4° Énergie oiseuse. — Manie d'écrire beaucoup de lettres ; — de bâtir des châteaux en Espagne.

5° Récréations mal réglées — Avantages de les bien régler. — Avis de Scaramelli.

6° Indifférence dans l'emploi du temps. — Avec quelle rapidité se développe l'habitude de perdre du temps.

7° L'intempérance de la langue

Corollaire. Cause de la gaîté des religieux.

CHAPITRE XV.

DE LA PRIÈRE.

La prière perpétuelle, signe distinctif de l'homme spirituel. — Sa nature, — son influence étonnante.

I° Diverses sortes de prières : 1° La prière *mentale* — Son importance, — ses difficultés, — les remèdes. — Méthodes d'oraison : A. de saint Ignace. — Sa facilité — Quelques conseils — B Méthode de saint Sulpice, — monument de la plus antique spiritualité de l'Église. — C. Méthode carmélite.

2° La prière *effective.* Quand il faut s'y adonner. — En quoi elle diffère de la méditation — Ses fruits.

3° La prière *vocale.* — Son immense utilité — Quatre espèces. — Précautions à observer dans leur exercice.

II° Comment Dieu répond à nos prières. — Deux conditions. — Trois dons de Dieu pour chaque bonne prière. — A quel signe on reconnaît que la prière est exaucée.

III° Choix de prières vocales — Les prières indulgenciées — Les huit béatitudes de l'indulgence. — Le chapelet, reine des dévotions indulgenciées.

CHAPITRE XVI.

DES TENTATIONS ET DES ÉPREUVES.

La sainte joie doit les dissiper toutes.

1° Leur nature. Intérieures et extérieures. — Dieu assiste à toute tentation. — Terrible souffrance. — Imprévoyance et inhabileté du démon dans les tentations — C'est souvent un don de Dieu de n'en être pas délivré. — L'homme vigilant pressent la tentation. — Elles sont le chemin de la perfection pour les âmes d'élite

2° Leurs époques.

3° Leurs espèces différentes.

4° Leur utilité multiple. — Les sept monuments de leur passage

5° Les erreurs auxquelles elles donnent lieu : croire perdre son

temps à les combattre, — fausse sécurité à leur égard, — abuser des moments de calme, — céder à la tentation, pensant l'affaiblir.

6° Moyens de les combattre : La bonne humeur, la prière, etc — Ne rien retrancher de nos exercices; — lutter contre les petites tentations : — importance des petites choses, moisson de gloire pour nous et pour Dieu.

7° Conduite à suivre après une défaite.

CHAPITRE XVII.

LES SCRUPULES.

I° Leur définition ; — grosse affaire, — sentiment vicieux et pervers, — vaine crainte de pécher.

II° Leurs causes : 1° Dieu. — 2° Le démon. — 3° Nous-mêmes : A. notre âme. — Cinq causes intrinsèques, — trois extrinsèques. — B Notre corps.

III° Les symptômes 1° Ténacité dans les idées. — 2° Désir avide de connaître notre état intérieur.—3° Grande mobilité dans notre conduite. — 4° Mettre de l'importance où il n'y en a pas, et *vice versa.* — 5° Voir un péché partout. — 6° Gestes et soupirs ridicules. — 7° Revenir sans cesse sur ses confessions.

IV° Les sujets. Diffèrent un peu selon leur cause. — Tournent sur un double pivot : l'ignorance et la pusillanimité. — Les objets auxquels ils s'attachent.

V° Leurs effets : 1° L'aveuglement ; — 2° l'indévotion ; — 3° le relachement. — Le relachement de la discipline dans l'Église a introduit le scrupule.

VI° Les remèdes Prière — Le probabiliorisme. — Obéissance aveugle.

VII° Les priviléges des scrupuleux : Trois principes de solution de leurs cas de conscience. — Les scrupules raisonnables doivent être respectés.

CHAPITRE XVIII.

DE L'OFFICE DU DIRECTEUR SPIRITUEL.

Présenté quelquefois sous un faux jour par les mystiques modernes.

I° Importance d'avoir un directeur.

II° Qu'est-ce qu'avoir un directeur. — Comme le monde en prend ombrage.

III° Nécessité d'un directeur. 1° Preuves d'autorité : la pratique de l'Église, — ses décisions contre les hérésies, — l'inspiration de l'Esprit-Saint. — 2° Preuves de sens commun — 3° La raison même de la chose — 4° La nature même de la vie spirituelle. — 5° La nature même de l'office de directeur. — 6° Le besoin universel de directeur.

IV° Choix d'un directeur.

V° Du changement de directeur.

VI° De nos rapports avec notre directeur : franchise, — obéissance, — quelle espèce d'obéissance.

VII° Les souffrances qu'il nous cause.

CHAPITRE XIX.

DE LA DOULEUR CONSTANTE DU PÉCHÉ.

De la perte des vocations à la perfection. — Vient-elle du manque de persévérance dans la prière ? — de l'absence de mortification corporelle ? — de l'empressement à prendre trop de pratiques ?

La vraie cause, qui comprend toutes les autres, c'est *l'absence d'une douleur constante d'avoir péché* — Le principe du progrès c'est l'amour né du pardon : — Preuve de cette doctrine 1° par la vie de Jésus et de Marie, dont le trait saillant fut une douleur perpétuelle du péché. — 2° Par l'Écriture qui nous parle de la douleur constante du péché pardonné.

I° Nature de cette *douleur* : se souvenir que nous sommes pécheurs, — prier sans relâche pour le pardon, — crainte du péché pardonné, — haine croissante du péché, — sensibilité à pressentir le péché. — C'est une douleur mêlée d'affection. La marque de ferveur s'y oppose. — Deux espèces de tristesses.

II° Les dangers dont elle nous préserve.

III° Les fruits de cette sainte tristesse.

IV° Moyen de l'acquérir et de la conserver. — Dévotion au Sacré-Cœur.

CHAPITRE XX.

L'IDÉE JUSTE DE NOS FAUTES.

Cette douleur dépend de l'idée juste de nos fautes.

I° Compte-rendu de l'intérieur d'une âme pieuse au regard de ses fautes. — Se laisser abattre de ses fautes oblige du moins l'homme à découvrir en lui : A. d'immenses réservoirs de péchés non commis, — B. un mélange impur de la grâce de Dieu et de l'esprit humain. Témoignage de M. Olier.

II° Cinq sources de joie modérée. — Il faut donc prendre nos fautes avec calme : A ceci est basé sur un principe surnaturel ; — B sur la tranquillité nécessaire à la croissance spirituelle, — Deux points de vue de la croissance dans la grâce : le faux principe du perfectionnement personnel, — ou la pure volonté de Dieu.

CHAPITRE XXI.

LES IMPIES ET LES ÉLUS.

Difficultés du système catholique pour ceux qui ne l'ont pas approfondi.

I° La *perversité du monde* est pour eux une tentation de se croire saints auprès des bons, et bons auprès des méchants. — Les cinq phases de la perversité mondaine : 1° l'état du cœur endurci, ou l'impénitence ; — 2° l'indifférence ; — 3° la non conversion ; — 4° l'irréligion. — De ces diverses phases résulte l'aveuglement du jugement. — Quelques considérations pour repousser cette tentation de présomption.

II° La pensée du *petit nombre des élus* les jette dans le découragement. — Les divers aspects de cette tentation. — Remèdes à y opposer : — 1° les sept signes de prédestination ; — 2° sept raisons pour le grand nombre des élus parmi les catholiques ; — 3° Prier, aimer et ne jamais douter de son éternité.

CHAPITRE XXII.

LA VRAIE DÉVOTION.

Le mot *dévotion* trop souvent mal entendu.

I° Sa définition : c'est faire promptement tout ce qui a rapport au

service de Dieu. — Par suite c'est une agilité spirituelle. — Dévotion substantielle et accidentelle. — Ses effets. — Illusion de ceux qui la cherchent où elle n'est pas.

II° Les signes infaillibles.

III° Des dévotions spéciales. — La tendresse dans la dévotion. — Le christianisme est le *culte des personnes divines* dont les divers mystères font germer des dévotions spéciales. — Elles sont susceptibles d'accroissement et de diverses formes ; — et par là indiquent la marche de la théologie, — et le mouvement de l'Église dans l'œuvre de notre salut.

IV° Les fausses dévotions.

V° Les inspirations. — 1° Les justes ont le droit de les demander ; — 2° mais le Saint-Esprit en règle seul le temps. — Leurs sources : A. Dieu lui-même, — B l'ange gardien, — C. la conscience, — D. l'aiguillon de l'amour.

VI° La tendresse dans la dévotion. — La demander, — spécialement le don des larmes. — Les larmes humaines, — les larmes divines et leurs cinq degrés.

CHAPITRE XXIII.

DE L'USAGE DES FAVEURS SPIRITUELLES.

1° Leur nature. Deux classes. — La perfection est possible aux séculiers. — La douceur diffère des consolations, — est l'apanage de la prière.

2° De l'office des faveurs spirituelles.

3° Leurs fruits. — Désirer la douceur spirituelle. — Doctrine de sainte Thérèse, — de saint Jean de la Croix.

4° Leur nécessité, démontrée par leurs effets. — Témoignage de Louis Dupont, — de saint Bernard.

5° Leurs signes. Les cinq signes précurseurs. — Les cinq signes concomitants. — Deux méthodes de Dieu.

6° Raisons des refus, des délais, des privations, des faveurs spirituelles — Leur abondance dépend ordinairement de notre avancement. — Leurs trois raisons.

7° La manière de les obtenir.

8° L'usage qu'il faut en faire.

9° Conciliation des anciens mystiques avec les modernes en ce point. — Influences du Jansénisme et du Quiétisme sur les auteurs français. — Sainte Chantal. — Récapitulation.

CHAPITRE XXIV.

DES DISTRACTIONS.

Combien fatigantes. — Comprennent deux choses : les écarts de l'esprit et les idées étrangères. Rendent impossible la prière mentale. — Doctrine de l'abbé Moyse. Illusion où nous jettent le tentateur au sujet de leur diminution.

I° Les sources des distractions. 1° Une santé délabrée. — 2° L'action du Saint-Esprit. — 3° Le démon. — 4° Le *moi* non-coupable. — 5° Le génie de la dissipation.

II°. Comment les combattre. — Le temps de la prière n'est pas le moment de lutter. — Deux pratiques : 1° Avoir un règlement. Bons et mauvais effets. — 2° A l'exemple de Marie, nous attacher à rendre nos actions ordinaires aussi parfaites que possible. — Pour l'extérieur : fidélité, ponctualité, modestie. — Pour l'intérieur : faire tout pour Dieu, — en la présence de Dieu, — en vue de Jésus.

CHAPITRE XXV.

DE LA TIÉDEUR.

Ou tièdes ou fervents, double terme de notre voyage dans la spiritualité.

I° Le pendant de la tiédeur est l'aveuglement. Ses trois causes. — Ses trois fruits — Les sept symptômes de la tiédeur : 1° grande facilité à omettre nos exercices de piété, — 2° négligence en les faisant, — 3° ne pas se sentir à l'aise avec Dieu, — 4° habitude d'agir sans intention, — 5° négliger de former des habitudes de vertu, — 6° le mépris des petites choses, — 7° se reposer sur le passé sans lutter pour l'avenir.

II° Haine de Dieu pour la tiédeur. — Sa raison.

III° Les remèdes. — Difficulté de la guérison. — C'est une grande grâce de découvrir que nous sommes tièdes.

CHAPITRE XXVI.

DE LA FERVEUR.

C'est une ressemblance avec Dieu. I° Comment elle agit : force vitale continue ; — ponctualité ; — suavité.

II° Ses fruits. — L'âme fervente copie Dieu.

III° La fausse ferveur. -- Elle discrédite la piété.

IV° Les caractères : 1° n'est pas une chose transitoire. — 2° C'est un état éprouvé. — La première ferveur ne revient pas deux fois. — 3° Elle croît toujours.

CHAPITRE XXVII.

LA DISCRÉTION.

C'est un amour persévérant. — La description par les contraires : 1° de l'inconvénient de trop faire ; — 2° de celui de ne pas faire assez. — Danger de s'en tenir à certains principes qui paraissent sûrs. — 3° De la manière de faire nos actions. — Saint Joseph modèle de discrétion.

FIN.

CONFÉRENCES SPIRITUELLES

LA BONTÉ.

I. — La bonté en général.

Le pouvoir de la bonté. — Le monde n'est ce qu'il est que par défaut de bonté.

Iº Son origine. Elle à son type céleste dans la création, — et le gouvernement divin.

IIe Son office en général : a l'exemple de Dieu elle donne la vie, — le bonheur, — le salut.

IIIº Son office en particulier : 1º elle fait ressortir le bon côté des caractères ; 2º épargne bien des fautes ; — 3º encourage les efforts vertueux ; — 4º elle tient lieu de louange ; — 5º engendre la bienveillance.

IVº Les bénédiction qu'elle nous apporte. Elle nous débarrasse de l'égoïsme : nous rend heureux ; — suppose un degré de grâce ; — mûrit et sensibilise le caractère, etc.; nous fait participer à l'esprit de Jésus, etc. — Faut-il la chercher chez les dévôts ? — C'est la grande cause de Dieu en ce monde.

II — La bonté en pensée.

Iº Importance de nos pensée : elles sont le siége de l'action du Dieu caché. — Sont notre mesure plutôt que nos actions.

IIº Conséquences 1º Celui qui a l'habitude des pensées de bienveillance : A. n'est pas loin d'être saint ; — B possède un divin idéal, jugeant au seul vrai point de vue ; — C. l'humilité et des principes sur-

naturels. 2° Les interprétations favorables. A. sont une imitation de la miséricorde divine. — Dangereux talent d'analyser les caractères. — B. Sont les mieux fondées. — C. Sont une sage politique, car on est à peu près dans le fond ce que l'on pense des autres. — D. Nous font vivre dans un monde nouveau. — E. Ont le résultat le plus décisif sur notre vie spirituelle.

III. — Bonté en paroles.

1° Son pouvoir : calme les cœurs ; — fait des heureux et des saints. — 2° Sa pratique facile. — 3° Sa double récompense. — 4° Ses obstacles : la tentation de faire de l'esprit ; — les impatiences ; — savoir s'oublier. — 5° Puissance de la bonne humeur.

IV. — Bonté en action.

I° Combien nous avons été redevables à des bontés ! — Que de bénédictions nous pouvons nous-mêmes répandre par nos bontés ?

II° Deux méprises au sujet de l'execice de la bonté. 1° ne point estimer assez les choses extérieures. — 2° Se laisser prendre aux singularités.

Assurément l'exercice de la bonté : A. est le grand auxiliaire dans le combat spirituel ; — B. touche aux états spirituels les plus sublimes.

III° Règles à suivre dans cet exercice.

IV° L'art de souffrir charitablement.

Conclusion: La bonté c'est l'esprit de Jésus.

LA MORT.

I. — Les aspects de la mort.

Tels les aspects de la vie, tels ceux de la mort.

I° Les circonstances de la mort : le fait de la mort ; — son caractère pénal ; — ce qu'elle a de subit et d'imprévu ; — la présence des démons ; — l'entrevue intime avec Dieu.

II° Les traits de la mort : 1° elle est inévitable ; — 2° nous n'en avons nulle expérience ; — 3° incertaine. — Bonheur d'être averti assez à temps. — Les secours de l'Église. — Mais avons-nous mis tout en règle ?

III° Les variétés de la mort : 1° La mort subite. — 2° La mort lente. — Ses dangers. — 3° A douleurs violentes. — 4° Mort tran-

quille. — 5° Mort parmi les tentations. — Conclusion : La mort est le mot de la vie.

II. — Traits saillants de la mort.

La mort est l'acte le plus fertile en merveilles. I° Les douleurs de la mort : physiques, — mentales, venant du présent, du passé, de l'avenir.

II° Les tentations : 1° d'infidélité ; — 2° de désespoir. — 3° Les dernières épreuves : gourmandise, égoïsme, irritabilité, etc. — Horreur des saints pour les dispenses. — 4° Les derniers assauts du démon. — Ils durent rarement jusqu'à la mort. — 5° Les tentations inimaginables.

III° Les grâces et les joies. 1° Les grâces : Lumière, — et chaleur ; — sacrements ; — présence de Marie et des Saints, etc.; — grâces inconnues.

2° Joies spéciales : A. dans le présent ; — B. dans le passé : la crainte de Dieu, — la confiance, — maturité de caractère. — C. Dans l'avenir : l'approche de Dieu, — l'espérance de le posséder éternellement, — trouver la mort douce.

III. — Préparation a la mort.

Telle vie, telle mort. — Par suite danger de regarder la préparation à la mort comme un exercice particulier.

I° De la préparation générale. — Ses divers degrés. — Les sept choses qui mettent le salut en péril. — Possibilité d'une mauvaise mort après une bonne vie. Judas. — Bonté apparente. — Toutes choses qui suffisent à faire trembler. — Voir dans la conduite passée l'origine de ces morts effrayantes.

II° Préparation spéciale : 1° Prières spéciales. — 2° Certaines pratiques extérieures. — Discrétion à garder. —3° Pratiques intérieures : regret habituel du péché ; — faire chaque action comme si elle devait être la dernière. — 4° Charité envers les mourants et les âmes du purgatoire. — 5° Confiance en Marie. — 6° Action de grâces pour la sainte mort de Jésus.

IV. — Mort précieuse devant dieu

I° Unir la crainte de la mort avec le désir de Dieu. — La mauvaise crainte, et la crainte chrétienne. — Le désir de la mort doit être plutôt un désir de Dieu. — Il est bon que la crainte l'emporte sur le désir.

II° Ce que nous paraissons être aux yeux des hommes au moment

de la mort. 1° Nous sommes des inconnus. — 2° Les habitudes de l'enfance. — 3° La stupeur, — venant peut-être comme un châtiment.

III° Ce que nous sommes devant Dieu : des objets de sa sympathie compatissante, — ou de son amoureuse sévérité.

IV° Les morts précieuses devant Dieu : 1° La mort de ceux qui sont morts à eux mêmes chaque jour. — 2° La mort de désir. — 3° La mort dans l'humilité. — 4° La mort de détachement. — La vie dure rend la mort facile. — 5° La mort dans la sainte indifférence.

V° Morts précieuses pour les chrétiens ordinaires. Ils doivent désirer : 1° de recevoir tous les sacrements et tous les secours spirituels; 2° l'usage de la raison jusqu'à la fin ; — 3° une parfaite contrition ; — 4° non pas une mort triomphante ; — 5 la sainte volonté de Dieu en tout le reste.

Épilogue. Le Créateur penché sur notre néant — et sur le lit d'agonie de ceux qui meurent en Jésus.

LES ILLUSIONS.

I. — Simplicité.

Ceux qui se font gloire d'éviter ce qui effraie ne sont pas sincères. — Danger des illusions. — Manque de sincérité, chose odieuse, — néanmoins point rare.

La sincérité consiste en trois choses : I° que nous soyons vrais avec nous-mêmes. — Presque tous évitent de se connaître, — de réfléchir sur leurs fautes; — se jettent dans la mondanité et conservent quelque recoin obscur de leur âme.

II° Franchise dans nos rapports avec le prochain. Pour cela : 1° ne pas baser notre conduite sur l'opinion des autres ; — 2° éviter les commentaires sur notre propre conduite ; — 3° parler rarement de nous ; — 4° éviter d'avoir des secrets ou de se charger de ceux du prochain.

III° Sincérité avec Dieu — Quelle témérité de n'être pas sérieux avec lui !

II. — Source des illusions.

Ire source : la rareté et le peu de sûreté de nos connaissances sur nous-mêmes. — C'est pour cela que les bons sont mondains, ou le deviennent.

II. La puissance de l'amour propre pour se tromper : en exagérant

sa propre valeur ; — en s'arrêtant trop à soi ; — en se dissimulant ses torts.

III. La faiblesse à se laisser tromper par les autres : notre faible pour les louanges; — pour parler de nous-mêmes ; — devant l'idolatrie des affections domestiques ; pour les livres spirituels au dessus de notre condition intérieure ; — pour les guides complaisants.

IV. Les supercheries du démon qui : 1° pousse les bons à nous louer outre mesure ; — 2° nous aveugle sur nous-mêmes ; — 3° nous remplit d'aspirations indiscrètes ; — nous pousse à la précipitation.

Conclusion : La simplicité d'enfant dans l'amour de Jésus nous préservera de tous ces dangers.

II. — Différentes sortes d'illusions.

Ne prendre aucun avis. — Prendre conseil à tout propos et de toute main. — Le contentement de soi-même. — L'humeur critique. — Les aspirations ambitieuses. — Les scrupules. — La fausse humilité.

IV. — Caractères de l'illusion.

C'est surtout dans la vie spirituelle que nous sommes les plus insensés ! — Les quinze *caractères* de l'illusion : 1° Pouvoir illimité. — 2° Profonde ténacité. — 3° Habileté à revêtir les apparences du bien. — 4° Très-sensible, quoique très-rude au contact. — 5° Alliance avec beaucoup de bien. — 6° Croît avec l'âge. — 7° Arrivée en raison de la hauteur de la vie spirituelle. — 8° Semble se nourrir de la prière. — 9° Détourne à son profit toute grâce nouvelle. — 10° Se confond avec le caractère naturel. — 11° Ses formes multipliples — 12° Ses évolutions rapides. — 13° Son caractère humiliant. — 14° Son antagonisme avec Dieu. — 15° Un ennemi domestique toujours vivant.

Mais il est vaincu par la contrition habituelle.

V. — Remèdes.

Différence entre la recherche de soi-même et l'examen de conscience. — Fausse haine de soi.

I° Moyens généraux de *guérison* : 1° Connaissance de notre manque de sincérité envers nous-mêmes. — 2° Simplicité générale de la vie. — 3° Actes d'intention pure.

II° Moyens particuliers : 1° Ne pas combattre l'illusion à force d'examens de conscience. — 2° Ne pas croire que l'on en guérit une fois pour toutes. — 3° Ne pas nous enorgueillir de nos succès.

III° Remèdes : 1° Grande défiance de soi-même. — 2° Docilité à son directeur. — 3° Méditation sur les attributs de Dieu. — 4° La pensée de Dieu et de l'ange gardien.

IV° Quelques avis de précaution. — Confiance en notre Dieu.

VI. — L'ENDROIT OU NOUS DEVENONS VRAIS.

I° La *réalité* ne vient qu'incomplètement dans : l'affection, — la joie, — la souffrance, — la mort.

II° L'illusion *ne tombera* que devant la face de Dieu — Or l'amour personnel de Dieu nous établit, *dès ici-bas*, le plus possible dans le jour éternel.

DU PEU DE FRUIT DE NOS CONFESSIONS.

I° Exposition de la doctrine de l'*intention* : La sainteté dépend moins de ce que nous faisons, que de la manière de le faire.

1° Les saints ne firent qu'un petit nombre d'œuvres ; — se réservant pour eux-mêmes des moments considérables. — 2° Une seule chose a suffi pour les sanctifier. — 3° Une communion suffit.

Tout dépend de la quantité d'amour. L'amour héroïque. — De la récitation de l'*Angelus*. — Ainsi l'abrégé de la sainteté est dans la pureté d'intention.

II° Grandeur de la *confession* : 1° Action combinée du créateur et de la créature. — 2° Aucune littérature ne peut lui être comparée. — 3° Appareil surnaturel d'une bonne confession.

III° Ses résultats, comparables au baptême et au martyre.

IV° Quel est l'effet de nos confessions, par exemple, pour le gouvernement de notre langue ? — La pureté d'intention manquait car les motifs de nos confessions ont été : 1° le découragement ; — 2° le malaise avec Dieu ; — 3° l'époque de se confesser ; — 4° la préparation à la communion ; — 5° la direction ; — 6° la crainte du châtiment.

Faire moins de choses, mais les faire mieux.

FATIGUE DANS LA VOIE DU BIEN

Il y a quelquefois des ombres sans nuages. — Description de la fatigue dans le bien. — C'est déjà une consolation que l'étude de cette fatigue.

I° Les *causes*. 1° Notre manque d'avancement. — 2° Une indisposition corporelle. — Danger du culte de la santé. — 3° L'action du dé-

mon. — 4° Un châtiment du péché passé. — 5° La volonté propre. — 6° La persévérance qui s'use. — 7° Une permission divine.

II° Le *mal* : elle fait quitter nos bonnes œuvres ; — rend impatient de la compagnie de Dieu ; — fait chercher la consolation hors de Dieu ; — nous rend chagrin envers les autres ; nous fait dégoûter de nous-mêmes.

III° Les *remèdes* : la lutte ; — éviter l'idolâtrie de la santé ; — se lier par quelque vœu ; la ponctualité, etc.

Conclusion. Vincendum aut moriendum.

SENTIMENTS BLESSÉS.

Utilité à parcourir ce royaume de contradiction. — Comme on tient à la vie !

I° *Description* générale de la *sensibilité* : c'est un terrible don ; — à la fois source de la haute vertu et abîme de petitesses. — Il se manifeste ordinairement comme disposition à la susceptibilité.

II° Il ne s'agit pas d'anéantir la sensibilité, mais de la *mortifier* et de la surnaturaliser, — 1° Considération de son *mauvais côté* : elle nous rend fantasques et intraitables ; — nous conduit à mille méprises ; — et face à face avec la haine. — 2° de son *excellence* : le plus sensible des hommes est aussi le mieux partagé, et les premiers mouvements de sensibilité sont innocents par eux-mêmes.

A. Manière de se mortifier dans ses rapports équivoques et les malentendus.

B Se souvenir que chacun est sensible à sa manière.

C. Étudier notre caractère.

III° *Privilèges* de la sensibilité : elle est la source de profondes jouissances ; — d'une grande sainteté ; — de compréhension de Dieu ; — de souffrances conformes à celles de Notre-Seigneur.

PAS DE VRAIE ADORATION SANS CONFIANCE.

Nous ne pouvons nous enfuir de Dieu. — Cependant qui se fie en Dieu ? — Le seul vrai culte.

I° Importance de la confiance : 1° par ses résultats — Le vice opposé est très-commun. — 2° Car elle est le seul vrai culte. — 3° Par sa nature.

II° Moyens de l'acquérir : 1° Méditation sur les perfections divines ; 2° nos exercices spirituels, la prière, les sacrements, etc.

III° En pratique, elle doit être notre profession constante, car le

progrès est à ce prix. — Où en sommes-nous sous ce rapport ? Héroïsme des saints.

DISPOSITION A SE SCANDALISER.

Jouissance singulière qu'y trouvent certaines âmes. — Leur pharisaïsme. — Les saints ne prennent jamais scandale.

I° Les mauvaises racines du scandale : orgueil secret ; — défaut général d'esprit intérieur ; — méditations superficielles ; — un jugement perpétuel de la conduite d'autrui.

II° Ses obstacles à notre avancement dans le bien : nous empêche de nous connaître ; — détruit notre influence sur les autres ; — est incompatible avec la perfection.

GOUT DES LECTURES SPIRITUELLES.

Les premiers besoins d'une vie intérieure. — Le guide spirituel inspirera avec la générosité et l'humilité, — un goût de lecture.

I° Importance du goût de la lecture pour les commençants : ils ont plus de chances d'avancer et de persévérer. — Le meilleur système d'éducation. — Connaissances précieuses que fournit la lecture. — Ses grands secours.

II° Avantages généraux : Toute bonne lecture alimente la prière ; — est un moyen précieux d'occuper le temps ; — un préservatif contre les périls et les mœurs de l'époque ; — contre les tentations ; — rend nos conversations bonnes et agréables ; — notre piété attrayante ; — empêche de tomber dans la vulgarité ; — éclaire nos difficultés ; — élargit notre charité ; — nous élève au dessus du respect humain ; — nous fortifie dans la maladie et les chagrins.

MONOTONIE DANS LA PIÉTÉ.

1° Sous bien des points de vue, rien de plus *varié* et de plus intéressant que la vie spirituelle. — Souvent néanmoins rien de plus monotone. — Idée de la monotonie et ses effets.

2° On admet que la piété soit d'une *monotonie* obsédante. — Elle l'est dans ses principes et ses mouvements. — Nous sommes toujours en face des bassesses de notre nature et des petitesses de notre caractère. — C'est un travail solitaire et secret ; — où c'est toujours à recommencer. — Qui n'a pas senti cette monotonie n'est pas allé bien avant dans les voies spirituelles.

3° Contraste : entre l'obscure monotonie de la piété, et la grande

part de l'activité naturelle dans le travail extérieur de l'Église. — Élan que cette activité donne à la vie.

4° La vie spirituelle n'est pas pour cela sans *intérêt*. — Et c'est précisément de la grandeur et de la diversité de ces intérêts que naît une monotonie terrible, à cause de notre état de chûte et de misère.

5° Il est donc consolant de savoir que la monotonie n'est pas un péché, mais une partie de la grande infirmité humaine.

6° Or elle est *incurable*, comme d'autres maladies spirituelles. — Que faire? Lutter par la mortification, la prière. — D'ailleurs l'épreuve devient grâce.

LE CIEL ET L'ENFER.

La spiritualité moderne. Singulier mélange de l'Église avec le monde.

I° Le grand défaut de la piété moderne, c'est le *manque de repentir* profond et rigoureux ; — dont on trouve les principaux symptômes dans les défauts suivants : 1° Prendre des grâces communes pour des faveurs extraordinaires. — 2° Le naturalisme. — 3° La parcimonie, l'orgueil et les façons nouvelles dans l'aumône. — On n'est pas riche pour soi. — La bonne charité est très-rare. — Chercher à sauver son âme à huis clos, c'est vouloir éviter l'aumône.— 4° Une fausse discrétion, qui consiste à friser l'enfer. — 5° L'irréflexion. — On vit vite aujourd'hui. — 6° La fausse délicatesse qui chasse des souvenirs la passion et l'enfer. — 7° La haine amoindrie de l'hérésie.

II° Cette faiblesse de doctrine (si grande cause de l'infériorité de la piété moderne), — va encore se manifester dans ce seul fait particulier ; qui est d'*exclure la considération du ciel et de l'enfer* du nombre de nos motifs habituels et familiers. — Les faux spirituels allèguent : 1° que la peinture du ciel est imaginaire ; — 2° que sa considération est basée sur l'intérêt ; — 3° que celle de l'enfer cause des troubles ; — mais c'est Dieu qui en a fait les horreurs ; — 4° que l'enfer n'est pas pour eux ; — 5° qu'il cause des tentations contre la foi.

III° Les *motifs des récompenses et des châtiments* sont nécessaires au salut et d'une immense influence.

Par rapport au *ciel* (sans parler de la vision béatifique), considérons : 1° que le ciel est une vie où le péché n'est plus possible ; — 2° un séjour de paix ineffable ; — 3° où les sens reçoivent tous les pouvoirs de jouir ; — 4° une vie d'amour ; — un remaniement universel.

Quant à l'*enfer* (sans parler de la peine du dam), considérons : 1° qu'il est une vie dont tous les actes seront de la plus détestable méchanceté ; — 2° où se concentrent toutes les douleurs et toutes les agonies ; — 3° une vie sans sympathie et sans amour ; — 4° une vie de terreur ; — 5° une vie sans relâche ni vicissitudes. — Que faisons-nous pour l'éviter.

Conclusion. A ces lumières que dire de la spiritualité moderne. — Il est donc vrai que le repentir vraiment intérieur est la grande nécessité du jour.

LA VOCATION.

I° Dieu aime chaque homme *d'un amour spécial*, — persévérant et universel, — étonnant et incompréhensible, — qui demande de notre part un amour spécial. — D'où il suit qu'on doit servir Dieu : 1° par amour ; — 2° avec exactitude et lenteur ; — 3° dans sa propre vocation.

II° Cette spécialité de l'amour divin se manifeste en effet : 1° par *la vocation*. — Qu'est-ce que la vocation ? — Chaque homme a une vocation. — La vraie vie spirituelle est basée sur la connaissance ou la recherche de sa vocation. — Ainsi la vraie science de Dieu est dans la science de cette vocation.

2° Par les *inspirations* sans nombre et très-variées qu'il nous envoie ; — et dont chacune est une révélation privée de notre vocation.

III° De la *connaissance de notre vocation*. 1° Il existe une divine ignorance qui : A. est un don de Dieu ; — mais nous expose à deux tentations : de découragement, — et de méfiance envers Dieu. — On y obvie par le sentiment de l'amour filial. — B. N'est jamais totale. — 2° Méthode pour connaître sa vocation : A. La vie intérieure. — B. La direction spirituelle . — C. La considération tranquille de la providence. — D Le bon usage du moment présent. — La grâce du moment est le signe infaillible de la volonté de Dieu.

Mais l'insuccès de nos recherches suffit à nous sanctifier. — Et, par le fait, la majorité ne connaîtra jamais sa vocation. — Récapitulation.

FIN.

DE LA DÉVOTION AU PAPE.

(POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION.)

Proposition : Cette dévotion est de l'essence du christianisme.

I° Jésus est notre vie.

II° Sa vie incarnée est notre vie, — et la sainteté consiste à transporter dans nos années les trente-trois années de Jésus.

III° Réalité persévérante des trente-trois années dans le Saint-Sacrement.

IV° Mais la présence sacramentelle n'a pas suffi à Jésus. — Comme nous souhaitons le servir par notre vie extérieure, il s'est fait trois présences visibles : 1° dans les pauvres, — 2° dans les enfants, pour satisfaire nos besoins d'amour ; — 3° dans le Pape, pour répondre à nos besoins d'obéissance.

V° Le Pape c'est donc le maître visible, — et l'ombre visible du Saint-Sacrement. — Par suite la dévotion au Saint-Siége sera une partie essentielle de la piété chrétienne. — Ç'a été la dévotion des saints à toutes les époques.

VI° Motifs et forme de cette dévotion : 1° Le pape est le vicaire de Jésus-Christ dans la majesté de l'âge ; — 2° le vicaire persécuté et qu'on doit d'autant plus aimer qu'il est plus méprisé.

BX 1751 .F2314 1874 SMR
Faber, Frederick William
Esprit du p. Faber 4723